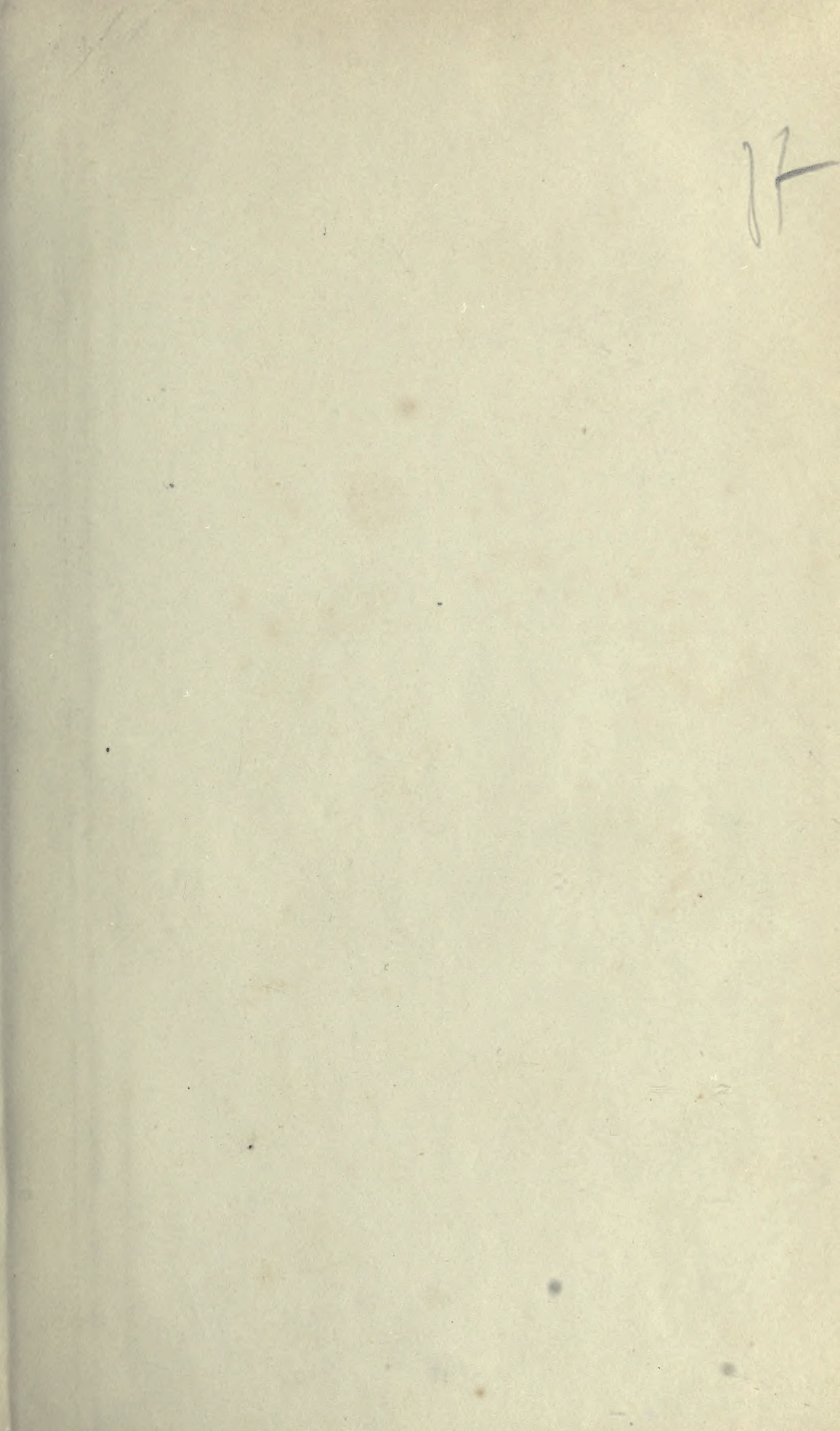
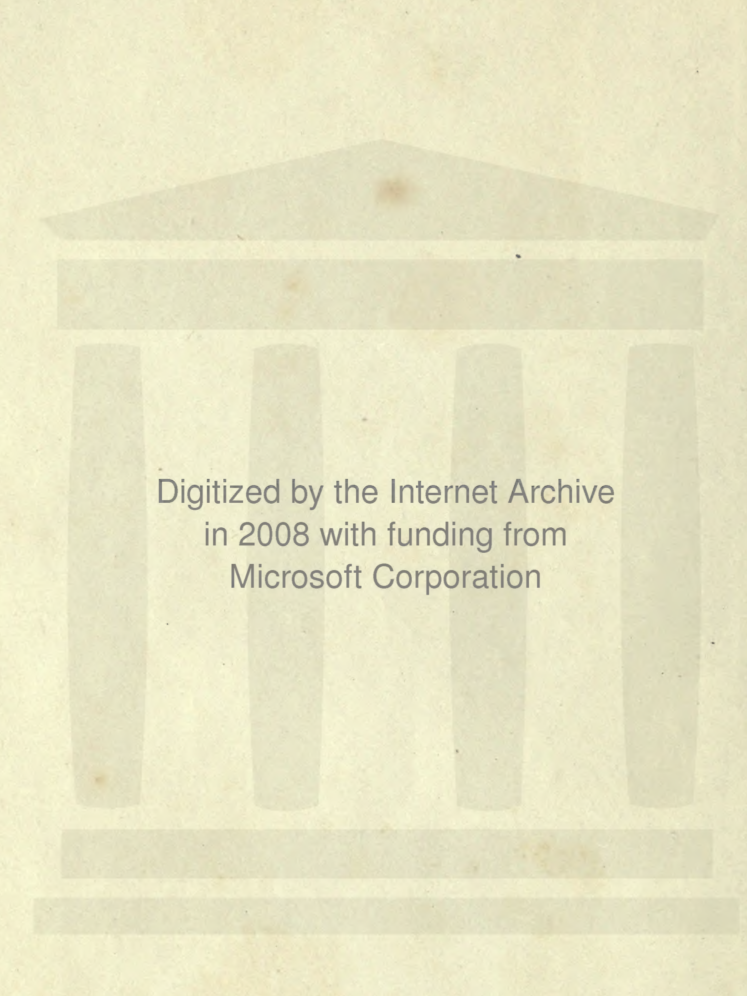
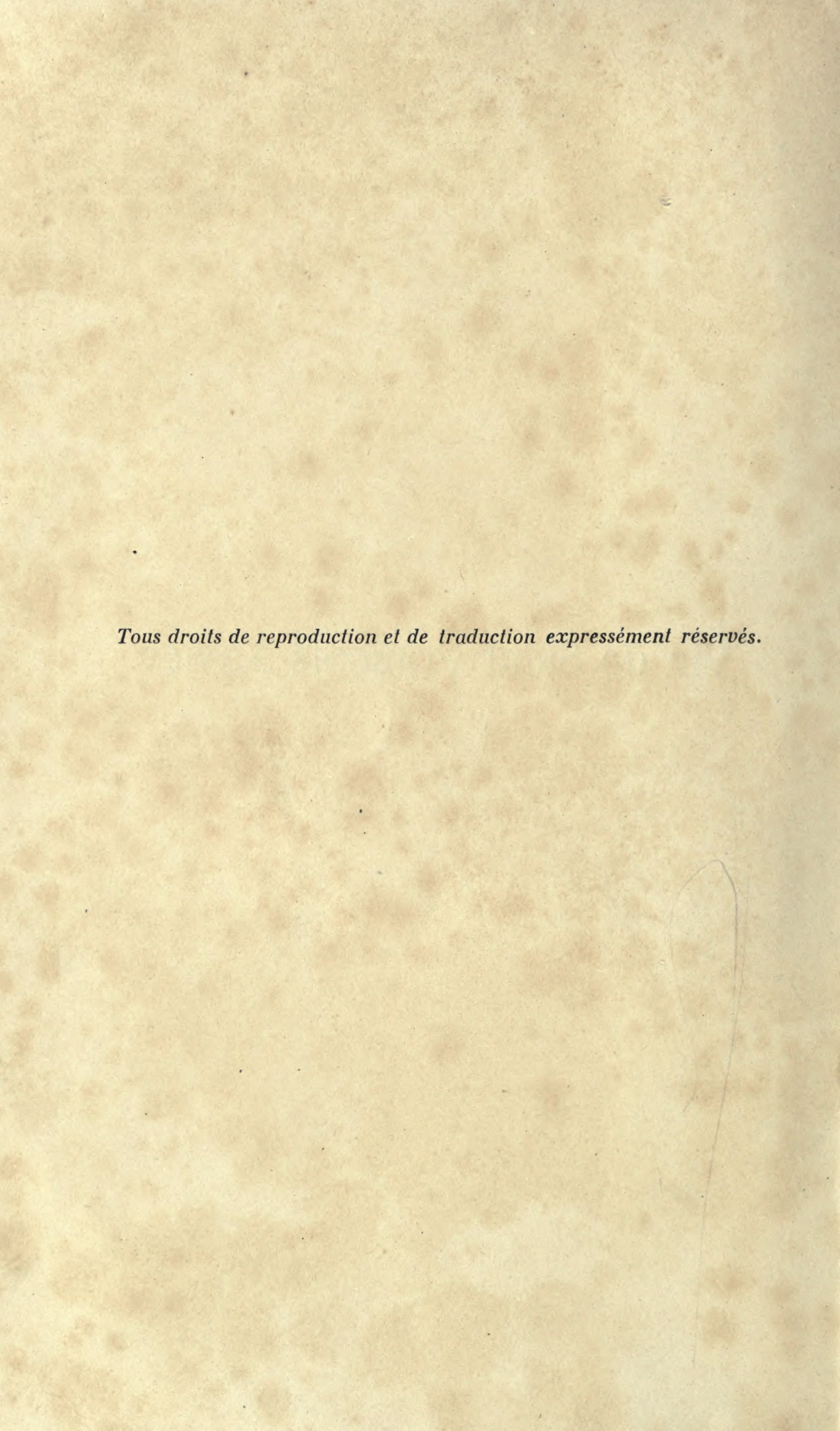
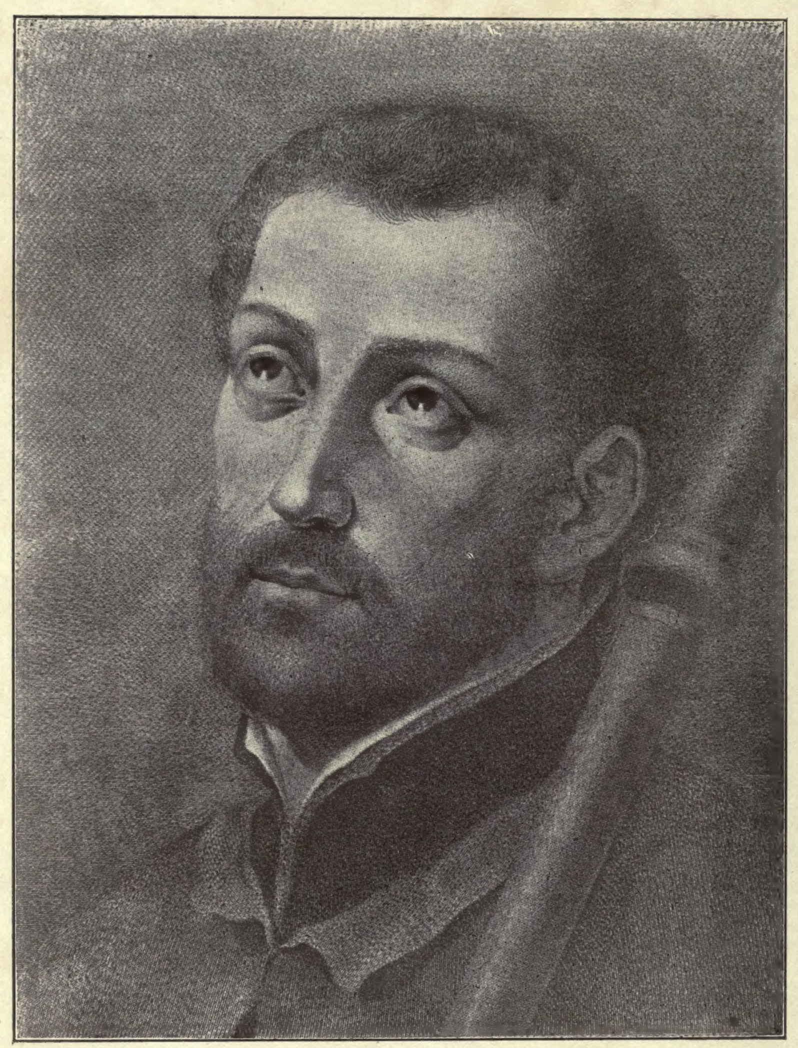

3 1761 05461089 4





Vie de Saint François Xavier





Cliché du *Messager* Canadien.

PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS XAVIER

(AUTEUR INCONNU)

VIE

DE

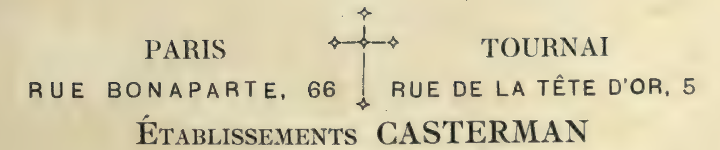
S. François Xavier

Apôtre des Indes et du Japon

Par le Père L. MICHEL

de la Compagnie de Jésus





PARIS — TOURNAI

RUE BONAPARTE, 66 — RUE DE LA TÊTE D'OR, 5

ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN

ÉDITEURS PONTIFICAUX



Conformément aux décrets d'Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 5 juin 1631, nous déclarons que les grâces et les faits merveilleux racontés dans cette vie, qui n'ont pas été examinés et juridiquement approuvés par le Saint-Siège, n'ont qu'une autorité purement humaine.

AU

TRÈS RÉVÉREND PÈRE

FRANÇOIS-XAVIER WERNZ

GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

humble et filial hommage

L. M.

CUM SUPERIORUM PERMISSU

Imprimatur

Tornaci, die 25 Julii 1908.

V. CANTINEAU, can. cens. lib.

PRÉFACE

Deux choses surtout excitaient, dans la vie de l'Apôtre des Indes et du Japon, l'étonnement et l'admiration du P. Valignani, son premier biographe et l'un de ses émules les plus signalés : ses entreprises nombreuses et à première vue irréalisables toujours couronnées de succès, et son union avec Dieu, intime et constante, au milieu d'incessants travaux, de longs et périlleux voyages, d'incidents variés et imprévus d'un apostolat sans cesse en activité. Chez lui l'action et la contemplation marchaient de front, unies et s'entr'aidant l'une l'autre.

Vivre, en même temps et toujours, de cette double vie du dehors et du dedans, et se montrer également éminent dans les deux n'est pas, on le reconnaîtra sans peine, chose commune, *même parmi les hommes de haute perfection et de grande vertu.* Or, telle a été la vie de S. François Xavier, à partir du jour où, à Paris, il se remit entre les mains de S. Ignace, jusqu'à l'heure où il rendit son âme à Dieu, à San-Choan.

Mais c'est surtout après son arrivée dans les Indes, que se révèle en lui, avec éclat, ce double caractère de contemplatif et d'apôtre. Le 7 avril 1541, jour anniversaire de sa naissance, il s'embarque à Lisbonne; il aborde à Goa, le 6 avril 1542, méditant de grandes entreprises, impatient d'affronter, chaque jour, dangers et souffrances pour gagner des âmes à Dieu. Or, après dix ans d'un apostolat

qui rappelle les prodiges et les rapides conquêtes des premiers temps de l'Église, François meurt à San-Choan, le 2 décembre 1552, et, grâce à son infatigable zèle, la Compagnie de Jésus se trouve établie à Goa, à Tana, à Bacaïm, Ormuz, Cochin, Coulam, sur les côtes de la Pêcherie et de Coromandel, à S.-Thomas de Méliapour, aux Moluques, à Malacca et au Japon; et l'Église, attristée, en Europe, par de nombreuses défections, voit se presser dans son sein plus d'un million de nouveaux chrétiens, assis naguère à l'ombre de la mort.

D'autre part, les Pères qui voient l'Apôtre à l'œuvre ou le rencontrent pour la première fois ne tarissent point d'éloges et d'exclamations enthousiastes dans les lettres où ils parlent de lui : « Imaginez-vous, mes frères, écrit l'un » d'eux, ce que c'est que de rencontrer sur terre, un » homme dont l'âme habite déjà au ciel! O mes frères, » quelles vertus et quels dons célestes j'ai vus en lui, » durant ce peu de jours qu'il a passés au milieu de » nous! Quel cœur si embrasé de l'amour de Dieu! De » quelles flammes d'amour il brûle pour le prochain! » Quel visage toujours serein, allègre, riant! Il rit toujours » et ne rit jamais, parce que son allégresse est toute » spirituelle, et que, toujours recueilli en lui-même, » il ne s'épanche jamais dans les créatures. J'étais vraiment stupéfié, en considérant quel désir il a de la gloire » de Dieu! — Les yeux élevés au ciel, et humides de » larmes, ajoute un autre Père, il va, tellement rempli » de l'amour de Jésus-Christ, noyé dans cet amour, qu'il » semble que rien, hormis cet amour, ne le touche. Le » doux rayonnement de son visage produit une telle » impression de religieux respect sur ceux qui l'entretiennent ou le voient, qu'ils ne peuvent longtemps » arrêter leurs regards sur ses traits. »

Quand, au milieu de ses frères, qu'il excitait à la vertu

par ses entretiens, il sentait de plus vives impressions de la grâce, il se retirait pour cacher à son entourage les mystérieuses opérations de la grâce dans son âme; mais malgré les industries de son humilité, il ne réussissait point à dérober aux regards du public ces faveurs divines. Plus d'une fois, on le vit, à l'autel, élevé de terre, et on l'entendit, accablé sous le poids de la consolation, dire à Dieu : *« Assez, Seigneur, assez »,* comme on l'avait entendu, à Rome, s'écrier, à la vue des souffrances qui l'attendaient aux Indes : *« Encore plus, Seigneur, encore plus ».*

Intrépidité héroïque et constance inébranlable à entreprendre et mener à bonne fin des œuvres, à première vue, irréalisables; union intime et incessante avec Dieu, au milieu des travaux et des accablantes fatigues d'un apostolat sans trêve ni repos, tels sont les deux caractères étonnants, admirables, de la vie de l'Apôtre des Indes et du Japon. C'est sous ce double aspect surtout que nous nous sommes attaché à le montrer dans notre récit.

A cet effet, nous avons abondamment puisé dans ses lettres et dans les règlements et avis qu'il donna à ses subordonnés.

Aux lettres de ses contemporains et aux dépositions des témoins entendus aux deux procès de canonisation, nous avons demandé de nous faire connaître les dispositions plus intimes et les faveurs célestes que la modestie et l'humilité de l'Apôtre s'étudiaient à cacher.

Disons que les recherches et les publications récentes du P. Delplace, du P. Cros et du P. Lecina, dans ses *Monumenta Xaveriana,* ont grandement contribué à rendre notre tâche facile. Grâce à leurs travaux et à d'autres documents inédits que le P. Antonio Vaz a bien voulu nous communiquer ou que nous avons recueillis nous-même, la vie de l'Apôtre des Indes et du Japon est, de nos jours, plus connue, et l'on comprend mieux pour-

quoi le Pape Benoît XIV a établi Saint François Xavier, patron spécial et protecteur des missions comprises entre le cap de Bonne-Espérance et la Chine avec le Japon inclusivement.

Nous offrons notre modeste travail, comme un hommage de piété et de reconnaissance, à Saint François Xavier, apôtre insigne et éminent contemplatif. Puisse-t-il l'agréer, le bénir, et, grâce à lui, compter de plus nombreux imitateurs de ses vertus, des amis de plus en plus empressés à l'invoquer et à seconder l'œuvre de la Propagation de la Foi, que le Pontife régnant a récemment placée sous son puissant patronage.

Tananarive, le 3 Décembre 1905.

L. MICHEL, S. J.



Fonts où S. François Xavier reçut le baptême.

LIVRE PREMIER



Le château de Xavier, avant sa restauration

LIVRE PREMIER

1506-1542

CHAPITRE PREMIER

Naissance de saint François Xavier. — Noblesse de sa famille. — Son éducation, sa piété, ses études. — Ferdinand le catholique s'empare du royaume de Navarre. Noble fidélité de Jean de Jassu et de ses fils au roi détrôné. — François, auprès de sa mère, après la mort de son père. — Il va poursuivre ses études à l'Université de Paris.

FRANÇOIS XAVIER naquit, le 7 avril, mardi de la semaine sainte, 1506[1], au château de Xavier, à six lieues environ de Pampelune, dans la Navarre et en pays basque. Jean régnait en Aragon et Innocent VIII occupait à Rome la chaire de saint Pierre.

(1) Date consignée dans le *Livre de raison* du docteur Jean de Jassu. C'est faute d'avoir connu ce document, que les anciens biographes du Saint fixèrent sa naissance à l'année 1497. *Cf. Bibl. roy. de Bruxelles, Ms.* 8963, *f°* 218a *et* 223b; Cros, *S. Fr. de Xavier, son pays, sa famille, p.* 131. — François, non plus que S. Ignace ne naquit point, comme on l'a dit, dans une étable. En 1614, Firmin Creuzat y Sabalza, vicaire de la paroisse de Santa-Maria de Xavier, héritier des souvenirs de son aïeul, qui, mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans, avait

Le château de Xavier se dressait sur une petite éminence, au versant d'une montagne, non loin de l'Aragon, qui traverse et fertilise les campagnes. A cette époque, il conservait encore ses créneaux, ses meurtrières pour les arquebuses et les arbalètes, son fossé avec pont-levis et trois tours, dont la plus massive et la plus élevée portait le nom de *San Miguel.* Au dessus de la porte d'entrée, on voyait sculptées, sur un écu de pierre, soutenu par deux anges, les armes des Azpilcueta[1]. Dans l'intérieur du château, se trouvait une chapelle dédiée à saint Michel archange. On y conservait un très ancien Christ, qui, à l'occasion de saint François Xavier, devint, après sa mort, l'objet d'un culte particulier[2].

L'année qui précéda la naissance de François, les deux châtelains, le Docteur Jean de Jassu, son père, et Doña Maria de Azpilcueta, sa mère, constituèrent, par acte du 26 avril, un Vicaire perpétuel avec deux prébendiers, pour desservir l'église paroissiale, y chanter l'office et y célébrer les fêtes avec solennité. Ils firent cession à l'église des dîmes de pain, de vin, de bétail et d'autres redevances, qu'il était d'usage de payer aux châtelains, dans le royaume de Navarre et dans le diocèse de Pampelune.

Le territoire de Xavier avait de trois à quatre lieues de circuit. Au nord, au levant et au couchant, il touchait à la province d'Aragon. A deux lieues, la jolie ville de Sangüesa, avec son collège florissant et trois couvents : Dominicains, Franciscains et Carmes déchaussés; dans le voisinage, la ville de

très bien connu le P. François Xavier, disait comme témoin au procès de béatification : « Aujourd'hui, la vénération et dévotion que l'on a pour le ser- » viteur de Dieu amène à Xavier des gens de divers endroits. Ils viennent » pour visiter le *Castillo*, et en particulier la chambre, où il est de tradition » que le serviteur de Dieu naquit. »

(1) « *En un escudo, una luna crescente.* » Témoignage de Jean de Huelda, serviteur au château de Xavier, au temps où Doña Maria de Azpilcueta avait huit ans. Nous adoptons l'avis du P. Fita, suivi récemment dans la restauration du château de Xavier : « *Un tablero de ajedrez blanco y negro.* » *Cf. Boletin de la Real Academia de la Historia, t.* XXII, 1893, *p.* 439.

(2) Voir plus loin la reproduction de ce Christ en gravure hors texte.

Lumbier et celle de Soz, où naquit Ferdinand le Catholique; à une demi-lieue de Xavier, le fameux monastère des Bernardins de San-Salvador de Leyre, lieu de sépulture des rois de Navarre et siège d'un évêché, au temps où les Mores s'emparèrent de Pampelune.

Par son père, François remontait aux Échéberrias, qui, au XIVe siècle, vivaient dans la Basse-Navarre, à Jassu[1], village situé à une lieue de Saint-Jean-Pied-de-Port. Dans la contrée, la tradition veut que les Échéberrias fussent nobles[2] et qu'ils aient habité, à Jassu, le château de Lascor, dont il reste encore des traces aujourd'hui. Sur la fin du XIVe siècle, ou dans les premières années du XVe, après le mariage du fils aîné de la famille, un cadet, Pedro, alla s'établir à Saint-Jean-Pied-de-Port, laissant à son frère le nom patronymique d'Échéberria, et prenant celui de Pedro de Jassu.

Dès le commencement du siècle, Pedro ouvre aux Jassu les voies de la fortune et des honneurs, en devenant fermier du *chapitel* royal ou de l'hôtel des poids et des mesures[3]. Trois de ses fils, Pedro Périz, Bernard Périz et Arnalt Périz contribuent, plus que les autres, à l'illustration de la famille. Dans les discussions dynastiques, souvent violentes entre Jean d'Aragon et Charles de Navarre, ils se déclarent pour le père contre le fils et deviennent, par leurs services, l'objet de ses faveurs royales[4].

(1) En basque *Iatsou*. Actuellement le village compte environ soixante maisons et 330 habitants. Dans quelques actes de naissance et de sépulture des premières années du XVIIIe siècle, on lit Jassou. L'x (*Jaxu*) apparaît vers le milieu de ce même siècle. *Cf.* Cros, *S. Fr. de Xavier, son pays, etc., p.* 2.

(2) Leurs armes étaient « *un ours adossé à une yeuse.* »

(3) Le chapitel était ce que nous appellerions aujourd'hui la halle aux grains. La perception des droits royaux, sur le marché, était affermée à un particulier qui avait le titre de *tributador* du chapitel.

(4) Jean, second fils du roi d'Aragon, devait à la reine Blanche, son épouse, le titre de roi de Navarre. Il eut un fils, Charles, prince de Viane, et deux filles : Blanche et Léonor. A la mort de sa mère, le 3 avril 1441, Charles devenait de droit roi de Navarre. Son père lui disputa le trône, et, à partir de 1458, Jean, héritier de son frère le roi d'Aragon, se dit à la fois roi d'Aragon et de Navarre. Charles mourut, en 1461, sans laisser d'enfants. Le

Pedro, l'aîné, vit dans la maison paternelle, jouissant des fermes du *chapitel*, comme son père. En 1441, il est honoré de la charge de Baile de Saint-Jean-Pied-de-Port, et en 1454, confirmé à vie dans son office de fermier. Entre autres largesses et privilèges qu'il reçoit du roi Jean, il lui est fait don des dîmes d'Arberoa et des péages de Saint-Palais. Il meurt sans enfants, et laisse son héritage à son frère Arnalt, aïeul de saint François Xavier.

De bonne heure, au service de divers personnages de la Cour, Bernard se concilie la faveur du roi Jean et de la reine Blanche. Après avoir songé d'abord à s'engager dans la cléricature, il entre à titre de notaire à la *Corte Mayor*, premier tribunal du royaume, et finit par avoir charge de conseiller royal et d'auditeur de la Cour des Comptes. Il épousa l'héritière de la noble maison de *Los Arcos*. Par ses quatre filles, il allia les Jassu à quatre des plus nobles familles de la Navarre, aux Baquedano, aux Cruzat, aux Éguia [1], aux Herdara, qui avaient entrée aux Cortès du royaume.

Arnalt fut d'abord attaché au service de Charles, prince de Viane, à titre de camérier et de trésorier. Son dévouement, son intelligence et sa loyauté lui acquirent la bienveillance de son jeune maître, la confiance du roi et de la reine, et l'estime de tous ceux qui purent apprécier ses grandes qualités. Le 27 février 1441, Jean Atundo, auditeur des Comptes, lui donna la main de sa fille Guillerma, et peu d'années après, il obtenait lui-même une place d'auditeur des Comptes, que, sur l'ordre du roi et de la reine, le prince de Viane lui avait pro-

trône de Navarre appartenait à sa sœur Léonor, femme du comte de Foix. Blanche mourut, en 1464, et lorsque, le 19 janvier 1479, Jean termina sa longue carrière, Léonor fut proclamée reine de Navarre. Elle régna trois semaines, et, après elle, son petit-fils, François Phébus, proclamé roi, introduisit, en Navarre, la dynastie des comtes de Foix.

(1) Les seigneurs de Loyola étaient aussi alliés à cette noble famille, à laquelle appartenaient Jacques et Etienne de Éguia, qui, après un pèlerinage à Jérusalem, se joignirent à Ignace, à Venise (1535), et entrèrent ensuite dans la Compagnie. *Cf.* Bartoli-Michel. *Histoire de S. Ignace de Loyola, liv. II, chap.* 6.

mise, l'année 1445. Arnalt et Guillerma eurent six enfants, deux garçons et quatre filles. Catalina épousa Jean de Épinal, riche et noble marchand de Pampelune; Jeanne resta auprès de sa mère pour entourer de soins sa vieillesse; Catherine entra dans la famille des Cuazti et Marguerite dans celle des Olloqui. Celle-ci vivait encore, presque centenaire, quand François Xavier partit pour les Indes (1541).

Les deux garçons, Jean et Pedro, étudièrent tous deux la jurisprudence et se rendirent aptes à occuper de hautes charges. De 1478 à 1513, Pedro eut l'important office de *Justicia* de Pampelune et Jean, l'aîné de la maison, docteur en décrets de l'Université de Bologne, s'éleva aux premiers emplois du royaume. En 1472, Léonor le fit *Maître des Finances*, et, peu après, *Alcade de la Corte Mayor*. Dans ce premier tribunal du royaume, Jean donna de telles preuves de science et de sagesse, qu'il ne tarda pas à devenir l'homme de confiance, le conseiller préféré des souverains successifs de son pays et du pays lui-même[1].

(1) « En 1479, il est aux États de Tafalla, un des trois signataires de l'acte qui donne une tutrice au jeune François Phébus; la même année, on le trouve à Saragosse, traitant, comme ambassadeur du roi de Navarre, une question de frontières, avec le chancelier du roi d'Aragon. En 1483, les États réunis de Puente-la-Reyna le députent à la jeune reine Catalina, pour la supplier d'agréer le désir que son peuple a de lui voir épouser le prince héritier de Castille. Jean d'Albret fut préféré au fils de Ferdinand et d'Isabelle, mais celui-ci garda, comme le pays, sa confiance à Jean de Jassu. En 1490, Jean est chargé à Olite, par les trois États, d'une rédaction nouvelle des articles de la *Hermandad*, sorte de ligue organisée en Navarre, pour y maintenir l'ordre et la paix. Il a encore un rôle capital aux États de 1493, et c'est lui qui, le 12 janvier 1494, dans la cathédrale de Pampelune, au couronnement de Jean et de Catalina, reçoit, en l'absence du chancelier, le serment de fidélité des trois États du royaume. La même année, le 30 avril, Jean de Jassu est, à Medina del Campo, témoin comme ambassadeur du serment que le roi et la reine de Castille font de garder l'alliance conclue avec la Navarre. En 1495, on le trouve, à Olite, avec Jean Ribera, *capitan general* de la Castille; puis à Pampelune avec le maréchal Pedro de Navarre, traitant des affaires d'État de la plus haute importance; en 1497, il préside les Cortès; en 1498, il signe comme témoin, avec le maréchal de Navarre, l'acte royal relatif à la vacance du siège épiscopal de Pampelune; en 1499, il ramène la

Jean de Jassu avait honneur et richesse. Le testament de sa mère et une alliance avec l'héritière d'une des plus nobles familles de Navarre vinrent accroître sa fortune et ajouter un nouvel éclat à son nom. Devenue veuve, Guillerma donna à Pedro, son second fils, tous les biens que les Jassu possédaient à Saint-Jean-Pied-de-Port et dans la *merindad* de Ultrapuertos, à la condition expresse que « si le majorat passait à une fille, le fils d'elle et de son mari, héritier du « majorat, et ceux qui viendraient après, au même titre, prendraient, en leurs armes, le nom de Jassu, laissant le nom « de leur père. » Pour se conformer à la volonté de son mari, et de son propre mouvement « elle laissa au docteur Jean de « Jassu, son fils aîné, *alcade mayor* de la cour de Navarre, conseiller du roi et de la reine, le *palacio* d'Idocin, avec tous « ses héritages, serviteurs et juridictions... deux maisons à « Pampelune, l'une qu'elle habitait, rue de la *Poblacion*, et « l'autre, rue de la *Torre redonda;* plus un jardin, hors des « murs de la ville, proche la porte de Saint-Nicolas. »

Par son mariage avec l'héritière de la noble maison de Azpilcueta, Jean de Jassu vit sa fortune s'accroître encore, et, à son titre de seigneur du *palacio* d'Idocin, s'ajouter les deux titres de seigneur des *palacios* de Xavier et d'Azpilcueta. Azpilcueta, dans la vallée de Baztan, non loin de la frontière, est aujourd'hui un village d'environ cinq cents âmes. La famille des seigneurs d'Azpilcueta existait longtemps avant Charlemagne et s'était distinguée par une série nombreuse d'hommes de guerre. Le château de Xavier passa à la famille, au XVe siècle, par une alliance. En 1236, il était au pouvoir

paix dans l'assemblée des États, par un habile et délicat règlement de préséance, entre le prieur de Roncevaux et le prieur de Saint-Jean de Jérusalem. Puis viennent, d'année en année, au sein des États ou au dehors, des actes qui montrent chaque jour grandissante l'influence du Docteur et prouvent avec évidence que, si Jean d'Albret perdit son royaume, ce fut pour n'avoir pas assez écouté les avis et les supplications unies de son fidèle conseiller et du peuple navarrais, qui ne cessaient de lui redire : « *Venez vivre au milieu de nous et soyez l'allié de Castille.* » *Cf.* Cros, *S. Fr. de Xavier, sa vie et ses lettres, t.* I, *p.* 11.

de Thibaud Ier, roi de Navarre. Celui-ci confia la garde de cette clef de la Navarre, sur la frontière de l'Aragon, à Adam Aznar de Sada, et, en 1252, il la lui donna par échange. Les Aznar descendaient du duc Éridon Aznar, que les rois d'Aragon et de Navarre reconnaissaient pour leur ascendant. Au XVe siècle, la descendance mâle des Aznar de Sada fait défaut à Xavier. Un Alphonse de Artieda épouse la fille héritière, avec l'obligation de maintenir dans sa postérité le nom des Aznar, et devient seigneur de Xavier. Alphonse n'a qu'une fille, Jeanne Aznar; il la donna à Martin d'Azpilcueta. De ce mariage naissent deux filles, Maria et Violante. Maria, l'aînée, sera l'heureuse mère de l'Apôtre des Indes[1].

Dieu bénit l'union de Jean de Jassu et de Maria de Azpilcueta, tous deux issus d'une famille noble et chrétienne, tous deux animés des mêmes sentiments de foi et de dévouement à Dieu et au trône. Ils eurent six enfants, trois garçons et trois filles : Maria l'aînée de tous, Madeleine, dont les vues prophétiques et les conseils valurent à François de rester dans la voie où Dieu le voulait, et Anne; Michel l'aîné des garçons et l'héritier de la famille, Jean, et François, le der-

(1) Par ce que nous venons de dire sur les familles de Jassu et d'Azpilcueta, on voit combien était fondée cette déclaration de la *Corte mayor* des Alcades de Pampelune envoyée, à sa requête, à François étudiant à Paris : « Nous « déclarons que François de Jassu y Xavier a bien et dûment prouvé qu'il « fut et qu'il est, en légitime et droite ligne de ses parents et aïeux, suivant « les quatre tiges de sa généalogie paternelle et maternelle, homme *hidalgo*, « noble et gentilhomme. » On peut voir encore jusqu'à quel point sont fondées les prétentions contraires, sur la nationalité de François, les uns voulant qu'il soit espagnol, d'autres navarrais, ceux-ci basque, et ceux-là français, chacun tenant à s'approprier cette gloire, selon qu'il est lui-même espagnol, navarrais, basque ou français. Le basque était sa langue maternelle. Indirectement, il indique sa patrie, quand, parlant de ses entretiens avec les Indiens de la côte de la Pêcherie, il écrit à S. Ignace : « Leur langue est le malabar, la mienne le basque. » *Cf. Monumenta Xaveriana, tom.* I, *ep.* 17, *n*o 2; *Revue des questions historiques, livraison* 55e, *pp.* 214-235 *et livraison* 59e, *pp.* 223-229, 329-334; *Boletin de la Real Academia de la Historia* (Madrid), *n*o *du 1er janvier 1881;* Cros, *S. Fr. de Xavier, son pays, sa famille, etc., p.* 142.

nier venu des six enfants. Michel naquit vers l'an 1495; Jean, vers l'an 1497, et François, comme nous l'avons dit, le 7 avril 1506.

Tous les enfants grandirent et furent élevés à Xavier. Retenu à Pampelune par son emploi ou les besoins de la cour, Jean de Jassu ne pouvait consacrer à leur formation tout son temps, comme il l'aurait voulu. Il les appelait souvent auprès de lui, allait souvent les visiter, et, à certaines époques, séjournait auprès d'eux. Sous sa direction et la surveillance plus immédiate de Maria de Azpilcueta, leur mère, des maîtres particuliers, avec le concours peut-être de quelque religieux de l'abbaye de Leyre, où les garçons purent prendre des leçons, les initièrent à l'étude des lettres. Doña Maria, leur pieuse mère, s'attacha souvent à faire passer dans leurs âmes et leurs habitudes les trésors de vertu et d'honneur dont leurs aïeux, les Jassu et les Azpilcueta, leur avaient laissé de nombreux et grands exemples. Sa sœur lui prêta, dans ses sollicitudes maternelles, un concours aussi intelligent que dévoué, et fut, pour tous ses enfants, comme une seconde mère. Violante, qui, au dire du Père de la Peña, fut toujours considérée comme une sainte fille, résidait à Xavier et ne s'en éloigna que durant trois ans, pour aller, au château de Montréal, donner ses soins à la vieillesse de son père.

Entre tous les enfants, François, le plus jeune, fut l'objet de la tendre affection et de la vigilance de ses parents. Ardent et énergique comme ses frères, il laissait voir plus de raison et de maturité qu'on n'en montre à son âge, et, tandis que ses frères ne rêvaient que le métier des armes, lui ne songeait qu'à l'étude des lettres et à la cléricature. Le docteur Navarro (de son nom de famille Martin de Azpilcueta), oncle de la mère de notre saint, nous trace son portrait, à l'heure où il recevait la dernière bénédiction de son père. « Don Jean et Doña Maria aimaient François plus tendre- « ment, parce qu'il était leur Benjamin, et aussi à cause de « son bon naturel et de sa grâce extérieure. Ils l'élevèrent « avec grande sollicitude et, de bonne heure, le confièrent « aux soins d'excellents maîtres. L'enfant écouta si bien leurs

« leçons, qu'il sut bientôt tout ce qu'un enfant peut apprendre. « Il n'avait pas son pareil, tant il était doux, aimable, poli, « gai, plaisant même. D'une singulière pénétration d'intel- « ligence, curieux d'apprendre, jaloux d'exceller en tout ce « qui fait le gentilhomme accompli, de sorte que, cher à tous « les siens, il ravissait, dès l'abord, ceux qui ne l'avaient « jamais vu; péril redoutable auquel il n'eût point échappé « sans le don d'une naturelle réserve, d'une virginale pudeur « que tous admiraient en lui; et sans l'action préservatrice « d'une spéciale providence de Dieu à son endroit. De bonne « heure, ses frères le sollicitèrent, de la voix et de l'exemple, « à s'exercer avec eux au métier des armes. Leurs aïeux, « disaient-ils, étaient arrivés à la fortune et à la gloire par ce « chemin; mais François ne pensa jamais à faire comme eux. « Il préférait à toute autre la gloire des docteurs, et l'exemple « de son père était là pour lui montrer à quelle fortune on « peut s'élever par la doctrine. Il méditait donc, dès lors, « de grands desseins, pour accroître encore l'honneur de la « famille en l'illustrant lui-même[1]. »

La paix, le travail avec les douces joies d'une famille unie régnaient au château de Xavier, quand un événement inattendu vint y apporter des alarmes et de pénibles préoccupations. Le 24 juillet 1512, à la tête de quinze mille hommes et d'une forte artillerie, le Duc d'Albe arrivait, à l'improviste, sous les murs de Pampelune, et prenait bientôt possession de la ville, au nom de Ferdinand le Catholique. Le roi de Navarre n'eut que le temps de se réfugier à Lumbier; son conseiller Jean de Jassu se hâta de l'y rejoindre.

Voulant soustraire l'Italie au joug de Louis XII, Jules II avait fait appel aux rois catholiques Ferdinand, Henri VIII, et Maximilien, et avait signé avec eux une ligue contre la France. Pendant que Jean d'Albret et Catherine négociaient, auprès de Louis XII et à la cour du roi d'Aragon, pour obtenir de rester neutres, dans une guerre qui pouvait être funeste à leurs couronnes, Ferdinand envahit brusquement la Navarre,

(1) Cf. Œuvres du D. Navarro, tom. I, f° 190.

sous le spécieux prétexte que l'occupation du pays et de ses forteresses lui était indispensable pour aller se joindre aux troupes anglaises, qui venaient attaquer la France par Bayonne. Il promettait du reste de rendre, après la guerre, leurs États au roi et à la reine de Navarre.

De Lumbier, Jean d'Albret, après avoir vainement tenté d'organiser la résistance, passa en France. Jean de Jassu l'y suivit; mais, voyant qu'après ce noble témoignage de sa fidélité, il ne pouvait, dans le moment, être utile à sa cause, il rentra dans la Navarre, pour continuer à servir son pays dans son emploi et rassurer sa famille. Ferdinand, qui appréciait sa haute valeur et son influence, et qui, naguère, l'avait reçu à sa cour, comme ambassadeur du roi et de la reine de Navarre, tenta de le gagner, avec d'autres, à ses vues ambitieuses. Des fidélités moins inébranlables se laissèrent séduire par la politique du roi d'Aragon. Jean de Jassu, aussi inaccessible à l'intérêt qu'à la crainte, resta attaché à ses légitimes souverains et ne voulut jamais voir dans Ferdinand que le dépositaire de leur royaume. Aussi ne tarda-t-il pas à ressentir les effets de la défaveur royale.

En 1504, le Docteur avait soutenu et gagné un procès contre les habitants d'Idocin qui refusaient de reconnaître ses droits de seigneur. Quand, le 17 janvier 1514, il se présenta devant ces mêmes habitants, pour exiger les redevances, qu'absorbé par de graves affaires il n'avait pu réclamer depuis 1512, tous, un seul excepté, refusèrent de donner réponse à ses nombreuses sommations. Le 4 mars 1515, Ferdinand, qui ne ménageait plus ceux qu'il jugeait incorruptibles, ordonnait que, « sans tenir compte des réclamations du Docteur, vente fût faite, à Soz et à Sangüesa, de terres appartenant à la *casa* de Xavier. Une cédule du 5 avril donnait avis à Jean de Jassu du conseil de Sa Majesté, que « la paix du pays exigeait cette cession de terres, sauf aux Xavier à faire valoir leurs droits. »

Ferdinand avait atteint le but de ses secrètes pensées. Le 15 juin de la même année, il déclara par un acte public que la Navarre serait définitivement unie au royaume de Castille, et,

le 16 octobre suivant, Jean de Jassu, témoin attristé de cette injustice qu'il n'avait pu empêcher, rendait son âme à Dieu. Il laissait à Maria de Azpilcueta dans le deuil, de graves appréhensions pour l'avenir de sa famille et à ses enfants une fortune amoindrie, mais le fortifiant exemple d'une vie de travail, d'une fidélité constante à Dieu et à ses légitimes souverains.

Nul doute que François, alors âgé de huit ans, n'ait versé d'abondantes larmes dans les derniers embrassements et sous la main bénissante de son père, qu'il aimait tendrement, et dont il était particulièrement chéri. C'est peut-être à cette heure que sa juvénile ardeur conçut le dessein de relever, un jour, dans la carrière ecclésiastique[1], l'illustration de sa famille tombée en disgrâce.

Jean de Jassu mort, Maria de Azpilcueta se préoccupa vivement de la direction de ses enfants et de sauver ce qu'elle pourrait des droits et des créances de sa famille. Violante, sa sœur, était auprès d'elle pour la seconder. Elle fit appel, pour servir de père à ses enfants et administrer les biens, au concours de Martin de Azpilcueta, son parent, un noble caractère et un grand cœur, qui avait donné tous ses enfants à Dieu et qui vint se fixer au château. Du vivant de son mari, sa famille jouissait de l'éclat des grandes maisons de la Navarre. Il y avait à Xavier, comme l'atteste, trente ans plus tard, l'abbé de Cemboraïn, oncle des enfants et seigneur au palais de Cuazti, écuyers, chevaux, armes et réunions brillantes. S'enfermant dans son veuvage, Maria réduisit le personnel et les charges. Elle réclama les arriérés dûs au Docteur, qui avait servi toute l'année 1515, jusqu'au 16 octobre, jour de sa mort, et, le 15 janvier 1517, au château de Xavier, elle donna reçu de la somme au régent de la trésorerie du royaume. Elle maintint, non sans adoucissement, pour ne pas tout perdre, le droit de péage pour les troupeaux qui traversaient le territoire de Xavier, en se rendant, en été, dans les hauts pâturages.

(1) Enfant encore, François fut tonsuré et destiné à l'Église. A Paris, à l'âge de vingt-six ans, il se dira, dans un acte notarié « *clerc du diocèse de Pampelune.* »

Pour décourager l'esprit de résistance des partisans de Jean d'Albret, le cardinal de Cisneros avait donné ordre de démolir les châteaux et les maisons fortes dans la Navarre. A Xavier, le mur d'enceinte muni de créneaux et de meurtrières, les escaliers qui menaient au chemin de ronde furent égalés au sol; on démolit deux tours rondes et une autre forte tour; en avant du pont-levis de l'entrée, on ravagea le jardin qui servait aussi de garenne de lapins; on découronna et on abattit, jusqu'à mi-hauteur, la tour de Saint-Michel. On détruisit tous les créneaux de la *casa*, dans son pourtour, ainsi que les meurtrières des arbalétriers et celles des arquebusiers, et, dans l'intérieur du logis, des escaliers de pierre et d'autres meurtrières. Ainsi furent ruinées, à la même époque, la *casa*, la tour et la *borda* d'Azpilcueta. Maria réclama une indemnité pour toutes ces démolitions et pour les bois enlevés de sa maison de Pampelune; mais, après de longs procès, on ne lui accorda qu'un dédommagement dérisoire de mille ducats, qu'elle ni ses descendants ne touchèrent jamais. Elle demanda le remboursement de sommes considérables avancées au trésor par son père et son mari, et on lui répondit que rien, dans les papiers de la trésorerie, n'indiquait que ces sommes eussent été réellement avancées. Les revendications qu'en son nom fera plus tard son fils Michel ne seront pas mieux accueillies par les habitants d'Idocin, qui savaient que les Jassu n'étaient pas en faveur auprès des nouveaux administrateurs du royaume.

Cependant, tout en gardant dans le cœur pour ses souverains légitimes l'affection et le respect qui leur étaient dûs, Maria de Azpilcueta, sans doute sur le conseil de Jean de Jassu mourant, avait accepté le fait accompli, comme le plus grand nombre des familles toujours attachées à la dynastie tombée. Ferdinand avait exprimé le désir qu'une de ses filles allât vivre, comme dame d'honneur, auprès d'Isabelle, parmi un groupe de jeunes filles des grandes maisons de Navarre. Maria de Azpilcueta n'hésita pas à se séparer de Madeleine, sa fille, pour l'envoyer à la Cour de Castille.

Mais de nouvelles et plus vives anxiétés vinrent se joindre à

ces préoccupations des habitants de Xavier. Jean d'Albret et Catherine n'avaient pas renoncé à rentrer en Navarre et à ressaisir leurs couronnes. Réduits à leurs propres ressources, ils ne pouvaient compter sur le succès. François I[er], qui s'intéressait à leur cause et qui les pressait d'agir, ne pouvait leur venir efficacement en aide, occupé qu'il était en Italie. Une première tentative n'aboutit pas. Ferdinand était mort le 23 janvier 1516, laissant la couronne à son fils Charles. Dans l'année 1520, pendant que celui-ci était à Barcelone, un mouvement populaire, parti de Valence et de toute la région de l'Est, mit le gouvernement aux prises, sur vingt points à la fois, avec la Sainte Ligue des *communeros*. Après dix mois de luttes, Charles fut contraint de désarmer la Navarre pour opposer à la rébellion les meilleures troupes de Castille, occupées à Pampelune. L'occasion était favorable pour les revendications des Albret, en exil. Michel et Jean fils du Docteur, Valentin et Etienne, fils de Pedro de Jassu, avec d'autres partisans des souverains détrônés, gagnèrent la frontière et allèrent se joindre aux troupes françaises. François n'était pas d'âge à les suivre; il resta auprès de sa mère pour étudier, la consoler et, comme elle, prier. Le 17 mai 1521, une lettre de Anuès-le-Vieux, parent et ami des Jassu, annonçait à Maria de Azpilcueta que les Français avaient assiégé Saint-Jean-Pied-de-Port, et avec une telle furie que la ville s'était bientôt rendue *à miséricorde*. « Il entra par le val de Roncal, par Maya et par Saint-Jean une telle multitude, qu'elle ne se pouvait compter. Sangüesa, Caseda, Gallipeuzo, s'étaient levés pour le roi Don Henri, ayant à leur tête Pedro de Navarre, fils du maréchal. Le seigneur Duc de Navarre avait fui de Pampelune. La ville était donc maîtresse d'elle-même. L'armée française y serait le lendemain, et l'on disait que les Français n'auraient pas à quitter les éperons pour prendre la forteresse; la chose paraissait sûre. »

Une seconde lettre apprenait, le 21 mai, que « les Castillans, enfermés dans la citadelle de Pampelune, après six heures d'horloge qu'avait duré le siège, s'étaient rendus, demandant la vie. Les Français marchaient sur Estella, et bientôt tout ce qui était du royaume de Navarre serait pris. »

Les cœurs, on le conçoit, battaient tour à tour d'espérance et de crainte, à Xavier, au reçu et dans l'attente des nouvelles. L'espérance fut de courte durée. Vaincus à Noaïn, les amis du prince Henri s'emparèrent, au mois d'octobre, des places fortes de Maya et de Fontarabie et s'y enfermèrent. Michel et Jean veillèrent et combattirent à Maya, à Fontarabie et dans les montagnes voisines, jusqu'au mois d'août 1522. Le 19 juillet, malgré l'héroïsme des assiégés, Maya fut emporté d'assaut et Michel emprisonné avec six autres, dans la forteresse de Pampelune. Deux des prisonniers y moururent peu de jours après. Michel eût subi le même sort, bien que le vice-roi Miranda eût promis la vie sauve aux captifs et que le prince Henri eût offert de les racheter, si les prières de Doña Maria, de François et de ses sœurs ne l'eussent sauvé. Un chroniqueur de ce temps, dans un récit des événements de 1522 qu'il adresse à Charles-Quint, écrit : « Le seigneur de Xavier fut, lui aussi, emprisonné « dans la forteresse de Pampelune; mais, un soir, il sortit, « passant au milieu des gardiens, sans qu'ils le remarquassent. « Il se sauva, grâce aux larmes et aux prières de sa noble mère. « Il eut à cette époque de grandes traverses. Il était fils du « fameux docteur de Jassu, du conseil royal, un sûr et vrai « serviteur de ces rois de Navarre; et, par sa mère, il descen- « dait du lignage des Aznar d'Aragon. »

Échappé de prison, Michel alla sans doute embrasser sa mère, à Xavier, et, cela fait, se hâta de gagner la frontière pour s'enfermer à Fontarabie, la seule place qui restât au pouvoir des Navarrais. Son frère Jean et son cousin germain Valentin de Jassu s'y trouvaient. A Xavier, on continuait à pleurer et à prier sans repos, car « une sentence, passée à l'état de chose jugée, les condamnait aux peines de mort corporelle et de confiscation de biens; » et la mort était d'ailleurs pour eux le péril de chaque jour sur les remparts de la forteresse.

Un grand pardon fut accordé, le 15 décembre 1523, mais Charles-Quint crut devoir en excepter nommément Don Pedro de Navarre, fils du Maréchal, François de Expleta, Michel de Xaxier, Jean de Azpilcueta son frère, Jean de Olloqui, Martin de Jassu, Jean de Jassu, Étienne de Jassu, Valentin de

Jassu, etc. qui, enfermés dans Fontarabie, tenaient en échec les forces de la Castille. Le 19 février 1524, après deux ans de siège, les intrépides défenseurs de la citadelle capitulèrent. L'acte de capitulation portait que, au nom du roi, le comte de Miranda garantissait au seigneur de Xavier la jouissance des biens et des droits de ses aïeux, et à Jean et à Valentin de Jassu, des *mercedes* royales. Les *mercedes* promises se firent toujours attendre, et les droits acquis ne furent pas de longtemps restitués ; mais, deux mois avant que la capitulation de Fontarabie ne fût confirmée, le 29 avril, Michel et Jean étaient à Xavier. Doña Maria oubliait, dans la joie de leur retour, les alarmes et les poignantes angoisses qu'elle avait ressenties durant leur absence, et bénissait Dieu d'avoir exaucé sa prière.

François n'avait pas été le moins ardent à prier pour ses frères et n'était pas le moins heureux ni le moins reconnaissant à Dieu, de les voir auprès de lui. Il les aimait tendrement comme il aimait sa mère, et il était aimé de tous. Mais l'heure était venue pour lui de s'éloigner de la maison paternelle, d'embrasser une dernière fois Doña Maria, ses frères et ses sœurs, sans se douter qu'il ne les reverrait plus sur cette terre. Il avait terminé ses humanités et pris quelques leçons de rhétorique, toujours sous les yeux de sa mère, et le séjour de Xavier, où il avait vécu depuis sa naissance[1], ne lui offrait plus les moyens de poursuivre ses études. Son père,

(1) Plusieurs témoins contemporains indiquent clairement au procès de canonisation que, de 1516 à 1521, François ne s'éloigna guère plus de Xavier que de 1506 à 1516. — On montre à Sangüesa, la maison où François enfant aurait été logé, tandis qu'il faisait ses premières études. A Pampelune, dans la maison qui appartint aux seigneurs de Xavier, on montre encore la chambre de François et la planchette de l'alcôve, sur laquelle le studieux écolier posait sa lampe, pour pouvoir lire ou écrire, avant de s'endormir ou dès le réveil. Il aurait séjourné à Tafalla pour y recevoir les leçons de son oncle le docteur Navarro ; enfin, il aurait résidé, tout petit enfant, à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Jassu, quand son père visitait sa maison paternelle et y prenait ses vacances. Aucun document authentique ne confirme ces traditions, ni ne les rend probables. Bartoli suppose que François a fait deux séjours à Paris ; c'est une erreur. *Cf.* Cros, *S. Fr. de Xavier, sa vie et ses lettres*, *t.* I, *p.* 67.

Jean de Jassu, était allé, à son âge, étudier le droit et conquérir le titre de docteur, à la célèbre université de Bologne. Doña Maria choisit pour François l'université, non moins célèbre alors, de Paris. Le départ de son Benjamin allait laisser autour d'elle un grand vide, mais Maria de Azpilcueta était une femme faite aux souffrances du cœur et aux privations, une femme forte qui aimait ses enfants pour leur bien et pour le bien de toute la famille.

François quitta Xavier au commencement du mois de septembre 1525[1], pour être à Paris le 1er octobre, fête de Saint Remi, date de l'ouverture des cours de l'université.

(1) Le 1er février 1525, Francisco de Jassu, ayant mandat de la noble señora de Xavier, sa mère, donne à ferme à Johanot de Orbayceta la moitié du moulin de la *villa del burgo* de Ronceville. C'est donc en septembre 1525, que François dut partir pour Paris, et non en septembre 1524, comme pense le P. Bouhours. *Cf.* Cros, *S. Fr. de Xavier, son pays, sa famille, etc., p.* 265.





CHAPITRE DEUXIÈME

Université et collèges de Paris. — Arrivée de François au collège Sainte-Barbe. — Durant ses deux premières années de séjour à Paris, il subit, sans pourtant manquer gravement à ses devoirs, la mauvaise influence de son entourage. — Ses liaisons avec Pierre Le Fèvre et Ignace de Loyola. — Il est reçu licencié ès-arts et fait sa régence. — Mort de Doña Maria, sa mère. — Avec Ignace de Loyola, dont il est devenu le disciple, Pierre Le Fèvre et quatre autres, il fait ses premiers vœux à Montmartre. — Il part avec ses compagnons pour Venise, où Ignace de Loyola, de retour de son voyage en Espagne, les attendait.

Au XVIe siècle, Paris était divisé en trois quartiers : la ville, l'université et la cité. Le moindre de ces quartiers pour l'étendue, l'université, comprenait dans son enceinte tous les collèges et les plus anciens couvents. *L'université des écoles* était composée de quatre facultés : théologie, droit canon, médecine et arts. Cette dernière faculté était divisée en quatre nations : Normandie, Picardie, Germanie et France. Outre les étudiants français de l'est et du sud de Paris, la nation de France comprenait les étrangers des états méridionaux et, par suite, les Espagnols.

Les collèges, qui n'avaient pas tous la même importance et dont les statuts variaient avec leurs fondateurs, étaient au nombre de plus de cinquante, en 1525. Les élèves qui fréquentaient ces divers collèges se divisaient en plusieurs catégories : les *boursiers* ou pensionnaires de famille noble vivant à leurs frais ; les *caméristes* ou jeunes étudiants riches, groupés

en chambre, sous la conduite de leurs *pédagogues* ou gouverneurs[1]; les *martinets* ou externes libres, domestiques de la maison, des professeurs ou des caméristes, suivant les classes comme ils pouvaient; et enfin les *galoches*, étudiants amateurs, trop souvent bruyants et paresseux, traînant leurs sabots de cours en cours, sans se présenter aux examens.

Tous ces étudiants portaient pour uniforme, avec une coiffure particulière, une longue robe serrée à la taille par une courroie. Le règlement des collèges était plus austère que de nos jours : lever à quatre heures; à cinq heures, classe suivie de la messe et du déjeuner, composé d'un petit pain; de huit à dix heures, grande classe; à onze heures, dîner commun aux maîtres et aux élèves; puis, après la récréation, lecture d'un poète, interrogation sur la précédente leçon; nouvelle classe de trois à cinq heures; à six heures, souper, répétition, salut du Saint-Sacrement et coucher.

Dans le collège, on ne devait parler que latin. Défense aux boursiers et aux caméristes de donner à manger ou à boire dans les chambres, sauf le cas de maladie, et une ou deux fois l'an, si un compatriote de passage à Paris les visitait. Nul ne pouvait découcher. Une première infraction à ce point du règlement était punie par les verges dans la classe; à la seconde, on était châtié dans la salle, en présence des professeurs et des élèves réunis. Défense encore de sortir seul et sans compagnon désigné; point d'épée, ni de bâton d'attaque; toute chanson déshonnête était interdite dans le collège.

Pour être admis à la classe de logique, l'écolier subissait un examen sur la grammaire, la rhétorique, la langue grecque et la métrique. Après deux ans au moins d'études philosophiques, on pouvait être admis à subir l'examen du baccalauréat. Pour chaque candidat, l'examen avait lieu dans l'école de sa

(1) Au collège du Mans, fondé en 1529, et sans doute aussi en d'autres collèges, en outre des *caméristes*, on admettait encore des *portionistes-caméristes*. Ceux-ci devaient payer annuellement (pour la chambre où ils logeaient quatre ensemble, comme les boursiers et les caméristes), 30 sols tournois; les caméristes payaient 25 sols et les martinets 5 sols, à moins que le principal et le procureur n'en ordonnassent autrement.

nation. Un an après le baccalauréat, pour obtenir la licence ès-arts, on subissait deux examens, l'un privé (*in cameris*) suivi d'un acte (*quodlibetorium*) dans l'église Saint-Julien; l'autre public, dans l'église Notre-Dame ou l'église Sainte-Geneviève, auquel prenaient part des examinateurs des quatre nations, avec leurs chanceliers. L'examen subi avec succès, le chancelier de la faculté des arts assignait un jour d'assemblée aux Mathurins. On s'y rendait en costume de cérémonie, et le candidat y recevait son diplôme de licencié, avec la bénédiction apostolique donnée par le chancelier.

Après la licence, venait la maîtrise, qui était pour les arts ce qu'était le doctorat pour les autres facultés. Pour l'obtenir, il fallait que trois ans d'études fussent achevés. Ce temps écoulé, le licencié demandait à son maître régent qu'à tel jour, dont le choix était laissé au postulant, le bonnet magistral lui fût délivré. On s'assemblait, et, en séance publique, le maître régent, après le *placet* des maîtres présents, donnait le bonnet avec les formules accoutumées.

Ainsi admis, le maître ès-arts, appelé *magister novus*, n'était qu'un maître inférieur. Le maître ès-arts par excellence était le maître régent. Qui voulait ce titre et les privilèges des régents devait solliciter et obtenir une chaire vacante.

Ces quelques détails donneront au lecteur une idée de la vie d'écolier que mena François de Xavier, à Paris.

Dès son arrivée, François se rendit au collège Sainte-Barbe, où il demanda et obtint une place de *召*cameriste*. Le contraste de la vie régulière et du règlement austère de la maison, avec la vie facile qu'il avait menée jusque-là, à Xavier, ne l'émut point. Sa nature énergique et les rêves de gloire qu'il nourrissait, comme nous l'a appris le docteur Navarro, son oncle, soutenaient son ardeur. Au début, il se montra tel qu'il avait été au foyer maternel, pieux, aimable, laborieux, et d'un commerce facile avec tous ceux qui l'abordaient. Des plus empressés au travail, il prenait part volontiers aux innocentes récréations de ses compagnons, et plus d'une fois on le vit, sur le pré aux clercs, lutter avec eux de vitesse à la course. Plus tard, il s'imposera un héroïque châtiment, pour se punir

des sentiments de vanité qu'avaient éveillés en lui ses faciles triomphes. Mais son inexpérience dans le choix des amis et sa facilité à nouer des relations l'entraînèrent insensiblement plus loin qu'il ne pensait, surtout quand aux mauvais exemples de ses condisciples vint s'ajouter l'exemple plus coupable de son maître. Sa vertu eût succombé si Dieu ne lui eût ouvert à temps les yeux sur les graves dangers qu'il courait. Lui-même nous fait l'aveu de son imprudence, tout en attestant que son cœur resta toujours loin du mal.

Au procès de béatification, le vicaire de Saint-Thomas, près de Méliapour, rapporte une confidence que lui fit le Saint. « Au cours de nos entretiens familiers, il arriva au Père « Maître François de me raconter diverses choses de sa vie, « depuis l'enfance jusqu'à ce temps : en quel pays il était « né, quels furent son père et sa mère, à quel âge il était allé « à Paris, ce qui lui était advenu dans cette ville; et, à propos « de la vie que menaient les écoliers de son collège, il me « dit : Ils étaient livrés à la débauche, et notre maître « comme eux. Bien des fois, la nuit, ils sortaient du collège « et ils m'emmenaient avec eux, le maître s'y trouvant; mais « je fus saisi d'une telle appréhension de contracter les « chancres dont je voyais atteints et les écoliers et le maître, « que je n'osai jamais me comporter comme eux. Cette « crainte me soutint un an ou deux jusqu'à ce que le maître « mourut de ces maladies honteuses, et qu'il nous arriva un « maître chaste et vertueux, de qui je suivis les bons exem- « ples; de sorte que jamais, jusqu'à ce jour, je n'eus de telles « accointances. »

« Maître François me dit cela en confidence intime, sans « ombre de vanité, ainsi que beaucoup d'autres choses qu'il « serait inutile de détailler [1]. »

Cependant à Xavier, dans les embarras de fortune où l'on se trouvait, ce n'était pas sans peine qu'on subvenait aux

(1) Cf. Selectæ Indiarum epistolæ, p. 178. — Pour les documents et lettres de l'apôtre des Indes, nous nous sommes servis ordinairement de la traduction fidèle qu'en a donnée le P. Léonard Cros.

frais d'entretien de François à Paris; et en ce moment, plus encore qu'autrefois, Michel eût préféré voir son jeune frère occupé sous le capitaine Pedro de Jassu au métier des armes. On songea donc à le rappeler à Xavier; mais avant de s'arrêter à ce projet, on prit l'avis de Madeleine. Dégoûtée des vaines grandeurs et des joies trompeuses du monde, celle-ci avait quitté la Cour de Castille et, avec l'autorisation de sa mère et d'Isabelle, était entrée au monastère de Sainte-Claire de Gandie. Là, écrivait le 30 décembre 1561 la nouvelle abbesse au P. Ladron de Xavier [1], Madeleine vivait avec une admirable ferveur, donnant à ses compagnes les exemples d'une charité, d'une humilité et d'un esprit d'oraison que Dieu se plaisait à récompenser parfois par des communications extraordinaires. Au reçu du message qui lui venait de Xavier, elle consulta Dieu dans la prière, et, éclairée d'une vue prophétique, elle se hâta de répondre : « Ne faites pas cela; bien « au contraire, favorisez les études de mon frère François; car « j'ai la certitude qu'il doit devenir grand serviteur de Dieu et « une colonne de l'Église. »

L'avis de Madeleine prévalut et on renonça au projet de rappeler François. Celui-ci connut sans doute par sa sœur ou par Michel, son frère, les alarmes et le projet qu'une délation, sinon de tout point fausse, du moins fort exagérée, avait suscités dans sa famille, et il dut vivement protester, comme permet de le supposer la lettre qu'il adressa à son frère, le

(1) Madeleine de Jassu mourut abbesse de *Santa-Clara*, le lundi 28 janvier 1533. Le P. Jean de la Peña écrit : « Dieu avait révélé à sœur Madeleine que « sa mort serait fort paisible, tandis que, près d'elle, une autre sœur, appe- « lée sœur *Salvadora*, mourrait en de grandes angoisses et douleurs. Elle « conjura Notre-Seigneur de changer la condition des deux et il lui fut « répondu que sa prière était exaucée. La mort de l'autre religieuse parut « un doux sommeil; mais la sainte abbesse eut à subir, jusqu'au dernier « instant, les peines les plus cruelles; pas un de ses membres qui ne fût tor- « turé. Elle garda cependant, jusqu'au bout, la plus parfaite sérénité de « visage; mais il lui en coûta d'indicibles efforts. On observa, après sa mort, « qu'elle avait mis sa langue en pièces, dans les violences qu'elle s'était faites « pour ne pas crier. » *Cf.* Cros, *S. Fr. de Xavier, sa vie et ses lettres, t.* I, *pp.* 112, 128.

capitaine Jean, avant de s'éloigner de Paris. Les reproches, en grande partie imméritées, et les sages conseils qu'il reçut, à cette occasion, ne furent pas sans fruit. François revint aux pensés et aux habitudes régulières des premiers temps de sa venue à Paris. La perte douloureuse de sa bien-aimée mère, Doña Maria, qui mourut en juillet 1529, le fit réfléchir et prier. Enfin Dieu lui vint en aide, en lui ménageant un maître d'une grande vertu et un condisciple exemplaire. Celui-ci, Pierre Le Fèvre, allait préparer à Ignace de Loyola une conquête difficile à faire, mais dont sa Compagnie et l'Église entière devaient tirer gloire un jour.

Dans son *Mémorial*, Pierre Le Fèvre signale le mérite du nouveau maître et constate les sentiments de François.

« J'allai à Paris (au collège de Sainte-Barbe), l'an 1525. « J'avais dix-neuf ans. Je prie Dieu de me conserver le sou- « venir reconnaissant des bienfaits dont il m'a gratifié, dès « mon arrivée à Paris. Je mets en première ligne la grâce « d'avoir eu un maître tel que Jean Peña, et d'avoir trouvé, « dans la chambre de son collège où je fus installé, si bonne « société : j'entends parler surtout de maître François de « Xavier, qui est de la Compagnie de Jésus[1]. »

Habitant ensemble dans le même collège et la même chambre, unis dans les mêmes sentiments, accessibles tous les deux à des pensées d'une noble ambition[2], Pierre Le Fèvre et François de Xavier sympathisaient et s'excitaient mutuellement à l'étude, se préparant, sans le savoir, à s'enrôler bientôt tous les deux sous le drapeau d'Ignace de Loyola.

Depuis sa venue à Paris, François avait revu pendant un an la grammaire, la langue grecque, la rhétorique, la poésie,

(1) Cf. *Memoriale*, édit. Bouix, in-12, p. 8.

(2) « J'avais l'esprit perpétuellement obscurci ou troublé par des souffles « d'ambition, écrit le B. Le Fèvre, dans son *Mémorial*. Tantôt, dans mes « rêves d'avenir, j'optais pour la médecine, tantôt pour la jurisprudence, « tantôt pour une régence de collège. Un jour, je voulais être docteur en « théologie; un autre jour, je trouvais mieux de demeurer clerc, sans grade. « Je voulais un temps me faire moine : ainsi des impressions ou des affec- « tions diverses dominaient tour à tour en moi, » *Memoriale*, p. 15.

et suivi, pendant trois ans et demi, le cour de philosophie. Il était bachelier; il se présenta, le 15 mars 1530, à l'examen de licence qu'il subit avec succès[1]. Peu après, il obtint une place de régent au collège de Beauvais, l'un des principaux de l'université, pour s'exercer à l'art d'enseigner, tout en étudiant la théologie, à laquelle il s'appliqua jusqu'au jour où il quitta Paris.

Le 2 février 1528, Ignace de Loyola arrivait de Salamanque à Paris, pour y poursuivre ses études. La main mystérieuse de la Providence le conduisit auprès de François de Xavier, son compatriote et de Pierre Le Fèvre, destinés, dans les desseins de Dieu, à devenir deux des plus fermes colonnes du grand édifice qu'il lui avait inspiré d'élever à sa gloire. Il prit logement au collège Sainte-Barbe, dans la chambre qu'ils habitaient ensemble, pour commencer le cours des arts à la Saint-Remi. François se chargea d'abord de lui donner des leçons; mais, Dieu le voulant, ce soin demeura confié à Pierre Le Fèvre.

Ignace ne tarda pas à apprécier le mérite de ses deux nouveaux compagnons, leur intelligence, la force de leur caractère et leurs vifs sentiments de foi. Guidé sans doute par une lumière surnaturelle, il se sentit porté à faire d'eux ses collaborateurs pour la grande œuvre qu'il méditait. Il s'attacha d'abord à s'insinuer dans leur cœur et à gagner leur confiance, leur donnant l'exemple de toute vertu et se montrant toujours empressé à leur être utile et à les servir. Puis, s'ouvrant de ses

(1) Du Boulay lut dans les registres de l'université, dont il a écrit l'histoire « *Franciscus Xabier, alias Xavier, cantaber, die XV[a] martii, anno* « MDXXIX, *licentiatus est in artibus.* » François Xabier ou Xavier, basque, a obtenu la licence le 15 mars 1530 (selon le comput actuel). Le P. Denis Petau vit, en 1635, la même note pour Pierre Le Fèvre et pour François, à l'abbaye Sainte-Geneviève. La maîtrise ou doctorat s'obtenait sans nouvel examen. C'était une question de cérémonie et d'argent. Les frais en étaient lourds pour la bourse d'un écolier. S. Ignace, licencié le 13 mars 1533, prit le bonnet de docteur le 14 mars 1534; Le Fèvre ne le prit qu'après les Pâques de 1536. François se donne le titre de maître ès-arts, dans l'acte dressé par devant notaire, le 13 février 1531, pour provoquer en Espagne une information authentique, sur sa vie, sa descendance et sa noblesse.

projets à son maître Pierre Le Fèvre, il l'amena à faire, pendant un mois, les exercices spirituels, qu'il avait composés à Manrèse. Le Fèvre sortit de la solitude entièrement renouvelé et gagné pour toujours à la cause d'Ignace.

La conquête de François fut moins aisée. L'amitié de Pierre Le Fèvre et les exemples d'Ignace avaient contribué grandement à l'établir dans la voie du bien[1]. Il fallut à Ignace, pour vaincre sa résistance, trois ans d'efforts et de prières. Grâce à leurs conseils, il avait prudemment brisé des relations ; il avait repoussé des doctrines et des tendances malsaines, mises en circulation et fomentées à Paris par les partisans de Calvin[2]; mais son cœur fier et ouvert au souffle de l'ambition n'éprouvait que de l'éloignement pour la vie obscure et toute de renoncement que prônait Ignace. Ainsi, le 13 février 1531, rêvant toujours pour l'avenir de quelque dignité ecclésiastique ou de quelque riche bénéfice réservé aux clercs nobles, François se rendait chez un notaire de sa nation pour constituer ses procureurs Don Michel de Xavier et le capitaine Jean de Azpilcueta, ses frères, et quatre autres de ses amis « à la fin de provoquer une information sur son origine, descendance et noblesse. » Au reste, il ne cachait pas à Ignace que l'accoutrement dont celui-ci se revêtait lui paraissait indigne d'un vrai *hidalgo* et lui inspirait un profond dégoût. Mais les rebuts et les mépris n'étaient point faits pour décourager Ignace de Loyola. Celui-ci avait en main deux armes efficaces et il s'en servait avec un à-propos et une habileté rares.

Il rappelait souvent à François la vanité, l'inutilité pour l'autre vie, des grandeurs et des biens de ce monde. « Que sert à l'homme, lui répétait-il, de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur,*

(1) « Grâce aux soins du zèle et de l'amitié d'Inigo de Loyola et de Pierre « Le Fèvre, François Xavier, laissant là sa vie précédente, en mena une « meilleure. » *Cf. Simon Rodriguès, Comment. de orig. et progr. S. J., p.* 8.

(2) Des partisans de Calvin répandaient secrètement les doctrines du sectaire dans Paris et faisaient surtout de la propagande parmi les étudiants de l'université. Plusieurs amis de François se laissèrent séduire et tentèrent de le gagner à leurs idées.

animæ vero suæ detrimentum patiatur? » Cette maxime entrait peu à peu dans l'âme de François et s'y gravait si profondément, que plus tard il en recommandera l'usage aux prédicateurs dans les Indes et qu'il écrira au P. Rodriguès de la faire entendre aux oreilles de Jean III, roi de Portugal.

Voulait-il gagner des âmes à Dieu, Ignace avait encore pour maxime d'entrer par leur porte, afin de les faire sortir par la sienne. Ce sera là aussi plus tard, nous le verrons, une des maximes favorites de l'apôtre des Indes. François aspirait à grouper, autour de sa chaire de régent, le plus d'élèves possible. Ignace entreprit de lui en procurer en faisant, à tout propos, l'éloge du brillant professeur. Souvent aussi, ne recevant d'argent ni de Don Michel, ni du capitaine Jean, ni d'aucun des siens, François se trouvait dans de graves embarras [1] pour suffire aux dépenses indispensables. Ignace, qui tous les ans allait à Anvers solliciter des secours auprès des commerçants espagnols, lui offrait une part abondante du pécule qu'il avait recueilli. En toute circonstance et de toute manière, il s'ingéniait à lui être agréable et à le servir, mais surtout il ne cessait de conjurer Celui qui dispose à son gré des volontés et des cœurs, de triompher des résistances de François. Enfin, vaincu par la grâce, François rendit les armes et s'engagea à suivre Ignace. Plus tard il fit, durant un mois, les Exercices spirituels[2]. Il les fit avec ferveur, passant jusqu'à trois

(1) Dans la lettre qu'il remit à Ignace, à son départ pour l'Espagne, il avoue ses embarras, quelquefois extrêmes, à son frère Jean de Azpilcueta, et il lui indique comment il pourra lui faire parvenir sûrement de nouveaux secours, par les parents de Jacques Laynez. « J'accuse la longueur de ces chemins, où « tant de nos lettres se perdent. Il n'y a pas de votre part manque d'amour; « vous m'aimez, au contraire, grandement. Les privations et les labeurs de « ma vie d'étudiant, vous les ressentez, dans votre maison, où tout abonde, « aussi vivement que j'en souffre à Paris, où toujours le nécessaire me man- « que, et ceci uniquement parce que vous n'êtes pas informé de mes néces- « sités. Je les supporte donc, parce que j'ai la ferme confiance que, bien ren- « seigné au sujet de mes misères, votre grande libéralité y mettra fin. » *Cf. Monumenta Xaveriana, ep.* 1, *n°* 2, 3.

(2) Comme le B. Pierre Le Fèvre l'observe dans son Mémorial, François Xavier n'avait pas encore fait les Exercices spirituels. *Cf. Memoriale, p.* 13.

jours de suite sans prendre de nourriture, et il en sortit complètement changé. Par son zèle persévérant et ses ardentes prières, Ignace avait obtenu du Ciel et préparé à sa future Compagnie un grand saint et un apôtre dont les travaux et les succès devaient rappeler les prodiges des premiers apôtres de l'Église naissante.

A Pierre Le Fèvre et à François Xavier vinrent bientôt s'adjoindre, comme disciples d'Ignace, quatre nouveaux étudiants : Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla, tous les trois espagnols, et le portugais Simon Rodriguès. Comme les deux premiers, tous les quatre firent les Exercices spirituels, et ainsi, au nombre de six, ils constituèrent, sous la direction d'Ignace de Loyola, une association, une famille animée du même esprit, des mêmes désirs et d'un même courage.

Pour s'unir entr'eux davantage et se donner plus complètement à Dieu, Ignace leur proposa de se lier par des vœux, et, le 15 août 1534, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Montmartre, Pierre Le Fèvre célébrant les divins mystères[1] et tenant en sa main le corps du Sauveur, ils firent les vœux perpétuels de pauvreté et de chasteté avec la promesse de se rendre en Terre-Sainte ou de se remettre à la volonté du Souverain Pontife. En attendant le moment opportun de mettre à exécution leur promesse, ils se réunirent, à des jours et dans des lieux déterminés, pour vaquer en commun à la prière, s'exciter mutuellement à la pratique des vertus solides, et ils s'adonnèrent à l'étude, tous avec une égale ardeur, pour être prêts à obéir à Dieu, quand il daignerait leur faire connaître sa volonté.

Au commencement de l'année 1535, ils furent d'avis d'exécuter sans tarder la promesse faite avec les vœux, et on décida que le départ de Paris aurait lieu en novembre 1536. Avant de se rendre à Venise, Ignace devait aller en Espagne régler ses affaires et celles de ses compagnons. Il partit vers la mi-mars,

(1) Le B. Pierre Le Fèvre avait été ordonné prêtre, cette même année, et avait dit sa première messe, le 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine.

laissant ses compagnons sous l'autorité de Pierre Le Fèvre, son premier disciple et seul prêtre parmi eux[1].

François remit à Ignace une lettre, datée du 25 mars 1535, pour son frère Jean de Azpilcueta[2], à Obaños, à trois lieues de Pampelune. Il y proteste vivement contre des accusations calomnieuses dont sa conduite avait été l'objet, nous l'avons dit, auprès des siens en Espagne. Il y prend la défense d'Ignace lui-même, dont il n'a reçu que du bien. « Venu « dernièrement dans cette université, le R. P. Fray Vear m'a « fait part de certaines plaintes que vous aviez reçues à mon « sujet et dont il m'exposa le détail. Ce qu'il ajouta me fit « aussi comprendre que vous en aviez été peiné. Rien ne « pouvait mieux manifester la tendre affection que vous me « portiez et j'ai été surtout affecté de savoir que votre peine « était si grande.

« Sachez-le, señor, la connaissance que j'ai faite de Maître « Inigo a été pour moi une grâce insigne de Notre-Seigneur. Je « vous le déclare, et j'y engage ma parole, je ne saurais de ma « vie m'acquitter envers lui, tant je lui ai d'obligation. Que de « fois, en mes nécessités, il m'a aidé de sa bourse et de ses « avis. Mais je lui dois plus encore : c'est grâce à lui que je me « suis éloigné de compagnies perverses. Encore inexpérimenté, « je n'en discernais pas le danger; mais à l'heure présente, les « sentiments hérétiques de ces hommes ne sont plus un « mystère, à Paris, et je voudrais pour tout au monde ne les « avoir pas fréquentés. Ce service fût-il le seul, je ne sais « quand je pourrais payer ma dette au señor Maître Inigo. « C'est lui, je le répète, qui m'a empêché de me lier ou de « communiquer avec des hommes dont les dehors paraissaient « bons, et qui avaient cependant, comme on l'a vu, le cœur

(1) Cf. Mémorial du B. P. Le Fèvre, *p.* 14; Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 52.

(2) Son frère Michel, seigneur de Xavier, était mort durant cette même année. *Cf. Bibl. Royale de Bruxelles, Ms.*, nº 8963, *p.* 15. Le P. Cros fixe cette mort à l'année 1542, mais sans indiquer sur quel document il s'appuie. Cf. *S. Fr. de Xavier, son pays, sa famille*, etc., p. 385. La date de la mort de Michel, 1532, que nous adoptons jusqu'à preuve du contraire, nous donne à comprendre pourquoi François écrit à son frère Jean de Azpilcueta.

« rempli d'hérésie. Lui étant donc redevable d'un tel bien, je « vous prie de lui faire l'accueil que vous me feriez à moi-« même. S'il était ce qu'on vous a dit, pensez-vous qu'il fût « venu sous votre toit se remettre entre vos mains? Nul mal-« faiteur ne se livre à celui qu'il a gravement offensé. A ce « signe, sans autres preuves, vous pourrez certes reconnaître « avec évidence la fausseté de tout ce que l'on vous a rapporté « de Maître Inigo.

« Et maintenant, je vous en prie, de tout mon cœur, mettez « à profit l'occasion qui vous est donnée de connaître le señor « Inigo et de converser avec lui. Tout ce qu'il vous dira, « croyez-le. Il est à tel point homme de Dieu que de ses « entretiens, de ses conseils, vous vous trouverez bien, je vous « l'affirme. Encore une fois, de grâce, je vous en prie, faites-le[1]. »

A la fin de sa lettre, François fait savoir à son frère que leur neveu, qui étudiait avec lui à l'université, s'était enfui de Paris. Il s'était mis à sa poursuite, jusqu'à Notre-Dame-de-Cléry, à trente-quatre lieues de Paris, mais il n'avait pu l'atteindre et le ramener.

Dans cette lettre, François ne parle pas de sa nouvelle orientation. Il sollicite, au contraire, des secours pécuniaires pour poursuivre ses études à Paris et marque par quelle voie sûre son frère pourrait les lui faire parvenir. Il voulait sans doute ménager un bon accueil à Ignace auprès de son frère, et à celui-ci l'occasion de recevoir les conseils précieux d'un maître éminent dans la vie spirituelle. Peut-être chargea-t-il Ignace de lui faire connaître de vive voix, s'il le jugeait opportun, leurs communs engagements et leurs projets d'avenir.

Le zèle de Pierre Le Fèvre conquit à Ignace trois nouveaux disciples : Claude Le Jay, Paschase Broët et Jean Codure.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 1, nº 6. — Cette lettre, datée de Paris, le 25 mars 1535, est la première des 138 lettres de Saint François Xavier, publiées dans les *Monumenta Xaveriana;* la dernière, datée de Sancian, le 13 novembre 1552, est adressée au P. François Pérez, à Malacca, et au P. Gaspard Barzée à Goa.

Tous les trois étaient des hommes distingués et docteurs en théologie; les deux premiers étaient prêtres. Claude, né près de Genève, avait reçu de Dieu un caractère angélique et de rares talents. Paschase Broët était de Bertrancour, à cinq lieues d'Amiens et Jean Codure d'Embrun, en Dauphiné. Un jour de l'Assomption, ils firent leurs vœux dans la petite église de Montmartre, pendant que les autres les renouvelaient. Ils se réunissaient à des heures et des jours déterminés, pour faire en commun leurs exercices de piété et se confirmer dans leurs projets; souvent ils allaient ensemble faire leurs dévotions à Notre-Dame-des-Champs.

D'après les décisions prises, ils ne devaient rejoindre leur chef à Venise que le 25 janvier 1537; mais ils jugèrent nécessaire de quitter Paris avant le temps fixé. La mort du duc de Milan, François Sforza, venait d'amener, dans le Milanais, la guerre entre Charles-Quint et François Ier. Le monarque espagnol était déjà entré en Provence, à la tête d'une nombreuse armée, composée d'allemands, d'italiens et d'espagnols; les passages de France en Italie pouvaient êtres interceptés au premier jour. Quelques-uns des disciples d'Ignace restèrent à Paris pour régler les affaires communes et distribuer aux pauvres le peu qu'ils possédaient. Les autres, parmi lesquels se trouvaient François Xavier et Simon Rodriguès, qui nous a laissé le récit des péripéties du voyage jusqu'à Venise[1], quittèrent Paris le 15 novembre 1536, et s'acheminèrent vers Meaux, où tous devaient se réunir pour continuer ensemble leur route.

Peu de temps avant son départ de Paris, François avait reçu la nouvelle que le chapitre de Pampelune venait de lui conférer un canonicat. Une âme vulgaire, observe Simon Rodriguès, aurait pu s'en émouvoir; mais déjà François comptait pour rien des choses auxquelles le monde attache un haut prix[2].

(1) Cf. Rodriguès, *Comment. de orig. et progr. S. J.* p. 19-33.

(2) D'après le P. de la Peña (1620), on conservait aux archives de la cathédrale de Pampelune une procuration de François, datée de Melun, à son

Dès le départ, Rodriguès faillit mettre obstacle à l'entreprise. Le soir de leur premier jour de marche, un grave abcès, accompagné de fièvre ardente, lui vint à l'épaule. En proie à de violentes douleurs, il passa la nuit entière à se rouler, en délire, sur la terre qui lui servait de couche, dans une misérable auberge. Alarmés, ses compagnons supplièrent le Seigneur de conserver à Ignace le compagnon qu'il lui avait donné et de ne pas permettre un retard funeste à leur projet. Leurs prières furent exaucées. La maladie parut même n'avoir été envoyée à Rodriguès que pour prouver, par des voies miraculeuses, la protection spéciale de Dieu sur les voyageurs. Après toute une nuit d'excessives douleurs, le malade s'endormit, vers le matin, d'un sommeil léger. Quelques heures après, il se réveillait, sans fièvre, sans tumeur, sans la moindre trace de son mal, et, dès le lendemain, il pouvait se remettre gaîment en route avec ses compagnons. Ce prodige fut pour tous un encouragement puissant à suivre Ignace, à travers toutes les difficultés qu'ils pourraient rencontrer.

Six jours après leur départ de Paris, ils arrivaient à Meaux. En attendant leurs compagnons, ils se rendirent, tous les jours, au sanctuaire dédié à S. Fiacre, à mille pas de la ville, pour y prier le saint particulièrement honoré dans cette modeste chapelle[1].

oncle, dignitaire du chapitre, pour qu'en son nom il y acceptât quelque bénéfice ou dignité. François passa à Melun en se rendant à Venise. Il avait alors renoncé aux dignités et aux bénéfices et fait vœu de pauvreté. Ce ne peut être à ce moment de son voyage qu'il a fait dresser cette procuration, si tant est que la date du document et le nom de la ville soient bien tels que le P. Jean de la Peña le dit.

(1) Dédaignant l'éclat d'une couronne royale, qui devait lui revenir à la mort de son père, Saint Fiacre, fils aîné d'Eugène IV, roi d'Écosse, quitta secrètement la cour, avec sa sœur la princesse Sira, pour aller, en France, vivre dans la solitude. Les deux frères s'arrêtèrent à Meaux, auprès de Saint-Fare, qui leur fit un paternel accueil. Sira entra dans un monastère fondé récemment par le saint Évêque de Meaux, dont la sœur y était abbesse. Saint Fiacre choisit une solitude, dont saint Fare lui céda la propriété. Il y établit un monastère dédié à la Sainte Vierge. Comme le terrain qu'il occupait ne suffisait plus à donner, selon ses désirs, l'aumône aux pauvres et

Les compagnons attendus étaient avec eux quelques jours après. Sur la fin de leur première journée de marche, comme ils passaient en vue d'une auberge peu distante de la route, des paysans et des soldats qui s'y trouvaient, frappés de leur contenance modeste et de la singularité de leur vêtement, les avaient interpellés : « Oh! là, qui êtes-vous? D'où venez-vous et où allez-vous? » — « Nous sommes des étudiants, » répondirent les français, les autres gardant le silence pour n'être

l'hospitalité aux pèlerins qui lui amenaient des énergumènes et des malades pour les guérir, il demanda à saint Fare d'ajouter à son premier don, dans la forêt, une étendue de terre nécessaire pour ses nouveaux besoins. « Prenez-en, lui répondit l'évêque, autant que vous pourrez en entourer d'un fossé, en creusant vous-même, pendant un jour entier. » De retour à son ermitage, saint Fiacre se mit à l'œuvre. Après avoir fait une prière, il traça avec son bâton, sur le sol, une ligne pour marquer les limites de son nouveau domaine. Mais, ô merveille! à mesure qu'il avance, la terre s'ouvre d'elle-même, et les arbres tombent de côté et d'autre. Témoin de ce prodige, une femme court en toute hâte à l'évêque, pour lui raconter le fait qu'elle a vu de ses propres yeux, et dénoncer comme magicien au saint prélat l'ermite qu'il honorait de son estime. Puis, retournant auprès de saint Fiacre, elle l'accable de menaces et de malédictions, le sommant, au nom de l'évêque, qui va venir, de mettre fin à ces horribles incantations. Le saint s'arrête, et, comme il voulait s'asseoir sur une pierre, en attendant la venue de l'évêque, la pierre se creusa d'elle-même en forme de chaise, pour que saint Fiacre y fût plus à l'aise. — Simon Rodriguès et ses compagnons virent cette pierre. — A la mort d'Eugène IV, Féchand, son fils cadet, avait hérité de la couronne. Il tomba dans l'hérésie des Pélagiens et mécontenta ses sujets qui le déposèrent et le reléguèrent en prison. Des ambassadeurs furent envoyés à saint Fiacre, pour le supplier d'accepter la couronne. Averti par le Ciel de leur venue, le saint conjura Dieu de venir à son aide. Une affreuse lèpre couvrit aussitôt tout son corps. Les ambassadeurs remplirent leur message; mais, le voyant dans cet état, se gardèrent d'insister pour combattre son refus. Ils retournèrent en Écosse et, au lendemain de leur départ, la lèpre disparut. S. Fiacre mourut le 30 août, vers l'an 670. Simon Rodriguès fait remarquer que le tombeau du saint était entouré d'une grille en fer, pour empêcher les femmes d'y avoir accès. Saint Fiacre ne reçut jamais de femmes dans son ermitage, durant sa vie, et voulut que, même après sa mort, on les tînt éloignées de son corps; ce qui fut toujours observé fidèlement. Anne d'Autriche, reine de France, ayant fait un pèlerinage à saint Fiacre, se contenta de prier à la porte de l'oratoire. *Cf. Acta Sanctorum, t.* 6, *Augusti, pp.* 598-620.

pas reconnus à leur langage — « Quelle est votre profession? » reprit un soldat; « êtes-vous des religieux carmes, des moines? Vous êtes certainement des clercs. Allons, venez ici; il nous faut savoir qui vous êtes. » — Une vieille femme, qui se trouvait là, dit aux soldats : « Laissez ces gens-là tranquilles; ils vont réformer quelque province. » — Les soldats répondirent à ce propos par un rire bruyant, et les voyageurs poursuivirent en paix leur route. Ce n'était pas seulement dans une province, mais dans des contrées entières et dans l'Église universelle qu'ils prêcheraient, un jour, la vraie réforme.

Pour ne pas trahir la présence des espagnols parmi eux, les français répondaient toujours aux questions qui leur étaient faites. Leur demandait-on leur nom, ils ne donnaient que les noms des français. Deux espagnols cependant, parmi lesquels François Xavier, parlaient assez bien le français. Comme l'un d'eux marchait à côté d'un soldat, celui-ci lui demanda de quel pays il était. — « Je suis étudiant de Paris, répondit l'espagnol, » — « C'est sur ta patrie seulement que je t'interroge, » reprit le soldat. « D'où es-tu? » — L'espagnol redit sa première réponse, et son interlocuteur vexé lui dit vivement : « Heu! grosse bête (*bellua pinguissima*), je le sais, cela! » et il s'éloigna.

A Meaux, les six voyageurs délibèrent pour savoir s'ils feront route ensemble ou par petits groupes, et s'ils mendieront de porte en porte leur nourriture, réservant pour leur séjour à Venise les quelques ressources pécuniaires qu'ils possédaient. Après avoir consulté Dieu dans la prière, ils décident à l'unanimité qu'ils voyageront ensemble et qu'ils garderont intact leur pécule. Ils auraient à traverser, au fort de l'hiver, des pays hérétiques, dont ils ignoraient la langue; ce pécule pourrait leur être plus nécessaire qu'en pays de France, où ils trouveraient plus facilement des mains ouvertes par la charité.

Ces points ainsi réglés, ils quittent Meaux ensemble. Ils cheminaient à pied, pauvrement vêtus de l'habit long des étudiants de Paris, un bâton à la main, le rosaire suspendu au cou, et sur leurs épaules, une bourse de cuir, qui contenait

leur bréviaire, leur Bible et quelques manuscrits. En chemin, la méditation, la prière commune et les pieux entretiens occupaient leurs pensées. Leur demandait-on où ils allaient? Ils répondaient : « Au sanctuaire de Saint-Nicolas, près de Metz » alors très fréquenté par les pèlerins.

Mais voilà que, deux ou trois jours après avoir quitté Meaux, un frère de Simon Rodriguès, avec un de ses amis, rejoint les voyageurs. Apprenant que l'absence de Simon ne devait pas être de courte durée, comme il l'avait cru, mais qu'il allait embrasser le même genre de vie qu'Ignace de Loyola, ce frère était parti, en poste, à sa poursuite pour le ramener. En le retrouvant, il se jeta dans ses bras, tout en larmes, et employa, pour le détourner de son projet, tous les raisonnements que la tendresse put lui suggérer. Tout fut inutile; ni larmes, ni raisons ne parvinrent à ébranler Simon. Il répondit à son frère et à son ami de façon à leur prouver qu'il lui serait peut-être plus facile de les entraîner à sa suite, qu'à eux de le faire revenir en arrière. Confus et affligés, ils le quittèrent et repartirent pour Paris.

Un pieux excès de François Xavier mit en un vif émoi les voyageurs et faillit arrêter leur marche. Pour se punir des sentiments de vanité qu'avaient éveillés dans son cœur ses triomphes à la course sur ses condisciples, François s'était imaginé de se serrer fortement les jambes et les cuisses avec des cordes garnies de nœuds[1]. Ainsi attaché, il marchait suivant ses compagnons, malgré la douleur que chaque pas renouvelait. Pendant plusieurs jours, il endura avec constance ce tourment; mais, à la fin, les forces de la nature n'égalant pas son courage, il se sentit défaillir et s'avoua incapable de continuer le voyage. Quand, sur de pressantes instances, il eut dévoilé la cause de ses souffrances, ses compagnons demeurèrent à la fois frappés d'admiration et consternés de douleur. Les chairs étaient non seulement enflammées,

(1) D'après certains biographes, François se serait plusieurs fois déjà imposé cette douloureuse pénitence. *Cf.* Tursellinus, *Hist. vitæ divi S. Fr. de Xav. lib.* I, *p.* 14.

mais tuméfiées, au point de recouvrir entièrement les cordes. Ils le portèrent à bras jusqu'au plus prochain village et firent appeler un chirurgien. Celui-ci, malgré l'urgente nécessité d'une opération, en redoutait le danger. Craignant de ne pouvoir glisser l'instrument sans blesser quelque nerf, il ne voulait pas l'entreprendre. Il finit même par déclarer que la guérison d'un tel mal devait être abandonnée à celui pour l'amour duquel le mal avait été contracté. François accueillit cette pensée et encouragea si bien ses compagnons à prier, que leur confiance en Dieu augmenta en proportion de l'embarras où ils se trouvaient. Ils se rappelaient la grâce récemment accordée à Rodriguès et ils unirent leurs ardentes prières pour obtenir du Ciel une manifestation nouvelle de sa protection. Il ne fallut pas de longues supplications : les grands intérêts de la gloire divine étaient en cause. Dieu ne pouvait refuser son assistance à un apôtre qui devait répandre jusqu'aux extrémités du monde la gloire de son divin fils. La nuit suivante, le malade jouit d'un doux repos, et, le lendemain, les cordes se trouvèrent rompues. Les chairs, rendues à leur état naturel, non seulement n'offraient plus l'apparence d'une plaie, mais ne portaient même pas l'empreinte des ligatures.

A leur entrée dans les auberges, pour y passer la nuit, et à leur sortie, les voyageurs tombaient à genoux; ils remerciaient Dieu, par une prière, des bienfaits obtenus, et sollicitaient sa puissante protection pour l'avenir. Cet acte de foi et leur contenance humble et modeste édifiaient et éveillaient la curiosité de leurs hôtes, qui, ne sachant pas la langue des voyageurs, appelaient les personnes connaissant le latin. Le plus souvent, celles-ci, après leur avoir demandé leur profession et le but de leur voyage, entraient en discussion avec eux sur la religion catholique et la foi romaine. Les voyageurs se prêtaient volontiers à ces controverses et n'avaient pas de peine à convaincre leurs interlocuteurs ou à leur fermer la bouche.

Aux frontières de la France, ils se confessèrent et firent la communion. Le soir du même jour, un chef de troupes, suivi

de nombreux soldats, vint les trouver et discuter vivement avec eux sur la religion catholique; il se retira visiblement satisfait de leurs réponses.

Sur les confins de la Lorraine, le péril fut grand. Le pays était fortement occupé et sillonné par les troupes françaises. Si les voyageurs espagnols venaient à être reconnus, ils seraient inévitablement pillés et jetés dans les cachots. Dieu aidant, ils atteignirent, sans incident, la ville de Metz. Celle-ci était rigoureusement fermée aux étrangers; ils purent pourtant y pénétrer, en se mêlant, comme pèlerins, à un groupe de paysans des environs, qui venaient s'y réfugier contre les vexations des soldats ennemis. Trois jours après, ils prenaient le chemin de Saint-Nicolas-du-Port, situé non loin de la frontière allemande. A Saint-Nicolas, observe Simon Rodriguès, les habitants, en les voyant venir, sains et saufs, se demandaient si ces pèlerins n'étaient pas descendus du ciel plutôt qu'ils n'étaient venus par terre, tant les dangers dont étaient semés les chemins étaient graves et nombreux.

Après quelques jours consacrés à reprendre des forces et à vénérer les saintes dépouilles du grand protecteur de la Lorraine[1], nos pèlerins se mirent de nouveau en route, encou-

(1) Saint-Nicolas-du-Port, comme beaucoup d'autres villes, doit son origine à un pèlerinage. A la suite de la destruction de la ville de Myre par les Turcs Seldjoucides, le corps de saint Nicolas fut transporté à Bari. Un seigneur lorrain, qui sans doute avait pris part à ce transfert, obtint un doigt du saint corps et en fit don, en 1097, à une chapelle de la Vierge située en face de Varangéville, de l'autre côté de la Meurthe. A la suite d'un concours de pèlerins toujours croissant, on bâtit une nouvelle église avec prieuré dépendant de l'abbaye de Gorze, et ce lieu désert se couvrit peu à peu d'habitations, si bien que la bourgade ne se trouva plus séparée de Varangéville que par le fleuve. On connaît l'histoire du sire de Richecourt, qui, parti pour la croisade, fut pris par les Musulmans et enfermé dans une étroite prison. Il adressa à saint Nicolas une fervente prière et se trouva tout à coup transporté devant son église. Il suspendit ses lourdes chaînes à un des piliers de la nef, et, en mémoire de ce prodige, on établit une procession qui a lieu, tous les ans, le 5 décembre, à 8 heures du soir, jour et heure auxquels le chevalier lorrain avait été délivré. Sur le conseil du sire de Joinville, vers la même époque, la reine invoqua saint Nicolas pour sauver la flotte de saint

ragés à braver toutes les fatigues et tous les périls, par la protection manifeste de Dieu, dont ils avaient été jusque-là l'objet. Le reste de leur voyage, jusqu'à Venise, allait durer plus d'un mois et demi. L'hiver était rigoureux et une abondante neige couvrait les chemins. Après quelques jours de marche pénible, les voyageurs arrivaient à Bâle, où l'hérésie régnait en maîtresse.

Dans la ville, ils trouvèrent un temple, superbe édifice religieux, mais dépouillé de ses autels et de tous ses ornements; à leur place étaient des roues pour faire des cordes. On y prêchait; c'était tout, en fait de cérémonies religieuses. Dans les cryptes, où l'on donnait autrefois la sépulture aux défunts de marque, gisaient sous une légère couche de terre les restes de Zwingle, d'Œcolampade, ceux d'Érasme de Rotterdam et d'autres. Les hérétiques ne faisaient plus ensevelir leurs morts ni dans l'église, ni même dans l'ancien cimetière; ils les portaient loin de la ville, dans un champ clos, sans croix, sans eau bénite, sans cérémonies religieuses, comme on transporte les chiens morts et le fumier infect loin des regards.

Ne connaissant ni la langue du pays ni les routes à suivre, les voyageurs erraient souvent à l'aventure, gravissant les collines ou traversant les vallées, la neige jusqu'au dessus des genoux et par un froid intense. A la recherche ainsi de leur chemin, ils arrivèrent, un jour, dans un gros village, où tous les habitants étaient en fête pour célébrer les noces de leur

Louis, en grave danger de périr sur les côtes de Chypre, et fit déposer ensuite par Joinville, dans le sanctuaire, « une nef d'argent de cinq marcs. » De très hauts personnages firent le pèlerinage de saint Nicolas : l'empereur Charles IV, en 1355; Jeanne d'Arc; Charles VII, avec le Dauphin (plus tard, Louis XI), en 1444; René Ier, roi de Sicile et sa fille Marguerite, épouse d'Henri VI, roi d'Angleterre, en 1459, etc. La nouvelle église fut construite de 1520 à 1544 : une nef principale, deux nefs latérales et trois absides; longueur, 96 mètres; hauteur sous clef, 32 mètres; style ogival flamboyant. Elle était à peu près achevée, en 1536, quand les compagnons de saint Ignace y arrivèrent, car on voit encore, dans l'église, des vitraux de 1508 et des années suivantes. *Cf. Notice sur l'église de Saint-Nicolas-du-Port, par M. Augustin Digot.*

curé. Tout rayonnant de joie, le pauvre homme se promenait au milieu de ses paroissiens, une épée nue au côté. Dans une autre localité, plus près de Constance, un autre curé s'était marié et vivait entouré de nombreux enfants. Ayant appris la venue de six voyageurs, il vint avec plusieurs notables de l'endroit les visiter à l'auberge, et, sans leur laisser le temps de se remettre des fatigues de la marche, il entreprit, plein de confiance, une discussion religieuse avec eux. La nuit tombante mit fin à ses premiers embarras. « Venez demain chez moi, leur dit-il ; vous verrez mes livres et mes enfants, et nous continuerons notre entretien. » Les voyageurs n'hésitèrent pas à se rendre à l'invitation ; mais conviés à souper avec le curé et ses amis, ils refusèrent de s'asseoir à leur table, alléguant qu'il leur était interdit de manger avec les hérétiques. L'hôte consentit, sans peine, à leur faire dresser une table dans un autre appartement. Le repas fini, on reprit la discussion de la veille. Bientôt, mis à bout par les arguments concluants et les lucides explications de ses invités, le curé leur dit : « Eh bien! me voilà dans le sac ». — « Mais alors, repartit l'un des voyageurs, pourquoi embrasser une secte que vous ne pouvez défendre? » Simulant le dépit pour cette réplique, qu'il jugeait offensante, le curé se leva, leur disant : « Demain, je vous ferai mettre en prison, pour vous montrer si je sais ou non défendre ma secte » ; et murmurant d'autres menaces, il les renvoya.

Heureux d'avoir à souffrir quelque chose pour Dieu, les six compagnons s'en revinrent à leur logis, redoutant toutefois de se voir séparés les uns des autres. Durant la nuit, ils prièrent en commun pour que la volonté de Dieu s'accomplît en tout sur eux. Or, au premier lever du jour, se présenta à eux un homme de haute taille, de forme extérieure très régulière, le visage rayonnant et le sourire sur les lèvres, âgé d'environ trente ans, leur sembla-t-il. « Venez, leur dit-il en allemand, suivez-moi, je serai votre guide. » Tous sans hésiter le suivirent. Il les conduisit hors de la ville, par des sentiers détournés, pendant un trajet d'environ mille pas, et les mit sur la voie royale. Pendant qu'ils avançaient, l'un d'eux,

Rodriguès, ce semble, remarqua que le chemin qu'ils suivaient n'était pas un sentier tracé, ni la route royale, et que la neige qui couvrait le sol aux alentours ne se rencontrait pas sur le terrain qu'ils foulaient. Il se disait en lui-même : « Quel homme est-ce donc que ce guide, qui connaît parfaitement des chemins si peu fréquentés ? » Dieu pourvoyait au salut de ses serviteurs, qu'il destinait à se dévouer ailleurs à sa gloire.

Revenus sur la voie royale, le guide inconnu, toujours souriant, indiqua du doigt à ses protégés le chemin à suivre désormais. Puis il disparut, les abandonnant à eux-mêmes.

Ils ne tardèrent pas à arriver à Constance, ville qui avait, tout entière, passé à l'hérésie. C'était à peine si l'on trouvait, hors des remparts, une pauvre église où il était permis de célébrer le saint sacrifice, moyennant une redevance d'environ un denier d'argent. De Constance, les six compagnons se dirigèrent vers une autre ville, dont Simon Rodriguès, dans son récit, dit avoir oublié le nom. Mille pas avant d'arriver à cette ville, ils se trouvèrent tout à coup en face d'un hospice, où l'on recevait et traitait les malades affectés de la gale ou de démangeaisons invétérées. Une vieille femme, voyant le rosaire suspendu au cou des voyageurs et reconnaissant à ce signe qu'ils étaient catholiques, se mit à lever les yeux au ciel, à mettre ses bras en croix, à baiser les rosaires, à proférer des exclamations. Comme elle parlait allemand, les voyageurs ne la comprenaient pas ; mais plus tard, dit Rodriguès, ils se firent traduire les paroles dont, entr'eux tous, ils avaient gardé la mémoire. Pour le moment ils comprirent du moins qu'elle était comme eux, catholique. Ils en furent plus assurés encore, lorsque, après les avoir engagés par signe à l'attendre quelques instants, elle courut à l'hôpital et en revint bientôt avec des rosaires, des fragments de croix et des débris de statues qu'elle avait recueillis avec dévotion, après le passage des hérétiques. Profondément touchés des profanations et des outrages faits à ces objets sacrés, les six compagnons se prosternèrent sur la terre couverte de neige, pour rendre hommage à ces emblèmes de la foi catholique.

Cependant cette femme reprit son trésor, marcha devant

eux, et, à l'entrée de la ville, se mit à les montrer du doigt, en s'écriant à haute voix : « Vous le voyez, malheureux, il « n'est pas vrai, comme vous le dites, que tout le monde ait « embrassé la doctrine de votre Luther, et qu'on ne trouve « plus de trace de la religion romaine! Et ceux-ci, d'où vien- « nent-ils? où vont-ils? Ils sortent du monde pour aller prêcher « encore la foi catholique. Cela ne me surprend pas, car je ne « vous ai jamais crus. Mais vous, ne me traitiez-vous pas de « folle, pour n'avoir pas voulu ajouter foi à vos discours? Au « contraire, c'était vous qui aviez perdu la raison. »

Dans cette ville et en d'autres encore, les voyageurs eurent à soutenir de nombreuses discussions avec les hérétiques. Quand, dans leurs réponses, ils citaient des passages de la Bible, leurs adversaires affirmaient que ces passages étaient inexactement cités ou n'existaient même pas dans les saints livres. On apportait la Bible traduite en allemand par Martin Luther : ces passages avaient été omis ou travestis par le traducteur hérétique.

Enfin, après de grandes fatigues et de graves périls, les six compagnons atteignirent heureusement le but de leur voyage. Ils arrivèrent à Venise, le 8 janvier 1537, cinquante-quatre jours après leur départ de Paris. Leur première pensée fut de remercier Dieu, qui les avait manifestement soutenus et gardés dans leurs fatigues et leurs dangers. Puis ils se mirent à la recherche d'Ignace, dans les églises et les hôpitaux de la ville, pour se jeter dans ses bras et se remettre sous sa sage direction.

Écriture et signature du saint.
(Le texte, écrit en portugais, signifie : « Votre ami et frère en J.-C. »)



CHAPITRE TROISIÈME

Réunis à Venise, Ignace et ses compagnons décident qu'avant d'accomplir leur voyage à Jérusalem, ils iront à Rome, demander la bénédiction du Souverain Pontife. — Paul III les accueille avec bienveillance et leur accorde l'autorisation de se faire ordonner prêtres. — De retour à Venise, ils reçoivent les ordres sacrés. — François Xavier, à Vicence, à Monselice, à l'hôpital. — Ses prédications et ses œuvres de zèle à Bologne, à Rome. — Désigné pour aller évangéliser les Indes, il part pour Lisbonne, avec D. Pedro Mascarenhas, ambassadeur du Portugal.

Après avoir réglé en Espagne ses affaires et celles de ses compagnons, répandant partout sur ses pas la bonne odeur de ses vertus, Ignace de Loyola prit le chemin de Venise. Il y arriva vers la fin de décembre 1536. En attendant ses compagnons, il s'adonna à la prière et aux soins des malades dans les hôpitaux.

Ce fut pour son cœur une vive joie, de les retrouver toujours brûlants de se renoncer et de travailler de toute manière à la plus grande gloire de Dieu. Dans leurs épanchements fraternels, ils se firent tour à tour le récit des divers incidents de leurs voyages, et constatèrent avec reconnaissance que Dieu, par une providence toute maternelle, les avait guidés et visiblement protégés dans leurs entreprises. On vint ensuite à se demander ce qu'on allait faire. A l'unanimité, il fut réglé qu'avant d'entreprendre le pèlerinage de Jérusalem, on irait à Rome demander au chef de l'Église sa bénédiction et s'offrir

à lui, dans le cas où le voyage en Terre-Sainte ne pourrait s'exécuter encore.

Cette décision prise, on se dispersa dans deux hôpitaux de la ville, l'hôpital des SS. Jean et Paul et celui des incurables, en attendant le moment propice pour faire le voyage de Rome. François Xavier s'établit dans ce dernier, avec quatre de ses compagnons. Il y trouva un lépreux, du moins le mal qui couvrait son corps le faisait juger tel[1]. « Oh! venez, lui dit l'infirme, en le voyant entrer dans la salle; venez, je vous en serai reconnaissant, grattez-moi le dos. » François s'empressa de lui rendre ce service; mais à la vue des plaies purulentes du malade, il se sentit envahi par le dégoût et par la crainte de contracter le mal. Alors, pour mieux vaincre la tentation, il ramasse du doigt le pus qui couvre les plaies, le porte à ses lèvres et le suce. Le lendemain, il disait en souriant à un de ses compagnons : « J'ai rêvé, la nuit dernière que les desqua-« mations de la lèpre de ce pauvre homme s'étaient arrêtées à « mon gosier et que je crachais de toutes mes forces pour les « rejeter, sans pouvoir y réussir. » Aucun incident fâcheux ne suivit l'acte héroïque de François. Le Sauveur n'avait-il pas dit aux Apôtres : « *Et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal*[2]. »

A l'hôpital des SS. Jean et Paul, un autre compagnon d'Ignace imita cet exemple. Un lépreux s'était présenté et ne pouvait être admis, faute de lit disponible. « Eh bien, reprit cet intrépide, il couchera avec moi dans mon lit. » Le lendemain, le lépreux de la veille avait disparu, laissant son charitable compagnon de lit couvert de lèpre, des pieds à la tête.

(1) Cf. Rodriguès, *Comment. de orig. et progr. S. J.*, p. 34. — Dans son *Chronicon*, le P. Polanco indique un mal d'une autre nature : « *Præcipue « autem Magistri Francisci Xavier fervor et charitas, et sui ipsius victoria « eminuit, adeo ut cum ad cujusdam morbo gallico laborantis plagas nau-« searet, ne erga proximum et carnem suam minus amanter se haberet, et « nauseam ipsam superaret, pustulum vel quid hujusmodi ex ulcere ejus in « os proprium immisit et deglutivit.* » *Cf. Monumenta historica, etc. Chronicon*, t. I, p. 57.

(2) S. Marc, xvi, 18.

Tout joyeux, celui-ci dit à ses amis consternés : « Ce n'est rien, ce n'est rien. » De fait, le surlendemain, toute trace de lèpre avait disparu.

Les compagnons qui servaient les malades aux incurables remarquèrent que, lorsqu'ils se présentaient pour leurs offices à la cuisine, une des femmes qui préparaient, par charité, le repas des malades, les regardait de travers, et, avec un visage contracté, leur adressait des mots injurieux et inconvenants. « Qu'est-ce donc que cette femme? dit l'un d'eux à « son compagnon; chaque fois que j'entre à la cuisine, elle « me prend à partie, murmurant je ne sais quelles paroles. « — C'est quelque possédée, reprit l'autre. Je lui ai entendu « dire, parlant à ses compagnes : Ce que sont ces hommes-là, « vous autres vous l'ignorez complètement. Ce sont certaine- « ment des hommes éminents et de grande doctrine. J'ai fait, « moi, tout ce que j'ai pu, mais sans succès, pour les empêcher « de venir ici. » Entrant, une autre fois, à la cuisine, ce même Père fut accueilli par d'horribles imprécations que cette femme se mit à proférer à sa vue. Il voulut l'apaiser par quelques mots bienveillants, mais elle s'enfuit aussitôt comme pour aller se jeter dans le feu. Une autre femme, qui se trouvait là avec elle, la retint. Le foyer flambait derrière elle; elle se courba en arc, en arrière, et peu s'en fallut que sa tête ne touchât le feu. Aux cris et aux hurlements dont elle faisait retentir l'hôpital, on accourut de tous les quartiers. Le prêtre chargé du service de l'hospice arriva et fit bientôt conduire l'énergumène à la chapelle. On l'exorcisa, et, pendant qu'on lui faisait réciter; non sans peine, le *Credo*, aux paroles *unde venturus est judicare vivos et mortuos*, le démon, d'une voix stridente de désespoir s'écria : « Oh! que ferai-je en ce jour épouvantable? » Et il disparut, laissant la femme étendue sur le sol et évanouie[1].

Les Pères s'attachèrent aussi à exciter les fidèles à la con-

(1) Le P. Rodriguès termine son récit par ces mots : « Je pourrais ajouter « quantité d'autres faits sur ce démon, mais il ne convient pas de m'étendre « davantage ici sur ce sujet. » *Cf. Comment. de orig. et progr. S. J.*, p. 37.

fession et à la communion fréquentes, si peu en usage de ce temps-là. Se confesser et communier tous les huit jours était devenu une rareté, dont tout le monde s'entretenait comme d'une merveille.

Cependant les rigueurs de l'hiver avaient disparu, depuis deux mois et demi que durait ce ministère de zèle des âmes et de charité pour les malades. Le moment parut favorable pour se rendre auprès du Souverain Pontife. Craignant de nuire à ses compagnons, en allant avec eux à Rome, où se trouvaient des personnages prévenus contre lui, Ignace resta seul à Venise; les autres partirent en février, par la voie d'Ancône. Moins pénible et moins dangereux que le voyage de Paris à Venise, celui de Venise à Rome ne fut pas exempt d'épreuves. Ils suivirent les bords de l'Adriatique. Trois jours durant, ils manquèrent de nourriture, ne trouvant, jusqu'à Ravenne, personne qui pût leur faire l'aumône. La fatigue de la marche et la privation d'aliments les épuisèrent à tel point, raconte Simon Rodriguès, qu'ils devinrent incapables d'avancer comme de revenir sur leurs pas. A bout de force, les uns s'asseyaient à terre, les autres s'étendaient sur le sol, chacun plus préoccupé des souffrances des autres que des siennes propres. L'un d'eux, François Xavier peut-être, s'adressant à l'un de ses compagnons, lui dit : « Vous souvient-il de l'abstinence excessive que nous nous imposions à Venise, ne prévoyant pas « ce qui nous arrive aujourd'hui? Si j'avais mieux ménagé mes « forces, en prenant une nourriture convenable, en ce moment « je pourrais me traîner jusqu'au premier village, pour aller « demander l'aumône et porter secours à ces pauvres frères. « A l'avenir, je me garderai de pareilles imprudences. »

Les six voyageurs arrivèrent sur le bord d'un fleuve, dont les eaux grossies par des pluies torrentielles avaient débordé et couvraient la campagne, à la distance de mille pas. Ce jour-là, ils reçurent, pour toute aumône, deux pains; c'était pour chacun d'eux une petite part, et, la veille, ils n'avaient certainement pas eu un meilleur et plus abondant régal. Un passeur se trouvait, avec sa barque, sur la berge. Ils demandent à passer. « Impossible, répond celui-ci, les eaux coulent

en torrent; elles nous entraîneraient; il y a danger de la vie. » Ils insistent, supplient; car ils sont sans vivres et n'ont d'espoir d'en trouver qu'au delà du fleuve. Pourtant, le passeur cède, les mène à l'autre rive, et, leur montrant le chemin à prendre, s'en retourne à l'autre bord. Pendant mille pas, ils marchent péniblement dans l'eau qui leur arrive à la taille et parfois jusqu'à la poitrine. Enfin, après ce bain prolongé, ils atteignent une hauteur plantée de pins, et, n'en pouvant plus de lassitude et de faim, ils se mettent à abattre les pignons, à les briser et à en manger; mais le résultat ne valait ni la peine, ni le temps consacré à l'entreprise et ils se remirent bientôt en marche. L'un d'eux souffrait depuis longtemps d'une éruption au pied; il se trouva instantanément guéri. C'était le dimanche de la Passion. Ils arrivèrent de nuit, mouillés, accablés de fatigue, à Ravenne, où une maison hospitalière leur donna abri. Un même lit fut assigné à trois d'entre eux, lit malpropre, humide et maculé de taches. L'un d'eux eut le courage de s'y coucher, après s'être déshabillé, l'autre en gardant ses vêtements; le troisième, cédant à la répugnance, alla ailleurs prendre son repos par terre. Mais, à la réflexion, il se dit qu'il s'était laissé vaincre par une fausse délicatesse et se promit de prendre une éclatante revanche contre ce qu'il appelait sa lâcheté. Dieu lui en fournit bientôt après une occasion.

Arrivé avec un compagnon dans la maison hospitalière d'un certain village, la personne chargée de garder la maison lui dit qu'elle ne peut mettre à leur disposition qu'un seul lit, où, le jour même, avait été déposé le corps d'un homme mort dévoré par les poux. Le défunt n'y avait pas couché; par décence seulement et par respect pour la croix et le prêtre qui était venu procéder à la sépulture, on l'avait étendu sur cette couche. Le gardien disait vrai, les draps du lit étaient propres et les insectes y couraient en nombre. Le Père se déshabille et se couche dans le lit; son compagnon s'étend, tout vêtu, à ses côtés. Toute la nuit ce fut un supplice pour le premier. Piqué, dévoré par ces bêtes affamées, il ne put fermer l'œil, et ses efforts à endurer ce nouveau tourment allèrent jusqu'à pro-

voquer en lui une sueur abondante; mais il tint bon jusqu'au matin, sans réveiller son compagnon et remporta la victoire sur sa prétendue lâcheté.

Dans son récit, Simon Rodriguès ne nomme pas les auteurs de ces actes héroïques; mais, quand on revient sur les traits de vertu que nous avons racontés de François Xavier, on est porté à croire que François ne fut pas toujours simple spectateur de tous ces actes de rare énergie et de mortification chrétienne. Nous savons par des témoins oculaires que Simon Rodriguès ne put retenir ses larmes, en voyant Maître François, ce noble descendant de deux grandes familles de Navarre, ce brillant docteur de l'université de Paris, aller par le marché d'Ancône, pieds nus, la soutane relevée jusqu'aux genoux, humble et modeste, demandant aux vendeuses l'aumône, à l'une d'un chou, à l'autre d'une pomme, à celle-ci de quelques herbes, pour son repas et le repas de ses compagnons. « Suis-je digne, se disait Rodriguès, de faire partie d'une société, avec des hommes d'une si haute vertu? »

D'autres incidents marquèrent la suite de ce voyage. Nous ne les signalerons pas, parce que nous ignorons dans quelle mesure François Xavier y eut part. Les voyageurs se rendirent de Ravenne à Ancône, par groupes, pour pouvoir plus aisément se procurer des aumônes et se nourrir. Après trois jours passés dans cette dernière ville, ils allèrent à Lorette, où encore pendant trois jours, ils donnèrent, dans le sanctuaire vénéré de Notre Dame, un libre essor à leur piété pour la Mère de Dieu.

De Ravenne à Lorette, des pluies abondantes et des cours d'eau débordés n'avaient cessé de contrarier leur marche. Pour franchir les rivières, ils avaient été contraints plusieurs fois, faute d'argent, de laisser entre les mains des passeurs, tantôt un encrier, tantôt du linge, tantôt même d'engager un bréviaire chez un libraire et d'aller ensuite mendier pour rentrer en possession de l'objet laissé en gage. Ni leur calme, ni leur bonne humeur n'étaient troublés par ces mésaventures. Comme ils entraient à Tolentino, dont les rues boueuses étaient profondément détrempées par les averses, l'un d'eux,

Rodriguès, ce semble, loin de s'abriter sous l'auvent des maisons, tenait le milieu de la rue, se disant : « Maintenant que je suis trempé jusqu'aux os et couvert de boue, je ne risque pas, quoi qu'il arrive, ni de me mouiller, ni de me salir. »

Dieu, dans cette circonstance, leur envoya un secours inattendu. Ils avaient fait à peine quelques pas dans l'intérieur de la ville, quand un inconnu, d'une trentaine d'années environ, de taille élancée, d'apparence distinguée, et couvrant sa bouche de son manteau, aborde Rodriguès, lui prend la main, l'ouvre, y dépose quelques pièces de monnaie, ferme la main et s'en va, comme s'il poursuivait son chemin. A son arrivée à l'hôpital seulement, Rodriguès ouvre sa main et y trouve autant de pièces d'argent qu'il en fallait pour pourvoir au souper. « Nous pensions, lui disent ses compagnons étonnés, que ce passant vous demandait qui nous étions? » Comme ils se communiquaient leurs réflexions sur cette étrange rencontre, un pauvre qui logeait à l'hospice vient à eux. « Il est tard, leur dit-il, et vous ne connaissez pas la ville; si vous le voulez, pendant qu'il en est temps et que les boutiques ne sont pas fermées, j'irai faire vos achats pour le souper et je vous apporterai ce qu'il vous plaira. » Sans défiance, les voyageurs lui remettent leur argent, et bientôt après l'intègre et charitable messager leur rapporte du pain, du vin, des figues sèches pour leur souper et celui des pauvres de l'hôpital, à qui ils en font part.

Enfin, ils arrivèrent à Rome et chacun se rendit à l'hôpital de sa nation. Pendant quelques jours, ils mendièrent leur pain de porte en porte. On les prit d'abord pour des vagabonds ou pour des malfaiteurs, qui s'étaient dérobés, par la fuite, à la justice de leur pays; mais, quand ils eurent fait connaître le but de leur pèlerinage à Rome et leurs projets pour l'avenir, quelques riches espagnols, membres de la Curie, les prenant en estime, s'unirent pour subvenir à leur modeste entretien. Ainsi ils purent visiter en paix et vénérer à loisir les nombreux sanctuaires de la ville sainte.

En ce moment se trouvait à Rome, comme délégué de Charles-Quint auprès du Souverain Pontife, un homme de

grand mérite, Pierre Ortiz. Ayant appris la venue des pèlerins, dont plusieurs lui étaient connus, il en parla au Pape, avec éloge, vantant leur savoir théologique et leurs vertus. Paul III aimait à entendre, pendant qu'il prenait ses repas, des hommes de science discourir sur des questions théologiques. Il dit à Ortiz de lui amener les nouveaux venus, pour discuter en sa présence. L'accueil qu'il fit aux compagnons d'Ignace de Loyola fut des plus bienveillants. Il les entendit, avec une satisfaction marquée, traiter les questions les plus ardues de la théologie. L'exposition lucide et pleine de précision de Jacques Laynez et l'érudition abondante du plus jeune d'entr'eux, Alphonse Salmeron, durent le frapper; car, peu d'années après, il les envoyait tous les deux au concile de Trente, comme théologiens du Saint-Siège. Il bénit leur projet de pèlerinage à Jérusalem, sans pourtant leur donner l'espoir qu'ils pourraient l'effectuer tout de suite. En ce moment même, il était en négociation avec Charles-Quint et Venise, pour faire la guerre à Soliman. Aux prêtres il accorda le pouvoir de confesser et d'absoudre des cas réservés, et aux autres, celui de se faire conférer les ordres sacrés, au titre de pauvreté, par un évêque de leur choix, durant trois jours de fête ou trois jours consécutifs. Enfin, après leur avoir donné sa bénédiction, il leur fit remettre, en les congédiant, soixante ducats pour leur voyage.

Impatients de communiquer à Ignace l'heureux résultat de leur démarche auprès du Pape, les pèlerins se hâtèrent de quitter Rome pour retourner à Venise. Ignace les revit avec bonheur. On reprit les exercices de charité auprès des malades dans les hôpitaux et l'on se prépara, par la prière, à recevoir les saints ordres. A l'aumône que leur avait faite le Saint-Père, des bienfaiteurs, la plupart espagnols, avaient ajouté d'autres libéralités; en tout 260 ducats[1] qu'un banquier

(1) Saint Ignace dit 260 ducats, dont 60 offerts par le Pape; Rodriguès et Polanco, 210; le premier n'indique pas la somme donnée par Paul III; le second donne le même chiffre que saint Ignace. Cf. *Cartas de San Ignacio, XI;* Rodriguès, *Comment. de orig. et prog., S. J.*, p. 49; Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 59.

devait leur faire passer, sans frais, à Venise. Il fut convenu qu'on réserverait cette somme pour le voyage à Jérusalem, et que, si ce projet ne pouvait se réaliser, on renverrait au Pape et aux autres bienfaiteurs la somme intégrale; ce qui arriva. Paul III ne voulut rien recevoir à son usage, mais il admira et loua publiquement le désintéressement de ces hommes de Dieu.

Le 24 juin 1537, fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste. Jérôme Verallo, nonce du Pape, évêque d'Arbes, ordonna tous ceux qui n'étaient pas prêtres : Ignace, François Xavier, Laynez, Codure, Bobadilla, Rodriguès et Salmeron (celui-ci avec dispense d'âge), comme il en avait obtenu l'autorisation à Rome. Avant l'ordination, tous renouvelèrent, devant le prélat, les vœux faits à Montmartre. Plus tard, Jérôme Verallo dira à l'un d'eux qu'à aucune ordination il n'avait ressenti autant de consolation et de joie intime.

On décida qu'on se préparerait à la célébration du saint sacrifice, pendant quarante jours, dans la solitude, la prière et la pénitence. Francois Xavier et Alphonse Salmeron allèrent s'établir dans une cabane solitaire et inhabitée, près de Monselice, à douze milles de Vicence. Là, ne sortant qu'une fois le jour, pour aller dans le voisinage mendier un peu de pain, ils consacraient tout le reste du temps à la prière, à la méditation, à de pieux entretiens et à la pénitence. Mais avant que les quarante jours fixés pour la retraite ne fussent écoulés, Ignace appela tous ses compagnons à Vicence, où il s'était retiré avec Jacques Laynez et Pierre Le Fèvre. Avec eux il voulait examiner ce qu'il leur convenait de faire, en attendant qu'ils pussent se rendre à Jérusalem. La réunion eut lieu dans un édifice en ruines : point de porte pour fermer l'entrée de cette habitation; la nuit, pour se protéger contre la pluie et le vent, on bouchait les fenêtres avec de vieilles briques, qu'on enlevait durant le jour, afin de donner accès à la lumière. On couchait sur la dure ou sur une légère couche de paille; dans la journée on se rendait en ville, pour mendier de porte en porte. Tous célébraient la messe dans ce réduit, sauf deux, dont l'un dit sa première messe à Ferrare, et Ignace, qui, vou lant mieux se préparer encore, ne la célébra qu'à la fête de

Noël, l'année suivante, dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Deux d'entre eux tombèrent malades. Admis à l'hôpital, on leur donna un seul et même lit, tellement étroit qu'ils y trouvaient à peine place. De là, bien des occasions de pâtir; quand l'un grelottait et ramenait le drap et la couverture, l'autre, tout en feu, eût bien voulu les écarter; l'un et l'autre mirent à profit cette occasion de pratiquer la patience et la charité[1]. Du reste, la salle où ils couchaient se trouvait ouverte à tous les vents et ils ne recevaient presque aucun des soins que leur état de santé eût exigé.

Ce fut là qu'une nuit, François Xavier, éveillé, à ce qu'il pensait, vit venir à lui S. Jérôme, à qui il était fort dévot. Le saint lui dit d'un ton plein d'affection : « Vous passerez « l'hiver à Bologne, où vous aurez beaucoup à souffrir. Quant « à vos compagnons, les uns iront à Rome, d'autres à Padoue, « quelques-uns à Ferrare, et quelques-uns à Sienne. » Or, sans rien savoir de ce que le malade avait entendu, Ignace et ceux de ses compagnons qui se trouvaient avec lui décidèrent alors que, le pèlerinage de Jérusalem ne pouvant s'effectuer par suite de la guerre, Ignace, Le Fèvre et Laynez iraient à Rome, Salmeron et Broët à Sienne, Francois Xavier et Nicolas Bobadilla à Bologne, Le Jay et Rodriguès à Ferrare, Codure et Hozès à Padoue[2].

Débarrassé de sa fièvre, François partit pour Bologne en octobre 1537. Il visita d'abord le tombeau de saint Dominique,

(1) Cf. Rodriguès, *Comment. de orig. et progr. S. J.*, p. 53.

(2) D'après Polanco, la distribution des ministères aurait eu lieu autrement : Ignace, Le Fèvre et Laynez seraient allés à Rome; Broët et Rodriguès à Sienne; François Xavier et Salmeron, à Bologne; Le Jay et Bobadilla, à Ferrare; Codure et Hozès, à Padoue. Cf. *Chronicon*, t. I, p. 62. Il est certain que Bobadilla prêcha à Bologne avec François Xavier : le vicaire général en a délivré une attestation, le 26 juin 1538; certain aussi que Bobadilla prêcha à Ferrare avec Le Jay, comme l'atteste le vicaire général de Ferrare, le 28 juin de la même année; il y a enfin attestation, datée du 29 juin, des prédications de Salmeron et de Broët à Sienne. Cf. *Acta Sanctorum*, t. VII, *julii*, p. 467-468.

patriarche des Frères Prêcheurs, et y célébra la messe, le jour même de son arrivée. Frappée de son recueillement et de sa ferveur à l'autel, Isabelle Casalini, nièce de Jérôme Casalini, docte et noble chanoine de Saint-Pétrone et recteur de l'église de Sainte-Lucie, lui parla après la messe et « se sentit fortement animée, à la suite de cet entretien, à pratiquer toute vertu ». A sa prière, François alla visiter le chanoine de Saint-Pétrone, et celui-ci lui offrit sa maison et sa table. François accepta volontiers le logement qui lui rendait plus aisés ses ministères à l'église Sainte-Lucie, mais il voulut mendier au dehors son pain de chaque jour. De bon matin, il célébrait la messe, récitait l'office ; puis, jusqu'au soir, il s'occupait de ministères de charité, auprès des prisonniers et des malades. Il parcourait aussi les rues, agitant son chapeau en l'air et criant : « Venez ouïr la parole de Dieu. » Le premier banc venu lui servait de chaire, et, ne sachant guère encore l'italien, il parlait une langue incorrecte et composite. Avant tout, il recommandait à ses auditeurs la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Les fruits de son zèle ne tardèrent pas à se montrer. Des conversions nombreuses s'opérèrent dans la ville, et l'on vit se renouveler bientôt à Bologne la coutume de la primitive Église, de communier tous les dimanches, souvent même dans la semaine.

« François, dit Jérôme Casalini au procès de canonisation, « parlait peu, mais ses paroles étaient d'une efficacité mer- « veilleuse. Son ardeur dans ses prédications se communi- « quait vite aux auditeurs. Je l'ai vu répandant d'abondantes « larmes à l'autel, quand il célébrait la messe de la Passion. Je « l'ai vu aussi tellement ravi au *Memento* des vivants, qu'on « ne pouvait le tirer de son ravissement, et qu'il fallait « attendre jusqu'à une heure entière qu'il en revînt de « lui-même. »

Sans ménagement pour sa santé, travaillant sans interruption et ne prenant, pour se soutenir, qu'une misérable nourriture mendiée de porte en porte, il tomba malade d'une violente fièvre quarte, qui épuisa bientôt ses forces. Peu s'en fallut qu'il ne se rendît incapable de tout travail sérieux pour

l'avenir. Le P. Simon Rodriguès, qui le vit quelques mois après, crut avoir devant lui un cadavre plutôt qu'un homme vivant. « A le voir, dit-il, si différent de lui-même, grêle, » chétif, épuisé, je ne pus m'empêcher de juger qu'il ne recou- » vrerait jamais ses anciennes forces et que tout travail lui » serait à jamais interdit[1]. » C'étaient les souffrances que saint Jérôme lui avait annoncées à Vicence.

Cependant Ignace appela à Rome, où il se trouvait avec Pierre Le Fèvre et Jacques Laynez, tous ses autres compagnons. François quitta Bologne, au mois de mars 1538. Depuis sa venue à Rome, Ignace habitait avec ses deux compagnons près de la Trinité-des-Monts, dans une villa, qu'un chrétien généreux, Quirino Garzonio, avait mise à sa disposition. Ayant appris que les autres compagnons allaient venir à Rome, des bienfaiteurs louèrent, pour quelques mois, dans l'intérieur de la ville, une habitation plus vaste, et que sa situation rendait plus favorable aux ministères apostoliques. C'est là qu'Ignace reçut les Pères mandés auprès de lui. A l'exception de Codure et de Hozès, qui tardèrent à venir, tous s'y trouvaient réunis après Pâques. Quelques temps après, à l'expiration du temps stipulé pour la location, ils allèrent s'établir définitivement près de la tour vulgairement appelée *del Melangolo* dans une maison appartenant à Antoine Frangipane et qu'on disait hantée par les mauvais esprits[2].

C'est dans cette troisième habitation qu'eut lieu le fait suivant, où se révèle l'âme de François Xavier et son énergie à repousser loin de lui tout ce qui aurait pu porter atteinte à sa pureté. Le trait est raconté brièvement par Simon Rodriguès et plus au long par le P. Vasquez, recteur du collège de Montilla, qui l'avait appris de Simon Rodriguès lui-même. Peu de temps après son arrivée à Rome Rodriguès tomba malade et Ignace donna ordre à Maître Xavier d'être son infirmier. Or, une nuit, étendu sur une natte, François dormait près du lit

(1) Cf. Rodriguès, *Comment. de orig. et progr. S. J.*, p. 53.

(2) Cf. Rodriguès, *ibid.*, p. 66; Petro Tacchi Venturi, S. J., *Le case habitate in Roma da S. Ignacio.*

du malade. Rodriguès, attendant l'heure de prendre un remède, veillait, les yeux arrêtés sur son infirmier et l'âme occupée de la méditation de ses admirables vertus. Tout à coup, il le vit s'éveiller, se dresser en gesticulant avec force, comme s'il repoussait un ennemi; en même temps, un flot de sang jaillit de sa bouche. « Qu'est-ce donc? » lui demande Rodriguès. — « Ce n'est rien », répond François. — « Ce n'est rien? reprend Simon Rodriguès; vous jetez le sang par la bouche; n'est-ce rien, cela? » — François n'en dit pas alors davantage, et ses compagnons pensèrent que le démon, qui, la nuit, mettait le trouble dans la maison, avait voulu l'étrangler. Mais plus tard, en Portugal, Rodriguès demanda à François : « Qu'aviez-vous à Rome, la nuit où le sang vous jaillit si fort de la bouche? » — « Je vous le dirai, repartit François; mais tant que je vivrai, n'en parlez pas. Dieu m'a fait la grande grâce de demeurer vierge; or, cette nuit-là, je rêvais qu'en voyageant nous étions arrivés dans une auberge, où je ne sais quelle femme venait à moi, comme pour m'étreindre; ce fut alors que je me démenai pour l'écarter, et la violence de l'effort fit jaillir le sang de ma bouche. »

Avant de se présenter à Paul III, Ignace et ses compagnons reçurent, au mois de mai, du cardinal de Naples alors légat de Rome, le pouvoir de prêcher et d'entendre les confessions. Dès lors ils se livrèrent aux œuvres de zèle, prêchant dans les églises et sur les places publiques, enseignant la doctrine aux enfants, visitant les malades dans les hôpitaux, et, comme à Venise et dans les autres missions, pressant les fidèles de recourir fréquemment à la confession et à la communion. Le peuple accourait à leurs prédications et leur demandait, à l'envi, les sacrements. Une famine, jointe aux froids excessifs d'un hiver rigoureux, contribua à accroître leur popularité mais aussi leur travail apostolique. A un moment, ils se trouvèrent si accablés par leurs prédications, par la nécessité de recueillir des aumônes pour les affamés, de transporter les malades recueillis dans les rues, qu'ils n'avaient souvent pas le temps de prendre leurs repas. Ils durent même demander au Pape l'autorisation de s'adjoindre des aides pour leurs divers ministères.

L'épreuve vint, un moment, jeter son ombre et ses tristesses sur ces brillants succès. Dans les mains de Dieu l'épreuve est la pluie fécondante qui fait germer le grain de la foi semé par ses ouvriers dans le champ du Père de famille. Un prédicateur, dont les compagnons de saint Ignace avaient remarqué la doctrine hérétique, attaqua publiquement le livre des Exercices. En outre, un ancien serviteur de François Xavier à Paris, qu'on avait refusé de recevoir comme associé, s'efforça de faire mettre en doute, auprès de plusieurs hauts personnages, la doctrine, le désintéressement et la droiture des nouveaux apôtres. Mais Jésus vint bientôt en aide à ses disciples. L'orage tomba et un document du cardinal gouverneur de Rome rendit publiquement justice aux accusés [1].

Dès que sa santé fut quelque peu rétablie, François Xavier prit part à toutes ces œuvres de zèle, non moins qu'à ces pénibles préoccupations. Avec Pierre Le Fèvre, il s'employa à prêcher dans les églises de Saint-Laurent-*in-Damaso* [2] et de Saint-Louis-des-Français. Deux ans s'étaient écoulés dans ces travaux, depuis sa venue de Bologne, lorsque Dieu lui ouvrit une nouvelle carrière, qu'il allait parcourir, pendant dix ans, jusqu'à son dernier soupir, avec une constance et un éclat incomparables.

La divine Providence qui, pour atteindre ses fins, dispose les hommes et les événements avec force et suavité, avait déjà préparé François à cette grande mission; d'abord à l'école de saint Ignace, par la pratique des plus solides vertus; puis par de vagues lumières et d'ardentes inspirations de zèle. Jérôme Domenech, qui fut témoin de sa charité et de son esprit de sacrifice à Bologne, disait plus tard : « J'entendis bien des fois Francois Xavier parler de la conversion des païens d'Orient, comme si Dieu lui eût mis au cœur que ce

(1) Cf. Rodriguès, *Comment. de orig. et progr. S. J.*, pp. 68-72; Orlandini, *Hist. S. J.* P. I, l. II, nº 51, pp. 37-38; Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 67-69.

(2) Une inscription, dans une des chapelles, rappelle de nos jours que le saint prêcha et confessa en cette église, qui aujourd'hui fait partie du palais de la chancellerie romaine. L'église actuelle de Saint-Louis-des-Français fut construite en 1589, par ordre et aux frais de Catherine de Médicis.

grand ouvrage lui était destiné[1]. » De son côté, le P. Laynez racontait que, durant ses voyages en Italie, se trouvant, la nuit, dans une même chambre avec François, il avait vu souvent celui-ci se réveiller brusquement, avec des signes d'épouvante. Comme il lui en demandait la cause, François lui répondit une fois : « Mon Dieu! que je suis rompu. Savez-« vous, Maître Laynez, ce que je rêvais tout à l'heure? J'étais « à porter sur mon dos, depuis un bon moment, un indien ou « un nègre d'Éthiopie, mais si lourd, qu'il m'accablait de son « poids; il pesait sur ma tête et je ne pouvais la relever. A « présent même, tout réveillé que je suis, je me sens éreinté, « moulu. » A Lisbonne, François dira à Simon Rodriguès : « Vous souvient-il, Frère Simon, de cette nuit de l'hôpital de « Rome, où je vous réveillai par mon cri répété : *Mas! Mas!* « *Mas!* (*Plus, plus, encore plus*)? Vous me demandâtes la raison « de mon cri, et je vous répondis de n'en pas faire cas. Sachez « maintenant que je me voyais en de très grands labeurs et « périls, pour le service de Dieu, notre Seigneur, et en même « temps sa grâce me soutenait et m'animait à tel point, que je « ne pouvais m'empêcher d'en demander davantage. J'espère « que l'heure est venue où ce qui me fut montré va se réaliser. »

Or, au temps dont nous parlons, Diégo de Govea, l'ancien principal du collège de Sainte-Barbe, écrivit de Lisbonne à Rome, demandant à saint Ignace et à ses compagnons s'ils accepteraient une mission dans l'Inde, au cas où elle leur serait offerte par Jean III, roi de Portugal. Le Fèvre répondit, le 23 novembre 1538, au nom de tous, que rien ne les détournait d'accepter cette mission, ni la distance qui les séparait de ces contrées, ni la difficulté d'en apprendre les langues. Faire ce qui paraîtrait le plus agréable à Jésus-Christ était tout leur désir : « Liés mutuellement en société, nous nous sommes « voués au Souverain Pontife, comme au maître de toute la « moisson; mieux que personne, celui-ci sait ce qui est le plus « expédient à la chrétienté toute entière; à lui de disposer de « nous. S'il nous envoie lui-même où vous nous appelez, nous

(1) Cf. Garcia, *Vida y milagros de S. Fr. Xavier*, l. I, p. 41.

« partirons pleins de joie (*ibimus gaudentes*). Déjà un évêque « d'Espagne et l'ambassadeur ont puissamment agi auprès « de Sa Sainteté, pour qu'Elle nous envoyât à ces autres « Indiens, que les Espagnols soumettent chaque jour plus « nombreux à leur roi ; mais ils ont compris que le Pape ne « veut pas que nous nous éloignions de Rome, où la moisson « est grande. »

Govea s'empressa de communiquer cette réponse à Jean III, en faisant le plus grand éloge du savoir et de la vertu d'Ignace et de tous ses compagnons. Le roi de Portugal, « dont la fin principale, comme celle de son père, dans la conquête des Indes, avait toujours été la propagation de la foi catholique », écrivit le 4 août 1539 à Pedro Mascarenhas, son ambassadeur à Rome, pour lui enjoindre de prendre tous les renseignements nécessaires, sur le genre de vie, la science et les projets de ces nouveaux missionnaires. Si ces renseignements étaient conformes à ceux que le roi avait déjà reçus, l'ambassadeur devait faire tous ses efforts pour obtenir que les missionnaires vinssent à Lisbonne ; de là ils iraient aux Indes, où un vaste champ était ouvert à leur zèle. « Avec eux, disait le roi en ter- « minant, traitez la question de leur venue en Portugal, soit « par terre, soit par mer, comme vous jugerez à propos et qu'il « leur sera agréable. Vous leur fournirez largement tout ce « qui leur sera nécessaire pour le voyage. De plus, je vous « saurai gré de les faire accompagner par quelqu'un de vos « familiers, afin qu'ils arrivent le plus tôt possible[1]. »

Mascarenhas constata toute l'exactitude des renseignements envoyés à Jean III par Govea, et obtint sans peine l'agrément de Paul III. Au mois de mars 1540, il put annoncer à son roi le départ de Rome de deux missionnaires. L'un, Simon Rodriguès, portugais, rappelé de Sienne et indisposé par une fièvre quarte, était déjà parti par voie de mer avec les domestiques et les bagages de l'ambassadeur; l'autre François de Xavier, castillan, voyagerait par terre avec lui, et quitterait Rome le lundi 15 du courant.

(1) Cf. Bibl. de Ajuda, correspondance de Mascarenhas, f° 79.

Mascarenhas avait demandé à Ignace quatre de ses compagnons. Ignace, d'accord avec le Pape et considérant les grands services que ses disciples, si peu nombreux encore, rendaient à la religion en Europe, n'avait consenti à en accorder que deux. Il avait désigné, pour aller en Portugal et de là dans les Indes, Simon Rodriguès et Nicolas Bobadilla. Mais celui-ci, à son arrivée de Naples à Rome, était tombé gravement malade; et, le départ de l'ambassadeur du Portugal étant fixé au 15, Ignace lui avait substitué, la veille, François Xavier. Le futur apôtre des Indes n'eut que le temps de raccommoder ses vêtements, de dire un rapide adieu à ses amis, et d'écrire, en toute hâte, pour les laisser entre les mains de Laynez, trois documents conservés encore à Rome. Dans l'un, il promet de se soumettre à tout ce que deux ou plusieurs de ses compagnons auront décidé en son absence, si le Souverain Pontife approuve leur société; dans l'autre, il donne son suffrage à Ignace pour être établi général de la Compagnie; le troisième contient la formule de ses vœux[1].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, pp. 811, 812; doc. 139-141. Déjà, le mardi 15 avril 1539, après avoir arrêté les grandes lignes de la Compagnie, chacun des premiers Jésuites avait écrit et signé la formule suivante : « *Ego* « *N., subscriptus, fateor coram omnipotente Deo et beatissima Virgine Maria* « *et universa Curia cœlesti, quod oratione ad Deum præmissa et re mature* « *pensata, sponte deliberavi tanquam meo judicio magis expediens ad Dei* « *laudem et perpetuitatem Societatis, quod esset in ea obedientiæ votum, et* « *deliberate me obtuli, citra votum tamen et obligationem aliquam ad eam-* « *dem societatem intrandam si a Papa domino concedente confirmaretur ;* « *ad cujus deliberationis (quam ex Dei dono me habere recognosco) memo-* « *riam nunc ad sacratissimam communionem quamvis indignissimus et* « *cum eadem deliberatione accedo. Die Martis, 15mo aprilis 1539.* » Chacun des Pères réunis copia et signa la même formule, ainsi que les formules écrites par ses compagnons. L'autographe de François Xavier, dont nous avons donné le fac simile dans notre vie illustrée de saint Ignace, se conserve à Lyon, aux archives de la Propagation de la Foi. En l'offrant au Conseil de l'Œuvre, le R. P. Roothaan, général de la Compagnie de Jésus, atteste que l'écriture est celle de l'apôtre des Indes. Dans les *Acta Sanctorum*, t. VII, *julii*, § XXVIII, n. 288, le P. Pêne signale une formule identique écrite par le P. Le Fèvre et conservée dans la chambre de saint Stanislas, à Saint-André du Quirinal. En 1861, nous avons vu, au Gesù de Rome, dans

Le lendemain, lundi 15 mars 1540, après avoir embrassé tous ses compagnons présents à Rome et reçu la paternelle bénédiction d'Ignace, François partit avec D. Pedro de Mascarenhas, le cœur plein de désirs généreux et de vastes projets. Pour tout bagage, il n'emportait avec lui que l'habit dont il était vêtu, son crucifix, un bréviaire et un autre livre[1].

la chambre où mourut saint Ignace, un troisième autographe de cette même formule que le P. Boero, archiviste de la Compagnie, nous dit avoir été écrite par le P. Codure. Tout récemment, le P. Antonio Vaz nous a communiqué la photographie d'une quatrième copie conservée à Exaeten, et qui est, croyons-nous, de l'écriture du P. Simon Rodriguès. — Un écrivain protestant osa affirmer que S. François Xavier n'avait jamais fait partie de la Compagnie. On trouve une longue réfutation de cette étrange assertion dans le Codex n. 8963 de la Bibliothèque royale de Bruxelles; le fac simile de la formule autographe des vœux, que nous donnons en gravure hors texte, dispense de toute autre preuve, pour établir que la Compagnie de Jésus revendique à juste titre l'apôtre des Indes comme une de ses gloires. On verra plus loin qu'il fit sa profession à Goa et que le document authentique fut envoyé à Lisbonne pour être transmis à saint Ignace.

(1) On conserve encore aujourd'hui ces trois objets : le crucifix, à la sacristie de la chapelle royale de Madrid; le bréviaire, à Nantes; et le livre, un in-18 de 680 pages, intitulé : *Marci Maruli opus de religiose vivendi institutione per exempla*, *etc.*, à Madrid, avec d'autres souvenirs de l'apôtre.

Signature de S. François Xavier

(15 Mars 1540)



CHAPITRE QUATRIÈME

Voyage de François Xavier de Rome à Lisbonne. Son humilité et son zèle. — Arrivée en Portugal et guérison de Simon Rodriguès. — Bienveillant accueil fait par le roi et la reine de Portugal aux deux apôtres. — Leurs travaux pour le bien des âmes, en attendant le départ pour les Indes. — Correspondance de François avec les Pères de Rome et avec le docteur Navarro, son oncle, professeur à l'université de Coïmbre. — François s'embarque pour les Indes, laissant Simon Rodriguès à Lisbonne.

François avait laissé à Bologne d'impérissables souvenirs. A son passage, il y fut accueilli avec empressement et vénération, par le cardinal gouverneur Boniface Ferreri, par le chanoine Casalini, son ancien hôte, et par tous les fidèles, qui avaient profité de son ministère, pendant une partie des années 1537 et 1538. Tout le temps qu'il séjourna dans la ville fut consacré, du matin au soir, à des prédications et à des confessions. « Ici, écrivait-il, je suis plus occupé à entendre « des confessions, que je ne l'étais à l'église de Saint-Louis, à « Rome [1]. » Quand il quitta la ville, des habitants, en très grand nombre, l'accompagnèrent jusqu'à plusieurs milles de la cité, pour jouir une dernière fois de ses saintes exhortations et recevoir sa paternelle bénédiction [2].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 2, n. 4.

(2) Les habitants de Bologne conservèrent un durable et reconnaissant souvenir de l'apostolat de François. La ville de Bologne sollicita des pre-

Le 31 mars, avant de partir, il écrivit à Ignace : « Le jour de « Pâques, je reçus, sous le couvert du seigneur ambassadeur, « quelques lettres de vous. Dieu sait quelle consolation et « quelle joie elles m'ont procurées. Je crois qu'en cette vie « nous ne pourrons plus nous revoir que par des lettres. Nous « revoir *facie ad faciem*, avec force embrassements, ce sera « pour l'autre vie. Tant que durera ce peu qui nous reste de « la présente, visitons-nous donc fréquemment par lettres; « ainsi ferai-je. J'écrirai souvent, comme vous me le faites « recommander, et je distribuerai les feuillets selon vos « instructions[1]. »

mières auprès du Saint-Siège la canonisation de l'apôtre des Indes. Sur la demande et les instances de nombreux Bolonais (en particulier, de la pieuse Violente Gozzadina), le P. Domenech vint, vers l'Ascension, en 1546, avec quelques scolastiques, ouvrir une école, dans la maison habitée autrefois par Casalini, et où François avait logé, pendant son premier séjour à Bologne. Un grand collège fut construit plus tard sur l'emplacement de cette maison. La petite chambre où avait habité saint François Xavier fut conservée et transformée en chapelle. Placée à l'entrée de la porte du collège, elle devint le but de fréquents pèlerinages, et plus d'un miracle s'opéra par la vertu de l'huile de la lampe qui brûlait dans ce pieux sanctuaire. Avec le temps, les Pères Jésuites adjoignirent au collège deux pensionnats, séparés par une rue et communiquant par un tunnel; l'un, sous le patronage de saint François Xavier, pour les enfants de famille noble; l'autre, sous le vocable de saint Louis de Gonzague. En 1773, après la suppression de la Compagnie, l'église Sainte-Lucie, le collège et les pensionnats passèrent aux religieux Barnabites. Ceux-ci en furent expulsés, partie en 1867, puis complètement en 1877. Le gouvernement piémontais s'empara des immeubles pour ses écoles et fit disparaître la chambre ou chapelle de saint François Xavier. Le chanoine Giuseppe Breventani en recueillit les principaux débris, qu'il transporta dans une chapelle de saint Joseph, érigée dans la cour du petit séminaire des Apôtres. Les Pères Jésuites desservent actuellement l'église de Sainte-Lucie.

(1) Saint Ignace voulait qu'au lieu de charger une lettre *principale* de détails étrangers à l'objet de cette lettre ou requérant le secret, on les mît sur des feuillets distincts. Il désignait ces lettres secondaires par le titre de *cartas hijuelas*. Un des premiers traducteurs des lettres de saint François Xavier, le P. Poussines, n'ayant pas compris cette instruction de saint Ignace traduit, et beaucoup d'autres après lui : « Je serai très exact, étant persuadé de ce que vous me dites si sagement à mon départ, qu'il doit y

Dans sa lettre, François fait l'éloge des « bontés infinies » de Mascarenhas pour lui et « de sa piété ». A Lorette, le dimanche des Rameaux, François l'avait confessé et communié, ainsi que beaucoup de gens de sa suite.

Le 2 avril, les voyageurs arrivèrent à Parme. François espérait y rencontrer Pierre Le Fèvre : Dieu ne voulut pas pour les deux amis cette consolation. Quatorze jours plus tard, Le Fèvre écrivait à Ignace : « Maître François arriva à « Parme, le jour même que je m'en éloignais, pour aller à « Brescia. Il mit en délibération si, oui ou non, il irait après « moi, pour me voir; mais les compagnons et l'ambassadeur « lui-même furent d'avis qu'il demeurât, et ce fut l'avis le « meilleur. Plaise à Notre Seigneur que, par sa grâce, si nous « ne devons pas nous revoir en ce monde, nous puissions au « ciel nous réjouir ensemble, et de nos séparations accom« plies pour l'amour de Jésus-Christ, et de nos réunions pareil« lement. Demandons-lui toujours que ceux qu'il a lui-même « unis, le vieil homme ou l'esprit mauvais ne les sépare point[2]. »

Durant le voyage, François se montra tel que nous l'avons vu à Venise, à Bologne et à Rome, uniquement occupé du bien des âmes, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Plein de déférence pour l'ambassadeur, il n'épargnait rien pour s'attirer la confiance de tous ceux qui composaient son entourage. Arrivait-on à une étape, il était des plus empressés à s'occuper des montures ou des préparatifs, pour que tous pussent prendre le repas et le repos nécessaires. En chemin, il offrait son cheval à celui des piétons qui lui paraissait le plus fatigué par la marche, prétextant qu'il était infatigable marcheur et qu'il allait plus volontiers à pied. Ses entretiens étaient gais, et il se mêlait le plus souvent aux moins considérés de la caravane, ou à ceux à qui il croyait devoir être plus utile pour le bien de leur âme. Dans une lettre

avoir un commerce réglé et une correspondance mutuelle entre les colonies et les métropoles, ainsi qu'entre les filles et les mères. » Cf. *Cartas de san Ignacio*, t. I, pp. 147-151; *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 2, nº 1.

(1) Cf. *Cartas y otros escritos del B. P. Pedro Fabro*, t. I, carta IV, p. 16.

du 13 juillet 1540, où il rend compte de son voyage à ses « très chers frères en Jésus-Christ », Maître Ignace et Maître Bobadilla, il écrit : « Ils ont été nombreux et ininterrompus, « les bienfaits de Jésus-Christ Notre-Seigneur à notre égard, « durant notre voyage de Rome en Portugal. Nous nous « sommes attardés plus de trois mois en chemin, avant « d'arriver à Lisbonne[1]. Qu'après une si longue route, à « travers tant de fatigues, le seigneur ambassadeur et toute sa « famille, du plus grand au plus petit, soient arrivés en par- « faite santé, il y a là sujet de donner à Jésus-Christ Notre- « Seigneur bien des louanges et des actions de grâces ; d'autant « que sa main, outre la commune assistance, intervenait très « spécialement pour nous sauver de tous les périls, et aussi « pour aider le seigneur ambassadeur à gouverner sa maison, « à la maintenir dans un tel ordre qu'elle semblait plutôt une « maison de religieux que de séculiers. Lui se confessait et « communiait très fréquemment, et ses domestiques, se « modelant sur lui et l'imitant, faisaient de même ; de sorte « que n'ayant pas toujours, dans les hôtelleries, la commodité « voulue pour entendre les confessions des domestiques, il me « fallait, en chemin, mettre pied à terre, et, un peu à l'écart, je « les confessais[2]. »

François raconte ensuite un incident qui mit en vif émoi tous les voyageurs. « Comme nous traversions l'Italie, il plut « à Notre-Seigneur de manifester miraculeusement sa bonté, « à l'endroit d'un des serviteurs de l'ambassadeur, de celui « qui résida à Rome, dans l'intention d'entrer en religion. « Contre le gré de tous, il voulut passer une grande rivière ; « mais telle était la violence du courant que, nous tous « présents, il emporta le domestique et son cheval, plus loin « que du logis où nous vous laissâmes jusqu'à Saint-Louis- « des-Français. Dieu Notre-Seigneur voulut bien ouïr les « dévotes prières de son serviteur l'ambassadeur qui, avec « tous les siens, ardemment et non sans larmes, suppliaient

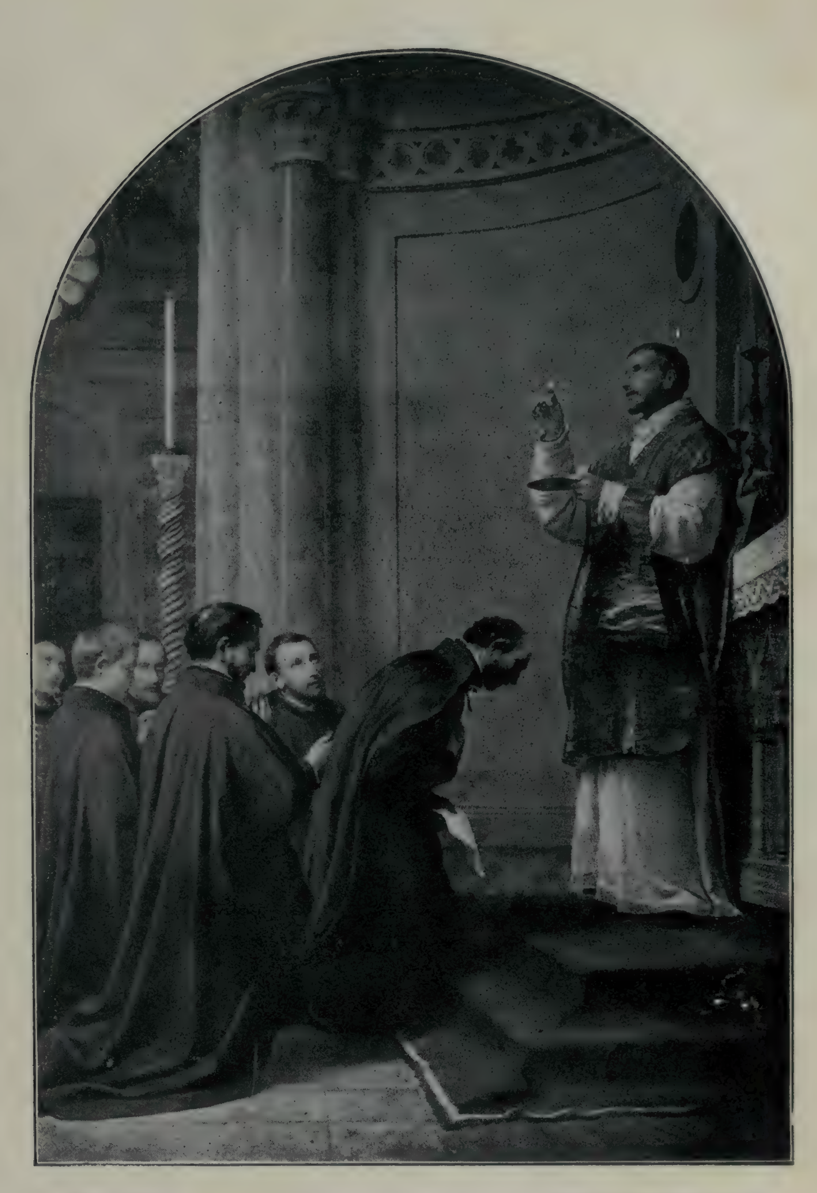
(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 3, n° 1.
(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 2, n° 1.

« Dieu de le délivrer. Notre-Seigneur voulut bien le sauver, « en effet, plus par miracle que par humaine assistance. « C'était un écuyer de l'ambassadeur[1]. »

François attribua le salut de l'écuyer aux prières de l'ambassadeur, et l'ambassadeur n'hésita pas à les attribuer au crédit de François. Quand l'écuyer eut reçu les soins que réclamait son état et retrouvé le calme, François, pour éveiller en lui de salutaires réflexions, lui demanda quelle pensée occupait son esprit, tandis qu'il se voyait entraîné par le courant et sans espoir de secours? « Rien ne me faisait autant « de peine, lui répondit cet homme, que d'avoir si longtemps « vécu sans me préparer à la mort. » Il avait, en ce moment hors du danger, l'âme bien marrie de n'avoir pas mené à terme le dessein que Notre-Seigneur lui avait inspiré de commencer une vie nouvelle. Il demeura si épouvanté, que l'on eût dit qu'il revenait de l'autre monde et qu'il en avait senti les tourments, si pénétrante était la façon dont il parlait. Il disait : « Qui ne se prépare pas à mourir n'a pas, même à la mort, le courage de penser à Dieu. » Ce que cet homme disait, observe François, c'était non pour l'avoir lu ou entendu dire, mais pour y être passé et le savoir d'expérience.

Un sauvetage dont, cette fois, l'humilité de François ne put attribuer tout le mérite à l'ambassadeur et à son entourage, révéla la charité et le courage du futur apôtre des Indes. En franchissant les Alpes, le secrétaire de Mascarenhas glissa malencontreusement sur la neige et roula dans un précipice, où l'on ne voyait pas comment on pourrait descendre pour aller à son secours et l'arracher à une mort certaine. La douleur, l'épouvante paralysaient tous les cœurs. Seul, n'écoutant que sa charité, François n'hésite pas à exposer sa vie pour sauver, s'il était possible, l'âme et le corps de ce malheureux. Il descend dans l'abîme sous les yeux de l'ambassadeur et de sa suite, en proie à une cruelle anxiété, et parvient, Dieu aidant, à ramener sur ses épaules le secrétaire gravement meurtri dans sa chute.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 2, n. 2.



Gesù de Rome. Cliché du *Messager du S. C.*

LES PREMIERS VŒUX DE SAINT FRANÇOIS XAVIER

(Tableau de Gagliardi)

L'ambassadeur avait fortement réprimandé un de ses serviteurs pour une grave négligence dans son service. François entendit peu après celui-ci se répandre en imprécations contre son maître. Pour ne pas l'irriter davantage, il s'abstint de lui parler ce jour-là; mais, le lendemain matin, ce serviteur ayant pris à cheval les devants de la caravane, pour aller retenir et préparer un gîte aux voyageurs qui le suivaient, François se fit prêter une monture plus rapide que la sienne et s'élança à sa poursuite. Toujours exaspéré par la sévère réprimande de la veille, le serviteur avait imprudemment poussé son cheval; celui-ci était tombé du haut d'un rocher entraînant avec lui son cavalier, et s'était tué. Arrivé à l'endroit où avait eu lieu l'accident, François descendit à terre, et hissant à grand effort sur son cheval le serviteur, il le ramena, tout meurtri par sa chute, à l'ambassadeur.

A ces faits, racontés par tous les biographes du saint, le P. Gonzalvès ajoute le suivant, où nous voyons les industries dont se servait François pour gagner les âmes à Dieu, et l'action puissante et durable qu'il exerçait sur elles. Un jeune portugais, noble et riche, Philippe de Aguia, avait parcouru la France, l'Allemagne, l'Italie, et finalement était arrivé à Rome, en 1540. Ayant visité D. Pedro de Mascarenhas, celui-ci l'invita à se joindre à lui pour retourner en Portugal. Philippe avait la conscience fort chargée, comme il arrive si facilement aux jeunes gens riches et libres, dans un pays étranger, où leur vie échappe à toute surveillance. En chemin, il fit la connaissance de Maître François et lui témoigna une grande amitié. Celui-ci recherchait sa compagnie et lui dilatait le cœur par son honnête et gaie conversation, tandis qu'ils cheminaient. Peu à peu, il en vint à lui parler de confession générale et il lui proposa de l'entendre. Le jeune homme se confessa au saint, avec grande consolation, dans une église qui se rencontra sur la route. A partir de ce moment, Philippe de Aguia fut un autre homme. Maître François avait un don admirable d'imprimer dans les âmes la crainte de Dieu. Philippe disait plus tard au P. François Vieyra, provincial de la Compagnie, son neveu, qu'il avait

senti cette grâce se répandre en lui, pendant qu'il se confessait. « Ce fut alors, ajoutait-il, que pour la première fois de ma vie, « je compris ce que c'est qu'être chrétien.[1] »

Après avoir traversé le midi de la France, sans nouvel incident, les voyageurs arrivèrent à Loyola. A son départ de Rome, François Xavier avait reçu une lettre d'Ignace pour le seigneur du château, Bertrand de Loyola. Ignace y faisait à son frère l'éloge de l'ambassadeur de Jean III et de François son compagnon, et demandait pour eux l'accueil qu'il eût reçu lui-même. « Le porteur de la présente, écrivait Ignace, « est un de notre Compagnie, Maître François Xavier, Navar-« rais, fils du seigneur de Xavier. Par ordre du Pape et à la « requête du roi de Portugal, il se rend à Lisbonne. Deux « autres s'y rendent par voie de mer. Maître François vous « dira le reste, et il vous exposera toutes nos affaires, en mon « nom, comme je le ferais moi-même, si j'étais près de vous.

« Sachez que l'ambassadeur du roi de Portugal, en la com-« pagnie duquel va Maître François, est grandement et entiè-« rement de nos amis; nous lui sommes déjà obligés de « bien des manières; il désire encore, il espère nous donner « auprès du roi, et le plus possible auprès de tous, l'appui de « sa faveur. Je vous en prie donc, pour le service de Notre « Seigneur, traitez-le avec toute courtoisie; fêtez-le le plus « que vous pourrez.[2] »

(1) Ce fait est raconté par le P. Sébastien Gonzalvès en son *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les Indes.* Dans les procès de canonisation, plusieurs témoins attestent l'impression profonde et durable que produisaient les avis et les exhortations de l'apôtre des Indes sur ses pénitents. L'un d'eux dit : « Les pénitents de Maître François ressentaient une vive impres-« sion de dévotion, de joie, tandis qu'il leur administrait le sacrement de la « réconciliation. C'était avec un accent pénétré qu'il leur disait : « *Rendez « grâce à Dieu : vos péchés vous sont pardonnés!* » « Tandis que le P. François « m'absolvait, atteste un autre témoin, j'éprouvais une telle consolation, que « j'aurais voulu ne voir jamais finir la formule et les prières de l'absolution. « Il rassurait, à la mort, après les avoir confessées, les âmes qui redoutaient « le plus les jugements de Dieu ; c'est ce qui lui arriva, en assistant le vicaire « de Malacca, Alphonse Martins, mourant. »

(2) Cf. *Cartas de San Ignacio*, t. I, carta 18, p. 83. — Pedro de Masca-

François prit quelques jours de repos à Loyola avec Don Pedro de Mascarenhas. Il y fut traité avec une parfaite courtoisie et fêté le plus possible, comme le désirait Maître Ignace, dont le souvenir était toujours très vivant dans le château et ses environs. On s'entretint longuement du saint fondateur de la Compagnie de Jésus, de ses travaux, de ses vertus et de ses projets pour la défense de la foi et de l'Église de Dieu.

A leur départ, les voyageurs prirent la route directe de Lisbonne. A Parme, Dieu avait refusé à François la consolation de dire un dernier adieu à son bien-aimé Pierre Le Fèvre, qu'au milieu de ses dangers dans les Indes, il invoquera comme un saint déjà couronné au ciel; en traversant la Navarre, la Providence ne lui ménagea pas non plus la satisfaction de revoir le château de Xavier et ses habitants. Pouvait-il apporter du retard à un voyage déjà si long, alors que Jean III avait hâte de le recevoir à Lisbonne et que lui-même n'avait plus l'espoir de retrouver au foyer paternel le sou-

renhas avait à Rome saint Ignace pour directeur. Il se montra toujours dans la suite dévoué à la Compagnie. En 1553, le P. Miron, provincial des Jésuites de Portugal, écrivait au P. Ignace : « Don Pedro de Mascarenhas est « notre grand patron; c'est grâce à lui que s'est fait l'accord avec la ville de « Lisbonne et les confrères de Saint-Roch, en vue de la fondation du collège. « Il aime grandement V. P. et la Compagnie, et il s'intéresse plus à nos « affaires, pour l'amour de Dieu, qu'aux siennes propres. S'en occuper lui « donne tant de joie, que nous ne saurions lui faire plus grand plaisir que de « les lui mettre en mains, pour menues qu'elles soient. Il se confesse et com- « munie chez nous, tous les dimanches et fêtes, ainsi que sa femme, égale- « ment vertueuse et dévouée à la Compagnie. Leur maison est tenue « comme un couvent. » Cf. *Monumenta historica S. J.*, *litt. quadr.*, t. II, p. 444. Nommé plus tard vice-roi des Indes, P. de Mascarenhas écrivait le 7 janvier 1555 au P. Miron : « J'ai trouvé votre collège de Saint-Paul bien « dépourvu de Pères, si nombreux sont ceux qu'il a plu à Dieu d'appeler à « lui. Retrouver et voir en ce pays le P. Maître François, un tel bonheur ne « m'a pas été donné. Quel grand profit n'aurais-je pas retiré de mes entre- « tiens avec lui! Ce qui me console, c'est de savoir qu'il est là d'où il pourra « donner à tous aide meilleure. » C'est à Pedro de Mascarenhas, alors vice-roi des Indes, que Jean III confia, en 1556, le soin de faire une enquête sur la vie sainte de François Xavier, en vue de sa canonisation; mais la lettre du roi de Portugal arriva à Goa après la mort de Mascarenhas.

rire et le baiser d'une mère que le ciel lui avait ravie depuis bientôt dix ans? Son esprit, en passant non loin de Xavier, dut se transporter dans ces lieux, où s'écoulèrent son enfance et sa jeunesse, au milieu des joies et des tristesses de la famille, et son cœur dut s'élever vers Dieu par la prière, pour appeler les bénédictions célestes sur les habitants du château.[1]

Enfin, vers le 17 juin 1540, après un voyage de plus de trois mois, François arrivait à Lisbonne, où le P. Rodriguès et son compagnon Paul de Camerino se trouvaient depuis le 17 avril de la même année.[2]

Simon avait été appelé de Sienne, où il était occupé à la réforme d'un monastère. A son arrivée à Rome, il était encore sous le coup d'une fièvre quarte. A cause de cette indisposition et de l'utilité d'un changement d'air pour sa guérison, on l'avait fait partir par la voie de mer, avec une partie de la maison et des bagages de l'ambassadeur; selon les instructions reçues, il était allé loger à la maison même de Mascarenhas, en attendant que le roi le fît appeler et voulût disposer de lui. Impatient de le voir, Jean III l'avait mandé à la Cour sans tarder et lui avait fait le plus bienveillant accueil. Dès ce moment, Simon Rodriguès s'était livré avec ardeur

(1) Pour relever la vertu du saint et montrer son esprit de renoncement, la plupart des biographes racontent que Pedro de Mascarenhas engagea François à aller à Xavier dire un dernier adieu à sa mère et à son frère Michel. Le P. Cros a rectifié cette erreur, en établissant que Doña Maria de Azpilcueta avait cessé de vivre dans le courant de juillet 1529. Son fils Michel était mort trois ans après.

(2) La date exacte de l'arrivée du saint à Lisbonne nous est inconnue. Il dut arriver le 17 ou le 18 juin. Il quitta Rome le 16 mars 1540. Dans sa lettre du 13 juillet, il dit que son voyage a duré un peu plus de trois mois. Dans cette même lettre, il dit qu'au 18 juillet il y avait un mois que Simon Rodriguès avait été délivré de sa fièvre quarte. — Paul de Camerino avait été donné pour compagnon à Simon Rodriguès. Il entra déjà prêtre dans la Compagnie et mourut à Goa le 21 janvier 1560. Aimé de saint François Xavier qu'il seconda vaillamment dans ses travaux, il fut chéri et admiré pour ses hautes vertus, par les Pères et les fidèles qui le virent à l'œuvre. Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 152, nº 8.

aux œuvres de zèle. Quand François arriva à Lisbonne, sa fièvre n'avait pas encore disparu. A la vue de Xavier qui se jeta dans ses bras, Rodriguès, sous le coup d'une vive émotion, et Dieu aidant, vit son mal s'évanouir. Il attribua sa guérison aux mérites de son saint compagnon. Dans la lettre qu'il adresse de Lisbonne à Ignace et à Bobadilla, François signale le fait, sans se l'attribuer plus qu'à Rodriguès lui-même, et raconte ensuite quel accueil il a reçu du roi Jean et de la reine. « Le jour que j'arrivai à Lisbonne, j'y trouvai « Maître Simon dans l'attente, pour ce jour même, de la fièvre « quarte. Mon arrivée lui donna tant de joie et j'en eus tant « de le revoir, que nos deux joies unies eurent la force d'expul- « ser la fièvre; de sorte que ni ce jour-là, ni un autre, le mal « ne l'a repris, et cela depuis déjà un mois : le voilà bien « portant, et il travaille avec grand fruit.

« Trois ou quatre jours après mon arrivée dans cette ville, « le roi nous fit appeler et nous reçut avec beaucoup de « bonté. Il était seul avec la reine, en une chambre où nous « fûmes retenus plus d'une heure. Ils nous demandèrent « bien des particularités sur notre genre de vie : comment « nous nous étions connus et réunis; quels furent nos pre- « miers desseins. A propos de nos épreuves à Rome, ils ont « été heureux d'apprendre comment la vérité s'était manifestée « et que nous ayions poussé les choses jusqu'à faire éclater la « fausseté des accusations. Le roi désire vivement voir la « sentence rendue en notre faveur.[1] Ici tous s'édifient que « nous soyons allés de l'avant, jusqu'à ce que le jugement fût « porté; telle est, à cet égard, leur bonne impression, qu'à « leur avis, si nous n'avions ainsi fait, jamais nos ministères « n'auraient eu de fruit. C'est ici le sentiment de tous, que « rien de mieux ne se pouvait faire, que ce que nous avons « fait : obtenir un jugement pour que la vérité fût connue. Le « roi et la reine nous ont témoigné grand contentement d'être « bien informés de nos affaires.

(1) Cf. Simon Rodriguès, *De origine et progr. S. J.*, pp. 72-74; Orlandini, *Hist. S. J.*, P. I, l. II, n° 51, pp. 37, 38.

« A la fin de l'entretien, son Altesse fit appeler sa fille « l'infante et son fils le prince, afin que nous les vissions[1]. « Il nous dit combien de garçons et de filles Dieu lui avait « donnés, ceux qui étaient morts et ceux qui survivent. Le roi, « comme la reine, nous ont en un mot témoigné beaucoup « d'affection[2]. »

Avant de les congédier, Jean III les chargea de la direction des pages de sa Cour[3], tenus de se confesser chaque semaine; il leur recommanda d'avoir bien soin d'eux. « Si ces « jeunes gens, leur dit-il, connaissent Dieu et le servent, ils « auront plus tard l'estime de tous, et leurs exemples amène- « ront la réforme de tous les laïques de mon royaume; s'ils « vivent comme ils le doivent, le peuple se modelant sur « eux, j'en ai l'assurance, la réforme des nobles suffira à la « réforme d'une grande partie de mes états. »

François Xavier sortit de cette première audience royale aussi satisfait que l'était le prince lui-même. Quelques jours après, le roi disait à Mascarenhas : « Quand il devrait m'en « coûter cher, je serais heureux d'avoir ici tous les hommes « de cette Compagnie. » De son côté, François écrivait à Ignace : « C'est chose dont on ne peut que s'émerveiller et « rendre à Notre-Seigneur de vives actions de grâces, que de « voir à quel point le roi est zélé pour la gloire de Dieu « et affectionné à toutes les choses bonnes et saintes ; nous « tous de la Compagnie, ceux de là-bas comme ceux d'ici,

(1) La reine, femme de Jean III, était Catherine, sœur de Charles-Quint. Son mariage avec Jean III datait du 5 septembre 1525. Elle témoigna toujours un vif intérêt à l'apôtre des Indes, lui fit remettre plusieurs fois des secours, et en particulier renonça, en sa faveur, à une contribution pour *ses droits de chaussure*, que François employait, comme nous le verrons, à payer ses catéchistes ou instituteurs. — L'infante Marie, née en juillet 1527, fut mariée en 1544 à Philippe, fils aîné de Charles-Quint, et mourut l'année suivante. — Le prince Jean, né au mois de mai 1537, mourut avant le roi son père. L'infante avait treize ans et le prince trois, quand ils furent présentés au saint.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 3, n° 5.

(3) Le P. Polanco dit qu'ils étaient plus de cent, et Orlandini près de cent. Cf. *Chronicon*, t. I, p. 87, n° 22; Orlandini, *Hist. S. J.*, l. I, n° 103.

« nous lui sommes très obligés pour sa bienveillance à notre « égard.[1] »

François et Simon ne trompèrent ni l'attente ni les désirs du pieux et zélé monarque. Sans retard, ils se mirent à l'œuvre. Ils prirent la direction spirituelle de quatre jeunes gentilshommes de la cour, que Jean III leur avait spécialement recommandés. Mais ils s'adonnèrent d'abord aux ministères humbles, au soin des malades dans les hôpitaux, à la visite journalière des prisons, à l'assistance des condamnés à mort, à l'instruction de quelques juifs venus d'Afrique pour se convertir, à l'enseignement du catéchisme aux enfants, aux exhortations des pauvres et des désœuvrés qu'ils rencontraient errants dans les rues ou réunis sur les places publiques. Le cercle de leurs travaux alla s'agrandissant peu à peu. L'estime et la faveur que leur témoignait ouvertement Jean III, l'éclat de leurs vertus, de leur humilité et de leur désintéressement surtout leur attirèrent la sympathie et la confiance de la haute société comme du peuple. Ils donnèrent les Exercices de saint Ignace, tantôt isolément, tantôt à des groupes de retraitants. Par les industries de leur zèle, Dieu écoutant leurs prières et bénissant leurs efforts, la vie chrétienne se renouvelait, se répandait comme à vue d'œil dans toutes les classes de la société.

Le roi exprima le désir qu'ils prêchassent dans les églises. Ils déférèrent à sa volonté; mais bientôt, assaillis par un concours toujours croissant de fidèles qui demandaient à les entretenir ou à se confesser, ils laissèrent, avec l'assentiment du roi, aux prédicateurs attitrés le soin de parler en chaire. Tout heureux du bien qui s'opérait, François écrivait à Ignace : « Autre nouvelle d'ici, c'est que la Cour est bien « réformée, et tellement qu'elle tient plus d'une maison reli« gieuse que d'une Cour. Un si grand nombre se confesse et « communie tous les huit jours, sans y manquer, qu'il y a « vraiment sujet d'en louer et bénir Dieu; et notre travail de « confessions est tel, que, fussions-nous deux fois plus nom-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 3, n° 6.

« breux, nous aurions encore des pénitents de reste pour nous « occuper tout le jour et une partie de la nuit. Encore il ne « s'agit que des gens de la Cour, sans parler du peuple. Quand « nous étions à Almérin[1], ceux qui venaient à la Cour pour « affaires s'émerveillaient d'y voir tant de communiants, les « dimanches et les fêtes, et, entraînés par cet exemple, ils « faisaient comme eux; de sorte que si nous étions plus « nombreux, nul ne viendrait négocier avec le roi qu'il ne « songeât à négocier avec Dieu. La multitude des commu- « nions ne nous a pas laissé le temps de prêcher; mais « comme il y a beaucoup de prédicateurs à la Cour, nous « avons laissé la prédication, persuadés que nous servions plus « utilement Notre-Seigneur au confessionnal qu'en chaire[2]. »

Jean III, on le conçoit, était ravi de ces résultats; ses espérances étaient dépassées, et son amour pour les deux apôtres et pour leur Compagnie ne faisait que grandir. Il demandait d'autres ouvriers, comme les deux qu'il avait sous les yeux; il songeait à fonder un collège et une maison de missionnaires ou résidence, pour les Pères de la Compagnie qu'on lui enverrait. « Je vous fais savoir, écrivait à Rome François, que « le roi trouve bonne notre manière d'agir, parce qu'il voit « de ses yeux les fruits qui en résultent; et, comme il en « espère de plus grands, si nous sommes un jour plus nom- « breux, il est décidé à fonder un collège et une maison des « nôtres, savoir de la Compagnie de Jésus. Le roi prend fort « à cœur la fondation de ces maisons. Nous ne lui en par- « lâmes jamais, *nec per nos, nec per tertias personas* : c'est de « sa pure et simple volonté qu'il s'est déterminé à les bâtir, « et, chaque fois que nous l'avons vu, il a ramené l'entretien « sur cette affaire.

(1) Durant l'hiver, le roi se rendait avec la famille royale à Almérin, pour s'y reposer. Il assigna aux Pères, près du parc royal, une habitation qu'il leur donna plus tard, après l'avoir fait disposer à leur usage, avec une chapelle dédiée à saint Roch, pour y résider tout le temps qu'il passerait lui-même à Almérin. Cf. Franco, *Synopsis annal. S. J. in Lusitania, Anno* 1540, nº 17.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 9, nº 8.

« L'été prochain, il bâtira le collège, à l'université de « Coïmbre; la maison sera, je pense, à Évora[1]; et je crois « que le roi écrira à Sa Sainteté, pour qu'elle lui envoie un « ou plusieurs sujets de la Compagnie qui aident Maître Simon « dans ses commencements.

« Le roi est si affectionné à notre Compagnie, il désire « tellement *tanquam unus ex nobis*, la voir grandir, et cela « pour le seul honneur et amour de Notre-Seigneur, qu'il « nous oblige par là à lui être *propter Deum* de perpétuels « serviteurs. Vraiment, en présence d'une si bonne et si « ardente volonté, accompagnée d'œuvres si parfaites, il nous « semble que nous serions bien coupables aux yeux de Dieu « notre Seigneur, si nous ne reconnaissions pas l'obligation « que nous avons à ceux qui se signalent ainsi au service de « sa divine Majesté. Oui, nous croirions tomber dans le péché « d'ingratitude, si, tous les jours de notre vie, nous ne nous « souvenions de son Altesse, dans nos indignes oraisons « et sacrifices, si grandes sont nos obligations à son « endroit[2]... »

Ajoutons qu'à voir le bien qui s'opérait dans sa capitale, et celui que le présent lui permettait d'espérer dans l'avenir, Jean III se demandait s'il ne serait pas opportun de retenir les deux apôtres à Lisbonne et de renoncer, du moins pour un temps, à les envoyer aux Indes. François fait connaître les hésitations du roi sur ce point et l'avis de plusieurs personnages influents de la Cour : « Bien des personnes de notre « connaissance travaillent à empêcher notre départ pour les « Indes. Il leur semble que nous ferions ici plus de fruit « qu'aux Indes, par la confession, les entretiens particuliers, « les Exercices spirituels, l'administration des sacrements, « l'exhortation au fréquent usage de la Pénitence et de « l'Eucharistie et la prédication de la parole de Dieu. Parmi

(1) Le collège de Coïmbre s'ouvrit en 1542 et celui d'Évora en 1551. Ce dernier fut fondé par le cardinal Henri. Cf. Polanco, *Chronicon*. t. I, nº 45; Orland. *Hist. S. J.*, l. III, nº 83; l. XI, nº 68.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 9, nº 2.

« ceux qui travaillent ainsi dans l'espérance de ce fruit plus « grand se trouvent le confesseur et le prédicateur du roi[1]. »

Dans une autre lettre, François parle des hésitations de Jean III et du sentiment de deux évêques qui se prononçaient fortement pour qu'ils fussent envoyés tous les deux aux Indes. « L'évêque[2], notre ami, nous a dit que le roi n'était pas encore « bien décidé à nous envoyer aux Indes, persuadé qu'ici « nous servirions aussi bien Notre-Seigneur que là-bas. Deux « évêques ont insisté pour qu'on nous envoie. Ils estiment que « pour aucun motif nous ne devons rester ici, et qu'aux Indes « nous convertirons quelques rois. »

De son côté, Rodriguès écrivait, peu de jours après : « Quant « au départ pour les Indes, Maître François et moi ne sommes « pas sans inquiétude. Le roi, dit-on, n'y consentirait pas; il « croit notre présence nécessaire à la cour. Nous lui avons « fait parler; mais nous n'avons pas eu de réponse[3]. » L'inquiétude était loin d'être anxieuse : nulle trace d'anxiété dans les lettres de François. Son grand cœur embrassait le monde et n'aspirait qu'à conquérir à Dieu des nations infidèles; mais, à l'école d'Ignace, il s'était inébranlablement fondé sur l'indifférence et il s'abandonnait entre les mains de l'obéissance qui étaient pour lui les mains de Dieu. Rodriguès resta définitivement à Lisbonne et lui alla travailler aux Indes et mourir aux portes de la Chine. Si les rôles eussent été changés, François eût évangélisé Lisbonne et le Portugal, et, on peut le croire, eût conquis en Europe, comme il l'a fait aux Indes et au Japon, la double couronne d'apôtre et de saint.

En attendant que le roi prît une décision, et tout en faisant l'œuvre de Dieu à Lisbonne, François Xavier et Simon Rodriguès se préoccupèrent de s'adjoindre des compagnons, plus faciles à trouver, observe François, pour demeurer à Lisbonne que pour aller aux Indes. « Nous sommes activement, écrivait-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, ep. 3, nº 7.

(2) L'évêque titulaire, Ambroise Pereira. Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 4, nº 4.

(3) Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 6, nº 7.

« il à Maître Ignace, à la recherche de quelques prêtres, qui « veuillent, pour le seul service de Dieu et le salut des âmes, « aller aux Indes avec nous. Il me semble que nous ne saurions « mieux servir Notre-Seigneur, en ce moment, qu'en pour-« suivant cette recherche. Que nous soyons une douzaine « de prêtres, tous d'un même esprit, d'une même volonté, « et nous ne pourrons manquer de faire beaucoup de fruit. « Dèjà il s'en découvre quelques-uns. Un prêtre que nous « avions connu à Paris[1], nous a promis de venir avec « nous, d'aller aux Indes avec les mêmes désirs que ceux qui « nous y mènent. Celui-là, nous le croyons, est très sûr ; car « il a déjà fait ses preuves. Un autre, qui n'est que sous-« diacre[2] mais qui sera bientôt ordonné prêtre, s'offre aussi « à nous de très bonne volonté. Outre ces deux, un docteur « médecin[3], lui aussi fort connu de nous à Paris, a promis « de nous suivre. Il n'usera là-bas de son art que pour sauver « les âmes et les attirer à la connaissance de leur Créateur et « Seigneur, sans y rechercher aucun autre intérêt. Nous nous « préoccupons fort de ne nous adjoindre que des personnes « bien dégagées de toute apparence d'avarice, afin que nul ne « puisse concevoir le soupçon que nous recherchons moins le « spirituel que le temporel[4]. »

Par l'intermédiaire de Jean III et de leurs compagnons de Rome, ils demandèrent au Souverain Pontife divers pouvoirs qui leur paraissaient devoir être indispensables ou utiles dans

(1) Gonsalve de Medeyros, qui fut plus tard supérieur de la résidence de Saint-Antoine, à Lisbonne, et vice-provincial. Il mourut à Lisbonne, le 4 avril 1552. — Le 22 octobre, le P. Rodriguès écrivait à saint Ignace qu'ils étaient déjà au nombre de six associés : François Xavier, Simon Rodriguès, Paul de Camerino, Gonsalve de Medeyros, François Mansilhas et Emmanuel de Santa-Clara. Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 7, n° 1.

(2) Son nom est inconnu. Ce n'est pas François Mansilhas, qui, à cette époque, n'était pas dans les ordres, ni le P. Godinho, qui reçut les ordres mineurs à Évora, le 9 mars 1533, et la prêtrise dans la Compagnie, à Coïmbre, au mois d'avril 1546.

(3) Le docteur M. Serran.

(4) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 3, n° 3.

les Indes. Quatre brefs leur furent successivement envoyés. Par l'un d'eux, du 27 juillet 1540, François était institué nonce du Saint-Siège[1].

François dut renoncer, en Portugal, à la joie légitime d'embrasser, avant de partir pour les Indes, le docteur Navarro[2], son parent. Il l'avait connu et aimé, durant son enfance et sa jeunesse; il en avait reçu maintes fois, sinon des leçons du moins des conseils et des marques d'un vif intérêt; il s'était fait un devoir de reconnaissance, comme un bonheur, de lui écrire, par intervalles, de Paris et de Rome. De son côté, Martin d'Azpilcueta témoignait un vif désir de voir, une dernière fois, le fils bien-aimé de Doña Maria de Azpilcueta, sa nièce. Le docteur Navarro occupait la chaire de *prima*, dans l'université de

(1) On trouve le texte intégral de ces quatre brefs dans l'*Histoire* manuscrite *de la Compagnie de Jésus dans les Indes*, par le P. Sébastien Gonzalvès, chap. VII et VIII. Le P. François de Sousa (*Oriente conquistado*, conq. I. D. I, no 12) dit que, de son temps, ces quatre brefs originaux se conservaient sous une enveloppe en velours vert, à la sacristie de Goa. Le premier portait la date du 27 juillet 1540; le second, plus ample, celle du 2 août, et les deux autres la date du 4 octobre de la même année. Les deux premiers contenaient la nomination de Maître François comme nonce, et l'énumération des pouvoirs qui lui étaient accordés par le Saint-Siège; par le troisième, le Souverain Pontife recommandait son légat à tous les princes et seigneurs de la côte orientale de l'Afrique, de la mer rouge, du golfe persique et des Indes, en deçà et au delà du Gange; enfin, le quatrième était un bref de recommandation adressé à David, empereur d'Éthiopie.

(2) Martin de Azpilcueta, dit le docteur Navarro, naquit à Barasoain, proche de Pampelune, le 13 décembre 1493. Son père, cadet de la maison des Azpilcueta, était venu s'établir à Barasoain, en y épousant Marie de Jaureguicar, fille de la noble et antique famille basque de ce nom. Après avoir étudié les arts et la théologie à l'université d'Alcala, il vint étudier, à l'université de Toulouse, la théologie encore et l'un et l'autre droits. Rentrant en son pays, il prit à Roncevaux l'habit des chanoines réguliers et y fit sa profession. De là, en 1535, il alla à Salamanque, pour y enseigner, pendant quatorze ans, le droit canon, dans la chaire *primaria*. Sur la demande ou mieux sur l'ordre d'Élisabeth, sœur de Jean III de Portugal, devenue impératrice et reine d'Espagne en 1526, Martin enseigna, seize ans (1539-1555), à l'université de Coïmbre. En 1555, il revint en Navarre, et, en mai 1569, il se retira à Rome, où il mourut, le 22 juin 1586. Son corps fut enseveli dans l'église Saint-Antoine des Portugais.

Coïmbre. Par un marchand navarrais, il avait appris l'arrivée de François à Lisbonne et son prochain départ pour les Indes. Il se hâta de lui écrire pour le presser de venir le voir, et il s'adressa, en même temps, au roi pour qu'il commandât à François, si c'était nécessaire, de se rendre à Coïmbre. S'il lui ménageait cette douce consolation, il offrait à Jean III, si porté à favoriser les études, de faire deux leçons extraordinaires, une de matières spirituelles et l'autre de droit canon ou autre faculté. François répondit aux affectueuses et pressantes invitations du docteur. Nous possédons deux de ses lettres, où se manifestent sa vive reconnaissance pour son oncle, dont le souvenir éveillait en lui celui de sa mère, et son désir sincère de l'embrasser une dernière fois : « J'ai reçu de vous, depuis « que je suis à Lisbonne, deux lettres et toutes deux *amoris et* « *pietatis erga me plenas*. Que Jésus Notre-Seigneur, pour « l'amour de qui vous vous êtes déterminé à me les écrire, « vous récompense d'une si grande charité et bienveillance ; « car, pour moi, quelle que soit ma bonne volonté, je ne puis « acquitter l'obligation que je vous ai, ni répondre dignement « à la grande affection que vous me témoignez. Aussi, con- « naissant ma misère et mon impuissance complète, c'est à « Dieu que je remets, avec confiance, le soin de payer mes « dettes envers vous. Je serais heureux qu'il s'offrît une « occasion de vous voir ; je demande à Dieu notre Seigneur, « qu'aux nombreuses grâces que j'ai reçues de sa divine « Majesté, s'ajoute celle de vous embrasser, avant que mon « compagnon et moi ne partions pour les Indes[1]. » Dans la seconde lettre, François laisse espérer au docteur la prochaine réalisation de leurs vœux. « Le reste, je le remets à « notre première entrevue ; ce sera quand vous y penserez le « moins, car la si vive affection que vous me témoignez, dans « vos lettres, me fait une obligation de vous obéir en ce point[2]. »

L'entrevue tant désirée de part et d'autre n'eut pas lieu[3].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 6, n° 1, 2.

(2) Cf. *Ibid.*, ep. 8, n° 2.

(3) Encore ici, pour mettre plus en relief l'esprit de sacrifice de leur héros,

Le docteur Navarro ne pouvait suspendre ses cours pour faire le voyage de Lisbonne; et le roi n'ayant mis fin qu'au dernier moment à ses hésitations sur la destination à donner aux deux Pères, François ne s'appartint plus, durant les jours qui précédèrent son départ. Seul à partir, il eut à recevoir les témoignages de regret et de confiance de tous ceux à qui le P. Rodriguès et lui avaient fait du bien. On accourait, en nombre, tous les jours, pour entendre une dernière parole de sa bouche, recevoir un dernier conseil ou se confesser à lui encore une fois. La vie des saints est faite de privations et de renoncements. Dieu veut par là détacher entièrement ses élus de tout ce qui n'est pas lui et leur faire mériter la splendide récompense qu'il leur prépare dans son royaume.

Jean III avait enfin pris une décision et arrêté que François seul irait aux Indes et que Simon Rodriguès resterait à Lisbonne. François allait naviguer sur le *Saint-Jacques*, vaisseau du gouverneur Don Martin Alphonse de Sousa[1], comme il l'annonce à Maître Ignace et à tous ses frères de Rome, dans une lettre du 18 mars 1541. « Le roi nous envoie « bien enrichis de ses faveurs; il nous a fort recommandés au « vice-roi, qui, cette année, se rend aux Indes. Celui-ci nous « témoigne grande affection; son vaisseau est le nôtre et il ne « veut pas qu'autre que lui s'occupe de notre embarquement; « il veut nous pourvoir lui-même de tout le nécessaire, jusqu'à « exiger que nous mangions à sa table. J'entre dans ces détails « uniquement pour vous montrer que, grâce à la faveur du « gouverneur et à la grande autorité qu'il a dans ces pays « infidèles, nous y pourrons faire beaucoup de bien. Le vice- « roi a déjà vécu de longues années dans l'Inde; il est grand « homme de bien; on le tient pour tel ici, et il est là-bas aimé « de tous[2]. »

les biographes prêtent à François des sentiments qu'il n'avait sans doute pas. Il aurait, prétendent-ils, refusé par mortification la démarche qu'il avait promis de faire.

(1) Don M. A. de Sousa était le neuvième gouverneur de l'Inde. Le titre de vice-roi ne fut point donné à tous les gouverneurs.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 9, n° 3.

Les dispositions à prendre pour recevoir François à bord selon ses goûts n'étaient, on le devine, ni coûteuses ni difficiles. Jean III chargea Don Antonio de Ataïde, comte de Castanheira, de s'informer auprès de l'apôtre des choses qui lui seraient nécessaires pour la traversée et de les lui procurer. Tout ce que le comte put obtenir fut que le Père acceptât, pour lui et ses compagnons, une soutane de laine grossière, afin de se protéger contre les froids du cap de Bonne-Espérance, et quelques livres pieux qu'on ne trouverait pas dans l'Inde. Il ne voulut pas de provisions de bouche; encore moins accepta-t-il un serviteur que lui offrit Don Antonio. « Il le faut pour votre dignité, lui dit le comte; vous « ne pouvez pas laver votre linge, ni vous occuper du pot-au-« feu. » A cela, d'un air modeste et grave, François répondit : « Señor, ce grand souci de sauvegarder une prétendue dignité, « ce zèle pour accomplir de prétendus devoirs, a mis la chré-« tienté dans le déplorable état où nous la voyons. Pour moi, « j'entends laver mon linge, m'occuper du pot-au-feu, et servir « encore les autres; à quoi j'espère ne perdre rien de mon « autorité. » Le comte demeura très frappé de ces paroles; souvent depuis il les rappela, en disant : « Chargé d'approvi-« sionner les gens qui sur ces vaisseaux étaient au service du « roi, j'eus fort à faire avec la plupart, pour les empêcher de « demander ou même de prendre plus qu'on ne leur voulait « donner; et autant et plus avec le P. Maître François, pour « obtenir qu'il ne refusât pas absolument tout, et consentît à « accepter du roi quelque bagatelle [1]. »

Le 18 mars 1541, François écrivit une dernière fois de Lisbonne à Maître Ignace. Il lui demanda avec instance des conseils sur la conduite à tenir parmi les infidèles. « L'expérience, « sans doute, nous éclairera sur quelques points, mais nous « espérons de Dieu notre Seigneur qu'il plaira à sa divine « Majesté, comme il lui a plu jusqu'à présent, de nous éclairer, « par votre moyen, sur tout le reste, et de nous apprendre ainsi

(1) Cf. Sébastien Gonzalvès : *Histoire manuscrite de la Compagnie de Jésus dans l'Inde.*

« comment nous devons le servir. Nous craignons, en effet, « qu'il ne nous arrive ce qui arrive à tant d'autres à qui « Dieu refuse bien des choses, parce qu'ils négligent de demander et de recevoir d'autrui ou ne le veulent point faire. « Dieu donnerait si, humiliant notre entendement, nous sollicitions dans nos œuvres aide et conseil, surtout de ceux « qu'il a plu à sa divine Majesté d'établir ses médiateurs, « entre elle et nous. Ainsi donc, écrivez-nous vos avis, indiquez-nous à quelles industries nous devons recourir, selon « qu'il vous paraîtra, afin de mieux servir Dieu notre Seigneur, « puisque tous nous désirons que Jésus-Christ Notre-Seigneur « nous manifeste par vous sa volonté. Puis, dans vos prières, « nous désirons *ultra solitam memoriam* un souvenir plus particulier. La longue traversée, des relations avec les Gentils, « si neuves pour notre petit savoir, tout cela exige plus de « secours que de coutume[1]. »

En demandant au P. Ignace de lui écrire, François promet d'écrire, de son côté, longuement, par les premiers vaisseaux, et de lui donner sur toutes choses des renseignements complets; il termine par ces lignes : « D'ici, plus rien à vous « apprendre, si ce n'est que nous sommes sur le point de nous « embarquer[2]. En finissant, nous demandons à Jésus-Christ « Notre-Seigneur la grâce de nous revoir et de nous réunir « corporellement en l'autre vie. Je ne sais, en effet, si nous « nous reverrons jamais en la vie présente : il y a si loin de « Rome aux Indes! Puis la moisson des Indes est assez abondante pour qu'on n'aille point chercher de moisson ailleurs. « Celui-là donc qui, le premier, arrivera au ciel, et là-haut « *non invenerit fratrem quem in Domino diligit*, qu'il prie Jésus-« Christ Notre-Seigneur de nous y réunir tous dans la gloire[3]. »

François Xavier, suivi de Paul de Camerino, de François de Mansilhas et du novice coadjuteur Jacques Rodriguès,

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 9, n° 6.

(2) Au dernier moment, l'embarquement fut retardé jusqu'au 7 avril, veille de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, et jour anniversaire de la naissance de l'apôtre des Indes.

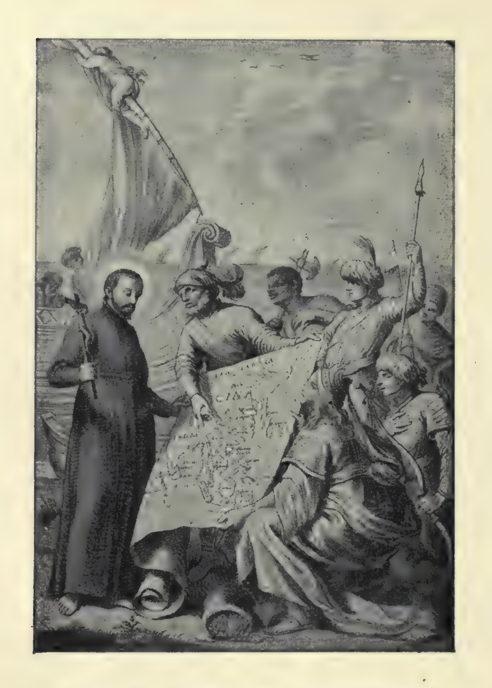
(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 9, n° 6.

s'embarqua sur le *Saint-Jacques* et quitta le port de Lisbonne le 7 avril 1541[1]. Une tradition veut qu'avant de monter sur le navire, voulant dire un dernier adieu au peuple et aux nombreux gentilshommes venus pour assister à son départ, il ait prêché sur la plage de Belem. Les religieux du couvent de Torre-de-Belem lui auraient procuré une chaire mobile qui demeura ensuite vénérée dans leur église, jusqu'à ce que, à la prière de Doña Catarina, fille de Jean IV, elle fût transportée dans la chapelle du palais de Bemporta.

La veille ou le matin même, François était venu célébrer le saint sacrifice dans le sanctuaire de Notre-Dame de Nazareth pour recommander son voyage à la Mère de Dieu. Tandis qu'il disait la messe, deux gentilshommes, non loin du sanctuaire, vidaient une querelle, l'épée à la main. L'un d'eux tombe grièvement blessé; on court chercher un prêtre et l'on trouve François à sa descente de l'autel. L'apôtre arrive en toute hâte auprès du gentilhomme blessé et le confesse; mais quand il faut en venir à l'absolution, le mourant refuse de pardonner à son adversaire. « J'aime mieux aller en enfer, répond-il à François, qui, pour vaincre son obstination, a fait appel à la justice de Dieu. — Mais pardonneriez-vous, reprend l'apôtre, si Dieu vous accordait la vie? — Oui, je pardonnerais, répond le jeune homme interdit à cette question. » François lève les yeux au ciel, demande pour le gentilhomme l'assurance de la vie temporelle, afin que son âme ne périsse pas éternellement; puis, se sentant exaucé, déclare au blessé qu'il ne mourra pas de sa blessure. Frappé de l'accent convaincu du saint, celui-ci n'en doute pas; il pardonne et guérit comme François le lui avait promis[2].

(1) Le *Saint-Jacques* réunissait, entre mariniers, soldats et passagers, près de mille personnes. Quatre autres vaisseaux naviguaient avec le *Saint-Jacques;* le *Saint-Pierre* commandé par D. Alvaro de Ataïde de Gama, le dernier fils de l'amiral Vasco de Gama; le *Sainte-Croix*, commandé par François de Sousa; le *Saint-Esprit*, commandé par Alvaro Barradas, et enfin le vaisseau *Fleur de la mer*, commandé par Luis Cayado.

(2) Cf. Sébastien Gonzalvès, *Histoire manuscrite de la Compagnie de Jésus dans l'Inde.*



Carte des conquêtes apostoliques
de S. François Xavier

LIVRE DEUXIÈME



Vœux des premiers jésuites à Montmartre (Baumeister)

LIVRE DEUXIÈME

1542-1546

CHAPITRE PREMIER

François Xavier à Mozambique, à Socotora, à Goa. — État des possessions portugaises et de la religion dans les Indes, à l'arrivée de François. — Le collège de Sainte-Foi. — Ministères apostoliques de François Xavier à Goa. — Il part pour le cap Comorin.

Dans deux lettres adressées à saint Ignace, l'une de Mozambique le 1er janvier 1542, l'autre de Goa le 20 septembre de la même année[1], François raconte en détail les péripéties de sa longue navigation et les divers incidents survenus à Mozambique, à Mélinde et à Socotora.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 11, 12.

Nous ne saurions puiser à meilleure source pour notre récit. Aux procès de canonisation, nous emprunterons quelques autres détails et plusieurs traits édifiants, que la modestie de l'apôtre se refusa à manifester, mais que des témoins oculaires ont, dans la suite, attestés sous serment.

Sur les côtes de la Guinée, les passagers, comme l'équipage, eurent à souffrir pendant quarante jours, des temps calmes prolongés et des vents contraires. Deux mois durant, François subit le mal de mer. Toutefois, le généreux apôtre ne se donna aucun repos. Le navire portait plus de huit cents passagers, soldats et matelots, entassés sur le pont, dans les cabines, dans tous les recoins laissés libres par les provisions et les armes, ou qui n'étaient pas strictement réservés pour les manœuvres du vaisseau. C'était un vaste champ ouvert au zèle de François et de ses deux compagnons. Tous les dimanches, François prêchait aux matelots et aux passagers réunis. Aux malades, il prodiguait les soins matériels et spirituels que réclamait leur état. Pour faire du bien à tous, il ne négligeait aucune occasion de prévenir leurs désirs et de leur rendre tous les services qu'il pouvait. Aussi un témoin au procès de canonisation dit-il que « tous le considéraient comme un saint ». Lui-même, par ce qu'il nous dit des sentiments du gouverneur, des matelots et des passagers, nous marque, sans y penser, quels exemples de désintéressement et de constante charité il donna autour de lui : « Ce nous est « une consolation, et pas des moindres, de savoir le seigneur « gouverneur et tous les gentilshommes de la flotte bien per- « suadés que nos désirs sont très différents de ceux du monde « et tendent à plaire, non pas aux hommes, mais à Dieu seul. « Telle, en effet, était la nature des peines et des labeurs à « embrasser, que, pour le monde entier, je n'aurais pas osé « les affronter, même un seul jour. Nous rendons grâces à « Dieu de nous avoir donné et la vue de notre infirmité et la « force de remplir notre devoir[1]. »

Dans sa lettre datée de Goa, François revient en des termes

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 11, n° 3.

plus explicites sur ce sentiment de reconnaissance envers Dieu : « Je demeure très obligé à Notre-Seigneur, écrit-il, de « m'avoir fait la grâce de rencontrer, en traversant le royaume « des poissons, tant d'hommes à qui j'ai pu prêcher la vérité « divine et administrer le sacrement de pénitence, remède spi- « rituel aussi nécessaire sur mer que sur terre[1]. »

Le gouverneur s'arrêta à Mozambique pour y passer six mois d'hivernage. Ce fut pour l'apôtre des Indes l'occasion de montrer un plus grand dévouement et d'affronter de plus grandes fatigues. Une épidémie se déclara « parmi cette multitude qui remplissait les cinq vaisseaux »; il y eut quatre-vingts morts. Avec Paul de Camerino et François de Mansilhas, le saint prodigua ses soins aux malades dans l'hôpital. Ses compagnons s'occupaient plus spécialement des corps, lui des âmes. Il confessait et donnait la communion, sans pouvoir cependant suffire seul à l'ouvrage. Souvent il allait confesser hors de l'hôpital et, tous les dimanches, il prêchait en présence du gouverneur.

Ce dévouement et ces fatigues de jour et de nuit, ses austérités, la nourriture grossière qu'il ne prenait même pas en quantité suffisante et au temps voulu, enfin l'air malsain qu'il respirait auprès des malades, amenèrent une fièvre violente; il fut saigné neuf fois et eut pendant trois jours le délire. On observa que, pendant le délire de la fièvre, si on lui parlait de choses spirituelles, il cessait de divaguer. « Le « plus malade de tous, disait un des médecins de l'hôpital, « c'est en somme Maître François, qui soigne sans trêve « tous les autres[2]. » On le pria d'interrompre son travail incessant, pour essayer de se remettre; il répondit : « Cette « nuit justement j'ai à m'occuper d'un frère qui est en mau-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 12, n° 2.

(2) Cf. *Procès ordinaire*, f. 395b. — La maladie de François aurait été très dangereuse et causée surtout par l'haleine contagieuse des malades auxquels il donnait ses soins. Le P. Barzée écrivait de Goa à Coïmbre, le 10 décembre 1548 : « Arrivés à Mozambique, nous prîmes logement à l'hôpital. Le vicaire « nous avertit de nous tenir en garde contre l'haleine des malades, parce « que les fièvres qu'il y a dans ce pays sont toutes contagieuses. Pour ne

« vais chemin : cela fait, je me reposerai. » Ce frère était un matelot, dont on désespérait depuis plusieurs jours, et à qui la fièvre ne laissait pas un moment lucide. Le lendemain matin, tous les malades vus, le médecin entra dans le petit local où couchait le Père, pour le visiter. Il trouva le matelot dans le lit de Maître François, un pauvre lit de camp fait de cordages entrelacés, sans autre garniture qu'un vieux drap en lambeaux et un oreiller. Le long du lit était un affût de fauconneau; sur le bois nu de l'affût, près du chevet du lit, Maître François se tenait assis, causant avec le matelot. Ce pauvre malade, jusque-là dans le délire, avait recouvré le plein usage de sa raison, dès qu'on l'eut étendu sur le lit du saint. Il se confessa, reçut le très Saint-Sacrement, et mourut sur le soir du même jour. « Maître François eut « grande joie de cette fin. Du reste, on le voyait toujours « content, et quelque grandes qu'elles fussent, les souffrances « n'altéraient pas sa joie [1]. » Il se reposa quelques jours et, à peine convalescent, il reprit ses travaux.

Cependant le gouverneur, malade lui-même, avait hâte d'arriver à Goa, située à neuf cents lieues de Mozambique. Il décida que François seul partirait avec lui; Paul de Camerino et François de Mansilhas resteraient auprès des malades, pour quitter Mozambique au mois de septembre.

La traversée de Mozambique à Goa fut d'un peu plus de deux mois. On ne s'arrêta que quelques jours à Mélinde. Il y avait dans les environs de cette ville un cimetière pour les marchands portugais, avec des croix sur les tombes. En dehors même du cimetière, une grande croix avait été dressée par les Portugais. François ressentit, dit-il, une indicible joie, en voyant la croix triompher ainsi sur un sol mahométan. Un matelot était mort sur le vaisseau; on lui fit, à Mélinde, de solennelles obsèques qui excitèrent l'admiration des infidèles.

« s'être pas précautionné à cet égard, ajouta le vicaire, le Père Maître « François fut bien près de mourir, dans ce même hôpital. » Cf. *Select. Ind. epist.*, p. 50, n° 7.

(1) Cf. *Procès ordinaire*, f. 396ª.

Un des principaux mahométans de la ville demanda à François si les temples chrétiens étaient bien fréquentés et si les fidèles étaient assidus et fervents à honorer Jésus-Christ? Il se plaignait de l'indifférence générale des sectateurs de Mahomet, et l'attribuait au châtiment de quelque grand crime commis par les habitants du pays. Des dix-sept mosquées que possédait la ville, trois seulement étaient fréquentées, et encore n'était-ce que par un petit nombre de croyants. François lui répondit entre autres choses que Dieu, qui est la vérité même, regardait avec horreur les infidèles et leurs prières, et qu'il voulait faire cesser ces hommages et ces prières, objet de réprobation à ses yeux. Le mahométan n'entrait guère dans ces sentiments. Survint un de leurs *Cacis*, ou docteur très versé dans la doctrine de Mahomet. Celui-ci confessa que si Mahomet ne revenait pas sur la terre avant deux ans, pour se manifester, relever son culte et la confiance de ses sectateurs, lui-même renoncerait à sa religion, qui ne lui apportait ni sécurité, ni paix. « C'est, en effet, le propre des infidèles, « observe l'apôtre des Indes, de vivre d'une vie pleine de « troubles et d'angoisses; c'est, à leur égard, le plus grand « des bienfaits de Dieu, que de les avertir ainsi et de les « ramener, de temps en temps, de leur aveuglement à la « connaissance de la vérité[1]. »

De Mélinde, on passa à l'île de Socotora. L'île était habitée par des chrétiens qui ne l'étaient que de nom. En allant aux Indes, saint Thomas y avait annoncé la foi que les Jacobites avaient ensuite altérée. En 1507, par ordre du roi Emmanuel, Tristan da Cunha en avait pris possession, après en avoir expulsé les fils du roi de Caxem, et y avait bâti une forteresse. En partant, il y laissa Alphonse de Noronha pour gouverneur et un religieux franciscain, le P. Antoine de Laurière. Celui-ci enseigna la vraie doctrine aux habitants et fit convertir la mosquée en église, sous le titre de Notre-Dame de la Victoire. Après la mort du saint religieux, qui ne fut pas remplacé, les habitants oublièrent peu à peu les vérités de la foi et reprirent

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 12, n° 8.

leurs anciennes pratiques païennes. En 1511, Albuquerque fit démolir la forteresse qu'il ne jugeait plus utile pour maintenir dans l'île la domination portugaise; dès lors, les Portugais n'y vinrent plus qu'en passant, pour leurs transactions commerciales.

Quand François Xavier arriva à Socotora, la religion des habitants n'était plus qu'un mélange de judaïsme, de mahométisme et de christianisme. Ils portaient encore les noms de Marie et des Apôtres, rendaient hommage à la croix qu'on voyait dans leurs habitations ou suspendue à leur cou, observaient les jeûnes et les fêtes de l'Église et récitaient leurs prières en une langue qu'ils n'entendaient pas[1]. Leurs *Cacis*, qui leur servaient de prêtres, ne savaient ni lire, ni écrire, n'avaient pas de livres et ignoraient même l'existence du baptême.

François baptisa un grand nombre d'enfants, « ce que les « parents, dit-il, agréèrent de très bon cœur ». « Entre les « enfants que je voulais baptiser, ajoute-t-il, il s'en trouva « deux qui étaient, à mon insu, fils d'une mahométane ; quand « vint leur tour, ils s'enfuirent vers leur mère et se plaignirent « à elle que j'eusse voulu les baptiser, et cette femme vint m'en « faire des reproches. A quoi les chrétiens de Socotora répon- « dirent, en criant : *Ils sont indignes d'un si grand bien, et nous « ne souffririons pas qu'un seul mahométan se fît chrétien!* C'est « à ce point qu'ils se haïssent[2]. » Les chrétiens supplièrent François de rester avec eux ; lui, de son côté, pria Alphonse de Sousa de le lui permettre ; mais l'île étant exposée aux incursions des mahométans, le gouverneur ne le voulut pas, lui donnant l'assurance qu'il aurait ailleurs des chrétiens à qui son ministère serait autant ou plus nécessaire qu'aux habitants de Socotora.

Partis de Mozambique à la fin de février 1542, ils parvinrent à Goa le 6 mai. Les cinq navires demeurés à Mozambique

(1) En chaldéen, dit François qui prit copie de plusieurs de leurs prières; d'autres disent en hébreu.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 12, n° 11.

reprirent la mer au mois de mars : quatre arrivèrent à bon port; le plus grand, chargé de riches marchandises, périt; l'équipage seul se sauva.

La ville de Goa est située sur la côte sud de l'île qui porte son nom[1], et à douze kilomètres de l'embouchure de la Mandova, qui la sépare de la terre ferme. Elle fut conquise sur les Arabes, en 1510, par Alphonse d'Albuquerque. A la suite de cette conquête, Goa devint le centre des possessions portugaises en Orient, et l'entrepôt du commerce de l'Europe. Les vice-rois y avaient leur résidence. Au dire de François Xavier, Goa était une belle ville, remplie de chrétiens. Elle avait une magnifique cathédrale, beaucoup d'autres églises, et un couvent de religieux de Saint-François. Les chanoines de la cathédrale et les religieux du couvent étaient nombreux.

Avant de suivre François Xavier dans son ministère et ses courses apostoliques, il sera utile, pour l'intelligence du récit, de jeter un regard sur les conquêtes des Portugais dans les Indes et dans les contrées adjacentes, et sur l'état du christianisme dans ces vastes régions.

Au temps où y pénétrèrent les Portugais, l'Inde proprement dite, comprise entre l'Indus et le Gange, était gouvernée par cinq puissants monarques, dont chacun avait pour tributaires plusieurs petits royaumes. C'étaient les rois de Cambaye, de Delhi, de Decan, de Narsingue et de Calicut. Le roi de Calicut, plus connu sous le nom de Zamorin, avait ses états sur les côtes du Malabar; mais plusieurs ports de ces côtes relevaient du roi de Narsingue, dont les vastes états s'étendaient sur tout le Coromandel. L'idolâtrie était la religion dominante dans la plupart de ces royaumes. Les populations étaient partagées, comme de nos jours encore, en castes : les brahmes formaient la plus noble des castes, la caste sacerdo-

(1) La ville actuelle de Goa, *Villanova-da-Goa* ou *Pandjim* (Long. E. 71° 35'; lat. N. 15° 30'), comprend la ville du temps de saint François Xavier ou ancienne ville, principalement habitée par le clergé, et la ville nouvelle, plus salubre, située à 8 kilom. plus au N. Celle-ci, depuis 1765, a presque entièrement remplacé l'ancienne.

tale. Fiers de l'origine divine qu'ils s'attribuaient, les brahmes se croyaient souillés, s'ils mangeaient avec des personnes d'une autre caste, fût-ce même avec des rois. Après les brahmes venaient deux ordres de noblesse. Enfin, le peuple se divisait également en castes, d'après les diverses professions de marchands, de cultivateurs, d'artisans et même de voleurs. Les parias formaient la dernière caste, adonnée aux plus bas offices et méprisée de tous.

Le brahmanisme était la religion dominante dans ces vastes contrées. A la suite de leurs relations commerciales avec les habitants, les mahométans s'étaient établis sur divers points de l'Inde, et y avaient implanté leurs croyances. Dans les villes du littoral, on rencontrait encore des juifs, que l'amour du lucre avait amenés dans l'Inde ou qui y étaient venus chercher un refuge après la ruine de Jérusalem.

Parti de Lisbonne en juillet 1497, Vasco de Gama, le premier parmi les explorateurs portugais, doubla le cap de Bonne-Espérance, visita, sur la côte orientale de l'Afrique, l'île de Mozambique et les villes de Mombaze et de Mélinde. De là il se rendit à Calicut, et, passant par les îles Anquédives, rentra à Lisbonne en septembre 1499, deux ans après son départ. A dater de ce jour, le roi de Portugal, Emmanuel, envoya, tous les ans, jusqu'en 1505, des flottes commandées par d'autres explorateurs, amiraux ou capitaines, avec mission de nouer des relations commerciales, d'établir des comptoirs, de courir les mers pour empêcher le commerce des mahométans sur les côtes de l'Inde, et de rapporter, au profit de la couronne, de riches cargaisons de denrées, d'or, de pierreries et d'autres objets de valeur. Dans un second voyage (1502-1503), Vasco de Gama établit des comptoirs à Sofala, à Mozambique, à Quiloa, sur la côte orientale d'Afrique, et dans les Indes, à Cananor, à Calicut et à Cochin. L'année suivante, Alphonse d'Albuquerque construisit une forteresse portugaise à Cochin et organisa un comptoir ou factorerie à Coulam.

En 1505, Don François de Almeïda jeta les premiers fondements solides de la conquête de l'Inde et des contrées voisines par le Portugal. Envoyé pour résider, avec le titre de gouver-

neur et plein pouvoir sur les forces portugaises, il avait ordre de bâtir des forteresses dans les centres commerciaux et de prendre ensuite le titre de vice-roi. Il éleva une première forteresse aux îles Anquédives, une seconde à Cochin; il traita avec le roi de Narsingue. Sous son gouvernement, Diego Fernando Pereira découvrit (1506) l'île de Socotora; Ruiz Laurent Ravasco rendit tributaire le roi de Zanzibar.

Avec Alphonse d'Albuquerque, qui succéda à Don François d'Almeïda (1508), les possessions et l'influence des Portugais s'accrurent rapidement. Après une malheureuse expédition contre Calicut, Albuquerque s'allie avec le roi de Narsingue, s'empare de Goa (1510), pour en faire l'entrepôt du commerce des Indes, va faire la conquête de Malacca (1511), centre du commerce de l'Arabie et de l'Indoustan d'une part; de la Chine, du Japon et des Philippines de l'autre. Il envoie reconnaître les îles de Banda et des Moluques, fait alliance avec les rois de Pegu, de Vengapour, de Perse, de Cambaye, et avec l'empereur des Abyssins. Il traite avec le successeur de Zamorin, bâtit des forteresses à Calicut, à Diu, et reprend la citadelle d'Ormuz.

Ses successeurs, jusqu'à la mort du roi Emmanuel (1521), ajoutèrent à ces conquêtes. Des cidatelles furent construites à Ceylan, aux Maldives, à Pacen, ville à l'extrémité N.-E. de l'île de Sumatra, et à Chaül. Sous Jean III, héritier de l'esprit et des projets de son père, les conquêtes déjà faites se raffermirent et l'on en réalisa de nouvelles. On prit possession des îles de Banda et des Moluques, de Bintam; l'on bâtit une forteresse à Ternate et une autre dans les îles du More.

Toutes ces conquêtes ne se firent pas sans de nombreux et sanglants combats sur terre et sur mer, sans pertes pour les Portugais, sans ruines et désastres pour leurs adversaires, ni sans mépris de part et d'autre de la foi jurée. Pour étendre et assurer leurs relations commerciales, les Portugais favorisaient les désirs d'indépendance des petits suzerains et des rois tributaires. Leur bravoure et leurs succès leur ménageaient des alliances et des sympathies intéressées; mais leurs exactions, et souvent leur dureté pour les vaincus et leurs

injustices criantes, n'inspiraient à ceux qui réclamaient leur concours ou acceptaient leur appui que la défiance, parfois la haine et la vengeance. On vit même des divisions humiliantes et funestes aux intérêts de leur patrie éclater, au grand jour, parmi les chefs portugais. Ajoutez la liberté des mœurs des soldats et des colons, qui venaient aux Indes pour s'enrichir par tous les moyens. Plusieurs vice-rois et gouverneurs, comme Alphonse d'Albuquerque, Enrique de Ménésès, Édouard Galvan et Étienne de Gama tentèrent, mais en vain, d'arrêter ces excès et ce débordement. Le roi de Portugal était trop loin pour prévenir, arrêter à temps ou châtier ces prévarications; d'ailleurs les informations qu'il recevait, souvent contradictoires, l'amenaient même parfois à disgrâcier ses meilleurs serviteurs et à honorer des coupables. Nous entendrons plusieurs fois l'apôtre des Indes se plaindre, amèrement et sans espoir de remède, à Jean III, de cet état de choses : en particulier, de ce que certains gouverneurs, dont il taisait le nom, se préoccupaient de s'enrichir, d'envoyer ou de conduire eux-mêmes de riches cargaisons pour le trésor royal, et nullement de procurer la sécurité et le bienfait de la foi chrétienne aux populations qu'ils administraient.

Pourtant, sincèrement attachés à la conversion des infidèles les rois Emmanuel et Jean III ne manquaient pas de recommander ce point aux gouverneurs et aux vice-rois qui partaient de Lisbonne, et d'exciter leur zèle par de fréquentes lettres. Ils envoyèrent même, dans ce but, quelques prêtres zélés comme le P. de Laurière, Diogo de Borba et Michel Vaz. Des religieux franciscains et dominicains s'établirent à Goa, les premiers en 1542, les autres en 1549. Des évêques furent désignés comme vicaires apostoliques, vers le même temps; l'on érigea en évêché Goa, qui devint métropole, quand on eut donné des évêques aux villes de Cochin, de Malacca, de Mascate et d'Ormuz. Prêtres et religieux travaillèrent à la diffusion de la foi et firent un grand bien à Socotora, aux îles du More, à Granganor, à Ceylan et ailleurs; mais, dans un si vaste champ d'apostolat, que pouvait-on attendre d'un nombre d'ouvriers si restreint et, en grande partie, retenus par les

observances monastiques ou absorbés par leur ministère auprès des Portugais? L'évêque de Goa était seul à faire la visite de son immense diocèse. Il avait demandé à Rome pour ses vicaires généraux le pouvoir de le suppléer; mais, à l'arrivée de saint François Xavier, la réponse était encore attendue[1].

Tel était, en 1542, l'état des possessions portugaises et de la religion chrétienne dans les Indes et les régions voisines[2].

A peine débarqué, François Xavier alla trouver l'évêque de Goa, Jean d'Albuquerque; agenouillé à ses pieds, il lui remit les brefs qui l'instituaient nonce du Pape et lui en conféraient les pouvoirs. « J'en userai, dit-il, quand et comme il « vous plaira, pas davantage. » — A quoi le prélat répondit : « Usez de tous les pouvoirs que vous a donnés Sa Sainteté. »

(1) Espagnol, religieux de saint François et confesseur de Jean III, Jean d'Albuquerque fut nommé évêque le 11 avril 1537, et envoyé à Goa deux ans après. Il fut le premier évêque de Goa, son prédécesseur étant mort avant de prendre possession de ce siège. Pendant quatorze ans, il gouverna son vaste diocèse avec zèle, et, bien que le roi de Portugal l'eût autorisé à rentrer en Europe, il préféra mourir au milieu de ses ouailles (1553). Accusé faussement d'avoir fait empoisonner son vicaire général Michel Vaz, il fut défendu par François Xavier, qui fit son éloge auprès du roi. — Après les premières découvertes des Portugais, l'île de Madère avait été choisie pour siège d'un évêché. Plus tard, cet évêché fut érigé en archevêché avec quatre églises épiscopales suffragantes, le Cap-Vert, Saint-Thomas, le Brésil et Goa. Les limites de l'évêché de Goa, érigé en 1534 par le pape Paul III, étaient du cap de Bonne-Espérance à la Chine.

(2) Cf. Gaspard Correa, *Lendas da India*, 4 vol. in-4°, Lisboa, 1858-1866. Fernando d'Albuquerque, *Commentarios do grande Alfonso d'Albuquerque*, 4 vol. in-8°, 1774; Joan De Barros, *Asia Portuguesa*, Lisboa, 1778; Diogo do Couto, *Da Asia Portuguesa*, Lisboa, 1602-1614; Fernando Lopès de Castanheda, *Conquista da India pelos Portugueses*, Lisboa, 1552 ; Galvâo Antonio, *Tratado dos descrobimentos antigos e modernos*, Lisboa, 1563; Barreto de Rezen, *Breve tratado ou Epilogo de todos os Visoreys que tem havido no Estado da India, no anno de 1635*. Ms. Bibl. Nat., n° 1, du catalogue imprimé de M. Morel Fatio; Pierre Jarric, S. J., *Histoire des choses plus mémorables advenues...., ez Indes orientales..*, Bordeaux, 1608; Petrus Maffeius, S. J., *Historiarum Indicarum*, libri XVI, Venetiis, 1588; Joseph Lafiteau, S. J., *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le nouveau monde*, 2 vol. in-4°, Paris, 1733.

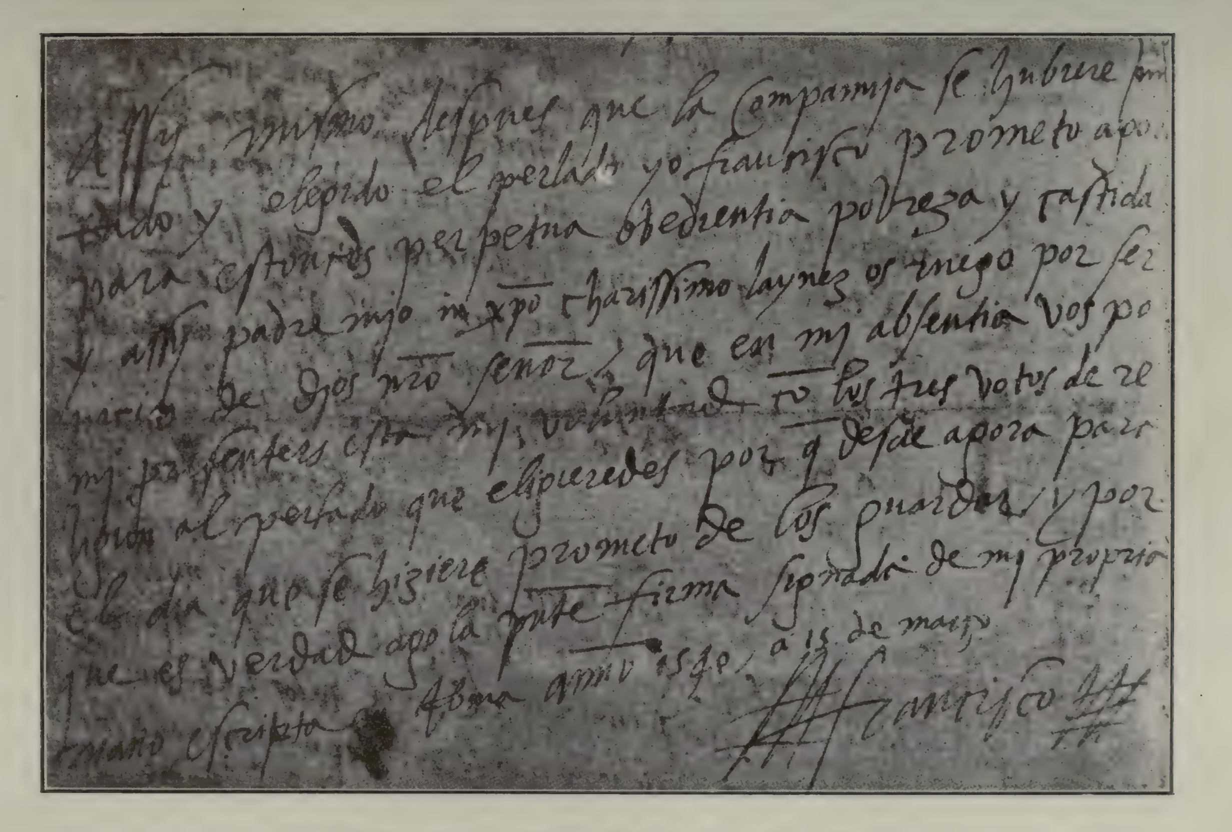
Puis l'apôtre alla prendre logement à l'hôpital et recommencer, dès le premier jour, auprès des malades, cette vie de dévouement et de charité dont il avait donné d'héroïques exemples à Mozambique. Sans entrer dans des détails dont sa modestie eût pris alarme, il énumère, dans une lettre à saint Ignace, ses diverses occupations : « A l'hôpital, j'administre les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie aux « malades; puis, au dehors, si grand est le nombre de ceux « qui demandent à se confesser, que, fussé-je en dix endroits « à la fois, les pénitents ne me manqueraient jamais.

« Jusqu'à ces derniers jours, je me mettais à confesser de « bon matin, après les soins donnés aux infirmes; l'après-midi, « j'allais aux prisons entendre les confessions générales des « prisonniers, après leur avoir enseigné la méthode. Cela fait, « je me rendais à la chapelle de Notre-Dame, proche de « l'hôpital, et j'y enseignais les prières, le *Credo*, les comman- « dements aux enfants : ils étaient souvent plus de trois cents. « L'évêque a depuis étendu cet exercice à toutes les églises, « où il se fait avec grand fruit et à la satisfaction de tout le « monde.

« Tant que j'ai vécu proche de la chapelle de Notre-Dame, « j'y ai fait, le matin des dimanches et fêtes, une instruction « au peuple. Dans l'après-dîner, j'y expliquais les articles du « symbole aux indigènes; la chapelle ne pouvait contenir la « foule qui s'y rendait. Je leur enseignais aussi les prières. Je « disais, ce jour-là, la messe à l'hôpital des lépreux, qui est « hors de la ville; je les confessais et communiais. Aucun là « qui n'ait communié, et ils se sont bien affectionnés à moi, « dès le premier jour[1]. »

François dit ce qu'il faisait, mais non tout ce qu'il faisait, ni le dévouement qu'il mettait à le faire. A l'hôpital de Goa, comme à celui de Mozambique, il s'étendait souvent, la nuit, proche du malade le plus en danger, afin de lui venir plus promptement en aide. Le jour, il allait de porte en porte, mendiant pour les prisonniers, les lépreux et les pauvres.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 12, n° 12.



FORMULE DES VŒUX DE RELIGION

écrite et signée par saint François Xavier.

« Faisons l'aumône, disait-il aux riches; ce sera l'expiation de nos péchés. » Et cette exhortation indirecte à la pénitence servait à préparer le retour des pécheurs à Dieu [1].

A Goa, le mal était extrême. Au commencement de l'année 1542, on écrivait au roi de Portugal : « Quel besoin de réforme !... Qui se confesserait à Goa, hors le temps du carême, serait qualifié d'hypocrite ; les chefs de maisons déshonorent leurs esclaves ; ils vendent à d'autres l'honneur de celles qu'ils n'ont pas déshonorées eux-mêmes ; pas de crime qui soit puni, quelque établi qu'il soit en justice, si l'on possède assez d'argent pour payer l'impunité. Mores et païens n'ont qu'à donner de l'or, et il leur est permis d'opprimer à leur guise, même les nouveaux chrétiens. A ceux-ci, aucune faveur ; aux riches infidèles, les plus importantes charges. Aussi les bonnes âmes qui voudraient embrasser le christianisme en sont-elles détournées, et par le spectacle de la scandaleuse vie des Portugais, et par la défaveur à laquelle semblent condamnés les nouveaux chrétiens. »

On ne peut taxer ces griefs d'exagération ; car, sur la côte de la Pêcherie, nous entendrons l'apôtre des Indes répéter ces

(1) Dans sa déposition au procès de béatification, un témoin parle ainsi des labeurs apostoliques de François à Goa : « Dès qu'il arriva à Goa, il se mit à « travailler, enseignant le catéchisme à toute sorte de gens. On le voyait visiter « continuellement les prisons et les hôpitaux, pour y entendre les confes- « sions, et cela avec une admirable dévotion et joie spirituelle. Il donnait aux « malades des soins de jour et de nuit ; il assistait les mourants et ensevelis- « sait les morts. C'était un tel labeur, que ceux qui en étaient témoins en « étaient dans la stupéfaction. » Cf. *Proc. ord.*, f. 384ª, 396ª. Le P. Lancilotti, arrivé à Goa le 2 septembre 1545, apprécie ainsi, dans une lettre adressée à saint Ignace, l'impression produite à Goa par François Xavier, durant son court séjour dans cette ville : « Maître François arriva ici en mai 1542. Il lia « aussitôt amitié avec les futurs fondateurs du collège et s'arrêta quelque « temps ; mais, considérant qu'il pouvait faire ailleurs un plus grand bien, il « ne tarda pas à s'éloigner. Où qu'il portât ses pas ici, les yeux de tous « étaient sur lui, et autant il remplissait les âmes d'admiration, autant il « captivait les cœurs. Toujours, où que l'occasion lui en fût offerte, il se « mettait à catéchiser les enfants, les ignorants ; il entendait les confessions ; « il prêchait. Il s'est par là acquis un grand renom dans toute l'Inde. » Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 11, nº 3.

mêmes plaintes. Lassé, découragé par l'audace effrénée et les injustices criantes des employés et des marchands portugais à l'égard des nouveaux chrétiens, François se demandera s'il ne serait pas mieux pour lui de quitter ces malheureuses contrées, pour aller évangéliser des peuplades plus à l'abri des scandales et des révoltantes exactions des Européens.

Or, avant la fin de cette même année 1542, bien que le mal y fût grand encore, Goa, grâce au zèle de François, paraissait bien changée. Bon nombre d'âmes y marchaient déjà dans la voie de la perfection; François les y soutenait, en les exerçant à méditer, suivant la méthode de S. Ignace appelée le *premier mode d'oraison*, qui consiste à s'examiner sur les commandements de Dieu, les commandements de l'Église, sur les péchés capitaux, etc.

Tout dans la conduite de François édifiait; en particulier son mépris pour la mondanité. En arrivant à l'hôpital, il pria le majordome de lui faire l'aumône d'une soutane sans manches, pareille à celle des prêtres du pays. On lui en offrit une de camelot assez grossier; il la trouva trop belle et la refusa, bien qu'on lui dit que les prêtres de Goa n'en portaient pas de plus pauvre. On lui en fit donc une d'étoffe noire très vulgaire. François mendiait aussi une chemise, des souliers, quand ce qu'il portait ne pouvait absolument plus servir. Voyant sa chaussure toute en pièces, le majordome lui offrit des souliers neufs; il répondit : « Attendons; ceux-ci peuvent encore servir. » Pour lui faire accepter une soutane neuve, un de ses amis dut lui dérober la vieille pendant son sommeil. François ne remarqua pas le changement; mais le jour même, invité chez cet ami, avec d'autres personnes au courant du tour qu'on lui avait joué, il entendit les convives lui faire compliment sur sa belle soutane et demander d'où lui venait ce cadeau. François palpa la soutane et demeura un bon moment troublé, interdit comme s'il eût été pris en flagrant délit de vol.

Durant les premiers mois qui suivirent son arrivée, l'apôtre s'attacha surtout à l'enseignement de la doctrine chrétienne. Il allait par les rues, une clochette à la main, criant : « Fidèles

« chrétiens, amis de Jésus-Christ, envoyez vos fils et vos « filles, vos esclaves, hommes et femmes, à la sainte doctrine, « pour l'amour de Dieu. » A cet appel accourait une multitude de gens de toute condition. François les rangeait en file et les menait à l'église du Rosaire. Là, tout ce qu'il faisait ravissait auditeurs et spectateurs. Élevait-il les yeux au ciel, il y élevait les âmes; faisait-il le signe de la croix, il en disait à haute voix les paroles si dévotement, que le peuple, les enfants surtout, faisaient aussitôt comme lui. A ceux-ci il enseignait des cantiques résumant la doctrine, et il la fixait ainsi dans leur mémoire. Puis les bras étendus ou élevés vers le ciel, ils entonnaient une sorte de litanie, dont chaque verset formulait très brièvement un point de l'enseignement de l'Église; le répons chanté qui suivait exprimait un acte de foi. On terminait l'exercice par l'explication d'un article du symbole ou d'un commandement. Dans ses explications, François s'accommodait à l'intelligence des derniers de ses auditeurs, n'usant que d'une sorte de patois portugais, la seule langue que pussent entendre les chrétiens du pays. Plus tard, en 1547, il composa un catéchisme, à Ternate, où il attendait le passage du vaisseau qui devait le ramener à Malacca. Ce catéchisme fut imprimé en 1557, au collège de Sainte-Foi. On y trouve indiquée la méthode suivie dans les premiers enseignements donnés à Goa, l'appel aux fidèles amis de Jésus-Christ, la répétition du mot *Credo* avant chacun des articles, etc.

Dans sa lettre à saint Ignace, François parle d'une fondation récente, pleine d'espérances pour un prochain avenir. Préoccupé du manque d'ouvriers aptes à convertir les infidèles et à instruire les nouveaux chrétiens, un pieux prêtre, Maître Diogo de Borba[1], précédemment religieux de saint

(1) Diogo de Borba, né à Borba, dans le diocèse d'Évora, disciple dit-on du bienheureux Jean d'Avila, était déjà fameux prédicateur, lorsque Jean III l'envoya dans les Indes avec l'évêque Jean d'Albuquerque. Après une vie tout apostolique, il mourut saintement, en 1555, donnant la propriété du collège Sainte-Foi aux Pères Jésuites.

François, mais délié de ses vœux par bref apostolique, conçut le projet d'ouvrir, à Goa, un collège ou séminaire pareil à celui qu'Antoine Galvan avait ouvert à Ternate, avec grand profit pour les îles Moluques. Il fit part de son dessein à d'autres chrétiens zélés et généreux, et en particulier à Michel Vaz[1], vicaire général de l'évêque de Goa. Le projet fut agréé de tous ; l'on se constitua en association ou confrérie, ayant pour centre de réunion l'église de Notre-Dame de Luz dédiée à saint Paul[2], dans le but de hâter l'exécution de ce plan. Le collège devait porter le titre de Sainte-Foi (*Santa-Fé*) ; on y élèverait des garçons de diverses nations, Malais, Bengalis, Siamois, Cafres de Sofala, de Mozambique, de l'île Saint-Laurent, et d'autres pays. On ne les recevrait qu'à partir de treize ans. Deux religieux auraient soin d'eux, leur enseigneraient la grammaire et la morale, et, par-dessus tout, les formeraient aux bonnes mœurs et aux ministères apostoliques. On y donnerait les saints ordres à ceux qui les désireraient et auraient les qualités requises. Le projet fut soumis à l'évêque, approuvé et vivement encouragé. Des subsides seraient demandés à Jean III, roi de Portugal, pour l'entretien et le développement de la fondation. En attendant, un appel fut fait au public, dans un sermon sur la conversion de saint Paul, par Diogo de Borba, à l'église de Notre-Dame de Luz. L'évêque y assistait, entouré de la noblesse et du peuple. Deux Portugais et deux chrétiens du pays, entre les plus honorables, furent désignés pour recueillir les offrandes. D. Fernand Rodriguez alloua à l'œuvre la rente des pagodes de l'île, pour l'entretien

(1) Michel Vaz était venu aux Indes en 1530, avec plusieurs prêtres, disciples comme lui, dit-on, du bienheureux Jean d'Avila. Saint François Xavier fait de lui le plus grand éloge. Envoyé en Portugal en 1545, pour plaider auprès du roi la cause des chrétiens de Goa, il revint portant de la part du souverain à ses ministres des ordres très rigoureux, qui produisirent d'abord de grands fruits. Don Michel Vaz fut le premier apôtre des Paravers, sur la côte de la Pêcherie. Il y porta la foi dans trente villages et y baptisa vingt mille infidèles. Ce saint prêtre mourut à Chaül, ville entre Goa et Diu, en 1548 ; on a quelque soupçon qu'il fut empoisonné par les infidèles.

(2) De là le nom de Saint-Paul donné aussi au collège de Sainte-Foi.

de trente écoliers, la réparation de quelques ermitages et la construction du collège.

A son arrivée à Goa, François trouva les travaux bien avancés et les cours ouverts dans un local provisoire. Il écrit à saint Ignace : « On vient de fonder un collège; rien de plus « nécessaire. Le gouverneur favorise cette œuvre de tout son « pouvoir. L'église sera fort belle; on l'inaugurera l'été pro« chain. Elle a deux fois la grandeur de celle de la Sorbonne. « Le collège a des revenus pour cent écoliers, et l'on pense « que ces revenus iront croissant. A voir les commence« ments, j'augure que d'ici à six ans le collège aura trois cents « élèves de diverses nations et langues. Dès qu'il sera dégagé « de ses expéditions contre les païens, le gouverneur se char« gera d'avancer les constructions; il attend de pareilles « œuvres la bénédiction de Dieu sur ses armes. Je vous sup« plie, pour l'amour de Jésus-Christ et sa gloire, de recom« mander à Dieu, dans vos prières, Don Martin de Sousa, et de « faire que tous ceux de la Compagnie prient, afin qu'il ait « d'en haut la sagesse et la force requises au bon gouverne« ment de ces immenses pays. Il me semble que c'est là me « recommander moi-même à vous, car les qualités et les « mérites de Don Martin de Sousa m'ont tout entier conquis. « Si — ce qu'à Dieu ne plaise — j'oubliais jamais ce que je lui « dois, je me croirais digne des plus grands châtiments. Il « écrit au roi d'agir auprès du Souverain Pontife, pour que « des hommes de la Compagnie viennent promouvoir cette « œuvre.

« Le collège est appelé par quelques-uns : *de la conversion de « saint Paul,* par d'autres : *de Sainte-Foi;* ce dernier titre, à « mon avis, lui convient mieux, vu son objet. Je ne saurais « dire à quel point le gouverneur estime l'institut de la Compa« gnie et quel est son zèle pour le collège. Il dit : A moi de le « bâtir; au P. Ignace de nous donner des hommes de la Com« pagnie, excellents maîtres de ces enfants, qui, bien instruits, « iront ensuite répandre la bonne doctrine dans leurs divers « pays.

« Un franciscain, Diogo de Borba, instruit, en ce moment,

« soixante de ces enfants indigènes; ils passeront au collège, « l'été prochain. La plupart savent lire; plusieurs écrivent et « sont prêts à étudier la grammaire[1]. »

Diogo de Borba et les majordomes de la confrérie insistaient pour que François, tout en continuant ses œuvres de zèle, prît la direction du collège[2]. L'évêque de Goa voulait qu'il poursuivît le grand bien qu'il avait fait dans la ville. Mais malgré ses nombreux ministères et ses fatigues, François se sentit à l'étroit dans l'enceinte de Goa. Comme le P. Lancilotti l'écrira plus tard à saint Ignace[3], sa grande âme poussée par l'esprit de Dieu aspirait à de plus grands travaux et à de plus nombreuses conquêtes. Il brûlait de parcourir, comme les apôtres de la primitive Église, de vastes contrées, d'affronter les dangers, les souffrances, les persécutions, pour gagner des âmes à Jésus-Christ, laissant après lui un sillon lumineux, où d'autres vaillants ouvriers viendraient, sur ses traces, accroître et recueillir la moisson qu'il avait semée le premier et arrosée de ses sueurs. Le gouverneur qui connaissait son zèle et lui avait promis, à Socotora, de lui ouvrir un champ digne de ses grandes aspirations, entra dans ses vues et lui signala les vingt mille Paravers précipitamment bap-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ép. 13, nº 1.

(2) Diogo de Borba et ses associés avaient d'abord décidé que la direction du collège serait confiée à deux religieux franciscains; mais, dès qu'ils eurent connu François, ils changèrent d'avis et résolurent de remettre le collège entre les mains des Pères de la Compagnie de Jésus. Plus tard, Diogo de Borba disait à saint François Xavier : « Les majordomes ont fait la maison « que je vois maintenant maison de la Compagnie de Jésus. Dieu nous exci- « tait à la fonder, tandis qu'à Rome vous travailliez à fonder la Compagnie « et qu'on vous nommait, avec Maître Simon, pour venir dans l'Inde. Il « semble aussi que Dieu fit hiverner vos deux compagnons à Mozambique, « afin que, arrivant à Goa, ils trouvassent la maison prête à les recevoir. » Et il exprima la même pensée dans une lettre adressée à Simon Rodriguès. Cf. Cros, t. I, p. 322.

(3) « *M. Franciscus ita potest hic providere, ex loco ubi est, ut si esset* « *Romæ; et de hoc collegio parum scit; nunquam potuit hic manere. Puto* « *quod agatur a spiritu Domini ad has partes.* » Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 15, nº 13.

tisés, huit ans auparavant, sur la côte de la Pêcherie. Depuis lors, ces chrétiens avaient été abandonnés, sans prêtres, à leur ignorance et à leurs superstitions[1]. Sur cette côte stérile, où ne croissaient guère que des palmiers, les Paravers vivaient surtout de la pêche des perles. Des mahométans qui, dans un but de lucre, étaient venus s'établir en nombre dans le pays, les privèrent de cette indispensable ressource, en leur enlevant leurs barques, pour faire eux-mêmes la pêche. Réduits à la misère, les Paravers prirent l'avis d'un indigène, Jean de la Croix, revenu récemment de Portugal, où il s'était fait chrétien. Celui-ci les engagea à aller réclamer, à Cochin, le secours des Portugais, en leur offrant, pour les intéresser à leur cause, de se faire tous baptiser. Dociles à ce conseil, plusieurs notables se rendirent auprès du gouverneur; pour le convaincre de la sincérité de leur démarche et de leurs promesses, ils demandèrent à recevoir le baptême[2]. Des troupes furent envoyées pour châtier les oppresseurs et rendre leurs barques aux indigènes. Vingt mille Paravers environ furent baptisés à la hâte. Les Portugais rentrèrent à Cochin, sans laisser des ministres de la religion pour instruire les néophytes et les former aux pratiques de la vie chrétienne. Ceux-ci savaient qu'ils avaient reçu le baptême, mais ils continuaient à vivre comme par le passé dans l'idolâtrie.

François Xavier n'hésita pas à entreprendre cette laborieuse mission. Il régla avec Martin de Sousa que, dès leur arrivée à

(1) « Le gouverneur m'envoie maintenant en un pays, où il y a espérance « de faire beaucoup de chrétiens. J'emmène avec moi trois clercs indigènes : « deux sont sous-diacres ; l'autre est dans les ordres mineurs ; ils parlent la « langue du pays, et assez bien le portugais. Dès que Paul (de Camerino) et « Mansilhas arriveront, le gouverneur me les enverra. On appelle ce pays le « cap de Comorin ; il est à deux cents lieues d'ici. Dieu veuille, à votre « prière, oublier mes péchés et me donner la grâce d'y faire du bien. » Cf. *Monumenta Xaveriana*, ep. 12, n° 14.

(2) Michel Vaz, vicaire général de l'évêque de Goa, qui se trouvait en ce moment à Cochin, en baptisa environ quatre-vingts ; les premiers venus en firent venir d'autres pour donner plus de garanties de leur sincérité. Martin de Sousa, alors gouverneur de Cochin, alla lui-même châtier les mahométans.

Goa, le P. Paul de Camerino et le P. de Mansilhas iraient le rejoindre au cap Comorin. Puis prenant avec lui, pour compagnons et interprètes, trois chrétiens indigènes dont deux récemment ordonnés sous-diacres et le troisième dans les ordres mineurs, il partit de Goa, peu après le 20 septembre 1542.



Église du Rosaire, à Goa, où François
faisait le catéchisme.



CHAPITRE DEUXIÈME.

Méthode adoptée par François Xavier pour évangéliser les Indiens. — Les enfants apôtres. — Nombreuses conversions d'infidèles. — Obstacles que les brahmes opposent à ces conversions. — Témoignage du licencié Vaz sur l'admirable vie de François à la côte de la Pêcherie. — L'apôtre revient à Goa chercher des auxiliaires.

FRANÇOIS XAVIER ne se dissimulait pas les difficultés et les sacrifices qui l'attendaient à la côte de la Pêcherie; mais c'était avec joie qu'il allait les affronter : « Je pars « content, écrivait-il à S. Ignace : supporter les fatigues d'une « longue navigation, prendre sur soi les péchés d'autrui, quand « on a bien assez des siens propres, séjourner au milieu des « païens, subir les ardeurs d'un soleil brûlant, et tout cela « pour Dieu; voilà sûrement de grandes consolations et un « sujet de joies célestes. Car enfin la vie bienheureuse pour les « amis de la croix de Jésus-Christ, c'est, ce me semble, une vie « semée de telles croix. Fuir la croix ou ne la point trouver, « c'est pour eux une mort. Qui a une fois goûté de Jésus-Christ « ne saurait trouver pire mort que de vivre sans lui, ou de « s'éloigner de lui pour suivre ses passions. Non, non, croyez- « moi; pas de croix qui puisse se comparer à celle-là; et, au « contraire, quel bonheur égal à celui de vivre en mourant « chaque jour, en brisant nos volontés pour chercher et « trouver *non quæ nostra sunt, sed quæ Jesu-Christi*[1] ? »

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 12, nº 15.

Arrivé à la côte, au milieu des Indiens baptisés, François chercha à savoir d'eux quelle connaissance ils avaient de la religion chrétienne. Il leur demanda ce que, devenus chrétiens, ils savaient ou croyaient de plus qu'au temps où ils étaient païens. « Ils étaient chrétiens, et, n'entendant pas la langue des Portugais, ils ignoraient leur religion et ne savaient pas ce qu'ils avaient à croire. » Ce fut toute leur réponse. François réunit les plus instruits d'entre eux et chercha des gens qui entendissent leur langue et la sienne. Puis, en de nombreuses séances et avec grand labeur, il rédigea les formules de prière : celle du signe de la croix d'abord, accompagnée de la confession des trois Personnes en Dieu; ensuite le *Credo*, les commandements, le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Salve Regina*, le *Confiteor*. Le tout fut ainsi traduit du latin en malabare.

Maître François apprit ces formules par cœur. Puis, une clochette à la main, il allait réunissant tout ce qu'il pouvait d'enfants et d'hommes, dans l'endroit où il se trouvait. Deux fois le jour, il leur enseignait les prières, durant un mois. Il passait ensuite dans une autre localité et donnait le baptême aux enfants qui ne l'avaient pas encore reçu. Il baptisa ainsi, dit-il, « un grand nombre de ceux qui, comme l'on dit, ne savent pas distinguer leur main droite de la gauche ». Les autres, plus grands, ne lui laissaient pas de repos qu'il ne leur eût enseigné quelque prière; il n'avait le temps ni de dire l'office, ni de manger. Comment se soustraire à de pareilles importunités? Il leur enseignait donc, sans relâche, le signe de la croix, le symbole des Apôtres, le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Les enfants devaient enseigner ce qu'ils avaient appris et à leurs pères et mères, et à tous les gens de la maison, et encore aux voisins.

Aux Moluques et au Japon, comme à la côte de la Pêcherie, François commencera par les enfants et se servira d'une méthode uniforme pour instruire les païens et les nouveaux chrétiens.

Le dimanche il assemblait, pour dire les prières en leur langue, tous les habitants du lieu, hommes et femmes, grands

et petits. Ceux-ci venaient très joyeux et récitaient d'abord à haute voix le *Credo*. François disait le premier les paroles et tous suivaient. Le *Credo* achevé, l'apôtre le redisait seul, article par article, s'arrêtant à chacun des douze. Il leur faisait observer qu'être chrétien ne voulait pas dire autre chose, si ce n'est croire fermement, sans hésitation aucune, les douze articles ; puis donc qu'ils se déclaraient chrétiens, il leur demandait, à chacun des articles, s'ils le croyaient fermement ; et tous à la fois, hommes et femmes, grands et petits, les bras posés en croix sur la poitrine, criaient, pour chaque article : *Oui*. Il leur faisait dire le *Credo* plus souvent que les autres formules, parce que seule la foi aux douze articles autorise l'homme à se dire chrétien.

Après le *Credo*, il leur enseignait les commandements. Il leur disait : « La loi des chrétiens n'a que dix commandements, « et celui-là est bon chrétien qui les observe comme Dieu le « veut. Celui-là, au contraire, est mauvais chrétien qui ne « les observe pas. » Chrétiens et infidèles demeuraient frappés de voir comme la loi de Jésus-Christ est sainte et de tout point conforme à la raison naturelle.

Le *Credo* et les commandements récités, François disait le *Pater noster* et l'*Ave Maria* ; à mesure qu'il avançait, l'assemblée répétait ce qu'il avait dit. Il leur faisait réciter avec lui douze *Pater noster* et douze *Ave Maria*, en l'honneur des douze articles de la foi, puis dix autres, en l'honneur des dix commandements.

Pour cela, il commençait par réciter le premier article ; puis il disait en malabare et l'assemblée avec lui : « Jésus-Christ, fils « de Dieu, donnez-nous la grâce pour croire fermement et sans « hésitation aucune ce premier article de la foi » ; et pour obtenir cette grâce, on récitait un *Pater noster*. Ensuite on disait : « Sainte Marie, Mère de Jésus-Christ fils de Dieu, « obtenez-nous de votre fils Jésus-Christ, la grâce de croire « fermement et sans hésitation aucune, le premier article de « la foi. » Et on disait l'*Ave Maria*.

On procédait de même pour chacun des dix commandements.

A la fin de tous ces exercices, on récitait le *Salve Regina*.

Les enfants surtout se montraient très affectionnés à la religion, désireux de la pratiquer, d'apprendre les prières et de les enseigner à d'autres. Ils avaient tellement en horreur les actes idolâtriques des païens, qu'il leur arrivait souvent de les combattre et de les reprendre jusque chez leurs pères et leurs mères. Bien plus, ils se faisaient leurs accusateurs auprès du Père.

François était-il informé par eux que des pratiques idolâtriques avaient lieu hors de l'endroit où il se trouvait, aussitôt il assemblait tous les enfants du lieu; il se rendait avec eux à l'endroit où des idoles étaient honorées; et les enfants infligeaient au diable plus d'ignominies que leurs parents ne lui avaient procuré d'honneur. Les enfants, en effet, mettaient ces idoles en pièces, puis ils crachaient dessus et les foulaient aux pieds[1].

Pendant que Maître François résidait dans une localité chrétienne, pour y traduire les prières dans la langue des habitants et les leur enseigner, il lui vint tant de gens pour lui demander qu'il allât à leur maison réciter certaines prières sur des malades, et les malades eux-mêmes se rendaient auprès de lui en si grand nombre, que la seule récitation de ces évangiles lui enlevait un temps réclamé par des ministères plus importants. Pouvait-il cependant rejeter de si saintes

(1) Envoyé, deux ans après, à la côte de la Pêcherie, le P. Jean de Beïra fut vivement frappé de l'empressement des indigènes à s'instruire de la religion, et surtout du zèle que saint François Xavier avait su inspirer aux enfants. Il écrivit du cap Comorin : « Là, nous avons trouvé de nombreuses « églises, où le culte divin grandit par l'observation des règlements de « Maître François. C'est chose admirable que le zèle des enfants à venir, le « matin et le soir, réciter la doctrine chrétienne et en écouter l'explication. « Les femmes le samedi, les hommes le dimanche, passent deux heures à « l'église, pour y apprendre les prières, les dix commandements, la méthode « de confession générale; pour louer Dieu, qui les a amenés des ténèbres à la « lumière. Déjà plus de trace ni mention d'idolâtrie; Dieu s'est servi de « Maître François pour opérer tant de bien. Aussi a-t-il laissé beaucoup de « regrets, quand il s'est éloigné d'ici, pour aller évangéliser d'autres contrées, « où il a également ramené un grand nombre d'âmes à Dieu. » Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 29, nº 10.

demandes, et puis, chez qui aller d'abord, sans éveiller de petites passions? Pour satisfaire tout le monde, il usa d'un expédient. Il chargea les enfants qui savaient les prières d'aller aux maisons des malades. Là, les jeunes apôtres réunissaient les gens de la famille et les voisins; tous à plusieurs reprises récitaient le *Credo*, disant au malade de croire, et lui faisant toucher tantôt le crucifix, tantôt le rosaire du saint, qu'ils apportaient avec eux. Tous les malades étaient ainsi visités, et de plus, le *Credo*, les commandements et les prières étaient enseignés dans les maisons et sur les places. Dieu récompensait souvent par des grâces de guérison la foi des parents et celle des malades, tirant ainsi de leurs infirmités occasion de les mener à la foi. Des témoins attestent, au procès ordinaire, qu'envoyés ainsi par l'apôtre, des enfants délivrèrent un riche Indien possédé du démon et qu'un disciple du saint ressuscita une femme et un enfant[1].

François laissait à d'autres le soin de poursuivre l'ouvrage ainsi commencé et se rendait dans de nouvelles localités, pour s'adonner aux mêmes travaux. Partout où il passait, il donnait copie des prières et les faisait copier par ceux qui savaient écrire. Il recommandait qu'on les apprît par cœur, qu'on les récitât chaque jour, et qu'on se réunît, le dimanche, pour les dire ensemble, sous la présidence d'un chrétien désigné par lui.

Telle était la multitude de ceux que François amenait ainsi tous les jours à la foi, que souvent il lui arriva d'avoir les bras lassés de baptiser. Au 28 octobre 1542, c'est-à-dire un mois après son départ de Goa, trente localités de la côte étaient déjà chrétiennes.

Aussi, devant cette riche moisson et à la pensée du bien immense qu'on pourrait faire avec le concours de nombreux

(1) Au procès ordinaire, on lit qu'à Punicale, où se trouvaient de nombreux chrétiens, nul ne tombait malade qu'il ne fît aussitôt appeler l'apôtre, pour réciter sur lui un évangile. Celui-ci envoyait à sa place des enfants avec son crucifix ou son rosaire. Ces deux objets de dévotion étaient tellement en circulation, que presque jamais on ne les voyait suspendus au cou du saint. Cf. *Proc. ord.* f. 394ª, f. 388ª.

ouvriers, l'âme ardente de l'apôtre se tournait vers les pays d'Europe, où tant d'hommes intelligents consumaient leurs forces et leur activité en des occupations sans grande utilité. « Que de chrétiens, écrit-il à saint Ignace, demeurent à faire, « en ces contrées, faute de gens qui s'occupent à de si pieuses « et saintes choses! Bien des fois, il me vient à la pensée « d'aller aux universités d'Europe, principalement de Paris, « en Sorbonne et là, à grands cris, comme un homme qui a « perdu le sens, de dire à des hommes plus riches de science « que du désir d'en tirer parti, combien d'âmes, par leur « négligence, sont frustrées de la gloire céleste et vont en « enfer! Si, tout en étudiant les lettres, ils s'étudiaient aussi « à considérer le compte que Dieu leur en demandera, beau- « coup d'entre eux, touchés de ces pensées, recourraient à « des moyens, à des exercices spirituels faits pour leur donner « la connaissance vraie et l'intime sentiment de la volonté « divine; ils se conformeraient plus à elle qu'à leurs propres « inclinations, et ils diraient : *Domine, ecce adsum : quid me* « *vis facere? Mitte me quo vis, et si expedit, etiam ad Indos.* « Combien plus heureusement ils vivraient, et avec l'espérance « fondée d'obtenir de Dieu miséricorde, quand, à l'heure de la « mort, viendrait ce jugement particulier auquel personne ne « saurait échapper! Ils pourraient, en effet, s'y aider du « *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque* « *superlucratus sum.* Beaucoup de ceux qui étudient dans les « universités, y étudient, je le crains, plus pour atteindre, la « science aidant, aux dignités, aux bénéfices, aux évêchés, « qu'avec le désir de se conformer aux règles de vie que ces « dignités et ces conditions ecclésiastiques requièrent; il n'est « que trop commun qu'un étudiant dise : *Je veux devenir* « *savant pour acquérir un bénéfice, une dignité d'Église; arrivé* « *là, j'entends y servir Dieu.* Ils se déterminent donc dans le « choix d'un état de vie par leurs inclinations désordonnées; « ils ont peur que Dieu ne veuille pas ce qu'ils veulent; leurs « affections désordonnées se refusent à remettre le choix au « bon plaisir de Dieu.

« J'ai été près d'écrire à l'université de Paris, ou du moins

« à notre maître de Cornibus et au docteur Picard[1], que des « millions et millions de Gentils se feraient chrétiens, si les « ouvriers ne manquaient, afin que ma lettre les excitât à « chercher et à diriger vers ce but les hommes *qui non quæ-* « *runt quæ sua sunt, sed quæ Jesu Christi*[2]. »

Toutes ces conversions ne s'opéraient point sans d'incessants labeurs et des oppositions qui mettaient parfois sa vie en danger. Atteint de fièvres ou d'autres maladies, et dépourvu de remèdes pour s'en délivrer promptement, l'apôtre attendait patiemment le retour de la santé, pour reprendre avec un nouveau zèle ses travaux. Irrités par ses succès, des païens attentèrent plusieurs fois à sa vie et les chrétiens se firent un devoir de le garder contre toute attaque. Une nuit, un groupe de païens vint, en armes, cerner son habitation, pour s'emparer de lui et le mettre à mort. Averti par un chrétien de leur approche, l'apôtre n'eut que le temps de grimper sur un arbre, pour se soustraire à leurs recherches. Les païens fouillèrent l'habitation et les environs, sans pouvoir le découvrir et regagnèrent leurs demeures. Le saint descendit de l'arbre, au lever du jour, pour reprendre son ministère[3].

Un obstacle à son apostolat, que François Xavier rencontra

(1) Maître de Cornibus, religieux franciscain, et Picard, insigne prédicateur du temps, se montraient très dévoués aux Pères de la Compagnie. Le P. Domenech écrivait de Paris à Maître Ignace : « El Picardo esta tan bueno « con nosotros, que parece que no se huelga sino en hablar con nosotros ó de « nosotros... Es cosa increible quanto affeccionado sea á la Compañia y « quanto bien sienta de todas nuestras cosas. El de Cornibus tan bien es todo « nuestro. » Cf. *Epist. Mixtæ*, t. I, p. 583. — Dans le *Chronicon* du P. Polanco, t. IV, p. 94, on lit : « *Doctor Picardus, inter concionatores parisienses insi-* « *gnis, usque adeo nostris affici cepit, ut si tibiæ claudæ infirmitas non* « *obstitisset, se Institutum nostrum secuturum esse significaret. Celebris etiam* « *doctor de Cornibus apud Franciscanos, res nostras quæ ab aliis oppugnà-* « *bantur defendebat.* » — François ne songea pas seulement à écrire, il écrivit une lettre que Jean de Rada, auditeur au conseil du royaume de Navarre, attesta avoir vue et copiée, comme la plupart des docteurs de la Sorbonne, au temps où il suivait les cours de philosophie à Paris.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 17, n° 8.

(3) Cf. *Selectæ Ind. epist.*, p. 186, n° 6.

à la côte de la Pêcherie, dans toute l'Inde, et contre lequel ses efforts échouèrent en partie, lui vint des brahmes. 
Leur influence sur le peuple était grande et leur conversion à la foi, sinon impossible, du moins particulièrement difficile. François ne tarda pas à constater leur conduite intéressée et hypocrite, ainsi que leurs vaines doctrines. N'espérant pas pouvoir les amener à la vérité, il se fit un devoir de démasquer leur astuce et leur ignorance. Ces brahmes avaient peu d'instruction et moins encore d'honnêteté et de vertu. Les idoles étaient tout leur avoir; ils en vivaient en trompant le peuple. Ils disaient que les idoles exigeaient telles et telles offrandes; c'étaient les offrandes qu'il fallait aux brahmes pour entretenir leurs femmes et leurs enfants. Ils faisaient croire au pauvre peuple que les idoles mangeaient; et de là venait qu'un grand nombre de ces hommes simples, avant de prendre leur repas, offraient d'abord une pièce de monnaie pour l'entretien de l'idole. Les brahmes faisaient deux repas par jour et, tandis qu'ils mangeaient, les tambours faisaient grand bruit de fête ; c'était, disaient-ils, le signal du dîner et du souper des idoles. Leurs provisions étaient-elles près de finir, les brahmes disaient au peuple : « Les idoles sont fort irritées contre vous, parce que « vous ne leur envoyez pas ce qu'elles vous ont demandé; « hâtez-vous de le faire, de peur qu'elles ne vous donnent la « mort, ou ne vous rendent malades, ou ne livrent vos mai- « sons aux démons. » Et le peuple effrayé donnait ce que voulaient les brahmes[1].

Ces brahmes ne voyaient pas sans colère que François Xavier dévoilait, en toute circonstance, leurs ridicules tromperies; ils étaient persuadés que lui seul en savait plus qu'eux tous réunis. Ils le visitaient, lui avouaient, dans des entretiens particuliers, leurs supercheries et lui offraient, pour obtenir son silence, des présents qu'il refusait d'accepter. François écrit que, sans l'opposition des brahmes, tous les infidèles se convertiraient. Il ajoute qu'il n'en avait amené à la vérité

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 17, n° 10.

qu'un seul, et nous ne sachons pas que, dans le cours de son apostolat, il en ait converti d'autres.

Durant ses visites aux localités chrétiennes, il passa un jour près d'une pagode où vivaient plus de deux cents brahmes. Ceux-ci vinrent le voir et au cours de l'entretien il leur posa cette question : « Ces dieux, ces idoles auxquels vous « adressez vos adorations, que veulent-ils que vous fassiez « pour aller au ciel? » Ils disputèrent longuement pour savoir qui, parmi eux, répondrait; enfin ils dirent à l'un des plus âgés que c'était à lui de répondre. Celui-ci, vieillard de plus de quatre-vingts ans, demanda que François exposât le premier ce que voulait de lui, pour cela, le Dieu des chrétiens. Comprenant sa ruse, François refusa de rien dire qu'il n'eût d'abord parlé. Obligé de mettre à nu son ignorance : « Nos dieux, dit le brahme, pour que nous allions où ils sont, nous commandent deux choses : la première est de ne pas tuer de vaches; nous les adorons. La seconde, de faire des aumônes aux brahmes qui desservent les pagodes. » Vivement ému de voir que les démons s'assujettissent ainsi les hommes jusqu'à se faire adorer d'eux, François se lève, disant aux brahmes de rester assis; de toute sa voix, il récite en leur langue le *Credo* et les commandements de Dieu, mêlant au texte quelques mots d'explication; cela fait, il les admoneste, tout en exposant ce qu'est le paradis, ce qu'est l'enfer, qui va d'un côté et qui va de l'autre.

L'exhortation achevée, les brahmes se levèrent, donnant à François toute sorte de marques d'estime : « Vraiment, disaient-ils, le Dieu des chrétiens est le vrai Dieu, puisque ses commandements sont si conformes à la raison naturelle. » Ils lui demandèrent si l'âme meurt avec le corps, comme l'âme des brutes. Par des arguments à leur portée, François leur fit entendre clairement la vérité de l'immortalité des âmes, et ils témoignèrent en ressentir une vive satisfaction. Ils lui demandèrent ensuite : « Quand l'homme meurt, par où s'en va son âme? » — et encore : « Quand l'homme est endormi et qu'il rêve être ailleurs qu'il n'est, avec ses amis et connaissances, est-ce que l'âme va, en effet, ailleurs et cesse d'être unie au

corps? » Ils le prièrent même de leur dire si Dieu était blanc ou noir : il leur semblait, en effet, qu'entre les diverses couleurs des hommes Dieu avait dû faire son choix. Pour eux, ils n'hésitaient pas à croire qu'il était noir; et ils trouvaient que cette couleur était belle, parce qu'il n'y avait, dans le pays, que des noirs. De là venait que presque toutes leurs idoles étaient noires. Encore les trempaient-ils souvent dans l'huile, de sorte qu'elles étaient laides et infectes à faire peur.

A toutes ces questions, François fit des réponses que les brahmes jugèrent satisfaisantes. Mais quand il vint à conclure : « Faites-vous donc chrétiens, puisque vous connaissez la vérité », ils répondirent comme tant d'autres : « Que dirait-on de nous, si nous changions à ce point et d'état et de genre de vie? » Sans compter la tentation où les mettait cette pensée, qu'une fois chrétiens, ils manqueraient du nécessaire.

François ne rencontra sur la côte de la Pêcherie qu'un seul brahme instruit. Celui-ci avait étudié en des écoles renommées. L'apôtre des Indes chercha et trouva le moyen d'avoir des entretiens avec lui. Le brahme lui dit, en grand secret, que, dans ces écoles, la première chose que les maîtres exigeaient des futurs écoliers, c'était le serment de ne jamais révéler certaines doctrines qui leur étaient enseignées. Par amitié, il lui fit connaître, toujours en grand secret, les choses qu'il devait tenir cachées; en voici une : « Vous ne direz pas « qu'il y a un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, lequel « est dans les cieux; mais vous adorerez ce Dieu et non pas « les idoles qui sont des démons. » Les docteurs possédaient quelques livres où se trouvaient les commandements de Dieu[1]. L'enseignement se donnait en une langue autre que la

(1) Le Véda ou les Védas, divisés en quatre livres nommés Rig-Véda, Sama-Véda, Yadjur-Véda et Atharva-Véda, qui sont écrits dans un dialecte fort ancien, différent du sanscrit classique dont il est la source. Ils n'ont été écrits ni à la même époque, ni dans le même lieu, et ne présentent aucune théorie, aucun système théogonique bien déterminé. Ce sont des recueils d'hymnes et de prières poétiques, qui indiquent les idées religieuses des Aryas, plutôt qu'ils n'exposent leurs doctrines formelles. Au point de vue doctrinal, les Védas sont essentiellement panthéistes et n'offrent, sur l'exis-

vulgaire, comme on le donne chez nous en latin. Le brahme donna fort bien à François le texte des commandements et l'accompagna d'une bonne exposition. Ces sages observaient le dimanche; ce jour-là ils ne disaient qu'une formule de prière, mais ils la répétaient bien des fois, savoir : « Je t'adore, ô Dieu, avec ta grâce et ton secours, à jamais. » La prière était toujours dite à voix basse, pour garder le serment du secret. Le brahme dit à François qu'ils considéraient la polygamie comme contraire à la loi naturelle, et qu'il était écrit dans leurs livres qu'un temps viendrait où tous les hommes vivraient sous une même loi. Il lui dit encore que les docteurs de ces écoles enseignaient bien des procédés ou recettes d'enchantements.

Il pria l'apôtre de lui dire à son tour les principales choses de la loi des chrétiens, lui promettant de ne les découvrir à personne : « Je ne vous les dirai pas, lui répondit le Père, que vous ne m'ayiez, au contraire, promis de ne pas garder secrètes ces choses capitales de la loi des chrétiens. » Il promit de les publier, et François lui exposa ces paroles de l'Évangile : *« Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit. »* Le brahme les écrivit en sa langue, ainsi que le commentaire. Le Père lui exposa de même le *Credo* et les commandements. Le brahme raconta à François qu'une nuit, en songe, il avait vu, avec grande joie, qu'un jour il serait chrétien et travaillerait avec lui au salut des âmes. Il le pria de le faire chrétien, mais en secret et encore sous certaines conditions inacceptables. L'apôtre refusa et l'exhorta à enseigner aux simples

tence de Dieu et sa nature, sur la création, etc., rien absolument en dehors du cercle peu défini des traditions primordiales qui se retrouvent chez tous les peuples. Les calculs ou plutôt les conjectures les plus favorables à leur haute antiquité ne placent pas leur composition au delà du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle avant notre ère, c'est-à-dire vers l'époque à laquelle Moïse vivait et écrivait. Si donc on y rencontre quelques analogies avec les doctrines du judaïsme et du christianisme, et qu'il y ait eu emprunt, on est en droit d'affirmer que ce sont les Védas qui ont emprunté à la Bible, et non la Bible aux Védas. Cf. Mgr Laouenan, *Du brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme*, t. I, 3[e] part., sect. I, chap. 4.

l'adoration « d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, lequel est dans les cieux »; mais cet homme n'y voulut pas consentir, de peur qu'à cause de son serment violé, le démon ne le tuât.

Jusqu'ici notre récit n'a été qu'un emprunt presque littéral à la lettre que l'apôtre des Indes adressa de Cochin, le 15 janvier 1544, à saint Ignace et à ses compagnons[1]. François entrait dans tous ces détails sur sa vie ordinaire et sa manière de procéder, dans la pensée surtout qu'il obtiendrait d'eux, par là, des avis et des conseils pratiques pour mieux remplir sa difficile mission[2]. On conçoit que son humilité se soit refusée à raconter des faits et à signaler des actes qui pouvaient lui attirer l'estime et l'admiration de ses frères.

Heureusement les témoignages recueillis aux procès de canonisation nous ont conservé le souvenir de faits que le saint avait cru devoir taire. Entre tous ces témoignages, nous citerons textuellement celui que rendit, en Portugal, un jeune licencié nommé Jean Vaz, fils d'une des principales familles de Lisbonne. Ce témoin avait vécu six mois, à la côte de la Pêcherie, avec le P. Maître François; il l'avait vu à l'œuvre et avait pu interroger les chrétiens indigènes. Ce qu'il

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 17.

(2) Il écrivait à saint Ignace : « Comment agir avec les païens et les mahométans? C'est vous que je prie de me le faire savoir, pour l'amour de Jésus-« Christ. J'ai cette confiance que Dieu notre Seigneur me tracera par vous « une voie facile par où je les ramènerai à la foi chrétienne. En attendant, « je me tromperai; mais vos lettres, vos instructions me feront voir mes « fautes et j'espère les corriger ensuite. Jusque-là, j'espère aussi que les « mérites et les prières de la sainte Eglise et de tous ses membres vivants, « desquels vous êtes, inclineront Jésus-Christ Notre-Seigneur à user de « moi, tout méchant serviteur que je suis, pour semer son Évangile sur « cette terre infidèle. Il y aura là sujet de confusion pour ceux qui sont « capables de grandes choses et encouragement pour les autres. J'en suis « témoin oculaire; il y a ici grande pénurie d'ouvriers. Avec quelle joie « je me ferais le serviteur de ceux qui y viendraient travailler à la vigne « du Seigneur! » Cf. *Ibid.* ep. 12, nº 15. Voir les conseils qu'il demande à saint Ignace et à ses compagnons avant de quitter Lisbonne : *Ibid.* ep. 9, nº 6.

racontait fut transmis du Portugal par le P. Martin de Sainte-Croix au P. Le Fèvre alors à Rome dans une lettre du 22 octobre 1545. « Le P. François marche pieds nus; sa soutane est toute « déchirée, et il n'a sur la tête qu'un misérable capuchon de « toile noirâtre. Là-bas, on appelle Maître François *Balea Padre*, « *le grand-père*. Il est chéri de tous, *et invenit gratiam apud regem* « *unum:* à tel point que par décret publié dans tout le royaume « chacun est tenu d'obéir *au grand-père, frère du roi,* comme « au roi lui-même; et il y a liberté, pour tous ceux qui le voudraient, de se faire chrétiens. Ce roi a donné à François une « grosse somme d'argent, dont il s'est servi pour nourrir et « habiller les pauvres. Quarante-quatre ou quarante-cinq « églises sont déjà bâties, en autant de localités de la côte de « la Pêcherie converties au christianisme. Maître François « est accompagné de quatre prêtres indigènes, ceux-là même « desquels il écrivait précédemment qu'ils lui servaient « d'interprètes. Il les a fait ordonner prêtres; six autres sont « au collège de Goa, pour être ordonnés à leur tour et évangéliser un pays qui est à deux cent cinquante lieues de Goa. « Maître François sait maintenant fort bien la langue du « pays. En rase campagne, deux, trois, quatre, six mille âmes « le suivent, et, du haut d'un arbre, il leur prêche. Le licencié « a dit que François de Mansilhas se trouve en une autre « région, occupé seulement à baptiser ou à faire les enterrements. Sa résidence principale est en une ville grande trois « fois comme Coïmbre; tout son désir est que d'ici lui viennent « des auxiliaires[1]. »

Cette vie de fatigues incessantes, de privations continuelles, par une chaleur étouffante et sans pouvoir se trouver seul autrement que pendant les nuits qu'il consacrait, en grande partie, à ses exercices religieux et à l'étude de la langue du pays, eût été pour d'autres une vie intolérable; mais François

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.* p. 6; *Monum. hist. S. J., ep. mixt.*, t. I, p. 231. — Jean Vaz témoigne de faits qui eurent lieu, plusieurs du moins, après le retour de François, de Goa, où il était allé chercher des auxiliaires; mais la manière de vivre du saint ne différa guère durant les deux époques.

n'était pas de ces hommes dont parle saint Paul, qui cherchent leurs intérêts. Ce qu'il ambitionnait par-dessus tout, c'était de travailler pour la gloire de Jésus-Christ. Aussi, pour le soutenir et le récompenser dans ses labeurs apostoliques, Dieu emplissait son âme de torrents de joie. « Je ne sais plus de « quoi vous parler au sujet de ce pays, écrivait-il à saint « Ignace et à ses compagnons de Rome, si ce n'est des conso- « lations que Dieu notre Seigneur répand dans l'âme de ceux « qui s'y occupent à convertir les Gentils à la foi de Jésus- « Christ. Elles sont telles que l'on peut dire : s'il y a sur la terre « une joie digne de ce nom, la voici. Il m'arrive bien des fois « d'entendre une personne qui va parmi ces chrétiens, parler « ainsi : O Seigneur, ne me donnez pas tant de consolations; « ou, si votre bonté et miséricorde veut me les donner, « appelez-moi à votre sainte gloire; car il est trop dur à vos « créatures de vivre sans vous, après qu'une fois vous vous « êtes si intimement communiqué à elles[1]. »

Après l'action intérieure de la grâce divine, deux causes excitaient dans l'apôtre des Indes cette débordante joie et le soutenaient dans sa vie de sacrifice : les faveurs extraordinaires et guérisons que le ciel accordait à ses prières et l'attachement qu'il savait inspirer aux chrétiens et aux infidèles; deux causes qui hâtaient, multipliaient et affermissaient les conversions[2].

Bien des faits ont inévitablement échappé aux juges rémis-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana.* t. I, ep. 17, nº 13.

(2) L'apôtre était aimé et vénéré de tous les chrétiens au point que, plus tard, dans les contestations et les procès, on acceptait comme vérité incontestable toute affirmation et tout serment fait par le nom de Maître François. Cf. *Dépositions recueillies par l'archevêque de Goa, Bibl. de Ajuda.* Un chrétien réclamait à un païen le remboursement d'une dette; celui-ci niait obstinément lui devoir quoi que ce fût. Manquant de titre et de témoins, le chrétien lui dit : « Eh bien! prête donc serment sur cette image du bienheureux Xavier, que tu ne me dois rien. » Le païen le fait sans hésiter ; mais à peine rentré chez lui, il est pris de violents vomissements de sang, et il meurt sur l'heure. Cette mort prompte et inattendue fut regardée, par tous les chrétiens de l'endroit, comme un juste châtiment infligé au parjure. Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 14ª.

soriaux chargés, cinquante ans après la mort du saint, de recueillir les informations pour sa canonisation ; mais par les aveux discrets de François dans sa lettre à saint Ignace et par les attestations de plusieurs témoins, on peut se faire une idée de ce qui se produisit de merveilleux sur la côte de la Pêcherie. Le saint nous marque en passant que des guérisons étaient souvent opérées par les enfants, envoyés avec son rosaire ou son crucifix pour visiter les malades. Il raconte qu'un jour, s'étant détourné de son chemin, il alla dans une bourgade, où personne ne voulut être chrétien, bien que les localités voisines eussent toutes reçu la foi. Leur roi ou chef leur avait défendu, sous des peines graves, d'embrasser la religion des Portugais. Or dans cette bourgade se trouvait une femme en mal d'enfant et en grave danger. Autour d'elle les prêtres des idoles priaient et recouraient à leurs superstitions ordinaires pour obtenir sa délivrance. François entra dans la maison avec son interprète ; tandis qu'il priait, il fit exposer à la malade, par son compagnon, les vérités de la foi. Puis il demanda à cette femme si elle voulait être baptisée et elle répondit oui. François lui conféra aussitôt le baptême ; peu après, elle fut délivrée et l'enfant vint à bon terme. Tous les membres de la famille demandèrent et reçurent le baptême. Instruit de ce prodige, le collecteur d'impôts du roi, qui arriva sur ces entrefaites dans la localité, leva la défense de son maître, et tous, hommes, femmes et enfants se firent aussitôt baptiser.

D'une localité aux environs de Punicale, on vint prier François d'aller au secours d'un chef de famille cruellement torturé par le démon. L'apôtre s'y rendit avec un groupe d'enfants qui le secondaient dans ses ministères. Il fit avec eux des prières, récita un évangile auprès de l'énergumène et le délivra.

Au cap Comorin, un mendiant couvert d'ulcères purulents vint trouver l'apôtre, demandant à être guéri. Avec une admirable charité, François lui lava les plaies et, pour vaincre sa répugnance naturelle, il but l'eau dont il s'était servi. Puis, tombant à genoux, il demanda à Dieu, dans une prière

fervente, la guérison du pauvre malade, et il fut exaucé[1].

Prévenu contre François, le chef d'une localité défendit à ses administrés de le laisser pénétrer dans l'église où il réunissait les chrétiens de l'endroit. Peu de temps après, ce chef fut assailli par des ennemis qui en voulaient à sa vie. Poursuivi par eux, il s'enfuit vers l'église pour y chercher un refuge; mais, effrayés par les cris et le tumulte, quelques chrétiens qui s'étaient enfermés dans le temple, refusèrent d'ouvrir et le malheureux chef tomba sous le fer des assassins.

A Mutano, on portait à la sépulture un enfant mort, depuis vingt-quatre heures, d'une fièvre maligne. Maître François, qui en ce moment évangélisait la localité, rencontra le cortège funèbre. Vivement ému par la douleur des parents, il tomba à genoux; les yeux levés au ciel, il pria et jeta ensuite de l'eau bénite sur le corps du défunt. « Débarrassez, dit-il, cet enfant du linceul qui l'enveloppe »; cela fait, l'apôtre traça le signe de la croix sur lui; il le prit par la main, lui ordonna de se lever et le rendit vivant à ses parents transportés de joie et de reconnaissance. Sur le lieu où s'était opéré ce grand miracle on éleva une croix, au pied de laquelle s'accomplirent dans la suite de nombreuses guérisons[2].

A Coïmbatour, une mère perdit son enfant qui tomba et se noya dans un puits. On allait procéder à la sépulture du petit défunt, quand apercevant l'apôtre qui venait de dire la messe à l'église de Saint-Étienne, la mère pleine de foi va se jeter à ses pieds et lui demande avec larmes de rendre la vie à son enfant. « Votre fils n'est pas mort », lui répond François; et, prenant l'enfant par la main, il le relève plein de vie. L'apôtre recommanda aux assistants de ne parler à personne du prodige dont ils venaient d'être témoins[3].

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 10b. — *Relatio facta in Consistorio secreto*, p. 59, edit. 1699.

(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 4b. — *Relatio*, p. 53.

(3) Cf. Barradas, *Extraits*, f. 5a. — *Relatio*, p. 53. — Au procès apostolique encore (f. 4b), des témoins attestent trois résurrections d'enfants opérées au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie et à la côte de Travancore, mais sans fournir de détails; du moins, on n'en trouve point dans les *Extraits*.

Cependant Dieu bénissait visiblement l'apostolat de François Xavier. La moisson prenait des proportions inattendues; malgré son dévouement infatigable, le saint ne pouvait suffire au travail; des auxiliaires lui étaient indispensables. Paul de Camerino et François de Mansilhas, qui devaient venir le rejoindre, ne paraissaient pas; on les retenait sans doute à Goa, pour la direction du collège. François prit le parti d'aller lui-même les réclamer et demander d'autres secours. Il partit pour Goa, laissant la direction des nouveaux chrétiens aux trois clercs indigènes, qu'il avait amenés pour le seconder dans ses ministères.



Vaisseaux de guerre du XVI[e] siècle.



CHAPITRE TROISIÈME

François Xavier fait sa profession à Goa. — Il retourne à la côte de la Pêcherie, amenant avec lui François de Mansilhas et laissant le P. Paul de Camerino au collège de Sainte-Foi. — Ses courses apostoliques le long des côtes de la Pêcherie et de Coromandel. — Ses lettres à Mansilhas et sa sollicitude pour les intérêts spirituels et temporels des chrétiens. — Il va évangéliser le royaume de Travancore.

FRANÇOIS était de retour à Goa le 22 septembre 1543[1]. Le P. Paul de Camerino et François de Mansilhas y étaient arrivés le 20 octobre 1542[2]. Au lieu de les envoyer au cap Comorin, comme il l'avait promis, le gouverneur, sur les instances de Diogo de Borba et des majordomes, décida qu'ils seraient appliqués à la direction du collège de Sainte-Foi. Les constructions étaient presque achevées, les rentes assurées et les grandes espérances qu'un an auparavant François faisait concevoir à saint Ignace commençaient à se réaliser[3]. Le

(1) Une lettre écrite de Goa par François porte la date du 22 septembre 1543. Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 16.

(2) Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 12, nº 3.

(3) Le P. Lancilotti, arrivé à Goa le 2 septembre et chargé de l'enseignement du latin au collège, écrivait à saint Ignace, le 10 novembre 1545 : « La « construction matérielle est excellente ; l'église est bien bâtie et grande ; les « terrains voisins, assez étendus, lui appartiennent ; ils sont bien clos ; « dans l'enceinte se trouvent deux dévots ermitages, l'un de Saint-Jérôme « et l'autre de Saint-Antoine. La maison a, dit-on, six cents ducats de rente.

15 janvier 1544, il écrivait de Cochin à Rome : « Je vous écrivis « l'an passé, au sujet du collège qui se faisait à Goa. Il y a déjà « beaucoup d'écoliers, de diverses langues, tous de race païenne. « Parmi eux, dans le collège, où nombre d'habitations sont « déjà achevées, beaucoup étudient le latin ; les autres appren- « nent à lire et à écrire. Maître Paul est avec eux ; il leur dit la « messe tous les jours ; il les confesse et ne cesse de les former « à la vie spirituelle. Il a charge aussi de tout le matériel « nécessaire aux écoliers. La maison est vaste : plus de cinq « cents pensionnaires y pourraient habiter, et il y a des rentes « suffisantes pour les entretenir ; beaucoup d'aumônes se font « au collège et le gouvernement le favorise et le soutient large- « ment. Il y a dans la fondation de cette maison, que l'on « appelle le collège de Sainte-Foi, sujet pour tous les chrétiens « de rendre grâces à Dieu notre Seigneur. Avant de longues « années — je l'espère de la miséricorde de Dieu notre Seigneur « — le nombre de chrétiens se multipliera grandement, les « limites de l'Église se dilateront, grâce aux étudiants du « collège[1]. »

Les progrès rapides de cette fondation et les espérances qu'elle faisait concevoir pour un avenir prochain, déterminèrent François à laisser Paul de Camerino au collège. Il emmena avec lui au cap Comorin François de Mansilhas[2], un

« Les enfants, tous de ces contrées, sont nombreux et de dix langues ; les « plus grands sont chrétiens depuis plusieurs années. On ne se propose « pas de les admettre dans la Compagnie ; mais il y a espérance qu'ils feront « un grand bien. Douze de nos écoliers seraient déjà capables de commencer « le cours des arts. » Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 11, n° 1.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. 1, ep. 17, n° 9.

(2) Embarrassé, sans doute, par la date de la lettre de François à saint Ignace (15 janvier 1544), le P. Sébastien Gonzalvès pense que Mansilhas avait suivi François, lors de son premier voyage au cap Comorin. François de Mansilhas n'était pas encore parvenu à Goa, et le P. Lancilotti, arrivé avec le P. Criminale et P. Beïra, le 2 septembre 1545, écrit à saint Ignace que l'apôtre des Indes travailla un an avec des auxiliaires étrangers à la Compagnie, sur la côte de la Pêcherie, et qu'il revint ensuite à Goa, d'où il emmena avec lui François de Mansilhas, laissant le P. Paul de Camerino au collège de Sainte-Foi. Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 12, n° 3.

clerc indigène, un prêtre castillan appelé Jean de Licano[1], et quelques séculiers, parmi lesquels Jean de Artiaga[2], qui s'étaient spontanément offerts à se dévouer avec lui à la conversion des infidèles.

Avant de quitter Goa, l'apôtre fit sa profession religieuse entre les mains de l'évêque Jean de Albuquerque[3].

Arrivé au cap Comorin, il confia à Mansilhas et aux clercs indigènes, venus avec lui à son premier voyage, le soin d'instruire et de gouverner les chrétiens disséminés sur la côte jusqu'à Tuticorin[6]. Il leur laissa un mémorial, où il avait marqué en détail ce qu'il fallait faire et comment il convenait de procéder. Puis il se dirigea vers Punicale et Manapad, pour aller évangéliser ces contrées.

L'apostolat de François Xavier sur la côte de la Pêcherie pendant la première année, ne nous est connu que par des documents incomplets et sans dates précises, auxquels il faut joindre une seule lettre du saint et quelques témoignages du procès de canonisation. Il ne nous a donc pas été possible de suivre pas à pas l'apôtre dans ses incessants travaux. Mais pour la seconde année consacrée à évangéliser la même contrée, nous avons, avec les attestations de divers témoins, trente lettres adressées successivement par François Xavier à Mansilhas. Écrites sous l'impression du moment, du 23 février 1544 au 7 avril 1545, ces lettres nous révèlent les infatigables labeurs de l'apôtre, sa sollicitude et ses alarmes pour les intérêts spirituels et temporels des nouveaux chrétiens, son zèle brûlant pour conquérir à Dieu d'autres âmes, et tout ce qu'endurait son grand cœur de tristesse et d'angoisse, en voyant que des Portu-

(1) Sousa dit que François emmena aussi avec lui un prêtre indien. Cf. *Oriente Conq.* 1ª p., conq. I, div. I, nº 26.

(2) Jean de Artiaga, qui servait volontairement saint François Xavier, est quelquefois désigné par le titre de Frère.

(3) La formule originale des vœux fut envoyée à Rome. Elle était déjà arrivée en Portugal avant le mois de février entre les mains du P. Araoz, qui en annonça le prochain envoi à saint Ignace. Cf. *Monumenta historica S. J., ep. mixt.*, t. I, p. 198.

gais, par leur coupable conduite, faisaient obstacle à son ministère[1].

Dès ses premières lettres, François donne à Mansilhas deux conseils qu'il pratique lui-même excellemment, et qu'il répètera souvent à tous ceux qui, dans la suite, viendront se dévouer sous ses ordres à la conquête des âmes. Il lui recommande de tenir grand compte du mémorial qu'il lui a laissé, en le quittant, insistant particulièrement pour qu'il se montre patient avec les chrétiens et qu'il se fasse aimer d'eux : « Traitez ces gens toujours avec grand amour et « n'omettez rien pour qu'ils vous aiment. — Je vous en sup- « plie, à l'égard de votre monde, les principaux d'abord et « aussi tout le peuple, procédez avec beaucoup d'amour ; car « si le peuple vous aime, s'il est bien avec vous, Dieu sera « grandement servi. Songez que si maintenant ils ne sont pas « bons, un temps viendra où ils le seront. Que si vous n'obte- « nez pas d'eux ce que vous voudriez, contentez-vous de ce que « vous pouvez obtenir : ainsi fais-je[2]. » — Et encore : « Sou- « venez-vous des choses que je vous ai laissées par écrit et « priez Dieu de vous donner beaucoup de patience avec ces « pauvres gens. Considérez-vous comme étant en purgatoire, « à vous purifier de vos péchés et songez que c'est une grande « grâce de Dieu, qu'il vous les fasse ainsi expier dès la vie « présente[3]. » Dans sa seconde lettre, il revient sur ce même conseil : « Je vous prie fort de vous comporter avec ces pau- « vres gens comme fait un bon père avec de méchants fils.

(1) Voici la série de ces lettres, avec leur date et le lieu d'où elles ont été écrites : Punicale, 23 février 1544 ; — Manapad, 14, 20, 21, 27 mars et 8 avril ; — Livar, 23 avril ; — Nar, 1er mai ; — Tuticorin, 14 mai ; — Manapad, 20, 22, 23 juin ; — Virandapatanao, 30 juin ; — Manapad, 1er, 3, 19, 20 août ; — Punicale, 21 août ; — Manapad, 2 septembre ; — Alendale, deux lettres, 5 septembre ; — Trichandour, 7 septembre ; Manapad, 10 septembre ; — Tuticorin, 20 septembre ; — Manapad, deux lettres, 10 novembre ; — Cochin, deux lettres, 18 décembre ; — Négapatam, deux lettres, 7 avril 1545. Cf. *Monument. Xav.*, t. I, ep. 18-45, 50, 51.

(2) Cf. *Ibid.* ep. 20, n° 3.

(3) Cf. *Ibid.* ep. 18, n° 1 ; 22, n° 5 ; 20, n° 10.

« Quelque nombreuses que vous apparaissent leurs misères, « ne vous découragez pas. Dieu, qu'ils offensent par de si gros « péchés, ne les tue cependant pas, pouvant le faire; il ne « les laisse pas manquer de tout ce qui est nécessaire à « leur subsistance. Il pourrait leur ôter ces choses qui les « soutiennent; il ne le fait pas. Ne vous lassez donc point; il « s'opérera d'ailleurs par votre moyen plus de bien que vous « ne pensez; et si vous ne pouvez faire tout celui que vous « voudriez, contentez-vous de celui que vous faites; s'il reste à « désirer, ce n'est pas en effet votre faute[1]. » — Et enfin : « Je vous en supplie, ne témoignez jamais de mauvaise « humeur à ces pauvres gens, quelque fatigants qu'ils soient. « Quand le travail vous déborde et que vous ne pouvez « atteindre à tout, contentez-vous de faire ce que vous pouvez, « et remerciez vivement Notre-Seigneur de vous mettre là où « vous ne sauriez, quand vous le voudriez, demeurer oisif, si « nombreuses s'offrent à vous les occupations, qui sont toutes « pour le service de Dieu[2]. »

Les conseils que François donnait à autrui, il était le premier à les mettre en pratique, toujours et avec tous, même avec les enfants qui agissent le plus souvent par impression et ignorent d'ordinaire la modération. Et c'est ainsi que partout où il séjourna quelque temps, pour l'exercice de son ministère, il put lever parmi les enfants toute une armée de jeunes apôtres ardents à le seconder. Citons un exemple que nous fournissent les lettres adressées à Mansilhas.

François avait auprès de lui, au cap Comorin, un enfant qu'il avait instruit et baptisé, et dont il utilisait la bonne volonté dans ses ministères. En quittant la côte de la Pêcherie, il le laissa au service de François de Mansilhas. Celui-ci, à ce qu'il paraît, n'eut pas toujours à se féliciter de la docilité du petit Matthieu, qui en perdant François Xavier avait perdu à la fois un maître et un père. Dans ses lettres, François donne délicatement une leçon de conduite à Mansilhas et à son disciple :

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 19, n° 2.
(2) Cf. *Ibid.*, ep. 20, n° 1.

« Dites à Matthieu, écrit-il, d'être bon enfant, et que moi je lui « serai bon père et aurai grand soin de lui. Rappelez-lui qu'il « doit parler haut, le dimanche, quand il traduira ce que vous « lui direz, afin que tous entendent bien, et que même d'ici, de « Manapad, je puisse l'entendre [1]. » Peu de temps après il écrit encore : « Donnez à Matthieu tout le nécessaire pour l'habil-« lement, et tenez-lui bonne compagnie, afin qu'il ne vous quitte « pas. Tant que je l'ai eu avec moi, il a été traité fort amicale-« ment; témoignez-lui de même une grande affection [2]. » Dans deux autres lettres, il revient encore sur le même sujet; c'est en père qu'il menace et montre tout aussitôt la récompense : « A Matthieu, vous direz de ma part de vous bien servir. Si « vous êtes content de lui, il trouvera en moi un père et une « mère, mais s'il ne vous était pas très obéissant, je ne veux « pas le voir, ni m'occuper de lui. Donnez-lui tout le nécessaire « pour l'habillement [3]. » Et dans la lettre suivante : « Dites à « Matthieu d'être bon enfant, et de parler haut, et de redire de « son mieux ce que vous dites. Quand je reviendrai, je lui « donnerai quelque chose qui lui fera bien plaisir [4]. »

En lisant ces paternelles recommandations, on se rappelle la conduite si patiente de S. Ignace à l'égard de Pierre Ribadeneira encore enfant.

François dut faire appel à la patience pour lui-même, en des circonstances plus graves. Lui, qui savait si bien relever le courage et exciter le zèle de François de Mansilhas et du petit Matthieu, se trouva, à certaines heures, à bout d'énergie et presque découragé. A Coïmbatour, il reçut de bien mauvaises nouvelles des chrétiens du cap Comorin. Les Badages [5] avaient fondu sur eux, les avaient pillés et en avaient emmené

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 26, nº 2.

(2) Cf. *Ibid.*, ep. 22, nº 3.

(3) Cf. *Ibid.*, ep. 23, nº 3.

(4) Cf. *Ibid.*, ep. 24, nº 2.

(5) Les Badages étaient une population aventurière qui vivait dans les montagnes du royaume de Bisnage. Ils étaient maîtres de l'ancien royaume de Paridi dont ils s'étaient emparés à l'occasion de démêlés entre le roi de Coulam et celui de Travancore.

un certain nombre captifs. Pour leur échapper, les autres s'étaient retirés sur des récifs à fleur d'eau, dans la mer[1]; là ils périssaient de faim et de soif. La nuit même, François partit de Manapad avec vingt canots, pour les secourir; mais les vents contraires ne lui permirent point d'aborder, et il dut rentrer à Manapad, pour attendre un vent plus favorable. Il écrivait à Mansilhas, le 3 juin : « Les vents s'apaisant, nous « y retournerons, et je ferai tout le possible pour aider ces mal- « heureux. C'est pitié, et la plus grande du monde, que de voir « en quelles souffrances se trouvent ces pauvres chrétiens. Il « en vient tous les jours beaucoup à Manapad; ils arrivent « dévalisés, pauvres, n'ayant pas de quoi manger ni de quoi se « vêtir. J'ai écrit aux Patangatins[2] de Coïmbatour, Punicale et « Tuticorin, d'envoyer quelques aumônes pour ces misérables « chrétiens, mais de ne rien demander aux pauvres. Quant « aux maîtres de barques (*campanotes*) qui voudraient donner, « que ce soit de leur plein gré; de ceux-ci même, rien par force « et absolument rien des pauvres. J'écris dans ce sens aux « Patangatins; d'eux je n'attends rien de bon. Ne permettez « pas qu'ils extorquent des aumônes de personne, riche ou « pauvre; mon espérance est plus en Dieu que dans les Patan- « gatins. — J'ai été huit jours en mer, et vous savez ce que « c'est de naviguer en canot, avec les vents violents que nous « avons eus[3]. »

Le 6 août, il annonçait au même Mansilhas qu'il était allé visiter par terre les chrétiens volés et mis en fuite par les Badages. Il avait trouvé là des affamés sans aucun aliment, des vieillards incapables de le suivre, des femmes et des enfants dans la misère : c'était grande pitié de les voir. Il fit venir tous les pauvres à Manapad, où il les entretenait avec les secours qu'il demandait pour eux aux riches.

Le 3 août, craignant une nouvelle incursion des Badages, il

(1) Ces récifs étaient situés entre la côte du cap Comorin et l'île de Manar.

(2) Patangatins, officiers municipaux.

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 30, n° 1.

écrivait de Manapad : « J'ai envoyé le Père[1] par toutes les « localités, afin que l'on y mette à la mer, dès que le temps le « permettra, les bateaux et autres embarcations, parce qu'il me « semble certain que l'on vous assaillira et que les chrétiens « risquent d'être emmenés captifs. Sûrement l'ennemi viendra « jusqu'à la plage, j'en suis informé par un magistrat païen « qui aime ces chrétiens. Je lui ai envoyé un homme, avec une « lettre à l'adresse du roi de Travancore, dont il est favori. Je « disais au roi : — Puisque vous êtes ami du seigneur gou- « verneur, ne permettez pas que ces Badages nous fassent du « mal, car le gouverneur verrait avec grand déplaisir les chré- « tiens maltraités. — Ce gouverneur qui est mon ami et parent « de plusieurs chrétiens, vint me voir; il m'a promis son « secours. Depuis, je lui écrivis de m'informer de ce qui se « passerait et, en particulier, de me faire savoir le moment « de la venue des ennemis à la plage, afin que nous eussions « le temps de nous réfugier en mer. Il l'a fait.

« J'ai déjà écrit au capitaine portugais, afin qu'il envoie un « petit vaisseau de guerre pour vous protéger avec vos gens. « Faites qu'ils veillent bien, tant qu'ils sont sur la terre ferme; « car les Badages viennent de nuit, à cheval, et ils nous pren- « nent sans nous laisser le temps de nous embarquer. Veillez « vous-même pour ce pauvre peuple qui a si peu de savoir- « faire que, pour épargner quelques réaux, il négligera de poser « des sentinelles. Que par vos soins tous lancent bientôt leurs « embarcations à la mer; qu'ils y mettent leurs bagages, avec « les femmes et les enfants, et qu'ils récitent leurs prières « mieux que jamais, puisque nous n'avons pas d'autre aide que « Dieu. Par-dessus tout, que l'on veille toute la nuit avec grand « soin; qu'il y ait des sentinelles sur divers points de la terre « ferme. J'ai grand peur que, de nuit, avec ce clair de lune, « l'ennemi arrive à la plage et ne se jette sur nos chrétiens. « Ordonnez donc qu'il y ait des sentinelles toute la nuit[2]. »

(1) François donne le nom de Père aux prêtres étrangers à la Compagnie qui travaillaient avec lui.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 33, nos 2, 3.

Quelques jours après, le 19 août, François écrivait : « Je « crains qu'il n'arrive malheur à nos chrétiens par les *caballe-* « *rias* de Tuticorin. Je ne saurais vous dire, si grande elle est, « l'épouvante des gens d'ici... Le roi de Travancore envoie un « brahme avec l'interprète du capitaine, pour signer un traité « de paix avec ces gens-là ; je ne sais ce qui sera conclu. Ils « sont ici à Manapad et s'en iront bientôt par mer... Tout à « l'heure, on m'a remis une lettre de Guarim, par laquelle il « nous informe, vous, mon très cher frère et moi, que les chré- « tiens sont en fuite dans la forêt ; les Badages les ont déva- « lisés. Un chrétien et un païen sont blessés. De tous côtés, « nous avons de mauvaises nouvelles. Loué soit Dieu notre « Seigneur, à jamais[1]. »

Toutes ces graves préoccupations n'empêchaient pas l'apôtre des Indes de poursuivre avec zèle l'œuvre de la formation des nouveaux chrétiens et de la conversion des infidèles. Il pressait François de Mansilhas de visiter les chrétientés, de baptiser les païens, d'instruire les néophytes, de corriger les abus et les désordres. Il loue son zèle et lui témoigne une affection bien propre à l'encourager : « Mon très cher Frère, j'ai été bien « heureux d'apprendre de vos nouvelles par vos lettres et d'y « voir le bien que vous faites. Que Dieu vous donne des forces « pour persévérer de bien en mieux[2]. — Je me réjouis beau- « coup de votre visite aux localités que je vous avais désignées « et plus encore du grand fruit que vous me dites y avoir pro- « duit[3]. — J'ai grand désir de vous voir : plût à Dieu que ce « fut bientôt ! Aucun jour toutefois ne se passe que je ne vous « voie en esprit, et vous me rendez la pareille ; de sorte que « nous sommes continuellement présents l'un à l'autre[4]. — « Aujourd'hui, 1er mai, j'ai reçu de vous une lettre qui m'a « donné tant de joie, que je ne saurais dire combien j'en demeure « consolé, au sortir de quatre ou cinq jours de fièvre conti-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I. ep. 33, nos 1, 2.
(2) Cf. *Ibid.*, ep. 22, no 1.
(3) Cf. *Ibid.*, ep. 23, no 1.
(4) Cf. *Ibid.*, ep. 24, no 1.

« nue. On m'a saigné deux fois. Je suis bien maintenant[1]. »

« Hâtez-vous de baptiser les nouveau-nés; instruisez les « enfants, comme je vous l'ai recommandé; enseignez à tous « les prières; le dimanche ajoutez une petite prédication. « Empêchez tout culte de pagode. — Quand on reviendra « de la pêche, vous visiterez les malades, vous ferez réciter, « par quelques enfants, les prières, comme il est marqué au « mémorial que je vous ai laissé dernièrement. Vous vous « réserverez la récitation d'un évangile[2]. — Je vous recom- « mande expressément l'instruction des enfants. Baptisez très « diligemment les nouveau-nés. Puisque les grands, bon gré « mal gré, ne veulent pas aller en paradis, que du moins les « tout petits, qui meurent tôt après le baptême, y aillent[3]. « — Allez, si Dieu le veut, visiter les chrétiens qui se trouvent « entre Punicale et Anendale. Passez de maison en maison; « informez-vous diligemment des nouveau-nés et baptisez- « les. Observez si ceux qui enseignent les enfants et qui con- « voquent les chrétiens s'acquittent bien de leur office[4]. — « Dans les localités où vous irez, faites assembler les hom- « mes, un jour, en un endroit marqué; un autre jour, les « femmes, en un endroit différent. Faites que, dans toutes les « maisons, on récite les prières; donnez le baptême à ceux qui « ne l'ont pas encore reçu, petits et grands, et n'oubliez pas « que *si la meule fait quelque bon ouvrage, c'est grâce à celui qui « amène l'eau et la met en mouvement*[5]. »

Mais un conseil entre tous semble important à ses yeux : « Soyez toujours affable avec vos gens; ne les traitez qu'avec « amour[6]. — J'ai été bien joyeux d'apprendre que les chré- « tiens ne boivent pas d'arack[7] et ne font pas de pagodes, et

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, ep. 25, nº 1.

(2) Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 22, nº 5.

(3) Cf. *Ibid.*, ep. 28, nº 1.

(4) Cf. *Ibid.*, ep. 27, nº 2.

(5) Cf. *Ibid.*, ep. 23, nº 4.

(6) Cf. *Ibid.*, ep. 28, nº 1.

(7) Arack, spiritueux fait avec le suc de palmier fermenté. — Pour préve- nir et arrêter les abus et les désordres, François ne négligeait point les

« que, le dimanche, ils viennent tous aux prières. Si, quand « ils ont été faits chrétiens, il était demeuré près d'eux quel- « qu'un pour les instruire, comme vous les instruisez mainte- « nant, ils seraient bien meilleurs qu'ils ne sont [1]. »

Ces conseils et ces ordres, donnés à François de Mansilhas, nous disent indirectement à quels ministères l'apôtre des Indes s'appliquait. Après chacun de ces avis, François eût pu ajouter ce que nous lui avons entendu dire plus haut : « *Ainsi fais-je moi-même.* » Dans une lettre à Mansilhas, il raconte quelques particularités de sa vie apostolique dans ces régions. « Ici, écrit-il de Punicale, je vais parmi ce peuple sans inter- « prète. Antonio est demeuré malade à Manapad; Rodrigo et Antonio, voilà mes interprètes; d'où vous pouvez voir la vie « que je mène et les sermons que je puis faire. Mes interprètes « ne m'entendent pas; je les entends moins encore : jugez par « là de mes entretiens avec ce peuple. Je baptise les nouveau- « nés et tous ceux à qui ce sacrement peut être administré. Je « n'ai pour cela aucun besoin d'interprète. Les pauvres, eux « aussi, sans interprète me donnent à entendre leurs besoins; « et sans interprète, rien qu'à les voir, je les comprends. Je n'ai « donc, pour les œuvres les plus importantes, aucun besoin « d'interprète [2]. »

Divers témoins au procès de canonisation ajoutent à ce court récit de plus amples détails. Dès les premiers jours, racontent-ils, la seule considération de l'emploi de son temps lui gagna la confiance de tous. Le matin, après avoir dit ses Heures, il prenait un enfant, avec croix à la main, et il allait, par la localité, demandant s'il y avait ou des morts à ensevelir,

mesures de prudence et n'hésitait pas à recourir aux moyens de rigueur. Il écrivait à Mansilhas : « Je vous envoie un *meirinho* (officier de justice) « pour faire le service jusqu'à mon retour. Il aura une récompense pour « chaque femme convaincue de boire de l'*arack*. La coupable sera de plus « emprisonnée trois jours. Faites publier cela partout, et dites aux Patanga- « tins que si dorénavant j'apprends qu'il se boit de l'*arack* à Punicale, ils « me le paieront très cher. »

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 22, n° 5.

(2) Cf. *Ibid.*, ep. 35, n° 2.

ou des malades à consoler, ou des enfants nouveau-nés à baptiser, ou d'autres enfin qui voulussent le baptême. Là où il trouvait quelque chose à faire, il commençait par réciter, à haute voix, les yeux et les mains vers le ciel, le *Credo* et les commandements. Bien du monde accourait auprès de lui, pour l'écouter parler. Sur les malades, il récitait un évangile; près des défunts, l'office des morts. Il allait ainsi jusqu'à dix ou onze heures; en attendant, un enfant lui rassemblait les autres enfants pour le catéchisme. Quelle que pût être sa fatigue, en effet, il ne manquait pas de leur faire le catéchisme.

Rentré au logis, il priait ou se reposait un peu, tandis qu'on lui préparait un pauvre dîner. Pedro Fernandez, qui fut son serviteur, disait que Maître François souvent faisait la cuisine, puis la partageait entre lui et les enfants qui le servaient. Son manger habituel était du riz mal apprêté, du poisson plus mal apprêté encore, du lait aigre mêlé au riz; ou bien, les jours de régal, quelque galette de riz. Il disait à ceux qui étaient sous son autorité : « Mangez autant qu'il vous est nécessaire pour servir Dieu; mais ne mangez pas pour vous-mêmes : faites-le en vous proposant de soutenir le corps et de dépenser ses forces au service de Dieu [1]. »

Le dîner achevé, il donnait audience aux chrétiens, pour leurs difficultés ou différends. Le soir, et quelquefois la nuit, il allait où il pensait trouver plus de gens assemblés et il y prêchait ce que Dieu lui inspirait.

Le dimanche, il réunissait tout le peuple dans l'église ou sous un hangar de branchages. Là, il les instruisait, en parlant leur langue malabare qu'il avait péniblement apprise.

Il allait visiter toutes les chrétientés et faisait partout les mêmes exercices, depuis Tramancanor jusquà Berinyao. Jamais il ne passait un mois ni même vingt jours en un même lieu. C'était toujours à pied, et quelquefois pieds nus qu'il allait d'un lieu à un autre. Partout il établissait des maîtres pour conserver et continuer l'enseignement de la foi [2].

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 385a; Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 11a.
(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 385a.

On le vit toujours mal vêtu, très humble, simple, sans prétention, dégagé de toute vanité, « et cela, plus qu'aucun autre que l'on ait jamais vu ». Il avait une soutane très vieille, rapiécée, une saie et un bonnet fort usés. Quelqu'un qui vécut longtemps avec lui ne se souvient d'avoir vu au lit de Maître François ni matelas, ni draps, mais seulement un oreiller[1]. Le gouverneur lui envoya de Goa, après son départ, une courtepointe, une casaque de drap de Portugal de première qualité et deux barils de vin ; il donna le tout aux pauvres, sans jamais user de la casaque ni goûter le vin.

Son abstinence était grande : il mangeait une fois le jour et bien peu. S'il mangeait de la viande, ce n'était guère que lorsqu'il se trouvait en compagnie et qu'elle lui était offerte. Il s'ingéniait pour n'avoir pas à boire de vin, et il ne mangeait pas de pain, alors même qu'il en avait sous la main. A la table des Portugais cependant, il mangeait et buvait ce qu'on lui donnait, pour ne pas scandaliser ou ne pas sembler hypocrite. Le moment venu de se retirer, il adressait aux convives quelques paroles de piété[2].

A ces appréciations empruntées aux procès de canonisation, ajoutons les attestations, faites sous serment, de plusieurs prodiges accomplis par le saint : elles nous donneront une idée plus complète de la vertu de François Xavier, de son action apostolique dans ces contrées, et de la vénération profonde dont chrétiens et infidèles l'entouraient.

François Fernandez atteste le fait suivant qu'il dit tenir de son père, ancien sacristain de Maître François. « Le saint « s'embarqua un jour pour traverser un fleuve très grossi « par les pluies. Je voulus le suivre et montai dans une « barque. Lui, qui d'abord ne s'en aperçut pas, me voyant « ensuite sur mon bateau, me dit de rester au rivage. Je ne « voulus pas et je m'avançai toujours, à sa suite, jusqu'au plus « fort du courant. Mais là, j'eus peur et le saint me cria : — « Pourquoi n'êtes-vous pas resté au rivage? Retournez-y. » —

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 396b.
(2) Cf. *Ibid.*, f. 385a, b.

« Je répondis : — « Père, j'ai peur que le courant ne m'emporte. »
« — Il me dit alors de ne rien craindre ; je laissai aller la « barque et tout à coup, sans savoir comment, je me trouvai « à la rive[1]. »

Un témoin raconte cet autre fait : « Au temps où mon père « et ma mère vivaient à Punicale, le P. Maître François rece- « vait quelquefois l'hospitalité chez eux. Ils avaient trois filles « mais aucun garçon, ce qui attristait beaucoup ma mère. Elle « et mon père, comptant obtenir un fils par l'intercession du « saint, le prièrent de demander à Dieu pour eux cette grâce. « Maître François répondit avec assurance : *Vous aurez un « fils.* — Mon père reprit : *Comme gage de votre promesse, don- « nez-moi, par écrit, quelques paroles du saint Évangile.* — C'est « en effet l'usage des chrétiens de ce pays de demander aux « prêtres de pareils écrits ; de sorte que les prêtres s'en munis- « sent d'avance, quand ils vont par les maisons. Le P. Maître « François écrivit le billet et il y nota que mes parents auraient « un fils. Je naquis ; et mes parents, désirant avoir d'autres « garçons, écrivirent sur le billet, à la place du mot *un*, le mot « *trois*. Dieu, en effet, leur donna deux autres fils. Cet écrit « demeura toujours entre les papiers de mon père, qui me « disait souvent : Fils, ne perdez jamais ce billet, que me « donna le saint Père François : ce fut quand nous l'eûmes « reçu de sa main que vous vîntes au monde, vous et vos frères, « parce que nous l'avions prié de nous obtenir cette grâce[2]. »

Un autre témoin oculaire atteste, au procès de Manar, qu'une femme de Tuticorin, s'étant procuré un papier portant la signature de l'apôtre, opérait de nombreuses guérisons par le contact de ce papier. Obligée de fuir, en un temps de guerre, elle laissa, par oubli, en un lieu apparent de sa maison, le papier plié entre plusieurs pièces d'or. Les envahisseurs disparus, elle rentra chez elle et, à sa grande joie, elle retrouva les pièces d'or et la relique qui avaient échappé au pillage[3].

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 11a.
(2) Cf. Barradas, *Ibid.*
(3) Cf. Barradas, *Ibid.*

Un maître d'escrime, nommé Thomas Passinguem, dit : « J'ai connu Antoine de Miranda, qui fut au service du Père « Maître François. Il me racontait qu'allant de nuit, pour cer- « taine affaire, à Coïmbatour, il fut mordu par un serpent « venimeux. Aussitôt après, comme paralysé, il tomba et « demeura là, sans parole. On le trouva ainsi étendu et privé « de sentiment. Informé du fait, le Père Maître François « ordonna qu'on lui portât Antoine; quand il fut là, sans « parole ni sentiment, le Père pria, avec tous les assistants. « La prière finie, il mit avec son doigt un peu de salive sur « le pied d'Antoine, à l'endroit mordu; au même instant, « Antoine reprit ses sens, retrouva la mémoire, la parole, et fut « entièrement guéri. Depuis, j'appris les détails de ce même « fait de la bouche de plusieurs témoins oculaires[1]. »

Un autre témoin dépose ainsi : « Il y a trente ans, j'entendis « un nommé Augustin de Payva, qui avait été serviteur de « Maître François, parler ainsi : — A Pandacal, localité de la « Pêcherie, je dormais et un autre enfant avec moi, dans une « cabane. Un serpent très venimeux, appelé *cobra*, mordit mon « camarade, qui mourut. Je ne m'en aperçus que le matin, en « me réveillant; car, appelant mon compagnon, comme il ne « me répondait pas, j'allai à lui et je le trouvai mort. Tandis « que je me lamentais, je vis le serpent qui s'enfuyait. Je cou- « rus trouver le Père et lui annoncer le malheur. Lui, souriant, « me dit : *Augustin, ce n'est rien.* Il alla vers le mort, il le prit « par la main et l'enfant se leva en pleine santé, comme s'il ne « lui fût rien arrivé[2]. »

Dans le même procès, un témoin ajoute : « Mon père, qui « dans son enfance servait le saint, m'a raconté le fait suivant. « Un jour qu'il soupait, un garçon qui lui servait à manger, « tomba tout à coup sur le sol, sans connaissance et écumant. « Le Père aussitôt se mit à genoux, leva les yeux au ciel et pria « un moment; et voilà que le garçon se leva et continua de « servir, comme si rien n'était arrivé. J'attribuai, et d'autres

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 4a.

(2) Cf. *Ibid.*

« aussi, la chute à la morsure d'un serpent, et le relèvement à « un miracle[1]. »

Par ces faits prodigieux, qui en laissent supposer beaucoup d'autres[2], et par tout ce que les procès attestent des vertus et du zèle de l'apôtre, on conçoit que le mouvement de conversion allât tous les jours grandissant. François Xavier écrivait à Rome que, dans l'espace d'un mois, il avait à lui seul baptisé plus de dix mille infidèles[3]; et au roi de Portugal que, Dieu aidant, il espérait voir avant la fin de l'année, dans les deux royaumes de Coulam et de Négapatam, plus de cent mille chrétiens[4].

Cependant, grâce à l'intervention du capitaine portugais auquel François avait fait appel pour protéger les chrétiens, grâce surtout à la crainte qu'inspirait le roi de Travancore aux Badages, ceux-ci s'étaient éloignés de la plage et se retiraient vers leurs montagnes, ravageant le pays sur leur passage. Mais leur départ n'avait pas mis fin à toutes les préoccupations de François. Voulant se concilier l'amitié du gouverneur, le roi de Travancore avait écrit à François qu'il désirait le voir et qu'il se montrerait favorable aux chrétiens. Ne pouvant abandonner, dans le moment, les chrétiens fortement éprouvés par l'invasion des Badages, l'apôtre des Indes envoya le P. Coelho[5] auprès du roi. Lui-même, profitant des offres si bienveillantes de ce prince, fit passer sur son territoire un grand nombre de pauvres chrétiens, qui, pour échapper aux

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 4b.

(2) Le P. Quadros, provincial des Indes, écrit au P. Miron, provincial du Portugal : « Quant aux miracles opérés, des personnes qui vivaient avec lui « au cap Comorin, disent qu'ils étaient presque continuels; il rendait la « santé aux malades et délivrait les possédés; il était rare que ceux sur « lesquels il récitait une oraison ne fussent point guéris. » Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 189, nº 13.

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 48, nº 2.

(4) Cf. *Ibid.*, ep. 46, nº 9.

(5) Fernand Coelho, prêtre séculier, auxiliaire zélé de l'apôtre des Indes. Il retourna une seconde fois visiter le prince qui lui donna une grosse somme d'argent pour bâtir des églises aux chrétiens sur ses terres.

Badages, étaient venus se réfugier sous sa protection à Manapad.

Le P. Coelho avait été favorablement reçu par le roi et François se disposait à se rendre à l'invitation du prince. Mais un messager de celui-ci fut, dans l'entrefaite, saisi par un Portugais, qui le mena prisonnier à Punicale, puis à Tuticorin. Trois païens de Travancore vinrent se plaindre à Maître François.

Profondément attristé de cet attentat, qui mettait obstacle à son projet de voyage et pouvait anéantir les bonnes dispositions du roi, François écrivit de Manapad à Mansilhas : « Si « quelque chose est dû au Portugais, qu'il fasse valoir son « droit devant le prince et que l'on se garde de soulever « davantage le pays. Je ne puis, ce me semble, écrire au roi. « Trop juste est son irritation de voir que l'on déshonore, que « l'on appréhende au corps ses sujets sur leurs propres terres.

« Je ne sais quel parti prendre : mieux vaudrait peut-être ne « plus perdre notre temps, et quitter un pays où ceux qui « doivent nous aider n'en ont cure et laissent tous les excès « impunis. Si l'on avait châtié ceux qui allèrent voler derniè- « rement cette barque, les Portugais n'auraient pas fait ce « qu'ils font. Maintenant faudra-t-il s'étonner si le prince « se venge sur nos chrétiens de la capture de son serviteur?

« Écrivez au capitaine la peine extrême que j'ai ressentie de « cet emprisonnement. Pour moi, je ne veux plus écrire à des « gens qui prétendent pouvoir faire le mal sans que personne « s'y oppose ou même réclame.

« Si le prisonnier est à Tuticorin, allez, pour l'amour de « Dieu, trouver le capitaine, où qu'il soit; faites délivrer cet « homme; mandez le Portugais pour que son droit à lui « soit aussi reconnu. Qu'un païen, sur un sol occupé par les « Portugais et où leur capitaine réside, allât se saisir d'un « Portugais et le traînât ailleurs, l'acte serait jugé mauvais; « ainsi les païens trouvent mauvais qu'un Portugais se saisisse « de l'un d'eux, sur leur propre terre, en temps de paix et le « traîne au capitaine, alors qu'il y a chez eux des tribunaux.

« Je ne saurais vous dire à quel point cet événement m'a

« contristé... Les torts que font à ces chrétiens et les païens « et les Portugais, je ne puis ne pas les ressentir dans l'intime « du cœur. Je ne saurais m'y accoutumer. Voir les injures que « l'on fait à ces chrétiens et ne pouvoir les secourir, c'est là « un tourment qui ne me quitte pas[1]. »

« Vous m'écrirez bientôt : vous me direz tout ce qui s'est « passé. Est-il vrai qu'un Portugais ait pris ce serviteur du « prince? Pourquoi l'a-t-il pris? L'a-t-il mené à Tuticorin? Si « oui, je suis déterminé à ne pas aller dans le Travancore. « J'irai plutôt là où je désire, au pays du Prêtre-Jean[2], où « nous aurons tant à faire pour le service de Dieu notre « Seigneur, sans y trouver qui nous persécute. »

François n'avait pas à se plaindre d'un fait isolé. Des esclaves avaient été volés, et il s'était hâté d'écrire au vicaire de Coulam et à celui de Cochin, afin que par de grandes excommunications, on réprimât de tels attentats.

Sur ces entrefaites, une députation des habitants de l'île de Manar vint trouver l'apôtre pour lui demander secours et protection contre le roi de Jafanagapatam, qui les persécutait parce qu'ils étaient chrétiens. Sept cents d'entre eux avaient

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 21, nos 1-4; ep. 22, no 1.

(2) Prêtre-Jean, nom sous lequel, aux XIIe et XIIIe siècles, on désignait un prince chrétien très puissant qui avait ses états soit dans l'Abyssinie actuelle, soit dans l'Asie centrale, ou même dans la Chine. Ce prince aurait été en relation avec les croisés; le grand Maître de Rhodes écrivit à Charles VII, roi de France, que l'empereur d'Éthiopie était le vrai Prêtre-Jean. Dans cette persuasion, la cour de Portugal avait envoyé des ambassadeurs au Négus d'Abyssinie, afin de contracter avec lui une alliance à l'avantage du christianisme contre les puissances musulmanes de l'Afrique et de l'Asie. Celui-ci envoya une ambassade à Alphonse d'Albuquerque. Les Abyssins comptent dans leurs fastes une longue suite de rois et de reines; parmi ces dernières figurent la reine de Saba, qui visita Salomon, et Candace, dont l'apôtre Philippe baptisa l'eunuque. Ils prétendent que la reine de Saba aurait eu un fils de Salomon, Menilehek. Ce fils aurait été envoyé à la Cour de son père pour y être instruit et serait rentré auprès de sa mère avec douze mille Hébreux, mille de chaque tribu, qui se fixèrent en Éthiopie. Leur christianisme, corrompu par les Nestoriens, daterait de la reine Candace.

été immolés pour n'avoir pas voulu renoncer à leur foi. Quelque temps auparavant ces habitants avaient fait demander à François de venir les instruire des vérités de la religion chrétienne et de leur donner le baptême. Retenu sur la côte de Coromandel par l'invasion des Badages, François leur avait envoyé le P. Coelho qui en avait admis au baptême un très grand nombre. Lui-même devait s'y rendre dès qu'il serait libre, pour confirmer dans la foi les nouveaux chrétiens et continuer l'œuvre des conversions. Informé du changement de religion des habitants de Manar, qui étaient ses sujets, le roi de Jafanagapatam envoya des soldats, pour massacrer tous ceux qui refuseraient d'abjurer.

Au temps de saint François Xavier, l'île de Ceylan comptait au moins neuf rois, dont le principal était le roi de Cota, ou roi de Ceylan; les autres n'étaient que des vassaux, mais fort indépendants; en particulier le roi de Candy et le roi de Jafanagapatam. Celui-ci avait fait périr le roi précédent et usurpé le pouvoir; son frère aîné lui disputait le trône. Plein de haine pour les chrétiens, mais obligé de ménager les Portugais, il dissimulait ses vrais sentiments. Dès l'année 1539, le vice-roi Garcia de Noronha avait lié Jean III au roi de Ceylan, en empruntant à celui-ci une grosse somme, qui n'avait pas encore été rendue; de là, pour les Portugais, la nécessité de ne rien faire qui pût déplaire au roi de Cota. En 1543, ce prince offrit de ne pas réclamer la somme prêtée, si le vice-roi l'aidait à établir ses fils rois de Jafanagapatam et de Candy, en expulsant les possesseurs des deux royaumes. En outre, il demandait à faire passer sa couronne sur la tête d'un sien petit-fils, à l'exclusion de ses deux fils. Sans se prononcer sur la première demande, Martin de Sousa accueillit favorablement la seconde.

Peu après l'arrivée du gouverneur Martin de Sousa, des religieux Franciscains étaient allés à Cota, pour évangéliser le royaume. L'année 1544, qui vit naître les premiers fruits de leur zèle, fut aussi l'année du massacre des chrétiens de Manar. Le fils aîné du roi de Cota embrassa secrètement la foi avec plusieurs personnages de la Cour. Son père, qui en

eut connaissance et qui voulait l'écarter du trône, le fit périr dans une embuscade; pour dissimuler son intervention dans ce meurtre, il fit faire à la victime de somptueuses funérailles, selon les rites de la religion du pays. A cette occasion, Dieu manifesta par des prodiges la gloire du jeune martyr : « La terre trembla, on vit dans le ciel une croix de la grandeur « d'un mât, et là où on le brûla, la terre s'entrouvrit aussi en « forme de croix. Quand le roi l'apprit, il fit combler ces « ouvertures, mais la croix se forma de nouveau chaque fois « qu'on la fit disparaître.[1] » A la suite de ces manifestations, un grand mouvement de conversions se produisit. Deux jeunes princes, frères du martyr, demandèrent le baptême. Pour les soustraire aux poursuites de leur père, André de Sousa, de concert avec les Pères Franciscains, fit partir secrètement le plus âgé pour Goa, et, peu après, conduisit lui-même au même lieu le plus jeune. Sur leur route, ils allèrent trouver l'apôtre des Indes qui les reçut avec empressement et leur remit une lettre où il les recommandait vivement aux Pères du collège Sainte-Foi[2]. A Goa, les deux princes trouvèrent le frère du roi de Jafanagapatam, qui s'était dérobé par la fuite à l'hostilité de son frère, pour venir offrir au gouverneur de se faire chrétien et de faire embrasser la foi à tout le royaume de Jafanagapatam, si on consentait à le placer sur le trône.

Tous ces événements, qui semblaient ménagés par la Providence pour ouvrir les voies à l'Évangile dans toute l'île de Ceylan, inspirèrent à François Xavier le projet d'aller trouver

(1) André de Sousa raconte le fait avec ces circonstances, dans une lettre qu'il écrivit de Goa, le 15 novembre 1545, à l'infant D. Enrique. Il dit qu'à la suite de ces prodiges, il baptisa de ses propres mains deux cents indigènes. Cf. Cros, *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. I, p. 284.

(2) Le saint en parle en ces termes aux Pères de Rome : « Un prince, frère « du défunt, après avoir été témoin des prodiges survenus à sa mort, pria les « Pères de cette région de le baptiser. Il est depuis allé demander protection « au gouverneur contre le meurtrier de son frère. J'ai vu ce prince, et je pense « qu'avant longtemps le royaume sera chrétien, si vive est l'impression « produite par les prodiges, et aussi parce que le frère du défunt a main- « tenant droit au trône. » Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 48, nº 4.

à Cambaye le vice-roi, afin d'obtenir de lui, avec la répression des abus dont les chrétiens des côtes de la Pêcherie et de Coromandel étaient victimes, le prompt châtiment du roi de Jafanagapatam et l'appui des Portugais pour les deux princes de Cota. En se rendant auprès de Martin de Sousa, il se proposait d'évangéliser le royaume de Travancore et d'en visiter le roi, Iniquitribirim. Il avait écrit à Mansilhas, le 2 septembre, de demander en grâce, de sa part, au capitaine portugais, qu'il voulût bien veiller à ce que, pendant tout le mois de septembre, rien ne se fît qui pût être de nature à déplaire au roi de Travancore[1]. Le 10 novembre, il lui disait : « Je m'en « vais donc, et en m'éloignant par voie de terre du cap de « Comorin, je visiterai les localités chrétiennes et baptiserai « les enfants nouveau-nés.... Je me recommande fort à vos « prières et à celles des enfants. Avec un tel secours, je n'ai « aucune des craintes que les chrétiens d'ici s'efforcent de me « faire partager. Ils me disent : *Ne prenez pas la voie de terre ;* « *tous ceux qui nous veulent du mal vous en veulent encore plus* « *à vous-même.* Mais je suis si ennuyé de vivre, qu'il me « semble meilleur de mourir pour la défense de notre loi « et foi. Voir tant de péchés commis, et n'y pouvoir rien, « voilà ma peine : oui, ma seule peine, c'est de n'avoir pu « davantage arrêter ceux qui, vous le savez, font à Dieu de « si cruelles offenses ; le reste ne m'est rien[2]. »

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 36, n° 4.
(2) Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 43, nos 1, 3.





CHAPITRE QUATRIÈME

François Xavier visite les chrétientés du royaume de Coulam et évangélise le Travancore. — Accueil empressé que lui fait Iniquitribirim. — Il se rend à Cambaye auprès du gouverneur. — Son retour à Cochin et ses entretiens avec Michel Vaz. — Ses lettres à saint Ignace et à Jean III. — Il va consoler les chrétiens de Manar et ensuite attendre, à Négapatam, l'issue de l'entreprise du gouverneur contre le roi de Jafanagapatam. — Il se rend à Saint-Thomas de Méliapour.

Comme il l'avait annoncé à Mansilhas, François, en se rendant à Cambaye, visita les chrétientés du royaume de Coulam et évangélisa ensuite les Machuas ou pêcheurs répandus sur le littoral du Travancore. A Coulam, où il venait de convertir un certain nombre d'idolâtres et de faire construire une église, la plupart des habitants refusaient de croire les vérités de la foi qu'il leur prêchait. Il eut recours à Dieu dans des prières prolongées, et, se sentant exaucé, il dit un jour à un groupe d'indigènes qui l'entouraient : « Vous ne voulez pas croire la doctrine que je vous annonce? Eh bien! Dieu va vous en donner une preuve manifeste. Ouvrez la tombe du jeune homme que vous avez enseveli hier, et constatez tous si le défunt est réellement mort. » La tombe est aussitôt ouverte, et le corps est débarrassé des linges qui l'enveloppaient. Il était sans vie et exhalait une odeur de putréfaction. Le saint prie un instant près du cadavre;

puis se relevant, il dit au défunt : « Au nom du Dieu tout-puissant que j'annonce, lève-toi. » Aussitôt, à la grande stupéfaction des assistants, le jeune homme se lève plein de vie et de santé, comme s'il fût sorti d'un profond sommeil[1]. A la suite de cet éclatant miracle, les conversions s'opérèrent en très grand nombre.

Du royaume de Coulam, François passa à celui de Travancore et y évangélisa la caste des Machuas ou pêcheurs, disséminés sur la côte. Vingt mille d'entre eux demandèrent et reçurent le baptême des mains de l'apôtre[2].

Iniquitribirim, roi du Travancore, accueillit François avec les démonstrations d'une joie sincère. Désireux de le voir, il l'avait plusieurs fois invité, soit par lettres, soit par le P. Coelho, à se rendre auprès de lui. Le secours extraordinaire que l'apôtre lui apporta, dans un incident qui menaçait d'être funeste aux intérêts de son royaume, vint accroître grandement encore l'estime qu'il professait pour lui. Mécontents de voir les habitants du Travancore embrasser en foule la religion des Portugais, leurs ennemis les Badages vinrent en très grand nombre les attaquer et ravager le pays. Le roi de Travancore eut à peine le temps de réunir une petite armée pour l'opposer

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 3b. — *Relatio facta in consistorio*, p. 55, édit. 1699. — Au procès apostolique, des témoins attestent de nombreuses guérisons ou grâces insignes obtenues à Cotate par l'intercession de saint François Xavier. Le fait suivant montre avec quelle simplicité et quelle confiance les chrétiens invoquaient le saint. Pendant la nuit, un rat venait ronger le baldaquin placé au-dessus de la croix et de l'image de saint François. Le sacristain chargé de veiller sur le sanctuaire tenta, mais vainement, d'éloigner ou de tuer le rongeur. A bout d'industries, il s'adressa à l'apôtre : « On dit que vous êtes mort en Chine et que votre corps est honoré comme celui d'un saint, à Goa ; et vous permettez qu'un rat détruise ainsi votre baldaquin? Si vous êtes saint, montrez-moi mort ce rat malfaiteur. » Entrant le lendemain matin dans l'église, le sacristain trouva au pied de la croix un gros rat mort. Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 17a.

(2) Le chiffre de 20,000 Machuas convertis et baptisés par l'apôtre des Indes est donné par le P. François Enriquès, qui passa trois mois au milieu de ces chrétiens. Cf. *Selectæ Ind. epist.*, p. 31, nº 5.



Bibliothèque Nationale de Paris.

SAINT IGNACE ENVOIE SAINT FRANÇOIS XAVIER AUX INDES

(Reliure en argent repoussé d'un Missel romain, 1696)

aux envahisseurs. Les troupes marchèrent à la rencontre de l'ennemi et François Xavier, qui se trouvait aux environs, les rejoignit pour les aider de ses conseils. Arrivés en face des Badages, les soldats d'Iniquitribirim, à la vue du grand nombre de leurs adversaires, prirent peur et allaient fuir pour échapper à une défaite qu'aurait suivie un massacre inévitable. François les arrêta; il s'avança seul vers les Badages; il leur commanda de s'arrêter, de renoncer à leurs projets sanguinaires et de retourner dans leurs montagnes. Les soldats d'avant-garde s'arrêtèrent stupéfaits, et derrière eux tous ceux qui les suivaient. Pendant que l'apôtre leur parlait, ils voyaient, à côté de lui, un homme de taille surhumaine et vêtu de noir, qui les menaçait et dont ils ne pouvaient soutenir le regard d'où jaillissaient comme des flammes. Saisis d'épouvante à cette vue, les Badages se débandèrent; sans nuire aux habitants, ils s'éloignèrent du Travancore et rentrèrent dans leur pays[1]. La nouvelle de ce prodige fut aussitôt portée au roi, et quand François arriva près de lui, Iniquitribirim, ravi de joie et reconnaissant, l'embrassa avec effusion, lui disant : « Désormais, je serai *le grand roi*, et vous serez *le* « *grand père.* » Il lui donna une forte somme pour secourir ses pauvres, lui promit d'être toujours le protecteur de ses chrétiens. En effet il fit publier dans ses états un édit qui commandait à tous ses sujets d'obéir à Maître François comme à lui-même.

Cependant l'apôtre avait hâte d'aller à Cambaye. Il prit congé du roi de Travancore et partit pour Cochin, où il arriva le 16 décembre. Michel Vaz, vicaire général de l'évêque de Goa, faisait en ce moment la visite des chrétiens de la ville et allait se rendre à Lisbonne, pour porter ses plaintes au roi de Portugal et plaider auprès de lui la cause des nouveaux con-

(1) Cf. *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 21. Bartoli, *Dell' Asia*, p. I, lib. I, § 42. Fr. de Sousa, *Orient. conquist.* c. II, d. 1, § 20, 21. Le P. Maffei voit dans cette apparition saint Ignace, que l'apôtre des Indes invoquait dans le danger, quoique vivant, comme il invoquait le B. Pierre Le Fèvre.

vertis négligés ou maltraités par ceux qui avaient reçu mission de les protéger. François lui fit part de ses projets et de ses vues, qui furent approuvés et fortement encouragés par le digne représentant de l'autorité ecclésiastique dans les Indes. Le 18 décembre, deux jours après son arrivée à Cochin, François Xavier écrivait à Mansilhas : « Le 16 de ce mois de « décembre, j'arrivai à Cochin. Avant d'y venir, j'ai baptisé « tous les Machuas, pêcheurs du royaume de Travancore, que « j'ai rencontrés. Dieu sait avec quelle joie j'irais achever « l'ouvrage et baptiser ceux qui restent; mais le seigneur « vicaire général juge qu'il est plus utile au service de Dieu « que j'aille là où réside le seigneur gouverneur, pour y traiter « l'affaire de Jafanagapatam.

« Je partirai pour Cambaye, d'ici à deux ou trois jours, en « un petit vaisseau de guerre très bien occupé et j'espère « revenir tout de suite, avec pleine expédition, telle qu'il la « faut pour le service de Dieu notre Seigneur.

« Le seigneur évêque ne viendra pas à Cochin cette année, « et le vicaire général s'en ira en Portugal, d'où il reviendra « bien vite, je l'espère...

« J'ai eu des nouvelles de Portugal; il m'en est venu « beaucoup de lettres. J'ai reçu l'autorisation attendue pour « votre promotion au sacerdoce sans titre de patrimoine ou « de bénéfice[1]...

« Il y a au collège de Coïmbre plus de soixante étudiants « de notre Compagnie et l'on m'en écrit tant de belles choses,

(1) L'évêque de Goa ne venant pas cette année visiter les chrétiens de Cochin, François de Mansilhas dut se rendre à Goa pour y être ordonné prêtre. Il est certain qu'il fut ordonné avant le 10 novembre 1546. Nous lisons, en effet, dans une lettre du P. Lancilotti, portant cette date : « *Franciscus de Mansilhas est vir bonæ mentis ac intentionis, sed penitus ine-* « *ruditus, neque scit legere officium, quod quotidie persolvere tenetur, neque* « *videtur posse discere tantum ut aliquando sciat celebrare. Nescio quo* « *titulo promotus fuerit ad ordines sacros. Est enim jam sacerdos et habet* « *facultatem celebrandi. Dominus parcat illis qui dederunt ordines. Bene* « *dixi ego episcopo :* Quomodo ordinabat homines tam rudes? — *Dixit* « *ille :* Non sunt doctiores; quid remedii? *Satis.* » Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 14, n° 9.

« qu'il y a certes sujet d'en rendre à Dieu notre Seigneur de « vives actions de grâces. Presque tous sont Portugais, ce dont « je me réjouis fort.

« J'ai bien des nouvelles de nos compagnons d'Italie. Je « n'en dis pas plus long à ce sujet, vu que d'ici à un mois « nous nous retrouverons, j'espère, et que je vous montrerai « toutes ces lettres.

« Je vous en supplie pour l'amour et le service de Notre-« Seigneur, dès ma lettre reçue mettez-vous en mesure de « venir au plus vite visiter les chrétiens de la plage de Travan-« core que j'ai récemment baptisés. Dans chaque localité vous « établirez une école pour les enfants. Payez d'avance tous les « maîtres de cette côte jusqu'à la Grande Pêcherie; pour ces « dépenses demandez l'argent au capitaine[1].

« Prenez à Manapad une petite barque jusqu'à Careapatan. « Avant d'y arriver, allez à Monchouri, localité des Machuas : « les habitants de ce lieu ne sont pas encore baptisés. Mon-« chouri est à une bonne lieue du cap Comorin : baptisez-les, « parce que souvent ils l'ont demandé et que je n'ai pu aller à « eux. Antoine Fernandez, très homme de bien et zélé pour « l'honneur de Dieu, ira avec un Malabare vous chercher et « vous accompagnera. Il connaît les gens de ces contrées; il « sait parfaitement comment il faut traiter avec eux : faites « donc ce qu'il vous dira, sans vous contredire en rien; ainsi « faisais-je moi-même et je m'en suis toujours bien trouvé; je « vous en supplie, faites de même.

« Emmenez avec vous Matthieu et le Merino qui m'accom-« pagna de Viranan à Patanan et aussi vos garçons de service

(1) Pour payer les maîtres d'école François recevait du gouvernement portugais dans l'Inde une redevance annuelle de 4,000 fanoens, payée auparavant à la reine de Portugal pour ses escarpins ou pantoufles. Le gouverneur, connaissant la piété de la reine, les alloua une première fois de confiance, et François s'empressa de lui notifier le don. Il disait à la reine : « Les petits « chrétiens, fils et petits-fils de païens, élevés grâce à cette largesse, vous « seront escarpins meilleurs et plus sûrs que tous autres sur le chemin du « ciel. » Sébastien Gonzalvès *cité par le P. Cros;* Tursellini, *Historia vitæ divi Fr. Xav.* l. II, c. VIII.

« et un *cara capula* qui sache écrire, afin que vous puissiez « laisser dans chaque localité une copie des prières. Il vous « servira aussi de secrétaire pour écrire certaines lettres ou « traduire celles qui vous seraient adressées. Vous le payerez « de l'argent du roi que vous remettra le capitaine.

« Vous confierez au P. Jean de Liçano la charge que vous « aviez de baptiser et d'enseigner.

« Je m'arrête parce que François Mendez a hâte de partir.

« Que Notre-Seigneur vous soit toujours en aide, comme je « désire qu'il me le soit.

« De Cochin, 18 décembre 1544.

« Votre très affectionné frère en Jésus-Christ.

« FRANÇOIS[1]. »

Comme il l'annonçait dans cette lettre, François partit pour Cambaye le 20 ou le 21. Il exposa à Martin de Sousa l'état des chrétientés déjà fondées sur les côtes méridionales est et ouest de l'Inde et à Manar; il lui parla des obstacles qui arrêtaient ou contrariaient l'extension plus rapide de la foi dans ces vastes contrées, surtout de la nécessité de châtier le roi de Jafanagapatam et de le contraindre de laisser à tous ses sujets la liberté de se faire baptiser et de pratiquer la religion chrétienne. Le gouverneur approuva sans peine toutes les vues de l'apôtre, lui promit d'intervenir dans la mesure de son pouvoir et décida qu'une flotte serait envoyée immédiatement pour réduire ou détrôner, s'il le fallait, le roi de Jafanagapatam. Il se montra tellement indigné de la conduite tyrannique de ce prince que Maître François crut devoir le calmer, comme il l'écrit à saint Ignace[2].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 45.

(2) « Le gouverneur de l'Inde notre ami et de toute la Compagnie, dont je « vous ai souvent parlé, a ressenti une si vive tristesse du meurtre de ces « chrétiens qu'à peine informé par moi de l'événement, il a fait armer une « flotte pour envoyer prendre ce roi et le mettre à mort. J'ai dû travailler à « apaiser sa sainte colère. » Cf. *Ibid.*, ep. 48, n° 3.

Pour sa consolation et pour ménager à l'apôtre un temps de repos, Martin de Sousa voulut le retenir quelque temps auprès de lui; mais François avait hâte de reprendre son apostolat parmi les nouveaux chrétiens et les infidèles, et sa mission accomplie, il quitta Cambaye.

Sur son chemin, il descendit à Cananore et y fit une prophétie qui est ainsi attestée au procès de canonisation : « J'habitais la forteresse de Cananore, lorsque mon mari amena « chez nous le P. Maître François, que l'on appelait *le saint* « *Père*. En entrant, il aperçut mon fils âgé de sept ans, appelé « Grégorio, et il dit : *Ce petit, devenu homme, sera un grand ser-* « *viteur de Dieu*. Ainsi en arriva-t-il; car ayant employé sa jeu- « nesse au service du roi de Portugal, il passa, devenu homme, « au service du roi des Cieux sous la bannière du patriarche « saint François et il fut, toute sa vie, un rare exemple de « vertus et tenu pour tel entre ses frères et parmi les séculiers[1]. »

François s'arrêta encore à cinq lieues environ de Cochin, à Cranganor, pour y visiter le P. Vincent de Lagos et le collège ou séminaire qu'il y avait fondé en 1540 sous le nom de Saint-Jacques et où il élevait en ce moment quatre-vingts enfants de familles nouvellement converties à la foi. Lui-même leur enseignait le latin, la théologie et le plain-chant[2].

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 5b. — Dès 1501, les Portugais avaient établi à Cananore un comptoir et un petit fort. Comme le roi de Cochin, le roi de Cananore avait fait bon accueil aux Portugais et envoyé un ambassadeur au roi Emmanuel pour faire alliance avec lui. Les Hollandais s'emparèrent de la ville en 1664 et en furent chassés par Tippo-Saïb; les Anglais la prirent en 1790 et en firent leur principale station militaire du Malabar.

(2) Cranganor, au nord de Cochin. Les Portugais y bâtirent une forteresse en 1505. Cranganor fut érigé en évêché en 1605; le siège fut supprimé en 1838. Des chrétiens de Saint-Thomas vivaient réunis dans soixante localités non loin de Cranganor. — Fray Vincent de Lagos, religieux de Saint-François, était venu dans les Indes comme auxiliaire de l'évêque de Goa avec Michel Vaz et Diogo de Borba. La fondation du collège se fit d'abord, grâce à des aumônes; plus tard le gouvernement portugais lui alloua des fonds pour son entretien. Le P. Vincent dirigea la maison et y enseigna pendant dix ans, jusqu'à ce que le collège passât sous la direction des Pères Jésuites en 1549. Ce saint religieux, qui avait converti un grand nombre de schismatiques

Arrivé à Cochin, il reprit ses entretiens sur l'état et la propagation de la foi dans les Indes, avec Michel Vaz, dont il avait en très haute estime l'expérience et le zèle[1], et dressa avec lui une note qui devait être remise au roi. Lui-même écrivit à Jean III le 20 janvier. Dans sa lettre il rappelle à sa Majesté que Dieu lui a donné ces terres lointaines moins pour enrichir le trésor royal que pour étendre le royaume de Jésus-Christ. Michel Vaz lui dira de vive voix ce qu'il est à propos de faire pour atteindre ce but. Il importe surtout que le roi ne se borne pas à recommander à ses gouverneurs et autres officiers de bien agir, mais qu'il les châtie au besoin ; sans cela, on n'obtiendra rien et le roi, à l'heure de son jugement, entendra Jésus-Christ lui reprocher de n'avoir su que parler ou écrire alors qu'il fallait frapper, et de n'avoir consacré à l'extension de la religion dans ces contrées qu'une très petite part des trésors qu'il en avait retirés.

François supplie le roi de laisser Michel Vaz retourner au plus vite dans l'Inde, où ce prêtre aussi intrépide que pieux est nécessaire à tous et à l'évêque lui-même.

Il prie encore le roi d'encourager Cosme Anes dans l'œuvre

grecs et arméniens du royaume de Tanor, mourut en 1550. Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, documenta 148, 149.

(1) François parle de lui en ces termes dans une lettre adressée au P. Simon Rodriguès : « Le vicaire général Michel Vaz se rend en Portugal. Il « fut toujours dans ce pays de l'Inde très zélé pour le service de Dieu. Vous « le verrez, et, à ce zèle pour l'honneur de Jésus-Christ, à la sainteté de ses « entretiens, vous reconnaîtrez ce que vaut sa personne. Il vous informera « longuement des choses d'ici. J'écris au roi à son sujet; je le fais pour la « décharge de ma conscience et de celle de son Altesse. Je prie le roi de ren- « voyer vite Michel Vaz. Sa présence est très nécessaire dans l'Inde; c'est « l'homme qu'il faut pour défendre les ouailles contre d'insatiables loups. « Gardien du troupeau des nouveaux convertis, Michel Vaz ne cesse d'aboyer « contre ceux qui le traquent ou le dévorent. Si son Altesse en envoyait un « autre, je ne sais quels pourraient être les bons résultats de sa détermina- « tion : Michel Vaz est si aimé des bons, si redouté des méchants; puis le « nouveau venu aura-t-il de si tôt acquis l'expérience des choses que douze « années de séjour dans l'Inde ont acquise à Michel Vaz? Parlez au roi, afin « qu'il nous le rende. » Cf. *Ibid.*, ep. 49, n° 3.

du collège de Sainte-Foi et le P. Vincent dans celle du collège de Cranganor. Il lui dit que Jafanagapatam et la côte de Coulam pourraient, avant la fin de l'année, donner cent mille chrétiens. Il regrette que l'amitié de Jean III n'ait pu encore amollir le cœur du roi de Ceylan. Enfin, il demande que l'on envoie dans les Indes beaucoup d'ouvriers de la Compagnie : plusieurs seraient, dans le moment, nécessaires à Malacca et aux environs[1].

François écrivit ensuite, le 27 janvier, à saint Ignace une lettre personnelle, pour le prier d'envoyer dans l'Inde d'autres Pères et lui marquer les qualités et les aptitudes qui leur étaient indispensables pour se rendre utiles. « Des sujets, dit-il, qui « n'auraient pas le talent requis pour prêcher, confesser et « exercer les autres ministères analogues de la Compagnie, « rendraient cependant bien des services dans l'Inde, après « avoir fait les Exercices spirituels et passé quelques mois « occupés à d'humbles offices, pourvu qu'ils eussent et des « forces corporelles et de la vertu. Dans ces pays d'infidèles, « la science n'est pas tellement nécessaire; ce qu'il y a à faire, « c'est enseigner les prières, visiter les chrétientés et baptiser « les nouveau-nés. Nous ne pouvons suffire à tout, et, faute de « quelqu'un qui le leur donne, beaucoup de ces enfants « meurent sans baptême. Si donc vous rencontrez de ces « hommes peu faits pour les ministères de la Compagnie, mais « capables d'aller d'un endroit à l'autre, enseignant les prières « et donnant le baptême, envoyez-les-nous; ils rendront grand « service à Notre-Seigneur.

« Il leur faut, ai-je dit, des forces corporelles. Le travail, ici, « est plus accablant à cause des grandes chaleurs; puis, en « bien des endroits, il n'y a pas de bonnes eaux; les vivres y « sont peu variées : du riz, du poisson, des poules, c'est tout; « point de pain ni de vin; aucun de ces autres aliments si « divers qui abondent en Europe...

« La vigueur corporelle leur est donc nécessaire; mais elle « ne leur suffirait pas. Dieu notre Seigneur leur fera la grâce « de se voir en péril de mort. On n'y pourrait échapper qu'en

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 46.

« pervertissant l'ordre de la charité ; qui l'observe doit en « passer par là et se souvenir qu'il naquit pour mourir au « service de son Rédempteur et Seigneur. Ici, les forces néces- « saires sont surtout celles de la vertu. Elles me font défaut, et « cependant, là où je vais, j'en aurais souvent grand besoin. « De grâce pour l'amour et service de Dieu notre Seigneur, « ayez un spécial souvenir de moi et recommandez-moi à tous « ceux de la Compagnie. C'est à leurs prières, c'est aux vôtres, « je le crois, sans aucun doute, que je dois la protection divine « qui m'a jusqu'à présent couvert.

« Ceux que vous verriez capables de supporter les labeurs « corporels dont j'ai parlé, mais non d'aller plus loin, ne « laissez pas de les envoyer, car il y a telles régions, où, sans « péril de mort, ils pourront servir Dieu très utilement.

« Quant à ceux qui, ayant des aptitudes à entendre des con- « fessions et à donner les Exercices, ne pourraient, faute de « santé, se livrer à d'autres travaux, envoyez-les ; ils vivront à « Goa, à Cochin, et ils y rendront grand service à Dieu. Ces « villes sont peuplées de Portugais : tout y abonde, comme en « Portugal. Les malades y trouveront beaucoup de médecins et « toute sorte de remèdes. Il n'en va pas ainsi là où les Portu- « gais ne résident point, comme est la région où nous sommes « François de Mansilhas et moi. Ne fît-on, à Goa et à Cochin, « que les Exercices, Dieu en serait grandement servi. »

En terminant sa lettre, François demande à saint Ignace de ses nouvelles et des nouvelles de tous ceux de la Compagnie ; il se plaint que les lettres qu'on lui adresse ou qu'il écrit s'égarent : « Voilà, dit-il, quatre ans que je partis de Lisbonne. En tout « ce temps, je n'ai reçu de Rome qu'une lettre, la vôtre. J'en « ai reçu deux de Portugal : elles sont de Maître Simon. Je « désire savoir, chaque année, de vos nouvelles et de tous « ceux de la Compagnie, bien en détail. Je sais que vous « m'écrivez tous les ans, et moi aussi je vous écris ; mais j'ai « peur que, comme je ne reçois pas vos lettres, vous ne rece- « viez pas les miennes[1]. »

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 47.

A la même date et par le même courrier, François écrit à ses Frères de Rome et à Simon Rodriguès.

Après avoir remercié avec effusion les premiers des prières qu'ils adressaient à Dieu pour lui, il leur parle de la multitude des conversions à la foi qui s'opèrent dans l'Inde. Il leur dit que, dans l'espace d'un mois, il a donné le baptême à mille infidèles et il expose la méthode qu'il suit pour instruire et former les chrétiens. L'île de Manar[1] a donné six cents nouveaux martyrs à l'Église. A Ceylan, un prince de Cota a été immolé pour la foi; le peuple est fortement ébranlé par l'exemple du royal martyr et par les prodiges qui se sont produits à l'endroit où son corps a été brûlé. A cinq cents lieues de Cochin, trois grands seigneurs et bien des gens du peuple se sont faits chrétiens, il y a huit mois. Ils envoyèrent aux forteresses du roi de Portugal des messagers qui disaient « qu'ayant jusqu'alors vécu comme des brutes, ils voulaient « désormais mener une vie d'hommes raisonnables, con« naître Dieu et le servir; ils priaient le capitaine de leur pro« curer des prêtres pour les instruire et les faire chrétiens. « Les capitaines y ont pourvu. » « J'espère de Dieu notre Sei« gneur, ajoute l'apôtre des Indes, faire cette année plus de « cent mille chrétiens, si bonne est la disposition des âmes. » Viennent donc ici, pour accroître le nombre des fidèles et étendre les limites de notre Mère la sainte Église, des ouvriers en nombre, « animés du seul amour de Dieu notre Seigneur et « du désir de le servir. Ils y trouveront toutes les faveurs et « tout l'appui nécessaire : les Portugais de ces contrées y « pourvoiront autant qu'il le faudra et feront aux nouveaux « arrivants un accueil plein d'amour et de charité. La nation « portugaise est très amie de sa religion et fort jalouse de voir « les infidèles de ces pays convertis à la foi de Jésus-Christ, « notre Rédempteur et Seigneur. N'y eût-il qu'à répondre à « cette grande charité et à reconnaître l'amour que les Portu-

(1) Ile près de Ceylan. Le massacre des chrétiens eut lieu à Patim, qui prit, dans la suite, le nom de Ville des martyrs. Les Portugais s'en emparèrent en 1560. En 1658 elle passa aux Hollandais, à qui elle servit de lieu d'exil.

« gais témoignent à la Compagnie, ces ouvriers devraient « venir; avec combien plus d'empressement ne devraient-ils « pas accourir en présence du mouvement de ces peuples vers « la foi chrétienne[1]. »

Dans sa lettre à Simon Rodriguès, François exprime les mêmes pensées et les mêmes sentiments et fait le même appel. Puis, se souvenant, non plus des généreux Portugais qui le secondaient dans son apostolat, mais de ceux trop nombreux que l'âpreté au gain amenait dans l'Inde et dont l'odieuse conduite suscitait partout des obstacles à son zèle, alors qu'ils auraient dû le favoriser, il ajoute : « Ne permettez « pas qu'aucun de nos amis viennent aux Indes investi de « charges et offices royaux. C'est de ceux à qui échoient de « tels emplois que l'on peut dire, et la parole semble faite pour « eux *: Deleantur de libro vitæ et cum justis non scribantur.* « Quelque confiance que vous ayez en leur vertu, s'ils ne sont « pas confirmés en grâce, comme le furent les Apôtres, « n'espérez pas qu'avec des dons inférieurs ils feront ce qu'ils « doivent. Il est tellement passé en coutume, ici, de faire ce « qui ne se doit pas, que nul ne s'en inquiète; tous vont par le « chemin de *rapio, rapis,* et j'admire comment ceux qui nous « arrivent d'Europe savent enrichir ce verbe *rapio, rapis* de « modes, de temps, de participes nouveaux. Ils ont d'ailleurs « la conscience tellement formée, que de ce qu'ils ont une fois « pris, ils ne lâchent jamais rien; jugez par là comme elles « s'en vont mal dépêchées de cette vie, les âmes qui furent ici « dépêchées avec leurs offices et charges[2]. »

Ces lettres enflammées de zèle, qui annonçaient des succès inattendus et faisaient concevoir pour l'avenir de plus grandes espérances, furent portées à Lisbonne par Michel Vaz et produisirent en Portugal, à Rome et dans divers pays où elles furent bientôt connues, une admiration vive et une impression profonde, comme en font foi divers documents de l'époque. Le P. Santa-Cruz, recteur de Coïmbre, en particulier, écrivait, le

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 48.
(2) Cf. *Ibid.*, ep. 49, n° 7.

22 octobre 1545, au P. Le Fèvre : « Nous venons de recevoir « des lettres de Maître François : nous en sommes tous remués, « et, pour transplanter dans l'Inde le collège de Coïmbre, il « ne faudrait pas grand effort. Voici trois copies de la dernière « de ces lettres. Je vous prie d'en expédier une à Rome, une « à Valence, et la troisième à mon frère, à Tolède : tous s'en « édifieront grandement. Au dire des Portugais qui viennent « de ce pays, les martyrs dont parle Maître François seraient « jusqu'au nombre de six cents. Le roi a fait annoncer, par les « églises, les nouvelles de la conversion des infidèles dans les « Indes. C'est plus encore que n'écrit Maître François, et le roi « me demande douze sujets pour les envoyer aux Indes cette « année[1]. »

Au procès de canonisation sont attestées, sous serment, deux prophéties que fit le saint pendant son séjour à Cochin.

Un témoin dépose ainsi : « Le P. Fray Lucas, religieux de « Saint-François, homme de vertu reconnue, qui est mort « pour la foi à Kandy dans l'île de Ceylan, me raconta plus « d'une fois ce qui suit : — J'étais tout petit, quand le P. Maître « François vint à Cochin, et, comme les Pères de la Compagnie « de Jésus n'y avaient pas encore de maison, Maître François « venait loger chez mes parents. Or, un jour, que mon père « se plaignait beaucoup à Maître François de ma conduite, et « disait, moi présent : *Lucas est bien polisson !* — Maître Fran- « çois, éclairé de Dieu, ce semble, répondit : *Laissez faire ce « petit : un jour viendra où il sera religieux de saint François et « le Père de ses Frères*. Ce qui arriva[2]. »

François trouva, à Cochin, son ami Cosme Anes. Causant familièrement avec lui, il lui demanda comment avait marché son commerce, cette année. — « Bien, lui répondit Cosme. « J'ai expédié en Portugal sept vaisseaux richement chargés, « surtout de poivre et de précieux aromates, et, en particulier, « j'ai envoyé au roi un des plus beaux diamants de l'Inde. A « Goa, je l'ai payé dix mille ducats; il sera estimé en Portugal

(1) Lettre citée par le P. Cros.
(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 5b.

« de vingt-cinq à trente mille. » Frappé du prix élevé de ce joyau, François dit : « Sur quel vaisseau se trouve-t-il? — Sur « l'*Atoghia*, répond Cosme ; je l'ai confié à D. Jean de Noronha, « qui commandait ce navire. — Justement, reprit François; « c'est le vaisseau que je n'aurais pas choisi. — Sans doute, « vous dites cela, repartit Cosme, parce que vous savez que ce « vaisseau a fait eau une fois ; mais depuis lors, il a été bien « réparé, il est actuellement presque tout neuf. — Non, « non, ce n'est pas à cause de cela », reprit François, sans ajouter rien autre. Cosme remarqua sur les traits du saint, pendant qu'il parlait, comme une impression de crainte, il comprit que François, par une faveur du ciel, avait connu le danger que courait ou allait courir l'*Atoghia*. Faisant appel aux droits et aux devoirs de leur mutuelle amitié, il pria François de recommander chaudement à la garde de Dieu le vaisseau menacé, pour qu'il pût arriver à bon port. La perte du diamant serait pour lui un vrai désastre, une ruine complète. Il avait acheté ce joyau sans l'assentiment du roi, sans même qu'il le sût, uniquement dans la pensée de lui être agréable; il courait donc seul tous les risques. Mais Dieu n'avait révélé à son serviteur le danger où allait se trouver le vaisseau que pour manifester le grand crédit dont le saint jouissait auprès de lui. Peu de jours après, à table avec François, Cosme amena l'entretien, non sans toutes les marques d'une vive préoccupation, sur le sort du précieux bijou envoyé au roi; François, ne voulant pas laisser davantage son ami dans l'anxiété, lui dit : « Rassurez-vous, Maître Cosme, et « rendez grâces à Dieu; en ce moment, votre joyau est entre « les mains de sa Majesté la reine de Portugal »; ce qui était vrai. Cosme apprit plus tard, par une lettre de Noronha, apportée dans l'Inde par le même vaisseau, qu'en pleine mer et bien avant d'arriver à Lisbonne, l'*Atoghia* avait failli périr. Une voie d'eau s'était déclarée dans la carène près du grand mât, où l'on ne pouvait travailler à la fermer. Les pompes ne suffisaient pas à rejeter l'eau qui entrait en grande abondance. On se croyait perdu, et plusieurs fois on songea, pour sauver du moins la vie des hommes, à faire échouer le navire

sur quelque plage et à l'abandonner avec toute sa cargaison. On se décida enfin à abattre le grand mât et à avancer à la suite des autres vaisseaux du mieux qu'on pourrait, avec deux voiles. La voie d'eau se ferma, sans qu'on sût comment, et le navire arriva au port de Lisbonne[1].

Dans le courant de février, François quitta Cochin, pour aller à l'île de Manar. Il voulait, en se rendant à Négapatam, où devait se réunir la flotte armée contre le roi de Jafanagapatam, visiter les chrétiens de l'île et prier à Patim, où les nouveaux martyrs avaient été immolés pour la foi. Quand l'apôtre y arriva, une épidémie y exerçait des ravages. Les décès jusque-là avaient été très nombreux : parmi les chrétiens, beaucoup mouraient tous les jours ou étaient atteints par l'épidémie[2]. La venue de François apporta la consolation et l'espérance parmi les habitants de Manar. Au nombre de plus de trois mille, païens et chrétiens, sachant par la rumeur publique les prodiges qu'il avait opérés sur la côte de la Pêcherie et sur celle de Coromandel, vinrent ensemble le supplier d'avoir pitié d'eux et d'intercéder auprès de Dieu pour faire cesser le fléau. Émû d'un profond sentiment de compassion, François passa trois jours en prière et à faire pénitence; se sentant exaucé, il annonça aux habitants consternés la fin de leurs maux. A partir de ce moment pas un d'eux ne succomba; tous les malades recouvrèrent promptement la santé. Pleins de reconnaissance pour la faveur insigne dont, grâce à François, ils avaient été l'objet de la part de Dieu, un très grand nombre d'infidèles demandèrent et reçurent le baptême, et, au départ du saint, les chrétiens étaient, à Manar, plus nombreux après le fléau dévastateur qu'auparavant.

Au procès apostolique, on atteste, sans fournir d'autres détails, que, s'étant arrêté à l'île des Vaches, François ressuscita un enfant[3]. De là il partit pour Négapatam, où il arriva

(1) Cf. *Proc. ord.* f. 389a.

(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 11b. La mortalité était de 200 à 300 personnes par jour.

(3) Cf. *Proc. ord.* f. 387b.

dans les premiers jours d'avril[1]. Le 7 il écrivait à François de Mansilhas :

« Mon très cher Père et Frère,

« Dieu sait combien plus j'aimerais vous voir et vous dire « de vive voix, au lieu de le faire par lettre, comment vous « devez servir Dieu sur cette côte, veillant avec soin sur les « chrétiens. Je parle ainsi, parce que j'ignore encore à pré- « sent ce que Dieu voudra faire de moi. Plaise à Dieu notre « Seigneur de nous donner en temps opportun de connaître « sa très sainte volonté et d'être prêts à l'exécuter toutes les fois « qu'il lui plaira de nous la manifester et de nous la faire sen- « tir dans l'intime de l'âme ; et de bien entendre aussi que, « pour être heureux en ce monde, nous devons nous y tenir « pour étrangers tout disposés à vivre indifféremment ici ou là, « selon que le demandera le plus grand service de Dieu notre « Seigneur.

« Pour moi, j'ai la nouvelle certaine que dans la région de « Malacca, il y aurait une belle porte ouverte au service de « Dieu, et que, s'il ne s'y fait pas beaucoup de chrétiens, si « notre sainte foi ne s'y étend pas grandement, c'est faute « d'hommes qui y travaillent.

« Je ne sais à quoi aboutira l'affaire de Jafanagapatam ; c'est « pour cela que je n'arrête pas encore si j'irai à Malacca ou si « je demeurerai ici. J'espère pouvoir me déterminer dans le « courant du mois de mai.

« Il s'est fait récemment des chrétiens aux îles de Macassar[2]

(1) François fut-il à Ceylan en quittant Manar ou avant d'y venir ? La déposition de Jean d'Eyro, au procès pour la canonisation, semble l'indiquer. On y lit ces mots : « Père, je vous priai à Ceylan de me confesser, et « vous me dites que vous deviez venir ici (à Négapatam) et que vous m'y « confesseriez. »

(2) Macassar, autrefois capitale du plus grand royaume de la Malaisie, sur le détroit de Macassar qui sépare Célèbes de Bornéo. Visitée pour la première fois par les Portugais, en 1525, elle fut occupée par eux jusqu'en 1607, époque où les Hollandais s'en emparèrent. Peu à peu détruite, elle a été remplacée par la petite ville hollandaise de Vlardingen.

« et le roi de ces îles a fait demander, à Malacca[1], des Pères « qui leur enseignent notre sainte foi et loi. Je ne sais quels « prêtres y pourront aller de Malacca. Si Dieu notre Seigneur « voulait se servir de moi dans ces îles et si je me déterminais « à partir dans le courant de mai, vous enverriez un message « à Goa, au seigneur gouverneur, pour lui faire savoir mon « départ vers ces régions, afin qu'il ordonne au capitaine de « Malacca de me donner l'aide et la faveur dont j'aurais besoin « en vue du service de Dieu notre Seigneur. Si je pars, en effet, « pour ces îles de Macassar, je vous écrirai.

« Ne vous lassez pas de travailler auprès de votre peuple; « prêchez continuellement par toutes ces localités; baptisez « très diligemment les enfants qui viennent au monde et faites « qu'en tout lieu les prières soient enseignées...

« Je vous recommande plus spécialement deux choses : la « première est que vous alliez continuellement d'un lieu à un « autre, baptisant les nouveau-nés et faisant enseigner avec « grand soin les prières; la seconde, que vous ayez l'œil sur la « conduite de ces prêtres malabares, afin qu'ils ne se damnent « pas. Châtiez-les au besoin, car c'est un grand péché que de « ne châtier point qui le mérite, et plus encore ceux de qui la « mauvaise vie est pour une foule d'autres un sujet de scandale.

« Aidez Cosme de Payva à décharger sa conscience de « beaucoup de vols qu'il a faits sur cette côte, des maux, des « meurtres même que sa grande cupidité occasionna à Tuti- « corin. Donnez-lui aussi, comme ami de son honneur, le con- « seil de restituer l'argent qu'il accepta de ceux qui tuèrent les « Portugais. C'est si vilaine chose que de vendre à prix d'argent « le sang des Portugais ! Je ne lui écris pas, car je n'espère pas « du tout qu'il s'amende, mais avisez-le, de ma part, que je « dois écrire ses méfaits au roi et au seigneur gouverneur, afin

(1) Malacca a donné son nom à la presqu'île et au détroit sur lesquels elle est située. Au XVe siècle, très importante par son commerce qui attirait tous les peuples, depuis la Perse jusqu'au Japon, elle comptait cent mille habitants. Les Portugais la prirent d'assaut, en 1511, sur le sultan Mahomet; les Hollandais la conquirent en 1641.

« qu'ils le châtient, et, de plus, à l'infant don Enrique[1], afin « que par voie d'inquisition, il châtie lui aussi ceux qui persé-« cutent les nouveaux convertis à notre sainte loi et foi. Qu'il « songe donc à s'amender.

« Si Jean de Artiaga est là-bas, ne permettez pas qu'il réside « plus longtemps sur cette côte; dites à Cosme de Payva de ne « lui plus rien payer désormais, parce qu'il n'est pas fait pour « ce pays.

« Accueillez chez vous le Basque Fernandez, porteur de la « présente. J'espère de Dieu notre Seigneur qu'il sera des « nôtres. Il me paraît très bon enfant et fort désireux de servir « Dieu : il est donc juste que nous l'aidions.

« Écrivez-moi longuement des nouvelles, et de vous, et de « vos chrétiens. Dites-moi aussi si Cosme de Payva se corrige, « s'il restitue les levées indues faites sur les chrétiens.

« Que Notre-Seigneur vous soit toujours en aide, comme je « désire qu'il me le soit.

« De Négapatam, le 7 avril 1545.

« Votre frère en Jésus-Christ,

« FRANÇOIS[2]. »

François attendait à Négapatam le résultat de l'expédition préparée par Martin de Sousa contre le roi persécuteur de Ceylan. Destinée à conquérir à Jésus-Christ des milliers d'infidèles, la flotte portugaise avait fait voile vers Jafanagapatam; mais elle ne servit qu'à sauver par son immobilité calculée et criminelle un misérable intérêt de négoce. Comme l'apôtre l'écrivait à Goa le 8 avril[3], un vaisseau marchand richement chargé venant du Pégu[4] avait donné à la côte de Jafanagapa-

(1) L'infant D. Enrique, chef suprême de l'inquisition en Portugal, archevêque d'Évora et cardinal. — Infant, titre que portent, de nos jours encore, les enfants puînés du roi, en Espagne et en Portugal.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 50.

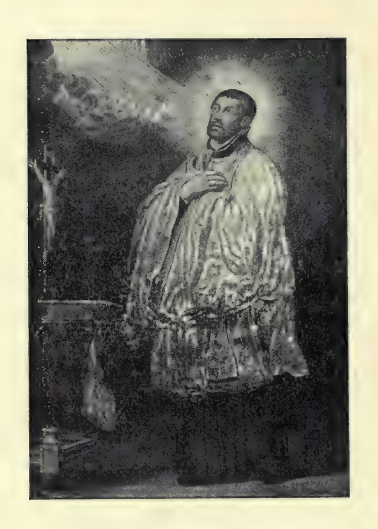
(3) Cf. *Ibid.*, ep. 52, nº 1.

(4) Pégu, capitale du vaste royaume de même nom, situé au delà du Gange, et qui comptait vingt-six petits royaumes tributaires.

tam et la cargaison était venue aux mains du roi. On voulut avant tout recouvrer la cargaison, et, sacrifiant les intérêts de la religion à un intérêt mercantile, on ne fit pas ce qu'avait commandé le gouverneur.

La saison ne permettant pas à François de retourner au cap Comorin, il prit le parti de se rendre à Saint-Thomas de Méliapour dans le royaume de Bisnage ou Narsinge, pour y chercher dans la prière quelle était sur lui la volonté de Dieu. Il se mit en mer le 5 mars 1545, dimanche des rameaux, sur le vaisseau de Michel Ferreira. A douze lieues de Négapatam, un vent de tempête souleva pendant la nuit d'énormes vagues, qui mirent le vaisseau en danger de sombrer; il fallut chercher un refuge dans une anse derrière une montagne, et y passer sept jours à attendre que la mer redevînt calme. Durant ce temps, François, au dire de Jacques de Médeira, ne prit aucune nourriture ni ne but une goutte d'eau. Le samedi saint seulement, sur les instances de Médeira, il consentit à boire de l'eau, où, sur sa demande, on avait fait cuire un oignon. Le vent était tombé; la mer était calme; on se remit en marche. Quelques temps après, le saint demanda à Médeira. « Le navire « est-il à même de résister à la tempête? — Non, répondit « celui-ci; il est trop vieux. — Alors, reprit François, rebrous-« sons chemin et rentrons au port de Négapatam. — Eh quoi, « repartit Médeira, avec un temps si propice un vaisseau courrait « quelque risque? » François insista pour qu'on revînt à Négapatam; mais rien n'y fit; on continua d'avancer. Or, peu de temps après, éclata soudain une furieuse tempête; plusieurs fois la mer soulevée faillit engloutir le navire, et, pour échapper à une mort imminente, il fallut suivre l'avis du saint et retourner à Négapatam [1]. François y resta quelques jours et repartit ensuite, par terre et à pied, pour Saint-Thomas.

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 390b, 392b.



Saint François Xavier
(Rubens)

LIVRE TROISIÈME



Grotte de S. François Xavier, près de Manapad

LIVRE TROISIÈME

1546-1549

CHAPITRE PREMIER

Saint-Thomas de Méliapour. — Séjour et ministères de François Xavier à Saint-Thomas. — Jean d'Eyro. — François part pour Malacca. — Œuvres de zèle de l'apôtre des Indes dans cette ville. — Il s'embarque pour les Moluques.

A son arrivée à Saint-Thomas, François se rendit dans une chapelle qui se dressait sur une hauteur, près de la ville. Le vicaire du sanctuaire lui offrit une généreuse hospitalité ; l'apôtre l'accepta volontiers. La ville était de fondation récente. Plus de cent familles portugaises, dont les chefs étaient pour la plupart des soldats libérés du service y résidaient et avaient construit sur les ruines d'une ancienne église la chapelle actuelle dédiée à l'apôtre saint Thomas. Elle était située non loin de l'ancienne ville de Méliapour ou

Calamine, que les eaux de la mer avançant toujours sur les terres avaient envahie et couverte. A cette époque on distinguait encore, à quelque distance du rivage, le sommet des édifices ruinés qui émergeaient à peine au-dessus des flots. Des pierres artistement travaillées et d'autres objets dénonçaient dans ces lieux l'existence, en des temps reculés, d'une grande cité où les arts étaient en honneur.

Les Portugais apprirent des chrétiens de la ville et de Cranganor, appelés chrétiens de Saint-Thomas, que l'Apôtre avait évangélisé ces contrées[1]. Leurs annales, comme leurs traditions orales, établissaient que saint Thomas était venu à Socotora, à Cranganor, à Coulam et à Méliapour. De cette dernière ville, après y avoir fondé une importante chrétienté, il était passé en Chine, où il avait prêché et construit de nombreuses églises. Puis, il était revenu à Méliapour visiter les chrétiens et les confirmer dans la foi. Il entreprit d'y bâtir une église. Sur les instances des brahmes, Sagamo, roi de la contrée s'y opposa. Sur ces entrefaites, la mer rejeta sur la plage un énorme tronc d'arbre. Le roi voulut le faire servir à la construction d'un de ses palais et envoya des hommes, en grand nombre, pour le traîner au lieu voulu. Tous leurs efforts furent vains; on y employa des éléphants : l'arbre ne remua même pas. Mis au courant du fait, saint Thomas alla trouver le prince et lui demanda de lui accorder cet arbre pour la construction de son église, s'il parvenait à l'amener seul, sans secours d'hommes, ni d'animaux, ni de machines. Persuadé que la promesse de l'Apôtre était irréalisable, Sagamo donna en souriant son consentement. Informée de cette demande et de la réponse du roi, la foule se rendit sur la plage à la suite

(1) Les chrétiens de Saint-Thomas recevaient leurs prêtres du patriarche nestorien d'Arménie et professaient une foi mêlée d'erreurs nestoriennes. Ceux de Cranganor, au nombre d'environ 30,000, envoyèrent à Vasco de Gama, lors de son second voyage dans l'Inde, une députation, pour obtenir de lui protection contre les mahométans qui les persécutaient et les réduisaient en esclavage par haine du nom chrétien. Celui-ci leur fit un accueil bienveillant et leur promit aide et protection, de sa part et de la part de ses successeurs.

du saint. Celui-ci dénouant sa ceinture l'attacha à un faible rejeton qui sortait du tronc, et, faisant le signe de la croix, il entraîna après lui l'arbre sans plus d'effort que s'il avait traîné un roseau. La stupéfaction fut générale à la vue de ce prodige; beaucoup de païens demandèrent le baptême; le roi lui-même, qui auparavant ne s'était jamais montré hostile aux chrétiens, embrassa la foi.

De là, irritation profonde des brahmes, qui voyaient leurs idoles délaissées et leur influence sur le peuple perdue ou gravement compromise. On songea à se débarrasser de l'Apôtre. Un brahme tua un de ses enfants et accusa saint Thomas de l'avoir fait périr. L'affaire fut portée au tribunal du roi. Interrogé par les juges, l'Apôtre répondit sans se troubler que pour connaître la vérité, il désirait lui-même interroger l'enfant et demanda qu'on lui apportât le petit cadavre. On se hâta de faire ce qu'il désirait. Alors, ayant fait le signe de la croix, devant la foule et les juges attentifs à ce qui allait se passer : « Au nom de Jésus-Christ, dont je suis l'envoyé, dit-il, réponds : « qui t'a mis à mort? » L'enfant se dressant, plein de vie, répondit : « C'est mon père. » Saint Thomas fut acclamé et le brahme calomniateur confondu s'en alla loin de Méliapour cacher sa honte.

La jalousie et la haine des brahmes ne fit que grandir. A tout prix et par tous les moyens, il fallait se défaire de l'Apôtre. L'occasion ne tarda pas à s'offrir. Saint Thomas avait coutume de se retirer seul sur une hauteur pour s'adonner à la prière. Un groupe de brahmes saisit un de ces moments pour l'attaquer. De loin d'abord ils lui lancèrent des flèches, pendant qu'il était ravi en prière; puis, le voyant étendu à terre, l'un d'eux s'avança et le perça de sa lance. Le corps du martyr fut recueilli par ses disciples et enseveli dans l'église qu'il venait de faire construire.

Ces traditions furent transmises à Lisbonne. Don Emmanuel, et après lui, Jean III ordonnèrent, à diverses époques, aux vice-rois de faire des recherches et de pratiquer des fouilles à l'endroit où la tradition disait que l'Apôtre avait été enseveli. En 1522, Don Edouard de Ménésès fit travailler, par ordre de la

Cour, à la réparation de la chapelle. Après qu'on eut creusé le sol à cinq pieds de profondeur, on trouva, sous un pilastre, une sépulture qu'on jugea être le corps du roi Sagamo converti par S. Thomas. Creusant ensuite plus profondément, on découvrit une grotte, en forme de chapelle, haute de neuf pieds. Là, se trouvaient les ossements du saint; on les reconnut à leur blancheur. Dans le tombeau, il y avait encore le fer et une partie du bois de la lance dont il avait été percé, un autre morceau de bâton ferré et un vase plein de terre qui paraissait teinté du sang du martyr. Les reliques furent recueillies et déposées dans un coffre chinois, vernissé et garni d'argent. Les restes du roi et de quelques disciples du saint Apôtre furent réunis dans un autre coffre moins précieux. En 1533, D. Nuño da Cunha fit faire de nouvelles recherches qui confirmèrent les premières. Trois circonstances surtout contribuèrent à convaincre qu'on avait retrouvé le corps de l'Apôtre S. Thomas. Sous le gouvernement de Martin de Sousa, on découvrit une lame d'airain où était gravé un résumé de la vie de S. Thomas, en une langue hors d'usage dans la contrée, mais entendue de quelques savants. En outre, plus tard, sous le vice-roi Jean de Castro, on trouva le même écrit sur un marbre, avec quelques *croix d'Aviz;* la plus grande de ces croix occupait le milieu du marbre, elle était surmontée d'une colombe éployée et renversée au-dessus de la croix. Les lettres sculptées sur le pourtour de la plaque furent déchiffrées et expliquées par des brahmes du royaume de Narsingue sans s'être concertés, et leur interprétation se trouva la même. Pendant le sacrifice de la messe on vit le marbre suer et changer plusieurs fois de couleur.[1] Les Portugais dès lors restèrent convaincus qu'ils avaient retrouvé le corps de S. Tho-

(1) Le prodige se produisit la première fois le 18 décembre, trois jours avant la fête de l'Apôtre. Pendant la messe, la pierre de couleur blanche devint peu à peu presque noire et se couvrit comme de sueur; puis la sueur cessa, et, à la fin de la messe, la pierre avait repris sa couleur naturelle. Le miracle se fit régulièrement dans la suite, tous les ans, à la même époque. Quand il n'avait pas lieu, les chrétiens y voyaient un pronostic de famine ou de guerre dans la contrée. Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, p. 61.

mas. On le transporta à Goa, où il est honoré dans une grande et belle église, dont la construction fut commencée par le prince D. Constantin de Bragance pendant sa vice-royauté[1].

Les chrétiens de Saint-Thomas rapportèrent aux Portugais la prophétie que le saint Apôtre aurait faite pendant son second séjour à Méliapour : lorsque la mer, alors à la distance de douze milles de la ville, viendrait baigner les murs, des hommes blancs arriveraient pour prêcher la foi dans la contrée. La condition se trouva vérifiée, quand les Portugais conquirent les Indes et s'établirent à Méliapour.

Ces faits indiquent assez pour quel motif François Xavier, désireux de connaître la volonté de Dieu sur lui, se rendit à Saint-Thomas de Méliapour.

Un témoin digne de foi, Gaspard Coelho, vicaire de la chapelle de Saint-Thomas, nous fait connaître, dans sa déposition au procès de canonisation quelques détails de la vie intime et des travaux du saint dans ce pays pendant un séjour de trois ou quatre mois. Voici cette déposition : « Le P. Maître « François résida l'espace de trois ou quatre mois, dans cette « ville de Saint-Thomas. Durant tout ce temps il fut logé dans « ma propre maison et il y eut le vivre et le couvert. Je dus « à cela le bonheur de m'entretenir souvent avec lui et de « jouir de sa grande amitié. Je le vis toujours fort adonné à la « méditation et à la contemplation ; il ne parlait que de choses « spirituelles. Il se montrait grandement obéissant aux prélats « de l'Église, exécutant toujours leurs volontés, en ce qui « regardait le service de Dieu. Ses enseignements et sa sainte « vie produisirent un grand bien dans la ville et y avancèrent « beaucoup le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il retira « bien des âmes du péché mortel, particulièrement en mariant « ceux qui vivaient dans le désordre. Il mit la tranquillité dans « le pays et y établit la crainte de Dieu. Quasi tout le peuple le

(1) D'après une tradition grecque, qui paraît fondée, le corps de saint Thomas fut transporté à Édesse, et d'Édesse en Italie. On concilierait les deux traditions en admettant qu'une partie du corps fut envoyée à Édesse et que l'autre resta à Méliapour où les Portugais la découvrirent.

« suivait, attiré par le spectacle de sa vertueuse vie, et il est « certain, j'en suis témoin, que Maître François, dans tout le « détail de sa vie, prenait pour modèle les saints Apôtres.

« Une de ses coutumes était de sortir presque toutes les nuits « de ma maison pour aller, en traversant le jardin, à la cha- « pelle du bienheureux Apôtre saint Thomas; là il se mettait « en un réduit où l'on déposait la cire destinée à brûler devant « l'image de Notre-Dame. A ce que j'ai compris, sans qu'il me « l'ait dit, s'il aimait à se rendre en cet endroit retiré, c'était « pour y faire oraison et se flageller. Je lui dis un jour : *Père « Maître François, n'allez pas seul en cet endroit : c'est un nid de « diables, ils vous battront*. Lui riait, et cependant il amenait un « Malabare, homme simple, qui vivait avec lui, et cet homme « demeurait couché près de la porte. Or, une nuit, le P. Maître « François en oraison dans le réduit se mit à crier : *Notre « Dame, ne viendrez-vous pas à mon aide?* et ainsi plusieurs fois. « Le garçon réveillé par ces cris, entendit qu'on donnait des « coups sans comprendre qui frappait; cela dura un bon « moment. Le bruit finit et Maître François retourna au lit, « sans que je m'en aperçusse; mais il ne vint pas aux matines « ainsi qu'il faisait toujours, s'y tenant, jusqu'à la fin, agenouillé « devant l'autel de saint Thomas.

« Les matines achevées, j'allai le trouver; il était couché. « *Vous souffrez?* lui demandai-je. Il répondit : *Mon Père, je me « sens mal*. Le Malabare était présent; il sortit avec moi et me « raconta ce qui s'était passé. A mon tour je le répétai au « P. Maître François, et j'ajoutai : *Ne vous avais-je pas dit de « ne pas aller de nuit à Saint-Thomas?* Il se mit à sourire. Il fut « deux jours malade, mais sans rien me faire connaître; seule- « ment, quand nous nous levions de table, je lui disais, par « forme de badinage, répétant ses propres paroles de la nuit : « *Quoi, Señora, vous ne me viendrez pas en aide?* Lui souriait « en rougissant; par son silence même il appuyait ma « conjecture.

« Un peu plus tard (un samedi soir, je crois) le P. Maître « François me dit : *Votre Révérence sait-elle ce qui m'est « arrivé la nuit dernière? Je suis allé à l'enclos de Saint-Thomas,*

« *et tandis que j'allais et venais, me promenant, j'ai entendu que* « *l'on récitait à haute voix les matines dans le chœur; j'ai dis-* « *tingué telle et telle partie des matines.* Maître François les « désignait. Je m'étonnai de n'avoir pas entendu ces solennelles « matines et Maître François ajouta : *Je suis allé à la porte* « *latérale et je l'ai trouvée fermée, la clé en dehors; allant aux* « *autres portes je les ai trouvées fermées sans pouvoir les ouvrir.* « *Je suis donc retourné tout surpris et avec une impression de* « *crainte dans ma chambrette.* Il dit cela sans insister et ne « m'en parla plus[1]. »

Gaspard Coelho termine ainsi sa déposition : « Pour tout « dire en un mot, je l'ai toujours considéré, comme un saint, « comme un homme d'éclatante dévotion et vertu. » C'était aussi le jugement que portaient sur François les habitants de Saint-Thomas. La ville fut entièrement renouvelée par le zèle infatigable de l'apôtre qu'on vénérait et dont les avis étaient religieusement écoutés et docilement suivis. Les fruits qu'il opéra parmi les chrétiens de Saint-Thomas furent pour lui des plus consolants et restèrent toujours dans son esprit comme un bon souvenir. En quittant la ville il dit à Jean d'Eyro, que « jamais, il n'était allé en un pays, où il eût trouvé « un peuple aussi bon qu'à Saint-Thomas, ni une ville qui « servît Dieu aussi bien[2]. »

Comme en d'autres lieux de son apostolat, François y donna des signes de son grand crédit auprès de Dieu. Les procès de canonisation nous ont conservé l'attestation d'un secours miraculeux donné à un pauvre, d'une prophétie et d'une éclatante conversion.

Un soldat, Fernand de Mendoza, se rendait en barque de Méliapour à la côte occidentale de l'Inde. Arrivé au cap Comorin, il fut assailli par des corsaires malabares. Pour leur échapper, il se jeta à la mer, leur abandonnant son embarcation, et gagna à la nage le rivage. Il revint à son point de départ, mendiant en chemin sa nourriture, et sans autre avoir que les

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 178, nos 1, 2. 3.
(2) Cf. *Proc. ord.* f. 394b.

vêtements qu'il portait. Rencontrant un jour Maître François, il lui dit sa détresse et lui demande un secours. Tout aussi dépourvu que lui, François ne peut que compatir à son état de dénûment. Levant les yeux au ciel, il lui dit en le quittant : « Frère, Dieu te viendra en aide. » A peine a-t-il fait quelques pas qu'il se sent exaucé. Il appelle le soldat, et, tirant de sa poche cinquante pièces d'or et d'argent, il les lui remet en lui recommandant de tenir secrète la manière dont Dieu venait de l'assister[1].

Une enfant de deux ans, Maria Toscana, tombée gravement malade, était sans parole depuis quatre jours et à toute extrémité. Sa mère et plusieurs de ses parents l'entouraient tout en larmes, attendant son dernier soupir. Sur ces entrefaites, Maître François vient à passer dans la rue. La mère de l'enfant le voit, se précipite hors de la maison, l'appelle, le conjure de venir au secours de sa fille qui se meurt. L'apôtre entre, récite un évangile sur la mourante et aussitôt Maria Toscana se trouve parfaitement guérie[2].

Il y avait à Saint-Thomas un marchand, homme du pays, très dévot au P. Maître François. Ayant à s'embarquer pour Malacca, il alla dire adieu au saint et le prier de lui donner un petit souvenir qu'il désirait porter sur lui; il insista tellement, que François, prenant le chapelet qu'il portait à son cou, le donna au marchand et lui dit : « Gardez-le dévotement et vous ne mourrez pas en mer. » Or, peu après, au cours de la traversée, une tempête mit en pièces le navire; à grand peine, quelques hommes et le marchand avec eux trouvèrent d'abord un refuge sur des pièces de bois liées en forme de radeau. Mais bientôt, emportés en pleine mer, les naufragés perdirent toute espérance de se sauver. A l'heure de cette suprême détresse le marchand perdit tout sentiment de sa situation et crut se voir en la compagnie de Maître François à l'endroit même où il lui avait dit adieu. Quand il reprit ses

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 393b. Au procès apostolique un témoin atteste un fait analogue qui avait eu lieu au cap Comorin. (f. 10b).

(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 5a.

sens, il se trouva sur la plage de Négapatam. Des compagnons laissés par lui sur le radeau, on n'eut plus de nouvelles[1].

Jean d'Eyro raconte lui-même comment il fut ramené une première fois, puis une seconde, à une vie plus chrétienne par le saint. Poursuivi depuis longtemps par Dieu, Jean d'Eyro rencontra François à Ceylan; après lui avoir adressé une supplique dont il ne fait pas connaître l'objet, il lui demanda à se confesser. L'apôtre, qui voulait sans doute mettre sa constance à l'épreuve, lui répondit : « En ce moment, je n'ai « pas le loisir de vous entendre; mais je vais me rendre à « Saint-Thomas; venez-y et nous réglerons cette affaire. » Jean d'Eyro alla à Saint-Thomas et se présenta au saint qu'il trouva assis, lisant un livre : « Père, lui dit-il, je vous priai à « Ceylan de me confesser et vous me dîtes que vous deviez « venir ici et que vous m'y confesseriez. Eh bien! me voici. » Il lui rendit compte de ses affaires, lui dit qui il était, le temps depuis lequel il allait par les diverses contrées de l'Inde, le désir qui, depuis longtemps, lui était venu de servir Dieu, et comment, manquant des moyens nécessaires, pauvre, sans maître qui pût le guider dans cette voie, il n'avait pu exécuter son dessein; mais que maintenant, ayant trouvé quelqu'un avec qui il pouvait vivre, et sa Révérence étant l'homme qui pouvait remédier à ses maux et sans lequel il ne saurait arriver au salut, il le priait de le prendre avec lui où qu'il allât.

François l'écouta attentivement et avec grande bienveillance, mais il fit des difficultés à sa demande et ne voulut pas le contenter. « Au moins, lui dit alors d'Eyro, approuvez « ma résolution de me défaire de tous mes biens, en les don- « nant aux pauvres. » Le saint, après l'entretien qui se poursuivit longtemps encore, lui dit enfin qu'il devait avant tout se confesser. Pendant trois jours, d'Eyro se confessa et traita avec Maître François de grosses questions de négoces. Enfin, le Saint-Esprit aidant, il se détermina à se mettre désormais sous l'obéissance de l'apôtre. Quelque temps après cependant

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 9b. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 91.

la tentation l'assaillit. Il pécha honteusement, et, désobéissant à la parole du Père, il acheta, en grand secret, un navire, y réunit toutes les choses nécessaires et y fit même transporter son coffre. Le départ allait avoir lieu, lorsque, une heure avant, inspiré sans doute par l'Esprit-Saint, Maître François lui envoya un messager appelé Antoine. En l'abordant, Antoine lui dit : « Señor, le P. Maître François vous demande », et il poursuivit : « Ne vous appelez-vous pas Jean d'Eyro? » Il lui répondit oui. Alors Antoine reprit : « C'est donc vous qu'il « demande. »

Saisi par cette communication inattendue, Jean d'Eyro hésita quelque temps à se rendre auprès de l'apôtre. Enfin il se détermina à y aller. Comme il arrivait sur le seuil de la porte, François lui dit à deux ou trois reprises : « *Pecaste!* « *pecaste!* Vous avez péché! vous avez péché! » Alors Jean d'Eyro s'inclina et dit : « C'est vrai, j'ai péché. » François ajouta : « Confessez-vous, confessez-vous. » Jean retourna chez lui, et, le jour même, il vendit son navire et donna aux pauvres tout ce qu'il possédait. Dès lors, Maître François accepta de le prendre avec lui [1].

Cependant l'apôtre n'avait plus de doutes sur ce que Dieu demandait de lui. Peu de temps après son arrivée à Saint-Thomas de Méliapour, le 8 mai, il avait écrit à Diogo de Borba et au P. Paul de Camerino, à Goa : « J'ai été obligé de venir à « Saint-Thomas, et je me suis donné, dans cette sainte maison, « l'office de prier Notre-Seigneur d'accorder à mon âme une « intime connaissance de sa sainte volonté avec le ferme pro- « pos de l'accomplir et la ferme espérance *quod dabit perficere* « *quod dederit velle.* Il a plu à Dieu de se souvenir de moi selon « sa miséricorde accoutumée : sa volonté est — je l'ai compris « avec grande consolation intérieure — que j'aille dans la « région de Malacca, où deux rois du pays appelé Macassar « se sont nouvellement faits chrétiens... L'impression de joie « spirituelle que j'ai ressentie à ce sujet a été si vive que j'y ai « vu un commandement plutôt qu'une approbation de la part

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 393b. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 93.

« de Dieu. En ne le faisant pas, je croirais désobéir expressé-
« ment à ses ordres et me condamner à en porter la peine
« dans ce monde et dans l'autre. Aussi suis-je tellement
« déterminé à partir que, s'il n'y a pas, cette année de vaisseau
« pour Malacca, j'irai par quelque bâtiment de Mores ou de
« païens. C'est pour le seul amour de Dieu notre Seigneur que
« je fais ce voyage. Telle est donc ma confiance en lui, mes
« très chers frères, que si ces vaisseaux même font défaut et
« qu'un *patamar* — j'entends une petite barque quelconque —
« prenne la mer, j'irai sans hésiter sur le *patamar*; mon
« espoir est tout en Dieu [1]. »

C'est dans cette conviction qu'il avait écrit à Martin de Sousa, pour lui demander une provision à l'adresse du capitaine de Malacca, afin que celui-ci le pourvût d'une embarcation et de tout le nécessaire pour aller aux îles de Macassar. Vers la fin d'août 1545, François suivi de Jean d'Eyro s'embarqua pour Malacca.

Il y arriva vers la fin de septembre avec le dessein de partir pour Macassar après un mois ou un mois et demi; il était persuadé que plus aisément encore que sur les côtes de l'Inde, il gagnerait à la foi un grand nombre de chrétiens. Les habitants de cette contrée, au dire des commerçants qui en venaient, étaient bien disposés; nul n'avait d'idoles dans sa maison, et parmi eux, il n'y avait pas de promoteurs en titre de l'idolâtrie. Tout le culte de leur paganisme était d'adorer le soleil à son lever. Mais déjà, le capitaine de Malacca, Garcia de Sa, avait envoyé à Macassar un prêtre, religieux de Saint-François, en compagnie de nombreux Portugais, sur un galion bien approvisionné, afin d'encourager tous ceux qui voudraient se faire chrétiens. Il semblait à propos d'attendre à Malacca d'avoir des nouvelles de l'accueil fait aux envoyés du capitaine. Ces nouvelles pouvaient venir dans deux mois et demi; François prit le sage parti de faire, en attendant, à Malacca, ce qu'il se proposait d'aller faire à Macassar.

Il se livra dans la ville à ses ministères ordinaires. Dieu

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 52, n° 1.

aidant, il réconcilia entre eux beaucoup de soldats et d'autres personnes. Il logeait à l'hôpital, y confessait les pauvres malades, leur disait la messe et leur donnait la communion. Le soir, il allait par les rues de la ville, emmenant avec lui de nombreux enfants à qui, tous les jours, il enseignait pendant une heure les prières et le catéchisme, et, une clochette à la main, il recommandait au peuple les âmes du purgatoire. Il prêchait, tous les dimanches, au peuple; lui-même était tout étonné que ses prédications, sans grande valeur à ses yeux, attirassent autour de lui des flots d'auditeurs avides de l'entendre. Il avoue dans une lettre que, malgré toute sa bonne volonté, il ne pouvait donner satisfaction à tous ceux qui lui demandaient à se confesser[1].

Sa plus grande occupation, dit-il, était de traduire, avec le concours d'un interprète, les prières, du latin en une langue, qui, chez les Macassares, se pût entendre. « Ne pas savoir la « langue du pays qu'on veut évangéliser, écrit-il, quel pénible « ennui ! » Il eût pu ajouter : « Et quel ennui pénible encore « d'avoir à apprendre de mémoire les prières et le résumé de « la doctrine chrétienne, pour les réciter et les faire réciter « par les enfants et par le peuple[2] ! » Mais les ennuis et les sacrifices devenaient des joies pour François, dès qu'il s'agissait de gagner des âmes à Jésus-Christ.

D'ailleurs, à Malacca, comme en d'autres endroits, Dieu encourageait et récompensait son dévouement et son zèle par des grâces extraordinaires et des prodiges accordés à ses prières. Plusieurs faveurs de ce genre sont attestées sous serment au procès de canonisation.

Jean Soarez de Alvergaria, qui habitait certaine maison sur la muraille de la ville, près du boulevard de Santiago, dépose en ces termes au procès : « Ma maison, je crois, porte « bonheur, et j'y ai une grande dévotion, parce qu'une tradi- « tion ancienne et certaine nous apprend que ce fut le premier « logis du P. Maître François, quand il arriva de l'Inde

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 56, n° 2; ep. 53, n° 1.
(2) Cf. *Ibid.*, ep. 53, n° 1.



Gesù de Rome. Cliché du *Messager du S. C.*

SAINT FRANÇOIS XAVIER, ENFANT DE MARIE

(Tableau de Bottoni)

« à Malacca. Aussi, ne la vendrais-je à personne, et je « m'estime très heureux d'habiter la maison où vécut un si « grand saint. J'ai dit que je la considère comme portant bonheur et, de fait, bien qu'elle soit sur les murs de la ville, « qui sont très élevés, il n'y a rien à craindre pour ceux qui « tombent du haut de la maison en bas de la muraille : tous « attribuent cela au fait que le saint y habita. J'ai vu tomber « ainsi un grand garçon, une femme : ils ne se firent aucun « mal. Une jeune négresse de huit ans est tombée de même « impunément : tous disent que le saint Père les a préservés[1]. »

Le P. Paul Gomez, de la Compagnie de Jésus racontait que, lorsque le P. Maître François arrivait de loin à Malacca, tout le monde, grands et petits, allaient le recevoir à la plage comme un saint, et lui, avec une admirable affabilité, répondait à cet accueil en saluant par leurs propres noms des gens qu'il n'avait jamais vus; il les interrogeait de même au sujet de leurs parents, sans que personne lui eût dit de qui ils étaient fils[2]. Parlant de lui-même, le même Père racontait ce trait : « Étant petit enfant, j'allais au catéchisme du P. Maître « François, qui me chargeait ordinairement de faire le signe « de la croix et de réciter les prières devant le peuple, pour « que tout le monde les apprît mieux. Un jour, le catéchisme « devant se faire à la cathédrale, il y eut grand concours, et « comme je prévoyais que le Père voudrait me faire réciter les « prières devant tout ce monde, j'eus honte et j'allai me cacher « dans le bassin des fonts baptismaux. L'heure de la doctrine « venue, le Père appela : *Paul Gomez !* Je me gardai bien de « répondre. Alors, le Père, sans que personne lui eût rien dit, et « je le crois, éclairé par une lumière surnaturelle, vint au bassin « et m'en tira, en me disant : *Paul, viens réciter les prières*[3]. »

A Malacca encore, d'après le procès de 1557, François guérit un fils de famille distinguée. Après l'avoir confessé, il

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 12a. D'après un autre témoin ce fait ou un fait analogue aurait eu lieu à Cochin.

(2) Cf. Barradas, *Ibid.*, f. 9a.

(3) Cf. Barradas, *Ibid.*, f. 8b.

dit à la mère : « Ne craignez rien, il guérira. » Et dès que le Père fut sorti, le malade se leva guéri et demanda à manger. Il vivait encore quand cette déposition fut faite[1].

A l'hôpital, les guérisons par l'intervention du saint étaient fréquentes, si bien qu'un Portugais qui y faisait l'office d'hospitalier disait : « Le P. Maître François avait dans les « mains une telle vertu, que tous ceux qu'il avait touchés gué« rissaient. Aussi avait-on une grande dévotion à ses mains[2]. »

Le Père avait un serviteur qui, profitant un jour de son absence, s'en alla en ville faire quelque chose de mal. Quand François rentra, il quitta la soutane de dessus, plus propre, qu'il avait mise pour célébrer la messe, et la suspendit. A ce moment, il se fit une déchirure à la soutane. Se tournant vers son serviteur, Maître François dit : « Vous avez fait « quelque sottise : cette déchirure me l'indique; allez vite vous « confesser et rapportez un billet de confession. » Le domestique alla se confesser; quand il rentra, Maître François lui dit : « Voyons maintenant la soutane. » Tous deux la regardèrent : elle se trouva sans trace de déchirure[3].

Un jeune homme de quinze à dix-huit ans tomba gravement malade. A la prière de sa mère, des femmes païennes le traitèrent, mais sans le guérir. La dernière appelée passait pour habile sorcière. Entre autres cérémonies qu'elle pratiqua sur le malade, elle lui mit un séton au coude du bras gauche. A l'instant, le jeune homme perdit connaissance et resta ainsi trois jours sans proférer de parole, mais donnant par ses mouvements désordonnés et extravagants des signes de possession. Très attaché à Maître François, le père du jeune homme le fit appeler. A peine sur le seuil, celui-ci demanda depuis combien de temps durait la maladie? Quand on lui répondit, il se montra surpris qu'on ne l'eût pas appelé plus tôt. Il pénétra dans la maison; le malade redoubla ses contorsions, en poussant de grands cris, qui épouvantèrent les assistants.

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 394b.

(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 11b.

(3) Cf. Barradas, *Ibid.*, f. 19b.

D'un visage serein, François leur dit : « Ne craignez pas; avec « l'aide de Dieu, ce ne sera rien. »

Le malade continuait à s'agiter sur son lit; il fallut qu'on le contînt en lui prenant les bras et les serrant fortement. François se mit à genoux et pria pendant deux heures environ. Il se fit ensuite apporter une étole, un missel, un crucifix, de l'eau bénite et fit plusieurs cérémonies. Il appliqua aussi son reliquaire sur le malade. Enfin il lut la Passion. Chaque fois que durant cette lecture venait le nom de Jésus, le malade s'agitait plus violemment, crachait sur le crucifix et faisait d'autres vilenies. La Passion finie, le malade se calma. « Maintenant il est guéri, dit le saint, qu'on lui donne une « potion aux amandes et qu'on le laisse dormir; à minuit il « se réveillera. » François fit promettre à la famille de faire une neuvaine à Notre-Dame. « Ne vous affligez pas, ajouta-t-il, « ce ne sera rien. »

Tout se passa ainsi que Maître François l'avait annoncé et comme il était à dire sa messe, vers le moment de l'évangile, le médecin de la maison, visitant le malade, lui prit la main et l'ouvrit. Le malade fit : *Aïe! aïe!* Et son père dit aussitôt au médecin : « Ce n'est pas vous qui lui tirez ces cris. » La messe finie, le jeune homme parla très bien; à quelques jours de là, il était tout à fait guéri[1].

A son arrivée à Malacca, François avait trouvé plusieurs lettres qui l'attendaient. Par l'une d'elles, il apprit que, depuis le 2 septembre 1545, trois nouveaux Pères de la Compagnie étaient arrivés à Goa, les PP. Antoine Criminale[2], Jean de Beïra[3]

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 387a.

(2) Antoine Criminale, né à Lissa, non loin de Parme, en 1520. Attiré par la sainte vie du P. Le Fèvre, il fut reçu dans la Compagnie par saint Ignace, à la fin de l'année 1541, étant sous-diacre. Il alla poursuivre ses études à Coïmbre et fut ordonné prêtre le 6 janvier 1544. Il partit pour l'Inde et arriva à Goa le 2 septembre 1545. Il mourut martyr, de la main des Badages, au mois de mai 1549.

(3) Jean de Beïra, né à Pontevedra, en Galicie, chanoine de la cathédrale de la Coruña, fut amené au noviciat de Coïmbre, par les prédications du P. François Estrada, en 1544. Il mourut à Goa le 4 janvier 1564.

et Nicolas Lancilotti[1]. Ils étaient venus sur les vaisseaux qui conduisaient le nouveau gouverneur, Jean de Castro, nommé pour remplacer Alphonse de Sousa. Diogo de Borba, qui comptait les retenir au collège, leur avait assigné des emplois. Le P. Lancilotti, envoyé expressément de Rome pour enseigner le latin au collège, avait été établi supérieur, le P. Criminale était chargé de la sacristie et de l'infirmerie et le P. de Beïra était portier ; le P. Paul de Camerino continuait à remplir l'office de Père spirituel des enfants. Le 16 décembre, François écrivit aux Pères de Goa, pour donner aux nouveaux venus leur destination. « Aujourd'hui, très chers Frères Jean de Beïra et « Antoine Criminale, je vous prie que, au reçu de cette lettre, « vous vous prépariez à partir pour le cap Comorin, où vous « rendrez plus de service à Dieu qu'en restant à Goa. Vous y « trouverez le P. François de Mansilhas ; lui connaît le pays, il « sait comment vous devez y procéder. Si le P. François de « Mansilhas se trouvait à Goa, vous partiriez avec lui[2]. Je vous « en prie, pour l'amour de Dieu, ne faites pas le contraire de ce « que je vous dis ; pour aucun motif, ne laissez d'aller au cap « Comorin. Le P. Nicolas Lancilotti demeurera à Saint-Paul, « pour y enseigner la grammaire, ainsi qu'il a été réglé en « Portugal. Je n'en dis pas davantage, comptant que vos cha- « rités ne feront pas le contraire de ce que j'écris[3]. »

Après avoir insisté auprès des PP. Criminale et de Beïra sur l'exécution fidèle et prompte d'un ordre dicté par le désir de la plus grande gloire de Dieu, l'apôtre des Indes, qui n'ignorait pas la peine qu'il causerait à Diogo de Borba, son ami et aux majordomes ses associés[4], insiste, auprès du P. de Camerino

(1) Nicolas Lancilotti, originaire d'Urbino, dans les États de l'Église, fut reçu dans la Compagnie par saint Ignace, qui eut toujours en lui la plus grande confiance. Il mourut à Coulam, en 1558, après avoir admirablement travaillé pour Jésus-Christ et les âmes.

(2) François de Mansilhas, à qui François Xavier avait annoncé, de Cochin, le 18 décembre 1544, l'autorisation venue du Portugal de se faire ordonner prêtre, pouvait se trouver à Goa à cette époque.

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 55, nº 2.

(4) Après avoir fait l'éloge des nouveaux Pères, qui attendaient au collège

et par suite du P. Lancilotti, pour qu'ils s'efforcent de donner dans leurs emplois toute satisfaction aux fondateurs du collège : « Maître Paul, je vous prie fort, pour l'amour de « Jésus-Christ, de bien veiller sur cette maison, et par-dessus « tout, je vous recommande d'être obéissant à l'égard de ceux « qui ont charge de la gouverner. Vous me ferez en cela un très « grand plaisir. Si j'étais à Saint-Paul, je ne ferais rien contre « leur volonté. Je me bornerais à leur obéir en tout ce qu'ils me « commanderaient. Je n'insiste pas davantage : j'espère de « Dieu qu'il vous a donné dans l'intime de l'âme le sentiment « que vous ne sauriez d'aucune manière le servir aussi « bien qu'en renonçant à votre volonté pour l'amour de lui[1]. »

Cette lettre était écrite le 16 décembre. Le lendemain 17, saint Ignace signait à Rome l'acte par lequel il communiquait à François tous les pouvoirs concédés à la Compagnie pour l'exercice de ses ministères apostoliques[2].

Cependant quatre mois s'étaient écoulés et aucune nouvelle

les ordres de François, Diogo de Borba exprimait, dans une lettre au P. Simon Rodriguès, en Portugal, ses vives appréhensions qu'on ne lui enlevât les PP. Criminale et de Beïra : « Les Pères ont choisi pour *Majoral* le « P. Nicolas, qui ne se considère, je le vois, que comme le serviteur de tous ; « et remplit, en effet, l'office de serviteur de tous ; il enseigne aussi, avec « grand et continuel labeur la grammaire latine à vingt écoliers plus avancés « que les autres. Le P. Criminale a les charges de sacristain et d'infirmier ; « ce dernier emploi n'est pas peu de chose en une maison où les malades « sont toujours nombreux. Le P. Jean de Beïra sert de portier et avec un tel « zèle, une telle vigilance, qu'il me semble bien des fois voir l'ange chargé « de garder le paradis terrestre. Maître Paul a soin de tout et son active « sollicitude suffirait, je crois, à éloigner les démons du collège et de ses « abords. La piété comme les études, tout va de mieux en mieux, et nos « espérances pour l'avenir seraient bien grandes, si nous avions plus de « maîtres... J'ai bien peur qu'on ne nous prenne le P. de Beïra et le P. Criminale. Si on le fait, la maison croule et je demeure inconsolable. Je suis « déjà bien vieux et ne puis ici qu'embarrasser les Pères avec mes infirmités et les défauts qui accompagnent la vieillesse. Je voudrais rentrer en « Portugal, mais je serais désolé de laisser ici une maison désordonnée. » Cf. Cros, t. I, p. 322.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 55, nos 2, 3.

(2) Cf. *Cartas de San Ignacio*, carta 67.

n'était encore venue de la mission envoyée à Macassar par le capitaine de Malacca. Las d'attendre peut-être inutilement, François Xavier prit le parti d'aller évangéliser les Moluques et s'embarqua, avec Jean d'Eyro, le 1er janvier 1546, sur un vaisseau dont l'équipage était composé tout entier de païens[1].

(1) La bulle de canonisation dit que l'apôtre des Indes évangélisa les Achémois et les Mindanais. Aucun autre ancien document ne mentionne cette évangélisation qui n'a pu se faire, ce nous semble, qu'après la première venue du saint à Malacca et avant son arrivée à Amboine, ou ensuite à son retour des Moluques. Un témoin au procès apostolique attesta bien que la fille du roi de Macassar lui avait dit que son père, son frère et un grand nombre de sujets du roi avaient été baptisés par François Xavier; mais il n'est pas dit où les baptêmes avaient été administrés. Ne serait-ce pas à Malacca, à Amboine, aux Moluques? L'apôtre avait baptisé à Cochin le roi des Maldives.



Cliché O. Collet

Vue de Malacca



CHAPITRE DEUXIÈME

État des possessions portugaises dans les Moluques. Caractère, langues, mœurs et religion des habitants. — Arrivée de François Xavier à Amboine. — Ses laborieux ministères et ses succès apostoliques dans cette île, auprès des Portugais, des indigènes et des soldats espagnols. — Il visite l'île de Veranula et convertit les habitants de l'île d'Ulate. — D'Amboine il passe à Ternate, où il convertit le roi Néaquile. — Il va évangéliser l'île du More, d'où, après avoir converti de nombreux païens, il revient à Ternate. — Trois mois après il repasse à Amboine et s'embarque pour Malacca.

A L'ÉPOQUE où François Xavier alla évangéliser les Moluques, les Portugais connaissaient la plupart des îles de l'archipel. Parmi ces nombreuses îles, ils distinguaient quatre provinces ou groupes principaux d'îles : Amboine, l'île des Papuas, l'île du More, les Moluques et les Célèbes. Envoyé de Malacca par Alphonse de Albuquerque à la recherche de ces îles, Antoine Abreu les avait découvertes en 1511. Une forteresse avait été bâtie d'abord à Ternate, puis deux autres à Amboine et à l'île du More. L'idolâtrie régnait dans toutes ces îles ; un certain nombre d'indigènes, à la suite de relations commerciales avec les disciples du Coran, avaient embrassé le mahométisme. Les habitants de ces îles étaient cruels, perfides, adonnés au vice de la chair, superstitieux ; en bien des contrées les fils mangeaient leurs parents parvenus à

la vieillesse. Dans de rares endroits, ils connaissaient l'écriture et les chiffres que leur avaient appris les commerçants mahométans. La langue variait avec les îles, et aussi dans la même île.

Le roi de Ternate accueillit à bras ouverts les premiers Portugais, comme les hommes de fer, dont la venue avait été annoncée par d'anciens devins du pays, et qui devaient soumettre à son autorité toutes les îles de l'archipel. Mais autant cet accueil fut empressé, autant les Portugais s'en montrèrent indignes. Leur déloyauté, leurs exactions, leurs injustices révoltantes, sans compter leurs querelles entre eux, leur aliénèrent les esprits les mieux disposés. A la mort du roi de Ternate, qui les avaient reçus si cordialement, ils enlevèrent à la reine, pour le retenir captif dans la forteresse, l'héritier du trône; et ils pressurèrent le peuple à tel point que la reine et presque tous les habitants quittèrent la ville et se mirent en guerre contre eux. Aussi dans ces tristes conditions la foi n'avait pu ni s'implanter solidement ni s'étendre en ces contrées.

Enfin informé de tous ces désordres et des odieux traitements dont étaient victimes les habitants des Moluques, le roi de Portugal envoya comme gouverneur un homme intègre, un vrai père et un grand chrétien, Antoine Galvan, qui, en d'autres missions, avait donné des preuves de sa sagesse et de son parfait désintéressement. Le nouveau gouverneur s'étudia d'abord à calmer l'irritation des indigènes et à gagner leur confiance par la bienveillance et la loyauté de ses procédés. Les rois de Ternate et de Tidore étaient en guerre : il les amena à faire la paix. Les habitants de Ternate ne supportaient qu'avec peine le gouvernement imposé par son prédécesseur. Galvan écrivit au gouverneur de Goa, insistant pour qu'on lui envoyât le légitime successeur du roi de Ternate qu'on avait envoyé en exil et qui avait reçu le baptême. Rassuré par cette démarche et par les loyales promesses de Galvan, la reine de Ternate rentra dans la ville avec tous ses sujets. Un soulèvement s'était produit contre l'autorité portugaise à l'île du More. Galvan y envoya un prêtre, nommé Fernand Vinaigre, avec des soldats, pour réprimer la rébellion. Les révoltés furent

battus et réduits à demander grâce. Le prêtre soldat rentra victorieux à Ternate et amena avec lui au gouverneur un groupe de jeunes gens appartenant aux meilleures familles de l'île du More. Puis, il retourna avec un autre prêtre zélé au pays qu'il venait de pacifier et y opéra de très nombreuses conversions.

De son côté Galvan établit un collège ou séminaire pour y faire instruire et élever les jeunes gens que Vinaigre lui avait amenés de l'île du More. Cette fondation inspira à Diogo de Borba, à Goa, et au P. Vicente, à Cranganor, le dessein de fonder eux aussi, dans ces deux villes, un collège pour le bien de la religion. Cette série de mesures sages avait gagné au gouverneur la confiance et l'affection des habitants des Moluques et des îles environnantes. Pour la première fois, dans ces contrées, la religion chrétienne était en honneur. Les conversions de païens et de mahométans devenaient nombreuses. Sur ces entrefaites, par ordre d'Antoine Galvan, Jacques Lopez alla combattre une armée de pirates des îles de Java, Banda, Macassar et Amboine. Il les battit et en délivra le pays.

Deux frères, d'une famille noble de Macassar, vinrent à Ternate demander le baptême. Le gouverneur voulut leur servir de parrain et leur donner, à l'un le nom d'Antoine Galvan, et à l'autre celui de Michel Galvan. Ce furent les premiers fruits de l'Évangile dans leur patrie. Galvan les renvoya avec François de Castro et deux prêtres, recommandant instamment à ces derniers de travailler de tout leur pouvoir à répandre la foi dans le royaume de Macassar. Une tempête jeta le vaisseau qui les portait sur les côtes d'une île qui leur était inconnue. Le roi du pays demanda le baptême avec la reine, son fils, trois de ses frères, et des personnes de la noblesse et du peuple. Dans une autre île, l'île de Solignano où ils descendirent, le roi, la reine, deux princesses et un grand nombre d'autres habitants de diverses conditions, embrassèrent également la foi chrétienne. De plus, les rois de trois autres îles se convertirent avec leurs femmes et la majeure partie de leurs sujets.

Poussés par leurs Cacis, qui voyaient avec amertume la

religion chrétienne se répandre partout dans les Moluques, d'autres rois mahométans défendirent, par des décrets rigoureux, à leurs sujets de renier la doctrine du Coran. Plusieurs mahométans, se riant de ces décrets, vinrent néanmoins se faire baptiser à la forteresse de Ternate, entre autres un des conseillers du roi du pays, un neveu du roi de Djilolo et un More d'Arabie, qui jouissait, auprès de ces princes, d'une très haute estime. Antoine Galvan se montrait si empressé à protéger et à favoriser les nouveaux convertis que, si son administration eût continué longtemps encore, ou si elle lui eût été confiée à perpétuité, comme l'avaient demandé à Jean III les indigènes, tous les habitants des Moluques fussent devenus chrétiens[1].

Tel était, au départ de François Xavier pour les Moluques, l'état politique et religieux de ces contrées.

Le vaisseau qui portait le saint était commandé par des Portugais, mais l'équipage était tout entier païen. Avant son arrivée à Amboine, tous ces païens furent instruits, convertis et baptisés par l'apôtre.

Comme durant son voyage de Méliapour à Malacca, François eut à essuyer de violentes tempêtes qui mirent sa vie en danger. L'une d'elles paraît avoir laissé un plus vif souvenir dans sa mémoire. Le 10 mai 1546, il écrit d'Amboine à ses compagnons d'Europe : « Déjà de Comorin à Malacca et « aux Moluques, je me suis vu en bien des périls, soit sur « mer dans les tempêtes, soit au milieu d'ennemis. Une fois, « entre autres, notre vaisseau de quatre cents tonnes, avec « un vent violent en poupe, laboura le sol, l'espace de plus « d'une lieue. Il n'eût fallu que la rencontre d'un seul écueil, « et le vaisseau était en pièces; il demeurait ensablé, s'il se

(1) Au terme régulier de son administration, Antoine Galvan rentra en Portugal. Le roi méconnut les nombreux services que ce grand homme avait rendus à la couronne. Galvan revint de l'Inde sans fortune et dut chercher un refuge à l'hôpital de Lisbonne, où il vécut pauvrement, sans jamais se plaindre, pendant dix-sept ans. La confrérie de la Cour lui fit des funérailles. Il a écrit une histoire des découvertes et conquêtes des Portugais : *Tractado dos descobrimentos antigos e modernos.* Lisboa, 1563.

« fût trouvé moins d'eau d'un côté que de l'autre. Il y eut « alors bien des pleurs. Dieu voulut en ces dangers nous « montrer et nous donner à entendre le peu que nous sommes, « quand nous comptons sur nos forces ou que nous nous « appuyons sur les créatures. Au contraire, lorsque, dépris « de cette vaine confiance et de ces espérances trompeuses, « nous allons au Créateur de toutes choses pour mettre en lui « notre espoir, pour nous confier à celui à qui il est si facile « de nous fortifier contre les périls affrontés et subis pour son « amour, l'heure de ces périls venue, on voit comment tout le « créé obéit au Créateur. La perspective de la mort n'empêche « pas que l'âme n'ait une impression vive de joie très supé-« rieure aux impressions de la crainte ; et le péril, les angois-« ses, qui nécessairement l'accompagnent, une fois disparus, « l'homme ne saurait ni écrire, ni exposer de vive voix, tout ce « qui se passe en lui, durant l'heure de l'épreuve. Ce qui reste, « c'est que le souvenir du passé, gravé dans la mémoire, ne « permet plus de se lasser au service d'un si bon Maître. On « compte que ce Maître, dont les miséricordes n'ont point de « fin, donnera demain comme aujourd'hui, les forces qu'il « faut pour le servir[1]. »

Depuis un mois et demi le navire avait quitté Malacca et on n'avait pourtant pas encore vu paraître Amboine. Le capitaine et ses matelots pensèrent qu'ils avaient dépassé l'île, et que, le vent soufflant toujours en poupe, il ne leur serait pas possible de revenir en arrière pour y aborder. François qui les entendit exprimer cette crainte les rassura, affirmant que, le lendemain, ils verraient Amboine. De fait, le lendemain, 14 février, le vaisseau arriva en vue de l'île. Des pirates qui infestaient ces côtes tentèrent de leur donner la chasse ; mais, le vent venant tout à coup en sens contraire, ils renoncèrent à les poursuivre. Le 16 février, on jetait l'ancre au port d'Amboine[2].

François Xavier trouva dans l'île sept villages chrétiens,

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 56, n° 5.
(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 395a.

dont les habitants, manquant d'instruction et mêlés aux païens et aux musulmans, n'avaient de chrétien que le nom. Il leur expliqua la doctrine chrétienne, leur fit apprendre les prières et baptisa un grand nombre d'enfants, qui moururent peu après le baptême. « On eût dit, observe l'apôtre, que « Notre-Seigneur attendait seulement pour les appeler qu'ils « fussent au chemin du salut[1]. »

Après avoir instruit, renouvelé et confirmé dans la foi les chrétiens de ces villages, François s'occupa des païens et des mahométans. Un grand nombre d'entre eux embrassèrent l'Évangile.

Sur ces entrefaites, abordèrent à Amboine huit vaisseaux espagnols de la flotte de Fernand de Sousa, venus de la Nouvelle-Espagne. François consacra tout le temps du carême à leur prêcher, à les confesser, à réconcilier les ennemis, à visiter les malades et assister les mourants. « Aider à bien « mourir, écrit-il aux Pères de Portugal, est un grand travail « quand on a affaire à des hommes qui mènent une vie peu « conforme à la loi de Dieu. Vivant en de continuels péchés « sans vouloir les éviter, ils se fient à la miséricorde de Dieu ; « mais à la mort ils n'ont plus confiance en elle. Pourtant Dieu « aidant, beaucoup de soldats se sont réconciliés; ils vivent « maintenant en paix[2]. »

Pendant qu'il donnait ses soins aux soldats de la flotte espagnole, François avait souvent recours, pour les malades, aux libéralités d'un riche commerçant, Jean d'Arauyo. Celui-ci donnait toujours, mais non sans faire entendre qu'on venait trop souvent frapper à sa porte. Un jour, l'apôtre envoya François Palha lui demander un peu de vin pour un malade. Le marchand donna le vin, mais en disant d'un ton mécontent : « Qu'on ne vienne plus me faire de pareilles demandes; « c'est pour mon usage et non pour le distribuer à des sol- « dats que j'ai acheté ce vin. » Ces paroles furent répétées à François, et celui-ci dit : « D'Arauyo se figure qu'il boira son

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 56, n° 3.

(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 396b; *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 56, n° 3.

« vin ; il se trompe grandement ; sa mort arrivera avant que « son baril soit vide ; ce pays est le dernier qu'il visitera, et, « après sa mort, son vaisseau et toutes les richesses qu'il con- « tient passeront aux mains des pauvres. » Peu de jours après, ayant rencontré d'Arauyo, François lui fit entendre que sa mort était prochaine et l'engagea à donner largement aux pauvres pour s'y bien préparer. Le marchand suivit le conseil de l'apôtre, donna dès ce jour de bonne grâce, tout ce qu'on venait lui demander pour les pauvres et les malades et distribua même des aumônes sans qu'on vînt les solliciter. Sa cargaison complétée, il quitta Amboine pour se rendre à Malacca. Or, peu de temps après, François célébrant la sainte messe à Ternate se retourna tout à coup vers le peuple, disant : « Priez, pour l'âme du pauvre d'Arauyo qui vient de « mourir à Amboine et va paraître en ce moment devant Dieu. » Douze jours après, Raphaël Carvalho arrivait à Ternate, et annonçait qu'il avait assisté aux derniers moments du riche commerçant, à Tibiquezama, île dépendante d'Amboine. Cette mort avait eu lieu à l'heure même où François, à l'autel, recommandait d'Arauyo aux prières des fidèles [1].

La flotte espagnole avait quitté Amboine dans le courant de mai ; François se rendit à Ternate avec Jean d'Eyro. Avant son départ d'Amboine, il avait écrit, le 10 mai 1546, aux Pères de Goa. Dans sa lettre il donnait ordre aux PP. de Mansilhas et de Beïra de venir du cap Comorin aux Moluques pour y continuer l'œuvre de conversions qu'il y avait commencée : « Je vous supplie donc, pour l'amour de Jésus-Christ Notre- « Seigneur, de venir, vous, Père François de Mansilhas et « vous Jean de Beïra ; et, pour que votre mérite en soit accru, « je vous le commande en vertu de la sainte obéissance. Si « l'un des deux est mort, que l'autre vienne avec le P. Antoine « Criminale et qu'un de vous trois demeure avec les chrétiens « de Comorin et les prêtres de cette côte. S'il vient cette année « de Portugal quelques membres de la Compagnie, vous leur

(1) Cf. *Proc. ord.*, 391a ; *Selectæ Indiarum epist.*, p. 73, nº 6. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 90.

« direz que je les prie pour l'amour de Notre-Seigneur d'aller « tous au cap Comorin pour y instruire et protéger les chré- « tiens... Vous deux qui viendrez par ici, apportez chacun tout « ce qu'il faut pour dire la messe. Que les calices soient de « cuivre : c'est pour nous qui allons *inter gentem non sanctam*, « un métal plus sûr que l'argent. J'ai en vous, comme membres « de la Compagnie, la confiance que vous ferez ce que pour « l'amour de Notre-Seigneur je vous demande si instamment.[1] »

Le 16 du même mois, l'apôtre des Indes écrivit au roi de Portugal pour lui demander d'envoyer des prédicateurs pour les Portugais résidant dans les forteresses et vivant dans un complet oubli de leur religion. Il l'engagea aussi à établir le tribunal de l'Inquisition pour sauvegarder la foi de ces Portugais en relations constantes avec les mahométans et les juifs de ces contrées[2].

Un certain Jean Galvan se rendait avec François Xavier et Jean d'Eyro à Ternate. Arrivé à l'entrée du golfe de Ternate, Galvan monta sur une embarcation et François avec son compagnon dans une autre. Une subite et violente bourrasque les assaillit. Galvan fut entraîné par le vent vers la haute mer; François avec d'Eyro résista non sans peine à la tourmente et put gagner la côte. Le dimanche qui suivit son arrivée à Ternate, dans une réunion de chrétiens il dit tout à coup : « Priez « pour Jean Galvan qui vient de périr en mer. » Une vive émotion gagna les auditeurs. Plusieurs d'entre eux savaient que sur l'embarcation montée par Galvan se trouvaient des personnes qui leur étaient chères et qu'ils attendaient depuis longtemps. On interrogea les matelots qui avaient conduit Maître François. Ils avaient vu disparaître l'embarcation entraînée au loin par la violence du vent, mais ignoraient son sort. On se rassura, pensant que le saint n'avait voulu signaler qu'un péril fort probable; mais deux jours après, les vagues jetaient sur la plage les débris de la barque et le corps inanimé de Jean Galvan[3].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 58, n°s 2, 3.

(2) Cf. *Ibid.*, ep. 59.

(3) Cf. *Proc. ord.*, f. 388^{a}.

Dès son arrivée à Ternate, François se livra aux mêmes ministères qu'à Amboine, comme il l'écrit aux Pères de Rome. Il prêchait les dimanches et jours de fête et ne cessait guère de confesser. Chaque jour il enseignait le catéchisme aux enfants et aux nouveaux convertis. Les dimanches et fêtes, après dîner, il faisait pour ces derniers une instruction sur un des articles du *Credo;* la prédication du matin était pour les Portugais. Le bien s'opérait; la louange de Dieu était incessamment dans la bouche de ce peuple nouvellement appelé à la foi. On chantait partout le *Credo*, le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, les commandements, le *Confiteor*, et cela en la langue du pays; aussi tous, convertis et païens, les entendaient. « En peu de temps, Dieu « aidant, écrit le saint, auprès des Portugais et auprès des « naturels du pays, *inveni gratiam coram oculis eorum*[1]. »

Touchée par les grandes vertus de l'apôtre, convaincue, après de nombreux et longs entretiens avec lui, de la vérité de la religion chrétienne, la reine, veuve du roi de Ternate, renonça au mahométisme et se fit baptiser. Intelligente et particulièrement cultivée par le saint, elle donna jusqu'à la fin de sa vie des marques manifestes d'une piété solide et éclairée et d'un zèle actif pour la propagation de la foi dans son royaume[2].

Le P. François Pérez dit tenir d'une personne très honorable et digne de foi, habitant les Moluques, que l'apôtre délivra un possédé et qu'après avoir célébré une messe en l'honneur de la sainte Vierge, il le convertit à la foi[3].

Un jour que François prêchait au peuple, il s'arrêta tout à coup, disant : « Récitons un *Pater* et un *Ave Maria* pour le « repos du capitaine qui partit d'ici, il y a deux mois, avec les « Castillans; en ce moment il se meurt à Amboine. » Plus tard le fait annoncé par l'apôtre fut reconnu vrai[4].

Après avoir évangélisé Ternate, François résolut d'aller évangéliser les îles du More, à soixante lieues environ des Moluques.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, n° 3.

(2) Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 72, n° 3; p. 67, n° 3.

(3) Cf. *Ibid.*, p. 73, n° 6.

(4) Cf. *Proc. ord.*, f. 388b.

A peine eut-il fait connaître son projet que tous ses amis se réunirent pour l'en dissuader. C'était aller, lui disaient-ils, à une mort certaine. Les habitants de ces îles étaient cruels, perfides, sans respect pour la foi jurée; ils mêlaient des poisons aux aliments qu'ils offraient aux étrangers pour les perdre; quelques-uns même dans certaines parties de l'île mangeaient leurs prisonniers de guerre et se cédaient mutuellement leurs parents avancés en âge pour les dévorer dans leurs festins. Plusieurs années auparavant, deux prêtres avaient tenté d'y établir la foi; mais, après des efforts multipliés, ils n'avaient pu aboutir; l'un s'était enfui, l'autre avait succombé sous les flèches de ces barbares; depuis lors les insulaires qu'ils avaient baptisés restaient abandonnés : nul n'avait eu le courage téméraire d'aller les visiter.

François écouta sans émotion toutes ces sombres représentations : ce n'étaient pas les sacrifices et les dangers de mort qui pouvaient arrêter son zèle. Dans une lettre adressée aux Pères d'Europe il redit la magnanime réponse qu'il fit à ses amis alarmés et les sentiments héroïques qui l'animaient. « Il est cependant nécessaire, écrit-il, que les âmes de l'île du « More soient instruites et que quelqu'un les baptise pour leur « salut. J'ai de mon côté l'obligation de perdre la vie du corps « pour assurer à mon prochain la vie de l'âme. J'irai donc à « l'île du More, pour y secourir les chrétiens *in spiritualibus*, « et j'affronterai tout péril, me confiant en Dieu notre Seigneur « et mettant en lui toute mon espérance. Je veux, dans la « mesure de mes petites et misérables forces, faire en moi « l'épreuve de cette parole de Jésus-Christ, notre Rédemp- « teur et Seigneur : *Quicumque voluerit animam suam salvam* « *facere perdet eam; qui autem perdiderit animam suam propter* « *me inveniet eam.*

« Ce latin est facile à entendre et la sentence de Notre-Sei- « gneur, dans cette généralité de sa forme, n'a rien d'obscur; « mais dès que l'homme en vient à se l'appliquer, dès qu'il « traite de se déterminer à perdre la vie pour Dieu afin de la « mieux trouver, et à se jeter pour cela en des hasards où « selon toute vraisemblance il la laissera en effet — ce qu'il

« faudrait alors déterminer, se fait si obscur, que le latin, tout « clair qu'il est, devient inintelligible. En vérité, je pense « qu'en pareil cas, et, à mesure que le cas se reproduit, celui-là « seul, quelque docte qu'il soit, parvient à l'entendre, à qui « Dieu notre Seigneur, par son infinie miséricorde, veut bien « l'expliquer. C'est ici que l'on voit la condition de notre chair « et quelle en est la faiblesse, l'infirmité.

« Beaucoup de mes dévoués amis ont tâché de me détourner « du projet d'aller en de si dangereuses terres; n'y pouvant « réussir, ils sont venus m'offrir bien des contre-poisons. Je « leur ai bien su gré de leur amour et de leur bienveillance, « mais je me suis gardé d'accepter ce qu'ils m'offraient ainsi « avec tant d'affection et de larmes. Je n'ai pas voulu me char- « ger de craintes, n'en ayant pas; j'ai voulu surtout, ayant mis « ma confiance en Dieu, ne rien perdre d'elle, en recourant à « d'autres appuis. J'ai prié mes amis de me recommander « continuellement à Dieu : de tous les contre-poisons, c'est le « meilleur qu'on puisse trouver. »[1]

François partit donc pour l'île du More, emmenant avec lui Jean d'Eyro et plusieurs chrétiens généreux qui s'offrirent à partager les périls qu'il allait courir pour la cause de Dieu. Un jour, durant le voyage, il poussa tout à coup un grand cri, en déchirant de ses mains la soutane sur sa poitrine : « Ah, Jésus! « Ils tuent ces pauvres gens! » Étonnés et ne voyant rien paraître à l'horizon qui justifiât ce cri de compassion et d'épouvante, ses compagnons lui demandèrent d'où lui venait cette subite et violente émotion. Le saint, comme revenu d'une extase, parut embarrassé à cette question; il ne répondit pas et se retira à l'écart pour prier. Ils abordèrent, peu après, à une des îles du More et ils trouvèrent, sur la plage, les corps sanglants de huit Portugais récemment tués. Les compagnons du saint crurent que la vue miraculeuse de ce massacre avait provoqué les exclamations de l'apôtre[2].

L'accueil empressé qui leur fut fait par les premiers insu-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 56, n° 4.

(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 391b. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 92.

laires qu'ils rencontrèrent, justifia les sentiments de confiance en Dieu dont était animé François. A peine étaient-ils descendus à terre, qu'une foule d'habitants, obéissant à une impulsion divine, vinrent à leur rencontre, criant : « Voici le saint Père, « voici le saint Père. » François parcourut d'abord avec ses compagnons tous les villages chrétiens. Les habitants insensiblement, dans l'abandon où ils étaient restés, avaient oublié ce qu'ils savaient de leur nouvelle religion et renoncé à leurs pratiques chrétiennes. Il les instruisit, baptisa leurs enfants et les remit dans la bonne voie. Puis, il entreprit de convertir les païens et un certain nombre de mahométans, tous fort ignorants. Pendant trois mois, il parcourut toute l'île, prêchant, baptisant, confessant sans relâche et sans compter avec les fatigues et les privations de toute sorte. Dans cette île, en effet, comme il l'écrivait aux Pères d'Europe, ni pain, ni vin ; pas de troupeaux ; c'était merveille d'y rencontrer quelques porcs ; les sangliers abondaient dans les montagnes; l'eau potable manquait sur bien des points; on récoltait assez de riz, et des arbres servaient à faire une sorte de pain et de vin. D'autres arbres fournissaient la matière des tissus dont les habitants s'habillaient. Les chevaux étaient inconnus et les voyages devaient se faire à pied. Mais, comme François le dit encore dans la même lettre, les consolations spirituelles compensaient et au-delà ces continuels et durs sacrifices : tant de travaux et de périls librement embrassés pour l'amour et le service de Dieu notre Seigneur ne pouvaient qu'être aux yeux de l'apôtre des sources intarissables de joies spirituelles. « Je ne me « souviens pas, écrit-il, d'avoir ailleurs éprouvé tant et de si « continuelles consolations, ni d'avoir si peu ressenti ce qui « peine le corps : et cependant on ne marche ici qu'entouré « d'ennemis ou d'amis peu sûrs. Pas un remède pour se « défendre des maladies; pas une de ces choses dont le secours « est nécessaire pour entretenir ou protéger la vie : ces îles, en « vérité, seraient bien mieux nommées îles de l'espoir en Dieu « qu'îles du More.

« Il y a dans ces îles une race barbare et cruelle : tuer le « plus qu'ils peuvent, c'est en cela que ces sauvages mettent

« leur félicité. On dit que, bien souvent, ils massacrent femmes « et enfants quand ils ne trouvent pas mieux à tuer. »[1]

Dans une de ces îles se trouve un volcan. Toute la montagne paraît en feu. Quand les éruptions se produisent, le cratère lance au loin, dans les airs, des pierres et d'énormes rochers incandescents, avec d'effrayantes détonations; si à ce moment un vent assez fort vient à souffler, des cendres tombent en pluie du haut de la montagne sur les forêts et sur la mer et font périr quantité de poissons et de sangliers. Les habitants, qui travaillent dans les champs, rentrent dans leurs maisons, méconnaissables et noirs comme des démons, sous l'épaisse couche de cendre qui les recouvre. Les insulaires interrogeaient François sur la nature de ces phénomènes; et celui-ci leur répondait : « C'est un enfer où vont tous ceux qui adorent « les idoles. » Les tremblements de terre sont fréquents dans ces régions et parfois très violents. Un jour de Saint-Michel, tandis que l'apôtre célébrait la messe, la terre s'ébranla tellement qu'il craignit que l'autel ne s'écroulât.

Au milieu de ces sauvages populations, François ne fut pas sans courir de graves dangers. Une fois entre autres, il n'échappa à la mort que grâce à une intervention miraculeuse du ciel. Sur le bord d'une large et profonde rivière les habitants de toute une bourgade étaient accourus pour le voir et l'entendre parler. François leur fit observer et blâma fortement les vices et les cruautés auxquels ils se livraient. Irrités par cette sévère leçon quelques hommes préparaient déjà leurs armes pour le frapper. François comprend le péril auquel il ne peut se soustraire, adossé qu'il est au fleuve. Soudain il avise un énorme tronc d'arbre étendu sur la rive; il va le saisir, le pousse comme sans effort dans l'eau, et, s'élançant sur lui, il se trouve, en un instant, sur l'autre bord, loin des atteintes de ses ennemis.

Aux Moluques il fit trois fois naufrage et, à la suite d'un de ces naufrages, il resta deux ou trois jours en mer sur une planche[2].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, nos 4, 5.

(2) Cf. *Selectæ Ind. epist.*, p. 187, n° 8.

Trois mois s'étaient écoulés depuis son arrivée dans l'île. Il avait porté secours aux chrétiens, éclairé et raffermi leur foi comme il se l'était proposé. Il partit avec ses compagnons pour les Moluques, où il fut reçu par les chrétiens avec les transports d'une vive joie. Dès son arrivée il alla visiter les localités chrétiennes des îles voisines. Passant un jour d'une île à une autre, il fut assailli par une furieuse tempête. Pour calmer les flots soulevés, il prit le crucifix qu'il portait sur sa poitrine, le plongea dans la mer, et, sans le vouloir, le laissa échapper et le perdit. Il en ressentit une vive douleur. Mais le lendemain, ayant débarqué dans l'île, comme il traversait la plage, François vit venir à lui, sortant de la mer, un crabe qui s'avançait sur ses pattes de derrière, tenant élevé de ses pattes de devant le crucifix qu'il croyait à jamais perdu. Le crabe vint déposer son pieux fardeau aux pieds du saint; puis, il se retira lentement dans la mer. L'apôtre se prosterna devant l'image du Sauveur et resta longtemps en prière, plein d'admiration et de reconnaissance pour la délicate et paternelle providence de Dieu[1].

François se rendit de Tamalo à l'île de Ronceslao, à l'est d'Amboine et au sud de Véranula. Mais son apostolat fut sans fruit parmi les sauvages habitants de cette île. Il ne convertit qu'un seul jeune homme à qui il donna au baptême son nom de François. Après l'avoir baptisé, il lui dit : « Vous, mon fils, « vous mourrez le très saint nom de Jésus à la bouche. » Ces

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 10a. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 59. Ce crucifix, dit le *crucifix au crabe* est renfermé dans un reliquaire de bois noir, orné d'une ligne d'ovules dorés. Il est scellé du sceau de la Compagnie de Jésus et authentiqué par Mgr Pierre Gravina, nonce apostolique en Espagne, qui indique la provenance de la relique. Très vénéré autrefois dans l'église du collège de Coïmbre, il fut porté à Rome et remis au P. Laurent Ricci qui le donna au cardinal François Xavier de Zélada. A sa mort le cardinal ordonna au P. Ambroise, capucin, de le reporter à l'église de Coïmbre. Celui-ci l'emporta à Barcelone, et le garda jusqu'au jour où il le rendit au P. Emmanuel Zuniga, de la Compagnie de Jésus, à son arrivée à Barcelone, à titre de commissaire général des provinces d'Espagne.

paroles furent très remarquées, et, à la rencontre de François de Ronceslao, on disait : « Voilà celui qui doit mourir le très « saint nom de Jésus à la bouche. » Or, en 1588, le gouverneur d'Amboine, Sancho de Vasconcellos, eut à réduire des voisins en rébellion contre les Portugais. Il adjoignit à sa troupe portugaise quelques chrétiens plus intrépides des îles d'Amboine; parmi eux se trouva François de Ronceslao. L'engagement fut sanglant; les ennemis une fois repoussés, on s'occupa des morts et des blessés. Parmi ceux-ci, on trouva François sur le point de rendre le dernier soupir. N'écoutant que leur pieuse curiosité, de nombreux chrétiens d'Amboine entourèrent le mourant, en se disant les uns aux autres : « Voyons si ce que le saint Père a annoncé s'accomplira. » Or, ils eurent la joie d'entendre François de Ronceslao dire et redire, jusqu'à son dernier soupir, cette seule parole : « Jésus, aidez-moi. »[1]

Dans l'île d'Ulate, l'apostolat du saint fut plus fécond; il amena tous les insulaires à embrasser la foi. Attaqué par des ennemis, le roi de l'île s'était réfugié avec ses soldats dans sa citadelle, mais l'eau manquait; il fallait se rendre ou périr de soif. François parvint à s'introduire dans la forteresse et dit au prince et à sa troupe : « Autorisez-moi à faire dresser au « milieu de la citadelle une grande croix et promettez-moi tous « de vous faire baptiser, si je vous procure de l'eau. » Se sentant perdus, le roi et les soldats prirent aussitôt l'engagement proposé. Une grande croix fut dressée au lieu indiqué et, le jour même, une pluie très abondante et inattendue tomba du ciel. Désespérant de conquérir la forteresse, l'ennemi abandonna l'île, et, fidèles à leur solennelle promesse, le roi, les soldats avec tous les habitants d'Ulate demandèrent et reçurent le baptême[2].

Comme au cap Comorin et ailleurs, François ne séjournait

(1) Le P. Alphonse de Sousa cite ce fait d'après l'histoire manuscrite de la Compagnie dans les Indes du P. Gonzalvès, qui dit le tenir du P. da Cunha, recteur du collège Sainte-Foi, à qui plusieurs témoins très sûrs l'avaient raconté.

(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 9b.

que fort peu de temps dans les localités qu'il évangélisait. Toute la journée était consacrée aux ministères apostoliques ; la nuit, il faisait ses prières et prenait un court repos. Il multipliait ses prédications et hâtait les baptêmes, comptant que d'autres Pères viendraient plus tard continuer et affermir l'œuvre que son zèle ardent et infatigable l'avait poussé à entreprendre. Mais, au dire de nombreux témoins, il laissait, partout où il passait, une profonde et durable impression dans les âmes qu'il convertissait à la foi. Le fait suivant en est, entre autres, une preuve manifeste.

De 1558 à 1562, raconte le P. Gonzalvès, les chrétiens d'Amboine demeurèrent livrés à la tyrannie des Mores. Pour réduire les fidèles à l'apostasie, le roi de Ternate y donna autorité au très cruel capitaine Léliato. Il y avait alors plus de trente localités chrétiennes. Elles furent soutenues par un ancien disciple de François, D. Manuel, seigneur de Ative. Le P. Pedro Mascarenhas, envoyé à Amboine, quand les Portugais furent redevenus maîtres, écrivait en 1562 :

« Le tyran avait fait cerner tous les habitants du bourg de « Luilas sur une montagne où ils s'étaient réfugiés. On les pres- « sait de se soumettre au roi de Ternate et d'abandonner la « religion chrétienne, puisqu'il n'y avait plus de Portugais « pour les défendre. Ils répondirent : Tant que D. Manuel « vivra, nous ne nous rendrons ni ne renierons notre foi. Allez « donc trouver D. Manuel et essayez de le vaincre ! »

D. Manuel fut, lui aussi, tenté; on lui parla comme aux autres. Voici sa réponse : « Je suis un pauvre Ambinois sans « instruction ; je ne sais ce que c'est qu'être chrétien et je ne « saurais dire ce qu'est Dieu; mais je sais une chose que le « saint Père François m'a enseignée, qu'il est bon de mourir « pour Jésus-Christ. A cette parole du Père, je dois de n'être « pas musulman; sans elle, je serais peut-être tombé comme « d'autres; grâce à elle, j'ai le cœur si ferme qu'il ne saurait « accepter d'autre foi et d'autre loi que celle de Jésus-Christ. »

Le pire ennemi de Manuel était Antoine, son beau-frère, qui, bien des fois, avait essayé de lui donner la mort. Un jour, payés par lui, deux scélérats portugais avaient déjà dirigé,

vers la tête de D. Manuel, le canon de leurs armes à feu. Celui-ci leur demanda un instant, et, enlaçant des deux mains une croix qui se trouvait plantée là, il dit aux assassins : « Le P. Maître François nous disait qu'un chrétien « doit mourir sur la croix; faites feu maintenant! » La scélératesse des assassins fut vaincue, et, par respect pour la sainte croix et le nom du grand apôtre, ils abaissèrent leurs arquebuses[1].

Après avoir visité les principales îles, François rentra à Moluco. Il prêcha, tous les mercredis et vendredis, aux femmes du pays mariées à des Portugais. Il leur parla sur les différents articles de la foi, les commandements, la confession et la communion. On était en carême; à Pâques, beaucoup de celles qui auparavant ne communiaient pas s'approchèrent de la sainte table. Un grand bien se fit à Moluco parmi les Portugais, leurs femmes et leurs enfants, et aussi parmi les chrétiens du pays[1].

Après la mort du roi, le trône de Moluco avait été donné par le gouverneur Jean de Castro au dernier fils du défunt. Ce prince s'était déclaré vassal du roi du Portugal. Il était musulman, mais favorable aux chrétiens; parlait fort bien le portugais, et, s'il ne se faisait pas chrétien, ce n'était pas qu'il fût dévot à Mahomet : le vice de la chair le retenait captif. François ne négligea rien pour lui persuader de renoncer aux fausses doctrines du prophète et de se faire baptiser; mais il ne put l'obtenir. Ce pauvre roi lui témoignait tant d'amitié, que les Mores de la Cour s'en offensaient. Il voulait que l'apôtre fût son ami, lui promettant qu'avec le temps il se ferait chrétien, et le priait de l'aimer, malgré sa religion : « Chrétiens et Mores, « lui disait-il, nous avons un même Dieu : viendra un temps où « nous serons unis. » Il lui promit de faire baptiser un de ses nombreux enfants, avec pacte exprès que celui-là règnerait après lui sur les îles du More[2].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 61, nos 7, 8.

(2) Cf. *Ibid.*, no 11. — Faussement accusé par Jourdan de Freytas de menées hostiles contre les Portugais, envoyé par lui prisonnier à Goa,

Pendant qu'à Ternate il se dévouait ainsi au bien des âmes, François apprit que, sur la côte orientale de l'île du More, la ville de Tolo, dont il avait baptisé près de vingt-cinq mille habitants, vexée, persécutée de toutes manières par le roi de Ceylolo, ennemi acharné des chrétiens et des Portugais, avait lâchement apostasié, brisé les croix et les autels et renversé les églises. Indigné de tous ces attentats sacrilèges et de cette défection générale, il résolut de venger, sans retard, l'outrage fait à Dieu. Avec l'assentiment du gouverneur, il réunit une petite troupe de vingt Portugais et d'un nombre plus considérable de combattants indigènes, en tout quatre cents, qu'il entraîna à sa suite, en leur promettant une victoire certaine et facile. La ville de Tolo était située sur une hauteur escarpée et imprenable par plusieurs côtés. Avertis du châtiment qui les menaçait, les habitants avaient, en toute hâte, fortifié les points plus accessibles avec des blocs de pierre, des troncs d'arbres, des fossés, des palissades de pieux à pointe aiguë; ils s'étaient pourvus de vivres en abondance pour soutenir un long siège. Aussi, quand les soldats conduits par François Xavier arrivèrent au bas de la ville et les sommèrent d'ouvrir les portes et de rentrer sous l'autorité du roi de Portugal, dont ils avaient librement accepté d'être les tributaires, ils répondirent par un refus d'autant plus obstiné que le roi de Ceylolo leur avait promis de les secourir et que d'ailleurs le petit

reconnu innocent et renvoyé à Ternate par Alphonse de Sousa, maltraité de nouveau par le même Jourdan de Freytas, mis en prison et empoisonné par le gouverneur Édouard Deça, et délivré par les Portugais, le roi fut encore en hostilités presque continuelles avec le successeur de Deça, Jacques Lopez de Mesquita. Au sortir de la forteresse, où il s'était rendu spontanément et sans défiance, il fut frappé mortellement de trois coups de poignard par le fils de Mesquita, et alla mourir sur l'affût d'un canon, disant : « Ah! señores! « pourquoi faites-vous périr ainsi le plus fidèle vassal du roi, mon seigneur et « votre maître? » Malgré les supplications de la reine sa mère, le corps du prince fut coupé en pièces, enfermé dans une caisse, et jeté à la mer. Ainsi mourut, en 1570, sans avoir demandé le baptême, le dernier fils de ce roi, qui avait accueilli les Portugais et n'avait reçu d'eux, pour toute récompense de ses services personnels et de ceux de ses enfants, que des avanies sans nombre, terminées par la mort funeste de chacun d'eux.

nombre des assaillants leur paraissait insuffisant pour prendre de force la ville.

Désespérant d'aboutir par la persuasion, François se mit en prière; aussitôt le feu jaillit comme un immense incendie de la cime d'une montagne voisine. Des torrents de lave mêlée de rochers montèrent dans les airs pour venir retomber sur la ville de Tolo. Jamais, de mémoire d'homme, pareil événement ne s'était vu dans toute la région. Frappés de terreur, les habitants s'enfuirent dans la forêt voisine. En quelques instants, les édifices furent écrasés, la plupart des rues obstruées, et les pierres avec la lave brûlante eurent couvert les palissades et les défenses laborieusement préparées pour rendre impossible aux assaillants la prise de Tolo. La petite troupe conduite par François Xavier entra, sans combattre, dans la ville abandonnée. Persuadés que ce désastre était l'effet d'une intervention divine, les habitants de Tolo vinrent se jeter aux pieds de Maître François pour être reçus à miséricorde. L'apôtre les confirma dans leur crainte légitime de Dieu, les réconcilia avec l'Église et leur imposa entre autres pénitences de reconstruire les églises renversées et de rétablir tous les insignes religieux brisés et profanés. Cela fait, il rentra à Ternate avec les soldats [1].

S'apprêtant à retourner à Malacca, François régla, avant son départ, que tous les jours on continuerait d'enseigner dans une église la doctrine chrétienne avec un bref commentaire des articles de la foi. Un prêtre, son ami, devait employer

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 392[b]. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 65; Bulle de canonisation. — Nous donnons le récit de ce miracle tel qu'il fut examiné et approuvé par le tribunal de la Rote. Il y est dit que l'apôtre avait réuni et conduit les soldats dans cette expédition, sans allusion aucune à une bilocation. Le P. Tursellini place le fait à cette date, ainsi que le P. Lucena. Les Pères de Sousa et Bartoli veulent qu'il ait eu lieu après que Maître François eut quitté les Moluques : ils sont dès lors contraints d'admettre une bilocation du saint. — Le roi de Ceylolo fut pris vivant par les Portugais dans une forteresse où il s'était réfugié pour se défendre. Honteux de sa défaite et redoutant le châtiment qui l'attendait, il se donna la mort avec du poison qu'il tenait caché sur lui. Sa mort rendit la paix à toute l'île du More et la liberté aux chrétiens et à tous ceux qui voulaient le devenir.

deux heures par jour à l'instruction des nouveaux chrétiens, et, une fois la semaine, prêcher aux femmes des Portugais sur les sujets que lui-même avait déjà traités. Il régla aussi que tous les soirs, la nuit venue, on recommandât par les places de la ville, aux prières du peuple, les âmes du purgatoire et ceux qui vivent en péché mortel. Les bons y trouveraient une impression pieuse et un encouragement à la persévérance; pour les mauvais ce serait un principe de crainte salutaire. Un homme de la ville fut chargé d'aller tous les soirs, avec une lanterne et une clochette, en habit de confrère de la Miséricorde, par les rues et les places; s'arrêtant par intervalles, il devait crier que l'on eût à prier pour les âmes des défunts et pour celles qui persistent dans le péché mortel sans en vouloir sortir[1].

A Ternate, l'apôtre avait revu et complété un catéchisme qu'il avait composé à Malacca en malais, langue usitée dans les îles Moluques. Ce catéchisme fut bientôt dans toutes les mains; les enfants l'apprenaient de mémoire et le chantaient dans les réunions à l'église et même dans les rues.

Il fit encore choix de dix-huit à vingt jeunes gens, pour les faire élever et instruire au collège de Sainte-Foi et les employer ensuite dans ces îles à l'instruction des chrétiens et à la diffusion de la foi parmi les païens.

Au départ, voulant éviter les pleurs et les lamentations de ses amis, il s'embarqua au milieu de la nuit; mais la précaution fut vaine; il fallut subir les adieux.

Les fatigues et les œuvres de zèle ne firent pas défaut durant le trajet de Moluco à Malacca. François passa vingt jours à Amboine, occupé à visiter les chrétientés et à évangéliser les équipages de quatre vaisseaux espagnols. Il prêcha, fit prier, et entendit des confessions sans se donner le moindre repos.

Un soldat, dont la vie avait été fort déréglée, était mourant; le saint l'assista, et, quand le moribond eut rendu son âme à Dieu, levant au ciel ses yeux pleins de larmes, il bénit la divine miséricorde d'avoir été appelé à sauver cette âme.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, nº 8.

Un jour, pendant que François prêchait aux chrétiens réunis à l'église, Diogo Gil, que l'apôtre avait laissé à Ternate plein de vie, se mourait. Le saint interrompit tout à coup sa prédication, disant à l'auditoire : « Récitons un *Pater* et un *Ave* « *Maria* pour Diogo Gil, qui est à l'agonie à Ternate. » On récita les prières et l'on sut plus tard que Diogo Gil avait succombé à l'heure même où François avait fait prier pour lui à Amboine.

Quatre vaisseaux allaient faire voile vers Malacca. L'un d'eux, solidement construit, paraissait pouvoir résister aux plus forts coups de vent et aux plus violentes tempêtes. On pressa vivement François de le prendre pour poursuivre son voyage. « Non, répondit le saint, ce navire éprouvera un acci- « dent qui le mettra en danger de sombrer. » De fait, au sortir du détroit de Sabao, le vaisseau alla donner contre un écueil et brisa son gouvernail. Heureusement ce fut la seule avarie et on put la réparer[1].

Passant un jour près de la forteresse d'Amboine, François désigna trois villes voisines, disant : « Ces trois localités ne « persévéreront pas dans la foi ; il n'y aura jamais que de mau- « vais chrétiens. » Aussi, quand il partit d'Amboine, étant en vue de ces villes, il secoua sa chaussure en disant : « La « poussière même de ce pays, je ne la veux pas emporter ! » De fait, les habitants de ces trois localités devinrent plus tard rebelles à Dieu et aux Portugais, et dans le pays il y eut ce dicton populaire : « Les gens d'Aroda sont mauvais pour « que se vérifie la prophétie du saint Père François. »[2]

Pendant qu'il visitait les chrétientés, le saint avait érigé une grande croix qui devint un objet de vénération pour les chrétiens des environs et donna lieu à des prodiges. La pluie manquant depuis longtemps et le pays se trouvant à sec, des femmes chrétiennes qui avant leur baptême pratiquaient les sortilèges et les invocations au démon, reprirent leurs coupables pratiques pour « épaissir l'air et le faire résoudre en « pluie ». Une femme chrétienne, plus éclairée et plus fidèle à sa

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 388b.

(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 13a.

foi, leur en fit de sévères reproches et les conduisit avec elle au pied de la croix érigée par François, pour y prier et demander la pluie qu'elles n'avaient pu obtenir par leurs incantations. A peine eurent-elles fait toutes ensemble leurs prières, que la pluie se mit à tomber par torrents. Reconnaissantes envers Dieu et pleines de mépris pour le vain pouvoir des démons, elles coururent se saisir de l'idole qu'elles avaient invoquée en vain, la mirent en pièces et en jetèrent les débris dans la mer disant : « Tiens, tu n'as pu nous donner une seule goutte « d'eau; nous te donnons toute la mer pour t'abreuver. »[1]

Enfin l'apôtre arriva à Malacca en juillet 1547, après un an et demi d'absence.

(1) Cf. Fr. de Sousa, *Oriente conq.*, c. III, d. I, § 37.

Signature de S. François Xavier
(10 mai 1546)



CHAPITRE TROISIÈME

Arrivé à Malacca, François y trouve trois Pères qui venaient du cap Comorin et se rendaient, conformément à ses ordres, aux Moluques. — François de Mansilhas est renvoyé de la Compagnie. — Ministères apostoliques et miracles de saint Francois Xavier à Malacca. — Malacca est attaqué par le roi d'Achem. — Conduite et prophétie de François. — Il va au cap Comorin. — Avis qu'il laisse aux Pères avant de partir pour Goa.

PENDANT que François évangélisait Moluco et les îles du More, huit religieux de la Compagnie, cinq Pères et trois Frères, étaient arrivés à Goa. C'étaient les PP. François Pérez, Alphonse Cyprien, Henri Enriquez, François Enriquez, Nuño Ribeiro, et les FF. Adam François, Nicolas Nuñez et Balthasar Nuñez. Les PP. Pérez et Cyprien étaient espagnols, les autres portugais. Sur les indications données par François dans sa lettre du 10 mai 1546, le P. Nicolas Lancilotti, supérieur des Pères de Goa, avait fait partir pour les Moluques les PP. de Beïra et Ribeiro avec le F. Nicolas Nuñez. Il avait envoyé au cap Comorin, d'où avait été appelé le P. de Beïra, le P. François Enriquez avec un des Frères nouveaux venus, et plus tard les PP. Henri Enriquez, Alphonse Cyprien avec le F. Adam François.

A son arrivée à Malacca, François eut la joie d'y trouver les

PP. Jean de Beïra et Nuño Ribeiro[1], avec le F. Nicolas Nuñez. Ils venaient du cap Comorin et de Goa, et, conformément aux ordres qu'il leur avait envoyés d'Amboine le 10 mai 1546, ils se rendaient aux îles Moluques. Ils restèrent un mois avec lui, et il put leur donner à loisir tous les renseignement voulus sur le pays, la direction et les avis que lui suggérait l'expérience. Ces Pères quittèrent Malacca au mois d'août 1547.

Récemment arrivé dans l'Inde, le P. Ribeiro avait été adjoint au P. de Beïra pour remplacer le P. de Mansilhas que François avait nommément désigné pour aller aux Moluques. L'ordre de départ avait été donné en vertu de la sainte obéissance. Mansilhas dut probablement s'excuser, prétexter le bien qu'il faisait parmi les chrétiens du cap Comorin dont il possédait la langue, l'estime et l'affection, objecter enfin l'incertitude pour lui d'un succès dans une autre contrée. Quoi qu'il en ait été, il resta au cap Comorin et n'exécuta pas les ordres reçus. François unissait la fermeté à la bonté; pour lui, comme pour saint Ignace, l'obéissance devait être la vertu caractéristique des Jésuites; aussi renvoya-t-il de la Compagnie le P. de Mansilhas. Celui-ci se retira à Cochin, pleurant amèrement sa faute. Mourant à Cochin en 1565, il laissa aux Pères les lettres qu'il avait reçues de saint François Xavier. Tant que dura sa dernière maladie, il ne voulut d'autre assistance que celle des Pères de la Compagnie de Jésus; il leur disait : « Voir seulement, « entendre l'un de vous est pour moi une grande consolation. »

En attendant de pouvoir s'embarquer pour l'Inde, François se livra dans la ville à ses ministères ordinaires de zèle. Les dimanches et les fêtes il prêchait deux fois : le matin pendant la messe aux Portugais et l'après-midi aux chrétiens du pays. Il venait tant de monde qu'il fallut se réunir dans la plus grande église de la ville. François confessait sans relâche et ne pouvait suffire à l'ouvrage. « Plusieurs même, dit-il, lui en vou- « laient à cause de cela; mais de telles inimitiés n'étaient pas « pour le scandaliser; elles procédaient, en effet, de l'horreur

(1) Le P. Nuño Ribeiro mourut martyr, à Amboine, empoisonné par les indigènes, le jour de l'Assomption 1549.

« qu'on avait conçue pour des péchés auxquels on voulait sin-« cèrement renoncer. »[1] Les dimanches et fêtes, un très grand nombre de gens communiaient. Tous les jours, dans l'après-midi, il y avait foule au catéchisme : les enfants des Portugais, les nouveaux convertis s'y rendaient; de l'avis du saint, ce qui les attirait davantage, c'est qu'il ne manquait pas d'expliquer chaque fois quelque passage du *Credo*.

Il eut à s'occuper particulièrement de ménager les réconciliations. « Les Portugais de l'Inde, observe l'apôtre, sont très « brouillons. » Un mari, raconte-t-on dans le procès de Malacca, poussé par un sentiment de jalousie, maltraitait sa femme. Trompé par de fausses apparences, il en vint un jour, dans son exaspération, à la menacer de lui donner la mort sur l'heure même. François, averti à temps, courut en toute hâte pour empêcher ce crime. Par sa douceur et par les motifs qu'il fit valoir, il calma le mari et rétablit dans le ménage l'union et la concorde qui se maintinrent toujours dans la suite[2].

Des miracles vinrent, comme durant son premier séjour à Malacca, confirmer sa prédication. Une femme qui lui était très dévouée perdit sa fille et l'enterra pendant que l'apôtre était absent de Malacca. Trois jours après, le saint étant rentré dans la ville, elle alla lui raconter en larmes la perte douloureuse qu'elle venait de faire en lui disant comme Marthe à Notre-Seigneur : « Si vous aviez été ici, ma fille ne serait pas « morte. — Mais elle n'est pas morte, répondit le saint. Allez « ouvrir la bière et vous la trouverez vivante. » Pleine de confiance dans la parole de l'apôtre, la mère alla faire ouvrir le cercueil et trouva sa fille vivante[3].

Plusieurs des miracles que nous avons racontés plus haut et qui au procès sont attestés sans indication de date, s'opérèrent peut-être pendant ce second séjour de François à Malacca. Mais c'est alors certainement que, du haut de la

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, n° 13.
(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 19a.
(3) Cf. Barradas, *Ibid.*, f. 3b.

chaire, il annonça une éclatante victoire remportée, bien loin de la ville, sur la flotte du roi d'Achem par les Portugais. Le fait est attesté, dans sa substance et ses principales circonstances, par quatre-vingt-treize témoins, au procès instruit à Malacca. Fernand Mendez Pinto, qui prit part à la défense de la ville, en fait un long et intéressant récit, tout à la gloire de l'apôtre[1].

Ennemi déclaré du nom chrétien, comme tout sectaire de Mahomet, et non moins hostile aux Portugais dont l'influence toujours croissante et le commerce contrariaient sa cupidité et ses vues ambitieuses, Alaradin, roi d'Achem[2], avait préparé, secrètement et de longue main, une expédition contre Malacca, pour s'emparer de la ville par surprise. Tous les préparatifs achevés, cinq cents cavaliers, fleur de la noblesse du royaume, portant au bras les insignes de leur rang, cinq mille soldats exercés aux combats de terre et de mer et un grand nombre de janissaires commandés par Baïa Soora, s'embarquèrent sur soixante vaisseaux et galiotes avec divers autres bâtiments de transport, bien pourvus de munitions et de vivres, et firent voile vers Malacca. Alaradin comptait si bien sur une victoire qu'il avait promis, comme récompense de ses prochains exploits, au commandant Baïa, soldat brutal et sanguinaire, le royaume de Pédir. La flotte arrive devant Malacca entre minuit et deux heures. Les troupes de terre débarquent sur le rivage et les vaisseaux entrent dans le port, pour donner un double assaut, l'un aux remparts de la ville, l'autre aux navires portugais à l'ancre. Réveillé en sursaut, Mello, gouverneur de la ville, ne perd pas courage. Il appelle ses soldats aux armes, invite les hommes valides à se joindre à eux pour défendre la ville et leur vie en danger. Pas un assaillant ne peut atteindre le haut des remparts; ils sont tous pré-

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 399a. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 72, nº 5. Voir aussi le récit de Fernand Pinto, *Voyages adventureux*, chap. 203-207; *Monumenta Xaveriana*, t. I, p. 80.

(2) Achem, capitale du royaume d'Achem, qui comprenait la moitié de l'île de Sumatra.

cipités de leurs échelles et périssent en grand nombre dans leur chute. Plus heureux dans l'attaque des vaisseaux, les Achémois les incendient, favorisés par les matières inflammables qu'ils contiennent et par un vent violent qui avive le feu.

Au lever du jour, fiers de leur demi-succès, ils se montrent, étendards déployés, sur leurs vaisseaux rangés en demi-cercle dans le port; mais les canons de la forteresse mettent promptement fin à cette bravade et les contraignent de se réfugier, en toute hâte, à quelques centaines de mètres de la ville, dans l'île d'Upé, où ils passent la journée en festins et réjouissances. Sept pêcheurs, avec leurs femmes et leurs enfants, tombent en leurs mains; Alaradin leur fait couper le nez et les oreilles, et aux plus vigoureux les nerfs des pieds; il les renvoie au commandant de la forteresse, avec une lettre pleine de jactance et d'outrages pour le roi de Portugal; il défiait au combat les défenseurs de la ville. Mello réunit les officiers avec quelques notables de la cité pour savoir quel parti prendre. Survient, pendant la délibération, François Xavier. On lui fait lecture de la lettre du roi d'Achem et on lui demande son avis. « L'outrage, répond François, s'adresse plus encore à Dieu « qu'au roi de Portugal. N'y pas répondre, c'est encourager « l'audace des assaillants et s'exposer pour l'avenir à des atta- « ques plus difficiles à repousser. Il faut que ces Sarrasins com- « prennent qu'avec Dieu les chrétiens sont plus puissants qu'eux « avec leurs armes. — Mais, objecte-t-on, sur quels vaisseaux « les combattrons-nous? C'est à peine s'il nous en reste quatre « tout désemparés et à moitié brûlés; pour les réparer, il fau- « drait autant de temps que pour en construire de neufs. — « Et, dans l'arsenal, ajoute le préposé aux constructions « navales, je n'ai ni étoupe, ni agrès. Et puis, quatre vaisseaux « en mauvais état contre soixante, quel espoir de vaincre? — « Seraient-ils mille, reprend l'apôtre, il faut combattre. Pour « qui comptez-vous Dieu? Son honneur autant que le nôtre et « celui du roi sont engagés en cette affaire. » Tout le conseil se rangea à l'avis du saint, et, grâce au concours de nombreux ouvriers, à qui le sentiment de François Xavier avait inspiré une merveilleuse confiance, les quatre vaisseaux

étaient quelques jours après réparés et prêts pour le combat.

Mello fit choix de cent quatre-vingts de ses meilleurs soldats et mit à leur tête huit capitaines avec François Deça pour commandant en chef. A la grande joie des combattants, François s'offre à les suivre; mais le peuple, appréciant la puissance de son intercession auprès de Dieu et ne voulant pas voir s'éloigner le saint, comme on appelait François, s'oppose fortement à ce projet et le contraint à renoncer à son dessein.

Au départ, le vaisseau monté par le commandant Deça va donner contre un écueil, s'entrouvre et coule, sans pourtant qu'aucun homme périsse. L'alarme est aussitôt dans toute la ville. Autant la confiance avait d'abord rassuré tous les cœurs, autant cet accident, considéré comme un funeste présage, abat tous les courages et donne lieu aux plus tristes réflexions. Oser combattre un ennemi très puissant avec quatre vaisseaux et moins de deux cents soldats, n'est-ce pas une folle témérité? Mais poursuivre cette entreprise insensée avec trois vaisseaux réparés à la hâte, c'est courir en aveugles à une défaite et à une mort certaines. En outre, privée de ses meilleurs défenseurs, que deviendra la ville, si elle a à soutenir un nouvel assaut? L'abattement et de noirs pressentiments ont saisi tous les esprits. Le gouverneur n'ose se montrer en public et ne témoigne plus que de la froideur pour Maître François qui a fait prévaloir son avis imprudent. Le mécontentement et le trouble sont si vifs parmi le peuple, que Mello croit devoir en informer le saint et l'inviter à venir calmer les esprits. Le messager trouve François à l'autel célébrant le saint sacrifice. Il attend jusqu'au moment de la communion; la communion achevée, il monte auprès du célébrant, pour lui annoncer l'accident survenu et lui transmettre l'invitation du gouverneur. Au premier mot, François, se retournant vers le messager, lui fait signe de la main de se retirer, disant : « Je sais ce qui est arrivé. » La messe terminée, pendant qu'il dépose ses vêtements sacrés, il dit à l'envoyé de Mello, qui attendait à la sacristie pour lui parler : « Retournez auprès de votre Maître, et dites-lui de ma part de « ne pas s'attrister : Dieu ne manque jamais d'assister qui met

« toute sa confiance en lui; plus est grand le besoin de son « secours et plus il s'empresse d'accourir. » Puis, il alla se prosterner et prier, avec larmes, devant une image de Notre-Dame des Anges. Sa prière achevée, il se rend auprès du gouverneur à qui il exprime sa peine de voir le peuple oublier si vite sa générosité et perdre toute sa confiance en Dieu. Tous les deux descendent ensemble sur les bords de la mer, font retirer du fond de l'eau les canons et mettre à flot le navire.

Cependant, n'osant prendre sur lui de poursuivre l'entreprise, devant l'opposition bruyante du peuple, Mello réunit en conseil les officiers, les magistrats de la ville, et tous ceux qui désirent prendre part à la délibération et émettre un avis. Les gens du peuple parlent les premiers contre le projet d'aller attaquer l'ennemi dans des conditions si défavorables et en exposent la témérité et le danger manifestes. Pendant ce temps, François, la tête baissée et l'âme élevée à Dieu, prie. A leur tour, les officiers prennent la parole; sans hésiter, ils déclarent hautement qu'ils ne renoncent pas à combattre : rien n'est changé dans leur résolution par l'accident survenu au vaisseau du commandant. Soldats du roi qui les paye, ils se sont engagés par serment à servir aussi Dieu. Ils se battront jusqu'à la mort, et celui pour qui ils prendront les armes, saura bien leur assurer la victoire. D'ailleurs ils n'ont pas plus à craindre aujourd'hui qu'hier ; ils ont perdu un vaisseau, mais pas un homme n'a perdu la vie; ils sont toujours en même nombre. A cette déclaration, François qui encourageait du regard et du geste les opinants, ajoute d'une voix qui semblait inspirée : « Et ce vaisseau échoué ne vous fera pas défaut ; « vous serez plus nombreux à combattre. Pour un navire que « vous avez perdu, vous en recevrez deux meilleurs, qui, à cette « heure, voguent en pleine mer. Dieu vous les envoie, pour que « vous espériez en lui, et, aujourd'hui même, vous les verrez de « vos yeux, avant que le soleil se couche. » Saisis par cette vive interruption et cette annonce inattendue, les délibérants se dispersent animés de sentiments contraires, les uns sont à la confiance et à la joie, les autres n'ont qu'appréhensions.

On aposte sur les hauteurs de Notre-Dame-du-Mont un

homme pour explorer du regard l'horizon. De leur côté, des terrasses ou des plus hautes fenêtres de leurs maisons, un grand nombre d'habitants observent, à toute heure du jour, la mer, pour voir si quelque voile n'apparaît pas, au loin, dans la haute mer. Or, une heure avant la tombée de la nuit, un signal convenu part de Notre-Dame-du-Mont. Des voiles portugaises se dessinent dans les vapeurs grisâtres de l'horizon. Mello envoie aussitôt une frégate de course recon naître les navigateurs. Ce sont deux voiliers portugais, montés par soixante hommes qui se rendent au Pégu, et qui, pour n'avoir pas à payer les droits de navigation, à Malacca, se tiennent hors de ses eaux. François Xavier se charge d'aller lui-même les arrêter dans leur marche et d'obtenir leur concours pour l'attaque projetée contre les troupes et les vaisseaux du roi d'Achem.

Il part donc sur la frégate avec le premier messager, et ramène avec lui au port les deux navires, après avoir promis aux capitaines qu'aucun droit ne serait exigé d'eux et qu'une large récompense serait donnée aux équipages pour leur dévouement à la ville de Malacca.

Quatre jours après, le vendredi 21 octobre, huit vaisseaux, montés par plus de deux cents Portugais, quittaient le port, pour aller à la recherche de la flotte d'Alaradin; ordre leur avait été donné de ne pas se porter au-delà de la limite des eaux portugaises. Le 28, ils avaient atteint ces limites, sans avoir rencontré l'ennemi. Quelques soldats proposèrent de poursuivre au delà; le commandant s'y refusa, ne voulant pas transgresser l'ordre reçu. On se disposait à rentrer à Malacca, lorsque une éclipse presque totale de la lune se produisit et un vent violent donnant en poupe, les contraignit de rester à l'ancre durant vingt-trois jours. Les vivres manquant et le vent soufflant toujours, il fallut prendre la direction du Pégu pour aborder aux ports les plus voisins et y faire des provisions. Par tous ces incidents, Dieu les menait à l'ennemi alors qu'ils ne comptaient plus le trouver.

Cependant Malacca était dans l'agitation et l'angoisse. Aux premiers sentiments de confiance avaient succédé la crainte et

un découragement complet. Les nouvelles les plus alarmantes sur le sort des vaisseaux et des troupes parties à la recherche des Achémois circulaient dans la ville, sans qu'on pût savoir la source d'où venaient ces bruits. Les vaisseaux, disait-on, avaient été coulés ou pris; les soldats massacrés ou faits prisonniers et cruellement mutilés. Au premier jour la flotte du roi d'Achem allait entrer dans le port, pour donner l'assaut à la ville sans défense et en massacrer les habitants. Dans l'effroi général on consultait, les indigènes surtout, devins et sorcières, pour connaître ce que réservait l'avenir. Calme et toujours plein de confiance en Dieu, François priait, dans ses entretiens, dans ses prédications, il s'efforçait de relever les courages, montrant que les nouvelles qui passaient de bouche en bouche en s'aggravant, manquaient de fondement.

Un mal ne vient pas très souvent sans être suivi d'un autre. A ces lugubres appréhensions qui agitaient le peuple, vint s'ajouter la crainte que fit naître la cauteleuse démarche du roi de Viantana, qu'Albuquerque avait vaincu et dépouillé de la ville et du territoire de Malacca. Celui-ci n'attendait qu'une occasion favorable pour reconquérir la partie de son royaume qu'il avait perdue. Ayant vaguement appris que le roi d'Achem avait donné l'assaut à la ville et incendié tous les vaisseaux du port, il crut le moment venu de tenter un coup de main. A la tête d'une puissante flotte, il vint à Muar, à six lieues de Malacca, voulant se rendre compte par lui-même de l'état de la ville, et, à cette fin, il s'offrit, dans une lettre faussement bienveillante, à entrer dans le port de Malacca, pour protéger la ville contre toute nouvelle tentative du roi ennemi. Mello vit le piège et habilement déclina des offres qui lui paraissaient trop empressées pour être sincères. Le roi de Viantana dut s'éloigner, sans avoir pu pénétrer dans le port, ni constater la vérité du désastre subi par les Portugais à Malacca.

Pendant ce temps-là, les soldats portugais, partis le 3 décembre en quête de vivres dans la direction du Pégu, étaient arrivés à l'embouchure du Parles, à plus de quatre cents milles de Malacca. Sur la fin du jour, à travers les

premières obscurités de la nuit, ils aperçurent une barque montée par quatre hommes; elle longeait la plage avec un léger bruit de rames. Ils s'en emparèrent, et, par tortures et menaces de mort, tentèrent d'obtenir des renseignements sur les ennemis qu'ils cherchaient. Deux des prisonniers préférèrent mourir que de trahir leur secret. Les deux autres vaincus par la douleur, effrayés par la mort de leurs compagnons, firent enfin des aveux. Interrogés séparément, leurs dires concordaient. La flotte achémoise avait remonté le fleuve jusqu'à douze lieues en amont; toute la contrée avait été mise à feu et à sang; le roi du pays, surpris par cette attaque imprévue, s'était réfugié à Patané. A cette nouvelle, Deça et ses soldats font éclater leur joie par une décharge d'artillerie. Trois des vaisseaux les plus légers sont envoyés, pour reconnaître le pays et découvrir l'ennemi. Au bruit du canon, le roi d'Achem, soupçonnant l'arrivée à l'embouchure du fleuve d'une flotte ennemie, s'était hâté de son côté, d'envoyer en reconnaissance quatre de ses vaisseaux. Portugais et Achémois se rencontrèrent à six lieues de la mer et fondirent avec fureur les uns sur les autres. Trois des vaisseaux d'Alaradin tombèrent au pouvoir des Portugais; le quatrième alla porter au roi d'Achem la nouvelle de cette première défaite et jeter l'épouvante parmi ses soldats.

Les Portugais étaient passés sur les brigantins conquis, meilleurs que les leurs et avaient mis le feu à ceux qu'ils montaient; ils allèrent rejoindre le gros de leur flotte, avec six prisonniers, seuls échappés au massacre.

Ce premier succès et le souvenir des promesses de François Xavier enflamment d'ardeur les soldats et doublent leurs forces. On remonte le fleuve et on se range pour le combat dans une anse formée par le cours d'eau afin d'y attendre l'ennemi, sans crainte d'être tourné. La flotte achémoise ne tarde pas à paraître, suivant en bon ordre le cours du fleuve. En tête, le vaisseau royal, entouré de trois autres chargés de le protéger. A la vue des Portugais, les Achémois sonnent de leurs cors de guerre, poussent des cris stridents et lancent précipitamment contre eux une bordée qui ne les atteint pas. A leur tour, mais

plus sûrement, les Portugais mettent le feu à leurs pièces, et un boulet lancé du vaisseau de Jean Soarez perce et fracasse le vaisseau monté par Alaradin et le commandant de la flotte. L'eau envahit le navire et entraîne avec lui, au fond du fleuve, le roi d'Achem et trois cents soldats d'élite qui le montaient. Les trois navires chargés de défendre le vaisseau royal s'empressent en désordre de sauver leur prince et les hommes tombés à l'eau. Pendant ce temps l'artillerie portugaise multiplie ses décharges meurtrières. Entraînés par le courant, les autres vaisseaux ennemis viennent se heurter contre les premiers et accroître le désordre et la confusion. Trois navires portugais s'élancent dans la mêlée, jettent des matières inflammables et frappent avec fureur de toutes parts, tandis que les quatre autres font pleuvoir sur les Achémois une nuée de boulets. Le roi d'Achem est gravement blessé et s'enfuit avec trois navires. Les autres vaisseaux essaient de se défendre, mais les combattants, privés de leur chef et sans commandement, perdent courage et se précipitent à l'eau pour gagner à la nage les rives du fleuve. La plupart, blessés ou éperdus, disparaissent sous les eaux profondes et rapides.

La victoire était aux Portugais. Un grand nombre d'entre eux étaient blessés; vingt-six de leurs soldats, dont quatre Portugais seulement, avaient péri; le butin était très considérable : quarante-cinq vaisseaux, trois cents pièces d'artillerie dont soixante avec les armes du Portugal que les Achémois avaient prises en divers combats, et enfin un matériel de guerre considérable. Ajoutons qu'ayant appris le désastre de la flotte achémoise, le roi de Patané avait réuni, en toute hâte, cinq cents hommes et était allé massacrer deux cents soldats du roi d'Achem, préposés à la garde du butin et des prisonniers faits dans ses états.

A Malacca, pendant ce temps, l'agitation et l'angoisse grandissaient avec l'attente et l'absence de nouvelles. Critiques et blâmes tombaient publiquement sur François Xavier, le conseiller mal venu de cette folle entreprise. Or, tandis que les flottes ennemies se disputaient la victoire, à plus de quatre cents milles de Malacca, l'apôtre des Indes à son ordinaire

réunissait le peuple autour de sa chaire, à l'église de Notre-Dame-du-Mont, pour l'instruire. Tout à coup, le regard du prédicateur s'anime, ses traits reflètent, tantôt une joie profonde, tantôt les marques d'une tristesse et d'une angoisse extrême. Une vision passe devant son esprit illuminé de quelque clarté divine, et, aux phrases entrecoupées que profèrent ses lèvres, on comprend qu'il a sous les yeux un grand combat, où la victoire encore incertaine incline, tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre des deux armées. Un moment la figure anxieuse et les yeux fermés, le saint se penche sur le bord de la chaire et reste quelque temps immobile, murmurant une prière. Puis, se relevant, les traits éclairés d'une joie débordante, il invite les assistants, saisis par ce spectacle étrange, à rendre de solennelles actions de grâces à Dieu, pour l'éclatante victoire remportée, à ce moment même, sur la flotte du roi d'Achem.

François descend de chaire, pour aller se prosterner aux pieds de Notre-Dame-du-Mont, et le peuple, après une courte prière, s'écoule, plus en proie à l'étonnement qu'à l'espérance. Quatre jours après, un vaisseau portugais entrait, étendard déployé et triomphant, dans le port de Malacca, annonçant l'écrasement de l'armée achémoise. La ville célébra par des réjouissances publiques ce succès inespéré qu'on attribuait aux prières de François. « Sa louange était sur toutes les lèvres, « écrit de Malacca le P. Pérez; chrétiens, païens et mahomé-« tans ne l'appelaient plus que *le saint Père.* »[1]

Ayant appris la victoire de la flotte portugaise, le roi de Viantana s'était éloigné.

François avait consacré plus de cinq mois à ses ministères de zèle parmi les habitants de Malacca; enfin il put trouver un vaisseau pour retourner aux Indes. Un prêtre portugais lui promit d'enseigner, chaque jour, la doctrine chrétienne aux fidèles. Attristés de son départ, les principaux habitants de la ville lui demandèrent de leur envoyer deux religieux de la

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 399a. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 68, nº 6. *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 84. Lucena, *Hist. da vida, etc.*, l. v, c. 7-18. Fr. de Sousa, *Oriente conq.*, c. III, d. I, nºs 38-44.

Compagnie pour s'occuper, selon sa méthode, de leur prêcher à eux, à leurs femmes et aux chrétiens du pays et d'enseigner la catéchisme à leurs enfants et à leurs esclaves. « Ils m'ont « tellement importuné, écrit le saint, et ils ont si bien mérité « de nous et aiment tant la Compagnie de Jésus que je « me crois obligé de faire tout le possible, afin qu'au mois « d'avril 1548, deux Pères leur viennent avec les vaisseaux « qui vont alors de Goa à Malacca. »[1]

Quand François quitta Malacca, Jean d'Eyro n'était plus auprès de lui. Il était parti pour Goa, où il entra dans l'ordre de Saint-François. Sans en rendre compte à l'apôtre des Indes, il avait accepté l'aumône d'une forte somme. François l'envoya faire pénitence à l'île d'Upé, non loin de la ville; il ne devait revenir auprès de lui que lorsqu'il serait appelé. D'Eyro se soumit; il se rendit immédiatement au lieu désigné, se construisit une cabane de branches et de feuillage et se mit à accomplir fidèlement les exercices spirituels et les jeûnes que le saint lui avait prescrits. Or, une nuit, endormi ou éveillé — il ne savait qu'en penser — il vit la sainte Vierge et son divin Enfant assis dans une belle église sur un trône majestueux. L'Enfant Jésus descendit du trône pour conduire d'Eyro, par la main, à Notre-Dame; mais celle-ci refusa de l'accueillir. Elle lui reprocha certaines fautes qu'il s'abstient de spécifier dans sa déposition. Sa pénitence finie, d'Eyro alla se confesser au saint, mais sans parler des fautes que lui avaient signalées la Mère de Dieu. Le saint lui demanda d'un visage grave : « Qu'avez-vous vu? que vous est-il arrivé dans l'île? » D'Eyro, ne pouvant imaginer que François connût un tel secret, feignit ne pas comprendre. Alors François lui exposa, en détail, toute la vision, et d'Eyro comprit encore une fois « que Dieu habi- « tait dans l'âme du Père ».

François ne retint pas d'Eyro dans la Compagnie; il l'embarqua pour l'Inde et lui dit au départ : « Vous prendrez l'habit « de Saint-François et vous mourrez avec cet habit », et il lui annonça qu'il éprouverait sur mer un grand danger. Le grand

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, n° 14.

péril se produisit aux écueils de Ceylan. Le navire alla donner contre un rocher à fleur d'eau, avec tant de force, que ce fut miracle s'il ne fut pas mis en pièces. D'Eyro communiqua à l'équipage la prophétie de François qui ne contribua pas peu à relever les courages et à maintenir la confiance[1].

D'Eyro finit pieusement sa vie dans l'ordre de Saint-François, il en portait déjà l'habit, quand il rendit, en 1557, témoignage aux vertus et aux miracles de François Xavier[2].

De Malacca à Cochin, François courut les plus grands dangers, pendant une des plus furieuses tempêtes qu'il eût jusque là essuyées. Durant trois jours et trois nuits, le vaisseau fut entraîné par un vent violent et balloté par une mer déchaînée qui, à tout instant, menaçait de l'engloutir. L'équipage et les passagers étaient dans la plus mortelle angoisse. « Combien, encore vivants, écrit-il, pleuraient leur mort et « juraient de ne jamais plus aller sur mer, si Dieu notre « Seigneur les délivrait ! Pour sauver les vies, on jeta à la mer « tout ce qui s'y pouvait jeter. Au plus fort de la tourmente, « je me recommandai à Dieu notre Seigneur, prenant pour « mes protecteurs, en sa présence, ceux qui, sur la terre, sont « de la bénie Compagnie de Jésus et tous ceux que la dévotion « lui tient affectionnés. Ainsi protégé, je m'unissais aux très « ferventes prières de l'Épouse de Jésus-Christ, la sainte Mère « l'Église, que son divin Époux, dans le ciel, ne cesse d'écouter. « Je ne manquai pas de me couvrir aussi du patronage des « saints qui vivent dans la gloire du paradis; et d'abord de « ceux qui furent de la sainte Compagnie de Jésus. Ici la pre-« mière protection à laquelle je recourus fut celle de l'âme « bienheureuse du Père Le Fèvre[3], et puis des autres qui pen-« dant leur vie étaient de la Compagnie.

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 389b. *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 94.

(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 394b.

(3) Le bienheureux P. Le Fèvre était mort, à Rome, en 1546. François Xavier ignorait, à cette heure, cette mort. Une lettre du P. Simon Rodrigués, qui l'attendait à Goa, la lui annonçait en ces termes :« Pour Maître Le Fèvre, « il a plu à Notre-Seigneur de l'appeler au repos de ses travaux. Il arriva à « Rome, et, après huit jours qu'il y eut passés en bonne santé, il tomba

« Je ne saurais jamais écrire les consolations que je reçus, « tandis que je me recommandais ainsi à Dieu notre Seigneur « par l'entremise des membres de la Compagnie, soit de ceux « qui vivent sur la terre, soit de ceux qui règnent au ciel.

« Je me confiais encore dans ces grands périls, à la garde « de tous les saints anges, montant d'un chœur à l'autre pour « les invoquer tous. J'implorais, en même temps qu'eux, les « patriarches, les prophètes, les apôtres, les évangélistes, les « martyrs, les confesseurs, les vierges et tous les saints.

« Pour m'assurer davantage le pardon de mes innombrables « péchés, je sollicitais l'intervention de la glorieuse Vierge « Notre-Dame, à qui Dieu notre Seigneur, au ciel, où elle « est, accorde tout ce qu'elle lui demande. Enfin j'appuyais « toute mon espérance, sur les infinis mérites de la mort et de « la passion de Jésus-Christ, notre Rédempteur et Seigneur.

« Ainsi entouré de tant de protecteurs, je goûtai, au milieu « de la tempête, une consolation plus vive, je crois, que celle « qui suivit ma délivrance. Qu'un très grand pécheur, en de « telles détresses, pleure de joie, c'est pour moi, quand le « souvenir m'en revient, un sujet de confusion profonde. La « même impression de grâce me faisait dire à Dieu que, s'il « me délivrait de cette tempête, ce fût seulement pour me faire « entrer en d'aussi grandes et de plus grandes, où je dusse « mieux le servir. »[1]

François arriva le 13 janvier 1548[2], à Cochin, d'où il écrivit, le 20 janvier à ses frères de Rome, à saint Ignace, au roi de Portugal et à Simon Rodriguès.

« malade, pour huit autres jours, au bout desquels il rendit son âme à Dieu « notre Seigneur. Ce fut le 1er août, fête de S. Pierre ès liens : ainsi, en ce « jour, l'an 1546, il a été tiré de la prison de ce monde. »

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, nos 20, 21.

(2) Le P. Cros écrit que François arriva à Cochin le 12 janvier, sans doute parce que, dans sa lettre du 20 janvier aux Pères de Rome, il dit (n° 20) qu'il était à Cochin depuis huit jours. De son côté, le P. Pérez dit que le saint ne resta à Cochin que trois jours (cf. *Select. Ind. epist.*, p, 68, n° 7). Dans sa lettre à Jean III, François écrit qu'il était arrivé à Cochin le 13 janvier (cf. *Mon. Xav.* ep. 64, n° 13); il s'y arrêta donc plus de trois jours.

A ses frères de Rome, il raconta les courses, les travaux, les fatigues, les dangers et les conversions dont nous avons parlé dans le chapitre précédent[1].

A saint Ignace, « son Père bien-aimé », à qui il écrit toujours à genoux, il dit combien vivement il désirerait le revoir en cette vie, pour l'entretenir de bien des choses qui réclament ses conseils et son intervention. Les distances ne sont pas un obstacle à l'obéissance. Dans les contrées éloignées, où il travaille, il voit bien des Pères de la Compagnie qui, comme lui, auraient besoin d'un médecin. Il le prie et le supplie donc de tourner ses regards vers tous ceux de ses fils qui sont dans l'Inde et de leur envoyer un Père éminent en vertu et en sainteté, dont la vigueur mêlée d'un joyeux entrain vienne secouer sa torpeur et exciter leur zèle languissant, à marcher, à grands pas, dans les voies de la perfection. Ce qui paraît surtout nécessaire dans l'Inde, en ce moment, ce sont des prédicateurs de la Compagnie. Aucun des religieux qu'a envoyés le Père Simon Rodriguès, n'est bon prédicateur. Les Portugais qui habitent les Indes recherchent, aiment les Pères et désirent vivement en avoir qui prêchent bien. Quant aux Pères destinés à évangéliser les païens dans les bourgades, il importe avant tout qu'ils soient des hommes d'une solide vertu et qu'on puisse les envoyer sans crainte, seuls, partout où il est besoin, aux Moluques, en Chine, au Japon.

Au roi de Portugal, François signale d'abord les causes de la lenteur avec laquelle la foi se répand dans les Indes, l'envie et la jalousie des gouverneurs entre eux. Sa Majesté connaît au

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 62. — Au sujet de ces derniers, François écrit au P. Rodriguès : « Je vous le recommande fort, pour l'amour « et pour le service de Dieu notre Seigneur, quand vous préméditez « d'envoyer aux Indes des sujets de la Compagnie qui ne sont pas destinés à « prêcher, mais à travailler à la conversion des infidèles, choisissez des « hommes qui aient longtemps été exercés, éprouvés chez nous, et qui s'y « soient affermis dans la vertu par des victoires de plusieurs années. Pas de « malades ; pour travailler aux Indes, les forces corporelles, sans être aussi « nécessaires que les spirituelles, sont cependant requises. » Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 64, n° 1.

vrai l'état de la religion dans ces contrées par les informations consciencieuses que lui adresse le P. Franciscain Villa de Conde, et les lettres des Pères de la Compagnie lui parlent, en détail, des chrétiens du cap Comorin, de Goa et d'autres parties de l'Inde. Maintes fois, il s'est demandé, si lui-même ne lui écrirait pas sur ce sujet. Enfin, après bien des hésitations, comprenant que c'était pour lui un devoir de conscience et que s'il ne le remplissait pas, Dieu lui en demanderait compte, à l'heure de sa mort, il s'est déterminé à écrire. Que Sa Majesté veuille bien croire que lui et les autres Pères n'ont d'autres désirs que celui de travailler et de mourir dans les Indes pour la décharge de sa conscience royale, par reconnaissance pour l'insigne protection dont il favorise la Compagnie de Jésus.

Ensuite François indique le mal et propose le remède. On ferait dans les Indes beaucoup de bien pour le service de Dieu, n'étaient les rivalités et les jalousies. L'un dit : « C'est « moi d'agir ; je ne veux pas qu'un autre me ravisse l'honneur « et le mérite de cette œuvre » ; l'autre : « Si je n'agis pas, je ne « veux pas non plus que d'autres s'emploient à cette affaire. » Ainsi le temps passe, et souvent l'on ne fait rien pour le service de Dieu notre Seigneur, ni même pour celui du roi.

Quel remède apporter à ce fâcheux état de choses ? Que Sa Majesté écrive aux gouverneurs qu'il fait de la question de la propagation de la foi dans l'Inde une affaire personnelle et primant à ses yeux toutes les autres. Qu'il charge ses gouverneurs, et non point d'autres, de mettre à exécution ses désirs ; qu'il exige un compte fidèle de tout ce qu'ils font ou pensent faire pour assurer l'extension de la foi chrétienne ; qu'il accorde ses faveurs à tous ceux qui se montreront empressés à seconder ses vues, mais qu'il menace de ses plus rigoureux châtiments, après s'y être engagé par un serment solennel devant Dieu, les désobéissants, affirmant qu'à leur rentrée en Portugal il les fera mettre aux fers, fera confisquer tous leurs biens au profit des œuvres de miséricorde, et que, ne tenant aucun compte de ce qu'ils auront fait de bien par ailleurs, il les retiendra, pendant de longues

années dans l'humiliation et la peine. Si, dans le passé, le roi en eût agi de la sorte, ajoute François, toute l'île de Ceylan serait chrétienne, à cette heure, et, avec Ceylan, toutes les principautés de l'Inde et d'autres régions encore.

François ne dissimule pas le fonds de sa pensée, bien qu'il l'enveloppe des formes du respect qu'il doit au roi; mais c'est dans sa lettre au P. Simon Rodriguès qu'il épanche librement son cœur et laisse voir tout ce que la conduite inqualifiable de certains gouverneurs, dont par charité il tait les noms, y amassait de tristesse.

« Quel service, leur écrit-il, rendrait le roi à Notre-Seigneur, « s'il envoyait aux Indes de nombreux prédicateurs de notre « Compagnie! Sachez que la doctrine fait bien défaut dans ce « pays. Je vous le dis pour l'avoir constaté moi-même. Si la « propagation de la foi parmi les infidèles est contrariée ici, « ne vous en étonnez pas; c'est nous qui sommes les auteurs « principaux de ces embarras ou lenteurs. Il faut donc en pre- « mier lieu remédier à nos misères, et puis aller au secours des « païens. Faites donc, je vous prie, pour l'amour et service de « Dieu notre Seigneur, faites tout le possible pour envoyer des « prédicateurs...

« Travaillez ainsi à décharger la conscience du roi, car il me « semble — et plaise à Dieu que je me trompe! — que l'excel- « lent homme, à l'heure de la mort, se verra bien inquiet au « sujet de l'Inde. Au ciel, en effet, je le crois, Dieu et ses saints « disent de lui : Le roi, par lettres, témoigne avoir de bons « désirs pour l'accroissement de ma gloire dans l'Inde, et il ne « la possède en mon nom, que pour cela; mais il ne punit « jamais les agents qui laissent sans exécution ce que ces let- « tres leur commandent. Si au contraire, quelqu'un néglige « aux Indes les intérêts de son trésor royal, si ses agents « n'arrivent pas, par des voies quelconques, à accroître ses « rentes et ses domaines, ils sont pris et châtiés.

« Si j'étais sûr que le roi connût bien la sincérité de l'amour « que je lui porte, je lui demanderais une grâce, et cela pour lui « rendre service : tous les jours il s'occuperait un quart « d'heure à prier Notre-Seigneur de lui donner une claire

« intelligence, et mieux encore, le sentiment intime de cette « parole : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur,* « *animæ vero suæ detrimentum patiatur*; et il s'accoutumerait à « la répéter à la fin de toutes ses prières. Il est temps, mon « cher Père, de détromper le roi, car elle est plus rapprochée « qu'il ne pense l'heure où Dieu notre Seigneur doit l'appeler, « pour lui faire rendre compte et lui dire : *Redde rationem* « *villicationis tuæ.*[1] Faites donc que le roi pourvoie de fonde- « ments spirituels l'édifice des Indes.

« Mon Frère, Maître Simon, avec l'expérience que j'ai, je ne « trouve qu'une seule voie, un seul chemin, par où l'on puisse « promouvoir grandement dans les Indes le service de Dieu « notre Seigneur; il n'y en a point d'autre. Le voici : Quel que « puisse être le gouverneur des Indes, que le roi lui adresse « une instruction, où il serait dit : *Il n'y a pas dans l'Inde de* « *religieux à qui je me fie* — le roi nommerait ici, en premier « lieu, la Compagnie — *pour étendre en ces contrées la foi de* « *Jésus-Christ, autant que je me fie à vous: et partant je vous* « *commande de faire chrétienne l'île de Ceylan; de faire grandir* « *la chrétienté du cap Comorin. A cette fin, cherchez autour de* « *vous des religieux; donnez-leur toute autorité sur la Compagnie* « *de Jésus; qu'ils puissent y disposer de tout, y commander, faire* « *des ouvriers de la Compagnie et des autres tout ce que vous* « *voudrez et tout ce qui vous semblera à propos, pour l'accroisse-* « *ment de la sainte foi; et, si vous ne le faites point, si l'île de* « *Ceylan toute entière n'est pas bientôt chrétienne, si vous ne pro-* « *pagez pas grandement notre foi...* Ici que le roi menace les « gouverneurs de son indignation, et, pour leur inspirer « plus de crainte et les convaincre qu'il parle sérieusement, « que le roi fasse un serment et qu'ensuite il le tienne. Ce sera « mériter beaucoup que de le faire, et plus encore de le tenir. « Qu'il dise aux gouverneurs : *Je le jure; si vous ne déchargez* « *pas ma conscience en faisant aux Indes beaucoup de chrétiens,* « *je vous ferai, dès votre arrivée à Lisbonne, saisir et mettre aux*

(1) Jean III mourut frappé d'apoplexie, à Lisbonne, le 7 juin 1557, à l'âge de 55 ans.

« *fers; vous demeurerez de longues années en prison, et je confis-*
« *querai tous vos biens.*

« Que le roi parle ainsi à ses gouverneurs, qu'il donne « ensuite des ordres, et que les infractions ou négligences « soient sévèrement punies, il se fera beaucoup de chré- « tiens dans ce pays; d'une autre manière, non. Voilà la « vérité, mon Frère, Maître Simon. *Cætera taceo.* Ainsi encore « prendront fin les injustices, les vols que l'on fait à ces pau- « vres chrétiens; ainsi seront encouragés à devenir chrétiens « ceux qui ne le sont pas encore. Mais que le roi dise à « d'autres qu'à ses gouverneurs : *Faites des chrétiens,* il n'y « a à espérer de cette manière de faire aucun bon résultat : « *Crede mihi vera dicenti et experto.* Le pourquoi, je le sais; il « n'est pas nécessaire de le dire.

« Il est deux choses que je désire voir dans l'Inde : d'abord « de voir les gouverneurs sous cette loi; puis de trouver des « prédicateurs de notre Compagnie dans toutes les forteresses, « à Goa, et dans toutes les autres parties de l'Inde[1]; je crois « qu'il en résulterait un grand profit pour le service de « Dieu. »

Dans sa lettre à Jean III, François fait l'éloge de l'évêque de Goa qu'il avait rencontré à Malacca en tournée épiscopale et le justifie auprès du roi d'une injuste accusation portée contre lui. Il avait sans doute appris de lui la mort récente de Diogo de Borba et de Michel Vaz[2]. Celui-ci était revenu de Portugal, dans le courant du mois d'octobre 1546, apportant avec lui des ordres rigoureux du roi contre les brahmes de Goa, dont, avant son départ, il avait fait fermer les pagodes. Il était mort saintement à Chaül; le bruit avait couru que, jaloux de son influence et de ses succès, l'évêque de Goa l'avait fait empoisonner pour s'en délivrer. François prend la défense du pieux prélat. « A Malacca, écrit-il à Jean III, je rencontrai l'évêque

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 64.

(2) Frappé comme d'un coup mortel par la fin inattendue de Michel Vaz, Diogo de Borba se retira chez les Franciscains et mourut très peu de temps après.



Sanctuaire de Montmartre. Cliché Besqueut.

L'APOTRE DES INDES

(Groupe marbre, par A. Besqueut)

« de Goa, et je m'édifiai grandement à le voir braver tant de « fatigues pour visiter ses ouailles. La récompense de si « admirables œuvres, il la reçoit telle que le monde a coutume « de la donner aux saints; j'ai été, à cette occasion, profon- « dément touché de la patience du saint homme. Il circule, « par toute l'Inde, je ne sais quel sinistre bruit, semé par les « fils du siècle, et je ne serais pas surpris qu'ils l'eussent déjà « fait arriver aux oreilles de Votre Altesse. On l'accuse, au « sujet de la mort de Michel Vaz. Or, pour la décharge de ma « conscience, je dois ici un témoignage à l'évêque. J'affirme « donc savoir avec certitude — bien que je ne puisse ni dire, « ni écrire d'où et comment je le sais — que l'évêque est aussi « étranger au fait dont il s'agit que je le suis moi-même. Je « me trouvais aux Moluques lorsqu'il arriva. »[1]

François trouva à Cochin le F. Adam, dont Dieu bénissait le zèle et le savoir-faire. Entre autres fruits de son ministère, il avait amené à la foi un grand personnage malabare et converti avec lui sa femme, ses fils, ses filles et tous les employés de sa maison[2].

Durant son séjour dans la ville, le saint guérit instantanément un enfant de quatre ans malade de fièvres et dans un état désespéré. Un jour, il entra dans la maison en un moment où l'accès était dans toute sa force. Il s'approcha du lit, imposa la main sur l'enfant et témoigna une vive compassion. Le père de l'enfant dit à François : « Voilà quatre mois déjà que « le petit souffre ainsi. » Alors le saint récita sur lui un évangile et le bénit. A l'instant même où s'achevait le signe de la croix, le petit ouvrit les yeux en souriant, et les arrêta sur le visage de Maître François comme pour le remercier. Toute la famille

(1) Dans une lettre adressée à Jean III, le 30 novembre de la même année, Cosme Anes parle ainsi au roi de l'évêque de Goa : « L'évêque est très ver- « tueux; c'est un bon prélat; mais, vu la condition de ces pays, il est lent et « faible, et, d'ailleurs, fût-il autre, il ne pourrait faire plus qu'il ne fait, parce « que les gouverneurs entendent être rois, non pour patienter comme le roi, « mais pour exercer tous ses pouvoirs; et l'évêque est si modeste et si crain- « tif qu'il n'ose leur parler, si ce n'est de ce qu'ils veulent. »

(2) Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 68, n° 7.

arriva; on palpa l'enfant; on le trouva sans fièvre; il était guéri à la grande stupéfaction de tous[1].

Impatient de se rendre compte de l'état des chrétientés de Ceylan, du cap Comorin, du Travancore et de la côte de Coromandel et désireux de connaître les nouveaux Pères qui avaient été envoyés dans ces régions, François Xavier quitta Cochin immédiatement après avoir expédié ses lettres pour l'Europe.

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 5a.





CHAPITRE QUATRIÈME

François Xavier visite les Pères et les chrétiens des côtes de la Pêcherie et de Coromandel. — Il réunit tous les Pères, à Manapad, leur donne le P. Antoine Criminale pour supérieur et leur laisse des instructions par écrit. — Voyage à Kandy et retour à Goa. — Huit jours après son arrivée à Goa, François se rend à Bacaïm auprès du vice-roi Jean de Castro et rentre à Goa, où, quelque temps après, il assiste le gouverneur à ses derniers moments. — Il se rend au cap Comorin et revient à Goa.

François Xavier trouva au cap Comorin et sur la côte de Coromandel le P. Criminale et les Pères Alphonse Cyprien, Henri Enriquez et Manuel de Moralès, arrivés à Goa le 17 septembre 1547, pendant qu'il évangélisait les Moluques.

Aucun de ces Pères n'avait encore rencontré le saint. Avec quels sentiments de joie vive et de religieuse vénération, ils le virent au milieu d'eux, on peut s'en faire une idée par ce qu'écrivit aux Pères de Coïmbre le P. Baltasar Nuñez, après une seconde visite que François fit au cap Comorin, au mois d'octobre de la même année.

« J'ai reçu vos lettres, mes Frères, le 10 octobre dernier. « J'étais ici, au cap Comorin, fort désireux d'avoir des nouvelles « de vous tous, et il plut à Notre-Seigneur que vos lettres me « fussent portées de Goa par notre si aimé, si chéri P. Maître « François. Jamais — à cause de mes péchés — je n'avais eu,

« jusqu'à ce temps, le bonheur de le voir. Dieu voulut me « donner à la fois ces deux consolations, de recevoir vos lettres « et de voir Maître François.

« Que je vous donne en premier lieu des nouvelles de notre « Père, si véritablement Père. Sachez donc que c'est un homme « de la taille du P. Manuel de Nobrega, ni très petit, ni très « grand. Sa démarche, sa tenue sont agréables, mais de telle « sorte que rien n'attire l'attention; un visage ouvert, les yeux « toujours élevés et humides de larmes; la bouche toute sou- « riante; paroles brèves, mais qui tirent des larmes : Jésus! « très sainte Trinité! Vous n'entendriez sortir rien si souvent de « sa bouche que ces deux mots; il ajoute en les redisant : O mes « Frères, et mes compagnons, combien il est meilleur que nous « ne pensons, notre Dieu! Considérez, louez Dieu, rendez-lui « grâces, qu'en si peu de temps, depuis que notre sainte Com- « pagnie est confirmée — il n'y a que sept ans — Notre-Seigneur « ait voulu opérer en elle tant de grandes choses! Nous le voyons « de nos yeux, mes bien-aimés compagnons : plusieurs vivent « à Rome, d'autres à Valence, d'autres à Gandie, d'autres à « Coïmbre, d'autres au collège de Sainte-Foi de Goa, d'autres à « Socotora, d'autres au cap Comorin, d'autres à Malacca, d'autres « aux Moluques, d'autres au Japon où j'irai prochainement.

« Ces paroles, mes Frères, Maître François les disait avec « une telle ardeur de dévotion, que nous étions émus jusqu'aux « larmes. Tout cela dit pour nous encourager et avec tant de « charité et d'amour, nous excitait, en effet, à concevoir des « désirs toujours plus grands de travailler et de souffrir, et à « les mettre à exécution. Il nous racontait, à cette fin, ses « propres fatigues et travaux.

« Dans les pays où il s'arrêta, là où il passa, il est resté de « lui un tel renom, que ce que l'on en devrait dire ne paraî- « trait pas croyable. Ces choses-là, je ne veux pas les écrire; « elles sont tellement dignes de considération, qu'on ne doit « pas les confier au papier. Si grand est l'éclat de la vie de « Maître François, que son nom est célèbre dans toute l'Inde, « et celui-là s'y estime le plus heureux qui pense être en droit « de se dire davantage son ami.

« Ce peu de nouvelles, je vous les écris, Frères, parce que je « sais que vous serez heureux de les apprendre, mais quel « regret j'ai de ne vous pas exposer, avec détail, les merveilles « que l'on raconte de Maître François! J'en ressens plus « d'ennui que vous n'en ressentirez. Sachez, et n'en parlez « pas, que Dieu opère, par son moyen, beaucoup de choses « dont, comme j'ai dit, il n'est point permis de parler. J'en « demeure donc là au sujet de notre bon Père ; j'ajoute seule- « ment qu'il partira, en avril 1549, pour le Japon. C'est, je « crois, un voyage d'un an et demi, les vents ne soufflant pas « en certains mois ; de sorte que la fatigue y sera grande ; mais « notre Père s'est déterminé à marcher malgré tout, son zèle « lui faisant espérer le salut de beaucoup d'âmes en ce pays ; « il prend ainsi pour lui le plus pénible, et il nous distribue « le reste. »[1]

Si les Pères du cap Comorin étaient heureux de posséder au milieu d'eux leur bien-aimé Père, François ne l'était pas moins de voir ses compagnons se dévouer avec un zèle infatigable à l'œuvre de la conversion des âmes. A son exemple, ils couraient d'une chrétienté à l'autre, instruisant les enfants, prêchant, confessant, baptisant les nouveau-nés, visitant les malades et établissant partout, autant que possible, des règlements chrétiens pour l'amendement des mœurs et l'affermissement de la foi parmi les nouveaux chrétiens ou pour la diffusion de l'Évangile parmi les infidèles[2]. Les chrétiens, dans

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 37, nos 2, 3.

(2) Le P. de Beïra écrit à Coïmbre : « Arrivés à Goa, nous avons attendu « les ordres du P. Maître François Xavier. Il nous a enjoint, par lettre, au « P. Antoine Criminale et à moi, de nous rendre au cap Comorin. Là, nous « avons trouvé de nombreuses églises, où le culte divin grandit par l'obser- « vation des règlements de Maître François. C'est chose admirable que le « zèle des enfants à venir, matin et soir, réciter le catéchisme et en écouter « l'explication. Les femmes le samedi, les hommes le dimanche, passent deux « heures à l'église, pour y apprendre les prières, les commandements, la « méthode de confession et louer Dieu, qui les a amenés des ténèbres à la « lumière. Déjà plus de trace ni mention d'idolâtrie : Dieu s'est servi de « Maître François pour opérer tant de bien ; il y a eu grande douleur et

ces contrées, étaient au nombre de deux cent mille. Absorbés par les soins qu'ils leur prodiguaient, les Pères ne pouvaient s'occuper très activement, comme ils l'eussent désiré, de la conversion des païens; néanmoins un bon nombre de conversions s'opéraient. Le P. de Moralès avait amené à la foi, durant l'année, plus de deux cents païens. En Europe, il était maladif; au cap Comorin, il jouissait d'une florissante santé et pouvait, sans fatigue, faire de longues courses à pied. Dieu assistait visiblement les Pères et bénissait leurs travaux. Le P. Criminale était allé, dans une localité, mettre en pièces une idole et empêcher la célébration d'une cérémonie instituée dans la pagode pour obtenir la délivrance d'une femme Le mari de cette femme se disposait à tuer le Père. A demi-morte, la femme arrêta ce forcené. Le P. de Beïra, avant de quitter le cap Comorin, était allé trouver le roi d'un petit pays pour le convertir. Celui-ci le reçut mal; pendant leur entretien, il lui prit son bréviaire et le jeta à terre avec dédain; à l'instant même, le roi tomba frappé de mort par la justice de Dieu. Dans un village, le P. Cyprien avait été mal reçu et avait dû partir pour éviter d'être plus maltraité; cinq ou six jours après, un incendie consumait toutes les habitations de la bourgade. Le P. de Moralès, qui rapporte ces faits, dit : « J'en pourrais citer « d'autres, si je ne craignais d'être trop long. »[1]

François réunit tous les Pères à Manapad. Là, après les avoir chaleureusement exhortés à se montrer de dignes fils de leur Père, Maître Ignace, et à poursuivre encore avec plus de zèle et d'abnégation l'œuvre de la conversion et du salut des Indiens, il leur donna pour supérieur le P. Antoine Criminale et leur remit l'instruction suivante qu'ils auraient désormais à observer.

« L'ordre que vous avez à tenir pour servir Dieu et que vous « garderez avec grand soin est le suivant :

« regrets, quand il s'est éloigné d'ici pour aller évangéliser d'autres contrées « où il a également ramené un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. » Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 29, nº 1.

(1) Cf. *Ibid.*, p. 32, nº 9.

I. — « Se préoccuper surtout du baptême des enfants nou-
« veau-nés et administrer soi-même le plus possible ce sacre-
« ment nécessaire.

II. — « Après l'administration du baptême, rien de plus
« important que l'instruction des enfants. Que chaque village
« ait un maître gagé.

III. — « Réunion des femmes le samedi, et des hommes le
« dimanche. Quand le Père s'y rencontre, il prêche sur les
« grandes vérités en des termes accommodés à l'ignorance et à
« la simplicité des auditeurs. A la même occasion, le Père
« travaille à réconcilier les ennemis.

IV. — « Dès que le P. François Coelho aura achevé la tra-
« duction des *articles de la foi* en malabare, un exemplaire en
« sera donné à chaque village, pour être lu aux assemblées du
« samedi et du dimanche.

V. — « Si pour l'accomplissement d'un vœu, quelque
« argent est offert, le Père se gardera bien d'en rien employer
« à son usage ; tout sera distribué aux pauvres.

VI. — « Aux assemblées, recommander vivement que l'on
« avertisse le Père, dès qu'il se trouve dans les maisons quel-
« qu'un de gravement malade. Qui manquera à ce devoir ne
« sera pas enseveli au cimetière de l'église. Le Père qui visitera
« le malade l'interrogera sur les articles de la foi, etc., et lira
« sur lui l'évangile.

VII. — « Aux sépultures, vous ferez aux assistants une
« exhortation, leur rappelant qu'ils ont à mourir et que, par
« conséquent, s'ils veulent aller en paradis, ils se mettent à
« bien vivre.

VIII. — « Recommander aux parents d'apporter à l'église
« leurs enfants malades pour qu'on récite sur eux un évangile.

IX. — « Ne pas se mêler de procès : renvoyer les plaideurs
« aux juges locaux ou au capitaine de la région. Si les parties
« veulent absolument l'arbitrage d'un Père, adressez-les au
« P. Antoine Criminale.

X. — « Avec le capitaine, traitez fort doucement, de façon à
« ne jamais rompre avec lui pour rien. Ayez soin, de même,
« de vivre en paix et amitié avec tous les Portugais de cette

« côte, ne soyez mal avec aucun d'eux, quand même ils vou« draient continuer les torts qu'ils font aux chrétiens. Reprenez« les donc avec charité; s'ils ne s'amendent pas, parlez au « capitaine. Une fois encore, je vous le recommande, pour « aucun motif ne soyez en mauvais termes avec cet officier.

XI. — « Les entretiens que vous avez avec les Portugais « seront de choses de Dieu. Parlez-leur de la mort, du juge« ment, des peines de l'enfer et du purgatoire. Exhortez-les à « se confesser et à communier, à vivre dans l'observation des « commandements de Dieu. Si vous leur parlez de ces choses, « ils ne vous embarrasseront pas dans vos ministères; ou « ils vous laisseront, ou ils reviendront pour un entretien « spirituel.

XII. — « Aidez les Pères du pays pour le bien de leur âme; « faites qu'ils se confessent, qu'ils disent la messe et que leur « vie soit de bon exemple. N'écrivez de mal d'eux à per« sonne; vous pourrez seulement rendre compte de tout au « P. Antoine Criminale, qui est supérieur de cette côte.

XIII. — « Gardez-vous bien de dire en présence de Portu« gais aucun mal des chrétiens de ce pays; au contraire « défendez-les, parlez en leur faveur. Si les Portugais consi« déraient le peu d'instruction de ces pauvres gens et le peu « de temps écoulé depuis leur conversion, ils s'émerveilleraient « de ne les pas voir pires.

XIV. — « Faites tout votre possible pour que ce peuple vous « aime; car vous leur ferez beaucoup plus de bien s'ils vous « aiment que s'ils vous haïssent. N'infligez de châtiment à per« sonne, que vous n'ayez d'abord pris conseil du P. Antoine « Criminale; et, si le capitaine est sur les lieux, vous ne châ« tierez et ne ferez emprisonner personne, que le capitaine « n'en soit d'abord prévenu.

XV. — « Aux enfants qui viennent aux prières, témoignez « beaucoup d'affection; gardez-vous de les maltraiter. S'ils « méritent un châtiment, dissimulez.

XVI. — « N'allez en aucun pays, à l'appel de quelque roi ou « autre seigneur, sans l'avis du P. Antoine Criminale.

XVII. — « Je vous recommande encore, et beaucoup, de

« travailler à vous faire aimer, là où vous irez et là où vous « résiderez. Faites par vos bons procédés, par vos bonnes « paroles, que nous soyons tous aimés et non pas haïs, parce « que, de cette façon, comme je l'ai dit, il se fera plus de fruit.
« Que Dieu nous l'accorde et demeure avec nous! »[1]

Le Frère Manuel de Moralès nous dit avec quel religieux respect et quelle affection les Pères reçurent ces sages instructions et les autres conseils de leur bien-aimé supérieur et Père : « Le très désiré de tous, P. Maître François, arriva, et « sa vue nous consola grandement. Il nous réunit en un même « lieu, à Manapad, et là, durant les quinze jours qu'il passa « avec nous, il conversa avec chacun en particulier, s'infor- « mant de tout ce qui nous intéressait personnellement, au « point de vue spirituel, et de tout ce qui pourrait aider à la « conservation et à l'accroissement de nos chrétientés. Quand « il s'éloigna pour aller à Goa, il nous donna des instructions « écrites, pour remédier à ce qui laissait à désirer et nous « tracer le chemin à suivre pour l'avenir. »[2]

Après avoir pendant quinze jours, prodigué aux Pères du cap Comorin les consolations, les encouragements, toutes les marques d'une affection tendre par le récit de ses travaux et les confidences de ses grands projets pour l'avenir, après avoir inspiré à tous l'esprit de zèle qui l'animait, François quitta la côte de la Pêcherie pour se rendre à Ceylan, auprès du roi de Kandy. Depuis son départ des Indes pour Malacca et les Moluques, sa pensée s'était souvent reportée sur les moyens et les circonstances qui lui avaient, un moment, fait concevoir l'espérance d'amener à la foi les habitants de l'île adonnés tous à l'idolâtrie. A son retour à Malacca il avait appris de l'évêque de Goa la suite des événements qui avaient motivé la fuite du frère du roi de Jafanagapatam et des deux fils du roi de Cota. Les Pères du cap Comorin ajoutèrent d'autres renseignements à ceux de l'évêque, et, il se décida à aller lui-

(1) Cf. Bibl. de Ajuda, f. 8. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 147, p. 845. Cros, *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. I, p. 374.

(2) Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 107, n° 2.

même se rendre compte sur les lieux, de ce qu'il était possible de faire pour réaliser les projets qu'il avait toujours à cœur.

Il avait recommandé les deux jeunes princes aux Pères du collège Sainte-Foi. Ceux-ci les avaient accueillis avec une charité empressée; une instruction plus complète des vérités chrétiennes leur avait été donnée ainsi qu'à dix gentilshommes de leur pays qui avaient quitté leurs femmes et leurs enfants pour venir les rejoindre et se faire chrétiens. Les princes avaient demandé et reçu le baptême, le plus âgé sous le nom de Jean, l'autre sous le nom de Louis. De plus, l'apôtre des Indes avait écrit à Jean III, pour lui demander le châtiment du roi persécuteur de Jafanagapatam et plaider la cause des deux princes. De son côté, Martin de Sousa s'était montré favorable aux exilés; Jean de Castro, son successeur, leur avait témoigné encore plus d'égards et de sympathie et leur avait donné pour compagnon son propre fils. Le prince Jean avait écrit à la reine de Portugal le 15 octobre 1545, et au roi le 15 novembre de la même année, pour demander à être substitué à son père sur le trône de Ceylan, s'engageant à favoriser l'extension de la foi dans son royaume. André de Sousa appuyait cette démarche auprès de l'infant D. Enrique. Mais le roi de Ceylan, se sentant menacé, écrivait au roi de Portugal pour le prier de confirmer ses provisions relatives au don de ce pays; il promettait en retour quatre cents quintaux de plus de cannelle et la cession de la forte somme qu'il avait prêtée au gouvernement portugais.

Jean III apprit avec un vif mécontentement la tyrannique conduite du roi de Jafanagapatam et la mort qu'il avait infligée aux six cents martyrs. Il exprima le désir de ne pas voir rester impunis de tels excès. Quant aux princes de Cota, devenus chrétiens, il laissa à Jean de Castro le soin de prendre le parti qui lui paraîtrait le meilleur au point de vue des intérêts de la couronne. Toutefois il insista sur le devoir de sauvegarder avant tout les intérêts de la foi : « Souvenez-vous, dans vos

(1) Cf. Cros, t. I, p. 288.

« déterminations, écrivait-il, le 8 mars 1546, que ma tendance « unique est le service de Notre-Seigneur et la propagation de « la foi; je tiendrai pour le meilleur ce qui favorisera ce des- « sein. Avec sollicitude et diligence, favorisez, traitez bien et « les nouveaux chrétiens et ceux qui le deviendront, les reli- « gieux que j'envoie et ceux qui sont déjà dans l'Inde. Tout « ce qui a trait à cette grande affaire et le fruit que j'en attends, « voilà ce que je vous recommande le plus. Quelque grands « travaux que vous ayez par ailleurs, ne pensez pas qu'en « négligeant ceux-ci, votre activité s'emploie utilement aux « autres, car, sans le secours de Notre-Seigneur, rien n'aboutit, « et, si vous négligez l'affaire de Notre-Seigneur, les autres ne « réussiront pas. » [1]

Une députation d'habitants notables du royaume de Jafanagapatam était venue trouver Jean de Castro pour solliciter de lui la déchéance de leur roi : ses continuelles exactions, sa haine acharnée contre tous ceux de ses sujets qui laissaient voir quelque tendance à se faire chrétiens rendaient son gouvernement intolérable.

Avant de rien entreprendre d'important contre les rois de Jafanagapatam et de Cota, Jean de Castro voulut s'assurer des vraies dispositions du roi de Kandy. Après la mort du fils aîné et héritier du roi de Cota et la fuite à Goa de ses deux frères, les religieux franciscains sentant l'impossibilité d'implanter le christianisme dans le royaume s'étaient retirés à Kandy. Soit qu'il voulût se prémunir contre les projets ambitieux du roi de Cota, son suzerain, et contre toute attaque possible du roi de Jafanagapatam, soit qu'il eût quelque velléité d'embrasser la foi, le roi de Kandy les avait reçus avec faveur, leur avait manifesté le désir de s'allier avec les Portugais et de se faire chrétien. Il avait même écrit dans ce sens au gouverneur et au roi de Portugal, demandant qu'on lui envoyât quelques soldats, pour assurer, le cas échéant, sa défense contre toute entreprise des rois, ses voisins. Les Pères Franciscains crurent d'abord à la sincérité de ses dispositions. Le P. Gardien, Siméon de Coïmbre, écrivait à l'évêque de Goa, que le roi de Kandy était baptisé et que tout paraissait pro-

mettre la conversion du pays. Il serait nécessaire d'envoyer cette année auprès de lui cinquante hommes pour sa défense, et dès que l'hiver serait passé, on pourrait charger D. Alvaro de Castro, le fils du gouverneur, d'achever cette belle œuvre. Mais, peu de jours après, l'évêque recevait ces lignes contradictoires du P. Franciscain Antoine Piguyno : « Avant d'écrire « à Votre Seigneurie, j'ai voulu m'assurer du christianisme du « roi de Kandy. Je l'ai mis à l'épreuve et j'ai vu que tout y « était fausseté. Dès qu'il s'est vu hors de la nécessité pour « laquelle il s'est fait chrétien, il a aussitôt dissimulé cette « qualité; il ne croit plus en Dieu; il ne veut plus entendre « parler de la foi, ni voir la croix, ni en faire le signe; il ne « veut même pas que d'autres se fassent chrétiens sur ses « terres, sauf les esclaves... Il construit des pagodes comme « auparavant. » [1]

Ce fut dans ces conjonctures que François prit le chemin de Kandy. Tous ces faits et d'autres lui étaient connus; mais il voulait s'assurer par lui-même des dispositions réelles du roi et du compte qu'on pouvait faire sur lui pour l'évangélisation de ses états. Il visita donc le prince, eut avec lui et les religieux de saint François de longs entretiens et, persuadé que la crainte des rois ses voisins était la cause principale de ses variations de pensées et de sentiments, il lui promit de parler au gouverneur, en faveur de ses intérêts dynastiques.

L'apôtre quitta Ceylan et se rendit à Goa, où il arriva le 20 mars 1548 avec un ambassadeur du roi de Kandy. Jean de Castro allait partir pour Bacaïm. Il reçut François avec une certaine froideur. Des esprits malveillants l'avaient prévenu contre lui, disant qu'il abusait de son crédit auprès de Jean III et ne cessait par son zèle imprudent de créer des embarras aux gouverneurs. La lettre pressante et les ordres précis au sujet des intérêts religieux de l'Inde qu'avait apportés Michel Vaz de la part de Jean III, confirmaient aux yeux du vice-roi ces fausses accusations. Mais, huit jours après, le saint se rendit à Bacaïm, pour lui exposer plus longuement ce que

(1) Cf. Cros, t. I, p. 342.

les intérêts de l'Église et du roi réclamaient à Ceylan. Après l'avoir entendu, Jean de Castro qui était un grand chrétien et un très fidèle serviteur de la couronne, lui rendit son estime et toute sa confiance[1]. Il voulut le retenir quelque temps auprès de lui pour profiter de ses lumières et de son expérience; mais François avait hâte de retourner à la côte de la Pêcherie. Il obtint du moins que l'apôtre ne s'éloignerait pas de Goa, afin de pouvoir recevoir de François avant longtemps un service du plus grand prix à ses yeux. Atteint d'une maladie grave, le gouverneur comprenait que ses jours étaient comptés et il voulait que le saint l'assistât à ses derniers moments.

A peine de retour à Goa, François écrivit, le 2 avril 1548, à son ami Diogo Pereira que des affaires commerciales avaient amené de Malacca à Cochin[2]. Il lui annonça qu'il envoyait en résidence à Malacca deux religieux de la Compagnie. Le P. François Pérez prêcherait aux Portugais, à leurs femmes, à leurs esclaves; il enseignerait, chaque jour, la doctrine chrétienne, comme il l'avait fait lui-même pendant son séjour dans la ville; l'autre religieux, le F. Roch de Oliveira, apprendrait à lire et à écrire aux fils des Portugais. « Il leur apprendra « aussi, dit-il, à réciter les heures de Notre-Dame, les psaumes « et l'office des morts pour les âmes de leurs parents. »[3]

Jean de Castro revint mourir à Goa, le 6 juin, à l'âge de 48 ans. Comme il le désirait, il fut assisté à ses derniers moments par l'apôtre des Indes, qui signa avec Maître Pedro, vicaire général et deux Pères Franciscains, Antoine de Casall

(1) Jean de Castro donna des ordres pour que l'ambassadeur du roi de Kandy et sa suite fussent magnifiquement traités; il choisit, pour mener à Kandy les troupes demandées par le roi, un gentilhomme de grand mérite, qui fut plus tard gouverneur de l'Inde, D. Antoine Monis Barreto; mais sa mission, et plus tard, celle de Georges de Castro, moins avisé et moins habile que lui, n'aboutirent pas, par suite de la trahison du prince qu'ils allaient secourir. Le temps de la conversion de l'île de Ceylan à la foi n'était pas encore venu.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 66.

(3) Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 66, n° 2.

et Jean de Villa de Conde, ses dispositions testamentaires.[1] Devant ces témoins, Jean de Castro déclara avec serment sur les Évangiles « qu'il n'avait rien détourné, à son profit, « des biens du roi et des particuliers; — qu'il n'avait jamais « reçu aucun présent de personne ; — que les fonds du gou- « vernement ne lui ayant pas été fournis à temps, il avait sou- « vent employé sa propre fortune au bien de l'état ; — que par « suite, il manquait pour le moment du nécessaire qui ne fai- « sait pas défaut à ceux qui vivaient à l'hôpital ; — qu'il « n'avait même pas de quoi acheter un poulet que lui avait « ordonné son médecin ; — que, dans ces conditions d'extrême « pauvreté, il les priait de vouloir, pendant les quelques jours « qu'il lui restait à vivre, pourvoir à son entretien aux frais « du public ou de la maison de la Miséricorde. »

Après sa mort, on trouva dans une armoire trois réaux, une discipline teinte de sang et les poils de la barbe que le défunt avait donnés pour caution à ses créanciers. Entre autres traits de sa fermeté et de son dédain pour les choses que recherchent les esprits vains et superficiels, on raconte le suivant. Passant un jour dans les rues de Lisbonne devant les vitrines d'un tailleur, il s'arrêta à la vue d'un habit de fine étoffe et de coupe élégante. « Pour qui est cet habit? » demanda-t-il au tailleur. « Pour votre fils, » répondit celui-ci. Jean de Castro mit aussitôt l'habit en pièces, disant : « Ce qu'il faut à mon fils, ce « sont des armes et non des habits d'efféminé. » Avant de quitter Lisbonne, il avait fait son testament; à la veille de sa mort, il n'eut pas à revenir sur ses dispositions testamentaires. D'autres gouverneurs s'étaient enrichis aux Indes ; après trois ans de gouvernement, Jean de Castro ne possédait que ses biens patrimoniaux[2].

Libre de tout engagement, après la mort de Jean de Castro, François songea à se rendre au cap Comorin. Il allait s'embarquer le 4 septembre, lorsqu'on lui annonça que quatre Pères, envoyés du Portugal, venaient d'aborder au port. C'étaient les

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, ep. 68.

(2) Cf. Freyre de Andrada, *Vita Joannis de Castro*, l. IV, n° 103.

PP. Gaspard Barzée, Melchior Gonzalvès, Baltazar Gago et Jean-François Fernandez. Cinq autres Pères, les PP. Antoine Gomez, Paul del Valle, François Gonzalvès, Manuel Vaz et Louis Froès, partis de Lisbonne, sur un autre vaisseau, en même temps que les premiers, allaient bientôt arriver. François se hâta d'envoyer aux nouveaux venus, avec des rafraîchissements, l'expression de la joie qu'il aurait à les voir. Il différa son départ pour la côte de la Pêcherie, afin de pouvoir les entretenir longuement et d'entendre le P. Barzée prêcher à l'église de Saint-Paul le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge[1]. Le 9, il quitta Goa et se rendit au cap Comorin, où il visita et encouragea les chrétiens et les Pères, donnant à tous l'exemple d'un zèle infatigable, d'une humilité et d'une charité qui le faisaient aimer et vénérer comme un père et comme un saint.

Il apprit qu'au Travancore, le P. François Enriquez, sujet à de violents maux de tête et contrarié dans ses ministères par le roi devenu hostile aux chrétiens, souffrait et paraissait

(1) Dans une lettre adressée aux Pères de Coïmbre, le P. Barzée raconte l'accueil affectueux et empressé qu'il reçut de Maître François : « Nous arri« vâmes à Goa le 4 septembre. Le P. Maître François s'y trouvait, près de « s'embarquer pour le cap Comorin. Informé de notre arrivée, il ne voulut « pas s'éloigner, sans nous avoir vus et avoir appris des nouvelles de la Com« pagnie. Dès que les vaisseaux furent fixés à l'ancre, il nous fit visiter et nous « envoya force rafraîchissements, avec prière de débarquer au plus vite, « parce qu'il avait grand désir de nous voir. Nous fîmes ainsi; et certes on ne « pourrait exprimer la joie que ressentirent nos âmes, en voyant la charité « du P. Maître François, et comme il louait Dieu, quand il nous entendait « raconter ou qu'il racontait lui-même le fruit que Notre-Seigneur, par le « moyen de la Compagnie, opère ici en tout lieu. Bientôt, le P. Maître « François m'ordonna de me préparer à prêcher à Saint-Paul, le jour de « Notre-Dame de septembre et me recommanda beaucoup de parler haut, « parce que la foule serait grande, à cause de ce qu'avaient dit de nous des « gens du vaisseau; mais je parlai si bas que l'on fut fort mécontent, « le P. François comme les autres; il ne m'avait presque pas entendu. « Il partit alors, me laissant ordre de m'exercer, de nuit, à parler dans « l'église du collège; ce que je fis jusqu'à ce que les Frères fussent contents « de moi. Dès lors, je me mis à prêcher et le peuple aussi fut satisfait. » Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 51, nº 10.

céder au découragement. Son cœur s'en émut vivement, et il lui envoya, pour compagnon et pour aide, le P. Baltazar Nuñez, avec cette lettre réconfortante et paternelle :

« Bien cher François Enriquez,

« Dieu notre Seigneur sait combien plus j'aurais de joie à vous « voir qu'à vous écrire, et combien plus j'aimerais à partager « vos travaux, tous entrepris pour l'amour et le service de Dieu « notre Seigneur, qu'à goûter le repos, la vie tranquille de ceux « qui ont sous la main tous les plaisirs du monde : de ceux-ci « l'on ne peut qu'avoir pitié. Les autres dont saint Paul disait : « *Quibus dignus non erat mundus,* ont un sort grandement « enviable. J'envoie où vous êtes Baltasar Nuñez : je le des- « tine à ce royaume de Travancore, afin qu'il vous y aide et « vous console en vos travaux, en attendant de recevoir de « Dieu notre Seigneur la vraie, l'éternelle récompense.

« Pour moi, je vais à Goa afin d'y plaider la cause de ces « chrétiens en une affaire que, Dieu aidant, j'espère élucider « et d'où je l'espère aussi, résultera la conversion de beaucoup « de païens. Recommandez la chose à Dieu : mes péchés, il est « vrai, sont grands et je ne mérite pas d'être son instrument, « en une œuvre qui intéresse à ce point son service; priez-le « néanmoins de vouloir bien, par un effet de son immense « bonté et de son amour infini, se servir de moi pour la pro- « pagation de notre sainte foi.

« Le P. Antoine (Criminale) ira bientôt vous voir. Si vous « souffrez de la tête, c'est que là où vous êtes, vous ne pouvez « travailler. Vous ferez ce que le Père vous dira, soit qu'il vous « retienne là, soit qu'il vous dise d'aller vous faire soigner à Goa.

« Ne vous désolez pas de voir que vous ne faites pas, sur ces « terres, autant de fruit que vous désireriez, à cause de l'atta- « chement du peuple à l'idolâtrie et de la malveillance du roi « à l'égard des convertis. Considérez plutôt que vous faites plus « de fruit que vous ne pensez, vu le soin et la diligence que « vous mettez à baptiser les nouveau-nés, à leur communiquer « la vie spirituelle. Ne voyez-vous pas que peu d'Indiens,

« blancs ou noirs, vont en paradis, si l'on excepte les enfants « de quatorze ans et au-dessous, qui meurent dans l'igno« rance du mal? Vous faites-donc, croyez-le bien, mon cher « François Enriquez, plus de bien que vous ne pensez. Que « d'enfants de ce royaume de Travancore, baptisés par vous « depuis votre arrivée, maintenant morts et en possession de la « gloire du ciel, n'auraient pas joui de Dieu, si vous n'eussiez été « là! Sûrement, l'ennemi de la nature humaine vous abhorre; « il vous veut loin de ces contrées parce que, vous parti, le « royaume de Travancore ne donnerait plus d'élus au ciel.

« Pour troubler et inquiéter les serviteurs de Jésus-Christ, « le diable a coutume de leur représenter, avec une intention « mauvaise, des services meilleurs à rendre à leur Dieu; il ne « veut cependant que les tirer du lieu où ils rendent des ser« vices moindres. Je crains bien que ce ne soit la tactique de « l'ennemi contre vous. S'il s'acharne à vous ennuyer, à vous « fatiguer, c'est pour vous jeter hors de ce pays. Il peut y « avoir huit mois que vous êtes sur cette côte : eh bien, par le « seul baptême des enfants, morts depuis, vous avez sauvé « plus d'âmes à Coulam et à la côte de Travancore que vous « n'avez fait en Portugal. Ayant donc, en si peu de temps, « sauvé sur ces côtes plus d'âmes qu'avant d'y venir, ne vous « étonnez pas que l'ennemi multiplie ses tentations, pour vous « en expulser et vous jeter là où vous ferez moins de fruit.... « Que Notre-Seigneur vous donne beaucoup de santé et de vie « pour son saint service. » [1]

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 67. — La date de cette lettre, dont nous possédons l'original, offre une difficulté pour le présent insoluble. Elle aurait été écrite et datée à Punicale et non à Cochin, comme le conjecture l'auteur des *Monumenta Xaveriana : « De Punicalle a XXII de Outubro »*. François y dit qu'il va partir pour Goa : « *En me parto para Goa » ;* là où il écrit il attend les Pères récemment arrivés à Goa : « *Os Padres, que este anno vierão espero cada dia por eles que am da vir a estas partes* ». De plus, dans cette lettre, il parle au P. Enriquez de l'envoi des PP. Cyprien et de Moralès à Socotora; et il ne lui dit mot de la rencontre qu'il a faite du P. Paul del Valle, à Cochin, ni des nouvelles que celui-ci lui a apportées d'Europe. D'autre part, le P. del Valle est arrivé à Cochin du 23 au 25 septembre, et

Après avoir écrit à Punicale cette lettre, datée du 22 octobre 1548, François partit pour Cochin, où il trouva le P. Paul del Valle, qui, conformément aux ordres reçus à Goa, se rendait au cap Comorin. Comme tous les Pères qui voyaient pour la première fois l'apôtre des Indes, le P. del Valle parle de lui avec grande admiration. « Quand nous arrivâmes à Goa, « écrit-il à Coïmbre, le 24 décembre 1543, notre béni Père « Maître François était au cap Comorin. Il plût à Notre-Sei- « gneur que, huit jours après notre débarquement à Goa, on « m'envoyât vers lui pour lui apporter les lettres de Portugal « et ensuite résider sur ces côtes. Parvenu à Cochin, ville à « cent lieues de Goa et à cent autres lieues du cap Comorin, « je l'y rencontrai.

« Ah! mes Frères, qui pourrait donc, mieux que ne le sau- « raient faire mes tièdes paroles, vous faire entendre la joie « que ressentit mon âme? Celui-là, oui, est un vrai serviteur « de Dieu, et jamais je n'en vis aucun de semblable à lui. « Frères, ceci est certain, à le voir seulement, sans qu'il vous « parle, on se sent animé d'un désir si pénétrant de servir « Dieu, qu'on n'en peut donner une idée. Sa bouche ne cesse de « redire : *Loué soit Jésus-Christ!* et, avec une telle ferveur, qu'à « l'entendre les cœurs s'enflamment.

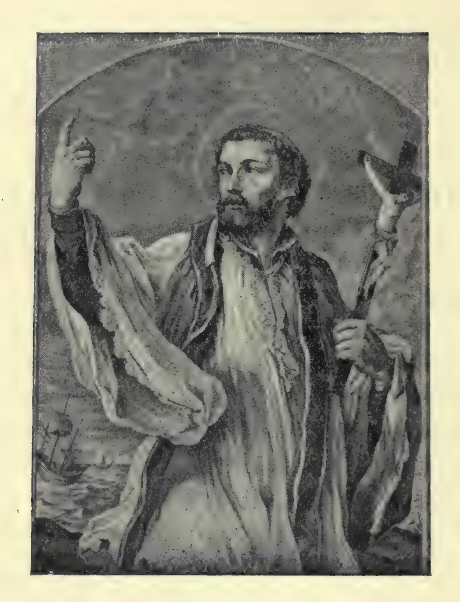
« Il passa, avec les Frères de Cochin, cinq jours, durant « lesquels nous ne le perdîmes pas de vue vingt heures. Il ne « peut se rassasier de poser des questions sur les Frères et sur « tout ce qui se fait en Europe. Il veut particulièrement qu'on « lui parle du P. Maître Simon, et du P. Ignace par-dessus tout. « Il m'interrogea aussi beaucoup sur le P. Estrada. Il va, le « cœur toujours très rempli d'amour. »

immédiatement après la date, on lit ces mots : « *Depois que viemos dellá* ». Comment expliquer ces paroles et admettre qu'après avoir écrit cette lettre à Punicale le 22 octobre, François a pu se trouver à Cochin du 23 au 25, rester cinq jours dans la ville, et arriver à Goa le 22 octobre, pour y signer une lettre adressée à Jean III (Cf. *Mon. Xav.* t. I, ep. 68), avec le vicaire général de Goa et deux Pères Franciscains. Nous possédons aussi l'original de cette dernière lettre. Comme on le voit, la porte est ouverte aux conjectures et aux suppositions.

Cinq jours après son arrivée à Cochin, François partit pour Goa désirant vivement voir le P. Antoine Gomez, envoyé aux Indes pour être recteur du collège de Sainte-Foi. Tout à coup, le bruit courut à Goa, que le P. Maître François était mort; chacun donnait à sa manière les détails de cette mort. Les Pères étaient dans les plus vives alarmes; ses amis les plus dévoués éprouvaient une tristesse inexprimable. « Quand « il nous en coûterait, disaient ces derniers, trente mille *cru-* « *zados*, nous le ferons canoniser »; et ils racontaient des miracles, de très grands miracles, dont ils avaient été témoins. L'arrivée à Goa des PP. Cyprien et Manuel de Moralès que François envoyait du cap Comorin à l'île de Socotora calmèrent ces vives alarmes et rassurèrent les esprits. Quelques jours après, l'apôtre abordait à Goa, où il était reçu avec des transports de joie d'autant plus vifs qu'un moment on l'avait cru perdu.

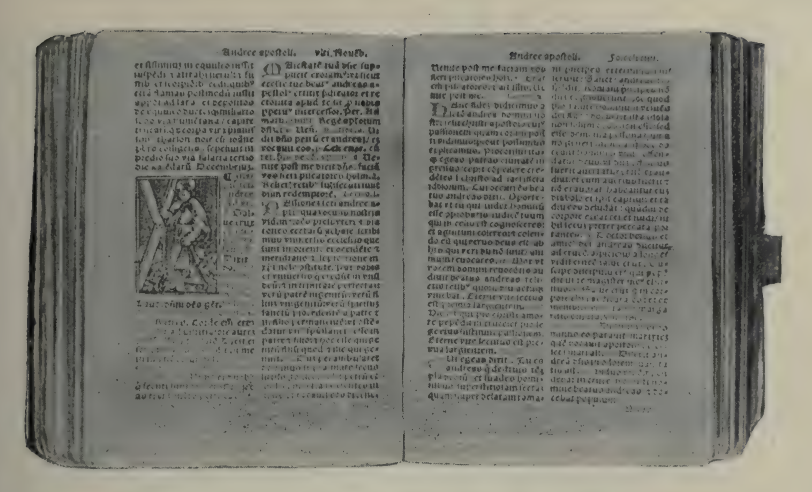
François ne revenait à Goa que pour en repartir bientôt et se préparer à l'exécution d'un grand projet qu'il avait conçu à Malacca, à son retour des Moluques, et qui, à cette heure, était arrêté dans son grand cœur d'apôtre. Il allait évangéliser les îles nombreuses et très peuplées du Japon récemment découvertes par les Portugais.

Signature de S. François Xavier
(22 octobre 1548)



Saint François Xavier
(Seghers)

LIVRE QUATRIÈME



Andree apostoli.

Andree apostoli.

Bréviaire de saint François Xavier, conservé à Nantes

LIVRE QUATRIÈME

1549-1551

CHAPITRE PREMIER

François se prépare à porter la foi au Japon. — Le Japonais Angero. — Caractère, mœurs et religion des Japonais. — L'apôtre va à Cochin, d'où, après avoir conféré avec le P. Villa del Conde, religieux de Saint-François et vicaire général, qui se rendait à Lisbonne, il écrit à Jean III, à saint Ignace et à Simon Rodriguès, pour leur faire connaître l'état de la foi dans les Indes et les mesures à prendre pour en assurer l'extension. Il leur fait part de sa détermination d'aller évangéliser le Japon. — Ses dispositions au sujet du P. Gomez et de quelques autres Pères. — Instructions qu'il laisse aux Pères résidant dans les forteresses. — Il s'embarque la semaine des Rameaux pour Malacca, où il aborde le 31 mai 1549.

DÉVORÉ par le zèle des âmes et n'aspirant, comme l'écrit aux Pères de Coïmbre le P. Nuñez, qu'à prendre à son compte les entreprises périlleuses, en laissant à ses frères les travaux plus faciles, François nourrissait, depuis son

retour des Moluques à Malacca, le projet d'aller porter la foi dans les îles du Japon. Dieu lui en avait inspiré la pensée et semblait lui en rendre l'exécution possible par la rencontre providentielle qu'il avait faite, à Malacca, d'un Japonais nommé Angero.

Angero était originaire de Cangoxima, ville maritime du Japon méridional, où il était marié. Pour des motifs qu'il ne fait pas connaître, il frappa à mort une personne; redoutant les poursuites de la justice, il quitta de nuit le sol natal pour se réfugier en Chine. Durant son voyage, il s'ouvrit au capitaine du vaisseau qu'il montait, sur la cause de sa fuite précipitée et des remords qui l'agitaient. Georges Alvarez lui parla de la religion chrétienne et de François Xavier, son ami, dont la réputation de sainteté était grande à Malacca et dans l'Inde.

Angero conçut le désir de connaître et d'entretenir Maître François, et même d'embrasser une religion dont il admirait la doctrine et qui lui promettait de calmer les angoisses de sa conscience. Avec Georges Alvarez, qui le traitait avec beaucoup d'égards, il poursuivit sa route jusqu'à Malacca. Il n'y trouva pas l'apôtre, occupé en ce moment à évangéliser les Moluques. Toutefois, il demanda le baptême au vicaire de la ville; mais, après l'avoir interrogé, celui-ci ne crut pas pouvoir déférer à ses désirs : car son mariage avec une païenne lui rendait la persévérance dans la foi, sinon impossible, du moins très difficile; d'autant que, dans sa patrie, il serait dépourvu de tout secours religieux propre à le soutenir[1]. Déconcerté dans ses desseins, Angero reprit le chemin du Japon. Arrivé dans un port chinois, il s'embarqua sur un autre vaisseau pour se rendre à Cangoxima, éloigné d'environ deux cents lieues. Mais, en vue de la côte japonaise une violente tempête assaillit le navire; le vent qui venait de terre le repoussait en pleine mer. L'obscurité ne permettait pas de voir en quel lieu on se trouvait; pendant

(1) Cette rigueur du vicaire de Goa fut providentielle : après avoir reçu le baptême, Angero serait immédiatement retourné dans son pays, et François n'eût pas eu en lui un précieux auxiliaire pour son apostolat.

quatre jours et quatre nuits les passagers, dans la plus cruelle angoisse, se virent en face d'une mort imminente. Enfin ils échappèrent au danger en revenant à leur point de départ. Profondément impressionné par le péril qu'il venait de courir, et toujours poursuivi par le désir d'être chrétien et de s'instruire dans la foi, Angero rencontra le Portugais Alphonse Vaz qui, le premier dans son pays, l'avait encouragé à aller à Malacca. Celui-ci fut étonné d'apprendre son retour de cette ville et la tempête qui le ramenait en Chine. Comme il allait partir avec un vaisseau pour cette destination, il engagea le Japonais à y venir avec lui. « Revenez à Malacca, lui dit « encore un autre Portugais, Laurent Botelho ; je crois que « vous y trouverez le P. Maître François. De là, vous irez « dans l'Inde, au collège Saint-Paul de Goa, où l'on vous « instruira dans la foi, et puis, quelque Père ira avec vous au « Japon. »[1] Ce conseil plût à Angero ; il se mit en route plein d'espoir.

A son arrivée à Malacca, il rencontra d'abord Georges Alvarez, qui s'empressa de le conduire à l'apôtre des Indes. Maître François se trouvait dans une église de la ville, occupé à célébrer un mariage. Il accueillit à bras ouverts Angero, et, comme celui-ci comprenait et parlait assez bien le portugais, il put l'entretenir plusieurs fois longuement et s'informer, dans les moindres détails, du caractère, des mœurs et de la religion des Japonais. François demanda à Angero si ses compatriotes se feraient chrétiens dans le cas où il irait au Japon. « Ils ne se « feront pas chrétiens tout de suite, répondit Angero. Ils vous « adresseront d'abord beaucoup de questions ; ils considère« ront vos réponses et ce que vous prétendez. Ils observeront « par-dessus tout si votre vie est conforme à vos paroles ; mais « si vous faites ces deux choses, si vous exposez bien la doc« trine, répondant à leurs questions, et si vous vivez de telle « sorte qu'on ne trouve rien à reprendre dans votre conduite, « expérience ainsi faite, le roi, les nobles, les gens éclairés se « feront chrétiens. Six mois y suffiront ; car c'est un peuple

(1) Cf. Lettre d'Angero à saint Ignace, *Selectæ Ind. epist.*, p. 166.

« qui ne se régit et ne se détermine que par la raison. »[1] Tous les marchands portugais, qui étaient allés au Japon et que François interrogea confirmèrent les appréciations d'Angero. Selon eux, s'il allait dans ces régions, il ferait plus pour le service de Dieu notre Seigneur que parmi les païens de l'Inde, les Japonais étant un peuple de grand sens. Angero paraissait au comble de ses vœux, auprès de l'apôtre, dont il admirait la charité et le zèle. Il assistait à toutes les instructions qu'il faisait sur la doctrine chrétienne et les résumait par écrit. Il allait souvent prier à l'église et dans son vif désir de bien connaître les vérités de la foi, il posait force questions à Maître François.

Avant de s'embarquer pour le cap Comorin, celui-ci le fit partir pour le collège de Sainte-Foi, en compagnie de Georges Alvarez, qui allait à Goa. Angero arriva au collège vers le 5 mars 1548, cinq jours avant Maître François. On l'y instruisit et, au mois de mai de la même année, le jour de la Pentecôte, il reçut le baptême à la cathédrale des mains de l'évêque, avec un serviteur qu'il avait amené du Japon et un autre Japonais envoyé de Malacca par Maître François. Cosme Anes voulut être son parrain et lui fit donner le nom de Paul de Sainte-Foi, sous lequel on le désigna dans la suite[2]. Les deux autres Japonais reçurent les noms d'Antoine et de Jean.

Les îles du Japon[3], objet des aspirations de l'apôtre, furent découvertes par des Portugais en 1542, l'année même

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 82, nº 17.

(2) Parlant de Paul de Sainte-Foi à saint Ignace, François écrit : « Paul, un « des trois Japonais venus avec moi l'an passé, de Malacca, vous écrit une « longue lettre. En huit mois, il a appris à lire, écrire et parler le portugais ; « il fait maintenant, et non sans utilité, les Exercices. Il dit des merveilles de « son pays. » Cf. *Ibid.*, ep. 71, nº 8.

(3) Le Japon était désigné sous différents noms par les habitants du pays : *les huit îles*, *Xingocu*, royaume des génies, des esprits, des *Kamis* qui donnèrent commencement au monde et de la race desquels procédaient les rois du Japon; *Yosocu*, royaume oriental, royaume du soleil. Les Chinois lui donnaient, dans un sens analogue, le nom de *Yego*, terme ou point de départ du soleil, de l'orient. Vulgairement les Japonais le nommaient *Tino moyo*, et, dans la langue littéraire, *Nifon* ou *Nippon*, principe, naissance du soleil. Les Chinois prononçaient ce dernier nom *Japuen, Jopuen;* les Portugais en tirè-

où François Xavier arriva dans les Indes. Antoine de Motta, François Zeinotto et Antoine Peixoto, qui allaient, sur une jonque, de Siam en Chine, furent jetés par une violente tempête sur les côtes du Japon et abordèrent à l'île de Tanega-shima, dans la mer de Sasuma. Des relations commerciales s'établirent, à la suite de cette fortuite découverte, entre les habitants du Japon et les marchands portugais, qui, de Malacca venaient faire le négoce dans les ports de la Chine.

Parmi les îles sans nombre du Japon, on en comptait huit principales. Les trois grandes, comprenant chacune plusieurs royaumes, étaient Nippon, Kiou-siou et Shikokou; les cinq autres : Sado, Oki, Avadji, Iki et Tsou-shima. Jusqu'en 1340, le Japon, divisé en soixante-huit provinces, était gouverné par un seul roi ou *daïri*, résidant à Méaco; elles étaient administrées par des vice-rois temporaires. A partir de 1340, les honneurs royaux furent seuls laissés, avec l'administration de Méaco, au daïri; le gouvernement effectif fut confié à un capitaine général ou connétable du royaume, ce qui amena, avec la faiblesse du pouvoir central, l'indépendance des vice-rois et d'inévitables guerres, tyrannies, brigandages et pirateries. C'était la situation du Japon, quand François Xavier entreprit de porter la foi dans ces îles.

Jusqu'à l'arrivée des Portugais, les habitants du Japon n'avaient eu de relations qu'avec la Chine et paraissaient ne point se douter qu'il existât sur la terre d'autres peuples. Adonnés surtout à l'agriculture, ils étaient de mœurs simples, d'un esprit très pénétrant, avec un grand désir de s'instruire, tant sur les choses de Dieu que sur les autres sciences.

Pour le fond, les Japonais avaient emprunté leur religion au peuple chinois; mais, peu à peu, des sectes nombreuses en avaient diversement modifié la doctrine[1]. Tous adoraient le

rent le nom de *Japan*. Ils avaient d'abord appelé ces îles *Ilhas dos Ladroens* parce que la mer y était infestée de pirates; de leur côté, les Castillans, sachant qu'elles renfermaient de riches mines d'argent les nommaient *Islas platarias*.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, nº 17.

soleil et la lune; cependant sur plusieurs points leurs croyances et leurs pratiques religieuses se rapprochaient sensiblement de la doctrine chrétienne. Les bonzes ou prêtres de la religion et ceux qui étudiaient pour le devenir vivaient dans des monastères. Plus avides de savoir, quelques étudiants allaient recevoir des leçons dans une grande école, située dans la région de Bandou, à Axicariga, où se trouvaient réunis, comme dans une sorte d'université, des maîtres réputés très habiles. L'objet principal de leur travail était d'apprendre les caractères chinois et japonais. Ils tâchaient de savoir ce qu'enseignaient les diverses sectes et quelque peu d'astronomie et de médecine. Angero racontait que le supérieur du *monastère* qui était le plus lettré, réunissait les étudiants et leur faisait une instruction, une sorte de sermon et disait à chacun d'eux de méditer, pendant une heure, sur ce sujet : un homme est à l'agonie; il ne peut plus parler; l'âme va se séparer du corps ; s'il pouvait parler à l'instant de cette séparation, de ce départ de l'âme, que dirait-il au corps? Et de même, que diraient ceux qui sont dans les supplices de l'expiation, s'ils revenaient à la vie présente? Puis, l'heure écoulée, le supérieur demandait à chaque étudiant les pensées et les sentiments qu'il avait eus durant la méditation; et s'ils exprimaient quelque bonne pensée, il les en louait; il les reprenait s'ils ne rapportaient que des choses insignifiantes. »[1]

Beaucoup de monde assistait aux prédications des bonzes, qui souvent arrachaient des larmes aux auditeurs. Le prédicateur avait un tableau représentant l'enfer et ses tourments; il le montrait au peuple. Angero se souvenait d'avoir entendu un de ces bonzes prêcher qu'un mauvais homme, une mauvaise femme font pire que le diable ne peut faire par lui-même; ce pire était de voler, de semer des calomnies et de commettre d'autres semblables péchés[2].

(1) Un recensement de la ville de Méaco fait en 1675 donne comme population 405,600 habitants. On y comptait pour le moins douze sectes différentes.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 82, n° 17.

Ces prêtres, grâce à leur austérité apparente et au célibat qu'ils gardaient, exerçaient une grande influence sur le peuple; mais leurs pénitences extérieures, leur grande réserve avec les femmes n'allaient pas sans un vice infâme que saint François Xavier leur reprochera publiquement.

Ces informations sur le Japon enflammèrent le zèle de l'apôtre et lui inspirèrent le vif désir d'aller évangéliser ces contrées qui lui promettaient une plus abondante moisson que les Indes. Toutefois, il l'avoue au P. Simon Rodriguès, il fut longtemps à se déterminer, à savoir s'il irait ou non au Japon. Comme à Saint-Thomas de Méliapour, avant de partir pour le pays de Macassar, il consulta Dieu dans la prière, et il eut, dit-il, dans l'intime de l'âme le sentiment que Notre-Seigneur voulait son voyage au Japon pour son service en ce pays. Il lui parut même que, s'il négligeait d'y aller, il serait pire que les infidèles de ces îles. « L'ennemi, ajoutait-il, se « donne bien du mal pour m'empêcher de faire ce voyage au « Japon. Qu'en appréhende-t-il? Je l'ignore. »[2]

Sa détermination prise, il la communiqua aux Pères de Goa, à l'évêque et à ses amis. Ceux-ci n'apprirent pas sans peine que l'apôtre allait quitter les Indes où il faisait tant de bien, où sa présence et ses exemples étaient si utiles, pour aller affronter, en des contrées inconnues, des dangers sans nombre. On tenta de le détourner de son projet; il y en eut même qui écrivirent dans ce but, mais trop tard, à Jean III, pour qu'il interposât sa royale autorité. Mais, dès que la volonté de Dieu était clairement connue de François, il n'était pas homme à revenir en arrière devant les observations les plus graves et les instances les plus pressantes. Il écrira de Cochin à Simon Rodriguès : « Tous mes amis sont stupéfiés de me voir entre-« prendre un voyage si long et si périlleux; moi, je suis con-« fondu de voir leur peu de foi. Les tempêtes de ces régions sont « il est vrai, les plus violentes que l'on ait encore observées; mais « Dieu notre Seigneur est le maître; il règne dans ces mers de la « Chine et du Japon. Les vents y sont redoutables, les écueils

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I. ep. 82, nº 8.

« nombreux, force vaisseaux y périssent; mais ces vents et ces « écueils ne peuvent rien contre la volonté de Dieu. Il y a tant de « pirates dans ces parages, ils sont si cruels, ils torturent de si « horribles façons, avant de leur donner la mort, ceux qui tom- « bent en leurs mains, les Portugais surtout, qu'il y a déjà de « quoi trembler. Mais Notre-Seigneur n'a-t-il pas tout pouvoir « sur ces pirates? Aussi ni eux, ni le reste ne me font peur. Ce « dont j'ai peur, c'est que Dieu notre Seigneur ne me châtie pour « être négligent à son service, pour m'être rendu inutile, inca- « pable de propager, au milieu des païens qui l'ignorent, la « connaissance du nom de Jésus-Christ. Les périls, les labeurs, « les épouvantes dont parlent mes amis, je les compte pour « rien; seule la crainte de Dieu me demeure, puisque ce que « les créatures ont de puissance redoutable ne s'étend pas au « delà de la limite que leur trace le Créateur. »[1]

Maître François prit les dispositions qu'il jugea opportunes, pour assurer, pendant son absence, la marche progressive des œuvres de la Compagnie dans les Indes. Les Pères Cyprien et de Moralès avec deux Frères reçurent leurs destinations pour Socotora. Il mit à la tête du collége de Sainte-Foi le P. Antoine Gomez, venu à Goa pour y remplir l'office de recteur; il envoya le P. Lancilotti à Coulam pour y fonder un collège où les Pères du cap Comorin, malades ou épuisés de fatigues, pourraient trouver le repos et les soins nécessaires à leur santé. Baltasar Nuñez était au Travancore avec le P. François Enriquez; le P. François Pérez et le F. Roch de Oliveira, à Malacca; au cap Comorin, les Pères Antoine Criminale, Henri Enriquez, Paul del Valle et les Frères Baltasar, Adam, Ambroise Nuñez et Manuel Rodriguez; auprès d'eux allait se rendre bientôt le P. Melchior Gonzalvès, pour être mis, peu après, à la tête du collège de Bacaïm que les religieux de Saint-François demandaient à remettre aux Pères de la Compagnie. Les Pères Jean de Beïra et Nuño Ribeiro travaillaient aux Moluques avec un Frère, et François comptait leur envoyer de Malacca le P. Alphonse de Castro. Enfin le P. Gaspard Barzée, que le

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 76, nº 2.

P. Gomez pouvait remplacer à Goa comme prédicateur, reçut ordre de partir pour Ormuz avec un Frère.

Au commencement de janvier, François s'embarqua pour Cochin où il s'agissait d'ouvrir un collège. Il y trouva le P. Franciscain Villa del Conde, vicaire général de Goa, qui se rendait à Lisbonne pour y plaider auprès du roi la cause des chrétiens de l'Inde. Avec ce zélé et saint religieux, il s'entendit sur les renseignements à donner et sur les demandes à présenter à Jean III, afin de mettre ordre aux abus qui se multipliaient et forcer les gouverneurs à s'intéresser à la diffusion de la foi dans les vastes contrées soumises à leur autorité.

Ce fut pour lui une occasion d'écrire à saint Ignace, à Simon Rodriguès et à Jean III, pour leur exposer l'état du christianisme dans les Indes, réclamer de nouveaux ouvriers aptes à en assurer les progrès rapides et leur communiquer son dessein arrêté d'aller porter la foi au Japon.

A saint Ignace il dit, entre autres choses : « Toutes ces nations « indiennes sont fort barbares, vicieuses et sans inclination « pour la vertu; pas de constance dans le caractère, nulle « franchise. L'apostolat y est encore rendu bien difficile par « les chaleurs excessives de l'été, par les vents et les pluies de « l'hiver; sans compter la difficulté des langues et les graves « périls où l'on se rencontre pour la vie du corps et pour celle « de l'âme.

« Grâces à Dieu, nous tous, vos fils, hommes de la Compa- « gnie, nous avons été bien gardés par sa providence et par « son admirable grâce; nous sommes agréés, aimés non seule- « ment des Portugais — des particuliers, des magistrats, des « des ecclésiastiques, — mais des païens eux-mêmes.

« L'ignorance est grande, chez les Indiens et les mahomé- « tans. Ce n'est donc pas le grand savoir qui est principale- « ment requis de ceux que vous enverrez ; mais il leur faut « beaucoup de vertu, surtout une parfaite chasteté, de la « prudence, du courage, une vraie humilité, puis des forces « corporelles.

« Le recteur que vous enverrez à Goa doit avoir deux « qualités surtout : l'obéissance, afin de se concilier l'amitié

« des magistrats et du clergé; qu'il soit ensuite, non pas grave « et sévère, mais affable et doux; par là, il s'attachera le cœur « de tous et en particulier des écoliers et de ses frères. La « Compagnie de Jésus n'est, ce me semble, qu'une compagnie « d'amour : loin de nous l'âpreté chez les uns, la crainte chez « les autres. Nul ne doit être retenu par force; bien au con- « traire, il faut rejeter, malgré eux, ceux qui n'ont pas les « vertus requises; et ceux qui les ont, c'est l'amour seul qui « doit les lier, vu surtout qu'ils ont à souffrir pour Jésus- « Christ Notre-Seigneur.

« Je crois pouvoir affirmer que la Compagnie ne saurait se « recruter ici, par l'admission de sujets indigènes; il faut donc, « sous peine de voir le christianisme s'éteindre, envoyer des « sujets d'Europe. En ce moment, des hommes de la Compa- « gnie vivent sur tous les points de l'Inde où il y a des chré- « tiens : quatre à Moluco, deux à Malacca, six au cap Comorin, « deux à Coulam, deux à Bacaïm, quatre à Socotora [1]; chaque « groupe a son supérieur. Ces contrées sont séparées les unes « des autres par de grandes distances; de Goa, Moluco est à « plus de mille lieues; Malacca, à cinq cents; le cap de Como- « rin, à deux cents; Coulam, à cent vingt-cinq; Bacaïm, à « soixante; Socotora, à trois cents.

« Dans ces pays, les Portugais ne sont maîtres que sur la « mer et sur les côtes; ailleurs ils ne possèdent que les loca- « lités où ils vivent. Les indigènes païens ont horreur du « christianisme; le labeur du moment est de protéger contre « eux ceux qui se sont faits chrétiens. Beaucoup se converti- « raient sans aucun doute, si les néophytes étaient bien traités

(1) Dans une seconde lettre datée du 14 janvier, François dit, non que les PP. Cyprien et de Moralès avec deux Frères sont à Socotora, mais bien qu'ils s'y rendront à la fin de janvier. De fait, ils n'y allèrent point. Changeant d'avis, François envoya le P. Cyprien à Saint-Thomas de Méliapour et le P. de Moralès aux Moluques. Ce ne fut qu'en 1563, dit le P. Valignani, que deux Pères allèrent s'établir à Socotora. Le P. Jean Lopès mourut peu après son arrivée, et le P. Gaspard Coelho, faisant peu de fruit parmi les mahométans de l'île, fut rappelé à Goa, pour être envoyé au Japon, où il mourut vice-provincial.



Musée de Vienne. Cliché Braun, Clément et Cie.

LES MIRACLES DE SAINT FRANÇOIS XAVIER

(Tableau de Rubens)

« par les Portugais ; mais, ils les voient méprisés ; aussi ne « veulent-ils pas se joindre à eux. Ne voyant moi-même aucune « nécessité à mon séjour dans l'Inde, sûr de trouver au Japon « des peuples avides de s'instruire et libres jusqu'à ce jour de « toute accointance avec les Juifs et les mahométans, j'ai « résolu de me rendre chez eux au plus tôt ; j'ai grande « espérance que nos travaux y porteront des fruits sérieux et « durables...

« Le Japon est à plus de treize cents lieues de Goa : il faut, « pour s'y rendre, passer à Malacca et toucher aux terres de « Chine. Les dangers sont grands sur ce chemin ; mais les « récits de Paul de Sainte-Foi[1], ou plutôt Dieu lui-même, « m'animent tellement, que je me sens prêt à affronter plus de « périls encore, pour semer l'Évangile sur le sol du Japon.

« Les Portugais ont, dans l'Inde, quinze forteresses : il serait « facile d'y établir des maisons de la Compagnie, si le roi « aidait à la fondation. Je lui en ai écrit, et aussi à Maître « Simon, à qui je dis de plus, que sa venue dans l'Inde, en « compagnie de nombreux ouvriers et prédicateurs, si vous « l'approuviez, ferait beaucoup de bien. Maître Simon jouit, « auprès du roi, d'une grande faveur, qui serait ici très utile à « la fondation des collèges et à la protection des chrétiens « présents et à venir. Je désire vivement que vous informiez « Maître Simon de votre volonté à cet égard. Le P. Antoine « Gomez m'a dit qu'il était tout disposé à venir avec de nom- « breux sujets du collège de Coïmbre : il en pourrait venir « d'autres de Rome ou d'ailleurs.

« Ce serait nous rendre grand service et faire, ce me semble, « chose agréable à Dieu, que de nous envoyer une lettre pleine « de conseils spirituels : par cette sorte de testament, vous « nous feriez part, à nous, vos moindres fils, des biens, des « trésors que vous avez reçus du ciel.

(1) Dans une seconde lettre, écrite deux jours après (ep. 72), François annonce à saint Ignace l'envoi d'un mémoire sur le Japon et ses habitants que lui a remis Paul de Sainte-Foi. Ce mémoire ne nous a pas été conservé, mais nous possédons une lettre qu'Antoine adressa à saint Ignace. Cf. *Selectæ Indiarum epistolæ*, p. 166.

« Fray Vincent m'a exprimé, de nouveau, le désir qu'il a de « confier aux Pères de la Compagnie son séminaire de Cran- « ganor : il veut que je vous en informe.

« Enfin je sollicite pour moi une grâce : qu'un prêtre de la « Compagnie célèbre à mon intention, une fois le mois, dans « l'église bâtie à l'endroit où, dit-on, S. Pierre fut crucifié[1]. « Veuillez aussi donner charge à quelqu'un de nous écrire ce « qui se fait dans les collèges d'Europe, quelles œuvres entre- « prennent les profès et autres membres de la Compagnie et « le fruit de ces œuvres. J'ai recommandé que les lettres venant « de Rome soient expédiées à Malacca, d'où elles me viendront « au Japon.

« Et vous, très vénéré Père de mon âme, comme si vous « étiez là présent à mes yeux, je vous en supplie les genoux en « terre — c'est à genoux que je vous écrit, — ne cessez pas de « me recommander à Dieu dans vos saints sacrifices et « oraisons, afin que, ma vie durant, il me donne de connaître « pleinement et de parfaitement accomplir sa très sainte « volonté — Votre moindre et plus inutile fils. »[2]

François engage le P. Simon Rodriguès à donner suite à son projet et à venir dans les Indes avec des Pères de Coïmbre en grand nombre, des prédicateurs pour les forteresses, des religieux médiocrement doctes, mais très vertueux et doués d'une vigueur corporelle capable de résister à beaucoup de travaux. Il lui annonce le départ, vers la fin du mois, du P. Cyprien, avec un prêtre et deux Frères, pour Socotora; à cette occasion, il lui dit « qu'il y a dans cette île un More qui y gouverne « contre toute raison et toute justice », sans autre droit que la force. Il y fait de grands torts aux chrétiens, dérobe leurs biens, s'empare de leurs filles, les maltraite de beaucoup d'autres façons. « Vous devriez, poursuit-il, en parler à son « Altesse, lui dire que, pour le service de Dieu et la décharge « de sa conscience, il ordonne de chasser les Mores de l'île, ce « qui se peut faire sans dépense aucune. Il suffit que la flotte

(1) Dans l'église de Saint-Pierre, sur le Janicule, *San Pietro in Montorio.*

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 71 et 72.

« qui va au Détroit, ait ordre de les expulser au retour; ils « peuvent être, tout au plus trente; ils ont pour toute forte- « resse, près du rivage, une sorte de baraque; mais ils inter- « disent aux habitants d'avoir aucune arme, ils les tiennent en « une vraie captivité. Pour l'amour de Notre-Seigneur, occupez- « vous de la délivrance de ces pauvres chrétiens. La flotte va « s'approvisionner d'eau à Socotora; qu'elle s'arrête un peu; « en huit jours, les Mores auront disparu de ce pays. C'est « pitié que d'y entendre les lamentations des chrétiens. Je « passai par là, il y a six ans, et je ne pus sans grande com- « passion voir les mauvais traitements qui leur étaient « infligés. Martin-Alphonse de Sousa, qui fut gouverneur de « l'Inde, pourra donner à son Altesse de très véridiques « renseignements. »

François annonça au P. Rodriguès que Cosme Anès restant seul administrateur du collège de Sainte-Foi, après la mort des deux autres fondateurs, Michel Vaz et Diogo de Borba, venait de remettre le collège entre les mains de la Compagnie[1].

Au sujet des gouverneurs et des divers agents de la couronne qui pressuraient les nouveaux chrétiens, entravaient le ministère des religieux et se désintéressaient du progrès de la foi dans les Indes, François parle à Jean III avec une liberté et une vigueur tout apostoliques. Il lui rappelle les nombreuses injustices, violences et rapines des gouverneurs des forteresses et des autres agents royaux. Il lui affirme que le roi de Ceylan est devenu un ennemi irréconciliable des chrétiens, et qu'en soutenant ce prince, comme il le fait, le roi de Portugal autorise les témoins de cette faveur à dire : Jean III possède les Indes, non pour y faire régner Jésus-Christ, mais pour y amasser de l'or, s'enrichir et enrichir les siens. « Ne comptez « pas, dit-il, sur l'effet de vos recommandations écrites aux « gouverneurs; ce ne sont pas des paroles qu'il faut, mais des « actes. Ayez quelque pitié des chrétiens du cap Comorin, sans « défense, depuis la mort de Michel Vaz, leur vrai père. » A plusieurs reprises, il lui rappelle la mort, le jugement,

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 73.

les peines de l'autre vie; « et, plaise à Dieu, ajoute-t-il, que « ce ne soient pas les peines de l'enfer. » A Jean III, comme à saint Ignace, François déclare que s'il s'enfuit au Japon, une des principales raisons de cette fuite est le dégoût et le désespoir que lui cause la vue de la mauvaise administration des Indes[1].

Ces plaintes amères, François les exprimait dans ses lettres au roi et à Simon Rodriguès avec une courageuse liberté; mais elles venaient aussi sur les lèvres et dans les lettres des religieux de Saint-François et de Saint-Dominique comme dans celles de l'évêque de Goa et de ses vicaires généraux. Nous les trouvons encore exprimées, avec non moins de tristesse et d'amertume, dans les mémoires de Correa, témoin oculaire de ces graves désordres. « Combien, écrit ce dernier à la fin de « ses longs mémoires, s'en retournent en Portugal, chargés « de vols, d'homicides, de crimes qui sembleraient impossibles à commettre, et je les vois se présenter devant le roi, sans « qu'on les châtie. Grand sera le compte que le monarque en « devra rendre à Dieu. Les gouverneurs vivant sans crainte, les « capitaines des forteresses, les juges, les administrateurs des « domaines et des finances sont encouragés à faire tout le mal « possible: pourvu que l'on rapporte force richesses en Portugal, « les pires crimes y sont glorifiés, les bonnes grâces du roi sont « acquises; il n'y a qu'à savoir distribuer quelque part le fruit « des rapines. La potence pour qui, s'il est pauvre, vole une « vieille couverture; pour ceux qui firent la conquête de l'Inde, « l'hôpital; pour les larrons qui nous viennent de l'Inde, rien à « craindre, et tout honneur, s'ils sont riches. Que de prodiges « pourtant Dieu n'opéra-t-il pas pour donner les Indes aux « Portugais et quel avenir leur était réservé, s'ils se fussent « toujours montrés justes et reconnaissants! Mais Dieu nous « châtie en Père; la décadence s'accuse de toutes parts. C'est à « nos grands péchés qu'est dû le triste état des Indes en cette « année de 1551. Que par sa grande bonté la sainte miséricorde « de Dieu me pardonne mes péchés. Amen. »[2]

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 75.

(2) Cf. *Lendas da India* par Gaspard Correa, t. IV, part. II, p. 729.

Après avoir traité à Cochin de la fondation d'un collège, François se rendit à Coulam, pour y préparer encore l'ouverture d'un collège, dont la direction allait être confiée au P. Nicolas Lancilotti. Puis il reprit le chemin de Goa, où il arriva dans le courant de novembre.

Dès le premier jour, il dut constater que le choix du P. Gomez comme recteur du collège n'avait pas été heureux. « Bon homme sans doute et bien doué pour la prédication, « écrit à saint Ignace le P. Lancilotti[1], le P. Gomez est telle- « ment ardent qu'il lui paraît que tous les ouvriers de la Com- « pagnie, dans les Indes, avaient à renaître, pour acquérir « une vraie intelligence de l'Institut. On eût dit que sa for- « mule était : *Recedant vetera, nova sint omnia,* à tel point « qu'au jugement de tous, il allait aux extrêmes. Ses pro- « cédés à l'égard des écoliers indiens ne furent pas meilleurs; « il se mit à leur fixer des heures d'oraison, de contempla- « tion, d'examen; et moi, qui vivais avec eux depuis plu- « sieurs années et les savais incapables de marcher dans « ces voies, je disais au P. Gomez : *Non est ponendum « vinum novum in utres veteres;* il faut, avec ces gens-là, « aller pas à pas; qu'ils soient chrétiens, c'est déjà beaucoup. « Mais il ne voulait pas m'écouter. Sur ce, par ordre de Maître « François, j'allai à Cochin. A peine étais-je parti, que les « écoliers indiens sautèrent par-dessus les murs de l'enclos et « s'enfuirent. »

La lettre que le P. Gomez écrivit, le 20 décembre, au P. Simon Rodriguès et où il lui expose ses vues ne fait que confirmer les appréciations défavorables du P. Lancilotti[2]. Maître François s'arrêta d'abord au parti d'enlever son office au P. Gomez et de l'envoyer à Ormuz chez les Perses; mais Cosme Anès, qui vivait en relations intimes avec ce dernier et qui espérait se ménager par lui les faveurs de Jean III, intervint et intercéda pour lui. Ne voulant pas déplaire à un fondateur du collège et à un ami dévoué aux Pères, l'apôtre céda à ses instances; il

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 134, n° 2.
(2) Cf. *Ibid.*, p. 55.

laissa le P. Gomez à la tête du collège, en mettant toutefois des limites à son autorité. Par la destination officielle qu'il avait reçue à son départ de Lisbonne, comme par sa position, le recteur du collège devait, en l'absence de Maître François, être investi de toute l'autorité d'un supérieur général sur les Pères vivant dans l'Inde. Maître François décida que le P. Gomez aurait charge de tous les écoliers indiens ou portugais, recouvrerait les rentes de la maison, tiendrait les comptes, distribuerait les offices, expulserait les élèves et imposerait des pénitences à son gré et sans contrôle de personne. D'autre part, le P. Paul de Camerino serait le supérieur de tous les Pères employés hors du collège dans la mission. Cette détermination était sage, mais, comme nous le verrons, elle ne devait pas obvier à tous les inconvénients. Le P. Paul reçut de vive voix à Goa, et de Malacca par lettre, des avis et des ordres précis pour s'acquitter de ses fonctions, seconder les Pères, les encourager et faire les changements qui lui paraîtraient utiles[1].

Avant de quitter Goa, Maître François rédigea des instructions pour les Pères qui avaient à résider et à exercer le ministère dans les villes où se trouvaient des forteresses. Les Portugais avaient de quinze à vingt forteresses dans les Indes. Ces avis, dont on conserve deux anciennes copies, ayant entre elles sur certains points quelques différences, sont au nombre de trente-sept. Voici les plus importants :

I. — Souvenez-vous de vous-même ; soyez en règle avec Dieu et avec votre conscience ; ainsi vous pourrez être d'un grand secours au prochain.

II. — Portez-vous avec empressement aux choses humbles et basses. Enseignez vous-même les prières aux enfants des Portugais et aux esclaves : cette charge ne la confiez pas à d'autres. Visitez les pauvres de l'hôpital, exhortez-les à se confesser et à communier; visitez de même les prisonniers et engagez-les à faire une confession générale, car beaucoup parmi eux ne se sont jamais confessés. Recommandez leur

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 151; epist. 78.

cause aux confrères de la Miséricorde, avec qui vous devez vivre en très bons rapports.

III. — Deux fois le jour, ou du moins une fois, examinez votre conscience; ne laissez jamais de le faire; que votre soin principal soit de vivre plus occupé de votre conscience que de celle des autres; car qui n'est pas bon pour soi, comment le serait-il pour les autres?

IV. — Avec tous, dans les entretiens, ayez bon et gai visage : rien de fâché, rien de triste; car si l'on vous voit triste ou irrité, beaucoup, par crainte, laisseront de mettre à profit votre ministère. Soyez donc toujours affable et bénin. Si vous reprenez, que ce soit en particulier et avec amour et bonne grâce, sans que celui à qui vous parlez puisse avoir l'idée qu'il vous déplaît.

V. — Autant que possible, ne recourez à qui que ce soit pour vos besoins et ne recevez rien de personne, à part de petits présents comme fruits et autres choses de peu de valeur, car si vous ne les receviez pas, on s'en offenserait. Des choses de valeur, ne les recevez pas; s'il vous vient abondance de présents en comestibles, envoyez-les à l'hôpital ou aux prisonniers ou à d'autres personnes. C'est une grande chose que de ne recevoir rien de personne. Croyez-moi, à qui reçoit, celui qui donne prend la liberté; je veux dire : quand vous êtes l'obligé de quelqu'un, vos paroles, à son endroit, n'ont plus autant d'efficacité qu'elles en auraient, si vous ne lui deviez rien; il nous en coûte de remplir le devoir de la réprimande envers qui nous oblige; nous n'avons pas de langue pour parler contre eux.

Vous rencontrerez force personnes vivant dans le péché qui rechercheront beaucoup votre amitié, ce n'est pas qu'ils désirent mettre à profit cette liaison pour leur âme; ils veulent s'en couvrir aux yeux du public et vous empêcher de parler de leur inconduite. Entre vous et ces gens-là, il devra être entendu que si vous répondez à leurs invitations ou acceptez leurs présents, ce sera à condition que vous les sermonnerez pour le salut de leur âme. Invité à leur table, allez-y, et en retour, invitez-les à se confesser; s'ils ne veulent pas s'aider de

vous pour le bien de leur âme, donnez-leur à entendre que vous ne pourrez pas accepter leurs invitations ou leurs présents.

VI. — Dès le premier jour, tâchez de savoir, de gens très vertueux, quelles sont les mœurs du pays, à quels trafics on s'y livre, afin de parler plus à propos en chaire ou au confessionnal, pour instruire ou pour reprendre.

VII. — Dans vos prédications ou entretiens, vous alléguerez des autorités le moins que vous pourrez. Parlez des choses intimes qui se passent dans l'âme des pécheurs tandis qu'ils vivent mal; parlez de la fin qui les attend; parlez des pièges de l'ennemi; dites des choses que le peuple entende et non pas des choses où il ne comprend rien. Si vous voulez faire beaucoup de fruit pour vous-même et pour le prochain, et vivre consolé, liez amitié avec les pécheurs, amenez-les à s'ouvrir à vous : là sont les livres vivants que vous devez étudier et pour bien prêcher et pour la consolation de votre âme. Je ne dis pas que vous ne puissiez quelquefois lire dans des livres écrits; par exemple, afin d'autoriser, par des textes de l'Écriture sainte, les remèdes que vous signalerez contre les vices et les péchés étudiés dans les livres vivants; comme aussi pour appuyer, par des textes de l'Écriture et des exemples de saints, ce que vous direz contre les vices.

VIII. — Que vos prédications soient aussi fréquentes que possible; c'est là un de ces ministères universels, d'où résulte le plus de fruit, et pour le service de Dieu et pour le bien des âmes. Gardez-vous de jamais faire de prédication sur des questions douteuses, des thèses controversées entre les docteurs; ne parlez que de choses fort claires et de doctrine morale. Attaquez les vices, plaignez-vous des offenses que l'on fait à Dieu, gémissez de la condamnation des pécheurs aux peines éternelles de l'enfer; parlez de la mort subite qui emporte les hommes pris au dépourvu alors qu'ils y pensent le moins; à propos de tel ou tel point, introduisez des colloques pathétiques entre le pécheur et Dieu; ou faites entendre les menaces de la colère de Dieu contre le pécheur : travaillez de toutes vos forces à remuer les passions dans l'âme

de l'auditeur, à lui inspirer la contrition, la douleur, à lui tirer des larmes; enfin, exhortez-le à se confesser et à recevoir le très saint Sacrement; ainsi faisant vous prêcherez avec fruit.

IX. — Dans vos prédications ou entretiens, pour ramener à Dieu des séculiers que l'injustice ou la corruption des mœurs retiennent enchaînés, il faut d'abord éveiller en eux le sentiment de la crainte, commencer par la frayeur des châtiments temporels qui atteignent la fortune et le corps, comme les tempêtes, les maladies; car après une longue habitude du péché, leur foi est si diminuée, que l'appréhension de ces maux est la seule qui les touche.

X. — Je vous recommande particulièrement de ne jamais reprendre dans vos prédications, quelqu'un qui, dans le pays, aurait autorité; ces reproches, faites-les leur en particulier, dans leur maison ou au confessionnal : ce sont là, en effet, des hommes fort dangereux; repris ainsi publiquement, au lieu de s'amender ils deviennent pires. Faites d'abord amitié avec eux; puis, vous les reprendrez et vous mesurerez la réprimande à l'amitié; selon que celle-ci sera grande ou petite, ainsi sera la réprimande. Ne les reprenez jamais que d'un visage joyeux; n'usez que de paroles de douceur et d'amour, jamais de rigueur. De temps en temps, embrassez-les, humiliez-vous devant eux, et cela, pour qu'ils accueillent mieux la réprimande. Si vous procédez avec rigueur, je crains bien que vous ne leur fassiez perdre patience et respect, et qu'ils ne vous deviennent ennemis : je parle surtout de personnes puissantes, de gens ayant autorité et richesse.

XI. — Lorsque de telles gens riches ou des commerçants viennent à vous pour se confesser, exhortez-les à faire d'abord, pendant deux ou trois jours, un retour sur leur vie passée, à se ressouvenir de leurs péchés, à les écrire même pour plus de sûreté. La confession faite, ne les absolvez pas tout de suite : différez deux ou trois jours, et proposez-leur de faire quelques méditations de la première semaine (des Exercices de S. Ignace), afin qu'ils considèrent et pleurent leurs péchés; conseillez-leur quelque pénitence, quelque discipline, pour s'exciter aux larmes; en même temps, faites qu'ils restituent ce qu'ils

doivent; qu'ils se réconcilient avec leurs ennemis et qu'ils s'éloignent des péchés de la chair et autres où ils sont enracinés. Tâchez qu'ils fassent cela avant de leur donner l'absolution, parce que, au confessionnal ils promettent beaucoup, mais ils exécutent peu : il sera donc bon qu'ils fassent avant de recevoir l'absolution, ce que, avant d'être absous, ils promettent.

Notez bien encore ceci : quand vous entendez des confessions de ce genre, n'ayez aucune sévérité, n'inspirez aucune crainte aux pénitents, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de dire leurs péchés. Parlez-leur, au contraire, de la grande miséricorde de Dieu; faites léger ce qui, en soi, est très grave, et cela jusqu'à ce que tous les péchés soient dits. Faites-y bien attention chaque fois que vous confesserez, parce que vous rencontrerez des personnes qui, ressentant vivement la confusion d'être tombées en certains péchés honteux, n'ont jamais osé les découvrir au confesseur. De tels pénitents, encouragez-les grandement, afin qu'ils disent leurs péchés. Dites-leur que vous en savez d'autres, plus grands que ceux qu'ils ont commis; faites léger tout ce qu'ils accusent; et encore, croyez-m'en, avec de telles personnes, pour leur aider à avouer des fautes que la honte et le démon les empêchent de confesser, il servira que vous leur disiez quelques-unes des misères de votre triste vie passée : tout cela, l'expérience vous l'apprendra.

XII. — Vous en rencontrerez — et plût à Dieu qu'ils ne fussent pas nombreux! — qui doutent au sujet des sacrements et surtout de l'Eucharistie : la cause en est qu'ils sont restés longtemps sans communier, et aussi à cause de leur séjour prolongé au milieu des infidèles; sans compter d'autres raisons. Comment n'auraient-ils pas des doutes au sujet de l'Eucharistie, en nous voyant, nous prêtres, vivre si différents de ce que nous devrions être? Obtenez de ces pénitents qu'ils vous manifestent toutes leurs imaginations, toutes leurs incrédulités, tous leurs doutes, puis excitez-les à croire fermement que le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie. Ce qui les aidera surtout à s'arracher aux péchés et aux erreurs, c'est de communier très souvent.

XIII. — Quand vous aurez à confesser des capitaines, des négociants, obtenez qu'ils vous exposent la manière dont ils procèdent dans leurs opérations commerciales : par là, vous verrez s'il y a des restitutions à faire. Sans cela, si vous vous contentez de leur demander : Avez-vous fait quelque tort? ils vous répondront : Aucun.

XIV. — Vous serez très obéissant au Père Vicaire. En arrivant, vous irez lui baiser la main, et cela, les genoux en terre. Vous lui demanderez licence de prêcher, confesser, enseigner et de faire les autres œuvres spirituelles. Pour aucun motif vous ne romprez avec lui. Travaillez fort à être son ami, comme aussi à lui donner les Exercices, ceux du moins de la pénitence ou de la *première semaine*, si vous ne pouvez obtenir davantage. Soyez également très uni avec tous les autres Pères ; pour rien ne rompez avec aucun d'eux, et donnez-leur les Exercices. Que s'ils ne veulent pas les faire tout entiers, obtenez que, pendant quelques jours, ils fassent, enfermés, ceux de la *première semaine*.

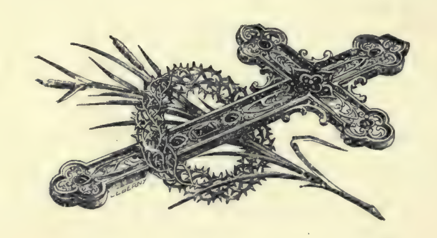
XV. — Au capitaine vous obéirez bien, vous humiliant fort devant lui. Pour aucun motif vous ne romprez avec lui, quand même vous lui verriez faire des choses très mal faites ; lorsque vous vous apercevrez qu'il est votre ami, alors, avec beaucoup d'amour, préoccupé des intérêts de son âme et de son honneur, vous lui direz avec beaucoup d'humilité et d'un visage gai, ce que, au dehors, on dit de lui. Cela vous le ferez, quand vous verrez qu'il en peut tirer profit et que d'ailleurs il se fait du bruit sur son compte. Il viendra bien des gens se plaindre à vous du capitaine et vous prier d'aller lui parler ; excusez-vous-en de toutes vos forces ; dites que vous êtes fort occupé d'affaires spirituelles ; que vous ne savez pas ce que vous gagneriez à lui parler, et que si le capitaine était homme à ne tenir compte ni de Dieu ni de sa conscience, bien moins ferait-il cas de vous.

XVI. — Vous vous occuperez de la conversion des infidèles, quand vous en aurez le temps. Souvenez-vous, pardessus tout, de ne jamais laisser un bien universel pour un bien particulier : ne laissez jamais la chaire pour le confes-

sionnal, ni l'enseignement des prières à l'heure marquée pour quelque autre œuvre utile à un seul.

XVII. — Si vous receviez quelqu'un pour être de la Compagnie ou que vous jugiez qu'il pourrait lui convenir, pour y servir Dieu, les épreuves et les mortifications auxquelles vous le soumettrez, une fois les Exercices achevés, seront : le service des malades de l'hôpital, le service des prisonniers de la Chaîne et celui des pauvres de la Miséricorde. Qu'il ne fasse rien d'étrange, rien qui donne au public sujet de risée ou de moqueries; tout au plus pourra-t-il mendier pour l'amour de Dieu, à l'intention des pauvres de l'hôpital et des prisonniers. Ces épreuves, vous les adapterez aux qualités des sujets et au degré de leur vertu, de peur qu'au lieu de leur être utile, vous ne les exposiez à périr ou à se décourager, jusqu'à ne savoir plus se mortifier en rien. N'omettez rien pour qu'ils vous découvrent leurs tentations; car c'est là un grand point pour ceux qui n'étant pas encore parfaits, tendent cependant à la perfection. Si vous vous montrez sévère, rigoureux, ils ne vous manifesteront rien [1]...

(1) Cf. Bibl. de Ajuda, 25, 1, f. 82; *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 150, p. 858-880; P. Cros, t. I, p. 429-437.





CHAPITRE DEUXIÈME

Les voyageurs s'arrêtent à Cochin, où ils prêchent avec grand fruit. — Arrivée à Malacca. François reçoit du Japon des nouvelles qui le confirment dans ses projets et ses espérances. — Avec le concours généreux du gouverneur de Malacca, il organise son départ. — Première messe du P. Alphonse de Castro. — Travaux apostoliques du P. François Pérez. — Dernières recommandations de l'apôtre aux Pères de Goa et des Moluques. — Lettres au P. Simon Rodriguès et à Jean III. — François s'embarque avec ses compagnons. — Incidents et dangers de la traversée. — Arrivée à Cangoxima. — Premiers travaux et premières conversions. — Lettre aux Pères de Goa. — Visite au vice-roi de Firando.

Dieu, qui atteint avec force d'une extrémité à l'autre et dispose tout avec douceur, avait suscité et confirmé peu à peu, dans le cœur de l'apôtre des Indes, la pensée et le désir d'aller porter le flambeau de la foi parmi les habitants du Japon plongés jusqu'alors dans les ténèbres de l'erreur. Par des voies mystérieuses, il lui avait amené de ce pays même des auxiliaires propres à le seconder dans sa généreuse entreprise. Avec une mystérieuse sagesse, il lui avait préparé, d'abord à Lisbonne, dans une modeste habitation de marchands, puis à Amboine, dans une rencontre fortuite de deux frères, deux apôtres, le P. de Torrès et le F. Fernandez, dignes tous les deux de partager ses héroïques travaux. Ensemble, sans se dissimuler les fatigues et les dangers qui les attendaient, mais pleins de confiance dans l'intervention divine, ils avaient

quitté Goa, ne soupçonnant pas, à cette heure, qu'ils allaient conquérir à l'Église ravagée en Europe par l'hérésie, une légion de croyants et de martyrs, et attacher, à la fin du XVIe siècle, un des plus beaux fleurons à sa couronne.

Passant à Cochin, ils s'y arrêtèrent, jusqu'au 25 avril et y prêchèrent avec tant de succès aux Portugais et aux indigènes, que le gouverneur demanda avec instance qu'on lui laissât le P. Alphonse de Castro, offrant, si on le lui accordait, de bâtir un collège.

Le 21 mai, François abordait au port de Malacca, où la foule des chrétiens avertis de son arrivée vint le recevoir avec les démonstrations de la plus vive allégresse.

En quittant Goa, l'apôtre avait annoncé la prochaine mort du gouverneur Garcia de Sa, successeur de Jean de Castro. Le gouverneur mourut le 6 juillet; Georges Cabral lui succéda[1].

Tout en se livrant comme toujours, là où il se trouvait, au ministère de la prédication et des confessions[2], Maître François s'occupa activement de préparer son départ pour le Japon. Dès son arrivée à Malacca, il avait reçu de ces contrées, par des lettres de marchands portugais, des nouvelles encourageantes. Ces lettres lui avaient appris qu'un grand seigneur japonais désirait être chrétien, et que, par un ambassadeur envoyé au gouverneur de l'Inde, il demandait des Pères pour recevoir d'eux les enseignements de la foi. Un trait rapporté par ces marchands venait confirmer encore les espérances de François sur la conversion du peuple japonais. Arrivés à un certain endroit, racontaient ces marchands, le seigneur du lieu leur avait donné, pour s'y loger, une maison abandonnée. Les gens du pays n'y voulaient plus habiter, parce que, disaient-ils, elle était hantée par le démon. Les Portugais s'y installèrent; mais bientôt ils se sentirent tiraillés par leurs

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 389a.

(2) Dans sa lettre du 5 novembre 1549, François rappelle aux Pères de Coïmbre une lettre où il leur avait parlé de ses ministères à Malacca avant son départ pour le Japon. Cette lettre ne nous a pas été conservée. Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 90, no 1.

habits. D'où venaient ces tiraillements? on avait beau regarder, chercher; rien ne paraissait fournir une explication naturelle de ces étranges manifestations : le trouble et la peur gagnèrent tous les habitants du logis. Pendant la nuit, un enfant qui se trouvait parmi eux, se mit tout à coup à pousser de grands cris. Tous les Portugais accoururent en armes, se croyant attaqués. On interrogea l'enfant sur la cause de ses clameurs; il répondit qu'il avait eu une horrible vision et que l'effroi lui avait fait crier au secours. Depuis, l'enfant planta des croix autour de la maison; à partir de ce moment le calme ne fut plus troublé. Les habitants de l'endroit avaient entendu les cris d'épouvante de l'enfant; ils en demandèrent l'explication; on la leur donna; ce fut alors que le seigneur du lieu leur apprit que la maison était hantée par le démon. Il s'informa à ce propos, s'ils connaissaient quelque moyen de chasser les démons? « Le meilleur, lui répondirent les Por- « tugais, c'est le signe de la croix. » Lorsqu'ils eurent vu mettre des croix dans la maison et au dehors, les habitants du pays firent de même[1].

François parla de son voyage au Japon à Pierre de Silva, gouverneur de Malacca et digne fils de Vasco de Gama. Celui-ci s'offrit aussitôt à le seconder avec un empressement et une générosité dont l'apôtre se montra dans ses lettres vivement touché et reconnaissant. Par amour pour lui et pour tous les Pères de la Compagnie, il voulut mettre un équipage portugais sur un vaisseau qui le mènerait au Japon avec ses compagnons; mais il ne trouva pas de navire qui pût aller en ce pays. Il fit donc appareiller la jonque d'un pirate chinois, païen marié à Malacca, qui accepta de conduire François. Pour s'assurer de sa fidélité, il lui fit signer l'engagement que s'il ne le menait pas au Japon, il perdrait sa femme et tous les biens qu'il possédait à Malacca. Le gouverneur pourvut, en outre, à ses frais, aux besoins de la traversée, et lui donna, pour être offerts en présent au roi du Japon, divers objets d'une valeur de *200 cruzados*.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 82, nº 6.

Alphonse de Castro dit solennellement sa première messe le jour de la Trinité. On alla le chercher en procession à la Miséricorde et on le ramena de même. Il eut pour parrains, le P. Vicaire et le P. François Pérez, en résidence dans la ville. Le P. Cosme de Torrès fit l'office de diacre et François prêcha. Le peuple, qui n'avait jamais vu à Malacca de solennité de première messe, fut ravi de la fête. Peu de jours après, le P. de Castro s'embarqua pour les Moluques avec les PP. Manuel de Moralès et François Gonzalvès.

Avant de quitter Malacca, François écrivit aux Pères de Goa, des Moluques, du cap Comorin, au P. Simon Rodriguès, à saint Ignace et à Jean III[1].

A tous il parle de son voyage au Japon, de ses espérances et de son inébranlable confiance en Dieu.

Dans ses lettres aux Pères de Goa, il confirme toutes les décisions qu'il avait prises avant son départ, au sujet des pouvoirs et offices confiés à Paul de Camerino et à Antoine Gomez. Il recommande particulièrement la charité, l'amitié, l'amour avec les Frères de l'ordre de Saint-François et de Saint-Dominique. « Gardez-vous, dit-il, d'avoir avec eux rien « qui les malédifie. J'espère que vous accomplirez toujours « ce devoir et que vous garderez, pour cela, en vos âmes, « beaucoup d'humilité. De temps en temps, vous les visiterez, « afin qu'ils connaissent en vous que vous les aimez, et que « le peuple, si ami des discordes, voie la charité que chez « vous, il y a pour tous. Je vous recommande, par-dessus « tout, de vous faire aimer de tous : pour cela il sera très utile « que l'on observe que chacun de vous est très humble, qu'il « règne entre vous une grande charité. J'insiste de toutes mes « forces sur cette recommandation. Que celui qui a charge des « autres, dans la maison, travaille plus à se faire aimer des « Frères qu'à s'en faire obéir.

« Du seigneur évêque vous serez toujours très grands amis, « et, en tout ce que vous pourrez, vous le soulagerez, prenant « part à ses travaux ; vous aurez toujours pour lui un sou-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 77-88.

« verain respect et une grande révérence, puisqu'il est le « prélat de toute cette église de l'Inde, à qui tous nous devons « obéir dans la pleine mesure de nos forces.

« Les obligations du roi à l'égard de ses sujets, la grande « obligation que nous avons au roi et aux Portugais de l'Inde « pour l'amour qu'ils nous témoignent, tout cela nous presse « fortement de veiller au salut de leurs âmes, bien que la « charité suffise à nous en faire un devoir et nous excite à « le remplir.

« Que Notre-Seigneur, par son infinie miséricorde, nous « donne de sentir dans l'intime de nos âmes sa très sainte « volonté, et aussi la force de l'accomplir parfaitement, « comme à l'heure de notre mort nous nous réjouirons de « l'avoir accomplie. »[1]

Plus loin, François parle avec admiration des travaux et du zèle apostolique du P. Pérez à Malacca. « Depuis mon « arrivée à Goa, je demeure tout émerveillé, tout saisi, à la vue « du grand fruit que le P. François Pérez fait en ce pays. Tous « les dimanches et jours de fête, à la cathédrale, il prêche « aux Portugais, aux esclaves, aux gens du pays. Une fois la « semaine, à Notre-Dame, il parle aux femmes sur les articles de « la foi. Chaque jour, à la messe, il enseigne le catéchisme « aux enfants; non content de cela, il confesse le plus qu'il « peut; de sorte que dans la vigne du Seigneur il n'est cer- « tainement pas oisif ou négligent. C'est un travailleur; le « temps lui manque pour dormir et manger. Elle ne l'atteindra « pas, ce me semble, la parole de Notre-Seigneur : *Quid* « *statis hic tota die otiosi?* On le trouve, en effet, toujours « occupé à travailler dans les âmes pour en arracher le péché et « y établir le service de Dieu notre Seigneur. Il y a un tel « concours à ses prédications, que la cathédrale ne suffit déjà « plus aux auditeurs. C'est un homme aimable; il plaît à tout le « monde; il est bien vu de tous, du gouverneur comme de la « ville entière; c'est en le voyant si zélé au service des âmes « que tous le chérissent. Pour moi, je me suis senti confus, en

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 78, nos 7, 8, 9, 11.

« considérant le bien si grand qu'avec l'aide de Dieu notre « Seigneur, faisait, dans ce pays, un homme d'une santé « misérable et continuellement souffrant. Tout le peuple « s'édifie à son sujet et profite si bien de ses leçons que six « Pères, occupés sans relâche à entendre les confessions, « auraient fort à faire, si grand est le nombre des pénitents. « J'ajoute que le P. François Pérez remplit encore, là où il « célèbre la messe, tous les offices d'un chapelain. Après cela, « je ne sais que dire, si ce n'est que tous, surtout ceux qui se « portent bien, ont sujet de s'humilier, en voyant les malades « travailler ainsi et opérer un tel bien dans les âmes.

« Roch de Oliveira enseigne à lire et à écrire aux enfants, et « il ne fait pas dans le pays un moindre bien, si grande est la « peine qu'il prend à les instruire. Il en a un grand nombre : « aux uns il enseigne la lecture et l'écriture, aux autres la « grammaire.

« Ces enfants sont tels, qu'on ne peut que rendre grâces à « Dieu notre Seigneur en les voyant modestes comme des « religieux. On n'entend jamais s'échapper de leur bouche « aucune parole grossière, pour petite qu'elle soit. Parmi les « nombreux et pieux exercices que Roch de Oliveira a pu « établir, il a obtenu qu'aux enterrements ses écoliers sui- « vissent en procession les religieux. Ils y chantent très « dévotement les litanies pour les défunts; c'est sur leurs « épaules que le corps est porté au cimetière. Tous savent « les prières; ils entendent la messe chaque matin, puis se « rendent à l'école. Dans l'après-midi, quand le P. François « Pérez a achevé d'enseigner le catéchisme, ils retournent à « l'école, où, la leçon finie, tous, à haute voix, récitent leurs « prières. Le contentement que ces œuvres me donnent est « incroyable; priez tous Dieu de les conserver et de les déve- « lopper pour son saint service. »[1]

A Simon Rodriguès, François fait entendre délicatement que l'homme de son choix, Antoine Gomez, ne s'était pas heureusement acquitté de sa charge. Après lui avoir longuement parlé

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, l. I, ep. 83, nos 1, 2.

de son voyage au Japon, de ses espérances et de sa confiance en Dieu dans une lettre qui devait être communiquée à saint Ignace, il ajoute : « Vous rendriez grand service à Dieu notre « Seigneur, si vous envoyiez une personne qui eût déjà exercé « l'office de recteur au collège de Coïmbre, ou qui fût capable « de l'exercer; une personne dont la conscience ne se troublât « pas à l'excès dans une telle charge, bien que, comme vous « le savez, l'office de commander soit très dangereux pour « ceux qui le remplissent sans être de grande perfection; une « personne qui sût, avec beaucoup de sens et de prudence, « veiller sur tous les Frères qui sont dans l'Inde, traiter, « comme il convient, avec les membres de la Compagnie, les « soutenir, compatir à leurs peines. Il est donc nécessaire que « vous ayiez éprouvé dans les charges ce religieux.

« Antoine Gomez a beaucoup de talent pour la prédication, « ses sermons font beaucoup de bien; mais il a moins de « qualités et pas autant que j'en désire pour avoir la charge « des Frères de l'Inde et du collège. S'il allait prêcher par les « forteresses, là, il rendrait beaucoup de service. Que ceux « que vous enverrez dans ces contrées, prédicateurs ou non, « soient personnes d'une vie et d'une vertu déjà bien éprouvées, « veillez-y pour l'amour de Notre-Seigneur; les rencontres, les « occasions de mal faire sont ici très nombreuses; aussi faut-il « pour l'amour de Dieu que les prédicateurs que vous nous « manderez, ne fussent-ils pas hommes de grande doctrine, « soient hommes de grande vertu; dans ces pays, on regarde « peu à la doctrine, mais beaucoup à la vertu. »[1]

François écrivit deux lettres à Jean III. Dans la première, il recommandait à sa Majesté le gouverneur de Malacca qui, avec tant d'empressement et de libéralité, avait favorisé son voyage au Japon; en terminant, il lui rappelait la mort et le jugement de Dieu qu'il aurait à subir. Trois jours après, il lui recommandait encore un homme de mérite, intègre et dévoué, Édouard Barreto.[2]

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 85.
(2) Cf. *Ibid.*, ep. 80, 88.

Enfin, de nuit, avant de s'embarquer, il traça sur une feuille, pour le Frère Jean Bravo, une courte instruction sur la manière de faire, tous les jours, les Exercices spirituels pour avancer dans la voie de la perfection : méditation pendant une demi-heure le matin; après la sieste, répétition, pendant une demi-heure, de la même méditation sur les mystères de la vie de Jésus-Christ, suivant l'ordre indiqué dans les quatre semaines des Exercices, en revenant chaque mois sur les mêmes sujets; — examen de conscience, le soir, avec les additions prescrites par saint Ignace; — après chaque exercice, rénovation des vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, pour prévenir et affaiblir les tentations; — obéissance exacte au supérieur, comme si le P. Ignace commandait; — manifestation de toutes les tentations au P. Spirituel; — enfin lutte généreuse contre les convoitises, par-dessus tout contre la vaine gloire, jusqu'à ce qu'il en soit venu à souffrir patiemment l'humiliation, à l'accepter volontairement, à s'en réjouir. « Sans cela, « ajoute le saint, vous ne seriez bon ni à vous-même, ni aux « autres, vous ne pourriez plaire à Dieu, vous ne persévéreriez « pas dans la Compagnie de Jésus. »[1]

La veille de la fête de saint Jean-Baptiste, 23 juin 1549, dans la nuit, François montait avec ses compagnons sur la jonque du pirate chinois et partait pour le Japon. Dans une longue lettre qu'il adressa le 5 novembre, de Cangoxima, aux Pères de Goa, l'apôtre raconte en détail les péripéties du voyage et la protection dont Dieu le favorisa pendant la traversée.[2]

Au départ, le temps était beau, le vent favorable; mais bientôt, le pilote parut ne plus songer à se rendre au Japon; il s'arrêtait sans nécessité à toutes les îles qu'on rencontrait. Deux choses contrariaient Maître François : d'abord on ne profitait point du beau temps et du bon vent; la mousson pour aller au Japon allait s'achever; on serait dès lors obligé d'hiverner en Chine et d'y attendre un an l'autre mousson; puis le pilote et l'équipage offraient des sacrifices à une idole

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 152.

(2) Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 90.

qu'ils avaient sur le navire; on ne pouvait les en empêcher. Ils jetaient des sorts et demandaient fréquemment à l'idole, s'ils pourraient ou non arriver au Japon, si les vents propices dureraient. A ce qu'ils disaient, les réponses étaient tantôt bonnes et tantôt mauvaises.

A cent lieues de Malacca, on toucha à une île[1] où l'on se munit de timons et d'autres pièces de bois nécessaires en prévision des tempêtes fréquentes dans les parages de la Chine. Après quoi, les païens qui montaient le navire offrirent des sacrifices à l'idole, la fêtèrent, l'adorèrent, puis, jetant leurs sorts, lui demandèrent s'ils auraient bon vent. La réponse fut que le vent serait favorable et qu'il ne fallait plus attendre. On leva l'ancre et l'on mit à la voile. La joie était dans tous les cœurs : les païens mettaient leur confiance dans l'idole qu'ils avaient placée à la poupe du navire; des chandelles allumées l'entouraient, du bois d'aloès brûlait devant elle répandant ses parfums; François et ses compagnons, de leur côté, se confiaient en Dieu, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils; pour son amour, pour son service, ils allaient propager en ces pays la foi.

Plus loin, les païens demandèrent encore à l'idole si le navire retournerait du Japon à Malacca : la réponse fut que le navire arriverait au Japon, mais ne retournerait pas à Malacca. On décida, dès lors, qu'on n'irait pas directement au Japon et qu'on hivernerait dans un port chinois. François se trouvait ainsi, non sans vive peine, à la discrétion du démon.

Arrivés sur les côtes de la Cochinchine, deux graves accidents survinrent en un jour. C'était la veille de la fête de sainte Madeleine. La mer était fort agitée; par négligence, on avait laissée ouverte la pompe du vaisseau. Passant par là, le Chinois Manuel, compagnon de Maître François, trébucha par le fait du roulis qui était très violent et tomba, la tête la pre-

(1) Le P. Lucena et le P. Garcia nomment cet endroit *Champié*. — Ciampa ou Tsiampa, ancien royaume qui, au XVe siècle, eut toute la Cochinchine sous sa domination.

mière, dans la pompe. On le crut mort, car la pompe était pleine d'eau. Il y resta longtemps. A grand peine on l'en retira évanoui. Il demeura plusieurs jours souffrant d'une large blessure à la tête; mais, Dieu aidant, il guérit.

On achevait de le panser, quand l'agitation violente du navire, causée par la tempête, fit tomber à la mer la fille du pilote; il fut impossible de l'en retirer, tant la tourmente était grande; elle se noya contre le vaisseau, sous les yeux de son père. Durant ce jour et la nuit qui suivit, les païens ne cessèrent de gémir et de pleurer; ils passèrent le temps, sans repos, à faire des sacrifices et des fêtes à leur idole, tuant force oiseaux et lui servant à manger et à boire. Ils lui demandèrent la raison de cette mort; la réponse fut que l'enfant ne serait pas tombée à la mer, si Manuel avait péri.

A la vue des outrages que ces idolâtries faisaient à Dieu, François, impuissant à les empêcher, demandait à Dieu la faveur de ne pas permettre de tels égarements chez des créatures faites à son image; s'il le permettait, qu'il voulût au moins ajouter aux peines des démons.

Cependant la mer s'apaisa; on leva les ancres et l'on prit, non sans tristesse, le chemin qui, en peu de jours, conduisit le navire au port de Canton[1]. Tous, pilote et mariniers, furent d'avis d'y passer l'hiver. Seuls, François et ses compagnons, s'y refusaient et menaçaient le pilote et l'équipage d'écrire au gouverneur de Malacca et de dire aux Portugais, qui se trouvaient dans le port, qu'on les avait trompés, en les menant à Canton, que le traité fait avec eux était ouvertement violé. Effrayés par ces menaces, les païens levèrent les ancres et se dirigèrent vers le port de Tchan-Tcheou, où un bon vent les conduisit en peu de jours. Ils allaient y entrer se proposant d'y passer l'hiver; car la mousson qui menait au Japon s'achevait. Mais un vaisseau leur apporta la nouvelle que de nombreux pirates se trouvaient réunis dans ce port et qu'il y avait grand danger à y pénétrer. Cette nouvelle, la vue à

(1) Canton (Kouang-tcheou-fou) ville et port de la Chine, capitale du Kouang-koung, sur le Tchou-Kiang, grande rivière, un des bras du Pé-Kiang.

une lieue de distance des navires de Tchan-Tcheou[1], firent changer le pilote de dessein : en ce moment, le vent donnait en poupe et ne pouvait le ramener à Canton, tandis qu'il était favorable à la navigation vers le Japon ; on fit voile vers cette dernière contrée. Ni le démon, ni ses suppôts ne purent ainsi arrêter la marche de l'apôtre du Japon. Le 15 août, fête de Notre-Dame, ils abordaient au port de Cangoxima[2] après une longue et pénible traversée, pendant laquelle Dieu les avait visiblement et continuellement assistés.

En descendant à terre, ils reçurent, dans la famille de Paul de Sainte-Foi, l'accueil le plus empressé. Le peuple et les autorités de l'endroit ne leur témoignèrent pas moins de bienveillance. Chacun s'émerveillait de voir des Pères du pays des Portugais. Loin de trouver étrange que Paul se fût fait chrétien, ils appréciaient grandement cet acte ; tous, parents et étrangers, le félicitaient d'être allé dans l'Inde et d'y avoir vu des choses qu'on n'avait pas encore vues au Japon. L'administrateur de la ville fit bon accueil à Maître François et à ses compagnons et leur désigna une maison pour y habiter[3]. Le vice-roi de la province de Satsuma résidait à cinq lieues de Cangoxima; Paul de Sainte-Foi alla lui faire visite; celui-ci le reçut avec honneur, le félicita de son voyage à Malacca et aux Indes, le questionna longuement sur le genre de vie et la puissance des Portugais. Paul lui rendit compte de tout. Il avait apporté avec lui une image de Notre-Dame, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Le vice-roi eut si grand plaisir à la voir qu'il s'age-

(1) Tchan-tcheou, ville et port très fréquenté de la province de Fou-Kien.

(2) Cangoxima (Kagoshima) ville maritime du Japon, dans l'île de Kiou-Siou, ancienne province de Satsuma, capitale du daimio de Satsuma.

(3) La dernière descendante des hôtes de saint François Xavier et de ses deux compagnons vivait encore à la fin du siècle. C'était une excellente chrétienne. En considération de sa vertu, de sa constance au milieu de toute sorte de persécutions, et pour reconnaître le bon accueil fait à l'apôtre du Japon par elle et par les siens, le P. Gaspard Coelho, vice-provincial, la fit venir à Nagasaki, où elle vécut quelque temps encore, entourée des soins de la Compagnie et des chrétiens. Elle fit une sainte mort et le vice-provincial veilla à ce que son enterrement fût des plus solennels.

nouilla devant elle, la révérant avec un profond respect; il ordonna à tous les assistants de faire de même. Il la montra à sa mère qui manifesta un désir extrême de la considérer. Paul revint à Cangoxima; peu de temps après, y arriva un gentilhomme chargé de faire prendre une copie de cette image, mais le projet fut ensuite abandonné. La mère du vice-roi fit demander qu'on lui donnât, par écrit, un exposé de la doctrine des chrétiens. François s'empressa de rédiger cet exposé, le fit traduire en japonais par Paul de Sainte-Foi et le lui envoya.

Le 29 septembre, fête de saint Michel, l'apôtre se rendit lui aussi, accompagné de Paul, auprès du vice-roi : celui-ci le reçut avec honneur, eut avec lui un long entretien sur les motifs de sa venue au Japon, sur les Indes, le Portugal, la doctrine qu'il enseignait. Il parut tout écouter avec un vif intérêt; en congédiant François, il lui dit : « Gardez avec soin « les livres où est écrite la loi des chrétiens. Si la loi de Jésus-« Christ est vraie et bonne, il faudra que le diable la subisse. » Peu de jours après, il donna toute permission de se faire chrétiens à tous ceux de ses sujets qui le désireraient.

La famille de Paul de Sainte-Foi fut des premières à embrasser le christianisme et à recevoir le baptême. D'autres Japonais suivirent cet exemple; bientôt, le nombre des prosélytes, qui demandaient à être instruits, devint considérable. Parmi ces nouveaux convertis, un Japonais, qui reçut au baptême le nom de Bernard, mérite d'être signalé. Il s'attacha à François, le suivit dans tous ses voyages et, comme nous le verrons, lui fut d'un grand secours dans son apostolat.

François eût voulu se rendre sans retard à Miako, capitale du Japon et résidence du roi et des principaux seigneurs du royaume; mais le vent n'était pas favorable; de plus, la guerre que se faisaient, sur le chemin à parcourir, plusieurs gouverneurs de province, rendait le voyage très périlleux. Il prit donc le parti d'attendre, à Cangoxima, la mousson d'avril et d'y travailler à la conversion des infidèles. La connaissance de la langue lui était indispensable pour se mettre directement en rapport avec les habitants. « Pour le moment,

« écrivait-il deux mois après son arrivée aux Pères de Goa, « nous sommes au milieu d'eux comme des statues : eux par- « lent et conversent beaucoup à notre sujet, et nous, pour « n'entendre pas leur langue, nous nous taisons, réduits que « nous sommes à nous faire petits enfants et à apprendre à « parler; plût à Dieu que nous imitions la pureté de cœur, « la simplicité des enfants. »[1] Dès son arrivée à Cangoxima, François s'adonna à l'étude du japonais; il y consacrait surtout les nuits. Le jour était en grande partie employé à entretenir, à l'aide d'un interprète, les nombreux curieux qui venaient le visiter et le questionner. Comme à la côte de la Pêcherie, il composa un résumé de la doctrine chrétienne qu'il fit traduire par Paul de Sainte-Foi et qu'il apprit par cœur. Il put ainsi, sans tarder, commencer son apostolat. Deux fois par jour, il se rendait sur la terrasse d'une des plus importantes bonzeries de la ville; là il récitait devant de nombreux auditeurs, le résumé des vérités de la foi qu'il avait rédigé dans ce but, et, à l'aide d'un interprète, y ajoutait des réflexions et des explications opportunes.

Les bonzes étaient fort nombreux dans la ville et aux environs[2]. François se mit en relation avec eux. Sans y être invité, il allait dans leurs monastères leur lire son résumé de doctrine et les inviter à lui poser des difficultés ou les interroger lui-même. Il eut surtout de fréquents entretiens avec le *todo* ou supérieur du principal monastère. Ce monastère était pro-

(1) Cf. lettre de Paul de Sainte-Foi aux Pères de Goa. Maffei, *Select. epist. ex India*, l. I, ep. 4, f. 11.

(2) François écrivait plus tard à saint Ignace : « Grand est le nombre de « ces sortes de religieux et de religieuses que l'on appelle bonzes et bonzes- « ses. Il y en a de deux habits, gris et noir; les bonzesses dépendent des « bonzes du même habit. Le nombre de ces bonzes et borzesses est telle- « ment considérable, qu'on ne le peut croire, si on ne l'a vu. Je tiens de « bonne source que tel petit roi a, dans ses États, jusqu'à huit cents de ces « monastères; chacun d'eux compte au moins trente sujets; et beaucoup « plus nombreux sont les monastères où vivent quatre, six, huit sujets. Du « reste, entre noirs et gris, division profonde : ceux-ci ne supportent pas « les noirs, qu'ils traitent d'ignorants et de fripons. » Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 100, n° 4.

priété du roi et bien renté; plus de cent bonzes y vivaient. Ce supérieur, très vénéré du roi et des seigneurs, était un vieillard de quatre-vingts ans, naturellement doux, affable. Maître François aimait à le visiter et celui-ci se montrait heureux d'entendre les vérités de la foi chrétienne, parce qu'elles lui semblaient tout à fait conformes à la raison. La secte à laquelle il appartenait, avait pour doctrine : « Naître et « mourir, c'est tout : il n'y a pas d'autre vie, ni châtiment des « mauvais, ni récompense des bons, ni créateur qui gouverne « l'univers. »

Les bonzes qui lui étaient soumis, consacraient une ou deux heures à la méditation, cent fois chaque année. Le sujet de leurs méditations, toujours le même, devait être cette pensée: « Il n'y a rien. » Ils méditaient ainsi pour étouffer les remords de la conscience. Durant leur méditation, ils se tenaient en une telle modestie, un tel recueillement extérieur, qu'on les eût dits en extase. Un jour François les trouva ainsi occupés; il demanda au supérieur : « Que font ces religieux ? » Souriant, celui-ci lui répondit : « Les uns calculent ce qu'ils « ont tiré de leurs paroissiens, ces mois passés; les autres « recherchent comment ils pourront faire pour se bien habiller « et se régaler; d'autres, comment ils pourront s'amuser. Pas « un ne pense à chose d'importance. »

Une autre fois, l'apôtre lui demanda : « Quel temps vous paraît « préférable ou de la jeunesse ou de la vieillesse à laquelle « vous êtes arrivé? — La jeunesse! répondit le supérieur. « — Pourquoi? — Parce que le corps est bien dispos et que « l'on peut faire tout ce que l'on désire. » François reprit : « Quand des navigateurs s'éloignent d'un port pour aller à un « autre, quel moment leur est meilleur; est-ce lorsqu'ils se « voient en pleine mer exposés à la tempête ou près d'aborder « au port vers lequel ils naviguent? » Le todo répondit : « Je « comprends fort bien; mais cela n'est pas pour moi, qui ne « sais pas vers quel port je navigue. Pour qui le sait et à qui « le port est ouvert, s'en approcher est le meilleur; mais moi « j'ignore où et comment j'aborderai. » François tenta, mais sans succès, de l'amener dans la voie qui conduit sûre-

ment au vrai port. Douze ou treize ans après, envoyé à Cangoxima par le P. Cosme de Torrès, le F. Louis de Almeida[1] alla visiter ce même todo du monastère de Fucuxoji. Celui-ci le reçut avec de grandes manifestations d'amitié et lui raconta ses entretiens avec le P. Maître François. « J'aurais « désiré, lui dit-il, savoir tout ce que venait prêcher au Japon le « P. François, mais faute d'interprète, je ne l'ai pu entendre. » Il ajouta : « Je voudrais mourir baptisé, mais la place, « que j'occupe, ma dignité, la vénération qu'on a pour moi « m'en empêchent. » Il lui demanda de lui donner secrètement le baptême. De Almeida lui fit comprendre que cette dissimulation n'était pas conforme aux obligations d'un vrai chrétien ; mais le todo ne put se résoudre à tout sacrifier pour Dieu et le salut de son âme. A l'heure de sa mort, il exprima de vifs regrets de n'avoir pas renoncé à tout pour obtenir le baptême.

Le F. de Almeida visita aussi non loin de Cangoxima le todo d'un autre monastère de bonzes qui se trouvait simple religieux dans le monastère que François Xavier allait visiter. Ce todo accueillit de Almeida avec les démonstrations de la plus vive joie. Il insista pour qu'il restât quelques jours au monastère. Les entretiens sur la doctrine des chrétiens se poursuivirent durant le jour et même pendant la nuit jusqu'à ce que, de part et d'autre, le sommeil et la fatigue y missent fin. Le todo avait étudié tous les livres de Xaca ; sa chambre était tapissée de haut en bas de rayons pleins de livres. Il dit un jour à de Almeida : « J'avais noté soixante-dix questions à vous « faire ; mais vos réponses aux trois principales m'ont telle- « ment désillé les yeux que je laisse les autres. Une seule « chose me tient en perplexité : j'ai vu et examiné plus de

(1) Depuis la venue et le départ du P. Maître François, les chrétiens de Cangoxima n'avaient pas vu d'autre missionnaire européen. Louis de Almeida, gentilhomme portugais, ami d'Édouard de Gama, avait fait au Japon les Exercices de saint Ignace, sous la direction du P. Balthazar Gago, en 1556. Il en sortit résolu à tout quitter pour le service de Dieu et le salut des âmes. Il employa sa fortune à d'utiles fondations et se voua aux plus humbles travaux de l'apostolat. Il mourut le 1er octobre 1583, dans sa cinquante-neuvième année.

« sept mille livres des lois de Xaca[1], imprimés en Chine ; ceux « qui les ont écrits n'avaient pas moins d'intelligence ni de « savoir que vous. Il faut cependant que je le confesse, telle « est l'efficacité des raisons sur lesquelles se fonde la loi de Dieu « que vous prêchez, qu'elles m'ébranlent; elles seules me « semblent exprimer la vérité, et je le vois mieux encore, lors- « que je les rapproche de ce que disent tous nos livres. » Il ajoutait : « Quand le Père Maître François était ici, bien qu'il « ne sût presque pas le japonais pour s'expliquer, mon intelli- « gence restait convaincue; combien plus maintenant, grâce « aux entretiens particuliers que nous avons, vous et moi, par « l'intermédiaire d'un interprète de ce pays si bien instruit « des choses que vous enseignez. »[2]

A la fin le todo conjura de Almeida de lui donner secrètement le baptême, promettant d'amener peu à peu à la foi les bonzes soumis à son autorité. De Almeida le revit une seconde fois, avant de partir de Cangoxima, mais il le trouva toujours attaché à sa charge et à ses honneurs et ne put lui conférer le baptême.

François se rendit à la forteresse de Ychicu, à six ou sept lieues de Cangoxima, pour y annoncer l'Évangile. La forteresse se dressait sur une hauteur, où l'on avait formé une série de dix boulevards, à une bonne distance les uns des autres, ayant chacun leurs fossés très profonds. On passait

(1) Xaca, philosophe chinois, qui s'attacha d'abord à promouvoir le culte d'Amida, un autre ancien sage de la Chine. Enhardi par ses succès, il s'attribua à la fin à lui-même tout ce qu'il avait dit et raconté d'Amida. De là des sectes qui tenaient pour l'identité d'Amida et de Xaca, et d'autres qui donnaient plus d'autorité et de mérite à Amida qu'à Xaca. Celui-ci avait exposé sa doctrine, souvent obscure et pleine de contradictions, dans un très grand nombre de livres écrits par lui ou sous sa dictée par ses disciples. Lui ou quelqu'un de ses disciples en composa un abrégé, sous le titre chinois de Fa-hoa-King ou en japonais Foke-kio, le livre de la fleur de la loi. Cette sorte de religion aurait été introduite au Japon vers l'an 804 de l'ère chrétienne, par Ko-bo-daï-sin, auteur du syllabaire japonais et l'un des plus célèbres propagateurs du bouddhisme dans cet empire. Le Foke-kio est vénéré par les bouddhistes comme la Bible par les chrétiens.

(2) Cf. Cros, t. II, p. 77.

de l'un à l'autre par des ponts-levis. Au centre était le fort principal, où résidait le commandant. François exposa la doctrine chrétienne et répondit aux questions qui lui étaient posées par le commandant de la forteresse et son entourage. Dieu avait réservé en ce lieu à l'apôtre un précieux auxiliaire, Michel, un vieillard qui était administrateur de la maison du todo, et qui, le premier, reçut le baptême des mains de l'apôtre. Michel apprit promptement les prières et les principales vérités de la foi; il se fit un devoir de les enseigner à tous les habitants de la forteresse à qui il administra lui-même le baptême. Seul, le todo demeura païen tout en permettant à sa femme, à ses enfants et à ses subordonnés de se faire baptiser.

Au milieu de ses travaux et de ses courses, François apprit, dans les premiers jours de novembre, qu'un vaisseau portugais venait d'aborder à Firando, à cent lieues environ de Cangoxima. En toute hâte, il se mit à écrire plusieurs lettres pour les porter lui-même aux marchands portugais et les faire ainsi parvenir à Malacca. Il écrivit aux Pères de Goa une très longue lettre qui devait être communiquée à tous les Pères des Indes et envoyée ensuite à Lisbonne et à Rome. A cette lettre il en joignit quatre autres : une pour les PP. Gaspard Barzée et Balthazar Gago, une autre pour les PP. Paul de Camerino et Antoine Gomez, une troisième pour le P. Gomez seul, et enfin une dernière adressée à Pierre de Silva, gouverneur de Malacca. Toutes ces lettres portaient la date du 5 novembre 1549. De leur côté, le P. Cosme de Torrès et le F. Fernandez écrivirent chacun une lettre; celles-ci ne nous ont pas été conservées[1].

Aux Père de Goa, François raconte tout au long les péripéties de son voyage de Malacca à Cangoxima et l'accueil qui lui avait été fait par la famille de Paul de Sainte-Foi, par l'administrateur de la ville, par le vice-roi de la province et par de nombreux Japonais qui s'étaient empressés de le visiter. Il parle ensuite du pays, du caractère, des mœurs et de la

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 92-94.

religion des habitants. « Dieu nous a fait la grâce, écrit-il, « de nous mener en un pays où les satisfactions à donner au « corps n'abondent guère. Les voudrait-on, la terre elle-même « se refuserait à les fournir. On ne tue pas d'animaux; on n'en « élève point pour en manger; on mange du poisson, du riz, « du froment, mais peu. La plupart se nourrissent d'herbes « variées qui abondent, de quelques fruits, car les fruits sont « rares. Ils se modèrent beaucoup pour le manger; un peu « moins pour le boire. Leur boisson est le vin de riz; il n'y a « pas ici de vignes. Or, les gens de ce pays se portent à mer- « veille; les vieillards y sont nombreux. Rien ne contente la « nature; mais les Japonais sont là pour prouver que bien peu « suffit à la sustenter. Notre santé est parfaite; plût à Dieu que « nos âmes fussent en aussi bon état!...

« A en juger par ceux avec qui nous avons traité, les Japo- « nais sont le meilleur d'entre les peuples découverts jusqu'à « présent; il me semble qu'il ne s'en trouvera pas d'autres « parmi les infidèles qui l'emporte sur eux. Ils sont d'un « commerce agréable, généralement bons, fort jaloux de l'hon- « neur qu'ils estiment plus qu'aucune autre chose. Ils sont « pauvres pour la plupart; mais ici la pauvreté ne déshonore « personne. J'ai vu chez eux une chose qu'on ne rencontre, ce « me semble, nulle part chez les chrétiens; les gentilshommes, « quelque riches qu'ils soient, rendent au gentilhomme pauvre « le même honneur qu'ils lui rendraient s'il était riche; pour « rien au monde, un gentilhomme n'épouserait une fille de « caste inférieure, quelques richesses qu'on lui assurât; ils « jugent que s'allier ainsi serait, pour eux, une perte d'hon- « neur; l'honneur, à leurs yeux, a plus de prix que les richesses.

« Ils se font mutuellement force courtoisies. Ils estiment « beaucoup les armes et comptent sur elles. Ils portent toujours « des épées et des poignards, le peuple comme les gentils- « hommes; le garçon de quatorze ans porte déjà son épée et « sa dague. Ce sont gens qui ne tolèrent ni injure, ni parole « de mépris. Ceux qui ne sont pas nobles respectent les « gentilshommes; ceux-ci s'estiment fort honorés de servir le « seigneur de leur région, ils lui sont très soumis; et cela,

« je crois, non par crainte du châtiment qu'il pourrait leur « infliger, mais parce qu'ils jugent ne pouvoir agir autrement « sans préjudice pour leur honneur.

« Jamais ils ne jouent, jouer pour eux est un grand dés- « honneur; puis les joueurs désirent le bien d'autrui, et, de « là à être larrons, il ne peut y avoir loin, à leur avis.

« Ils jurent peu ; quand ils le font, c'est par le soleil.

« Une grande partie du peuple sait lire et écrire : bonne « ressource pour leur enseigner en peu de temps les prières « et les choses de Dieu.

« Ceux qui sont mariés n'ont qu'une femme.

« Il y a peu de voleurs dans le pays, si sévère est le châti- « ment : pas un n'échappe à la mort. Le vol est grandement « abhorré parmi eux. De tous les peuples que j'ai vus, en ma « vie, chrétiens ou infidèles, je n'en ai pas connu qui fût aussi « irréprochable, sur ce point.

« Ils sont complaisants, affables, désireux d'apprendre. Ils « aiment beaucoup entendre parler des choses de Dieu, surtout « quand ils les comprennent bien.

« Ils n'adorent pas d'idoles à figure d'animal : la plupart « d'entre eux honorent d'antiques personnages, qui menèrent, « en leur temps, la vie de philosophe; ils croient à leurs « enseignements. Un grand nombre adore le soleil; d'autres « la lune.

« Ils se plaisent à entendre ce qui est conforme à la « raison. Il y a sans doute parmi eux des vices et des péchés ; « mais quand, par des raisonnements, on leur montre que ce « qu'ils font est mal fait, ils approuvent la sentence que la « raison porte contre eux.

« Les séculiers font moins de mal; je les trouve plus soumis « à la raison que ceux qu'ils tiennent pour leurs pères et qu'ils « appellent bonzes. Ceux-ci sont inclinés à des péchés que la « nature abhorre; ils ne le nient pas; ils le reconnaissent. Le « mal est d'ailleurs si public, si manifeste à tous, hommes « et femmes, petits et grands, que, pour être accoutumés à le « voir, ils ne s'en étonnent pas et n'en ont pas horreur.

« Ceux toutefois qui ne sont pas bonzes, ont plaisir à nous

« entendre condamner cet abominable péché; ils jugent que
« nous avons raison de dire combien sont mauvais et offensent
« Dieu ceux qui le commettent. Aux bonzes eux-mêmes nous
« disons, souvent, de ne pas faire de si honteux péchés : ils
« prennent cela pour des plaisanteries, rient et n'ont pas ver-
« gogne de s'entendre reprocher de telles vilenies. Le mal est
« à tel point passé en habitude que tous, bien qu'ils jugent la
« chose mauvaise, la voient sans étonnement...

« Parmi ces bonzes il y en a qui ont quelques dehors des
« moines : ils vont vêtus d'habits bruns; on dirait à les voir
« que tous les trois ou quatre jours, ils se rasent la tête et la
« barbe. Ils vivent très librement. Du reste, entre eux et les
« bonzes qui sont vêtus comme des clercs, il y a une haine
« profonde.

« Deux choses m'étonnent fort en ce pays : la première est
« de voir le peu de cas que l'on y fait d'abominables péchés :
« les anciens vivaient ainsi, ceux qui sont venus après les
« imitent; on s'est accoutumé à faire et à voir le mal. Voyez à
« quel point l'habitude de crimes contre nature peut vicier la
« nature; c'est ainsi que la continuité des actes d'une vie
« imparfaite éteint le sentiment et le goût de la perfection.

« Le second sujet de mon étonnement est de voir que les
« laïques, dans leur condition, vivent mieux que les bonzes,
« dans la leur. C'est manifeste, et cependant, chose éton-
« nante, les bonzes sont en grande estime; la cause de ce
« respect est, ce me semble, dans la rigueur de leur abstinence.
« Ils ne mangent ni de viande ni de poisson, mais seulement
« des herbes, des fruits et du riz, cela une fois le jour et d'une
« façon fort réglée. On ne leur donne pas de boisson fermentée.
« Vu leur grand nombre, ils ont des maisons pauvrement
« rentées. Si donc on les vénère tant, c'est, je crois, par ce
« qu'ils gardent cette continuelle abstinence; à quoi s'ajoute
« l'éloignement où ils doivent se maintenir, sous peine de
« mort, — en particulier ceux qui vont vêtus de noir comme
« les clercs — de tout commerce avec les femmes.

« Là ne sont pas les seuls égarements des bonzes, et les plus
« doctes, chez eux, vivent en de pires erreurs. La plupart

« sont ignorants et ne savent même que très imparfaitement « la doctrine de la secte qu'ils professent. Un certain nombre « étudient dans des écoles de la province; plus intelligents et « plus portés à l'étude, d'autres vont prendre des leçons à « l'université[1] de Miako qui compte, dit-on, cinq collèges « principaux. Il y aurait aux environs de Miako, cinq autres « universités importantes; chacune d'elles, assure-t-on, comp- « terait plus de trois mille cinq cents étudiants. La cinquième, « fort loin de Miako, s'appelle Bandou; elle est la plus renom- « mée du Japon; l'affluence des étudiants y est plus grande qu'à « aucune des autres. Bandou est une vice-royauté des plus « étendues et des plus importantes du pays; l'université est à « Axicansa. J'en parle, d'après ce qu'on m'en a dit et sans « l'avoir moi-même encore constaté.

« Tous les Japonais, laïques et bonzes, qui viennent nous « visiter ou que nous visitons, se plaisent à traiter avec nous. « Ils s'étonnent fort que nous soyons venus de si loin, du « Portugal au Japon, uniquement pour parler des choses de « Dieu aux infidèles et leur apprendre comment ils doivent « croire en Jésus-Christ pour se sauver; ils s'étonnent aussi « de nous entendre déclarer que, si nous venons, à cette fin, « c'est par l'ordre même de Dieu. »[2]

François exhorte les Pères de Goa et tous ceux à qui dans sa pensée est destinée cette longue et apostolique lettre à acquérir les grandes et solides vertus nécessaires aux apôtres, qu'ils aient à prêcher l'Évangile au Japon ou ailleurs : une

(1) Ces universités ne ressemblaient en rien pour l'organisation et la méthode d'enseignement à nos universités d'Europe. La plupart des étudiants étaient bonzes ou aspiraient à le devenir. On y apprenait les caractères japonais et chinois, ce qu'enseignaient les diverses sectes, quelque peu d'astronomie et de médecine; mais dans le mode d'enseigner, rien de méthodique et de rigoureux.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 90, n°s 12-19. — Valignani, *Del principio y progresso de la religion christiana em Japon; Relacion del reino de Nippon; Summario de las cosas de Japon.* Mss. Bibl. de Ajuda 25, 12; Bartoli; *Il Giapone.* Edit. Marietti Torino, 1825; Charlevoix, *Histoire du Japon.* Paris, 1754; Solies, *Histoire ecclésiatique des Isles et du Royaume du Japon.* Paris, 1627; Crasset, *Histoire de l'Église du Japon.* Paris, 1715.

confiance en Dieu sans mesure et inébranlable, un courage à toute épreuve, une humilité profonde, le mépris de l'estime et des vaines louanges des hommes, une obéissance qui ne connaît pas d'hésitation ; une haute estime pour les grâces et les dons, dont la miséricorde divine nous a et nous veut combler, enfin une mortification qui prépare le corps à toutes les privations, à tous les sacrifices. La lettre se termine par une exhortation pressante à pratiquer la charité, à s'aimer les uns les autres. « Je m'arrête enfin, écrit-il, mais sans pouvoir « achever de vous redire le grand amour que j'ai pour vous, « en général et en particulier. Si, durant la vie présente, les « cœurs de ceux qui s'aiment en Jésus-Christ apparaissaient « ouverts, mes très chers Frères, vous ne vous y reconnaîtriez « pas ; ce ne serait pourtant point que je n'aie, en effet, vos « images imprimées et dans le cœur et dans l'âme ; mais j'ai « de vous une si haute idée, et l'humilité vous en donne une si « basse, que difficilement, en effet, vous vous reconnaîtriez en « mon cœur.

« Je vous en supplie, aimez-vous les uns les autres d'un « véritable amour ; ne laissez pas naître d'amertume dans vos « cœurs ; dépensez à vous aimer une *bonne part de vos ferveurs ;* « qu'*une bonne part* du désir que vous avez de souffrir pour « Jésus-Christ s'emploie à vaincre, pour l'amour de lui, toutes « les répugnances qui empêcheraient de s'accroître en vous la « charité fraternelle. Jésus-Christ l'a dit, vous le savez, c'est à « ce signe que l'on reconnaît les siens : ils s'aiment les uns « les autres. »[1]

Dans les autres lettres particulières qu'il adresse à divers Pères de Goa, François donne des ordres et fait des recommandations. — Il donne aux Pères Barzée, Gago et Carvalho, l'ordre, en vertu de la sainte obéissance, de venir au Japon, en leur indiquant les moyens à prendre et la voie à suivre pour arriver promptement. « Deux bonzes, qui ont étudié « aux universités de Miako et de Bandou, vont se rendre à « Malacca ; s'ils allaient à Goa, qu'on leur fasse bon accueil,

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 90, n° 60.

« qu'on les loge chez des Portugais et qu'on s'occupe d'eux « comme moi-même je m'occupais, au collège, de Paul de « Sainte-Foi. Les Japonais veulent n'être conduits que par « amour; avec eux, point de rigueur. Si ces bonzes demeu- « raient à Malacca, que les Pères appelés au Japon viennent « pourvus de tout le nécessaire, non seulement pour eux- « mêmes, mais encore pour ces bonzes qui doivent leur servir « d'interprètes. Qu'ils arrivent pourvus en particulier d'habits « de drap de Portugal et de chaussures; car ici, nous mou- « rons de froid. — Que les Pères s'occupent, tous les jours, « à enseigner les prières; que le P. Antoine Gomez les « enseigne à la cathédrale ou dans une autre église; mais de « préférence à la cathédrale. S'il se trouve au collège des « prédicateurs, que ce soit eux qui enseignent la prière; ainsi « ils prêcheront d'exemple, et la bonne odeur de leur vie sera « la meilleure prédication. Dans cet exercice, ils parleront le « portugais que parlent les esclaves, comme je faisais moi- « même, quand j'étais à Goa.

A la fin de la lettre adressée au P. Gomez seul, François renouvelle la recommandation qui termine la grande lettre. « Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous prie de vous faire « beaucoup aimer de tous les Frères de la Compagnie, de « ceux qui sont à la maison, et, par lettres, de ceux qui sont « dehors. Je vous prie instamment de m'écrire avec détail sur « les choses de votre intérieur; vous savez bien que ce sera « une joie pour moi et un allégement de la grande sollicitude « en laquelle je vis. Entre beaucoup d'autres choses, je serai « heureux de savoir que tous les Frères de la Compagnie vous « aiment beaucoup, aussi bien ceux de la maison que ceux du « dehors; car il ne suffit pas à mon contentement de savoir « que vous les aimez; il faut que je sache qu'ils vous aiment. »[1]

Plein de reconnaissance pour le gouverneur de Malacca, Pierre de Silva, qui avait si généreusement secondé son voyage au Japon, il lui écrit pour le remercier. Il lui dit qu'à l'époque de la mousson, dans cinq mois, il compte se rendre

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 94, nº 13.

à Miako où résident le roi et les principaux seigneurs. Le gouverneur de Malacca n'a eu que l'intention de procurer l'accroissement de la foi, mais, en favorisant la venue au Japon des Pères, il aura assuré au roi de Portugal d'autres profits considérables. A deux jours de Miako est Sakai, port principal du Japon. Il se fera là, s'il plaît à Dieu, une factorerie de grand profit temporel. De tous les ports du pays, Sakai est le plus riche, celui où arrivent, en plus grande abondance, l'argent et l'or du royaume. François fera son possible, auprès du roi, pour qu'il envoie un ambassadeur se rendre compte, dans l'Inde, de la magnificence portugaise et observer quelles productions ou marchandises de ces pays manquent au Japon. A cette occasion, se traiterait, entre le gouverneur de l'Inde et le roi, la question de la factorerie. Puis, l'apôtre ajoute plaisamment : « Si vous aviez en moi « assez de confiance pour m'établir votre homme d'affaires « au Japon, je vous garantirais plus de cent pour un de « bénéfice sur les marchandises que vous m'expédieriez. Il « suffirait, pour cela, de donner tout aux Japonais pauvres « qui se feraient chrétiens. Voilà une opération de commerce « que jamais gouverneur de Malacca n'a entreprise. Le profit « est cependant assuré et sans risques à courir, puisque « Jésus-Christ lui-même, la chose est certaine, tient plus de « *cent* en réserve dans l'autre vie, pour qui, dans celle-ci, lui « aura donné *un*. J'ai peur de n'être pas agréé : un si gros « intérêt ne vous plaira pas, ce me semble. Là est le mal « des gouverneurs de Malacca ; ils ne tiennent pas à être si « riches. »[1]

Il lui annonce que le pirate chinois, qui l'a conduit sur son vaisseau au Japon, est mort à Cangoxima : « Il a été bon « pour nous pendant tout le voyage, ajoute-t-il; mais nous « n'avons pu être bons pour lui, car il est mort dans son « infidélité, et nous ne pouvons lui être bons depuis sa mort, « puisque son âme est dans l'enfer. »

Ces lettres écrites, François prit à pied, le chemin de

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 95, nº 7

Firando[1], dans le royaume de Hizen, à cent lieues de Cangoxima. Il était accompagné d'un interprète, et, sans doute aussi, des quatre Japonais, deux bonzes et deux gentilshommes, qui devaient s'embarquer pour Malacca, sur le vaisseau portugais.

(1) Firando (Hirado ou Firato), ville principale de l'île du même nom, sur la côte N.-O. de Kiousiou.



Parasol japonais de saint François Xavier,
conservé au Gesù de Rome.



CHAPITRE TROISIÈME

Reçu à Firando avec de grandes démonstrations de joie par les Portugais, François exerce auprès d'eux son ministère d'apôtre et visite le vice-roi qui se montre favorable aux chrétiens. — Il retourne ensuite, après un mois d'absence, à Cangoxima, tandis que peu après, quatre Japonais venus avec lui à Firando s'embarquent pour se rendre à Malacca. — Hostilité des bonzes de Cangoxima et interdiction par le vice-roi à ses sujets d'embrasser le christianisme. — Miracles opérés par François pendant son séjour à Cangoxima. — Avec le P. Cosme de Torrès, le F. Fernandez et le Japonais Bernard, il quitte Cangoxima pour se rendre à Firando. — De là, il part peu après pour Yamagoutsi et Miako, d'où il rentre à Firando. Fatigues, dangers et péripéties de ce long voyage.

FRANÇOIS fut reçu à Firando par les marchands portugais avec toutes les manifestations d'une vive joie. Sa réputation de grand apôtre et de saint dans l'Inde, sa présence inattendue en un pays si éloigné de Goa firent éclater ces transports d'allégresse. François mit à profit leur contentement, pour réveiller en eux l'esprit chrétien, leur prêcher, les confesser et faire disparaître toutes les causes de dissentiment qui pouvaient les diviser.

Il alla visiter le vice-roi de la province qui se montra favorable aux chrétiens[1] et permit aux Portugais de construire,

(1) Ce n'était, chez le vice-roi, que des dispositions politiques, inspirées par la présence des Portugais et par le désir d'entretenir avec eux des relations

près du port, une chapelle à leur usage; elle devait servir, dans la suite, à tous les marchands portugais qui viendraient aborder au port de Firando. François se hâta ensuite de regagner Cangoxima, d'où il était absent depuis un mois.

Quelque temps après, les quatre Japonais venus avec lui à Firando s'embarquaient pour se rendre à Malacca. Quand le mercredi matin, 2 avril 1550, le navire aborda au port de la ville et que les lettres de François eurent été remises au gouverneur et au P. François Pérez, des transports de joie éclatèrent parmi les Portugais. Pedro de Silva courut auprès du P. Pérez pour lui communiquer la lettre qu'il venait de recevoir de l'apôtre. « Il serait bon, lui dit-il, de faire une « procession d'action de grâces pour les heureuses nouvelles « que nous donne le P. François. » Non moins ravi que le gouverneur, le vicaire fut de cet avis; bientôt tout le peuple se rendit en procession à Notre-Dame-du-Mont, où le vicaire célébra une messe solennelle, pour rendre grâces à Dieu et à la Vierge Marie, sa Mère.

Les quatre Japonais furent reçus avec bonheur et logés dans la maison d'un Chinois chrétien. Beaucoup de Portugais de la ville les invitèrent chez eux, et, comme François le recommandait dans sa lettre, le P. François Pérez, avec le F. Roch de Oliveira, leur témoignèrent le plus vif intérêt et ne négligèrent rien pour les bien instruire des vérités de la foi. Tous les quatre demandèrent à recevoir le baptême et le reçurent le 15 mai, fête de l'Ascension, avec grande solennité. Le gouverneur voulut être leur parrain; il en fit vêtir deux; Pedro Gomez de Almeida fit habiller, à ses frais, les deux autres. Trois de ces Japonais retournèrent bientôt dans leur pays; le quatrième prolongea, quelque temps encore, son séjour à Malacca.

Cependant à Cangoxima, les conversions à la foi allaient croissant. Une centaine de Japonais avaient déjà reçu le

commerciales. En réalité, le vice-roi resta obstiné dans ses erreurs et se montra toujours ennemi du nom chrétien; tel fut aussi son fils qui plus tard exila d'un seul coup sept cents chrétiens, parmi lesquels se trouvaient les principaux gentilshommes du pays et de sa parenté.

baptême; d'autres, en nombre, se préparaient à le recevoir ou se montraient de plus en plus favorablement disposés à l'égard de la nouvelle doctrine. Craignant de voir leurs adeptes les abandonner peu à peu, les bonzes demandèrent au gouverneur d'éloigner de la ville François et ses deux compagnons. Celui-ci refusa de céder à leurs injonctions. Ils s'adressèrent alors au vice-roi, le menaçant, s'il ne les bannissait de ses états, de la vengeance et des châtiments des *Fotoques* et des *Kamis*[1] honorés dans la secte qu'il professait. Le vice-roi hésita d'abord; mais, cédant bientôt aux instances réitérées des bonzes, dans la crainte de perdre sa charge, il défendit, par un édit, à ses sujets de se faire chrétiens. Tout ministère, auprès des infidèles, devenait dès lors impossible pour François et ses compagnons. L'apôtre s'attacha à bien instruire et à confirmer dans la foi cent cinquante Japonais nouvellement baptisés, qui allaient se trouver, pour de nombreuses années peut-être, sans secours religieux, et exposés à la persécution. D'éclatants miracles opérés par le saint, durant son séjour à Cangoxima, contribuèrent aussi à les fortifier dans leur croyance.

Dès les premiers temps de son apostolat, à Cangoxima, raconte le P. Louis Froès,[2] François rendit la vie à la fille unique d'un homme riche de la ville. Comme ce père était à se désoler près du corps de la défunte, un des nouveaux chrétiens lui dit : « Il est arrivé ici, il y a peu de temps, des « étrangers de sainte vie. Recommandez-vous à eux et ils trou- « veront peut-être un remède à votre affliction. » Le père alla aussitôt au logis de Maître François et lui dit sa désolation. Celui-ci invita ses compagnons, qui se trouvaient là, à prier avec lui; quand ils eurent prié quelque temps, il dit au père affligé : « Consolez-vous, votre fille se porte bien. » Il ne lui

(1) *Fotoques*, anciens philosophes du Japon, réputés sages et honorés comme des divinités par les Japonais. *Kamis*, anciens philosophes et savants chinois, en particulier Xaca et Amida, également vénérés par les Chinois et les Japonais dans leurs temples.

(2) Cf. Froès Luiz S. J., *Hist. du Japon*, Ms. de la Bibl. de Ajuda 25, 14.

dit pas autre chose, de sorte que cet homme pensait : « Que « dit-il là? Ma fille est morte; je lui demandais un remède à ma « douleur; je suis venu en vain. » Il s'en retourna donc toujours affligé; mais, en entrant dans sa demeure, il y trouva sa fille vivante et toute la famille dans la plus vive joie. Transporté de bonheur et ne pensant même plus à Maître François, le père demanda à sa fille : « Que s'est-il donc passé, ma fille? » Elle répondit : « Quand j'eus rendu le dernier soupir, je « me vis entourée de gens d'une figure horrible qui voulaient « m'entraîner vers une fournaise épouvantable. Tout-à-coup, « deux hommes, de beau visage et de bel aspect, apparurent « là et mirent en fuite mes ennemis. » Alors seulement le père se ressouvient de Maître François et il lui amène sa fille. Or, dès que celle-ci fut en présence de l'apôtre et de ses compagnons, elle demeura un moment stupéfaite; puis elle dit à son père : « Les voilà les hommes qui m'ont délivrée. » Aussitôt, tombant à genoux devant François, le père tout en larmes, lui rendit grâces; celui-ci le releva et lui dit : « Remerciez Notre-Seigneur Jésus-Christ Sauveur des hommes! » Peu après, ce riche Japonais s'instruisit des vérités de la foi et reçut le baptême avec tous les siens. Le P. Froès, qui emprunte ce récit à un livre du P. Louis, ajoute : « Ayant connu le « P. Louis, je ne saurais douter qu'il n'ait bien vérifié toutes « choses avant d'écrire. »

Le P. Antoine de Quadros, provincial des Indes, écrit au P. Miron, provincial de Portugal : « Un Japonais m'a affirmé « avoir vu le P. Maître François opérer au Japon trois mira« cles. Il fit parler un homme muet, rendit l'ouïe à un sourd et « guérit un autre homme, à la fois muet et hydropique. »[1]

Mendez Pinto, qui se trouvait au Japon en même temps que Maître François, raconte les faits suivants :

Une femme avait un enfant hydropique et monstrueusement enflé. Elle le porta à Maître François, lui demandant de le guérir. Le saint le prit dans ses bras, et, le considérant avec compassion, il lui dit plusieurs fois : « Que Dieu te bénisse. »

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 189, nº 13.

L'enfant fut subitement guéri et François le remit en parfaite santé à sa mère.

L'apôtre fut appelé par un gentilhomme atteint de la lèpre, pour en être guéri. Retenu par quelque pressant ministère, il envoya auprès du malade un de ses compagnons, lui disant : « Demandez-lui s'il veut se faire chrétien, et s'il répond oui, « guérissez-le. » Le gentilhomme promit d'embrasser la foi, s'il était délivré de son mal ; il fut instantanément guéri et peu de temps après, demanda et reçut le baptême.

Un Japonais se mit un jour à tourner l'apôtre en dérision et à vomir contre lui des malédictions avec les plus violents outrages : « Que Dieu te conserve la bouche », lui répond le saint sans s'émouvoir. Immédiatement l'insulteur eut la bouche envahie par un cancer qui lui dévora peu à peu les chairs, amenant la corruption, les vers, avec une infection insupportable.

François confia à la sollicitude et au zèle de Paul de Sainte-Foi les nouveaux chrétiens de Cangoxima, et après avoir pris congé du vice-roi, il partit à pied pour Firando avec le P. Cosme Torrès, le F. Fernandez et le Japonais Bernard.

Paul de Sainte-Foi ne resta pas longtemps à la tête de la petite chrétienté de Cangoxima. Poursuivi avec acharnement par la jalousie et la haine des bonzes, il se vit contraint, peu de mois après le départ de Maître François, de quitter le Japon et de chercher un refuge en Chine, où il mourut peu de temps après. Les historiens ne s'accordent guère sur le genre de sa mort. L'un dit qu'il succomba à une douloureuse maladie, mais dans les sentiments chrétiens qui l'animaient à son départ de Cangoxima; Mendez Pinto rapporte qu'il tomba entre les mains de brigands qui le massacrèrent; enfin l'annaliste de Miako raconte que, réduit à un complet dénûment, il s'associa à des corsaires et périt de mort violente dans une entreprise coupable [1].

Sur son chemin, François ne manqua pas de s'arrêter à Ychicu, pour visiter les chrétiens de la forteresse et donner

(1) Cf. Cros, t. II, p. 95.

ses dernières instructions à Michel. Il avait déjà remis à ce dernier, par écrit, ce qu'il aurait à faire pour baptiser les enfants nouveau-nés : il lui avait donné aussi une copie d'un livre qu'il avait composé sur la vie et la passion de Jésus-Christ, avec les sept psaumes de la pénitence, d'autres prières et un calendrier. Il était entendu que, le dimanche, on se réunirait pour prier et lire quelque partie de la vie de Notre-Seigneur et que, le vendredi, on réciterait les sept psaumes. Avant de les quitter, François remit à chacun des chrétiens de la forteresse, pour les porter sur leur poitrine, sous forme d'*Agnus Dei*, enveloppés dans un sachet de soie, le *Credo* ou les saints noms de Jésus et de Marie, écrits de sa main. C'était une dévotion que François pratiquait lui-même. Ce culte des saints noms de Jésus et et de Marie, il le propagea si bien au Japon, que les chrétiens les invoquaient, en tous les périls ; les païens, pour les entendre ainsi faire, les imitaient et comme eux criaient : « Jésus ! Marie ! »

Michel demanda à François quelque objet qui pût servir à guérir les malades, car le pays manquait de médecins et de remèdes. Le Père lui remit une image de Notre-Dame et une discipline. En lui donnant l'image, il lui dit : « Mon fils, « voici un remède pour les âmes. Vénérez cette image de la « sainte Vierge, et lorsque vous ou d'autres désirez obtenir le « pardon de vos péchés, agenouillez-vous devant l'image et « priez Notre-Dame de solliciter pour vous ce pardon auprès « de son divin Fils. » Il dit ensuite, en lui remettant la discipline : « Ceci sera pour la santé des corps. Si quelqu'un, chré- « tien ou païen, était saisi de fièvres, vous lui donnerez ou il « se donnera tout doucement trois — d'autres disent cinq — « coups de cette discipline, en invoquant les saints noms de « Jésus et de Marie, et les malades seront guéris. » Pendant quatorze ou quinze ans que ce bon vieillard vécut encore, bien des malades vinrent auprès de lui, attirés par les heureux effets que d'autres avaient ressentis de ce remède et furent soulagés ou guéris de leurs infirmités. Michel observait fidèlement les recommandations de Maître François. Jamais il ne voulut frapper un coup de plus ni plus fort que n'avait dit le

Père, ni permettre aux malades de se frapper autrement : « Ce « serait, déclarait-il, s'exposer à augmenter le mal au lieu de « le guérir. » Il vénérait ces deux objets comme des reliques et portait la discipline sur sa poitrine. Il disait à son fils, appelé comme lui Michel : « Si nous changeons de résidence « et que je n'aie pas, à cause de ma vieillesse, la force de « porter dans les mains l'image de Notre-Dame que le « P. François me donna, vous me la suspendrez au cou, pour « l'avoir sur la poitrine ou sur le dos, afin que je ne m'en aille « pas sans elle. »

Douze ans après la dernière visite de François, lors de son voyage à Cangoxima, le F. Louis de Almeida vint passer quelques jours au milieu des chrétiens de la forteresse, pour les instruire et les exciter à la pratique de leurs devoirs religieux. Les chrétiens y étaient au nombre de soixante-dix et y vivaient en une paix et une concorde admirables; on eût dit un couvent. Ils s'étaient fait une chapelle bien décorée, avec un rétable où était représenté le mystère de la Visitation.

Une seule chose les attristait, c'était de voir que le commandant de la forteresse n'était pas chrétien. Sa femme surtout s'en affligeait et ne cessait de prier pour que l'heure de la conversion arrivât. Le F. Louis de Almeida lui demanda pourquoi il ne recevait pas le baptême; le commandant répondit : « Si je n'étais pas convaincu que votre loi est la véritable, je « ne la laisserais pas suivre à ma femme et à mes enfants. Je « n'adore aucun Dieu, si ce n'est le vôtre; je recours à lui « en toutes mes nécessités. Je ne me déclare pas encore « publiquement chrétien, en considération du seigneur vice- « roi; mais j'espère que Dieu y pourvoira et que je pourrai le « faire, avec l'agrément du vice-roi. »

François avait passé un an à évangéliser Cangoxima et ses environs. Accueilli une seconde fois avec bienveillance par le vice-roi de Firando, il s'adonna, dès son arrivée avec ses compagnons, au ministère de la prédication. Ils allaient, tous les jours, plusieurs fois, aux carrefours et sur les places publiques, réunir les curieux, ou chez des gentilshommes qui les invitaient; ils y lisaient ou récitaient l'exposé, en japonais, de la

doctrine chrétienne. Le F. Fernandez, déjà suffisamment au courant de la langue du pays, et le Japonais Bernard servaient d'interprètes au P. François et au P. Cosme de Torrès pour les explications qu'ils jugeaient bon de joindre au texte. Après la tombée du jour, ils entretenaient, dans leur modeste habitation, les habitants de la ville qui venaient leur poser des questions sur l'objet de leur enseignement. Quelques-uns de ces visiteurs ne tardèrent pas à demander le baptême.

Cependant François n'oubliait pas son projet de se rendre à Miako, pour se présenter au roi de tout le pays et en obtenir la pleine liberté de prêcher l'Évangile, au sein même de sa capitale et dans tout son royaume. La guerre que se faisaient entre eux les vice-rois de plusieurs provinces ne lui permettant pas de suivre, sans s'exposer à de graves et nombreux périls, la voie directe de Firando à Miako, il résolut de se rendre, par un chemin détourné, à Yamagoutsi, capitale du royaume de Nangati. Il laissa le P. Cosme de Torrès à Firando et partit pour Yamagoutsi avec le F. Jean Fernandez et le Japonais Bernard. Jean Fernandez et d'autres témoins ont raconté, avec détail, les fatigues et les péripéties du long voyage des deux apôtres.

On était à la fin du mois d'octobre 1556. Les grands froids de l'hiver commençaient à se faire sentir; la neige tombait. Le voyage se faisait par terre et par mer. Sur mer, les pirates étaient partout et souvent, afin d'échapper à leurs regards, il fallait demeurer à fond de cale des embarcations. Allant par terre, les peines et les difficultés augmentaient. En deux besaces, comme celles des Frères mendiants, les deux voyageurs portaient tout leur bagage : un surplis, trois ou quatre chemises, et une vieille couverture qui servait à tous deux la nuit. On ne trouvait pas, en effet, de lit dans les hôtelleries du Japon; c'était beaucoup si on leur prêtait quelquefois une natte de paille et un oreiller de bois. Arrivant le soir, transis de froid et affamés à ces auberges, ils n'y trouvaient souvent rien, pas même un abri quelconque. D'autres fois, par l'effet de la rigueur du froid, leurs jambes s'enflaient; ils tombaient dans les mauvais sentiers des montagnes. Pauvres,

mal vêtus, étrangers et reconnus tels, ils étaient, en certains endroits, mal accueillis, hués par les enfants et même poursuivis à coups de pierre. Parfois les hôteliers, les voyant si misérables, leur fermaient leur porte. Force leur était alors de se réfugier, pour y passer la nuit, sous un des hangars où s'abritaient les premiers venus, et de recourir à leur provision unique, au petit sac de riz grillé qui pendait à la ceinture de Bernard.

Ils arrivèrent ainsi à Facata, ville marchande très peuplée du royaume de Chicugen. François alla visiter un grand monastère de bonzes de la secte des Tchinzei qui n'admettent que la vie présente; leur vie était notoirement abominable. S'imaginant que le Père venait de Tengicu, au royaume de Siam, d'où pensaient-ils leurs dieux étaient venus, ces bonzes le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et l'amenèrent à leur supérieur. Celui-ci l'accueillit avec plaisir et lui fit servir quelques fruits. Mais, dès les premiers moments, l'apôtre éleva la voix et en termes très durs, reprocha au supérieur et aux autres, l'abominable vice qui régnait parmi eux; il leur reprocha encore de laisser entendre au peuple qu'il n'y avait rien après cette vie, de le tromper une fois de plus, en l'exhortant à faire, pour les morts, des offrandes, dont ils étaient seuls à profiter. Les bonzes étaient stupéfaits. Jamais ils n'avaient vu quelqu'un leur adresser de si dures réprimandes. Quelques-uns, il est vrai, riaient, en entendant ces véhémentes objurgations, mais les autres étaient interdits; pas un ne proférait une parole de dénégation ou d'excuse. François les laissa à leurs impressions diverses et reprit aussitôt la route d'Yamagoutsi.

Les cinq ou six journées de marche qui suivirent le départ furent des plus pénibles. Encore Maître François ajoutait-il aux fatigues des chemins une mortification volontaire et continuelle, jusque dans sa manière de faire oraison en marchant. Méditer, contempler, lui était chose si familière que, franchissant des montagnes et des vallées couvertes de neige, rien ne semblait lui être une occasion de distraction. Tout le temps de son oraison, il tenait les yeux baissés ou levés au ciel, ne

détournant le regard d'aucun côté; il tenait les bras et les mains immobiles : les pieds seuls se mouvaient paisiblement; ainsi donnait-il souvent de ses pieds nus contre les pierres, sans paraître le remarquer et le soir, voyant ses pieds ensanglantés, il s'étonnait et disait : « Qu'est-ce que cela? Où cela « m'est-il arrivé? » Dans les auberges, qui n'étaient guère que des étables, fatigué du chemin comme il l'était, il gardait au repas une telle tempérance et une tenue si modeste et si réservée, qu'à le considérer, on eût dit un esclave admis par grâce à la table d'un grand seigneur, et qui, devant lui, mangerait, sans oublier combien il est indigne de recevoir des aliments de la main de son maître.

A Cangoxima, les gens voyant qu'avec ses compagnons, il mangeait de la viande et du poisson, en murmuraient. Les bonzes, en effet, prêchaient qu'on ne pouvait le faire sans pécher gravement; la plupart d'entre eux le faisaient pourtant, mais en cachette. A ceux qui murmuraient, François donnait des explications pour justifier sa conduite; mais, comme ils ne s'en montraient qu'à demi-satisfaits, il prit le parti de toujours garder la rigoureuse abstinence dont, à tort, se faisaient gloire les bonzes. Ainsi, lorsque dans les auberges, on lui servait de la viande ou du poisson, il commençait par expliquer comment il était licite d'en manger, Dieu les ayant créés pour notre entretien; puis, il en prenait une bouchée, ajoutant l'exemple à la leçon; mais, cela fait, il s'astreignait à une pénitence qui n'était pas légère. Après une journée de marche au milieu des neiges, on lui servait, dans les auberges, un peu de riz cuit à l'eau pure, du poisson salé bouilli ou frit, et une soupe d'herbes fort mal assaisonnée et d'une odeur pire encore : François laissait le poisson et se contentait de la soupe et du riz.

Enfin, les trois voyageurs arrivèrent à Yamagoutsi, dans le royaume de Suwô. C'était une des plus populeuses et des plus riches villes du Japon. Située à trois lieues de la mer, elle comptait environ dix-mille habitations. La noblesse y était nombreuse, parce que le vice-roi de toute la région de Chugocu y résidait. Toutes les sectes religieuses du Japon y

étaient largement représentées et protégées par le vice-roi, qui était fort dévoué aux *Kamis* et aux *Fotoques.* Sur divers points de ses États, il avait fait construire des temples et des monastères bien rentés pour l'entretien des bonzes. La corruption de la Cour était extrême, les mêmes vices affectaient, du reste, toute la noblesse du pays ; le plus abominable vice que le Japon ne connaissait pas s'y était introduit avec les sectes chinoises.

Dès son arrivée, François fit demander, par un gentilhomme de la Cour, une audience au vice-roi Vochidono, pour en obtenir de prêcher l'Évangile dans ses États. Le gentilhomme dit à Vochidono que François et ses compagnons étaient de Tengicu, d'où étaient venus les *Fotoques* du Japon ; aussi celui-ci désira-t-il voir les étrangers et les entretenir. On les conduisit à l'appartement du vice-roi, où se trouvait un des principaux bonzes du royaume. Dans des salles et sur des terrasses d'alentour se tenaient groupés de nombreux gentilshommes. Avec beaucoup de bienveillance, le vice-roi fit à Maître François diverses questions sur son voyage, sur le pays de l'Inde et de l'Europe. Puis il exprima le désir de savoir ce qu'était la loi nouvelle qu'il désirait prêcher dans ses États. François fit lire par le F. Fernandez, dans le résumé de la foi en japonais, le récit de la création du monde et l'explication des commandements. A propos de l'idolâtrie et des abominations dans lesquelles vivaient les Japonais, il était dit que l'homme qui se rendait coupable de tels crimes, était un animal immonde, bien au-dessous des chiens et d'autres brutes. A ce passage, le vice-roi parut fortement s'émouvoir ; les traits du visage trahirent l'émotion vive du cœur. Le gentilhomme qui le remarqua, fit signe aussitôt à François et à ses deux compagnons de se retirer; ils s'en allèrent donc sans que le vice-roi eût répondu.

A la fin de l'audience, le F. Fernandez avait craint un instant, comme il l'avoue dans son écrit, que le vice-roi ne leur fit trancher la tête. François décida que, sans attendre l'autorisation demandée, ils commenceraient à prêcher la foi dans la ville. Le lendemain donc, ils allèrent se placer aux



Château de Xavier.

LE CHRIST MIRACULEUX DE XAVIER

carrefours et, tandis que le F. Fernandez lisait à haute voix le résumé, François, tout près de lui, se tenait en oraison, suppliant Dieu de bénir ses paroles et ses auditeurs. Ils continuèrent ainsi, tous les jours, durant deux mois, de sorte que, dans cette grande ville, il n'y eut pas une rue où, rencontrant du monde, ils ne prêchèrent. De nombreux curieux se pressaient autour d'eux pour les écouter. Deux partis se formèrent, bientôt parmi leurs auditeurs. Les uns hostiles à leur enseignement qui condamnait leurs erreurs et attaquait énergiquement leurs vices, s'indignaient d'entendre maltraiter les *Kamis* et les *Fotoques* et se riaient d'ailleurs des vêtements misérables des prédicateurs et de la façon dont ils s'exprimaient en leur langue ; d'autres, au contraire, se montraient charmés de la doctrine et bienveillants pour le lecteur. Graves et modestes, sans témoigner aucune impatience, Maître François et le F. Fernandez poursuivaient leur apostolat; ils enseignaient la vérité et condamnaient le vice; aussi, peu de jours après, les Japonais, fort experts à juger les hommes et ne discernant dans les deux étrangers rien qui ne fût irréprochable, commencèrent à les estimer; plusieurs même les vénéraient déjà comme des saints.

On parlait beaucoup en ville de l'audience bienveillante que le vice-roi leur avait accordée à leur arrivée. Leurs adversaires s'en montraient irrités : sur leur passage ils criaient par dérision : « Les voilà, ceux qui disent qu'il faut adorer « le Créateur et le Sauveur du monde! ceux qui prétendent « que la polygamie est interdite! ceux qui appellent grand « péché ce que les bonzes font et nous permettent! » D'autres encore, en les apercevant, criaient : « *Deos! Deos!* » François avait en effet l'habitude de répéter à trois reprises ce mot pour l'imprimer dans l'oreille et dans l'âme de ses auditeurs. C'était le seul qu'il employait pour désigner le saint nom de Dieu. Mais les Japonais, suivant la diversité de leurs sectes, donnaient des sens très différents aux mots qui dans leur langue signifiaient Dieu; aussi la populace répétait ce mot pour se moquer de l'apôtre.

Des gentilshommes à qui leur condition ne permettait pas

de se mêler à la foule, appelaient chez eux les prédicateurs, les uns pour s'informer sérieusement de leur doctrine, d'autres pour se donner l'occasion de les tourner en ridicule. Ces derniers, François les traitait en apôtre indépendant et sans crainte. A leurs questions, à leurs réflexions dédaigneuses ou offensantes, Maître François ordonnait au F. Fernandez de répondre, en les tutoyant, comme ils le tutoyaient eux-mêmes. Jean Fernandez obéissait, mais non sans appréhension. Plus tard, il disait : « Chaque fois que pour obéir au Père, je répé-« tais, du ton voulu, à ces seigneurs japonais, les paroles du « Père, je tremblais, m'attendant à recevoir, en retour, le coup « de sabre qui me détacherait la tête des épaules. Mais le Père « François ne cessait de me redire : il n'y a rien tant que vous « deviez mortifier en vous que cette crainte de la mort. Par le « mépris de la mort, nous nous montrons supérieurs à cette « race superbe; par là leurs bonzes sont diminués à leurs « yeux; à ce mépris de la vie que notre doctrine nous inspire, « ils peuvent juger qu'elle est de Dieu. »

Le fruit sensible de leur apostolat à Yamagoutsi fut pour Maître François et le F. Jean Fernandez la conversion à la foi de trois Japonais, un gentilhomme et un homme du peuple avec son fils; mais ils avaient semé en abondance et arrosé de leurs sueurs le bon grain; Dieu allait bientôt le faire germer et grandir.

Huit jours avant la Noël de 1551, ils prirent le chemin de Miako. Le voyage devait s'effectuer par terre et par mer, comme de Firando à Yamagoutsi. Les fatigues et les dangers qui les attendaient n'allaient pas être moindres. La neige tombait en abondance; en chemin, un homme de Tengicu qu'ils rencontrèrent, leur dit : « Vous autres, pourquoi ne dites-vous « pas à ceux de là-haut de ne pas jeter sur la terre tant de « neige? » Le froid était vif et pénétrant. La nuit, François étendait sur lui et sur le F. Fernandez les nattes qui tenaient lieu de plancher; mais elles ne suffisaient pas à les réchauffer. Il fallait, le jour, traverser des rivières; l'eau glacée arrivait quelquefois à la ceinture, et Maître François allait sans chaussure. Arrivés à un port, ils s'embarquèrent pour se rendre à

Sakai[1]. Jour et nuit, ils se tinrent assis sur le pont du bateau, en compagnie de plusieurs jeunes marchands qui en paroles les traitaient fort mal. L'un d'eux ayant surpris François à sa place s'emporta violemment et l'accabla d'injures. Le saint, sans répondre, se contenta de le regarder avec un visage triste. Un autre se faisait un jeu de l'outrager, lui parlant tantôt comme à un niais, tantôt comme à une brute. Une fois, le Père avec un visage empreint d'une douce tristesse, lui répondit : « Pourquoi « me parlez-vous ainsi ? Sachez que je vous aime beaucoup et que « je voudrais bien vous enseigner le chemin du salut ! » Mais le jeune homme ne changea en rien sa conduite à son égard.

Dans un port, où s'arrêta la jonque, un gentilhomme se montra plus bienveillant pour les voyageurs. Il avait ouï dire qu'ils étaient de Tengicu, et, à cause de cela, il leur témoigna de l'intérêt et leur remit une lettre, les recommandant à un de ses amis marié à Sakai. Il priait cet ami de faire accompagner les trois voyageurs par quelqu'un qui se rendrait à Miako. Arrivé à Sakai, François remit la lettre au destinataire ; celui-ci lui donna l'hospitalité, puis le fit partir en compagnie d'un gentilhomme, qui, avec une suite nombreuse, se rendait en litière à Miako. « François, raconte le F. Fernandez, allait à « pied et courait après eux, pour éviter de rencontrer des « malfaiteurs et des soldats qui parcouraient la contrée. Jamais « je ne le vis plus gai et plus alerte qu'en cette circonstance. « Il fit ainsi en courant les dix-huit lieues qui séparent Sakai « de Miako. » Le fait, rapporté par les historiens du saint, qui nous montre François suivant à la course un voyageur et portant sa valise sur ses épaules, dut se passer pendant cette marche rapide. Dans sa charité, l'apôtre se chargea spontanément du fardeau d'un porteur moins agile que lui.

Miako, autrefois capitale du Japon, dans le royaume de Yamashiro, un des cinq de la région de Go-Kinaï, s'étendait sur une plaine aride et dominée par de hautes montagnes couvertes de neige en hiver. La ville proprement dite — sans

(1) Sakai, l'une des cinq villes principales du Japon, dans l'île de Nippon, province d'Idzumi, à 56 kil. S. O. de Miako, sur la baie d'Osaka.

parler des quatre immenses faubourgs — formait un vaste carré. Trente-huit rues principales allaient du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest, se croisant à angle droit et à égale distance les unes des autres. Le nombre des habitations était considérable; on comptait en tout plus de deux cent mille feux. Aux environs, se trouvaient les maisons ou palais des seigneurs; dans la partie supérieure de la ville, à l'est, le palais du daïri, enfermé dans une grande enceinte carrée. Les monastères des bonzes y étaient en très grand nombre.

A son arrivée, François Xavier trouva Miako dans l'agitation et le trouble : le daïri était en guerre contre les quatre vice-rois de la région. On avait remis à François une lettre pour un habitant de la ville; il alla la porter au destinataire; le lendemain, celui-ci le fit conduire, par un enfant, chez son gendre en lui faisant espérer que ce gendre pourrait lui faciliter l'accès du daïri.[1] Avec une lettre de son dernier hôte, François alla trouver un gentilhomme pour obtenir, par lui, une audience du roi; mais, en le voyant pauvre et misérablement vêtu, le gentilhomme lui demanda s'il avait des présents à offrir au daïri. « Ici, non, répondit François; mais j'en ai à Firando, et, si vous pouvez m'assurer l'audience que je désire, aussitôt je demanderai qu'ils me soient envoyés. » Le gentlihomme ne promit rien et l'apôtre se tint, plusieurs jours, aux portes du palais royal, dans l'espoir de renconter, parmi les gentilshommes qui entraient au palais ou en sortaient, quelque appui bienveillant. Il n'y recueillit que moqueries et dédains de la part de la populace et des enfants. François comprit qu'il poursuivait, pour le moment, un dessein irréalisable, et qu'à Miako, les esprits, surrexcités et absorbés par les événements de la guerre, n'étaient guère disposés à prendre intérêt à ses prédications. Il résolut donc de retourner à Firando, et, onze jours après sa venue à Miako, il s'embarqua à Toba, pour Sakai. « Tandis que la barque s'avançait sur la rivière, « raconte le F. Fernandez, le bienheureux Père ne pouvait « détacher ses yeux de la ville, et il répétait, avec émotion :

(1) Yoshi-fusa qui régna de 1546 à 1565.

« *In exitu Israel de Œgypto*... et d'autres versets du même « psaume. »

Douze ans plus tard, le saint voyait, du haut du ciel, la ville et la région de Miako, devenues un royaume de Jésus-Christ, la patrie de glorieux martyrs, où l'on comptait une multitude de chrétiens[1].

Le voyage de Firando à Miako avait été pénible pour les trois apôtres, le retour de Miako à Firando, en plein février, au temps des plus grands froids, ne s'effectua pas avec moins de privations, de souffrances et de dangers. François ne laissa aucune occasion de parler de Dieu et des vérités qu'il était venu enseigner en ce lointain pays. « Dans les auberges, « raconte le F. Fernandez, il achetait quelques fruits secs, « et, quand il rencontrait des enfants, il les leur donnait avec « sa bénédiction. Des hommes lui parlaient-ils de leurs infir-« mités, et des femmes de leurs enfants malades, le saint leur « écrivait quelques paroles de l'Évangile et leur disait : Portez-le « sur votre poitrine et vous serez guéri. »

Enfin, les trois voyageurs arrivèrent à Firando, après une absence de quatre mois. Grande fut la joie du P. Cosme de Torrès à les revoir tous les trois en parfaite santé et prêts à de nouvelles entreprises. Depuis leur départ il n'était pas resté oisif et déjà les nouveaux baptisés formaient autour de lui une petite et fervente chrétienté, qui accueillit avec allégresse l'apôtre du Japon.

(1) Le 20 septembre 1577, le P. Organtini écrivait au P. Valignani, provincial du Japon : « Depuis le commencement du carême, il s'est con-« verti à notre sainte foi, dans ce pays, plus de sept mille âmes ; nous « avons espérance de conversions plus nombreuses prochainement. Nous « sommes ici deux Pères et un Frère : nous ne pouvons suffire au travail. Le « bien qui s'opère en cette région se répand au loin, car elle est comme la « terre des plus doctes et des plus nobles entre les Japonais. Nous avons bâti « une église en l'honneur de l'Assomption de Notre-Dame, c'est en effet la « fête anniversaire de l'entrée du P. François Xavier au Japon. L'église est « fort belle ; elle charme les yeux, non seulement des fidèles, mais des païens. « Il n'y a plus personne ici qui dise du mal de notre sainte foi ; la bonne « odeur de l'Évangile va s'étendant de toutes parts ». Cf. P. Cros, t. II, p. 123.



CHAPITRE QUATRIÈME

Peu après son retour de Miako à Firando, François va de nouveau évangéliser Yamagoutsi, où il est cette fois favorablement reçu par le vice-roi. — Nombreuses conversions à la foi et ferveur des nouveaux chrétiens. — Doctrine et supercheries des bonzes. — Un vaisseau portugais aborde à Figi et apporte à François des lettres des Indes qui réclamaient sa présence à Goa. — L'apôtre du Japon fait ses adieux aux chrétiens d'Yamagoutsi et se rend à Figi. — Accueil empressé du vice-roi de Bungo et dernière discussion de l'apôtre avec les bonzes. — Il s'embarque sur le vaisseau d'Édouard de Gama, pour retourner dans l'Inde.

François était depuis quelques jours à peine auprès du P. Cosme de Torrès; sans songer à prendre un repos nécessaire, il se détermina à aller de nouveau porter la foi à Yamagoutsi. Son premier apostolat avait eu peu de succès, aussi le détournait-on de son entreprise; mais il se sentait intérieurement poussé et animé d'une confiance que l'avenir devait abondamment justifier. Yoxitaca, vice-roi d'Yamagoutsi, était en réalité le plus puissant des vice-rois du pays, plus puissant même que le roi du Japon. Il avait vingt provinces ou royaumes sous son autorité; gagner sa faveur c'était assurer à l'Évangile une riche moisson.

Durant son voyage à Miako, François avait remarqué que ses vêtements pauvres et négligés le déconsidéraient aux yeux des Japonais et nuisaient à son ministère. Il prit le sage parti de s'habiller plus convenablement. Jusqu'à ce moment, il ne

s'était pas servi des présents que Pedro de Silva lui avait procurés, ni des lettres que lui avaient remises, pour le roi du Japon, le gouverneur de Malacca et l'évêque de Goa, Jean de Albuquerque. Pour s'assurer la faveur du vice-roi d'Yamagoutsi, il emporta avec lui ces présents et ces lettres, et partit avec le F. Jean Fernandez, Bernard et un autre converti, nommé Mathieu.

Dès son arrivée à Yamagoutsi, l'apôtre obtint, sans peine, une audience du vice-roi. Il lui remit les deux lettres qu'il avait apportées et lui offrit des présents, qui furent d'autant plus agréés qu'au Japon aucun de ces objets n'était connu; c'étaient une montre fort artistement fabriquée, une riche arquebuse à pierre et à trois canons, un instrument de musique à clavier, muni de soixante-dix cordes, une pièce de brocard, trois flacons de cristal, des miroirs, des lunettes, etc. Dans une seconde visite, il lui apporta une magnifique Bible, de grand format, enluminée et richement reliée. Le vice-roi désira que Maître François lui montra son bel ornement de brocard et le pria de s'en vêtir, ce que fit le Père; tel fut le contentement du vice-roi que, battant des mains, il disait : « Ce Père, vraiment, me représente un de nos dieux vivants. » Quelques bonzes se trouvaient à l'audience; leur grand crédit les retenaient toujours près du vice-roi. L'un d'eux demanda si le Dieu que les chrétiens adoraient avait une figure et des couleurs. « Il n'a ni figure, ni couleurs, répondit le Père, car « c'est une substance pure et séparée de tous les éléments qu'il « a lui-même créés. — Mais, reprirent les bonzes, d'où Dieu « tire-t-il son origine? — De lui-même, répond le Père ; puis- « qu'il est principe de toutes choses, il ne peut qu'être lui-même « sans principe, ni fin; il est la Puissance, la Sagesse, la Bonté « mêmes. »

Dès la première audience, le vice-roi donna de vive voix à l'apôtre l'autorisation de prêcher l'Évangile dans ses États. Deux mois après, par un édit affiché en plusieurs endroits de la ville, il permit à ceux de ses sujets qui le désireraient, d'embrasser la foi. Il fit don à François d'un monastère inoccupé et d'un vaste terrain sur lequel le P. Cosme de Torrès

bâtit plus tard une maison et une église. Peu de temps après il lui offrit encore une somme considérable; mais François la refusa en disant à ceux qui la lui apportaient : « La fin de mon « ambassade n'est pas de m'enrichir, mais de travailler au « salut de son Altesse et de ses sujets. » Le vice-roi admira cette réponse, et n'en fut que plus empressé à lui accorder, dans la suite, tout ce que désirait l'apôtre.

Sans tarder, Maître François et le F. Jean Fernandez reprirent le laborieux apostolat qu'ils avaient dû interrompre deux mois et demi auparavant pour se rendre à Miako. A leur arrivée, ils avaient pris logement dans la maison d'un païen. Deux fois par jour, ils se rendaient dans la rue principale de la ville. Là, assis sur la haute margelle d'un puits, levant d'abord les yeux au ciel et bénissant les curieux qui s'approchaient, l'apôtre faisait lire par le F. Fernandez, tandis qu'il restait en prière, le résumé de la doctrine chrétienne, composé et traduit en japonais à Cangoxima. Quand des auditeurs posaient des questions ou demandaient des explications, François répondait et le Frère traduisait sa réponse. Ils se rendaient aussi chez des gentilshommes qui les appelaient pour prendre connaissance de leur enseignement. L'autorisation donnée par le vice-roi d'embrasser leur religion avait levé bien des difficultés qui, la première fois, retenaient les païens loin de la vérité. Toutefois, les premiers jours, ils se montrèrent hésitants. Un bel acte du F. Fernandez détermina tout à coup le mouvement de conversion parmi le peuple et dans la classe élevée.

Il prêchait dans une rue, environné d'une foule d'auditeurs; un païen l'interrompt, l'accable d'outrages, lui crache au visage. Sans manifester la moindre émotion, le Frère s'essuie la figure et continue son instruction. Or, parmi les assistants se trouvait un personnage, grand adversaire du P. François, qui n'allait jamais l'écouter que pour le contredire. L'acte du F. Fernandez l'éclaire si bien, que, la prédication finie, il suit le Frère jusqu'à la maison, où il prie François de le préparer au baptême. Il fut le premier chrétien d'Yamagoutsi. Puis vinrent l'hôte de François, sa femme et quelques autres de

leur parenté. L'hôte reçut au baptême le nom de Thomas, sa femme fut appelée Marthe.

Ce fut ensuite un homme originaire de Hizen; il n'y voyait pas d'un œil et presque pas de l'autre. Il gagnait sa vie, ainsi que faisaient plusieurs au Japon, en jouant de la viole et en chantant. Il allait aussi de maison en maison, chez les gentilshommes, pour y raconter de vieilles légendes et amuser par ses bons mots; il y était bien accueilli. Notre aveugle avait une intelligence vive, une excellente mémoire. Ayant su bien vite l'arrivée d'étrangers qui prêchaient une loi nouvelle, il se rendit auprès du P. François et lui posa force questions. Satisfait des réponses, il revint les jours suivants en poser de nouvelles; il s'instruisait ainsi; aussi bientôt fut-il très éclairé sur les choses de la foi. Le Père le baptisa et lui donna le nom de Laurent. La charité de François le ravissait; il était frappé de la grandeur de ses desseins. Il admirait comment des étrangers, à travers tant de périls, avaient fait des milliers de lieues uniquement pour convertir des âmes à Dieu, sans aucun intérêt temporel. Aussi, laissant sa viole, ses chansons, ses histoires et le vain amusement des hommes, il sollicita la faveur d'être admis à travailler, selon ses aptitudes, à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Dieu, qui se plaît à choisir l'infirmité pour ses plus grandes œuvres, choisit cet homme, presque aveugle, pour être le premier Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus au Japon et le premier apôtre du saint Évangile dans la ville de Miako et les royaumes voisins. Il travailla avec une grâce si abondante et si singulière, qu'il compte parmi les plus insignes prédicateurs de l'Évangile dans ces contrées. Sa parole convertit des milliers d'âmes. Il disputait publiquement avec les bonzes les plus instruits, avec les gentilshommes les plus cultivés et jamais il ne fut vaincu. Au contraire, l'efficacité de ses prédications était telle que l'orgueil des lettrés s'humiliait devant lui. Beaucoup d'entre eux, convaincus par ses discours, embrassèrent la foi. Prédicateur invincible, Laurent fut un religieux exemplaire. En cela encore, il ne fut pas inférieur à ceux qui, en Europe, avaient grandi au sein de la lumière et de la vie

chrétiennes. Tous ceux de la Compagnie qui vécurent avec lui, admirèrent ses vertus, et, à l'âge de soixante-cinq ans, quoique infirme et affaibli par quarante années de rude travail dans la Compagnie, il prêchait encore trois fois le jour au royaume de Nixo.

Un gentilhomme, qui avait étudié de longues années et avec distinction à l'université de Bandou, restait convaincu que toutes les religions du Japon étaient vaines et fausses; il n'en faisait plus cas et ne préconisait que le culte du Créateur de l'univers. A la suite de nombreux entretiens avec Maître François, il reconnut la vérité de l'Évangile et se fit chrétien, à la grande joie des premiers néophytes, car la ville toute entière le considérait comme docte entre tous.

Ainsi Dieu fécondait les travaux et les sueurs de ses apôtres; les conversions se multipliaient. En deux mois, le nombre des chrétiens avait atteint le chiffre de cinq cents et beaucoup de païens s'instruisaient pour le devenir. Dans une lettre à saint Ignace, François écrit : « Bien des gens arrivent à nous « pour s'instruire; nous prêchons deux fois par jour, et de très « longues disputes viennent ensuite à ce propos. Nous ne ces- « sons ou de prêcher ou de résoudre les difficultés qu'on nous « propose. Des bonzes, en grand nombre, des gentilshommes, « assistent à nos instructions avec beaucoup de gens du « peuple. Notre logis ne désemplit pas; plusieurs n'y peuvent « trouver place... Il n'est pas croyable combien ceux qui ont « été admis au baptême nous aiment : ils viennent et revien- « nent chez nous s'enquérir de ce qu'ils pourraient faire pour « nous être agréables; ils se font un plaisir de nous gagner « des adeptes... Les Japonais se servent pour leurs prières « de longs chapelets, à chaque grain ils invoquent le fondateur « de la secte à laquelle ils appartiennent. Nos chrétiens n'ont « pas eu de peine à comprendre qu'ils pouvaient changer cette « superstition en une solide pratique de piété. Ils récitent donc « le rosaire avec goût et intelligence. Ils demandent l'explica- « tion de toutes choses. Ainsi veulent-ils savoir pourquoi, en « se signant, on dit : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-* « *Esprit;* pourquoi à ces mots : *Au nom du Père,* la main est

« portée au front; pourquoi à la poitrine, quand on dit : *et du* « *Fils;* pourquoi ramenée de l'épaule gauche à l'épaule droite, « quand on dit : *et du Saint-Esprit?* Ils aiment à entremêler, « à la récitation du rosaire, après chaque *Ave Maria,* l'invo- « cation des saints noms de Jésus et de Marie. Du reste, ils se « montrent très zélés à s'instruire, soit en assistant aux ins- « tructions que nous faisons, soit en lisant des traités écrits « que nous leur procurons. »[1]

Grand était le travail des deux apôtres pour satisfaire la piété des chrétiens animés de tant de bonne volonté et des païens qui venaient de plus en plus nombreux, tous les jours, les questionner, se faire instruire et demander le baptême. Assaillis à toute heure par des visiteurs, à peine trouvaient-ils durant la nuit, le temps de dire leur office et leurs prières. Aussi, après six mois de ce rude et continuel labeur, les cheveux de François avaient blanchi. Un secours spécial de Dieu soutenait leurs forces, et la ferveur des chrétiens qu'ils gagnaient à l'Église, les comblait de joie. D'Yamagoutsi même, le F. Fernandez écrivait en 1552 : « A « voir les chrétiens de cette ville, on dirait des religieux. Je ne « saurais en vérité exagérer leurs mérites. Leur amour pour « nous est tout filial; il n'est pas de Portugais qu'ils ne tien- « nent pour frère très cher. » Plus tard, la chrétienté d'Yamagoutsi demeura vingt ans sans prêtre, et on la retrouva florissante, comme si la prédication et la grâce des sacrements n'avaient pas cessé de l'arroser et de la féconder.

Les fréquentes discussions que François eut avec les bonzes, le soin qu'il mit à dévoiler leurs supercheries et à faire constater leur ignorance, contribuèrent pour une grande part à multiplier les conversions et à raffermir les nouveaux chrétiens dans leur croyance. Parmi ces derniers se trouvaient en nombre des gentilshommes très au courant de la doctrine et des mœurs perverses des bonzes. Grâce à leurs révélations, François put connaître avec précision et certitude ce que les bonzes croyaient, enseignaient et pratiquaient. Autant de

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 96, nº 10; ep. 100, nºs 17, 47.

sectes, autant de doctrines et d'enseignements divers; ils n'avaient guère de commun que leurs pratiques infâmes et les pensées d'intérêt qui inspiraient leurs démarches et dirigeaient leur conduite en public. Après de longues et diligentes recherches, François constata que les Japonais n'avaient jamais eu connaissance de Jésus-Christ. Une croix blanche, dans les armes du roi de Cangoxima, pouvait seule rappeler le christianisme. De la création du monde et des âmes, aucune des neuf sectes principales ne disait mot. Elles admettaient un lieu de récompense pour les bons, un lieu de châtiment pour les mauvais; mais elles ne disaient point qui récompense et punit. Elles s'en tenaient là, quand elles ne rejetaient pas l'existence d'une autre vie. Le soleil, la lune, les étoiles, la terre et la mer, toute chose n'aurait, d'après eux, aucun principe hors d'elle-même; de là, pour eux et pour leurs adeptes, grande stupéfaction, quand François leur parlait du commun principe et de l'auteur de tout être, esprit et corps. « Si cela était, observaient-ils, les Chinois, dont nous viennent « nos doctrines religieuses, ne l'auraient pas ignoré. »

Les bonzes étaient divisés en neuf sectes venues originairement de la Chine. Chaque secte avait ses lois et ses préceptes : plusieurs en avaient jusqu'à cinq cents. Le fonds commun de l'enseignement secret de toutes ces sectes se ramenait aux propositions suivantes : « Il n'y a pas de providence; l'âme finit « avec le corps; il n'y a ni récompense, ni châtiment; péché « et vertu sont une même chose. » C'était la doctrine secrète. Quant aux préceptes à publier, en voici le résumé : Il y a des dieux, les *Kamis*, dieux chinois, et les *Fotoques*, dieux japonais; un paradis pour les bons et divers enfers pour les méchants; les âmes passent en divers corps et finissent par arriver au salut; il faut ne tuer aucun être vivant, ne pas voler, ne pas mentir, ne pas boire du vin, etc. La bonne œuvre par excellence, c'est de donner l'aumône aux monastères et aux bonzes, d'avoir du zèle à les pourvoir de maisons et de rentes annuelles. Les bonzes recevaient, et ne donnaient jamais rien, mais ils prenaient à leur charge les peines qu'avaient encourues leurs bienfaiteurs. Les riches donc, les puissants

leur offraient d'abondants secours, de grosses sommes, pour acquérir le droit de pécher à leur guise. De là, grand crédit pour ces bonzes que tous vénéraient, comptant que leurs prières adressées aux patrons des sectes tireraient leurs âmes de l'enfer. C'est à confirmer le peuple dans cette persuasion que tendaient les sermons qu'ils lui faisaient en des jours marqués.

Alarmés par le succès croissant des deux apôtres, les bonzes s'unirent pour arrêter les défections. Dans les grandes assemblées de leurs fidèles, ils se répandaient en injures grossières contre les prédicateurs et contre leur dieu. « Leur dieu, « disaient-ils, personne jamais ne le connut, ni n'en ouit par- « ler : ce ne peut être qu'un grand et abominable démon, dont « ils sont les disciples. Un démon l'a déclaré, ces étrangers « sont cause que la foudre est tombée sur le palais du vice-roi ; « ils mangent de la chair humaine, etc... Gardez-vous donc de « recevoir les sacrements de Jésus-Christ. Le jour où il sera « reconnu pour Dieu, c'en est fait du Japon » ; et se jouant du nom de *Deos* que François avait souvent sur les lèvres, ils ajoutaient : « *Deos*, c'est *Dajos* ». Ce mot *dajos* signifie mensonge.

Mais, grâce à Dieu, tous ces blasphèmes se tournaient contre eux. Bien au courant de leur doctrine et de leurs mœurs dissolues, François répondait à leurs attaques et dévoilait leurs erreurs et leurs supercheries, soit en public, soit dans les entretiens qu'il tâchait d'avoir avec eux. Curieux, pleins d'admiration pour la doctrine et la conduite austère et réservée des deux apôtres, le peuple et les gentilshommes se portaient avec empressement à leurs instructions et leur posaient toute sorte de questions pour s'éclairer. Ils interrogeaient beaucoup au sujet du premier principe : Est-il bon ou méchant? — Est-il en même temps principe des bons et des méchants? — Si Dieu est bon, comment a-t-il pu créer des démons qui sont méchants? — Si Dieu a créé les hommes pour les sauver, pourquoi permet-il au démon de les persécuter et de les tenter? — Si Dieu était bon, il aurait dû créer les hommes, non point faibles et inclinés au mal, mais exempts de toute misère? —

Si Dieu était bon, il n'aurait pas dû créer l'enfer, où ceux qui y tombent, n'ont plus de miséricorde à espérer dans leurs supplices? — Si Dieu était bon, il n'aurait pas imposé à l'homme des lois aussi difficiles à observer que le sont les dix commandements? — « Nos doctrines, ajoutaient-ils, sont plus « empreintes de clémence; ceux qui les enseignèrent les pre- « miers, peuvent, si nous les invoquons, nous tirer de l'enfer... « Si Dieu est bon, pourquoi ne s'est-il pas révélé aux Japonais « avant votre venue? Pourquoi a-t-il en quelque sorte trahi « nos aïeux, leur dérobant la connaissance de la vérité, pour « les faire tomber nécessairement dans l'enfer? »

François résolvait ces difficultés, comme les résolvent, pour nous, le catéchisme et les docteurs de l'Église; à la dernière il répondait que Dieu ne demandait à personne plus qu'il n'a pu ou peut donner. « Vos aïeux n'ont pas eu à lui rendre « compte de vérités qu'ils ignoraient, mais seulement de la « violation des préceptes de la loi naturelle gravée par Dieu « dans le cœur des hommes. »[1]

Parmi les auditeurs, un certain nombre manifestait et leur hostilité contre les prédicateurs et leur attachement à la doctrine des bonzes. Voyant passer les deux apôtres dans les rues, les enfants disaient tout haut, en se moquant : « Voyez ces « étrangers qui nous disent que pour nous sauver, nous devons « adorer leur Dieu et que nul ne sera sauvé que par le Créateur « de toutes choses »; et d'autres : « Ces gens-là prêchent qu'un « homme n'est pas plus qu'une femme »; ou encore, faisant allusion à un vice infâme condamné à juste titre par François : « Ils prétendent nous interdire ce que les bonzes nous « permettent et font eux-mêmes. » La plupart des auditeurs toutefois écoutaient attentivement l'exposition et les explications de la doctrine chrétienne et revenaient se faire instruire; et, quand les bonzes se plaignaient amèrement à eux de ce qu'ils désertaient leurs temples, ils leur répondaient : « Nous « embrassons la loi des étrangers, parce que nous la jugeons « plus conforme que la vôtre à la droite raison et parce que

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 100, nº 26.

« ces étrangers répondent à nos difficultés, tandis que vous « ne pouvez y répondre » ; ou bien : « Nous sommes passés à « la religion nouvelle, parce que nous avons acquis la certi- « tude que ce que nous avons appris des bonzes est une « insoutenable erreur. »

Ceux-ci tentaient vainement d'arrêter la désertion de leurs disciples et de mettre obstacle aux conversions qui, chaque jour, allaient se multipliant. Les aumônes diminuaient, le vide se faisait autour d'eux. « Des cent monas- « tères de bonzes et bonzesses qui se trouvent dans la ville, « écrit François à saint Ignace, des chrétiens m'ont dit qu'un « grand nombre va se fermer. »[1]

Au milieu de ses labeurs apostoliques, sur la fin de septembre, François apprit, par des marchands japonais, l'arrivée au port de Figi, dans le royaume de Bungo, d'un vaisseau portugais. Il se hâta d'envoyer Matthieu prendre, sur les lieux mêmes, des informations plus précises et plus complètes : d'où venait le vaisseau? où devait-il aller en quittant le Japon? Il remit au messager une lettre pour le capitaine; il annonçait à celui-ci qu'il se rendrait prochainement auprès de lui pour le voir et apporter les secours de son ministère. Le capitaine du vaisseau était Édouard de Gama, le navire venait de l'Inde et allait retourner à Goa. Mathieu rapporta une réponse affectueuse du capitaine, des lettres de Goa adressées au saint, et une invitation du vice-roi de Bungo à venir recevoir des communications qu'il avait à lui faire.

Ce dernier avait entendu parler par les marchands portugais de la sainteté de Maître François, de son crédit auprès du roi de Portugal. Il forma le dessein de faire alliance avec les Portugais ; leur commerce serait très avantageux à ses États, aussi dans ce but, voulait-il envoyer des ambassadeurs à Lisbonne.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 100, nº 26. — C'est sans doute à Yamagoutsi que deux fois on attenta à la vie de l'apôtre. On l'entraînait pour le mettre à mort; mais deux fois un violent orage le délivra de ses ennemis, qui, saisis de terreur, prirent la fuite, n'osant exécuter leur criminel projet. Cf. *Proc. ord.*, f. 392a.

Plus que tout autre, François lui paraissait propre à seconder et faire aboutir ses projets. Il écrivit donc à l'apôtre : « Ce que « j'ai ouï dire de vous dans ces derniers temps, m'a donné « grand désir de vous voir et de m'entretenir avec vous per- « sonnellement ; mais jusqu'à présent, l'occasion de contenter « mes désirs ne s'est pas offerte. Or, voici que je suis informé « par les Portugais que votre Révérence se détermine à venir « dans mon royaume, chose qui me fait grand plaisir ; je suis « tout à l'émotion que me cause l'espérance de votre prochaine « arrivée. Ce que j'aurais encore à dire, je le réserve pour le « jour de notre entrevue. Le vice-roi de Yoxixighe. »

Par les lettres venues de Goa, François comprit que, pour le moment, sa présence y était nécessaire. Oubliant les sages conseils de l'apôtre, reçus à son départ, et plus tard dans une lettre, et cédant à son besoin d'innover, Antoine Gomez, par des mesures imprudentes, mécontentait vivement les Pères qui l'entouraient et mettait même en péril l'existence du collège. Après avoir longuement prié et réfléchi, François prit le parti de s'embarquer sur le vaisseau portugais arrivé à Figi et de retourner aux Indes. D'ailleurs, comme il l'écrivait à Rome, le 29 janvier 1552[1], il sentait le besoin d'aller chercher, dans les Indes, des ouvriers aptes à cultiver le Japon et pourvoir aux multiples nécessités de ceux qui travailleraient en ce pays où tout manquait. Aussitôt il manda à Yamagoutsi le P. Cosme de Torrès, avec ordre de confier la chrétienté de Firando au nouveau converti qui lui paraîtrait le plus capable de la diriger. Dès la venue du Père, l'apôtre réunit les chrétiens ses disciples, pour les exhorter à persévérer dans la foi qu'il leur avait enseignée. Il leur dit entre autres choses : « Dans la « vie présente, vous aurez toujours des peines, des persécu- « tions, des dangers; mais c'est là le plus sûr chemin pour « aller au ciel : je vous laisse pour bon gardien le P. Cosme de « Torrès avec le F. Jean Fernandez : ils vous aideront, vous « instruiront; mais sachez mettre en Dieu seul toute votre « confiance. »

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 100, n° 40.

Puis, dans l'église, il se mit à genoux, tous les chrétiens avec lui, et ils prièrent avec larmes et gémissements; l'apôtre les recommanda à Dieu notre Seigneur. La prière finie, il embrassa tendrement et tint un bon moment contre son cœur le P. de Torrès et le F. Fernandez; les larmes ruisselaient sur son visage. Ensuite, les yeux élevés au ciel, il dit : « Du fond de « mon âme, je vous recommande tous maintenant à Notre-« Seigneur. Lui vous donnera toutes les grâces spirituelles « qu'il vous faudra; lui saura vous défendre. » François parlait avec une vive émotion, comme s'il eût dû ne plus revoir les chrétiens d'Yamagoutsi; aussi dans l'assemblée, il s'éleva de grands gémissements. Tous voulaient l'accompagner; il ne le permit pas. Seuls deux gentilshommes, baptisés deux mois auparavant, et qui, pour être chrétiens, avaient sacrifié chacun un revenu de trois mille cruzados, le suivirent avec ses deux disciples, Bernard et Mathieu, qu'il se proposait d'envoyer à Rome.[1]

(1) Le Malabare Amador et le Chinois Manuel, baptisés au collège de Goa avec Paul de Sainte-Foi restèrent à Yamagoutsi, auprès du P. Cosme de Torrès. — Mathieu mourut saintement à Goa peu de temps après son arrivée. — Bernard arriva à Lisbonne en septembre 1553. Il fut admis dans la Compagnie. Le 17 juillet 1554, il partit de Coïmbre pour aller rejoindre le P. Nadal à Barcelone et, de là, se rendre avec lui à Rome. Sur son passage, à Salamanque, à Ségovie, à Naples et ailleurs, comme à Lisbonne et à Coïmbre, on admira sa vive intelligence, sa piété et son amour pour la Compagnie. Le P. Pierre de Ribadeneira, qui le connut particulièrement, dit de lui, dans sa vie de saint Ignace : « J'eus à Rome d'intimes relations avec le Frère « Bernard. Tout le temps qu'il y demeura, je fus son confesseur. Pour tout « dire, en un mot, l'exemple de ses vertus allumait en moi le feu de la dévo-« tion; je croyais voir en lui un vrai portrait des chrétiens de la primitive « Église. S'entretenant avec moi du P. François Xavier, il me disait en « autres choses : « L'espace de sept mois, j'ai dormi dans la chambre où il « couchait. Son sommeil était fort court. Tandis qu'il dormait, je l'enten-« dais fréquemment gémir et invoquer le saint Nom de Jésus. Quand je « lui demandais : *Pourquoi gémissez-vous ainsi?* il me répondait : *Je ne sais « pas; je ne m'en aperçois pas.* — J'ai vu de mes yeux le P. François guérir « bien des malades. Il faisait sur eux le signe de la croix ou les aspergeait « d'eau bénite, et ils étaient subitement délivrés de leurs infirmités; aussi « les Japonais voyaient-ils en lui plus qu'un homme, ils le tenaient pour un

François partit d'Yamagoutsi pour Figi vers la mi-septembre 1551. Selon sa coutume, il allait à pied, et, sur ses épaules, il portait un paquet où se trouvaient ses livres de prières, un calice, une pierre sacrée, du vin et les ornements pour célébrer la messe. Ses compagnons lui offrirent, pour le soulager, de prendre son fardeau; mais il refusa comme toujours, disant : « Ce sont des objets sacrés. » Les cinq voyageurs marchèrent deux jours jusqu'au bord de la mer et passèrent en bateau au royaume de Boungo. Arrivés à une lieue de Figi, François dut s'arrêter; ses pieds enflaient; il souffrait d'un violent mal de tête. Trois de ses compagnons prirent les devants pour aller annoncer sa prochaine arrivée aux marchands portugais. Ceux-ci, pour la plupart, étaient à terre occupés à vendre leurs marchandises. Le capitaine du vaisseau, Édouard de Gama, les fit appeler, en toute hâte, et, au nombre de trente, ils partirent à cheval, à la rencontre de l'apôtre. François avait repris sa marche et s'avançait péniblement. Après les premières salutations, on l'invita à monter sur un cheval qu'on avait amené pour lui; mais il n'y voulut point consentir et les Portugais l'accompagnèrent à pied.

Lorsqu'il fut en vue du vaisseau, il fut salué par quatre salves d'artillerie. Entendant ces décharges successives, le roi de Boungo, résidant à une lieue de là, craignit que des corsaires qui rôdaient sur la côte n'eussent attaqué le vaisseau portugais. Il envoya un de ses gentilshommes s'enquérir de ce qui se passait et offrir des secours s'il en était besoin. Le messager lui apprit bientôt que les démonstrations bruyantes qui s'étaient fait entendre avaient pour objet la venue de Maître François pour qui les Portugais professaient la plus haute estime et la plus sincère affection. Le prince députa un de ses premiers gentilshommes, le frère du roi de

« envoyé du Ciel. » (Cf. *Vie de saint Ignace*, liv. IV, chap. VII). Bernard partit de Rome le 28 octobre 1555 pour retourner en Portugal, où il mourut, on ne sait en quelle année. Cf. Polanco, *Chron.*, t. II, p. 177; III, p. 398, 409, 551; IV, p. 481; V, p. 40; *Selectæ Ind. epist.*, p. 157; *Litteræ quadrin.*, t. II, p. 496; III, pp. 77, 93, 678; *Epist. P. Nadal.*, t. II, p. 40.

Minato, avec une lettre où il invitait l'apôtre à venir le visiter le lendemain dans son palais.

Pour s'assurer la faveur du roi et le confirmer dans ses bonnes dispositions à leur égard, les Portugais résolurent de faire cortège à Maître François et de donner à cette première visite tout l'éclat possible. Fernand Mendez Pinto, qui se trouvait parmi eux, raconte, au long, dans ses mémoires, la solennité donnée de part et d'autre à cette audience [1].

A l'heure marquée, trente Portugais du navire, avec leurs costumes de fête et en armes, remontèrent en chaloupe la rivière, descendirent à terre avec Maître François et se disposèrent en bel ordre, pour se rendre au palais royal. En tête, des marins portaient deux étendards; puis, un autre groupe jouait alternativement des trompettes et des hautbois. François venait après, vêtu d'une soutane de camelot noir, en surplis et avec une étole de velours vert à franges de brocart. Le capitaine, Édouard de Gama, tenait en main son bâton de commandement; il était suivi de cinq marchands des plus honorables; chacun de ceux-ci portait, à l'usage du Père, un objet estimé de grand prix par les Japonais : un livre dans un sac de satin blanc, des pantoufles de velours noir, une canne de Bengala à incrustations d'or, une image de Notre-Dame, enveloppée dans une étoffe de damas violet, un parasol richement décoré. Venaient ensuite des jeunes gens bien vêtus et portant au cou des chaînes d'or. Des gentilshommes de la Cour fermaient le cortège.[2] Le roi avait envoyé une litière pour Maître François; celui-ci la refusa et le cortège traversa à pied, au milieu d'une foule compacte, les rues qui menaient au palais. A l'intérieur de la demeure royale, des préparatifs somptueux avaient été faits pour la réception. Toutes les richesses du palais étaient étalées avec profusion; des gentilshommes parés de leurs plus

(1) Cf. Fernand Mendez Pinto, *Voyages adventureux*, chap. 208-212.

(2) Ce parasol japonais a été conservé et se voit exposé au Gesù de Rome dans les chapelles de saint Ignace. Nous en donnons la reproduction ci-dessus, p. 293.

beaux costumes se tenaient, selon leur rang, à l'entrée, dans les galeries et dans de vastes salles qui précédaient l'appartement royal.

Sur le passage de Maître François, tous s'inclinaient profondément. Ces gentilshommes se disaient entre eux : « Les « bonzes affirmaient au roi et nous répétaient qu'il était « pauvre, mal vêtu et méprisé de ses compatriotes ; la vermine « elle-même a horreur de toucher à ses chairs. »

Conduit par un vieillard, un enfant vint recevoir François et lui récita un compliment, dont les pensées élevées, bien au-dessus de son âge, frappèrent les Portugais. L'enfant le mena au frère du roi qui, avec les témoignages du plus profond respect, l'introduisit, avec sa suite, dans l'appartement royal. Debout, le roi attendait Maître François. Le voyant entrer, il fit vers lui quelques pas pour le recevoir. L'apôtre voulut se jeter à ses pieds; mais le prince ne le permit pas, et, le relevant, il lui donna, à son tour, des marques de respect, qui surprirent les Portugais autant que les gentilshommes rangés autour de lui. Civan monta ensuite sur son trône et fit asseoir Maître François à côté de lui. Le frère du roi prit place au-dessous de l'apôtre, et les Portugais parmi les gentilshommes de la cour.

Au cours de l'entretien, Civan se mit à faire l'éloge de François et de sa doctrine, blâmant indirectement la conduite et les enseignements des bonzes. Humilié par le langage du prince, un bonze qui assistait à l'audience, se leva pour prendre la défense des siens; il le fit avec emportement et en termes outrageants pour le roi. Celui-ci, par un signe, lui intima l'ordre de se retirer; il sortit furieux et vomissant des menaces et de nouvelles injures. Le roi voulut que François mangeât à sa table; c'était, dans les usages de la cour, la plus haute marque d'estime et la plus grande faveur qui pouvait être donnée, par lui, à un de ses sujets ou à un étranger. Après le repas, l'apôtre prit congé du roi, rendant grâces à Dieu, qui lui avait ménagé, pour le bien des âmes, un si honorable et si bienveillant accueil auprès de Civan. Les Portugais étaient ravis de joie.

Maître François avait obtenu pleine liberté de prêcher la foi dans la ville et dans le royaume de Boungo. Sans différer, il se mit à l'œuvre, tout en prodiguant ses soins aux Portugais qui l'avaient si cordialement reçu et si heureusement secondé. Comme à Yamagoutsi, il allait, avec ses deux disciples, Bernard et Mathieu, prêcher dans les rues et les faubourgs de la ville. La faveur du roi lui amena, dès les premiers jours, de nombreux auditeurs, gentilshommes et gens du peuple, et bientôt un grand nombre d'entre eux demandèrent à s'instruire des vérités de la foi et à recevoir le baptême. Ce mouvement de conversions jeta l'alarme parmi les bonzes qui mirent tout en œuvre pour discréditer l'apôtre et retenir leurs adeptes. Ils eurent même recours à la violence. Si l'on en croit Mendez Pinto, les Portugais durent, un jour, devant un mouvement populaire, se réfugier en hâte sur leur vaisseau. Comme Édouard de Gama pressait François de le suivre, le courageux apôtre répondit : « Ce que vous craignez pour moi « n'arrivera pas, car je ne mérite pas d'être martyr; mais « quoiqu'il puisse arriver, à Dieu ne plaise que je donne aux « nouveaux convertis le scandale d'une telle fuite. » François ne cessa pas d'attaquer publiquement les bonzes, de dévoiler leurs supercheries et de flétrir leurs turpitudes.

Le roi aimait à entretenir l'apôtre et à l'entendre discourir sur la religion, qu'au prix des plus grands sacrifices il était venu annoncer aux Japonais. Plusieurs fois, il le reconduisit lui-même du palais à sa demeure ou alla l'y chercher. D'un esprit droit et ouvert, il admirait les vertus de François et se montrait incliné à embrasser la foi; ce qu'il fit plus tard. Il voulut qu'avant son départ, l'apôtre eût, en sa présence, une discussion avec les bonzes sur la doctrine enseignée de part et d'autre. Celui-ci accepta la proposition avec empressement. Depuis son dernier séjour à Yamagoutsi, il connaissait le fort et le faible de ses adversaires, et, avec le secours de Dieu, il comptait pouvoir les confondre. Les bonzes furent donc convoqués au palais. Ils prirent pour leur principal défenseur le supérieur d'un monastère voisin, en grande réputation de savoir parmi eux; il avait étudié aux plus célèbres universités du Japon, et,

durant plusieurs années, professé avec grand succès à l'université de Fianshima. Ce choix donna d'abord à Civan de l'appréhension sur l'issue du débat; mais François le rassura. La veille de la réunion, comme l'apôtre s'entretenait avec le roi, le défenseur des bonzes se présenta au palais et demanda à parler au roi. Il fut introduit, salua le prince, d'après le cérémonial de la cour; puis, s'adressant à François, lui dit, d'un ton protecteur et plein d'assurance :

« As-tu encore de cette marchandise que tu me vendis à « Frenoiama?

— « Je ne sais de quoi tu me parles; explique-toi, répond le « Père.

— « Tu ne t'en souviens pas; tu as la mémoire courte à ce « que je vois, repart le bonze.

— « Puisque tu l'as excellente, dis-moi comment je t'ai vendu « des marchandises, alors que jamais, dans ma vie, je n'ai fait « de commerce.

— « Assurément, dit le bonze, il y a quinze cents ans, tu me « vendis cent pièces de soie, sur lesquelles je réalisai un gros « bénéfice.

— « Mais quel âge as-tu donc? lui demande François.

— « Cinquante ans, répond le bonze.

— « Et comment serais-tu commerçant depuis quinze cents « ans et aurais-je pu te vendre de la soie, alors que ni toi, « ni moi n'existions encore. D'après vous autres, le Japon « n'est peuplé que depuis six cents ans. Avant ces six cents « ans, il n'y avait donc pas, dans le pays, ni vendeurs, ni « acheteurs.

— « Je vais t'apprendre, poursuivit le bonze, comment je « connais mieux les choses passées que tu ne connais les pré- « sentes. Le monde n'a jamais commencé et les hommes qui y « sont n'auront point de fin. Les âmes passent successivement « d'un corps dans un autre, corps de garçon ou corps de fille, « selon la conjonction de la lune, n'en avons-nous la preuve « tous les jours? aussi ceux qui ont la mémoire bonne conser- « vent fidèlement le souvenir de ce qu'ils ont fait ou vu dans « le passé. »

Maître François n'eut pas de peine à prouver l'inanité de cette croyance et à montrer l'impuissance de la mémoire, si bonne fût-elle, à retenir les détails de ces transmigrations successives, de ces professions exercées durant une suite de siècles. Il démontra que le monde avait eu, tout comme l'homme, un commencement, et fit ressortir les conséquences absurdes ou inacceptables qui découlaient naturellement de la doctrine des bonzes.

Confus et dissimulant son embarras, le bonze passa à d'autres questions. François répondit à toutes, fort à propos, si bien qu'humilié de plus en plus, le bonze s'emporta en invectives blessantes et le roi lui ordonna de se retirer, témoignant à l'apôtre toute sa satisfaction pour les réponses calmes et judicieuses qu'il avait opposées à son adversaire.

Le lendemain, jour fixé pour le débat, trois mille bonzes se présentèrent à la porte du palais. Le roi n'en voulut admettre que sept, avec sept Portugais et quelques gentilshommes des plus hauts placés de la Cour. Des conditions furent posées pour régler la discussion : 1° On discuterait avec calme et courtoisie; — 2° tout ce que les assistants auraient jugé être conforme à la raison serait tenu pour vrai; — 3° à la fin du débat, la conclusion serait prise à la majorité des voix; — 4° les propositions niées et les arguments apportés seraient appréciés et tranchés par des juges pris dans l'assistance; — 5° on n'empêcherait pas ceux qui le voudraient de se faire chrétiens.

Le défenseur des bonzes refusa d'abord de souscrire à la quatrième condition, disant qu'un bonze ne pouvait être jugé que par ses pareils. Sur les instances du roi, il consentit enfin à se soumettre à la loi proposée.

La discussion fut longue, animée du côté des bonzes; elle se renouvela pendant cinq jours consécutifs; plus d'une fois, le roi dut rappeler le défenseur des bonzes et ses aides à l'observation des conditions posées. Les questions les plus diverses furent proposées, examinées successivement, les unes futiles, étranges, incohérentes; les autres sérieuses, subtiles même et difficiles à résoudre. Pour répondre aux objections

qui lui étaient faites, François eut à recourir plus d'une fois aux connaissances théologiques que, brillant élève de l'université de Paris ou professeur du collège de Beauvais, il avait acquises et approfondies. Un jour qu'une de ces explications lui était demandée, il se retourna vers Édouard de Gama, assis derrière lui, en lui disant : « Ce n'est pas le bonze qui a « trouvé seul cette objection, c'est manifestement le démon qui « la lui a inspirée. » L'apôtre se recueillit un instant, leva les yeux au ciel et répondit à l'adversaire, en des termes précis, clairs qui furent universellement approuvés par les assistants.

Une lettre du F. Jean Fernandez donne, par les questions et les difficultés proposées au P. de Torrès à Yamagoutsi, une idée de celles que les bonzes de Funaï durent faire à l'apôtre pendant ces longues discussions qu'il n'avait pas eu à soutenir avec les brahmes de l'Inde. « Quand votre Révérence, « écrit Jean Fernandez, fut partie, ces Japonais nous firent « toute sorte de questions. Vous voyant, en effet, loin d'ici, ils « pensèrent que personne ne restait pour leur répondre; mais « le P. de Torrès, qu'ils ont interrogé et à qui j'ai servi d'inter- « prète, les a réduits au silence ou les a satisfaits. »

Voici quelques-unes de leurs questions.

D. — *De quelle matière Dieu a-t-il fait les âmes?*

R. — Quand Dieu créa le monde, il n'eut pas besoin de matière. Sa volonté, sa parole donnèrent aux éléments, aux cieux, à toutes choses l'être qu'ils ont; ainsi Dieu crée nos âmes : sa volonté y suffit.

D. — *Quelle est la figure, quelle est la couleur de l'âme?*

R. — L'âme n'a ni corps, ni couleur; la couleur ne peut appartenir qu'à des choses corporelles.

D. — *Mais si l'âme n'a pas de couleur, elle n'est rien?*

R. — Y a-t-il de l'air au monde? Oui. L'air a-t-il une couleur? Non. Si donc l'air, qui cependant est matériel, n'a pas de couleur, comment l'âme qui n'est pas matérielle aura-t-elle une couleur?

D. — *Dieu, qu'est-ce donc? où est-il?*

R. — Nous savons que toutes les choses que nous connaissons ont commencé ou commencent; elles n'ont donc pas pu

se faire elles-mêmes. Il y a donc un principe qui leur a donné commencement à toutes, sans avoir lui-même ni commencement, ni fin. En notre langue nous l'appelons Dieu.

D. — *Dieu a-t-il un corps?*

R. — Les corps sont faits des éléments, et Dieu a créé les éléments. Si donc Dieu avait un corps, il ne serait pas vrai qu'il eût créé les éléments.

D. — *L'âme de l'homme sortie du corps, voit-elle Dieu?*

R. — Oui, quand elle est parfaitement pure et qu'il plaît à Dieu de se manifester à elle.

D. — *Pourquoi l'homme de bien ne voit-il pas Dieu dès maintenant?*

R. — Un nuage suffit à nous dérober la claire vue du soleil; tout son éclat ne sert de rien au diamant le plus pur, si ce diamant est couvert de boue; or telle est la condition présente de l'homme de bien et de son âme.

D. — *Si l'âme n'est pas corps, elle est Dieu?*

R. — Y a-t-il des hommes mauvais? Oui. Dieu peut-il n'être pas tout bon et tout bien? Non. Donc, l'âme de l'homme mauvais n'est pas Dieu, et l'âme de l'homme de bien ne diffère point par essence de l'âme du méchant.

D. — *Qu'est-ce que les démons?*

R. — C'est Lucifer et les anges, qui, pour leur orgueil et rébellion, furent privés de la vue de Dieu et de sa gloire.

D. — *Pourquoi les démons font-ils tant de mal aux hommes?*

R. — Parce que les hommes ont été créés pour jouir de la gloire que les démons ont perdue; ceux-ci, jaloux, s'efforcent de les entraîner dans leur propre ruine.

D. — *Il n'est pas vrai que tout ce que Dieu a créé soit bon, puisqu'il a créé Lucifer, esprit orgueilleux et rebelle.*

R. — Dieu a créé Lucifer et ses compagnons capables de discerner le bien du mal et de choisir entre les deux; il leur promit la gloire éternelle d'une part, et l'enfer éternel de l'autre. Abusant de leur liberté, Lucifer et ses complices choisirent le mal; ils se firent eux-mêmes orgueilleux et rebelles, tandis que les anges fidèles acquéraient la gloire en se soumettant à Dieu.

D. — *Si Dieu veut le salut des hommes, pourquoi permet-il au démon de leur faire tant de mal?*

R. — Le démon ne peut que tenter l'homme; l'homme demeure libre de faire le bien, et s'il le fait son mérite est plus grand.

D. — *Si Dieu veut le salut des hommes, pourquoi les a-t-il créés de telle sorte qu'ils semblent n'être occupés qu'à faire ou à désirer le mal?*

R. — L'homme est sorti bon des mains de Dieu; c'est l'homme qui lui-même se fait mauvais, en s'attachant au mal, contre les lumières de sa raison et les décisions de sa conscience.

D. — *Si Dieu veut que les hommes arrivent à la gloire, pourquoi a-t-il fait si difficile le chemin qui y conduit?*

R. — Ce chemin n'est pas difficile; si l'homme observait les commandements de Dieu, il mènerait une vie plus joyeuse qu'en les violant. Dieu ne condamne aucune des inclinations de la nature; il veut seulement qu'elles soient maintenues dans l'ordre, et, plus l'ordre est gardé, plus la vie est heureuse.

D. — *L'enfer étant au centre de la terre, si les démons viennent ici nous tenter, ils échappent à leurs tourments?*

R. — Non; les démons n'échappent pas plus à leurs tourments en venant nous porter au mal sur la terre, que les bons anges ne perdent leur joie céleste en venant nous y porter au bien.

D. — *Mais alors, pourquoi créer un lieu de tourments, puisque les démons sont tourmentés en tout lieu?*

R. — De ce que les anges vont et viennent, au secours des hommes, il ne suit pas que Dieu n'ait pu sagement créer le ciel, pour s'y manifester à eux et aux saints; de même, il n'y a rien qui, dans la création de l'enfer, répugne à la sagesse de Dieu.

D. — *Par quel chemin les démons peuvent-ils venir du centre de la terre jusqu'à nous?*

R. — Les eaux qui sont matérielles trouvent des chemins pour aller en tous sens dans les entrailles de la terre; bien plus facilement des esprits peuvent aller et venir de l'enfer sur la terre et d'ici dans l'enfer.

D. — *Si Dieu veut sauver les hommes, pourquoi a-t-il tardé si longtemps à nous faire connaître sa loi?*

R. — Depuis le commencement du monde, Dieu n'a cessé de publier sa loi, en l'imprimant dans l'intelligence de l'homme. Il n'est pas d'homme, en effet, quelque séparé qu'on le suppose du commerce de ses semblables, qui n'ait la connaissance intime de tels et tels devoirs. Or, nul doute que si l'homme fait ce que ces lumières lui montrent être conforme à la loi divine, Dieu n'y ajoute ce qui peut lui manquer pour arriver au salut.

D. — *Il y a des hommes si dépourvus d'intelligence, qu'ils n'atteignent même pas à la connaissance de leur Créateur; que sera-t-il de tels hommes?*

R. — Dieu, qui est la bonté même, ne saurait demander à l'homme plus qu'il ne peut donner. Que l'homme fasse donc ce qu'il peut faire et Dieu fera le reste et le sauvera[1].

Les bonzes d'Yamagoutsi ne se laissèrent pas convaincre par les sages réponses du P. de Torrès; pas plus que ceux de Funaï ne se déclarèrent satisfaits des réponses de Maître François. Leur jalousie et leur haine ne fit que s'accroître dans ces débats; mais le roi et les gentilshommes présents à ces discussions conçurent une haute idée de la religion que prêchait le Père, et plusieurs formèrent, dès ce moment, comme on le connut dans la suite, le projet de se faire instruire et d'embrasser la foi.

A plusieurs reprises, le roi promit à François de protéger les nouveaux chrétiens de Fucheo contre les perfides entreprises et les attaques des bonzes, et de permettre à tous ceux de ses sujets qui le voudraient de se faire baptiser. L'apôtre reçut cette assurance avec d'autant plus de joie qu'il laissait ces chrétiens sans appui, et que de tristes nouvelles lui étaient venues d'Yamagoutsi par une lettre du P. de Torrès. Une révolution soudaine avait dévasté la ville pendant huit jours.

(1) Cf. Lucena : *Hist. da vida da P. S. Fr. de Xavier*, lib. VIII, c. 2-10; Maffeius, *Hist. indic.* lib. I; Bartoli, *Dell'Asia*, t. VII, lib. III, nº 29, édit. Marietti ; P. Cros, t. I, p. 159.

Ne pouvant échapper aux conjurés, le roi Vochidono avait fait tuer sa femme et son fils et s'était ouvert le ventre pour s'ensevelir avec eux, sous les ruines de son palais en flammes. On avait tué pour se venger et pour voler. Grâce à Dieu, le P. de Torrès et le F. Fernandez avaient pu échapper aux bonzes et à leurs partisans qui en voulaient à leur vie. Fort heureusement, les seigneurs des environs d'Yamagoutsi demandèrent au roi de Boungo son frère pour roi. Celui-ci, dès son arrivée, promit de protéger les chrétiens de son nouveau royaume, comme son frère s'était engagé, auprès de François, à favoriser ceux de ses États.

De son côté, Maître François promit au roi d'aider de tout son concours l'ambassadeur qu'il envoyait au gouverneur de l'Inde pour faire alliance avec lui. Avec cet ambassadeur et ses deux disciples, l'apôtre s'embarqua sur le vaisseau d'Édourd de Gama, deux mois après son arrivée à Figi, entre le 15 et le 20 novembre 1551.



Reliquaire de S. François Xavier.
(Malines).

LIVRE CINQUIÈME



S. François Xavier mourant en vue de la Chine.
(Tableau de E. J. Lafon).

LIVRE CINQUIÈME

1551-1552

CHAPITRE PREMIER

Huit jours après son départ de Figi, le vaisseau qui porte François est assailli par une violente tempête. — L'apôtre arrive à San-Choan, où il trouve son ami Diogo Péreira. Il s'embarque avec lui pour Malacca, et en route lui fait part de son projet d'aller porter la foi en Chine. — De Malacca, l'apôtre se rend à Cochin, où il s'arrête pour écrire et expédier des lettres en Europe et à Goa. — Les Pères Manuel de Moraès et François Gonzalez sont renvoyés de la Compagnie. — État de la mission des Indes et événements survenus pendant l'absence de l'apôtre. — Mort glorieuse du P. Antoine Criminale. — François part pour Goa.

Le vaisseau qui portait l'apôtre du Japon faisait voile vers la Chine, depuis huit jours, lorsqu'une violente tempête vint l'assaillir et mettre l'équipage et les passagers en danger imminent de perdre la vie. Le vent soufflait avec

violence; la mer était démontée; d'énormes vagues battaient continuellement les flancs du navire et jetaient sur le pont des torrents d'eau. N'obéissant plus au gouvernail, le vaisseau allait à la dérive; on le débarrassa d'une partie de ses agrès, pour pouvoir le diriger; mais, durant cinq jours, le ciel resta couvert de sombres nuages, le pilote ne savait ni où on était, ni comment manœuvrer. Le découragement, l'effroi oppressait tous les cœurs. Seul, François se montrait calme, encourageant les travailleurs et travaillant lui-même à conjurer le danger. Sur le soir, la chaloupe fut mise à la mer; quinze hommes, dont cinq Portugais, devaient l'attacher solidement au vaisseau et y déposer des provisions. Cela fait, les mariniers voulurent remonter à bord, mais l'obscurité de la nuit et la violente agitation de la mer ne leur permirent pas d'approcher du navire, et ils prirent le parti de passer la nuit sur la chaloupe. Vers le milieu de la nuit, des cris d'alarme mettent en émoi équipage et passagers; on accourt et l'on voit fuir, au loin, la chaloupe, emportée par la rafale, tandis que les hommes qui la montent appellent au secours et poussent des cris déchirants. Les câbles qui retenaient l'embarcation, s'étaient rompus sous l'effort de la tempête. A cette vue, François, qui était venu sur le pont, lève ses bras au ciel et, de toute son âme, implore le secours de Dieu. Édouard de Gama donne ordre de diriger le navire vers la chaloupe; mais, soudain, deux vagues furieuses l'arrêtent dans sa marche, menaçant de le faire sombrer. La nuit fut anxieuse. Au lever du jour, un matelot monta sur le grand hunier pour explorer l'horizon. La mer était toujours agitée et blanche d'écume; la chaloupe n'était point en vue. « Elle paraîtra, dit un passager, « quand il s'en perdra une autre. — Vous avez bien peu de foi, « Pedro Velho, repartit l'apôtre, qui se trouvait là. Croyez-« vous donc que tout ne soit pas possible à Dieu? Pour moi, je « vous le dis, j'ai promis à la Mère de Dieu de célébrer en son « honneur trois messes à Notre-Dame-du-Mont, et j'ai l'assu-« rance que la chaloupe reviendra, et, avec elle, tous les hom-« mes sains et saufs. » Pedro Velho se tut. François n'avait ni mangé, ni dormi depuis trois jours. Sentant une défaillance



Église des Jésuites, à Londres.

SAINT FRANÇOIS XAVIER MOURANT

(Tableau de J. Goldie)

il demande à Mendez Pinto, de qui nous tenons ce récit, un peu d'eau tiède; mais on ne peut lui en procurer : pour alléger le tillac, on avait jeté à la mer le fourneau avec d'autres agrès. Le voyant pâle et accablé, Pinto engage François à aller se reposer et dormir dans sa cabine. « Oui, ce sera le mieux, répond celui-ci. Donnez-moi un matelot pour fermer la porte sur moi, et attendre là, pour empêcher qu'on ne me dérange et m'ouvrir, quand je le lui demanderai. » Le Père s'éloigne suivi d'un marinier chinois. Plusieurs heures après, le Chinois vient demander à Mendez Pinto de l'eau à boire pour le Père. « A-t-il dormi? » dit Pinto. — « Il n'a pas dormi un instant, répond le Chinois qui l'avait observé par une fente de la porte; il se tient à genoux, la tête penchée sur sa couchette; il gémit ou pleure. » Vers la fin du jour, François remonte sur le pont, les traits rayonnants d'une sérénité et d'un contentement extraordinaire. Il demande qu'un matelot monte sur le hunier pour voir si la chaloupe était en vue. Peu d'instants auparavant, on avait exploré la mer et rien n'était apparu. Par déférence pour le saint, un marin grimpe sur le grand mât, Après quelques instants d'observation, il crie : « Rien, rien. — Descendez alors », dit l'apôtre, qui va se remettre en prière, la tête appuyée contre un mât, le visage triste et les larmes aux yeux. Après quelques moments, François s'interrompt pour demander qu'on regarde encore au loin la mer. François avait repris sa prière, lorsque tout-à-coup du haut du grand mât, l'observateur crie : « Miracle, miracle! » et l'on voit la chaloupe, à la portée d'une arquebuse, s'avancer rapidement et venir se placer au bas de l'escalier du navire, comme si une main invisible l'eût conduite (17 décembre 1551). Des transports d'une joie délirante éclatent de toutes parts; on se jette aux pieds du saint; mais celui-ci va s'enfermer dans la cabine du capitaine. Plus de cinquante témoins attestèrent, au procès de canonisation, la vérité de ce fait. Frappés du caractère miraculeux du prodige, deux passagers mahométans se convertissent à la foi et demandent le baptême.

Quelque temps après, François reparaît sur le pont et dit au

pilote François de Aquiar, son ami, de tout disposer sans retard, pour naviguer vers San-Choan. La tempête allait cesser, un vent favorable enflerait les voiles et les conduirait au terme. La chose arriva comme il l'avait annoncée. Voyant que sous l'influence du grave péril auquel il avait échappé, le pilote était préoccuppé et triste, l'apôtre ajouta : « Ayez bon courage « François; le navire ne périra point en mer; il résistera aux « plus mauvais temps et aux plus furieuses tempêtes. » Comme nous le verrons plus loin, la prophétie se réalisa [1].

A San-Choan, François trouva Diogo Péreira prêt à appareiller pour Malacca; il était retenu au port par un vent contraire qui cessa dès l'arrivée de l'apôtre [2]. Fortement endommagé par la tempête, le vaisseau d'Édouard de Gama ne pouvait reprendre sa route qu'après d'importantes réparations. François s'embarqua, avec sa suite sur le navire de son ami, le seul qui, en ce moment, se trouvait à San-Choan.

Durant la traversée, il parla longuement avec Diogo Péreira des nombreuses conversions opérées au Japon, des ouvriers qu'il allait chercher dans les Indes et d'un nouvel apostolat qu'il rêvait d'entreprendre. Des fatigues accablantes et des graves dangers qu'il avait affrontés au Japon, il n'en dit rien. Plus il se dépensait pour sauver les âmes, et plus il aspirait à de nouvelles entreprises et à de plus grands sacrifices. De Cochin, il écrivait, peu de temps après, au P. Rodriguès, en lui parlant de ses nouveaux projets : « Me voici déjà blanchi, mais aussi alerte et robuste « que jamais, si fortifiants sont les fruits de joie que l'on « recueille à cultiver un peuple sensé et désireux d'acquérir la « connaissance de la vérité et le salut éternel. » [3] Le caractère noble et ferme du peuple japonais, on le voit par ses lettres,

(1) Cf. *Proc. ord.*. 386[a]; Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 6[b]; *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 61; Pinto, *Voyages adventureux*, chap. CCXV.

(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 386[b].

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 100, nº 53. Fauste Rodriguès, qui était avec l'apôtre à Amboine, dit au P. Sébastien Gonzalvès que les cheveux de Maître François, déjà à cette époque, commençaient à blanchir et, qu'à la suite de ses soucis et de ses fatigues, à Yamagoutsi, tous devinrent blancs.

avait fortement saisi l'âme ardente de l'apôtre et enflammé son zèle. Il rêvait de le conquérir tout entier à l'Église; pour atteindre ce but, il se sentait capable, avec le secours de Dieu, de subir toutes les fatigues et d'affronter les plus grands périls. Les Japonais professaient la plus haute estime pour les Chinois de qui ils tenaient leur religion. Vaincus dans leurs discussions avec l'apôtre, les bonzes et les gentilshommes, pour ne pas rendre les armes, usaient de ce subterfuge : « Les Chinois « ne connaissent point la doctrine que vous annoncez; « comment pourrions-nous admettre que votre enseignement « est vrai? » François avait résolu de porter l'Évangile en Chine, et, par la conversion des Chinois, assurer celle du Japon.

Digne ami du saint apôtre, Diogo Péreira encouragea ces grands desseins. Il fallait, pour faciliter l'entreprise, obtenir l'envoi d'une ambassade du roi de Portugal à l'empereur de la Chine. On pénétrerait ainsi, sans obstacle, au cœur même de l'empire et on aurait plus sûrement la liberté de prêcher la foi au peuple. Mais, comment faire accepter ce plan au vice-roi des Indes? Consentirait-il à se charger des frais de l'ambassade, à fournir les riches présents qu'il convenait d'offrir à l'opulent monarque chinois? Tout faisait craindre un refus. Diogo Péreira apprécia et partagea si bien les pensées de François qu'il promit de le seconder, d'être l'ambassadeur désiré, si le vice-roi l'approuvait, et de supporter, lui seul, tous les frais du voyage et des somptueux présents. Cette offre généreuse donna à l'apôtre une grande joie; le projet fut dès lors arrêté. Quelques jours après, dans une lettre écrite de Cochin à saint Ignace, François disait : « Le Japon me semble bien fait pour que le christia- « nisme, une fois établi, s'y perpétue. Sur un tel sol, tout tra- « vail est bien employé. J'ai donc grande espérance que votre « charité nous enverra, pour cela, de saints ouvriers. De « tous les pays découverts, de ces côtés, seul le Japon offre la « garantie dont j'ai parlé. La foi cependant ne s'y maintiendra « pas sans de grands travaux.

« Du Japon à la Chine, la traversée est courte. C'est un pays

« immense que la Chine; il est riche, tout y abonde. Il n'y a « qu'un roi fort bien obéi; sa législation y est savante, la paix « stable. Les Chinois sont très ingénieux, curieux de s'ins- « truire; l'étude des lois et de l'art du gouvernement est celle « qu'ils préfèrent. Ils sont de race blanche, sans barbe, les « yeux très petits. Un caractère saillant de leurs mœurs, « c'est, avec la libéralité, l'amour de la paix; il n'y a pas de « guerre chez eux.

« Si rien dans l'Inde ne vient traverser mon dessein, j'espère « aller en Chine, cette année 1552, pour le grand service de « Dieu notre Seigneur, qui pourra régner, non seulement dans « la Chine, mais au Japon. Dès que les Japonais, en effet, « sauront que les Chinois ont reçu la loi de Dieu, ils perdront « vite la foi en leurs sectes. Oui, j'ai grande espérance que, par « le moyen de la Compagnie de Jésus, les Chinois et les Japo- « nais sortiront de leur idolâtrie et adoreront le vrai Dieu et « Jésus-Christ, Sauveur de toutes les nations. »[1]

Avant de partir de San-Choan pour Malacca, alors qu'on n'avait aucune nouvelle de cette ville, François dit à un grand nombre de Portugais réunis : « Recommandez beaucoup la « ville à Notre-Seigneur, car elle est assiégée par des ennemis « et en grande détresse. » Un peu plus tard, interrogé à ce sujet par Diogo Péreira, François répondit : « Malacca est « délivré et en paix. » On apprit ensuite que Malacca avait été assiégé par les Joas[2].

Durant la navigation vers le détroit de Singapour, le vaisseau faillit être englouti dans la mer ou brisé contre la côte par un violent typhon. Marins et passagers attribuèrent aux prières du saint d'avoir échappé à ce danger imminent.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 100, n°s 18, 19.

(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 395^a. *Monumenta Xaveriana*, p. 142, n° 102. — Ce récit est du P. Valignani. Le P. Pérez écrivait de Malacca, le 24 novembre : « Dieu « châtie Malacca : la ville est demeurée assiégée par les Mores pendant « cent trois jours, du 3 juillet au 16 octobre. » On peut supposer que François annonçait une nouvelle et plus grave attaque qui se préparait et qui fut conjurée par ses prières. Le P. Bartoli dit que la prédiction se fit par l'apôtre à Funaï, pendant qu'il était aux prises avec les bonzes.

Sur la fin de décembre, trente-neuf jours après avoir quitté le Japon, François arrivait à Singapour. Par un vaisseau qui se rendait à Malacca, il écrivit un billet au P. François Pérez pour le prier de s'informer s'il y avait à Malacca un vaisseau en partance pour l'Inde; s'il y en avait un, il le chargeait de prier le capitaine d'attendre un jour de plus, jusqu'au dimanche; car il importait grandement au service de Dieu qu'il arrivât vite dans l'Inde et pût retourner, sans retard, au mois de mai, à San-Choan. Le billet parvint à temps. Prêt à mettre à la voile pour Goa, Antoine Péreira de Verga attendit la venue de l'apôtre [3].

François s'arrêta peu à Malacca. Une amère tristesse l'y attendait en même temps qu'une douce joie. Il y vit le P. Pérez et le F. de Oliveira ; il y trouva Manuel de Moraès et François Gonzalès renvoyés de Malacca. Une lettre de son bien-aimé Père Ignace l'y attendait. Il se hâta d'y répondre dès son arrivée à Cochin.

« La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, écri-
« vait-il le 20 janvier 1552, nous soient toujours en aide et
« favorables. Amen.

« Mon vrai Père,

« J'ai reçu dernièrement à Malacca, comme je revenais du
« Japon, une lettre de votre sainte charité ; Dieu notre Seigneur
« sait combien mon âme fut consolée d'avoir des nouvelles
« d'une santé et d'une vie si chères. Entre tant de saintes
« paroles et consolations de votre lettre, les dernières, ces
« mots : *Tout vôtre, sans que je puisse, en aucun temps vous*
« *oublier. Ignace;* ces mots, je les lus en pleurant, en pleurant
« je les écris; je me ressouviens du passé, du grand amour
« que toujours vous eûtes, que vous avez encore pour moi. Si
« Dieu notre Seigneur m'a délivré de nombreux périls et
« misères au Japon, je le dois, j'en suis persuadé, à l'inter-
« vention des saintes prières de votre charité.

(3) Cf. *Proc. ord.*, f. 386b.

« Aux Japonais aussi je dois tant de grâces, que je ne saurais « jamais l'écrire. Pour leur bien, Dieu me donna connaissance « des maux infinis de mon âme. Vivant hors de moi, j'ignorais « de grandes misères qu'il y avait en moi, jusqu'au temps où je « me vis dans les dangers et les labeurs du Japon. Alors, Dieu « notre Seigneur me fit clairement discerner quel extrême « besoin j'avais de quelqu'un qui veillât avec sollicitude sur « moi. A votre charité maintenant de voir la charge qu'elle me « donne de tant de saintes âmes de la Compagnie, qui sont en « ces contrées, à moi qui, par la seule miséricorde de Dieu, « me reconnais, avec évidence, une insuffisance si grande. « J'espérais que vous m'auriez recommandé à la sollicitude de « ceux de la Compagnie, et non pas eux à la mienne.

« Votre charité m'écrit quels grands désirs elle a de me voir « avant d'achever cette vie. Notre-Seigneur sait quelle impres- « sion ont faite en mon âme ces paroles de si grand amour, « que de larmes elles me font répandre, chaque fois que le « souvenir m'en revient; je me réjouis à la pensée que la « chose serait possible; car enfin, rien d'impossible à la sainte « obéissance. »[1]

(1) Le 31 du même mois, saint Ignace prouvait encore une fois à l'apôtre des Indes qu'il ne l'oubliait pas; il lui adressa ces quelques lignes, qui durent, elles aussi, provoquer des larmes de reconnaissance : « Très cher « frère en Notre-Seigneur, nous n'avons pas ici reçu cette année les lettres « que vous avez, dit-on, écrites du Japon; elles sont restées en Portugal. « Nous n'avons pas pour cela laissé de nous réjouir grandement dans le Sei- « gneur de votre arrivée en bonne santé et de ce que la porte vous est « ouverte pour la prédication de l'Évangile en ce pays. Plaise à celui qui vous « l'a ouverte de s'en servir, pour tirer ces peuples de l'infidélité et de les « introduire à la connaissance de Jésus-Christ leur Sauveur, comme il est le « nôtre. Amen.

« Les affaires de la Compagnie avancent, grâce à la divine bonté; elles « sont, partout dans la chrétienté, en un progrès continu; il se sert « de ses minimes instruments, celui qui, sans eux et avec eux, est l'auteur « de tout bien.

« Je laisse à Polanco le soin de vous dire le reste. Ces lignes, je les écris, « pour vous faire savoir que je suis encore vivant dans la misère de ce triste « monde.

« Qu'il donne à tous de vivre véritablement, celui qui est leur vie éter-

Après ces épanchements d'une affection filiale et d'une reconnaissance débordantes, l'apôtre demande, comme à son ordinaire, l'envoi de nouveaux Pères pour le Japon, expose les sacrifices et les dangers qui les attendent; indique les qualités et les vertus solides dont ils doivent être pourvus, afin qu'ils puissent se conserver bons religieux et faire du fruit dans les âmes. « Ces Pères seront plus persécutés que beau« coup ne pensent. A toutes les heures du jour et une partie de « la nuit, ils seront importunés de visites et de questions. « On les appellera en des maisons considérables, et pas « d'excuse qui dispense d'y aller. Ils n'auront le temps ni de « prier, ni de contempler, ni de se recueillir. Dans les com« mencements surtout, pas moyen de dire la messe tous les « jours : répondre à ceux qui les interrogent les occupera à tel « point, qu'ils trouveront à peine le loisir de réciter l'office, de « manger, de dormir. Les Japonais sont fort importuns, sur« tout à l'égard des étrangers, car ils en font peu de cas et se « rient d'eux à tout propos. Que sera-ce donc, quand on dira « du mal de leurs sectes, de leurs vices manifestes, et surtout « qu'on leur déclarera qu'il n'y a pas de remède à l'enfer? Il en « est parmi eux qui nous reprochent de ne rien savoir, puisque « nous ne savons pas tirer les âmes de l'enfer. Ce qu'est le pur« gatoire, ils l'ignorent.

« Pour résoudre leurs difficultés, il faut être instruit. Des « hommes rompus aux joutes du cours des arts seront pré« cieux, parce qu'ils sauront vite mettre en contradiction les « bonzes et leurs sophismes. Ces gens-là restent tout honteux « quand on les enferre dans une contradiction.

« Les Pères souffriront beaucoup du froid. Bandou, la prin« cipale université du Japon, est très au nord et aussi les autres « universités. Je note, ici, que ces Japonais du nord ont un

« nelle et qu'il nous accorde abondamment sa grâce, afin que nous connais« sions toujours sa très sainte volonté et que nous l'accomplissions « parfaitement.

« Tout vôtre et toujours en Notre-Seigneur.

« Ignace. »

Cf. *Cartas de San Ignacio*, carta 257.

« jugement meilleur et l'esprit plus délié que ceux du midi.

« Les Pères ne trouveront guère à manger que du riz; le « froment et les herbes qui viennent en ce pays sont peu nou- « rissants. Du riz on tire une sorte de vin; mais on en fait peu; « aussi est-il cher; il n'y en a point d'autre.

« La plus grande épreuve est le danger évident et continuel « de mort. Le pays n'est point fait pour des hommes âgés; il y « a trop de fatigues; d'autre part, il ne convient pas davan- « tage à des hommes jeunes, à moins qu'ils ne soient d'une « vertu très éprouvée : au lieu de sauver les autres, ils se « perdraient eux-mêmes. Pas une espèce de péché que ce pays « ne mette à la portée de la main; ce qui n'empêche pas que « les gens ne se scandalisent de la moindre imperfection, s'ils « l'observent chez ceux qui les reprennent.

« J'avais pensé que des Flamands ou des Allemands, qui « sauraient l'espagnol ou le portugais, seraient bons pour « le Japon; ils supportent aisément les grandes fatigues; les « froids rigoureux de Bandou seraient donc pour eux plus « tolérables. Il me semble que les sujets de ces deux pays ne « manquent pas dans nos collèges d'Espagne et d'Italie, sans « qu'ils puissent y prêcher, faute d'en connaître assez la langue; « au Japon, leur travail produirait un grand fruit.

« Je crois aussi utile de dire à votre sainte charité que ceux « que l'on tire des collèges d'Espagne et de Coïmbre pour les « envoyer dans l'Inde, devraient être bien choisis; mieux vau- « drait qu'il n'en vînt que deux par an, mais tels que l'Inde les « exige, c'est-à-dire, déjà assez avancés dans la perfection, « aptes à prêcher et à confesser. Si vous l'approuviez, j'aime- « rais qu'ils fussent allés à Rome, en pèlerinage, pour s'exer- « cer aux fatigues et aux périls des voyages; ainsi, arrivés ici, « ils ne seraient pas déconcertés. Que la vertu surtout soit bien « éprouvée, car ici les occasions de défaillances sont redou- « tables. A Dieu ne plaise qu'au lieu d'avoir à nous réjouir « de la venue de nouveaux ouvriers, nous ne soyons réduits à « la triste nécessité de les congédier. »[1]

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 99.

Pendant son court séjour à Malacca, l'apôtre y guérit un enfant âgé de trois ans. Cet enfant était atteint d'épilepsie. Les crises survenaient plusieurs fois le jour, avec une telle violence et des contorsions si étranges dans un enfant de cet âge, qu'elles faisaient croire à une action diabolique. Témoin d'une de ces crises, Diogo Péreira, alla quérir Maître François Il vint aussitôt près du malade, lui donna sa bénédiction et le guérit. Il y a sept ans qu'eut lieu cette guérison, dit le témoin, et actuellement l'enfant est vivant et en parfaite santé[1].

A son arrivée à Cochin, le 24 janvier, François, comme il l'écrit au P. Simon Rodriguès, ne savait rien encore de l'état des Indes, ni des événements accomplis pendant son absence. Aucun vaisseau n'était allé de Malacca au Japon durant les années 1550 et 1551. Les lettres qui lui étaient parvenues à Yamagoutsi, les courts entretiens qu'il venait d'avoir à Malacca avec le P. François Pérez ne lui avaient fourni que des renseignements vagues et incomplets. Placé non loin du centre de la mission et sur le passage des Pères qui venaient d'Europe où se rendaient sur la côte de la Pêcherie, le P. Balthasar Gago, supérieur de la résidence de Cochin, put l'informer plus sûrement et plus complètement. De lui l'apôtre apprit la glorieuse mort du P. Criminale, tombé à Punicale, en mai ou juin 1549, sous le fer des Badages.

Les Pères, comme les chrétiens de la côte de la Pêcherie, le tenaient pour un religieux de la plus haute vertu. Continuellement uni à Dieu, il passait une partie de la nuit à faire oraison; le jour, il se mettait à genoux trente fois pour prier; il se nourrissait comme les plus pauvres Indiens, visitait, toujours à pied, les chrétientés de son vaste district, couchait sur la dure et savait encore trouver des loisirs pour aller voir et aider les Pères et les Frères, qui travaillaient sous ses ordres en d'autres parties de la mission. Parlant de lui à Ignace, le P. François, avant d'aller au Japon, écrivait : « Antoine Criminale est au cap Comorin avec six autres Pères

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 395b.

« ou Frères de la Compagnie. C'est, croyez-m'en, un saint « religieux, bien fait pour évangéliser ces contrées. Des « hommes de ce mérite vous en avez un grand nombre à « Rome, envoyez-m'en ici le plus possible. Les religieux qui « sont avec lui, les chrétiens indigènes, les païens et les maho- « métans lui témoignent grande estime et de l'affection. »[1] Rendant compte de sa mort, dans une lettre adressée à saint Ignace, le P. Henri Enriquez écrit de lui ce que saint Jérôme disait de sainte Paule : « Tous mes membres se changeraient- « ils en langues, je ne pourrais raconter qu'en partie ses « nombreux travaux. »[2]

Des soldats portugais avaient souillé, aux environs de Punicale, l'idole d'une pagode. Furieux, les brahmes du pays, pour venger cet outrage fait à leur dieu, avaient appelé les Badages. Ceux-ci accoururent au nombre de six mille. Les Portugais n'étaient que quarante. Trop inférieurs en nombre pour résister, ils se réfugièrent sur leur vaisseau. Pour sauver les chrétiens du pillage et de la mort, le P. Criminale alla les supplier de demander la paix aux ennemis; mais ils jugèrent que ce serait un déshonneur pour eux de traiter avec des barbares et des bandits. Malgré leur avis et leurs instances, le Père, ne voulant pas abandonner les chrétiens, revint à terre. Au premier bruit de l'approche des ennemis, les chrétiens avaient quitté leurs demeures. Vieillards, femmes et enfants couraient, fous de terreur, vers le rivage, cherchant leurs

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 72, nº 1.

(2) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 91, nº 3. — Le P. Cyprien, qui le vit à l'œuvre, trace en quelques mots son éloge : « Il parcourait toute la côte, pour « le moins une fois chaque mois, *nudis pedibus quasi semper, pluries humi « cubitabat : parce et inexquisite edebat; multum laborabat; cum omnibus « in omni bono aut indifferenti conveniebat : in malo aut quasi, nunquam. « Integer erat vitæ et sceleris in veritate purus; optimæ conversationis; facilis « omnibus, onerosus nemini nec verbo, nec facto; obediens multum, vere « castus, paupertate clarus, animarum zelotypus; per decem menses quasi « proximus fini suo. Fui cum illo, in dicta costa, et vidi oculis, et prædicta « manibus contrectavi; et alias ejus multa bona, queis charta multa non suf- « ficeret.* » Cf. *Ibid.*, p. 98, nº 2.

barques pour se soustraire au danger. Le Père s'avance jusqu'aux derniers qui fuyaient, leur fait hâter le pas, aide les plus faibles à porter leurs fardeaux, les exhorte tous à offrir leur vie à Dieu, en vrais chrétiens. Un groupe de Badages arrive; le Père tombe à genoux pour se recommander à Dieu; les Badages poursuivent leur marche sans le toucher. Un second groupe survient peu après; le Père s'est de nouveau agenouillé; en passant près de lui, un de ces bandits lui enlève son chapeau. A l'approche d'un troisième groupe, le P. Criminale se met une troisième fois à genoux; un Badage le frappe de sa lance au côté gauche; puis avec ses compagnons, il lui prend ses vêtements. Loin de résister, le Père aide ses ennemis et leur livre jusqu'à sa chemise ensanglantée. Ainsi dépouillé, il se dirige vers l'église. De nouveaux Badages arrivent, l'un d'eux lui lance un trait qui pénètre profondément entre les deux épaules. Le Père arrache le fer et continue péniblement sa marche. A peine est-il arrivé à l'église, que d'autres ennemis se présentent; le Père tombe une dernière fois à genoux, pour recevoir le coup de mort; de son sabre, un Badage lui tranche la tête[1].

Au P. Antoine Criminale avait succédé, comme supérieur, le P. Henri Enriquez, saint religieux et exceptionnellement doué pour apprendre les langues. Dix mois, après son arrivée aux Indes, il avait composé une grammaire pour faciliter à ses frères l'étude du malabare. Il avait aussi corrigé la traduction des articles de la foi et des prières faites par Maître François[2]. Avec lui se trouvait le P. Paul del Valle et les trois Frères Baltasar, Ambroise Nuñez et Manuel Rodriguès.

Le F. Adam était allé recevoir au ciel la récompense d'une

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 86, n° 3; 91, n° 3; 96, n° 14; 98, n° 1; 102, n° 2; 115, n° 8.

(2) François écrivait le 14 juillet à saint Ignace : « Le P. Henri Enriquez, « prêtre portugais, homme de grande vertu, travaille au cap Comorin. Il « parle et écrit très bien la langue malabare; les chrétiens le vénèrent et le « chérissent. Consolez, je vous prie, par une de vos lettres, un si bon, si « laborieux, si utile ouvrier, *qui portat pondus diei et æstus.* » Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 71, n° 12; *Selectæ Indiarum epist.*, p. 142, n° 8.

sainte vie. Aimé des Indiens, comme des Portugais, il avait fait construire une église et amené à la foi de nombreux païens[1].

Le P. Cyprien était à Saint-Thomas de Méliapour, avec un Frère. Appelé du cap Comorin pour aller à Socotora, avec le P. Moralès et trois Frères, il avait été envoyé, au dernier moment, par François, à Saint-Thomas, où il semblait devoir être plus utile. Il y faisait beaucoup de bien tant aux païens et mahométans qu'aux Portugais; on l'appelait communément le saint Père[2].

A Coulam, malgré une santé délabrée, le P. Lancilotti continuait à diriger un collège et à évangéliser avec succès la ville et les environs[3].

Dans la région de Cambaye, à Bacaïm, le P. Melchior Gonzalès avait ouvert un collège et converti un grand nombre d'infidèles.

Les marchands portugais qui venaient d'Ormuz parlaient avec admiration des travaux et des conversions nombreuses et éclatantes opérées dans la ville par le P. Gaspard Barzée. Appelé au Japon avec les Pères Carvalho et Gago, le P. Barzée était aussitôt parti pour Goa, d'où il venait d'écrire au P. Gago pour lui annoncer que, sous peu de jours, il arriverait avec son compagnon à Cochin, pour se rendre tous les trois, selon l'ordre reçu de Maître François, à Malacca, et, de là, au Japon.

Des huit Pères ou Frères qui travaillaient aux Moluques, sous la direction du P. de Beïra, deux, le P. de Moraès et le P. Gonzalès venaient d'être renvoyés à Goa. François les avait rencontrés à Malacca et les avait amenés avec lui à Cochin.

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 90, n° 2.

(2) Cf. *Ibid.*, p. 86. n° 3.

(3) Dans une lettre à saint Ignace, parlant de sa santé, le Père écrit : « *Adhuc teneor mea infirmitate et valde crucior, adeo ut nec mihi, nec aliis* « *prodesse possim; sit Deus benedictus in sæcula, quandoquidem ita dispo-* « *nit.* » Au collège de Goa, bien qu'il crachât fréquemment du sang, il n'avait pas cessé de faire la classe. Saint Ignace l'estimait et lui témoignait une pleine confiance.

Retenu à Cochin pour calmer le mécontentement des chrétiens de la ville et mettre fin à des procès que les imprudences du P. Gomez avaient suscités, l'apôtre les fit partir, le 4 février, pour Goa, avec cette lettre à l'adresse du P. Camerino. « Manuel de Moraès et François Gonzalès vont à Goa. Dès « qu'ils arriveront, et après avoir lu ma lettre, vous irez chez « le seigneur évêque; vous direz à sa Seigneurie que vous « remettez en ses mains, attendu qu'il est prêtre, le P. Manuel « de Moraès parce que j'ai écrit que la Compagnie le remet à « sa Seigneurie, afin qu'elle l'emploie, comme un prêtre qui « est à sa disposition. Vous direz donc à Manuel de Moraès que « je vous ai écrit de le congédier. Vous congédierez aussi Fran- « çois Gonzalès. Vous ne les laisserez pas entrer dans le collège « et vous commanderez à tous ceux qui y vivent de n'avoir « aucun entretien avec eux. Il m'est très dur, à moi, d'avoir « des motifs pour les congédier, et ce qui m'est plus sensible « encore, c'est la crainte que d'autres n'aient à s'éloigner avec « eux. Seul, Dieu notre Seigneur sait combien il m'en coûte « d'avoir à écrire cette lettre. Je m'attendais à trouver ici quelque « consolation, après les nombreuses peines que j'achevais de « traverser et voilà qu'au lieu de consolations, je rencontre « des causes de vifs chagrins, comme sont des procès, des « démêlés avec les populations, toutes choses qui ne peuvent « guère édifier. Quant à l'obéissance, il y en a peu ou point, « si j'en juge par ce que j'apprends depuis mon retour. Loué « soit Dieu de tout. »[1]

Ces dernières plaintes étaient inspirées à l'apôtre, par ce qu'il avait appris du P. Gago et ce qu'il constatait lui-même à Cochin au sujet de la conduite imprudente et peu religieuse du P. Gomez. Vainement, avant son départ pour le Japon, il avait sagement limité l'étendue de ses pouvoirs, lui donnant et lui laissant, par écrit, des avis et des ordres précis, pour le mettre en garde contre son esprit indépendant et autoritaire et lui faire éviter les abus et les excès à redouter de sa part[2].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 102.
(2) Cf. *Ibid.*, ep. 99, n° 4.

Du Japon encore, toujours plein de vives appréhensions à son endroit, il lui avait renouvelé les mêmes conseils et les mêmes pressantes exhortations. Mais plein de confiance en lui-même, fort de la faveur du vice-roi Cabral, dont il avait su gagner l'estime et l'amitié, le P. Gomez agissait à sa guise, sans tenir compte des avis et de l'autorité du P. Paul Camerino, à qui revenait le droit de gouverner les Pères vivant hors du collège. De ce qu'il connaissait déjà, François concluait qu'il y avait urgence à retirer son office au P. Gomez, et dans sa lettre à saint Ignace, il disait : « Pour l'amour et service de Dieu, je « vous demande une charité. Si j'étais près de vous, je vous « la demanderais agenouillé à vos pieds : envoyez en ce « pays pour y être recteur du collège de Goa, un homme connu « de votre sainte charité, car ce collège a très grand besoin « d'un secours qui lui vienne de votre main. »[1] Avant son départ pour le Japon, l'apôtre avait fait, bien qu'avec moins d'instances, la même demande au P. Simon Rodriguès; mais le mal avait empiré, et, en ce moment, ses pensées allaient au delà d'un simple retrait de charge; il se demandait, si plus au courant de toutes choses, il ne se verrait pas contraint de renvoyer le P. Gomez, comme il venait de renvoyer les Pères de Moraès et Gonzalès.

En attendant, François s'empressa de réparer le scandale donné à Cochin par l'imprudent recteur. Abusant de son crédit auprès du vice-roi, le P. Gomez s'était approprié pour le collège en construction à Cochin, l'église de la Mère-de-Dieu, qui était la propriété d'une confrérie; il avait pris encore des mesures vexatoires contre d'autres chrétiens. François alla faire des excuses aux confrères injustement dépossédés et leur remettre les clefs de l'église; mais, gagnés par cette humble démarche, ceux-ci se démirent de leurs droits et les cédèrent à la Compagnie. Toutes les autres causes d'animosité et de procès furent également dissipées.

Cela fait, François partit pour Goa. Il y était attendu avec impatience et avait hâte d'y préparer son prochain départ pour la Chine.



CHAPITRE DEUXIÈME

Arrivée de François à Goa, joie des Pères du collège à sa venue. — Administration inconsidérée et compromettante du P. Antoine Gomez. Il est envoyé à Diu. — Apostolat du P. Barzée à Ormuz; son zèle ardent, ses vertus, ses succès.

Après une absence de près de trois ans, François arriva enfin à Goa. A peine débarqué, il alla, selon sa coutume, faire visite aux religieux Franciscains et Dominicains établis dans la ville, ainsi qu'aux malades de l'hôpital; puis, il se rendit au collège. Informés de sa venue, Pères et élèves l'attendaient avec impatience. Grande fut la joie des Pères en le revoyant. Plusieurs d'entre eux, arrivés d'Europe pendant qu'il évangélisait le Japon, ne le connaissaient que par ce qu'on leur avait dit de sa sainteté, de son zèle et des grandes œuvres qu'il avait accomplies. Le P. Melchior Nuñez[1], un des Pères nouveaux venus à Goa,

(1) Le P. Melchior Nuñez Barreto, frère de Jean Nuñez Barreto, futur patriarche d'Éthiopie, entra au noviciat de Coïmbre en 1543. Arrivé dans l'Inde en 1551, il y remplit la charge de vice-provincial dès l'année 1553. Il mourut à Goa, le 10 août 1591, après beaucoup de travaux au Japon, en Chine, et de nouveau dans l'Inde. Le P. Nuñez se trouvait parmi les nou-

écrivait, le 7 décembre, aux Pères du Portugal : « Au commen-
« cement de février, il plut à Dieu d'amener du Japon, ici, *ex*
« *insperato*, le P. Maître François ; je crois qu'il vint conduit
« plutôt par une inspiration divine que par des motifs humains,
« si grande était la nécessité de sa présence, pour régler les
« affaires de la Compagnie en ces régions de l'Inde. A son
« arrivée, indicible fut l'allégresse de mon âme ! Imaginez-vous,
« mes Frères, ce que c'est que de rencontrer, sur terre, un
« homme dont *la conversation est au ciel!* O mes Frères, quelles
« vertus et dons célestes j'ai vus en lui en ces quelques jours !
« quel cœur embrasé de l'amour de Dieu ! de quelles flam-
« mes d'amour il brûle pour le prochain ! quel zèle pour aller
« au secours des âmes malades ou mortes ! quelle diligence à les
« ressusciter, à les remettre en état de grâce ! comme il entend
« bien ce principal office de son ministère de prêtre, qui est la
« justification de l'impie, du pécheur ! quelle affabilité cons-
« tante ! quel visage toujours serein, joyeux ! Il rit toujours et
« il ne rit jamais. La charité, la jubilation de son âme se
« trahit par ce doux rayonnement du visage ; ainsi, Jean-
« Baptiste manifestait la sienne en tressaillant dans le sein de
« sa mère. Encore une fois, il ne rit jamais, parce que, tou-
« jours recueilli en lui-même, il ne s'épanche pas dans les
« créatures. J'étais vraiment stupéfié, en considérant le désir
« qu'il a de la gloire de Dieu, l'impression pénible que pro-
« duit en lui la vue des imperfections, si petites soient-elles,
« d'un de ses frères ; j'étais non moins émerveillé de la patience
« et douceur dont il usait avec ceux du dehors, encore qu'ils
« fussent grands pécheurs ; de la condescendance qui le faisait
« proportionner à la capacité, à l'état de chacun, pour leur
« rendre plus utiles, ses enseignements et ses corrections. »[1]

A son arrivée à Goa, François trouva des lettres patentes, par

veaux venus d'Europe, les Pères Manuel de Moraès, Antoine de Érédia, Gonzalo Rodriguès, les Frères Manuel Teixeira, Christobal da Costa, Melchior Diaz, Antoine Diaz, Alexis Medeira, Pierre de Almeida, François Duran et Thomas.

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 162, n° 2.

lesquelles saint Ignace lui communiquait, le 2 octobre 1549, la plénitude de son autorité pour l'administration de la Compagnie dans les pays d'outre-mer soumis à la puissance du roi de Portugal et autres de ces régions. De nouvelles lettres patentes, signées à Rome, le 23 décembre de la même année, confirmaient les premières et permettaient à François, en cas d'absence, de déléguer, en partie ou en totalité, ces mêmes pouvoirs au recteur du collège de Goa.

Cependant l'apôtre ne tarda pas à constater combien étaient fondées ses appréhensions au sujet du P. Gomez. Intelligent, zélé pour le bien, prédicateur très écouté, mais homme d'imagination, manquant de mesure et ne rêvant que réformes autour de lui, pour mettre le collège de Goa sur le pied de celui de Coïmbre et des grands collèges d'Europe, le P. Gomez avait mis par ses imprudentes innovations le désordre dans le collège et le malaise parmi les Pères qui y étaient employés. Non content d'imposer aux élèves indigènes, pour lesquels le collège avait été fondé, une discipline trop rigoureuse et des devoirs trop lourds pour eux, il les renvoya tous pour n'admettre plus que les fils des Portugais. Les fonds destinés à l'entretien d'un certain nombre d'enfants du pays, il les consacra à vingt-huit adolescents, dont il prétendait faire des novices de la Compagnie. Cette mesure inconsidérée déplut grandement à tous ceux qui avaient contribué à l'établissement du collège ou qui en étaient les bienfaiteurs [1]. Les Pères du collège n'étaient pas plus ménagés. Bien que les Constitutions de la Compagnie n'eussent pas été publiées, le remuant recteur entendait les soumettre à toutes les règles et usages particuliers du collège de Coïmbre. Se prévalant de ce qu'il avait été envoyé à Goa comme supérieur du collège par le P. Simon Rodriguès, il allait même jusqu'à dire qu'il avait pouvoir de renvoyer à Lisbonne, pour y être mis dans les fers, quiconque s'opposerait à ses volontés. Le P. de Camerino et d'autres

(1) L'évêque et le vice-roi contraignirent le P. Gomez à revenir sur sa décision, et, en janvier 1551, quarante nouveaux enfants du pays furent admis gratuitement dans le collège.

avec lui, tentèrent de l'arrêter dans cette voie; ils ne furent pas écoutés. Bien plus, dédaignant les prescriptions de François, il n'hésita pas à empiéter sur l'autorité du P. Paul de Camerino, seul chargé du gouvernement des Pères qui travaillaient hors du collège; il écrivait à Simon Rodriguès et à saint Ignace, comme s'il tenait d'eux la charge de gouverner la mission[1]. Il avait su capter la faveur du vice-roi, D. Georges Cabral, il en profitait pour agir trop souvent à son gré et poursuivre ses divers projets. A tort ou à raison, le public attribuait à son influence sur le gouverneur diverses mesures vexatoires prises par ce dernier, ou l'insuccès de certaines entreprises mal conçues autant que mal conduites; d'où, à l'égard du P. Gomez, un mécontentement général, des plaintes qui retombaient sur les autres Pères et nuisaient à la Compagnie. Peu après le départ de François, il avait obtenu de l'évêque et du vice-roi de renouveler la vaine tentative, jadis prudemment combattue par Diogo de Borba, d'amener à la foi le roi de Tanor[2]. Il passa cinq mois auprès de lui pour l'instruire et l'emmena à Goa, où il fut confirmé avec la plus grande solennité. De retour à Tanor, le prince, qui n'avait obéi qu'à des intérêts dynastiques, se montra infidèle à ses engagements. Par sa légèreté et ses imprudences, Antoine Gomez s'était gravement compromis et avait compromis avec lui l'évêque et le vice-roi. Ceux-ci toutefois, dissimulant leur mécontentement, dans des lettres adressées à Simon Rodriguès et à saint Ignace, parlaient avec éloge de son zèle, de ses talents et d'autres qualités que l'esprit d'indépendance rendaient malheureusement plus dangereuses qu'utiles[3]. De son côté, le P. Lancilotti, dont les sages avis étaient justement appréciés par saint Ignace qu'il informait de tout, craignant les conséquences de la faiblesse de l'évêque et

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, pp. 55, 85.

(2) Cf. *Ibid.*, pp. 97, nº 15; 104, nº 4; 105, nº 7; 112, nº 5; 113, nº 6; 115, nº 7; Correa, t. IV, p. 674, 684, 688, 689, 691, 695.

(3) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 129; Cros, *S. Fr. de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. 2, p. 183.

des vues intéressées du vice-roi et de Cosme Anès, écrivait, le 12 janvier 1551 : « Antoine Gomez est certes un homme bon, « un assez bon prédicateur; mais de l'avis de tous, il n'est « nullement propre au gouvernement; il vous écrira des lettres « pleines de zèle et de rhétorique, mais je sais, à n'en pas « douter, que vous avez l'esprit de Notre-Seigneur pour bien « apprécier l'homme. »[1] Un autre Père, de grand mérite et complètement étranger à toute question de parti, écrivait à son tour au saint Fondateur : « Ce que je vais dire peut « sembler bien hardi; mais il me paraît bon d'informer votre « Paternité, que si le P. Maître François doit rester longtemps « au Japon, il est nécessaire d'envoyer ici un Père profès, sur « qui votre Paternité puisse compter, pour avoir charge et « soin de nous tous; j'ose insister encore, car c'est chose très « nécessaire : la Compagnie — *quod Dominus avertat* — pour- « rait avoir à souffrir, s'il n'y était pourvu. »[2]

Les choses en étaient venues à tel point et les jugements étaient tellement unanimes, qu'à la veille de l'arrivée de François, les Pères des forteresses environnantes furent appelés à Goa pour y élire, avec le P. Melchior Gonzalès et ses compagnons arrivés de Lisbonne, un supérieur général de la mission[3].

Pleinement informé des excès, des graves inconséquences et en particulier des irrévérences du P. Gomez, à l'endroit du P. de Camerino, François le réprimanda et le punit; mais le coupable ne lui paraissant pas assez reconnaître et regretter le mal qu'il avait fait, il l'envoya prêcher à Diu. Les amis du Père tentèrent de faire revenir François sur cette mesure. Celui-ci, qui avait cédé une première fois aux instances de Cosme Anès, se montra inflexible. Il renvoya les vingt-huit candidats que Gomez destinait à la Compagnie, admit au collège de nouveaux élèves indigènes et s'attacha à rétablir l'ordre et le calme dans la maison, à exciter la ferveur et

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 136, n° 3.
(2) Cf. *Ibid.*, p. 125, n° 2.
(3) Cf. *Ibid.*, p. 154, n° 1.

l'esprit de soumission et de charité parmi les Pères. Dans une lettre adressée aux Pères de Coïmbre, le P. Louis Froès signale les moyens employés et les fruits obtenus par le saint apôtre. « Tant qu'il demeura au milieu de nous, il y « eut dans la maison grande ferveur. Chacun des Frères, « affermi dans sa vocation, demandait à Notre-Seigneur d'être « du nombre de ceux que le Père choisirait pour le suivre, « parce que, de tous les pays qu'il a déjà évangélisés, aucun, « autant que la Chine, ne semble promettre des fruits abon- « dants de salut et donner espérance du martyre. Il écrivait « en Portugal, il dressait des instructions pour les Pères des « forteresses et s'occupait à cela, comme si ce devait être « les adieux de quelqu'un qu'on ne reverrait plus. Il nous « animait, nous encourageait tous et telle était la suave et « pénétrante efficacité de ses paroles, qu'on ne pouvait douter « qu'elles ne jaillissent d'un cœur où le Saint-Esprit habitait.

« Au réfectoire, les Frères, tour à tour, par son ordre, faisaient « le récit de leur vie passée ; ils disaient, avec détail, de qui ils « étaient fils, quels bas offices ils avaient remplis dans le « monde, quelles avaient été leurs mauvaises inclinations, « comme aussi, depuis leur entrée dans la Compagnie, à « quelles tentations ils avaient dû résister, les fautes qu'ils « avaient commises. On devait cependant omettre la men- « tion de tout ce qui aurait pu être péché mortel ; cet exer- « cice tenait lieu de la lecture accoutumée. Quand un Frère « avait fini de parler, le P. Maître François résumait, et en « des termes qui inclinaient l'âme au mépris d'elle-même ; « puis, il la relevait et la dilatait par l'espérance de la gloire « éternelle ; il lui indiquait les remèdes appropriés à ses « infirmités. Ce qu'il disait à ce propos manifestait sa grande « expérience. A d'autres Frères, il demandait compte de la « manière dont ils faisaient l'examen de leur conscience, et, en « présence de tous, il exposait les meilleures méthodes pour « rendre cet exercice plus utile et préparer l'âme à une parfaite « accusation des péchés dans le sacrement de Pénitence. »[1]

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 157, n° 9.

Pour confirmer les Pères dans ces heureuses dispositions et en assurer la durée, il fallait mettre à leur tête un supérieur qui achevât de réparer le mal fait par le P. Antoine Gomez, et qui, dans les affaires extérieures comme dans le gouvernement intérieur, fût animé de l'esprit de Maître Ignace. Il jeta les yeux sur le P. Gaspard Barzée, homme, écrit-il au P. Simon Rodriguès, « sur lequel il pouvait compter beaucoup, parce qu'il était humble et obéissant. »[1] Une première fois déjà, avant son départ pour le Japon, il avait voulu le substituer au P. Gomez, comme recteur du collège; mais cédant aux vives instances de Cosme Anès, il avait laissé à ce dernier sa charge et avait envoyé le premier évangéliser la ville d'Ormuz, pendant trois ans, avec défense de quitter cette mission, même sur l'ordre du supérieur de Goa[2]. Là, par son brillant apostolat et la pratique des plus hautes vertus, Gaspard avait grandement justifié l'estime et la confiance qu'avait en lui

(1) François écrivait à Simon Rodriguès : « Je laisse Maître Gaspard rec-
« teur de ce collège de Sainte-Foi de Goa; c'est un homme sur qui je compte
« beaucoup parce qu'il est humble et obéissant. Dieu lui a communiqué
« une grande grâce de prédication, et, quand il prêche, il émeut tellement le
« peuple jusqu'aux larmes, qu'il y a vraiment sujet d'en rendre à Dieu notre
« Seigneur de vives actions de grâces. » Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 110, nº 4. — Plusieurs lettres adressées à Rome et à Lisbonne, par des Pères de Goa, parlent avec admiration du zèle infatigable du P. Barzée, de l'efficacité de ses prédications, attribuant à une assistance manifeste de Dieu les fruits abondants qu'elles produisaient aussi bien dans la classe élevée que parmi le peuple. Au sortir de ses sermons, plusieurs riches Portugais vinrent se jeter à ses pieds et lui offrir leur fortune à distribuer aux pauvres, ne voulant plus désormais s'occuper que du salut de leur âme. Le Père prêchant dans une prison, un brahme, fils d'un des principaux docteurs de la secte, écoutait assidûment ses instructions. Peu à peu, Dieu aidant, il comprit la vérité des enseignements de la foi, et, un jour, à la grande suprise du prédicateur, il demanda le baptême. Le vice-roi permit au Père de le conduire au collège pour l'y instruire. Huit jours après, l'évêque de Goa lui conférait le baptême et le vice-roi lui servait de parrain. La sœur et le neveu du nouveau chrétien embrassèrent la foi quelque temps après.

(2) Le P. Trigault explique cet ordre par le désir du martyre qu'avait laissé entrevoir le P. Barzée, en demandant à Maître François si, dans le cas où il trouverait un vaisseau quelconque se rendant dans un port de la Carmanie,

l'apôtre des Indes. Le récit de ses divers ministères et des conversions nombreuses qu'il opéra en très peu de temps, mérite d'arrêter un instant le lecteur[1].

Vers la fin de mars 1549, le P. Barzée s'embarqua, avec un Frère pour Ormuz. Durant la traversée, il sut gagner la confiance de l'équipage du navire et des passagers. Sauf les mahométans qui résistèrent à ses exhortations, tous revinrent à la pratique de la religion ou se convertirent à la foi. Il leur prêchait, les dimanches et jours de fêtes; le samedi, on récitait les litanies de la sainte Vierge, le *Salve Regina;* le vendredi, à la tombée de la nuit, la prière était suivie d'une flagellation qui provoquait chaque fois la stupeur parmi les mahométans du navire.

On aborda au port de Galaite. La ville offrait un aspect agréable : dans les environs, de nombreux palmiers chargés de dattes; à une lieue, un fleuve aux eaux toujours abondantes et pures. Séduit par la beauté du site, le F. Péreira pressa le P. Barzée de s'arrêter en ce lieu pour évangéliser les païens de la contrée; le Père s'y refusa; ils étaient envoyés à Ormuz, ils n'étaient donc pas libres de se fixer ailleurs, même avec l'assurance de faire un plus grand bien.

A Mascate, le Père prêcha chez l'agent portugais; la plupart des commerçants portugais de la ville s'y réunirent pour le recevoir et l'entendre. La prédication achevée, il se mit à entendre les confessions. Les pénitents se présentèrent en si grand nombre que, pour les satisfaire, il dut rester un jour de plus parmi eux. Un riche commerçant vint se jeter à ses pieds, mais il dut se retirer, comme il le dit lui-même plus tard, sans avoir pu obtenir l'absolution de ses fautes. Quelque temps après, poussé par le remords, il alla trouver le P. Barzée

de la Perse ou de la Mésopotamie, il ne pourrait pas le prendre pour aller évangéliser ces diverses contrées. On peut croire que l'apôtre, qui comptait peu sur la prudence du P. Gomez, ne voulut pas laisser le P. Barzée s'éloigner, afin de l'avoir toujours sous la main pour le mettre à la tête du collège.

(1) Cf. *Vita Gasparis Barzæi*, auctore P. Nic. Trigault, l. I, c. II; *Selectæ Indiarum epist.*, pp. 77-79; 120, n° 20-29; 125, n° 2; 152, n° 6; 191; 192, n°s 17-20.

à Ormuz ; celui-ci lui fit faire les Exercices et l'envoya au collège de Goa, où il fut admis dans la Compagnie.

L'évêque de Goa avait annoncé la prochaine arrivée du Père à Ormuz, en faisant de lui les plus grands éloges et demandant qu'on le reçût, comme on avait coutume de le recevoir lui-même. Dès que le vaisseau signalé au loin entra dans le port, deux barques se détachèrent du rivage pour aller à sa rencontre. Dans l'une, le roi d'Ormuz, tributaire et ami des Portugais, envoyait un repas tout préparé et des rafraîchissements que le Père distribua, sur l'heure, aux marins; dans l'autre, venait le vicaire, avec son clergé, pour saluer l'envoyé de l'évêque. Ce fut un sujet d'édification pour tous de voir le Père tomber à genoux devant le vicaire et lui baiser respectueusement la main. De nombreux Portugais l'attendaient à sa descente à terre, pour le conduire solennellement à la forteresse, où le gouverneur Manuel de Lima se montra heureux de le recevoir; il insista même pour que le Père logeât chez lui dans la forteresse. De son côté, le vicaire fit valoir ses droits à donner l'hospitalité au délégué de l'évêque. Le Père objecta l'usage toujours suivi par les religieux de la Compagnie d'aller loger à l'hôpital, quand il s'en trouvait un dans la ville où ils venaient exercer le ministère; le vicaire insista et, pour ne pas le blesser, le P. Barzée céda, mais le lendemain matin il alla s'établir à l'hôpital.

Si le P. Barzée s'était effrayé devant le lourd fardeau que Maître François voulait mettre sur ses épaules, en le nommant recteur du collège, son émoi et ses craintes ne furent pas moins vives, quand, après ses premiers entretiens avec le vicaire, il put comprendre la nature et les obstacles de la mission qu'il allait entreprendre. Les conditions physiques de l'île, les dispositions des habitants constituaient des difficultés sans nombre et malaisées à surmonter. Les chaleurs étaient accablantes et les habitants n'y résistaient qu'avec peine. Le sel et le soufre qui couvraient l'île, ne laissaient pousser que des ronces et quelques herbes, et rendaient l'eau impotable. On en était réduit à recueillir, avec soin, dans des citernes, l'eau de pluie qui tombait pendant une partie de l'année. La

chaleur était si accablante que, pour y résister, les Portugais étaient contraints de prendre pendant le jour des bains presque continuels et ne s'occupaient de leurs affaires qu'à la tombée du jour. Les tremblements de terre étaient fréquents et les éruptions volcaniques avaient couvert les hauteurs d'un soufre rougeâtre qui offrait aux regards l'aspect d'un vaste incendie à peine éteint. Mais grâce aux nombreux vaisseaux qui, en toutes saisons, abordaient à Ormuz, toutes les denrées de Ceylan, des côtes du Malabar, de la Perse, de la Carmanie et de la Mésopotamie affluaient dans cette région si peu favorisée de la nature. D'où une population formée d'éléments les plus divers. La plupart étaient des commerçants venus pour s'enrichir et trouver toutes les jouissances d'une vie sans frein : juifs, mahométans, persans, grecs et russes, hérétiques ou schismatiques, avec des catholiques de nations diverses, qui n'avaient de chrétien que le nom, qui rougissaient même de faire paraître, hors de leurs églises, la croix que les païens et les mahométans tournaient en dérision. L'ignorance, l'usure, une immoralité effrontée, le vice sous toutes ses formes et avec tous ses excès, régnaient dans la ville, sans que jamais une voix osât s'élever pour les combattre et les flétrir.

Le P. Barzée chercha d'abord dans la pénitence et la prière le courage et les lumières nécessaires pour attaquer avec succès tous ces ennemis. Après quelques jours donnés au recueillement, il réunit auprès de lui les enfants des catholiques pour les instruire des vérités de la foi et en faire des apôtres. Au début, il leur consacra tout son temps et mit tout en œuvre pour se les attacher et leur inspirer le zèle de la religion. François Xavier n'avait pas procédé autrement à Goa, sur la côte de la Pêcherie et à Malacca. Il leur apprit à chanter des cantiques où étaient formulées les vérités de la foi et les principes de la morale chrétienne. Quand il les eut suffisamment instruits et animés d'un saint zèle, il les envoya chanter ces cantiques dans les rues et devant les maisons habitées par des chrétiens influents. La petite troupe d'apôtres attira bientôt les regards et fit merveille, dans les familles et auprès des gens du dehors qui apprenaient ainsi la véritable

religion ou se rappelaient leurs devoirs. Souvent, passant dans les rues, le P. Barzée entendit des enfants turcs ou juifs le saluer, en chantant les cantiques qu'il avait appris aux enfants catholiques.

Ces manifestations plaisaient au peuple et intéressaient les personnes d'une classe plus élevée; elles attirèrent bientôt aux fêtes et cérémonies de l'église, auxquelles le Père Barzée donnait le plus grand éclat, les catholiques jusque là sans souci de leur religion. Le Père se mit à les instruire, à les visiter, à leur faire comprendre combien leur indifférence ou leurs désordres compromettaient le salut de leur âme et déshonoraient le nom chrétien. Peu à peu, il excita ainsi le remords, réveilla la pudeur et ramena un grand nombre de personnes à la pratique des sacrements.

Les Juifs se réunissaient, dans leur synagogue, le samedi; les musulmans, dans leur mosquée, le vendredi; les païens, à différents jours, dans leur pagodes. Le P. Barzée obtint des catholiques la cessation de tout travail manuel le dimanche et l'assistance régulière aux offices et aux prédications qu'il multipliait, ce jour-là, et variait, selon la nature de ses auditoires. La piété entra ainsi avec l'instruction dans les âmes. On ne rougit plus de la croix, on se fit un honneur de la porter dans des processions à travers la ville et de lui donner une place en vue, dans la maison.

La dissolution des mœurs ne connaissait pas de frein. Sous l'influence d'un climat énervant, de la vie libre des mahométans, la plupart des catholiques s'unissaient, sans souci des lois de Dieu et de l'Église, aux femmes du pays, laissant à leurs enfants toute liberté d'embrasser la religion de leur mère. Le P. Barzée fit, peu à peu, cesser un grand nombre de ces scandales; il régularisa par le mariage chrétien ces unions coupables, racheta des esclaves pour les soustraire au mal et en faire des chrétiennes. Peu de temps après sa venue à Ormuz, de violents tremblements de terre mirent, pendant trois ou quatre jours, la terreur dans la ville; ce fut pour l'apôtre l'occasion de prêcher avec un merveilleux succès contre ces désordres invétérés.

Les prêts à usure se faisaient communément et dans les conditions les plus contraires à la justice. Le Père attaqua vivement, dans ses prédications, cette grave violation de toute équité; il réussit si bien que cet abus disparut complètement; des restitutions nombreuses se firent au bénéfice des pauvres et des jeunes filles sans dot.

Jaloux de la faveur populaire qui entraînait tous les chrétiens vers le P. Barzée, les prêtres se montraient pleins de froideur pour l'apôtre. Par son humilité et la délicatesse de ses procédés, celui-ci parvint à les ramener à lui, à leur faire suivre les Exercices de saint Ignace, et à s'en faire de dévoués auxiliaires dans ses ministères.

Des haines invétérées divisaient quantité de familles. Le Père sut obtenir des réconciliations publiques qui fortifièrent les catholiques en les édifiant[1].

Après avoir ramené au devoir les catholiques, le P. Barzée dirigea tous les efforts de son zèle du côté des hérétiques et des schismatiques, pour s'appliquer ensuite à convertir les juifs et les mahométans. Il sut gagner la confiance de nombreux hérétiques et schismatiques; il les visita, les attira chez lui; il en venait jusqu'à sept à la fois, pour s'éclairer et enfin entrer dans le sein de l'Église catholique. Plusieurs apostats lui durent leur retour à la foi, et même la couronne du martyre. Gaspard Barzée était connu et admiré dans la Carmanie, en Perse et jusqu'à Constantinople, comme à Ormuz. Des marchands avaient porté, dans toutes les contrées,

(1) Le Père logeait dans une misérable cabane près de l'hôpital, se livrant sans relâche à toutes les œuvres de zèle : soins aux malades de l'hôpital, catéchismes aux enfants, prédications presque tous les jours, confessions assidues des soldats portugais et des chrétiens indigènes. Dans une lettre au P. Miron, provincial du Portugal, le P. Quadros, provincial des Indes, dit qu'à ces fatigues il ajoutait des jeûnes fréquents et de rudes pénitences. Il ne dormait jamais plus de trois heures par nuit; pendant deux mois consécutifs, il ne prit, la nuit, qu'une heure de sommeil; il lui arriva même de passer deux jours et deux nuits sans manger ni dormir, pour entendre les confessions des soldats qui allaient partir pour une expédition. Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 191, nº 17.

le récit des merveilles qu'il opérait dans cette ville. Une députation d'Arabes était venue l'inviter à aller prêcher l'Évangile dans leur pays. Les chrétiens de Constantinople lui envoyèrent un des leurs, avec une lettre, dans le seul but de lui offrir leurs hommages et de savoir si tout ce qu'on racontait de sa sainteté et de ses succès était vrai. Le messager arriva sans encombre jusqu'à la forteresse portugaise de Baccoram, au confluent du Tigre et de l'Euphrate. La citadelle était alors au pouvoir des Rumes. Ceux-ci arrêtèrent le voyageur; ayant appris par la lettre qu'il portait le but de son voyage, ils le mirent aux fers. A l'insu de ses gardiens, le prisonnier put écrire au P. Barzée, pour lui faire connaître et son triste sort et le message qu'il était chargé de lui porter. Celui-ci lui répondit pour le consoler, lui faisant entendre que Dieu lui viendrait en aide. La réponse tomba aux mains du commandant de la forteresse; il fit trancher la tête au prisonnier et l'envoya au P. Barzée, afin, disait-il, que, n'ayant pu voir vivant le messager, il pût le considérer, tout à son aise, après sa mort.

Un homme du nom de Jean, né à Cologne de parents très chrétiens, était venu à Ormuz après une vie aventureuse et désordonnée; il y avait commis quelque grave délit. Pour échapper aux poursuites, il alla se réfugier à Catife, en l'île de Baharem, dans le golfe Persique. Seul chrétien au milieu d'une population musulmane, il renonça à sa foi et se fit mahométan. Depuis dix ans, il était employé dans la forteresse à faire de la poudre. Il entendit parler des conversions nombreuses opérées à Ormuz par le P. Barzée; le remords réveilla en lui le souvenir de son apostasie; il écrivit secrètement au Père une lettre, où il lui manifestait les profonds regrets qu'il ressentait de sa conduite et son désir non moins vif et sincère de réparer tout un passé coupable. « Donnez-moi, « lui disait-il, l'assurance que vous m'accueillerez avec bien- « veillance et que la justice portugaise oubliera mon crime, « et je saisirai la première occasion favorable pour aller « me jeter à vos pieds, prêt à subir les plus rigoureuses « pénitences qu'il vous plaira de m'imposer. » Le P. Barzée

répondit à cette lettre, en donnant toutes les assurances désirées; mais, soit hasard, soit trahison de la part du messager, la réponse fut remise au gouverneur de Catife. Celui-ci manda Jean auprès de lui et, lui donnant connaissance de la réponse du P. Barzée, lui demanda s'il était, s'il voulait être serviteur de Jésus-Christ ou disciple de Mahomet. Sans hésiter, Jean répondit qu'il était et qu'il voulait être chrétien. On le soumit à diverses tortures pour vaincre sa résistance, et ne pouvant ébranler sa foi, après lui avoir tailladé les chairs et brisé les membres, on lui trancha la tête qui fut exposée à l'extrémité d'une pique, sur le faîte du palais du gouverneur.

Dieu ne voulut pas que cette éclatante conversion et ce glorieux martyre restassent inconnus. Quelque temps après, Antoine Noronha aborda avec sa flotte et deux mille hommes, à Ormuz. Les autres prêtres de la ville étaient malades; seul le P. Barzée entendit les confessions de tous ces soldats. Noronha quitta, peu après, la ville pour aller s'emparer, sans coup férir, de Catife. Parmi les objets abandonnés par le gouverneur dans sa fuite, on trouva la lettre du P. Barzée. On interrogea plusieurs Turcs qui n'avaient pas quitté la ville, et l'on apprit ainsi toutes les circonstances du martyre. Antoine Noronha fit prendre la tête encore fixée à une pique sur le haut du palais et il l'apporta à Ormuz, où cette sainte dépouille fut reçue en triomphe et honorée par les catholiques.

Avec non moins de zèle, quoique avec moins de succès, le P. Barzée entreprit de convertir à la foi les Juifs établis en nombre dans la ville.

Deux rabbins, réputés des plus savants parmi leurs coreligionnaires, demandèrent à avoir avec lui une discussion privée sur diverses questions religieuses. Contraints de reconnaître leurs erreurs, ils avouèrent en pleine synagogue la supériorité du docteur catholique. Poussés par leurs adeptes et espérant embarrasser le Père par des difficultés nouvelles, ils proposèrent une discussion publique où assisteraient et prononceraient les hommes les plus capables et les plus estimés des deux partis. L'issue du nouveau débat tourna à la confusion des Juifs. Ils durent reconnaître que le temps déter-

miné par les Saints Livres était depuis longtemps passé et que Jésus-Christ, honoré par les chrétiens, était le vrai Messie. « Mais, puisque vous reconnaissez votre erreur, leur dit le « P. Barzée, pourquoi refusez-vous d'embrasser la vérité? — « En devenant chrétiens, répondirent-ils, nous n'obtiendrions « parmi vous qu'une faible considération et nous nous crée- « rions des obstacles pour notre commerce. Demeurant libres « avec nos richesses, nous serons à l'aise pour continuer notre « négoce et la nécessité nous assurera toujours un rang à « part parmi les adeptes des différentes religions. » A cette réponse, qui plaçait les intérêts pécuniaires au-dessus des droits de Dieu, les Portugais et les musulmans eux-mêmes ne purent contenir leurs sentiments de mépris pour cette sordide cupidité. Toutefois, à partir de ce jour, les Juifs dont les enfants jetaient, au début, des pierres au P. Barzée, quand ils le voyaient passer dans les rues, se montrèrent pleins d'égards pour lui et se firent un honneur de converser avec lui, quand ils le rencontraient.

Le P. Barzée obtint plus de succès auprès des musulmans. Des circonstances fortuites lui permirent de se mettre en relation avec eux. L'un d'eux lui envoya un jour une pièce d'étoffe pour qu'il pût s'habiller plus convenablement et remplacer la soutane usée et rapiécée qu'il portait. Le Père ne vit dans ce don inattendu qu'une critique, une raillerie de son esprit de pauvreté. Par un Juif il fit rapporter l'étoffe au musulman, en le remerciant d'avoir bien voulu s'occuper de lui avec tant de bienveillance. Ce désintéressement fut admiré de tous ceux qui en eurent connaissance.

Par le ministère de la confession, le P. Barzée imposa à divers pénitents de restituer à des musulmans des sommes considérables indûment perçues ou de réparer des dommages causés à ceux-ci. Lui-même alla remettre ces sommes et expliquer comment la loi de Dieu faisait aux chrétiens un devoir de ne nuire à personne. Sa bonne grâce, son humilité, sa discrétion faisaient grand effet sur les mahométans avec qui il traitait. On eut dès lors pour lui des égards et une déférence particulière. On aimait à lui parler; quand

on le rencontrait dans la rue, même la nuit, on s'écartait pour le laisser passer, en lui donnant les marques du respect le plus empressé. L'âme du fils de Zacharie, disaient-ils, avait passé dans son corps ; des trois docteurs, à leurs yeux, les plus sages et les plus savants du monde, le P. Barzée en était un. Ils étaient animés d'une si grande estime et d'une si profonde vénération pour lui que, malgré leur répugnance traditionnelle pour les chrétiens, ils l'invitèrent à visiter pendant la nuit, à la lueur des flambeaux, leur mosquée, lui en montrèrent toutes les parties, baisant avec grand respect ses vêtements. Plusieurs fois le P. Barzée invita leurs Cacis à avoir avec lui une discussion publique sur leur religion. Ils déclinèrent toujours l'offre du Père ; il leur était interdit, disaient-ils, de discuter avec les chrétiens sur leur religion et d'ailleurs les études sommaires qu'ils avaient faites ne leur permettaient pas d'exposer et de défendre leurs croyances comme il conviendrait.

Cependant un philosophe persan de leur secte vint à Ormuz, précédé d'une grande réputation de savoir. Versé dans la doctrine d'Aristote, astrologue, nécromancien, il parut aux musulmans d'Ormuz très capable de répondre, pour eux, aux provocations du P. Barzée. Ne doutant pas d'un éclatant succès, le philosophe accepta la discussion proposée. Le jour, l'heure et le lieu furent arrêtés d'un commun accord par les deux partis : d'un côté, le gouverneur de la forteresse avec ses officiers et plusieurs marchands portugais des plus notables ; de l'autre, les musulmans les plus en vue, en grand nombre. Mais quand on voulut fixer les conditions du débat, le philosophe posa ainsi les siennes : « Nous nous rendrons tous les « deux sur la montagne de sel qui s'élève près de la cité ; nous « n'emporterons pas de vivres et l'on mettra tout autour « des gardes pour qu'il n'en soit apporté d'aucune sorte. « Celui-là sera déclaré vainqueur qui aura résisté le plus « longtemps à la faim. » Le P. Barzée n'eut pas de peine à faire comprendre à l'assemblée qu'une pareille condition ne pouvait suffire à résoudre des difficultés relevant surtout du domaine de la raison ; mais le philosophe s'obstina à main-

tenir son étrange proposition, et, quoiqu'on fît, il n'en voulut pas admettre d'autre. Il quitta soudain l'assemblée, n'osant affronter un débat dont il prévoyait l'issue. Dieu le contraignit à accepter la discussion qu'il redoutait et voulait éviter à tout prix. Car voici ce qui arriva.

A la réunion avaient assisté sa femme et sa fille, toutes les deux très perspicaces, d'un esprit droit et porté au bien. La femme était de la famille de Hocem, neveu, par Ali, de Mahomet. Elles comprirent que leur mari et père s'était dérobé, par un subterfuge, à la discussion, parce qu'il se jugeait incapable de répondre; touchées par la grâce, elles allèrent, la nuit suivante, trouver le P. Barzée et lui demander le baptême. Celui-ci les mena chez un riche Portugais de ses amis et fit placer des gardes, autour de la maison, pour empêcher les musulmans de les enlever. Le lendemain, la nouvelle de l'événement se répandit dans la ville comme une traînée de feu. Le philosophe accourut, avec un bruyant entourage, auprès du P. Barzée, pour réclamer, la menace à la bouche, sa femme et sa fille. L'apôtre, sans s'émouvoir, refusa de les livrer, mais ne lui cacha point le refuge qu'il leur avait procuré. Le Persan courut avec sa suite à la demeure du Portugais ; mais à la vue des gardes prêts à faire face aux envahisseurs, redoutant une répression sévère des soldats de la forteresse, il renonça à toute tentative d'enlèvement. Il revint, en suppliant, auprès du P. Gaspard, demander qu'au moins il lui fût permis de voir et d'entretenir, quelques instants, les deux fugitives. « Vous les verrez, lui répondit le Père, mais « dans une assemblée où vous discuterez avec moi, comme « vous aviez promis de le faire, et avec cette condition que, si « vous êtes convaincu d'erreur, vous embrasserez la religion des « chrétiens, avec votre femme et votre fille. » Bouleversé par la douleur, se berçant de l'espoir de ramener sa femme et sa fille à d'autres sentiments, le philosophe consentit à discuter en public, à la condition marquée. Le débat eut lieu devant des témoins des deux partis, attirés en très grand nombre par le bruit que faisait, dans toute la ville, cette affaire. Un Portugais, interprète du roi d'Ormuz, remplissait

l'office de notaire et écrivait questions et réponses. Les questions les plus diverses sur la religion chrétienne et les croyances des musulmans furent successivement posées et discutées. Le débat fut long. Le philosophe persan niait, concédait, tombait dans des contradictions manifestes, retirait ce qu'il avait déjà accordé, ou, pour échapper aux étreintes de son adversaire, cherchait des faux-fuyants. Aux yeux de l'assemblée, la victoire appartenait au P. Barzée. Dans le trouble et l'embarras, le musulman avoua sa défaite ; mais, quand le Père voulut conclure et exiger l'exécution de la condition qui l'obligeait à embrasser la religion chrétienne, dont il était contraint de reconnaître la supériorité sur l'islamisme, le philosophe hésita ; sous prétexte qu'avant de prendre cette détermination, il avait à consulter un livre, où se trouvaient d'autres réponses à faire et d'autres difficultés à opposer, il quitta l'assemblée, promettant de reprendre, un autre jour, la discussion ; mais il ne reparut plus. Il se rendit aussitôt près d'un petit roi persan pour lui demander conseil. Celui-ci le réprimanda fortement d'avoir osé se mesurer avec un homme tel que le P. Barzée. Confus et découragé, il s'enfonça dans l'intérieur du pays, laissant à Ormuz sa femme, sa fille et sa réputation de savant sans égal. Les deux catéchumènes furent instruites et baptisées. Grâce à la générosité de plusieurs riches Portugais, ses amis, le P. Barzée put leur constituer une dot et les marier chrétiennement à deux nobles Portugais.

Ces deux conversions éclatantes en amenèrent plusieurs autres. Une des plus signalées fut celle de la femme de l'ambassadeur de Zamata, empereur de la Perse, elle aussi de la famille de Mahomet. Zamata prit fait et cause pour son ambassadeur, leva des troupes, menaça d'aller attaquer et chasser d'Ormuz tous les Portugais. Au dernier moment, la crainte d'un insuccès le fit renoncer à ses projets de vengeance.

A Ormuz, par suite de ces conversions, les chrétiens étaient dans la joie, les musulmans dans le dépit et l'abattement. Un événement inattendu vint tout à coup accroître la surexcitation de ces derniers. Frappé des progrès de la religion chré-

tienne dans sa ville et au courant des démarches du P. Barzée et de la grande considération qu'il s'était acquise par son savoir et ses vertus parmi les habitants, le roi s'était laissé aller à la secrète pensée de renoncer à la secte de Mahomet et d'embrasser la religion des Portugais. Par curiosité ou sur une invitation de sa part, un personnage de la cour alla assister à une prédication du P. Barzée. Il ignorait la langue du prédicateur : mais, par un prodige qui le bouleversa, il comprit tout ce que disait le Père, comme s'il avait parlé dans la langue du pays, et il alla aussitôt redire au roi, du commencement à la fin, tout le discours du prédicateur. Émerveillé par la lumineuse vérité de la doctrine autant que par ce prodige dont il avait sous les yeux un témoignage certain, le prince n'y tint plus. Il fit appeler le P. Barzée pour l'entretenir, sans autre témoin que son interprète, le Portugais Garcia de la Pentra, et s'ouvrir à lui de ses projets. Il désirait le baptême; mais comment résister au grave mécontentement de ses coreligionnaires capables de se soulever contre lui et même d'appeler à leur aide, pour le détrôner, des rois voisins? « Convoquez, « lui répondit l'apôtre, tous les membres de votre famille, « vos parents et vos meilleurs amis; je leur parlerai, et, Dieu « aidant, ils entreront en grand nombre dans vos vues, vous « couvriront ensuite et vous défendront contre les réclamations « des sectaires que vous redoutez. » Le roi agréa le conseil qui lui était donné. La réunion se fit; l'apôtre, devant une nombreuse assemblée,[1] exposa si bien les vérités de la foi et montra si clairement l'erreur et les contradictions des croyances musulmanes, que lorsque le roi se déclara déterminé à se faire chrétien, tous les assistants applaudirent à sa résolution

(1) Le P. Trigault observe que, dans la vie de l'apôtre des Indes, le P. Lucena ne compte que vingt parents ou amis du prince présents à la réunion et il ajoute : « *Sed primum fuit in arithmeticæ notis errorem subre-* « *pere; ego quod vero propinquius visum secutus sum; duo igitur Sarrace-* « *norum millia se commoverunt, atque ita ut plane baptismi diem eumdem,* « *qui regis esset, designaverint; jamque patrinos suos, ut vocant, ac sancto-* « *rum nomina, quibus appellari vellent, quisque sibi selegerat.* » Cf. *Vita Gasparis Barzæi*, lib. II, cap. 18, p. 181.

et s'engagèrent à le suivre. Cette grave et unanime décision fut promptement connue dans la ville et y souleva, parmi les mahométans, de violentes protestations et une indignation facile à comprendre. Pendant quelques jours, on circonvint le roi ; on eut recours aux menaces, aux prières ; on garda le palais royal pour en défendre l'entrée au P. Barzée. Le prince résista d'abord à toutes les instances et dédaigna toutes les menaces ; mais enfin, cédant aux supplications et aux larmes de sa mère, qui avait toujours exercé sur lui une grande influence, il renonça, du moins pour le moment, à son projet.

Le P. Barzée vit dans cet insuccès un juste châtiment de ses péchés, mais ne perdit pas courage. Il osa même, peu de temps après, braver la fureur des sectaires qui se répandaient en menaces contre lui. Sur une hauteur, dominant la ville et non loin de son habitation, ils possédaient un sanctuaire où ils allaient souvent faire leurs prières. De ce lieu vénéré par eux, ils vomissaient tous les jours contre l'apôtre, des menaces, des outrages et d'horribles blasphèmes. Le Père fait préparer une grande croix ; profitant de la réunion des catholiques, le vendredi, il va de nuit, conduisant avec lui, en bon ordre et récitant des prières ou chantant des hymnes sacrées, de nombreux enfants et jeunes filles, avec une soixantaine d'hommes. Il fait planter et murer, au faîte de l'édicule, le signe du salut, Le lendemain, les mahométans accourent sur la hauteur, décidés à renverser la croix, mais la crainte des Portugais les arrête et ils abandonnent aux chrétiens leur sanctuaire profané. Le P. Barzée leur enleva ainsi successivement tous les temples qu'ils avaient construits dans la campagne et les réduisit à ne plus se réunir pour leur culte que dans une mosquée qu'ils possédaient, non loin de la forteresse, dans le quartier de la ville réservé aux Portugais. Bientôt, incommodés par les fêtes et les cérémonies bruyantes qui s'y faisaient plus souvent et avec un plus grand concours de monde, les Portugais s'adressèrent au P. Barzée pour être délivrés de ce désagréable voisinage. L'apôtre fit aussitôt préparer six croix, organisa une procession de chrétiens, comme

pour la conquête du premier sanctuaire, et, cette fois, en plein jour, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, il se rendit, à travers les rues de la ville, au palais du roi. A la vue des croix portées par six hommes en tête du cortège, les gardes du palais s'enfuirent comme frappés d'une subite terreur. Averti de la présence du Père avec ses chrétiens, le roi le fait aussitôt inviter à venir le trouver, le reçoit avec toutes les démonstrations du plus profond respect jusqu'à vouloir lui baiser la main, le conduit dans la salle du trône, et, malgré ses vives résistances, le fait asseoir sur le trône et s'assied à côté de lui. Là, il s'excusa d'avoir manqué à sa promesse et d'avoir différé l'exécution d'un projet qu'il avait toujours à cœur de réaliser quand s'en offrirait une occasion favorable. « Je suis toujours « de cœur avec vous, dit-il; chrétien dans le fond de mon « âme, mais, pour un temps seulement, musulman au dehors. » Ces nouvelles assurances furent vaines comme les premières : il est difficile aux grands d'entrer dans le royaume de Dieu. Pour montrer néanmoins que son langage était sincère, il dit au Père qu'il allait faire murer les portes de la mosquée et qu'il n'autoriserait désormais le culte musulman que dans son palais.

La mosquée fut fermée le lendemain. Ne comptant plus sur le bon vouloir du roi et moins encore sur l'emploi de la force, les mahométans eurent recours à la séduction de l'or. Ils offrirent une forte somme au nouveau gouverneur de la forteresse pour obtenir de lui que la mosquée leur fût rendue. Celui-ci promit, pour les servir, d'user de toute son influence sur le P. Barzée. Il invita donc, un jour, le Père, à un dîner, se promettant de l'amener à céder aux réclamations des sectaires. Le P. Barzée se rendit à l'invitation; mais, au premier mot sur l'affaire, le gouverneur, comme frappé par une main invisible, tomba évanoui à terre. Revenu à lui il comprit que la main de Dieu l'avait arrêté, et il laissa au vaillant apôtre sa pleine liberté d'action.

Ses succès auprès des païens idolâtres ne furent pas moindres. Dans de fréquents entretiens, il sut gagner l'estime et la confiance de leurs prêtres pour lesquels le peuple professait

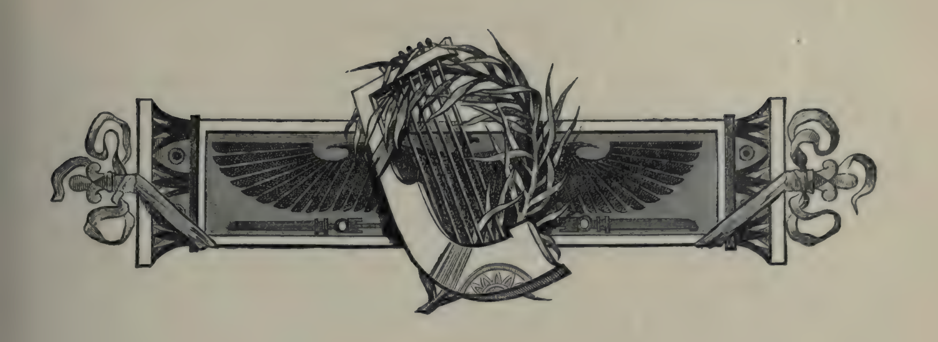
une vénération profonde. Ces prêtres habitaient hors de la ville dans des cavernes. Ils ne prenaient leur nourriture qu'après l'avoir saupoudrée de cendre; car, disaient-ils, ils n'étaient eux-mêmes que cendre et poussière. La conversion de celui qui était le plus vénéré et réputé le plus savant entraîna celle d'un grand nombre d'autres.[1]

Tout heureux des abondantes bénédictions que Dieu versait sur ses ministères apostoliques, le P. Barzée rêvait d'aller porter la foi en Perse, en Carmanie et dans les pays voisins. Auprès des marchands qui affluaient à Ormuz, il avait déjà recueilli des informations sur ces contrées. De l'Arabie heureuse, où le bruit de son mérite et de ses travaux s'était répandu, des lettres lui étaient venues; elles l'invitaient à porter, dans cette région, la lumière de l'Évangile. Dans sa pensée, au terme des trois ans, pendant lesquels les ordres de l'apôtre des Indes le retenaient à Ormuz, il irait évangéliser tous ces peuples lointains.

Or, au milieu de ces ardentes aspirations de son zèle apostolique, le P. Barzée reçut par le P. Camerino la lettre de Maître François, qui l'appelait au Japon avec deux autres Pères[2]. Surpris, mais ravi de pouvoir marcher sur les traces de l'apôtre du Japon et d'aller affronter, à sa suite, de plus grandes fatigues et de plus grands dangers, le Père prit en toute hâte ses dispositions pour assurer le maintien des œuvres établies, jusqu'à l'arrivée du P. Rodriguès qui devait le remplacer, et par le premier vaisseau en partance, il se rendit à Goa. Là il s'employa au ministère de la prédication et aux autres œuvres de zèle; en attendant le moment propice d'aller avec le P. Carvalho rejoindre le P. Gago à Cochin, pour se rendre ensemble au Japon. Le retour inespéré de l'apôtre du Japon à Goa allait lui donner une nouvelle destination à laquelle il était loin de s'attendre.

(1) Ce prêtre se rendit, après sa conversion, en Portugal, où il fut accueilli avec honneur par le roi; de là il alla à Rome. Des historiens ajoutent qu'il revint à Ormuz où il convertit à la foi toute la famille royale.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 92.



CHAPITRE TROISIÈME

Le P. Gaspard Barzée est nommé recteur du collège de Goa et provincial des Indes. — Renvoi de la Compagnie du P. Antoine Gomez. — François dresse des instructions et des règlements pour les Pères qu'il envoie en divers points de la mission. — Ses lettres au P. Gonzalo Rodriguès à Ormuz, au P. Cyprien à Saint-Thomas de Méliapour, et, en Europe, au P. Simon Rodriguès, à Maître Ignace et au roi de Portugal. — Ses exhortations aux Pères du collège et ses ministères dans la ville. — Son départ pour la Chine.

Tous les faits que nous venons de raconter et d'autres encore étaient connus de tous les Pères de Goa. Ils furent pour Maître François, à qui on les redit, un adoucissement aux tristesses qui lui venaient du côté du P. Gomez, et un nouveau motif de revenir sur le projet, qu'il avait conçu avant de partir pour le Japon, de confier au P. Barzée la direction du collège de Sainte-Foi et le gouvernement des Pères vivant loin du collège. Il envoya le P. Gomez à Diu, après lui avoir fait observer tout ce que sa conduite avait de gravement répréhensible et de contraire à l'esprit de prudence, d'humilité et d'obéissance requis des religieux, et surtout des supérieurs de la Compagnie. Puis, quelques jours après, le 6 avril 1552, il réunit tous les Pères présents à Goa, et s'adressant en leur présence au P. Barzée, il dit : « Moi,

« François, indigne préposé de la Compagnie de Jésus dans « ces régions de l'Inde, me fiant à vous, Maître Gaspard, à « votre humilité, vertu et prudence, comme aussi à votre « capacité, je vous commande, en vertu de la sainte obéis- « sance, d'être recteur de ce collège de Sainte-Foi, et aussi « des Pères et Frères portugais de la Compagnie de Jésus, qui « seront en deçà du cap de Bonne-Espérance. Ainsi donc, « ceux qui sont à Malacca, aux Moluques, au Japon et en « d'autres contrées, qu'ils viennent du Portugal ou d'autres « parties de l'Europe, pour être sous mon obéissance, tous « ceux-là seront sous la vôtre à moins que le P. Ignace n'envoie « quelqu'un en ces pays pour y remplir la même charge. Je « lui ai en effet écrit pour lui exposer les raisons qui nécessitent « l'envoi, dans ces régions de l'Inde, d'un homme très expé- « rimenté et de grande confiance, pour être recteur du collège « de Goa et avoir en même temps, charge de tous ceux qui « travaillent au dehors. » Et après avoir ajouté quelques autres instructions et vivement recommandé aux Pères d'obéir au P. Barzée, comme à lui-même, sous peine d'être renvoyés de la Compagnie, il dit au nouveau supérieur : « En vertu de la « sainte obéissance, je vous commande et vous ordonne de ne « pas sortir, d'ici à trois ans, de cette île de Goa; au cas, « s'entend, où notre Père Général ne pourvoirait pas ces con- « trées d'un recteur, dans l'intervalle de trois ans; car s'il « vient un recteur d'Europe, vous serez sous son autorité, et « la résidence dans cette île ne vous obligera pas. »[1] Puis il remit au nouveau provincial une cédule fermée, où, pour le cas de mort, il désignait comme successeur, le P. Manuel de Moraès; car si celui-ci venait aussi à disparaître, le P. Melchior Nuñez devait prendre la charge, à moins toujours qu'un Père n'arrivât d'Europe, pour remplir les offices de recteur du collège et de provincial.[2]

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 109.

(2) Cf. *Ibid.* Doc. 156. — Le P. Barzée mourut le 18 octobre 1553, vivement regretté des habitants de Goa, qui appréciaient son esprit apostolique, et des Pères, qui voyaient en lui un digne successeur de Maître François. Il avait

Enfin, pour donner à tous un exemple de l'obéissance et du respect dûs à l'autorité dont il venait d'investir le P. Barzée, François fléchit les genoux devant lui et lui baisa la main. Tous les religieux présents suivirent son exemple et le P. Barzée qui avait quitté Ormuz, le cœur débordant de joie, pour courir à de plus grands travaux au Japon, accepta, en homme d'obéissance, le lourd fardeau que venait de lui imposer l'apôtre des Indes.

Une pénible mission que François confia tout d'abord au nouveau recteur vint à propos pour sanctionner les prescriptions et les recommandations réitérées au sujet de l'obéissance à rendre à l'autorité légitimement constituée. Le vice-roi, l'évêque et les amis du P. Gomez insistaient auprès de François, pour qu'il fût rappelé à Goa et traité avec plus de ménagement; mais l'apôtre qui avait sévèrement frappé la désobéissance dans le Père de Mansilhas, dont maintes fois pourtant il avait loué le dévouement, remit au P. Barzée cet ordre écrit : « Maître Gaspard, en vertu de l'obéissance, vous « ferez ce qui suit : Si Antoine Gomez, dans tout le cours de « l'année où nous sommes, pour quelque motif que ce soit, « sortait de Diu pour aller ailleurs, vous ouvrirez cette cédule « et vous lui enverrez copie du contenu. Après que les vais- « seaux seront partis pour le royaume, quand même Antoine « Gomez ne se serait pas du tout éloigné de Diu, vous ouvrirez « la cédule et lui en ferez parvenir une copie. Vous montrerez « d'abord l'original au seigneur évêque, et la copie sera munie « d'un certifié conforme de l'évêque. Puis, vous prierez le « seigneur évêque d'écrire à Antoine Gomez et de lui com- « mander, en vertu de l'obéissance, comme à son sujet, ce « qu'il aura à faire. Le mieux, à mon avis, serait qu'il le laissât « à Diu. »[1] Après le départ de François pour la Chine, Antoine Gomez désobéit encore en s'éloignant de Diu, et le P. Barzée lui communiqua la décision de l'apôtre qui l'excluait

passé sept ans et six mois environ dans la Compagnie, dont cinq années dans l'Inde.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 114.

de la Compagnie. Maître François mort, Gomez reconnut ses torts et écrivit au P. Ignace pour lui demander pardon. Le saint fondateur lui fit savoir qu'on agréait son humble démarche, et qu'il eût à venir à Rome, où l'on verrait quelle miséricordieuse décision on pourrait prendre à son sujet. Antoine Gomez s'embarqua, dans les premiers mois de 1555, pour se rendre à Rome; mais, assailli par une violente tempête, le vaisseau périt avec tous les marins et passagers : « Ce fut pour « Gomez un miséricordieux châtiment, observe le P. Vali- « gnani : Dieu ne le frappa en ce monde que pour lui pardon- « ner en l'autre, et enseigner à tous combien il leur importe « de s'établir solidement dans l'humilité; à cette condition « seulement, nos autres talents nous seront profitables. »[1]

Avant de s'embarquer pour le Japon, François avait écrit, pour les Pères qui résidaient dans les forteresses, une série d'avis et de prescriptions, qui devaient leur servir de règle de conduite dans leurs ministères; avant de quitter Goa pour se rendre en Chine, il rédige et remet aux PP. Melchior Nuñez, Antoine de Érédia et Gaspard Barzée, tous les trois supérieurs, une nouvelle série de conseils. En leur rappelant les avis précédemment donnés, il les exhorte fortement à se montrer humbles et pleins de déférence avec leurs inférieurs, avec le peuple et avec les dépositaires de l'autorité civile ou religieuse.

Au P. Melchior Nuñez, qu'il envoie à Bacaïm pour y fonder un collège, il dit :

« Par-dessus tout, je vous recommande, pour l'amour et « service de Notre-Seigneur, de vous garder de scandaliser « le peuple. Pour cela, que l'on voie en vous une grande « humilité.

« Dans les commencements, vous devez vous appliquer « activement aux œuvres humbles et basses, parce que le « peuple, à cause de cela, sera bien disposé pour vous; les « volontés seront d'avance affectionnées à tout ce que vous « ferez; on ira interprétant toutes choses en bonne part, et « d'autant plus qu'on vous verra persévérer à mieux faire de

(1) Cf. *Ibid.*, *Vita S. Francisci*, lib. I, nº 105.

« jour en jour. Veillez bien à ne pas vous négliger; car qui « n'avance pas, recule.

« J'aimerais mieux que, dans l'organisation de cette chré- « tienté nouvelle, vous prissiez pour patrons le P. vicaire et « les Frères de la Miséricorde, et qu'à eux fût attribué le ser- « vice qui s'y ferait à Dieu notre Seigneur.

« N'omettez rien pour vous concilier la bienveillance du « P. vicaire et des Frères de la Miséricorde; procurez à la « chrétienté beaucoup de patrons et vous ferez grand bien, si « vous gagnez avec celle des autres, la faveur du gouverneur. »[1]

Au P. Antoine de Érédia nommé supérieur à Cochin, l'apôtre donne ces avis :

« Premièrement, autant qu'il sera en vous, travaillez à vous « faire aimer de tout le peuple, et principalement des religieux « de Saint-François et de Saint-Dominique, des majordomes « de la Mère-de-Dieu, leur donnant à entendre, par toutes les « voies et de toutes manières, que vous ne désirez rien, si ce « n'est faire leur volonté et accroître la dévotion à cette sainte « maison de la Mère-de-Dieu. Vous les visiterez, et c'est à eux « que vous aurez recours dans vos nécessités.

« Dans vos relations avec les gens, ne vous montrez pas « austère, n'ayez pas l'air de vouloir exercer de l'autorité sur « eux, d'en faire vos gens. Laissez de même toute prétention à « leur respect. Soyez affable dans vos visites et vos entre- « tiens. En chaire parlez religieusement et pour tous : tendez « à détromper les âmes des illusions où elles vivent; contre « ceux qui ne veulent pas s'amender, parlez de la justice de « Dieu; parlez de sa miséricorde à ceux qui veulent quitter « le péché. Vous devez être rigoureux dans vos sorties contre « les pécheurs endurcis, mais pour ne pas les jeter dans le « désespoir, vous parlerez aussi, comme je le disais, de la « miséricorde de Dieu.

« Ce que vous devez faire surtout, au milieu de ce peuple,

(1) Cf. Bibl. de Ajuda 25, 1, f. 61; *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 158, p. 893-895, nos 1, 2, 3, 5; Cros, *S. François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. 2, p. 214-216.

« c'est d'y exercer les actes de toute sorte d'humilité. Ayez de « la considération pour tous, ecclésiastiques et séculiers, et, « s'il se fait quelque bien, attribuez-le leur; dites que c'est eux « qui l'ont fait. Dans vos pieuses entreprises, recommandez- « vous à leur patronage.

« Travaillez à accroître, pour votre part, le bon renom de « la Compagnie; à cette fin, affermissez-vous grandement « dans l'humilité; ainsi, par vous, la Compagnie sera connue. « Souvenez-vous, en effet, que ceux dont les travaux ont « donné à Dieu sujet de mettre en relief le nom de la Compa- « gnie, s'appuyèrent sur le fondement d'une grande vertu; « ainsi vous, par la vertu, travaillez à vous acquérir une part « de l'honneur de la Compagnie; sans cela, vous détruirez ce « que les autres ont fait.

« Rappelez-vous, par-dessus tout, que l'autorité auprès du « peuple, Dieu la donne à ceux qui ont assez de vertu, pour « qu'il puisse se fier à eux, en leur donnant ce crédit; mais « quand les hommes prétendent, pour eux-mêmes, à cette « autorité, auprès du peuple, s'attribuant ainsi ce qui n'est pas « d'eux, Dieu la leur refuse, afin que ses dons ne tombent pas « dans le mépris et que l'on discerne les parfaits des impar- « faits. Demandez toujours à Dieu cette grâce : de sentir, dans « l'intime de votre âme, les obstacles venant de vous, qui « sont cause que Dieu ne se manifeste pas au peuple par vous « et ne vous donne le crédit nécessaire pour opérer le bien.

« Ne faites pas comme beaucoup d'autres, qui sont à la « recherche d'artifices par lesquels ils espèrent se faire agréer « du peuple, De tels hommes sont plus occupés du souci de se « bien poser devant le peuple que de la gloire de Dieu et du « zèle des âmes. Ce genre est fort périlleux; il ne va pas sans « une certaine vanité d'avoir nom dans le peuple et de s'accré- « diter auprès de lui.

« Votre travail principal, à vous, doit être d'acquérir le sen- « timent intime des choses dont je viens de vous parler; « quand Notre-Seigneur vous en donne une vue plus particu- « lière, notez-la, écrivez-la, parce que ces vues sont le prin- « cipe de l'avancement spirituel, Il y a, en effet, grande

« différence entre la lettre nue de certaines paroles des saints, « et le goût, l'impression vive qui les leur dictait. De là vient « que, pour n'avoir pas ce sens intime qui les fit écrire aux « saints, les hommes tirent souvent peu de profit de leurs « paroles; et c'est pour cela que je vous recommande de « noter les lumières dont vous aurez une impression plus vive. « Estimez-les grandement et humiliez-vous-en ; abaissez-vous, « afin que Dieu vous fasse grandir.

« N'omettez rien pour savoir par d'autres, vos amis, les « fautes, les erreurs que vous commettez dans la chaire, au « confessionnal et dans vos autres ministères, afin de vous en « corriger. »[1]

Au P. Gaspard Barzée, qui avait à gouverner comme provincial, tous les Pères des Indes, François laisse quatre séries d'instructions destinées à le guider dans l'exercice de son important office. Il lui recommande de se montrer ferme et surtout bon, paternel et bénin avec ses inférieurs; il doit chercher à s'en faire aimer; maintenir exacte la discipline religieuse et la bonne entente entre tous les membres de la Compagnie; réprimer toute infraction à l'obéissance; veiller, avec soin sur les intérêts temporels du collège et de la province, faisant passer les intérêts généraux avant les besoins particuliers; ne recevoir dans la Compagnie que des candidats de bon jugement, vertueux et aptes à remplir, avec succès, les ministères auxquels elle s'emploie; entretenir avec les divers religieux établis dans l'Inde des relations empreintes de charité et de déférence mutuelle. Il lui trace aussi quelques règles pour traiter avec les femmes et remettre la paix dans les ménages troublés.

Comme aux Pères Nuñez et de Erédia, il lui recommanda fortement de s'adonner à la pratique d'une profonde humilité. C'est le premier avis qu'il lui donne et, plusieurs fois, il y revient dans la suite :

(1) Cf. Bibl. de Ajuda 25, 1, f. 99 ; *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 157, p. 897-900, nos 1, 3-6, 8-10; Cros, *S. François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. 2, p. 244-248.

« Premièrement, par-dessus tout, veillez sur vous-même, « humiliez-vous intérieurement autant qu'il est en vous; diri- « gez-vous par les règles d'humilité que je vous ai données, et « mettez-les à profit. Vos méditations, au moins en partie, « employez-les à considérer ou à imprimer en votre âme les « vues et les sentiments que Dieu, par sa miséricorde, vous « communiquera dans la méditation des points que je vous ai « donnés. »[1]

Heureusement doué pour la chaire, Gaspard Barzée attirait en foule, à ses prédications, le peuple et les gens cultivés de Goa; d'éclatantes conversions venaient fréquemment exciter et récompenser son zèle. Pour le mettre en garde contre les pensées de vanité et d'amour-propre, Maître François lui remit pour les méditer une série de considérations que plus d'un prédicateur en renom pourrait lire et relire utilement.

« D'abord, cherchez beaucoup l'humilité dans vos prédi- « cations, attribuant complètement à Dieu le bien que vous « faites.

« Puis vous considérerez comment Dieu donne au peuple « de la dévotion pour ouïr sa parole et comment, par égard « pour cette dévotion du peuple, il vous donne la grâce de « prêcher et au peuple la grâce de vous écouter.

« Travaillez à beaucoup aimer le peuple, pensant à l'obliga- « tion que vous lui avez, car, par son entremise, Dieu vous « donne la grâce de bien prêcher.

« Considérez aussi comment ce bien vous vient par les « prières et les mérites des membres de la Compagnie, qui, « avec beaucoup de charité, d'amour et d'humilité, deman- « dent à Dieu des grâces et des dons pour leurs frères; et « cela pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Songez continuellement comme vous devez vous humi- « lier toujours, car ce que vous prêchez n'est pas du tout « vôtre, mais un don libéral de Dieu. Usez de cette grâce avec « crainte et amour, comme sachant que vous en rendrez un « compte rigoureux à Notre-Seigneur. Gardez-vous de vous

(1) Cf. Bibl. de Ajuda, 25, 1, f. 10.

« rien attribuer, si ce n'est beaucoup de fautes, de péchés, de « vanités, d'inquiétudes et à l'égard de Dieu et à l'égard du « peuple et de ceux de la Compagnie en considération desquels « Dieu vous donne cette grâce.

« Demandez à Dieu, avec grande force, qu'il vous donne de « sentir dans l'intime de l'âme, les empêchements que vous « mettez à de plus grandes faveurs de sa part, et en particulier « à ce qu'il se serve de vous en des choses grandes.

« Humiliez-vous beaucoup devant Dieu, qui voit le cœur « des hommes. Gardez-vous grandement de donner scandale « au peuple, ni dans la prédication, ni dans les entretiens, ni « en d'autres œuvres. Humiliez-vous beaucoup devant le « peuple, puisque vous lui devez tant, comme je l'ai dit.

« Ce que vous avez à faire, par-dessus tout, quand vous « méditerez sur les points ci-dessus, c'est de noter soigneuse- « ment les choses que Dieu notre Seigneur vous donnera de « sentir dans l'intime de l'âme, de les écrire en un petit cahier, « afin de les mieux imprimer en votre âme. Dans l'impression « de ces grâces se trouve le fruit des méditations; elles en « font surgir d'autres de grande utilité, à mesure que vous « méditez sur les dons déjà reçus. Si vous persévérez dans ce « saint exercice d'humilité, vous irez grandissant, par la « seule miséricorde de Dieu et vous amasserez force biens « spirituels : le meilleur sera la connaissance intime de vos « péchés.

« Pour l'amour de Dieu, je vous en prie, en retour de tout « ce que vous devez à notre Père Ignace et à tous ceux de « la Compagnie de Jésus, je vous supplie, une, deux, trois « fois, et autant que je le puis, de vous appliquer conti- « nuellement à ces exercices d'humilité; car si vous faites le « contraire, j'ai peur que vous ne vous perdiez, comme vous « en avez vu beaucoup d'autres se perdre, faute d'humilité, « prenez garde que vous ne soyez un jour de ceux-là.

« Ne perdez pas de vue un moment qu'il y a dans l'enfer « beaucoup de prédicateurs qui eurent plus que vous la grâce « de prêcher; par leurs prédications ils firent plus de fruit que « vous n'en faites; ils furent même des instruments de la con-

« version d'un grand nombre; ce qui épouvante davantage, à « cause d'eux et par leur moyen, un grand nombre sont allés « au ciel, et eux, les malheureux en enfer! Ils s'attribuèrent « ce qui était de Dieu; ils voulurent plaire au monde; leur « joie était dans les louanges du monde; leur vanité, leur « orgueil alla toujours croissant. A chacun donc de veiller « sur soi. Et vraiment, si nous y regardons bien, nous n'avons « rien de quoi nous puissions tirer gloire, à moins que nous « ne nous glorifions de nos péchés qui seuls sont nos œuvres; « car les œuvres bonnes, Dieu les fait par nous, afin de mani- « fester sa bonté à d'autres et pour nous donner, en même « temps, sujet de nous confondre, en considérant quels vils « instruments il y emploie... »[1]

Le P. de Erédia se rendit à Cochin pour y remplacer le P. Gago destiné au Japon. Melchior Nuñez alla, comme recteur du collège, à Bacaïm, avec les Frères Manuel Teixeira, Fernand Dozoire et Giles Barreto, le F. François Enriquez fut envoyé à Tana et le P. Gonzalès à Ormuz avec le Frère Mendez.

A ces derniers, François remit une lettre pour le P. Gonzalo Roïzon ou Rodriguez, arrivé du Portugal en 1551 et envoyé

(1) Cf. Bibl. de Ajuda, 25, 1, f. 89; *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 160, p. 908-912, nos 1-10; Cros, *S. François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. 2, p. 279-281. — Le P. Gaspard Barzée fit les méditations prescrites par saint François Xavier et tint un compte rigoureux de ses recommandations. Voici deux notes écrites après ses méditations : « Etant si misérable et si « indigne devant Dieu et les créatures, je dois me souvenir du grand bienfait « que j'ai reçu quand on m'a agréé dans cette sainte Compagnie, dont je ne « mérite pas d'être l'esclave : *Venerunt enim mihi omnia bona cum illa, et « nesciebam quoniam omnium bonorum mater est;* et, dans l'état de perfec- « tion où l'on m'a mis, dans la charge que l'on m'a confiée, les moyens qui « me sont fournis, pour y vivre parfaitement, voilà ma consolation; et, « d'autre part, je dois grandement appréhender d'y être négligent, parce que « je serais doublement châtié : *Væ mihi si non vigilavero*. Je dois beaucoup « m'humilier, devant le peuple et devant les membres de la Compagnie, puis- « que par eux j'ai reçu un si grand bien; et, tout ce que j'ai de bon, je dois « l'attribuer, après Dieu, à leurs mérites, et ne me réserver rien, si ce n'est « mes péchés contre Dieu. » Cf. Bibl. de Ajuda, 25, 1, f. 103, notes 4, 5.

en décembre à Ormuz pour remplacer le P. Barzée. Ses compagnons de voyage avaient fait à François l'éloge de ses qualités et de son zèle; mais l'apôtre avait appris qu'à l'égard du vicaire et des prêtres d'Ormuz, il était loin de montrer la déférence dont avait toujours usé Maître Gaspard. Sur ce point qui lui était particulièrement à cœur et où il donnait à tous l'exemple, il lui adresse une vigoureuse réprimande, tempérée toutefois par l'expression d'une affection toute paternelle. « J'ai été heureux, lui écrit-il, d'avoir des nouvelles de « vous par ceux avec qui vous êtes venu de Portugal; toutefois, « il m'eût été bien plus agréable de recevoir de vous une lettre « dans laquelle vous m'eussiez vous-même rendu compte du « fruit que vous faites ou plutôt que Dieu fait par vous, et aussi « du bien que Dieu laisse de faire parce que vous y mettez des « empêchements. Ne l'oubliez pas, vous aurez à rendre compte « à Dieu du bien qui, par votre faute, ne se fait point. Aussi, « je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, d'être « très soumis au Père vicaire. C'est avec sa permission et par « sa volonté que vous prêcherez, confesserez et direz la messe. « Remarquez-le bien, c'est en vertu de l'obéissance que je vous « ordonne de ne pas être en mésintelligence, pour quoi que ce « soit, avec le Père vicaire. Tout ce qui se pourra bonnement « faire pour être d'accord avec lui, vous le ferez; et j'ai une telle « confiance en sa vertu et charité, que s'il vous voit humble et « obéissant il sera plus empressé à vous accorder ce que vous « désirerez, que vous ne serez à le lui demander.

« A l'égard des autres prêtres, soyez respectueux; gardez-« vous d'en mépriser aucun. Aimez-les tous; qu'ils apprennent de vos exemples quelle parfaite obéissance ils doivent « au Père vicaire. C'est aussi sur vous que doit se former tout « le peuple pour rendre au P. vicaire l'entière obéissance qu'il « lui doit. Le fruit principal que vous avez à faire procédera « moins, songez-y bien, de vos sermons, que des exemples « d'humilité et de soumission que vous donnerez à tous.

« Gardez-vous de toute singularité; ne recherchez pas par là

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 104.

« la faveur du monde; ayez plutôt horreur de toute vaine « renommée: cette présomption de vouloir être singulier a nui « à plusieurs dans notre Compagnie. J'en ai chassé plusieurs « depuis mon retour du Japon, pour les avoir trouvés engagés « dans ce vice; tâchez que je n'aie pas à vous renvoyer, vous « aussi, de la Compagnie de Jésus; veillez à ne rien faire qui « exige cette expulsion. Pour vous maintenir humble dans la « Compagnie, souvenez-vous que vous avez beaucoup plus « besoin d'elle qu'elle n'a besoin de vous. Surveillez-vous « donc, ne vous négligez pas; aussi bien, qui s'oublie soi-même, « quel souvenir aura-t-il des autres?

« Ces lignes, je vous les écris, parce que je vous aime et que « je vous veux du bien.

« J'ai ordonné à Maître Gaspard de vous écrire. Comme il a « l'expérience du pays, je le charge de vous donner ses avis et « de vous dire en quoi vous pourriez mieux servir Dieu notre « Seigneur. Tenez ses lettres pour miennes; exécutez en con- « séquence ce qui vous y sera recommandé. Quand Maître « Gaspard alla à Ormuz, je lui traçai certaines règles de con- « duite; je crois qu'il vous en a été remis une copie; vous les « lirez une fois par semaine, afin qu'elles se fixent mieux dans « votre mémoire et que vous vous en aidiez en tout ce qui « regarde le service de Dieu.

« Comme il importe grandement que vous soyiez très « humble et très obéissant à l'endroit du Père vicaire, je vous « commande par la présente lettre, en vertu de l'obéissance, « de lui demander, à genoux, très humblement pardon de « toutes vos désobéissances et fautes passées. Vous lui direz « que vous faites cela pour obéir et vous lui baiserez la main. « Puis vous recevrez ses ordres et les exécuterez; et, afin de « demeurer plus semblable à vous-même dans l'humilité, vous « irez, une fois par semaine, lui baiser ainsi la main et prati- « quer en même temps l'obéissance et l'humilité. Ne manquez « pas de le faire, quand même vous y sentiriez de la répu- « gnance : tout cela est nécessaire pour confondre le démon, « ami des discordes et de la désobéissance.

« Veillez à ne scandaliser jamais personne dans vos prédi-



Reverendissimo Patri P. Francisco Retz Præposito Generali Soc. Iesu.
Sanctum FRANCISCUM XAVERIUM in Sanciano Insulá exanimem a Lusitanis repertum,
A Carolo Maratti pictum Romæ in Sacello Templi Domus Professæ, typis expressum exhibet

LES PORTUGAIS TROUVENT LE CORPS DU SAINT

(Tableau de MARATTI)

« cations; laissez de côté les vaines spéculations et subtilités « de l'école; ne traitez que des questions de morale et cela « avec piété et simplicité. Parlez avec vigueur contre les péchés « les plus répandus dans le peuple, sans cependant répriman- « der les pécheurs publics, autrement qu'en secret. Sachez que « j'aurai plus de joie d'apprendre que, sans scandale aucun, vous « aurez fait un bien de la longueur de cette ligne ____________, « qu'un bien long comme cette ligne entière,

____

« mais accompli avec plusieurs ou même avec un seul scan- « dale. Comme je sais à quel point il importe, pour la plus « grande gloire de Dieu et le bien des âmes de faire ainsi les « choses avec amour et charité et sans scandale, je vous « recommande d'observer fidèlement ces avis.

« Vous m'écrirez bien en détail, ce que Dieu fera par vous « dans la ville; vous me parlerez de vos rapports amicaux avec « le Père vicaire, avec les autres prêtres et tout le peuple. De « ce collège de Goa, on m'enverra vos lettres en Chine, où je « me rends; je serai heureux de les lire. Je partirai de Goa « d'ici à vingt jours.

« Quand vous écrirez au collège, écrivez en même temps, « au seigneur évêque une lettre fort courte, où il voie votre « obéissance et soit informé de ce que vous faites là-bas. Vous « le devez, puisqu'il est notre prélat, qu'il nous aime tant, et « nous favorise de tout son pouvoir.

« Cette lettre, je vous l'écris comme à un homme qui a déjà « la vertu, la perfection voulues pour bien entendre et goûter « ces avis, et non pas comme à un homme encore faible, sur « qui je compterais peu. Rendez donc grâces à Dieu qui vous « a fait tel et vous a donné ce qu'il faut de vertu et de perfec- « tion, pour mieux aimer être admonesté et repris que ménagé « et, en quelque façon, trompé par les condescendances dont « on use avec les faibles et leurs humaines défaillances. Vous « comptez parmi les forts au service de Dieu et c'est lui qui « m'a porté à vous écrire, non comme à un imparfait, mais « comme à un religieux parfait.

« Je n'en dis pas plus long, puisque par la miséricorde de

« Dieu, nous nous verrons bientôt dans la gloire du paradis.
« J'ajoute seulement : souvenez-vous du grand amour qui m'a « dicté cette lettre; recevez-la donc avec la sainte intention, « l'amour et la bonne volonté qui me la font écrire.

« Vous montrerez cette lettre au Père vicaire. »[1]

Les Frères Antoine Fernandez et Alexis Médeira furent envoyés au cap Comorin; le F. Roch de Oliveira à Coulam, pour aider le P. Lancilotti; le F. Lopez alla remplacer à Saint-Thomas de Méliapour le F. Gonzalo Fernandez qui vint mourir peu de temps après, à Goa. Par le F. Lopez, Maître François écrivit au P. Cyprien, qu'avant son départ pour le Japon, il avait envoyé à Saint-Thomas, une lettre où il blâmait fortement ses procédés peu mesurés à l'égard des chrétiens, et, en particulier, à l'égard du Père vicaire et du gouverneur. A Saint-Thomas se trouvaient établis un bon nombre de soldats portugais en retraite. Dans son zèle apostolique, le P. Cyprien les traitait sans ménagement, mais il leur faisait grand bien, en était aimé, vénéré; on l'appelait communément *le saint.*[2] Sa franchise et sa rondeur dans les ministères déplurent au Père vicaire et au gouverneur. Leurs plaintes arrivèrent aux oreilles de François; celui-ci, formé à l'école de saint Ignace, et, comme lui, ne voulant pas d'un apostolat qui n'est pas fondé sur l'humilité, la charité et la douceur, écrivit au P. Cyprien : « Vous avez bien mal compris « les instructions que je vous donnai sur ce que vous aviez à « faire à Saint-Thomas. Manifestement, il apparaît qu'il vous « est resté peu de chose de l'entretien que nous eûmes sur le « bienheureux P. Ignace. Vous procédez, ce me semble, très « mal à l'égard du vicaire, avec vos enquêtes et requêtes. « Vous suivez toujours votre humeur emportée; tout ce que « vous faites d'un côté, vous le défaites de l'autre. Je suis, n'en

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 106.

(2) Le P. Lancilotti écrivait à saint Ignace, le 27 janvier 1550 : « *In terra S. Thomæ, ubi permultiPortugallenses commorantur, P. Cyprianus et quam plurimos ad fidem convertit, et eos ac christianos veteres in via Domini instruit. Patrem Sanctum hunc vocitant.* » Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 127, nº 8.

« doutez pas, mécontent de vos mésintelligences. Le vicaire, « fît-il ce qu'il ne devrait pas, ce ne sont pas vos critiques, vu « surtout le peu de prudence que vous mettez à les faire, « qui pourront le corriger.

« Vous êtes déjà tellement accoutumé à faire votre volonté, « qu'avec vos façons d'agir, où que vous soyez, vous scanda- « lisez tout le monde, et vous vous excusez, auprès de plu- « sieurs, en rejetant cela sur votre tempérament. Plaise à Dieu « que vous fassiez un jour pénitence de ces imprudences.

« Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous en prie, brisez « votre volonté, et que l'avenir corrige le passé ; car enfin, se « montrer aussi violent ne procède point du tempérament seul, « c'est l'effet du grand oubli où vous êtes de Dieu, de votre « conscience, et de la charité due au prochain. A l'heure de la « mort, soyez-en certain, vous trouverez que ce que je vous « dis maintenant, est le vrai.

« Je vous en conjure, au nom de notre bienheureux Père « Ignace, ce peu de jours qui vous restent, exercez-vous fort « à être endurant, doux, patient, humble. Sachez-le bien, avec « l'humilité tout se mène à bon terme. Si vous ne pouvez faire « autant que vous désirez, faites bonnement ce que vous « pouvez. En ces régions de l'Inde, on n'aboutit à rien par « la force ; vouloir faire les choses en criant et se déme- « nant, c'est empêcher de naître le bien que l'humilité eût « opéré...

« Pour l'amour du P. Ignace et de l'obéissance que vous lui « devez, je vous en prie, dès que vous aurez lu cette lettre, « allez trouver le vicaire, et, à genoux, demandez-lui pardon « de tout le passé et baisez-lui la main ; plus consolé serai-je « encore, si vous lui baisez les pieds ; vous lui promettrez que, « tout le temps que vous résiderez encore là, vous n'irez en « rien contre sa volonté ; croyez-moi, à l'heure de votre mort, « vous serez heureux d'avoir ainsi agi. Ayez d'ailleurs cette « confiance en Notre-Seigneur ; n'en doutez pas, quand votre « humilité sera devenue manifeste aux yeux du peuple, tout « ce que vous demanderez, pour le service de Dieu et le salut « des âmes, vous sera accordé.

« Vous et d'autres, vous vous trompez évidemment, en ce « que, sans avoir une grande humilité, ni en donner de « grandes marques aux gens avec qui vous vivez, vous préten- « dez que tout le monde exécute vos ordres, par cela seul que « vous êtes de la Compagnie; vous oubliez et vous ne considé- « rez pas du tout les vertus de notre Père Ignace, par les « quelles Dieu lui a donné une si grande autorité sur le « peuple, tout en négligeant les vertus qui sont nécessaires « pour que le peuple reconnaisse l'autorité de votre parole et « s'y soumette.

« J'en suis bien sûr, si vous étiez près de moi, vous me diriez « qu'il n'y a pas eu faute de votre part dans ce qui s'est fait; « que vous avez agi uniquement pour l'amour de Dieu et le salut « des âmes; mais, soyez-en certain, je n'accepterai de vous « aucune disculpation; rien ne me pourrait désoler autant « que de vous entendre vous justifier; comme aussi je l'avoue, « ma meilleure consolation serait de vous entendre vous « accuser.

« Par-dessus tout, je vous en prie, point de désaccord « manifeste avec le vicaire, le gouverneur et autres personnes « ayant autorité dans le pays, et cela, quand même vous seriez « témoin d'actes mauvais. Là, où vous pourrez bonnement « porter remède, faites-le; mais ne vous exposez pas à tout « perdre, par des discussions, là, où l'humilité et la douceur « peuvent bonnement tout sauver. »

Un secrétaire avait copié ou écrit à la dictée cette lettre. A la fin, Maître François ajoute de sa main :

« Cyprien, si vous saviez avec quel amour je vous écris « ces choses, jour et nuit, vous vous souviendriez de moi, et « peut-être pleureriez-vous au souvenir du grand amour que « je vous porte; et si les cœurs des hommes pouvaient se « voir en cette vie, croyez, mon frère Cyprien, que vous vous « verriez clairement en mon âme.

« Tout vôtre, sans jamais pouvoir vous oublier. »[1]

De Cochin, Maître François écrivait au P. Barzée, le

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 115.

24 avril : « Vous écrirez à Cyprien à San Tomé, de se bien « comporter avec tous, principalement avec le vicaire et tous « les Pères; parlez-lui de telle sorte qu'il se désillusionne. « Dites-lui que je vous ai, par écrit, chargé de renvoyer « de la Compagnie quiconque n'obéirait pas au recteur du « collège de Goa; ajoutez, *ad terrorem*, qu'il prenne bien « garde à lui. »[1]

Le F. André Fernandez devait accompagner à Lisbonne, puis à Rome, le Japonais Bernard et donner de vive voix, au P. Simon Rodriguès et à Maître Ignace des nouvelles des Pères et de leurs œuvres dans l'Inde. François se décida à faire partir avec eux son jeune secrétaire André Carvalho. Le climat des Indes n'allait pas à sa santé; mais surtout ses relations fréquentes avec certains personnages pouvaient être funestes à sa vocation. On pressait François de lui faire donner les Ordres, mais il n'avait pas fait des études suffisantes et il manquait encore de la maturité requise pour le sacerdoce. L'apôtre le recommanda en ces termes à Simon Rodriguès : « J'ai jugé à propos qu'André Carvalho, qui me sert de secré- « taire pour vous écrire, soit envoyé en Portugal. Ici, le climat « est contraire à sa santé; l'air du pays natal lui vaudra peut- « être mieux. Tout le monde m'affirme qu'il est personne con- « sidérable en Portugal, et tel, que l'on espère beaucoup de « lui, à cause des vertus dont il a plu à Dieu de le doter et qui « par sa miséricorde grandiront. Pour moi, je ne peux dire de « lui que beaucoup de bien et j'espère de Dieu que, lorsqu'il « aura acquis et plus de science et plus de vertu, il fera grand « fruit dans la Compagnie. Je vous en prie, mon frère Maître « Simon, pour l'amour de Dieu, accueillez-le, consolez-le, avec « l'amour et la charité que lui, André Carvalho, et moi atten- « dons de vous. »[2]

A son départ pour la Chine, en embrassant André, François lui dit : « Vous mourrez là où plusieurs de votre parenté per- « dent la vie. » Dix ans plus tard André Carvalho mourait

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 117, nº 13.
(2) Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 107.

captif des Maures, sur la terre d'Afrique, pour avoir cédé à un jeune chrétien, prisonnier comme lui, le prix de son rachat qui lui était venu de Portugal[1].

A Simon Rodriguès, l'apôtre écrivit une autre lettre où il lui parlait de son prochain départ pour la Chine, de la nécessité d'envoyer pour recteur du collège de Goa « un homme de grande expérience et de grande confiance », et, pour évangéliser la Chine et le Japon, « des ouvriers nombreux et éprouvés dans le monde, qui aient eu des tentations à y traverser, « et qui, par la miséricorde de Dieu, en soient sortis vain« queurs, parce que, sans cette expérience des persécutions, « rien de grand ne se pouvait attendre d'eux. » — A cause des rudes labeurs et des froids rigoureux qui attendent les Pères destinés au Japon et à la Chine, il serait bon d'envoyer pour ces vastes pays quelques-uns des Pères flamands et allemands de la Compagnie exercés et expérimentés, qui, depuis plusieurs années, vont par l'Italie et ailleurs. — De l'avis de François, on ne pouvait compter, pour de telles missions sur les gens du pays admis dans la Compagnie, bons tout au plus à remplir les offices domestiques et à accompagner les Pères venus de Portugal, quand ils vont d'un côté et d'autre. A part de très rares exceptions, ils n'ont pas les qualités pour être ordonnés prêtres. — Comme plusieurs fois déjà il l'avait fait, l'apôtre invite Simon Rodriguès à venir partager ses travaux. Il a grand désir de le voir avant d'achever cette vie et il lui semble qu'il s'ouvre une voie, en Chine, où son désir sera accompli. Il prie Simon de faire avertir l'empereur, roi de Castille, par le roi et la reine de Portugal, de ne plus envoyer de flottes par la Nouvelle-Espagne, à la découverte des *Iles argentines*[2]; autant il en enverra, autant il s'en perdra, à cause des nombreux écueils de la mer du Japon. — Enfin, François recom-

(1) Cf. Franco, *Annus gloriosus*, p. 53.

(2) Polanco nous apprend que le roi de Portugal fit donner à Charles-Quint ou au prince Philippe l'avis désiré. Par l'avis du roi, le provincial de Portugal envoya au P. Araoz la lettre de François, et le P. Araoz la communiqua au prince d'Espagne. Cf. *Chronicon*, t. IV, p. 551, nº 1182.

mande au P. Rodriguès de faire le meilleur accueil possible aux deux Japonais Bernard et Matthieu[1] qu'un Frère de Goa allait conduire en Europe et de les renvoyer aux Indes avec d'autres Pères en nombre[2].

François écrivit aussi à Maître Ignace et au roi de Portugal. Dans sa lettre au premier, il redit ce qu'il a déjà dit et recommandé à la sollicitude du P. Rodriguès, insistant à la fin pour qu'on lui donne des nouvelles de la Compagnie et qu'un Père soit chargé de l'office de lui écrire dans ce but. De nombreux ouvriers aptes à cueillir les gerbes de la vaste moisson qu'il avait sous les yeux et des nouvelles dans les moindres détails de ses frères d'Europe, de la prospérité de la Compagnie sa mère bien-aimée, c'étaient les deux désirs qu'il exprimait dans la plupart de ses lettres[3].

A Jean III, il demande comme toujours de presser Maître Ignace d'envoyer aux Indes de nouveaux Pères de la Compagnie, et, en particulier, un homme de son choix, pour prendre la direction de tous les missionnaires et de toutes les œuvres entreprises dans les contrées où il avait porté et allait porter la lumière de la foi[4].

Tout en écrivant ces lettres, en distribuant les offices aux Pères et en écrivant les avis qui devaient leur servir de direction dans leurs ministères, François s'efforçait d'enflammer, autour de lui, tous les cœurs du zèle dévorant qui l'animait et de former les plus jeunes religieux surtout à la pratique des solides vertus, de l'humilité, de l'abnégation, de la confiance en Dieu, de l'obéissance qui font les apôtres et assurent les bénédictions du Ciel sur les grandes et difficiles entreprises pour le bien des âmes. Il s'entretenait, en particulier, avec les cinq Pères et les vingt-sept Frères qui restaient à Goa, les animant au service de Dieu, les excitant à une perfection croissante, et telle était la suave et pénétrante efficacité de ses paroles, qu'on ne pou-

(1) Matthieu mourut à Goa peu après que cette lettre fut écrite.
(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 111.
(3) Cf. *Ibid.*, ep. 112.
(4) Cf. *Ibid.*, t. I, ep. 113.

vait douter qu'elles ne jaillissent d'un cœur où le Saint-Esprit habitait. »[1]

Ses exemples d'ailleurs ajoutaient à l'autorité de sa parole; il était pour tous plus que jamais un sujet de continuelle et grande édification. Par ses incessants travaux, il s'était tellement ruiné la santé, que manger lui était devenu un tourment. Son estomac se refusait à digérer quoi que ce fût, sans parler des douleurs de poitrine et d'autres infirmités graves; cependant, s'il se plaignait, s'il gémissait, c'était qu'on dépensât trop pour lui : la dépense était de quelques œufs saupoudrés de sucre. Ainsi accablé, il prêchait cinq fois, six fois par jour, plus modérément cependant qu'autrefois; sans compter l'assiduité au confessionnal et de fréquentes visites qu'il recevait au collège. Humble, affable, accueillant pour tous, pour les Pères et pour les gens du dehors, il n'était sévère que pour lui-même. Plus encore qu'à son ordinaire, il fuyait la familiarité des puissants et des riches; s'il était obligé d'aller à eux pour quelque œuvre sainte, il ne parlait pas d'autre chose. Ainsi, il lui était loisible de s'élever avec bien plus de liberté contre les désordres, quels qu'en fussent les auteurs, et de se réserver le temps voulu pour la prière et les soins spirituels et temporels à donner aux affaires et aux Pères. Toujours uni à Dieu et *conversant en quelque sorte toujours au ciel*, on le voyait s'adonner plus que jamais à l'oraison. Le jour, souvent il se dérobait à tous pour prier loin du bruit; la nuit, il allait, jusqu'à une heure très avancée, se livrer à la prière, dans une petite chapelle du jardin, dite plus tard chapelle de Saint François Xavier. Quand le sommeil l'accablait, il dormait étendu sur le sol. Très souvent, tandis qu'il conversait avec les Frères, il lui était donné de si grandes faveurs divines, que pour ne pas manifester ces grâces, il était contraint de s'éloigner. A Rome, Simon Rodriguès avait entendu François endormi crier : *Encore plus, encore plus!* devant le tableau des souffrances qu'il aurait à endurer pour Dieu; à Goa, un Frère, caché

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 157, n° 8.

derrière un bouquet d'arbres, le vit, un jour, dans le jardin, les traits en feu, les yeux au ciel, les mains pressant son cœur oppressé par les feux de l'amour divin, et l'entendit répéter ces mots : *Non più, non più ; assez, assez, Seigneur.* Par ses visites plus fréquentes et sa grâce plus intense, Dieu préparait la victime pour l'immoler, sans tarder, sur l'autel de l'ardente et pure charité [1].

L'apôtre des Indes choisit les Frères et les Pères qui devaient l'accompagner en Chine ou voyager avec lui jusqu'à Malacca pour se rendre au Japon. Le P. Baltasar Gago, précédemment destiné aù Japon, et le F. Alvaro Ferreira, jeune homme de grande vertu, iraient en Chine. Tous les deux se mirent à apprendre le chinois, recevant des leçons d'un jeune Chinois, élève de grammaire au collège de Sainte-Foi, qui devait suivre François et lui servir d'interprète. Le P. Pierre d'Alcazova et le F. Edouard da Silva iraient au Japon avec l'ambassadeur et deux Japonais venus à Goa en même temps que Maître François. Des trois premiers Pères désignés d'abord pour le Japon, le P. Barzée restait à Goa comme provincial, le P. Dominique Carvalho était mort à Goa, le 4 avril. Destiné d'abord à suivre l'apôtre en Chine, seul, le P. Baltasar Gago serait envoyé de Malacca au Japon.

Quand le temps du départ approcha, François adressa, tous les soirs, dans le chœur de l'église, des exhortations spirituelles qui donnaient à tous les Pères et Frères d'extraordinaires consolations. Les paroles sortaient de sa bouche si pleines de force et de grâce, que tous les cœurs étaient enflammés ; chacun se sentait comme transformé. Après la dernière exhortation, quand il les eut embrassés, les yeux en larmes et comme s'il eût voulu les mettre tous dans son cœur, il leur dit d'être fidèles à leur vocation, profondément humbles, d'une humilité qui procédât de la connaissance de soi-même, et, par-dessus tout, prompts dans l'obéissance ; et, bien des fois, il réitéra cette dernière recommandation ;

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 151, n° 5 ; p. 184, n°s 2, 4 ; *Proc. ord.*, f. 390b.

car l'obéissance, disait-il, est une vertu très aimée de Dieu et fort nécessaire aux religieux de la Compagnie de Jésus.

Enfin, le soir du jeudi saint, 14 avril 1552, quand on eut, avec beaucoup de solennité, donné la bénédiction du Saint Sacrement, Maître François quitta la chapelle et partit avec ses compagnons. Quelques Frères l'accompagnèrent jusqu'à la plage; le plus grand nombre demeura en prière auprès du Saint Sacrement, pour recommander à Dieu l'apôtre et ses compagnons[1].

Maître François emportait avec lui de riches ornements de brocard, de velours et de soie, plusieurs dais et tapis de grand prix, d'excellents tableaux, tous les objets composant une chapelle pontificale et beaucoup d'autres choses de valeur, que le P. Gaspard Barzée avait apportées d'Ormuz et qui pourraient être utilement offertes en présent aux gouverneurs et à l'empereur de Chine.

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 157, nos 9-14.





CHAPITRE QUATRIÈME

François arrive à Malacca pendant qu'une cruelle épidémie ravage la ville. Il se dévoue au soin des malades. — D. Alvaro de Ataïde suscite des obstacles au départ de l'apôtre, en s'opposant obstinément, contre tout droit, à la mission d'ambassadeur qu'avait reçue Diogo Péreira. — François se rend à San-Choan. Prodiges éclatants opérés par l'apôtre des Indes pendant son voyage et après son arrivée. Ses lettres à Diogo Péreira, au P. Barzée et au P. Pérez. — Ses démarches pour pénétrer en Chine. — Sa dernière maladie; sa sainte mort. — Son corps, exempt de corruption et exhalant une suave odeur, est transporté à Malacca, puis à Goa, où il est reçu avec toutes les démonstrations de la plus vive joie et de la plus profonde vénération.

Le voyage à Malacca se fit d'abord par un temps favorable et sans incident; mais, arrivé aux îles de Nicubar, au nord de Sumatra, une violente tempête assaillit le navire et mit les passagers et l'équipage en grand péril de sombrer. Déjà, pour alléger le vaisseau et tenter de sauver au moins la vie des passagers, on commençait à jeter à la mer les marchandises et les agrès jugés moins indispensables, lorsque François vint ramener la confiance dans les cœurs, en annonçant que la tourmente s'apaiserait à la tombée du jour. Elle s'apaisa en effet; et le lendemain le vaisseau reprit sa marche par une mer calme et un vent propice[1].

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 388a.

Contre son ordinaire, François parut un des jours suivants préoccupé et triste. On l'interrogea et il répondit : « Priez pour « les habitants de Malacca ; une grave épidémie sévit dans la « ville et les victimes du fléau y sont en très grand nombre. » On put se convaincre de la vérité de cette prophétie, en abordant au port de Malacca[1]. La désolation et le deuil étaient partout. Un grand nombre d'habitants s'étaient éloignés du foyer du mal ou fuyaient, tous les jours, affolés par la crainte. Les pauvres surtout étaient abandonnés. Sans assistance dans leurs misérables demeures, beaucoup tombaient frappés dans les rues et les places publiques; on n'osait s'approcher d'eux pour les secourir. A peine descendu à terre, François se mit à l'œuvre; ne suivant que les inspirations de sa charité, il prodigua son temps, ses veilles, ses forces, pour arracher les malades à la mort, surtout les pauvres. La tête couverte d'un simple chapeau de paille qui l'abritait mal contre les rayons d'un soleil brûlant, il allait dans les maisons porter les secours de son ministère, recueillir les aumônes pour les nécessiteux, relever les courages, exhorter à la prière et à la confiance en Dieu. Il faisait porter à l'hôpital ou portait lui-même, sur ses épaules, les malades qu'il rencontrait abandonnés et dépourvus de tout secours. L'habitation du P. Pérez, avec quelques maisons voisines, furent par lui transformées en hospice; il fit aménager, sur le port, plusieurs vieux navires, pour y mettre des malades qu'il allait visiter tous les jours et auxquels il procurait les médicaments prescrits contre la contagion. L'apôtre était appelé de toutes parts et reçu partout comme un père et un sauveur. Comme pendant son premier séjour à Malacca, on remarqua que tous les malades qu'il touchait et auxquels il prodiguait ses soins, revenaient promptement à la santé; on attribua à la puissance de sa prière la diminution d'abord et puis la cessation du fléau[2].

Pénétrée de vénération et de dévouement pour lui, une dame éprouva à cette époque les effets de son crédit auprès de

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 390a.
(2) Cf. *Ibid.*, f. 396b.

Dieu; à sa grande joie, elle vit sa confiance pleinement justifiée. On avait mis dans la bouche de François de Chaves, son fils, encore enfant, une flèche empoisonnée; l'enfant mourut; sa mère courut toute en larmes auprès du saint, pour lui faire part de sa douleur et le prier de venir voir son fils. François la suivit; arrivé près du petit défunt, il le prit par la main et, l'appelant par son nom, il dit : « François, levez-vous. » L'enfant se leva aussitôt plein de vie. Plus tard, François de Chaves entra dans la Compagnie de Jésus, d'où il sortit pour aller vivre et mourir saintement, parmi les religieux de Saint-François. Deux témoins attestent le miracle au procès de canonisation, comme le tenant, l'un du P. François de Chaves lui-même, l'autre de sa mère[1].

Le P. de Beïra arriva à Malacca pendant que l'apôtre s'y trouvait. Il se rendait à Goa, pour y demander des auxiliaires et obtenir que le vice-roi intervînt et fît cesser l'opposition tyrannique du roi de Ternate à l'extension de la foi dans ses États. François insista auprès de lui et plus tard par lettre auprès du P. Barzée, pour que son retour aux Moluques fût aussi prompt que possible.

L'épidémie arrivée à sa fin, François prit ses dispositions pour se rendre sans retard en Chine. D. Alvaro de Ataïde, quatrième fils de l'illustre Vasco de Gama, était à la veille de succéder à son frère Pedro de Silva, dans la charge de capitaine de la forteresse de Malacca[2]. A son retour du Japon, François lui avait fait part de son projet d'aller porter la foi en Chine et de solliciter à cette fin, du vice-roi, l'envoi de Diogo Péreira à titre d'ambassadeur du roi de Portugal auprès de l'empereur de Chine. D. Alvaro avait approuvé et fortement encouragé le plan qui lui était communiqué,

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 9a.

(2) D. Pedro de Silva avait encore un an à remplir son mandat de gouverneur ou capitaine de Malacca. Il reçut, avec affection et joie, son frère Alvaro de Ataïde, et lui laissa même prendre part à son administration; mais, à la suite de mésintelligence avec lui, il se retira du pouvoir et désigna pour gouverneur intérimaire D. François Alvarez. Cf. Andrada, *Chronica do Rey Dom João* III, p. IV, c. LXXXXVI.

laissant entendre à l'apôtre qu'il le seconderait de tout son pouvoir. Pour se le rendre plus favorable, celui-ci avait demandé et obtenu pour lui du vice-roi le titre de *capitaine de la mer* avec d'autres faveurs. Dans sa première entrevue, Alvaro n'avait pas été sincère. Il avait loué sans dissimulation le zèle de François et justement apprécié les avantages, pour la couronne de Portugal, d'une alliance avec le souverain d'un pays très vaste, riche et jusqu'à ce jour fermé aux Européens; mais cette entreprise permettait à l'ambassadeur désigné d'obtenir honneurs et grands profits; à aucun prix, D. Alvaro ne voulait favoriser Diogo Péreira qui, peu de temps auparavant, lui avait refusé un prêt de dix mille ducats. L'irascible gouverneur tenait cet homme probe et généreux pour son ennemi personnel. Aussi, quand l'apôtre vint lui rappeler ses promesses et solliciter son bienveillant concours, D. Alvaro se montra froid, hésitant et peu disposé à seconder l'entreprise. N'osant d'abord opposer un refus formel, il différa sous divers prétextes de prendre une décision. François montrait les lettres patentes par lesquelles le vice-roi nommait Diogo Péreira ambassadeur et rappelait les lettres de Jean III commandant aux gouverneurs de favoriser de toutes manières son apostolat. Un homme vulgaire tel que Diogo Péreira, répondait D. Alvaro, n'a pu être désigné par le vice-roi pour une mission de cette importance. Il s'agit manifestement d'un autre Péreira, grand personnage, qui va, au premier jour, nous arriver du Portugal. Les Joïs préparent contre Malacca une formidable attaque; est-ce bien le moment de songer à une expédition en Chine, quand un puissant ennemi est à nos portes et qu'il est urgent de réunir tous les moyens de défense pour lui résister? Or, peu de jours après, on apprit que les Joïs étaient en guerre avec un roi voisin et ne songeaient nullement à attaquer Malacca. D. Alvaro faisait traîner en longueur les pourparlers, attendant le moment opportun pour laisser voir sa pensée. Son mauvais vouloir éclata, quand Diogo Péreira arriva dans le port avec son vaisseau et les riches présents qu'il avait achetés pour l'empereur de Chine, au prix de vingt mille ducats. D. Alvaro fit enlever par ses

gens et transporter devant son habitation la barre du gouvernail du navire, afin de mettre Péreira dans l'impossibilité d'aller remplir sa mission ; usant pour la première fois de son autorité de *capitaine de la mer* qu'il devait à la bienveillance de François, il déclara ouvertement qu'il s'opposait au départ de l'ambassadeur. Au courant des légitimes réclamations de Péreira, D. François Alvarez, gouverneur intérimaire, tenta d'amener le capitaine à de plus sages pensées ; ce fut en vain. Il se préparait à lui reprendre de force le gouvernail du navire; mais, averti à temps, D. Alvaro le fit garder nuit et jour par ses gens. François du reste, comptant aboutir plus sûrement par la douceur, détourna Alvarez de recourir à la violence. Il le pria d'aller trouver D. Alvaro avec le vicaire général de Malacca et le P. François Pérez pour lui représenter qu'il encourrait, par sa résistance obstinée, la peine de l'excommunication et, de plus, le *cas majeur de lèse-majesté;* les ordres du vice-roi en faveur de François étaient formels à cet égard. Pour qu'il n'en doutât point, on lui donna lecture de ces ordres. Après cette lecture, raconte le P. Pérez, D. Alvaro se leva, et crachant par terre, dit : « Voici le cas que je fais des « ordres du vice-roi. » Dans son emportement, il se répandit, jusqu'à être entendu dans la rue, en violents outrages contre François et Diogo Péreira, les traitant l'un d'orgueilleux, d'hypocrite qui n'était poussé que par l'ambition, l'autre de vil comédien, d'ivrogne, d'homme sans honneur et digne de tout mépris. François tenta de désarmer sa cupidité, en lui offrant, au nom de Diogo Péreira, une très forte somme d'argent, pour qu'il consentît à ne point entraver l'ambassade. D. Alvaro s'obstina dans ses coupables dispositions. Bien plus, il s'empara du vaisseau de Péreira, y fit transporter ses marchandises et y établit ses gens en plus grand nombre que ceux de Péreira[1].

L'apôtre comprit dès lors que toute conciliation était devenue impossible et que, seule, l'intervention directe du roi pouvait ramener au devoir l'irascible gouverneur. Jusque là, François n'avait rencontré à Malacca, de la part de tous les habitants,

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 385.

que des témoignages de respect, de reconnaissance et d'estime universelle. A la suite de ce pénible conflit, il se vit, quand il passait dans les rues, l'objet des poursuites et des outrages d'une tourbe dévouée au futur gouverneur et prête à tout faire pour conserver ses faveurs ou éviter ses rancunes. Ne pouvant plus se montrer en public, sans donner lieu à des scènes scandaleuses, qui contristaient ses amis et nuisaient à ses ministères, il prit le parti de se retirer sur le vaisseau de Diogo Péreira. Avant de s'y rendre, l'âme navrée de douleur, il écrivit, le 25 juin, cette lettre à son ami : « Puisque vos « péchés et les miens ont été si grands, qu'à cause d'eux Dieu « notre Seigneur n'a pas voulu se servir de nous, il n'y a sujet « de s'en prendre qu'à eux. Les miens ont été si grands, qu'ils « auront suffi à me perdre et vous avec moi. Vous avez bien « sujet de vous plaindre de moi, car je vous ai ruiné et tous « les vôtres et ceux qui allaient en notre compagnie. N'est-ce « pas une ruine que d'avoir, à ma prière, dépensé quarante « mille *pardaos* pour des présents à faire au roi de Chine, sans « compter les frais exposés pour le vaisseau et la cargaison?

« Je vous prie cependant de vous souvenir que j'eus toujours « l'intention de vous être utile, en servant Dieu notre Seigneur : « s'il n'en était ainsi, je mourrais de peine.

« Je vous en supplie, ne venez pas où je suis : la tristesse « que je ressens en serait plus grande; vous voir seulement me « remettrait trop vivement sous les yeux la ruine dont je suis « cause. Je m'en vais au vaisseau, pour me tenir là, afin que « les gens ne viennent pas me trouver à la maison, et, les « yeux en larmes, me reprochent de les avoir ruinés. Si mon « intention n'était là qui m'excuse, il y aurait, je vous l'ai dit, « de quoi mourir de tristesse.

« J'ai déjà pris congé de Don Alvaro. Dieu lui pardonne « d'avoir jugé à propos d'empêcher notre voyage!

« Je ne saurais maintenant m'acquitter envers vous qu'en « écrivant au roi; je lui dirai le grand préjudice que je vous ai « porté, en vous priant et vous suppliant en grâce, pour le « service de Notre-Seigneur et de son Altesse, de venir en « Chine, à titre d'ambassadeur du seigneur vice-roi, afin d'y

« traiter de la paix entre le roi de Chine et sa Majesté, et aussi « comment ce voyage aurait procuré au roi honneur et accrois- « sement de son État, sans compter les grands profits qui « s'en pouvaient suivre. De fait, puisque pour vous retirer « l'ambassade dont vous avait chargé le vice-roi, on a fait « valoir les intérêts du service de son Altesse, et que, de ce « retrait d'une mission demandée par moi, s'en est suivie la « perte de grosses sommes, d'un vaisseau et de sa cargaison, « je dois, pour la décharge de ma conscience, écrire au roi, « qu'il a l'obligation de vous rembourser tous les dommages que « vous avez subis pour son service. Je ne puis faire davantage.

« Dieu sait quelle affliction est aussi la mienne, à la vue du « grand tort que se fait D. Alvaro, quand il m'arrête en une « entreprise de cette importance pour le service de Notre- « Seigneur. J'en suis triste, parce que de Dieu notre Sei- « gneur lui doit venir le châtiment, et plus dur qu'il ne pense. « — De ce collège de Malacca, le 25 juin 1552. — Votre triste « et désolé ami, François. »[1]

L'apôtre avait l'âme véritablement accablée de tristesse et de peine, et, comme il l'écrira plus tard, jamais depuis son arrivée dans les Indes, il n'avait eu à subir de si cruelle épreuve. Il se réfugia sur le vaisseau comme dans une solitude, pour y prier et y gémir devant Dieu, en attendant le départ. Le 6 juin, il avait fait partir pour le Japon, sur un navire d'Édouard de Gama, Baltasar Gago, Édouard de Silva et Pedro de Alcazova ; il avait retenu avec lui, pour le suivre en Chine le F. Alvaro Ferreira, Antoine de Sainte-Foi, et un serviteur indien nommé Christophe.

Le 16 juillet, il écrivit au P. Barzée une lettre, sa dernière de Malacca, où il épanche son cœur plein de reconnaissance pour le frère de D. Alvaro, Pedro de Silva, digne fils, celui-là, de l'illustre Vasco de Gama : « Maître Gaspard, sachez « que vous ne pourrez jamais payer à Don Pedro de Silva « tout ce que je lui dois ; car, au temps où il était capitaine de « la forteresse de Malacca, il me favorisa si fort, dans les

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 118.

« choses du service de Dieu, que jamais, depuis ma venue « dans l'Inde, je ne vis homme qui me secondât autant. « Quand j'allai au Japon, il me pourvut, en deux jours, d'une « embarcation à mon gré et d'un présent du prix de deux « cents cruzados, pour l'offrir, arrivé au Japon, au seigneur « du pays, afin que nous fussions mieux accueillis. Plût à « Dieu qu'il fût, en ce moment, capitaine de Malacca : il « m'eût embarqué pour la Chine et se fût comporté avec moi « de toute autre façon, que ne fait son frère, D. Alvaro. « Celui-ci m'a retiré le vaisseau que m'avait donné le vice- « roi. Que Dieu notre Seigneur lui pardonne, car j'ai bien peur « qu'il ne le châtie, et plus qu'il ne pense.

« Maintenant, D. Pedro de Silva me rend le service, par « bonne amitié, de me prêter trois cents cruzados, afin de payer « une dette, que je contractai au Japon, pour la construction « de l'église de la ville d'Yamagoutsi où sont les Pères de la « Compagnie. A la lecture de cette lettre et le plus vite possible, « payez à D. Pedro de Silva cette somme qu'avec tant d'amour « et de bonté il m'a prêtée. Prenez-les sur les revenus du collège « ou sur la rente annuelle que lui fait le roi. Payez-les très vite « et n'attendez pas qu'il vous les envoie demander. J'en serais « vivement peiné et il me semblerait que vous auriez mis de « la négligence à exécuter ce que je vous recommande tant. »[1]

Diogo Péreira ne crut pas devoir déférer aux désirs de l'apôtre; il alla le voir dans sa retraite, se consoler et le consoler de la violence et des graves injustices dont ils étaient tous les deux victimes. Péreira ne pouvait suivre son navire; François allait s'y embarquer pour la Chine; il demanda à son ami : « A qui allez-vous me confier pendant la traversée? — A « mon agent, Mendez de Vasconcellos, répondit Diogo. — « Mauvais choix pour vous et pour moi, repartit l'apôtre. Cher- « chez-en un autre, car Mendez ne viendra pas avec nous; il « restera à Malacca et y mourra sous peu. — Mais il est, ce me « semble, en parfaite santé et jouit de toute sa vigueur, reprit « Péreira. — Pour ce qui est de vos intérêts et des miens,

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. 1, ep. 121.

« tenez-le pour déjà mort », répondit François. Diogo vit dans ces paroles une prophétie et il choisit Thomas Escandel pour son agent et pour protecteur de l'apôtre. Au moment de mettre à la voile, Mendez ne se trouva pas prêt; il resta à Malacca et y mourut trois ou quatre jours après le départ du vaisseau[1].

Avant de partir, François descendit à terre pour aller dire la messe à Notre-Dame-du-Mont et faire ses adieux aux Pères, au F. de Oliveira et à ses amis.

Pendant un entretien avec les Pères, l'apôtre changea subitement de visage; on eût dit un homme en extase et étranger à tout ce qui l'entourait. Saisis d'étonnement, les Pères n'osaient lui rien dire, ni l'interroger. François enfin revint à lui et les Pères l'entendirent s'écrier à plusieurs reprises : « Ah! Père! (nommant un Père du Portugal) que Dieu vous « pardonne... » On prit note du fait et du jour, afin que plus tard il fût possible de découvrir le mystère de cette douloureuse exclamation. Or, des lettres venant de Portugal leur apprirent qu'en ce même temps, le provincial de Portugal avait eu à subir une grande épreuve, d'où sans doute avait procédé le vif chagrin de Maître François. Par le même courrier on sut que l'orage s'était apaisé et que tout avait tourné à la gloire de Dieu et à l'honneur de la Compagnie[2].

Épuisé de travaux et souffrant d'un mal contracté pendant l'épidémie, le P. François Pérez se croyait près de mourir. « Attendez encore un peu, disait-il à l'apôtre; j'aurai une « grande consolation d'être assisté, par vous, à la mort. » Le saint lui répondit : « Vous ne mourrez pas de si tôt; il vous « reste encore longtemps à travailler dans l'Inde. » Peu de jours après cependant, il lui recommandait de laisser, pendant vingt jours, tout travail de prédication, de confession et d'autres ministères, pour ne s'occuper que de recouvrer ses forces. François Pérez vécut et travailla encore plus de trente ans dans l'Inde.

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 393b.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, p. 152; Bartoli-Michel, *Histoire de saint Ignace*, t. II, l. IV, p. 24, note 22; p. 308.

Le moment de s'embarquer venu, Maître François prit le chemin du port, entouré de ses amis vivement émus à la pensée que peut-être ils ne le reverraient plus. Parmi eux se trouvait le vicaire général de Malacca, Jean Soarez. Celui-ci, s'approchant, lui dit à l'oreille : « Maître François, avez-vous « pris congé de D. Alvaro? Partir sans le voir pourrait donner « occasion de supposer qu'il reste en votre cœur quelque « sentiment de rancune? — D. Alvaro? répliqua l'apôtre; il « ne me verra plus en ce monde. Je l'attends devant Dieu, où « il aura à me rendre raison de sa conduite à mon égard. » Et peu après, devant la porte d'une église, sur le bord de la mer, il s'arrêta; les yeux au ciel, il pria à haute voix pour D. Alvaro; puis se prosterna le visage contre terre pour continuer quelques instants sa prière; en se relevant, il tira sa chaussure et la secoua fortement contre une pierre, disant : « D'une terre si coupable et si perverse, je n'emporterai rien. » Il annonça les terribles châtiments dont le Ciel allait frapper le gouverneur de Malacca. Enfin, au milieu de la profonde émotion de son entourage et des larmes de la plupart de ses amis, il monta sur la barque qui allait le conduire au navire et quitta Malacca où il ne devait plus revenir vivant.

De Singapour, il écrivait le 21 juillet au P. Gaspard Barzée et au P. de Beïra, à Goa; le lendemain de nouveau au P. Barzée, au P. Pérez et à Diogo Péreira.

Au P. Barzée, il ne fait que signaler l'incroyable persécution dont il a été l'objet de la part de D. Alvaro de Ataïde. Le P. Pérez s'est chargé de lui en raconter toutes les particularités. Il lui écrira au sujet de l'excommunication que D. Alvaro avait encourue, en empêchant son départ pour la Chine, qui importait si fort au service de Dieu et à la propagation de la foi. « Ce faisant, écrit François, D. Alvaro est allé contre les bulles « que le pape Paul III, actuellement régnant, a accordées à la « Compagnie de Jésus; il a également violé l'*Extravagante*, « qui excommunie ceux qui mettent empêchement à ce que les « nonces apostoliques exercent leur office, pour le service de « Dieu et l'accroissement de la foi.

« Soyez diligent, poursuit-il, à faire que, par la voie du

« seigneur évêque, soit notifiée ici l'excommunication encou-
« rue par ceux qui ont empêché une expédition si profitable « au service de Dieu, afin que l'on n'arrête pas une autre fois « les Pères de la Compagnie qui se rendraient au Japon ou « en Chine. Veillez à ce que, dans la lettre que le seigneur « évêque expédiera au vicaire de Malacca, il soit dit comment, « pour garantir plus d'appui au service de Dieu, le pape « Paul III me fit son nonce en ces régions de l'Inde. Les lettres « du pape, je les montrai au seigneur évêque, et sa Seigneurie « les vérifia.

« J'écris moi-même au seigneur évêque à ce sujet, afin que « sa Seigneurie notifie l'excommunication que D. Alvaro a « encourue. Vous avez, ce me semble, au collège, un bref où il « est dit que je suis nonce apostolique. S'il y a nécessité, vous « le montrerez au seigneur évêque. Ceci, je le fais, afin que, à « l'avenir, on n'entrave pas les ministères des membres de « notre Compagnie.

« Je n'adresserai jamais requête à un prélat pour qu'il « excommunie qui que ce soit; mais je me garderai aussi de « dissimuler avec ceux que je saurai être excommuniés en « vertu des saints canons ou des bulles concédées à notre « Compagnie : au contraire, je les leur notifierai, afin qu'ils se « sachent excommuniés et qu'ils fassent pénitence de leurs « méfaits; et aussi pour empêcher qu'à l'avenir nul ne se per-« mette des actes si préjudiciables au service de Dieu notre « Seigneur; c'est pour cela que je vous recommande si fort « à vous et au P. Jean de Beïra d'envoyer une lettre de « l'évêque où tout soit bien spécifié, où il ordonne expressé-« ment au vicaire de Malacca de notifier publiquement l'excom-« munication que Don Alvaro a encourue. »[1]

Après avoir redit à Diogo Péreira ses regrets et sa reconnaissance, il le prie de prendre connaissance d'une lettre adressée au roi de Portugal, et, avant de l'expédier par voie très sûre[2],

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 122, nos 1-3.

(2) François lui recommanda de se défier de gens qui se disent ses amis et lui indique l'adresse particulière qu'il doit mettre sur l'envoi : *Para el Rey*

de la communiquer à D. Pedro de Silva et au vicaire. Il y parle en faveur de ses intérêts gravement lésés par D. Alvaro, et recommande à la bienveillance de son Altesse son bienfaiteur et ami Pedro de Silva, et, sur sa demande, le vicaire, bien qu'il n'ignorât point que ce dernier, pour se ménager la faveur de D. Alvaro, s'était abstenu de favoriser l'expédition de Chine[1].

Pendant le voyage de Malacca à San-Choan, Dieu semble avoir voulu manifester avec éclat, par plusieurs prodiges, le crédit de l'apôtre auprès de lui, comme pour le relever du discrédit dont Alvaro de Ataïde avait tenté de le frapper aux yeux des hommes.

Le vaisseau *Sainte-Croix* portait environ cinq cents hommes, passagers ou hommes de service. Après une navigation déjà longue et en pleine mer, le vent cessa de souffler, le navire resta en panne durant quinze jours. L'eau potable vint à manquer ; pour l'épargner, on en était venu à ne plus faire cuire d'aliment. Des mariniers furent envoyés en barque à la recherche de quelque île ou du continent pour y faire de l'eau. Ils arrivèrent en vue d'une île qu'ils crurent être Formose; mais, pendant sept jours, ils tentèrent vainement d'y aborder. Sur le navire la désolation était extrême. Dévorés de soif ou déjà malades, équipage et passagers désespéraient d'échapper à la mort. On se souvient, tout à coup, qu'on a sur le vaisseau un thaumaturge, Maître François, dont le crédit auprès de Dieu, est connu dans toute l'Inde. On va à lui et on lui demande d'obtenir de l'eau potable ou un vent favorable. Vivement ému par l'état de souffrance des suppliants, François leur fait chanter dévotement les litanies de la sainte Vierge, à genoux devant un crucifix, et les renvoie ensuite en leur disant d'avoir confiance en Dieu. Puis il s'enferme dans sa

nosso Senhor — Do P. M. Francisco. Plusieurs biographes du saint racontent que D. Alvaro arriva à se procurer la lettre adressée au roi de Portugal, et qu'à son grand étonnement, il constata que François ne se plaignait personnellement pas de lui; il ne parlait que du tort fait à Diogo Péreira, et, par suite, au roi et à la religion.

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 126.

cabine pour continuer sa prière. Peu d'instants après, il en sort et descend avec un enfant dans la barque amarrée aux flancs du navire. « Prends de l'eau dans le creux de ta main, « dit-il à l'enfant, goûte-la, et dis-moi si elle est douce ou salée? « — Elle est salée, répond l'enfant. — Prends-en une seconde « fois et goûte. — Elle est douce. » L'apôtre remonte alors sur le pont et commande à un mahométan de service sur le navire de faire apporter tout ce qu'il trouvera de vases propres à contenir de l'eau. On en apporte en grande quantité. « Remplissez d'eau de mer tous ces vases, dit alors Maître « François. » On obéit; quelques mariniers goûtent l'eau par curiosité et la trouvent salée comme la véritable eau de mer. Maître François fait le signe de la croix sur tous ces vases et invite les assistants à en boire. On la trouve douce et aussi fraîche et bonne que l'eau de Bangan si estimée des marins. Ce fut dans l'entourage de l'apôtre une explosion de reconnaissance et de joie. On lui baisait les mains et les pieds; tous le proclamaient un saint. François leur dit de rapporter un si insigne bienfait à la bonté paternelle de Dieu et non à ses mérites personnels, et il se dérobe à cette ovation enthousiaste, pour aller, dans sa cabine, remercier le Ciel de l'avoir exaucé. Plusieurs témoins du prodige conservèrent de l'eau miraculeuse dont la secrète vertu opéra, dans la suite, des guérisons signalées[1].

Un miracle plus grand encore vint bientôt faire éclater le crédit de Maître François auprès de Dieu. Le navire marchait à toutes voiles, poussé par un fort vent. Un enfant de cinq ans, le fils d'un mahométan, se tenait assis malencontreusement sur le bord du vaisseau. Un brusque mouvement du navire le fait tomber dans la mer et il disparaît sous les eaux. Navré de douleur, son père, ne voulant pas regarder la mer devenue le tombeau de son fils, se retire dans l'intérieur du vaisseau pour donner un libre cours à ses pleurs. Trois jours après, il reparaît sur le pont, abattu par la douleur. François,

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 2b. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 52.

qui ignorait l'accident, le rencontre et lui demande la cause de sa profonde tristesse. Le mahométan en larmes lui raconte son malheur. « Mais, reprit l'apôtre, si Dieu vous amenait ici « même vivant l'enfant que vous avez perdu, me promettriez-« vous d'embrasser la foi et de vivre en fidèle chrétien? — Je « le promets », répond le musulman. Trois jours après, l'heureux père rencontra sur le pont son enfant plein de vie et ne sachant point ce qu'il était devenu pendant les six jours qui avaient suivi sa chute dans la mer. Fidèle à sa promesse, le père demanda et reçut le baptême avec sa femme, un serviteur et l'enfant auquel le saint donna le nom de François[1].

Le premier miracle avait amené des païens et des mahométans à demander le baptême; le second en décida un plus grand nombre, même lorsqu'on fut descendu à terre. On aborda à l'île de Tchan-tcheou, sur les côtes de la Chine. Le récit des deux éclatants miracles opérés par le saint se répandit promptement parmi les indigènes et les commerçants étrangers qui se trouvaient dans l'île. Païens et mahométans accoururent pour voir l'auteur de ces merveilles. Du haut du navire, l'apôtre leur prêche l'Évangile; sa prédication achevée, un grand nombre d'entre eux demande le baptême. Or, pendant que, se penchant sur le bord du navire, il étend son bras pour leur conférer le baptême, de terre on remarque que sa taille prend des proportions gigantesques. Cédant à la curiosité, Étienne Ventura monte sur le navire pour s'assurer de la réalité du phénomène et constate que le saint touchait néanmoins des pieds le plancher du pont[2].

Quelques jours après, comme il récitait son bréviaire sur le bord de la mer, des hommes passèrent devant lui transportant sur le vaisseau D. Diogo de Queyros gravement malade : « C'est bien inutile de porter ce malade sur le navire; il serait « mieux à terre », dit François. Comme ils poursuivaient leur marche sans tenir compte de son avis, il ajouta : « Dans trois

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 8a.

(2) Bartoli, *Dell'Asia*, p. I, lib. IV, § 16. — Fr. de Sousa, *Oriente conq.* p. I, c. IV, d. L, § 82.

« jours, vous le reporterez mort à terre. » Trois jours après, D. Diogo expirait sur le vaisseau et les mêmes hommes le transportèrent à terre. Averti à temps, Maître François revêtit un surplis et alla à la rencontre du défunt et présida à sa sépulture[1].

On mit à la voile pour San-Choan, où les Portugais faisaient leur trafic avec la Chine; on arriva au delà de Canton, croyant que l'île était plus loin encore. Maître François fit observer qu'on l'avait dépassée. Le pilote n'y voulut pas croire et le vaisseau eût inutilement poursuivi sa marche, si, sur l'assurance réitérée de l'apôtre, le capitaine n'eût jugé prudent d'envoyer quelques-uns de ses hommes, sur une barque, pour prendre à terre des informations. Trois jours s'écoulèrent sans que la barque reparût; on craignait qu'elle n'eût sombré. De nouveau et avec plus de fermeté, François affirme que les envoyés reviendraient sains et saufs, apportant de la part des Portugais de San-Choan des rafraîchissements et que les Portugais eux-mêmes viendraient avec leurs vaisseaux pour les introduire dans la rade de l'île. Tout arriva comme l'apôtre l'avait annoncé[2].

Dès que le navire eut jeté l'ancre, François descendit à terre avec le F. Ferreira, Antoine de Sainte-Foi et Christophe. Sur le flanc d'une colline, en face de la rade, il se fit construire une misérable cabane en bois, recouverte de chaume, pour lui servir d'habitation et une seconde plus grande pour y célébrer le saint sacrifice et y administrer les sacrements. Des Portugais venaient l'y trouver pour régler leurs affaires de conscience; lui-même allait sur les vaisseaux qui étaient dans la rade, pour y remplir son ministère et y réconcilier les ennemis. Il s'occupait aussi à enseigner la doctrine aux enfants et aux esclaves.

Dès les premiers jours, il constata que pendant ses huit ans de séjour au collège de Goa, Antoine de Sainte-Foi avait

(1) Cf. Bartoli, *Dell'Asia*, p. I, lib. IV, § 16. — Fr. de Sousa, *Oriente conq.*, p. I, c. IV, d. I, § 82.

(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 393b.

oublié sa langue maternelle et qu'il ne pouvait lui servir pour son apostolat; il prit pour interprète un certain Pedro Lopez, qui savait parler et quelque peu écrire le chinois et qui consentit sans peine à le suivre à Canton.

Une violente fièvre, causée par le climat et aggravée par ses incessants travaux, le contraignit de prendre un repos absolu pendant quinze jours. A peine convalescent, il reprit son apostolat. Il allait prêchant, confessant et souvent en quête d'aumônes, auprès des marchands portugais, pour secourir les pauvres et les malades ou pour arracher des jeunes filles à l'inconduite, en les mariant.

Un riche marchand portugais, Pedro Velho, put constater à quel point Dieu secondait les efforts de l'apôtre. Pedro donnait toujours volontiers et largement quand Maître François avait recours à lui. Or, un jour qu'il était assis devant une table, tout entier au jeu avec ses amis, l'apôtre se présenta, sollicitant de sa générosité une assez forte somme pour doter une orpheline en danger de se perdre. « Vraiment, « Maître François, lui répondit d'un ton plaisant Pedro Velho, « cette fois vous choisissez bien votre temps pour venir « demander de l'argent à un pauvre joueur qui n'est pas chez « lui. Vous semble-t-il que c'est le moment de vous donner de « mon argent, quand je suis à me fatiguer pour gagner celui « d'autrui? — Pourquoi pas, repartit François, puisque en ce « moment vous en avez sous la main. — Tenez, reprit Pedro « Velho; débarrassons-nous d'un importun; voilà la clef de « mon coffre; allez vite chez moi y prendre tout ce que vous « jugerez bon. » L'apôtre partit et rapporta la clef du coffre sans dire quelle somme il avait prise. Rentré chez lui, Pedro Velho voulut, par curiosité, savoir ce que Maître François avait emporté. Il avait, enfermés dans le coffre, quarante-cinq mille ducats; la somme y était au complet. Vivement contrarié, Velho sortit à la recherche de l'apôtre pour se plaindre amicalement à lui de sa discrétion. « Mais j'ai pris « trois cents ducats, lui répondit François. — Pourtant rien « ne me manque, dit Pedro profondément surpris. Enfin « quoiqu'il en soit, poursuivit-il, que Dieu vous le pardonne.

« Quand je vous ai livré la clef, mon intention était de par-« tager avec vous les trente mille taels que renfermait mon « coffre, quinze mille pour vous et quinze mille pour moi. » Pedro Velho parlait en toute sincérité. L'apôtre le comprit, et, d'un ton inspiré, il lui dit : « Pedro, Dieu a regardé comme « accomplie l'offrande que vous aviez l'intention de faire. En « son temps, il vous en récompensera; en attendant, de sa « part, je vous donne l'assurance que, dans cette vie, jamais « vous ne manquerez de quoi vous entretenir convenable-« ment. Vous ferez des pertes, mais vous trouverez toujours « des amis qui vous aideront de leurs propres deniers à les « vite réparer. De plus, vous ne mourrez pas sans connaître « d'avance le jour de votre mort. »

A partir de ce moment, Pedro Velho devint un autre homme. De négligent qu'il était à remplir ses devoirs religieux, il se montra fervent chrétien, plus disposé encore que par le passé à faire l'aumône et très attaché aux exercices de piété et à toute sorte de bonnes œuvres. Une pensée le préoccupait : à quel signe reconnaîtrait-il que sa mort était prochaine? Il se hasarda, un jour, à le demander à François, et celui-ci lui répondit sans hésiter : « Quand vous trouverez le « vin amer. »

Les deux prédictions se réalisèrent exactement. Pedro Velho vécut jusqu'à une extrême vieillesse et dans une grande aisance. Plusieurs fois, par suite d'accidents malheureux, il faillit perdre toute sa fortune, mais toujours ses amis s'empressèrent de lui venir en aide, pour la sauvegarder ou la relever, comme s'il se fût agi de la leur propre. Enfin un jour que, joyeux, il prenait part à un grand festin avec ses amis, le vin qu'on lui servait lui parut amer. Il en fit goûter, dans la même coupe, à ses voisins; ils le trouvèrent bon; Pedro demanda un autre breuvage; il le trouva amer, tandis que tous les autres convives le déclaraient excellent. Alors il ressentit cette impression particulière qu'on éprouve à l'annonce d'une mort prochaine; il se rappela la prophétie de Maître François et en fit part, non sans émotion, à son entourage. Dès ce moment, Pedro Velho prit ses dispo-

sitions comme pour une fin prochaine : il distribua une grande partie de ses biens aux pauvres, établit convenablement ses enfants et se retira du monde, pour s'adonner davantage à la prière. Ses amis, le voyant en bonne santé et l'entendant parler de sa mort prochaine, crurent qu'il cédait à des impressions de mélancolie, qu'il était sous l'empire d'une idée fixe et ils tentèrent de le distraire et de le ramener à des pensées moins tristes; leurs efforts furent vains. Un jour, il les invita tous à assister à une cérémonie funèbre dont il serait l'objet. Au milieu d'un grand concours d'habitants, curieux, les uns d'assister à une manifestation étrange, les autres de savoir si la prophétie de l'apôtre des Indes était vraie, Pedro Velho apparut dans l'église, devant le sanctuaire, couché dans un cercueil, mais bien vivant. Le clergé chanta solennellement une messe de *Requiem*. La messe terminée, le prêtre fit, pour l'absoute, le tour du cercueil, le goupillon et l'encensoir à la main. Après les dernières prières, un serviteur s'approcha de Pedro Velho pour le relever : il avait cessé de vivre, sans qu'on s'en fût douté[1].

Les procès de canonisation parlent d'autres miracles, d'autres prophéties et de la résurrection d'un enfant.

Des tigres infestaient l'île et avaient dévoré des enfants et des grandes personnes. Le saint alla, une nuit, leur jeter de l'eau bénite et leur commander de ne plus nuire aux habitants; à partir de ce moment ils ne reparurent plus.

François annonça les violents démêlés qui mettaient aux

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 8b. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 94. — Au Procès apostolique, une femme atteste, sous serment, un fait analogue qu'elle a entendu raconter à son mari, qui connut l'apôtre des Indes. Se rendant de Goa en Chine, le saint s'arrête à Cochin et va demander des secours, pour les pauvres, à un homme honorable de la ville. Celui-ci appelle aussitôt un serviteur, et, lui donnant la clef de son coffre-fort, lui dit : « Donne-lui tout ce qu'il voudra »; ce qui fut fait. Le saint remercia et dit au généreux bienfaiteur : « Soyez assuré que ni vous, « ni votre famille, ne manquerez jamais d'argent. » La famille était encore riche et honorée, quand eut lieu cette déposition. Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 12b.

prises le gouverneur de Moluco et Bernard de Sosa, commandant d'un navire dans ces parages : les faits annoncés furent plus tard reconnus exacts[1].

On craignait qu'un vaisseau marchand, parti des côtes de la Chine, avec une riche cargaison, pour se rendre au Japon, n'eût été supris par un typhon. L'apôtre rassura par deux fois les intéressés, et, au moment où l'on était sans espoir, on apprit que le navire était arrivé à bon port.

Le F. Ferreira ne parut avoir ni les qualités, ni les vertus solides indispensables à un religieux de la Compagnie. François le renvoya et le fit embarquer pour Goa, recommandant, dans une lettre, au P. Barzée de ne point le recevoir au collège et de ne le favoriser que dans le cas où il désirerait entrer chez les Franciscains ou les Dominicains de Goa.

Cependant l'apôtre ne perdait pas de vue le projet qui l'avait amené à San-Choan. Il se mit en relation avec les marchands chinois qui venaient trafiquer avec les Portugais, cherchant et faisant chercher quelqu'un qui consentît à le transporter sur le continent. Plusieurs d'entre eux encouragèrent François dans son dessein et lui laissèrent espérer un bon accueil de la part de l'empereur, qui, tout récemment, avait envoyé, dans les royaumes voisins, des hommes de confiance, pour s'enquérir de tout ce qui se faisait de bien hors de la Chine et qu'on pourrait utilement imiter. Mais d'autres plus nombreux estimaient son projet téméraire et l'en détournaient. Des peines très sévères avaient été édictées contre quiconque introduirait un Européen dans le royaume : la prison perpétuelle, même la mort était réservée à qui oserait contrevenir à ces rigoureuses défenses. De leur côté, les Portugais le priaient d'attendre, avant d'entrer en Chine, que leurs vaisseaux fussent partis pour ne pas donner lieu aux gouverneurs chinois, irrités de le voir sur leur terre, de venir en armes les attaquer. Tous se refusaient d'ailleurs à le seconder dans son entreprise. Enfin, séduit par une rémunération élevée offerte par le saint, un marchand honorable de Canton con-

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 393b.

sentit à le transporter à terre, à le tenir caché trois ou quatre jours dans sa maison, et à le déposer, un matin, avant le lever du jour, à l'une des portes de la ville, avec ses livres et autres petits bagages.

Dans une lettre du 22 octobre, François fait part au P. Pérez de ces dispositions, sans lui dissimuler les obstacles qui pourraient bien en empêcher l'exécution. « Au dire des « gens du pays, écrit-il, je cours deux dangers : le premier « est que l'homme qui me porte, quand il aura en main les « deux cents cruzados, ne me laisse dans quelque île déserte « ou ne me jette à la mer, pour n'avoir pas à craindre le gou- « verneur de Canton ; le second est que, à Canton, le gou- « verneur ne me fasse maltraiter et jeter en prison, à la vue « d'une démarche si étrange et si inouïe. Outre ces dangers, il « en est d'autres nombreux et plus grands que les gens du pays « ne soupçonnent pas et qu'il serait trop long d'énumérer. Je « ne laisserai cependant pas d'en signaler quelques uns :

« Le premier est que je perde mon espérance et ma con- « fiance en la miséricorde de Dieu. Je vais, pour son amour et « service, publier la loi de Jésus-Christ, son Fils, notre « Rédempteur et Seigneur. Lui le sait bien, puisque ces désirs « me viennent de sa Miséricorde. Me défier maintenant « de cette miséricorde et de la puissance de Dieu, à cause des « périls où je pourrais me trouver pour son service, cesser de « compter sur cette miséricorde et cette puissance, voilà le « péril le plus grand. Dieu n'a qu'à vouloir et je serai préservé « de tous les maux de cette vie, des maux qui me peuvent « venir de ses ennemis ; car, sans sa permission, ni le démon, « ni ses ministres ne sauraient me nuire en rien. Et puis, n'y « a-t-il pas un encouragement pour moi dans cette parole du « Seigneur : *Qui aime sa vie en ce monde la perdra, et qui la « perdra pour Dieu, la trouvera?* et dans cette autre : *Celui qui « met la main à la charrue et regarde derrière soi n'est pas propre « au royaume de Dieu?*

« Considérant donc les périls de l'âme, beaucoup plus « grands que ceux du corps, j'estime que le plus sûr pour « moi est de subir tous les dangers corporels, au lieu de

« m'engager devant Dieu dans les périls spirituels; je suis « donc déterminé à me rendre en Chine par quelle que voie « que ce soit. Le succès de mon voyage, je l'espère de Dieu « notre Seigneur; il se fera, pour l'accroissement de notre « sainte foi, bien que nos ennemis et leurs ministres nous « persécutent; car si Dieu est pour nous, qui aura victoire « contre nous. »

A la fin de sa lettre, écrite à deux reprises, l'apôtre ajoute : « J'attends chaque jour un Chinois qui doit venir de Canton « me prendre. Plaise à Dieu qu'il vienne comme je le désire. « Si, par hasard, Dieu ne le voulait pas, je ne sais ce que je « ferais : si je retournerais dans l'Inde ou si j'irais à Siam, « pour de là passer en Chine, avec l'ambassade que le roi de « Siam envoie au roi de Chine. »[1]

François profita du retour dans l'Inde de plusieurs vaisseaux, vers la fin d'octobre et le milieu de novembre, pour écrire cette lettre et d'autres au même Père, à son ami Diogo Péreira et au P. Barzée[2]. A tous il parle de ses démarches et de ses espérances pour son entrée en Chine.

Il exprime de nouveau sa vive reconnaissance à Diogo Péreira. « Tout le bien, lui écrit-il, qui sera œuvre d'homme, « pour la gloire de Dieu en ce voyage, vous en aurez le mérite, « puisque vous en payez tous les frais. Thomas Escandel, « votre facteur, exécute fidèlement vos recommandations et « vos ordres à ce sujet; il me donne tout ce que je lui demande. « Que Dieu notre Seigneur vous récompense de tant et de si « grandes aumônes que vous me faites! » Parlant de D. Alvaro de Ataïde, il dit : « Tout ce que je sens dans l'âme à ce propos « je ne l'écris pas. J'ai peur que Dieu ne lui inflige un châti- « ment pire qu'il ne pense, s'il n'est déjà infligé. »[3]

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 129.

(2) Cf. *Ibid.*, ep. 128-138.

(3) Du vivant de François, le roi de Portugal fit ignominieusement saisir D. Alvaro, pour le mener prisonnier à Goa. De là, il fut conduit en Portugal et dépouillé de tous ses biens mal acquis. Une hideuse lèpre, dont il sentit les premières atteintes à Malacca même, couvrit son corps et il mourut misérablement.

Il donne au P. Pérez l'ordre d'aller à Cochin remplacer, comme recteur du collège, le P. de Érédia, qui devra se rendre au Japon. Il lui dit de confier à la garde du P. Vincent Viegas[1] l'église de Notre-Dame et le collège, jusqu'à ce que le recteur de Saint-Paul désigne quelqu'un qui vienne résider à Malacca. Il pourra, s'il le juge bon, lui laisser Bernard (un auxiliaire qui avait remplacé le F. Roch de Oliveira), pour enseigner les enfants. Au P. Vincent Viegas, il remettra une copie de la donation que le seigneur évêque a faite de la maison de Notre-Dame à la Compagnie de Jésus, afin que ni lui, ni le vicaire, ni aucun autre ne puissent prétendre à des droits sur cette église.

Dans une note qui devait être communiquée au P. Barzée, il insista sur l'exécution prompte et fidèle des mesures à prendre pour que l'excommunication encourue par D. Alvaro de Gama lui soit officiellement notifiée.

Plein de reconnaissance pour « son bon ami Diogo Péreira », François le recommande à toute la bienveillance du Père. « En « tout ce que vous pourrez, donnez-lui, dans l'Inde, appui et « faveur, car je ne sais vraiment pas, quand nous pourrons, « tous ensemble, lui payer le bon acheminement qu'il me « procure pour la propagation de notre sainte foi dans les « régions de Chine, et pour que la Compagnie de Jésus puisse « réaliser les désirs qu'elle a de la propager. Il m'a été d'un « si grand secours pour que je pusse aller en Chine : tous les « frais de mon voyage, c'est lui qui les supporte. »

Enfin, il termine la neuvième lettre qu'il a adressée de San-Choan, le 13 novembre 1552, — la dernière écrite avant sa mort — par ces paroles que l'avenir devait pleinement justifier : « Sachez une chose et n'en doutez pas : il est grande- « ment à charge au démon que la Compagnie de Jésus entre en

(1) D'après Sébastien Gonzalvès, celui à qui, en quittant Malacca, il devait laisser en garde la maison de Malacca, était un prêtre castillan appelé Juan Diaz, un de ceux qui se trouvaient sur la flotte qui arriva à Moluco avec celle de Fernand de Sousa, pendant le carême de 1546. Plus tard, il entra dans la Compagnie.

« Chine. Cette nouvelle certaine, je vous la fais savoir de ce « port de San-Choan; n'en ayez aucun doute; car les empê- « chements qu'il m'a opposés et qu'il m'oppose chaque jour, « je n'achèverais jamais de vous les écrire. Mais sachez aussi « certainement une chose : c'est que, avec l'aide, grâce et « faveur de Dieu notre Seigneur, le démon sur ce point sera « confondu, et ce sera grande gloire pour Dieu d'avoir, par « un instrument aussi vil que moi, abattu la grande pré- « somption du démon. »[1]

Cependant, au milieu de ces aspirations d'un zèle infatigable et des incessantes démarches qu'il faisait pour pénétrer en Chine et y implanter la foi, François Xavier avait au fond du cœur le pressentiment que le terme de sa carrière apostolique n'était pas éloigné. Déjà, avant de quitter Goa pour venir en Chine, il avait dit à un de ses amis : « Hâtons-nous de tra- « vailler pour Dieu, afin de nous retrouver tous dans la gloire, « car dans cette vie nous ne nous reverrons jamais plus » ; et à un autre : « Recommandez-moi à Notre-Seigneur parce que « nous ne nous reverrons plus ici-bas, mais ce sera dans la « gloire. » Trois jours avant qu'il ne s'embarquât, Cosme Anès lui demanda en le quittant : « Quand nous reverrons-nous, « Maître François? — Dans la vallée de Josaphat », lui répondit le saint.[2] A San-Choan, s'entretenant avec six de ses amis, il dit : « Frères, préparons-nous à bien mourir; la plupart « d'entre nous mourront dans le courant de l'année. » De fait, cinq moururent avant la fin de l'année, et parmi eux l'apôtre des Indes.[3]

Tous les vaisseaux portugais, à l'exception de celui de Diogo Péreira qui l'avait porté à San-Choan, étaient déjà partis, et avec eux Escandel qui l'assistait et d'autres amis qui lui étaient

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 137, n° 4.

(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 388b. — *Selectæ Indiarum epist.*, p. 187, n° 9. — Au procès apostolique, un témoin affirme que le saint avait dit qu'il ne reviendrait pas vivant à Goa et que le vaisseau qui rapporterait son corps ne périrait pas en mer, mais dans le port, ce qui arriva. Cf. Barradas, f. 12b.

(3) Cf. Bartoli, *Dell'Asia*, lib. IV, § 21, édit. de Turin.

dévoués. Leur départ l'avait laissé privé des secours qu'ils lui avaient jusque-là fournis abondamment. Il souffrait; pressé par le besoin de prendre des aliments, il envoyait Antoine demander sur le vaisseau un peu de pain aux Portugais qui restaient encore. Le 21 novembre, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, n'ayant pas encore vu paraître le marchand chinois attendu chaque jour, François se sentit mal. Comme il manquait d'aliments et de remèdes, il prit le parti d'aller sur le vaisseau de Diogo Péreira, laissant à terre Antoine de Sainte-Foi et l'Indien Christophe qui étaient avec lui. Il resta deux jours sur le vaisseau : le premier jour, il se tint enfermé dans sa cabine, ne répondant ni n'ouvrant à personne de ceux qui venaient frapper à sa porte pour le visiter. On l'entendait pousser des soupirs et répéter ces paroles qu'il avait souvent sur les lèvres : « *Jesu, fili David, miserere mei.* » Fatigué par le roulis du navire, il descendit à terre, le jour suivant[1]; la fièvre le brûlait; il emporta quelques amandes dans sa manche et une paire de chausses de drap qu'on lui avait données pour se garantir du froid en cette saison très rigoureuse. En quittant le vaisseau, il aurait laissé entendre qu'il avait eu révélation de sa mort prochaine; François de Aquiar l'attesta au procès ordinaire.

Un Portugais, D. Georges Alvrez, son ami, le rencontra sur la plage, épuisé, chancelant. Il eut compassion de lui et le mena dans une cabane de paille qu'il avait sur le haut d'une colline. Comprenant que la maladie de Maître François était grave, il lui proposa de se faire une saignée : « Je n'ai pas « coutume de me saigner, lui répondit le saint, mais faites ce « que vous jugerez bon. » On le saigna; pendant la saignée il s'évanouit; on lui jeta de l'eau au visage et il revint à lui. Le lendemain, nouvelle saignée. Le malade n'éprouvait que du dégoût pour toute nourriture; la fièvre allait croissant.

(1) Le P. Cros fait dire à Antoine de Sainte-Foi qu'il descendit à terre avec l'apôtre. Antoine n'avait pas accompagné le saint sur le vaisseau; celui-ci descendit seul à terre pour aller rejoindre Antoine. « *E logo pela manhã veyo* « *ten commigo á terra.* »

François se montrait pourtant calme, patient; il ne proférait pas la moindre plainte. Il eut quelques accès de délire, mais sans parole extravagante. Les yeux élevés vers le ciel et à haute voix, comme s'il eût prêché, il parlait en une langue — en basque, sa langue maternelle, sans doute — qu'Antoine de Sainte-Foi ne comprenait point. Celui-ci retint pourtant ces paroles qu'il lui entendit répéter bien des fois : « *Tu* « *autem meorum peccatorum et delictorum miserere; Monstra te* « *esse Matrem; o Sanctissima Trinitas!* »

La veille de sa mort, ses regards s'arrêtèrent tout à coup sur Christophe, qui l'assistait avec Antoine de Sainte-Foi, et, avec un visage empreint de tristesse et de compassion, il lui dit en portugais trois fois de suite : « *Ay triste de ti!* « *Ay triste de ti! Ay triste de ti!* » Peu de mois après la mort du Père, ce jeune homme se débaucha et il vivait fort mal, quand, à l'improviste, un coup d'arquebuse l'atteignit et le tua[1].

Le jeudi, 1er décembre, l'apôtre commença de perdre la parole; Antoine comprit que Dieu allait sans tarder l'appeler à lui et se disposa à le veiller pendant la nuit. Il le veilla, en effet, toute la nuit du jeudi au vendredi. Il était seul; le saint tenait les yeux fixés sur un crucifix qu'il avait posé devant lui. Vers deux heures du matin, à l'aube du jour, le vendredi 2 décembre 1553, fête de sainte Bibiane, voyant qu'il allait mourir, Antoine lui mit dans les mains un cierge allumé et aussitôt Maître François s'endormit dans le Seigneur, sans effort, ni râle, ni épanchement d'humeur. Après la mort, le corps du saint demeura « si vermeil et si rose qu'on l'eût dit « plein de vie encore. »

Instruites du trépas du Père, quelques personnes accoururent. Antoine de Sainte-Foi les laissa près du saint corps et se hâta d'aller sur le vaisseau donner au capitaine et à ses gens cette triste nouvelle, et chercher les ornements et autres choses nécessaires afin d'ensevelir le défunt.

Quand, à bord, on apprit la mort de l'apôtre, tous se mon-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 191.

trèrent « tristes et désolés d'être privés d'une si suave et « aimable conversation qu'était la sienne. »[1]

A son retour à terre, Antoine trouva le visage de l'apôtre « beau et joyeux » comme il l'avait laissé.

Georges Alvrez fit faire un coffre, pour y déposer, selon l'usage chinois, le corps du défunt. Aidé de deux mulâtres, Antoine transporta, en barque, le cercueil sur un autre point du rivage, en face du navire de Diogo Péreira, où les gens du bord avaient des cabanes et où la terre était plus propre à servir de sépulture. Sur l'avis de Georges Mendez, qui se trouva là par hasard, on répandit à l'intérieur du coffre, au-dessous et par-dessus le corps, quatre sacs de chaux vive, pour hâter la décomposition et pouvoir, le cas échéant, emporter dans l'Inde les dépouilles du saint. On creusa une fosse profonde où l'on descendit le cercueil, et, sur le lieu de la sépulture, pour pouvoir le reconnaître, on plaça quelques pierres.

Retenus sur le vaisseau ou à terre dans leurs cabanes par la rigueur d'un froid très intense, ou bien craignant peut-être de se compromettre auprès de D. Alvaro Ataïde hostile à François, les autres Portugais s'abstinrent de rendre au défunt les honneurs funèbres qui lui étaient dûs à tant de titres.

Le 17 février, le vaisseau de Diogo Péreira se préparait à mettre à la voile, pour rentrer dans l'Inde, Antoine de Sainte-Foi alla dire au capitaine : « Eh! señor, le corps du Père Maître « François, qui était un saint, demeurerait-il ici? — Je sais « certainement, lui répondit de Almeida, qu'il était ce que vous « dites et que Notre-Seigneur a fait par lui beaucoup de mer- « veilles; mais que voulez-vous que nous fassions? Le corps « sera-t-il en état d'être emporté? J'enverrai voir; s'il peut être « pris, nous le prendrons : il est bien juste que, l'ayant amené « ici, nous ne retournions pas à Malacca sans lui. » Aussitôt il envoya un Portugais de confiance pour aller déterrer le corps et le porter, si les ossements se trouvaient en tel état qu'on pût

(1) Voir au supplément les observations sur le jour de la mort de saint François Xavier.

les prendre; mais, s'il s'en exhalait une mauvaise odeur, on devrait l'enterrer de nouveau et le laisser.

Le Portugais alla au lieu de la sépulture, déterra le coffre, l'ouvrit et trouva le corps intact, frais et sans autre odeur que celle de la chaux dont on l'avait recouvert. Ce que voyant, il rendit grandes grâces à Dieu d'avoir ainsi gardé son serviteur, et il détacha près du genou un peu de chair, afin que, par là, le capitaine pût connaître en quel état était tout le corps. De Almeida trouva que le fragment de chair, loin d'exhaler une odeur de corruption, répandait un suave parfum; il loua Dieu lui aussi et voulut que le Portugais retournât, au lieu de la sépulture, prendre le corps avec toute la chaux, afin de le laisser ainsi bien enfermé dans le coffre durant le voyage, de peur que sur mer il ne s'en échappât de la mauvaise odeur. Le corps ainsi transporté sur le vaisseau, on partit pour Malacca. A l'entrée du détroit de Singapour, le navire fut jeté par le vent sur un banc de sable. Se croyant perdus, l'équipage et les passagers invoquèrent avec une foi vive l'apôtre des Indes dont ils avaient avec eux les saintes dépouilles; aussitôt le vaisseau se dégagea lentement et reprit la haute mer[1].

Devançant le navire, une jonque avait annoncé aux habitants de Malacca la mort de Maître François. A l'arrivée du corps, l'émotion fut vive et générale dans la ville. Emmené déjà dans les prisons de Goa, D. Ataïde de Gama n'était plus là pour comprimer les sentiments d'estime et de vénération profondes que la population gardait pour le saint. Quand le navire parut à l'entrée du port, « le vingt et tant de mars vers « midi », la foule accourut. La réception ne pouvant, à cause de l'heure tardive, se faire avec apparât, on débarqua le cercueil et on le déposa en une maison proche du port. Le vicaire de Malacca y vint. Une suave odeur s'exhalait du coffre. Voulant se rendre compte d'où elle provenait, il le fit ouvrir de telle manière qu'il ne resta que la planche du fond ; voyant le corps entier et frais, tous rendirent grâces à Dieu[2].

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 12b.
(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 397b.

Parmi le peuple se trouvait un homme malade de la poitrine; il s'approcha pour baiser le corps du saint, se recommanda à lui et fut guéri aussitôt.

Une épidémie ravageait la ville; en grand nombre succombaient depuis quelque temps des habitants de tout âge. Dès que le corps de l'apôtre fut entré dans le port, la contagion cessa de faire des victimes[1].

Le lendemain matin, le clergé, suivi du peuple portant de très nombreux cierges distribués par Diogo Péreira, vint en grande pompe, faire la levée du corps pour l'ensevelir à l'église de Notre-Dame-du-Mont. Après l'office, on enterra le saint corps couvert de chaux dans la chapelle de Notre-Dame. Des Cafres employés à creuser la fosse et à recouvrir le cercueil tassèrent si fort la terre avec des pilons, que le corps fut contusionné en plusieurs endroits et le nez légèrement aplati, comme on le constata à Goa[2]. C'était le 23 mars 1553.

Le 15 août de la même année, passant à Malacca pour se rendre à Moluco, le P. Jean de Beïra et les Frères qui l'accompagnaient, l'exhumèrent secrètement et le transportèrent pendant la nuit dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Miséricorde, qui appartenait à la Compagnie, pour qu'on pût l'emporter à Goa, quand les vaisseaux partiraient pour l'Inde[3]. Quelque temps après, arriva de Goa un Frère envoyé par le P. Gaspard Barzée[4] avec mission de prendre des informations précises sur le saint et d'apporter le corps à Goa si la chose était possible. Au courant de l'enlèvement du corps de l'église de Notre-

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 398a. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 71.

(2) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 172, nº 3.

(3) Au *Proc. ord.*, f. 397, on dit que le corps resta quatre mois dans la maison d'un frère de Diogo Péreira. Le P. Nuñez dit que le corps fut enseveli dans la chapelle de la Mère-de-Dieu, propriété de la Compagnie et que le vice-roi intervint pour le faire transporter à Goa. Cf. *Selectæ Indiarum epist.* p. 172, nº 3.

(4) C'est le P. Barzée, comme le disent les PP. Brandon et Valignani, qui envoya le Frère à Malacca, et non le P. Nuñez, comme le disent d'autres historiens. Le P. Nuñez ne prit la charge de provincial qu'après la mort du P. Barzée († 18 oct. 1653). Le corps de l'apôtre était à Malacca depuis le 22 mars de la même année.

Dame-du-Mont et du projet des Pères de le transporter à Goa, Diogo Péreira fit faire un coffre de bois garni de damas à l'intérieur et au-dehors recouvert d'un drap de brocard. Le Frère venu de Goa attendit l'arrivée du F. Pedro de Alcazova qui venait du Japon, et tous les deux s'embarquèrent, emportant avec eux le corps de l'apôtre sur le vaisseau commandé par Manuel de Tavora. Pendant la traversée, le navire alla donner contre un banc de sable et s'y enfonça. Après de grands et vains efforts pour le dégager, l'équipage et les passagers réclamèrent l'assistance du saint; soudain, le navire reprit sa marche, sans qu'on pût s'expliquer comment.

A Baticala, une femme fut guérie d'une grave maladie en touchant le cercueil de l'apôtre, et depuis, une partie du cordon qui retenait autour du cou du saint l'aube dont il était revêtu, devint, entre les mains de cette pieuse femme, l'instrument de nombreuses guérisons[1].

Arrivé à Cochin, D. Manuel de Tavora prit les devants et alla annoncer à Goa l'arrivée prochaine du corps du saint apôtre. Le P. Melchior Nuñez, devenu provincial après la mort du P. Barzée[2], s'empressa de demander au vice-roi un bâteau pour aller prendre le corps, car le vent retardait la marche du vaisseau qui le portait. De son côté, D. Manuel insistait pour que son navire, déjà si rapproché, ne fût point frustré de la protection du saint dont il avait joui jusque-là. Mais si grand était le désir du P. Melchior de se mettre en possession du trésor, qu'il s'embarqua avec trois Frères et quatre jeunes élèves du collège.

Après quatre jours de recherches, on joignit enfin le vaisseau près de Baticala. Le Père, les Frères et les enfants montèrent à bord : les enfants couronnés de fleurs et des palmes à la main, chantaient le *Gloria in excelsis*. L'équipage

(1) Cf. *Proc. ord.*, 398a.

(2) Le P. de Moralès avait été désigné comme successeur du P. Barzée par l'apôtre des Indes, avant son départ pour la Chine. A son défaut, c'était le P. Nuñez qui devait prendre la place du P. Barzée. Le P. de Moralès étant mort, sans doute, on appela le P. Nuñez de Bacaïm, où François Xavier l'avait envoyé en mars 1552. Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 161, n° 1 ; p. 163, n° 6.

avait décoré le navire de festons et de banderoles. Quand le corps passa du vaisseau dans la barque, il fut salué par de nombreuses décharges d'artillerie.

A la nuit tombante, la barque s'arrêta à une demi-lieue de Goa, près d'un ermitage de Notre-Dame. La semaine sainte était commencée : on n'en voulait pas moins décorer richement les autels; un grand nombre de personnes demandaient qu'on sonnât les cloches à toute volée, à la cathédrale et dans toutes les paroisses; les Pères durent insister pour obtenir que l'on se contentât d'une sonnerie modérée. Le vice-roi et le chapitre se rendirent au-devant du corps. Le peuple remplissait les rues et les places; on ne pouvait avancer qu'à grand peine. En tête du cortège marchaient quatre-vingt-dix enfants de la doctrine chrétienne, vêtus de blanc, des cierges en main. Enfin le corps arriva dans l'église du collège. Là, durant trois jours et trois nuits, la multitude ne cessa de le vénérer avec une dévotion et une joie indicibles. Chacun lui baisait les pieds et y faisait toucher chapelets, reliquaires et autres objets de piété. On ne put s'y opposer.

Dans son ardente dévotion, une femme s'approcha pour baiser les pieds du saint et, de ses dents, en détacha un morceau de chair; le sang coula frais et vermeil de la blessure, comme si le corps eût été en vie[1]. A la suite de cet incident, on enferma les saintes dépouilles dans une caisse préparée d'avance; pour satisfaire le peuple qui ne cessait d'accourir en foule pour les vénérer et prier, on les laissa plusieurs jours encore exposées derrière la grille du chœur, devant le maître-autel.

Le corps était revêtu d'un surplis et d'une aube très riche qui, après être demeurés longtemps dans la chaux, « étaient « aussi propres que si on venait de les faire. » Les mains du saint étaient croisées sur la poitrine, attachées l'une à l'autre

(1) Bibl. de Ajuda, Ms. 25, 1, f. 20[b]. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 72. Le fait est attesté par Clara Alvrès, nièce de Cosme Anès qui était présente. Un fait analogue se serait produit à Malacca, au départ du corps pour Goa. Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 3[b].

« par un cordon aussi frais que s'il sortait de chez le mar-
« chand » — « Je vis de mes yeux, écrivait plus tard le P. Melchior Nuñez, je touchai de mes mains ce corps entier « maculé de chaux, mais exhalant une très bonne odeur; je « vis du sang encore frais çà et là, je n'avais pas voulu croire « avant d'avoir vu, mais, dès lors, je m'écriai : *Memoriam fecit « mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* »[1]

Enfin, le saint corps fut déposé dans une des chapelles de l'église où l'on continua à le vénérer.

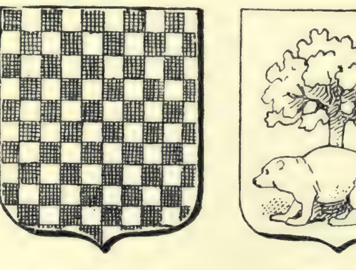
Pendant que l'apôtre des Indes recevait au ciel la récompense de ses héroïques travaux, saint Ignace, ignorant son trépas, méditait de l'appeler en Europe. Dans une réponse, où il lui accuse réception de ses lettres du 29 janvier 1552 et où il approuve son voyage en Chine, bien qu'il eût préféré voir François rester à Goa et confier à d'autres Pères sa lointaine mission, il lui commande, en vertu de la sainte obéissance, de prendre le chemin du Portugal à la première occasion d'une bonne traversée. Ce sera toutefois, dit-il, pour retourner bientôt dans l'Inde. Des informations sur toutes ces contrées, données de vive voix par un homme qui les connaît comme lui, ne pourront que contribuer grandement à accroître les bons désirs et les saintes intentions du roi de Portugal et à en assurer l'exécution. En outre, ces mêmes informations four-

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 173, nos 3, 4. — La parfaite conservation du corps de l'apôtre et l'existence de la suave odeur qu'il exhalait sont attestées par de nombreux témoins aux procès de canonisation et confirmées dans la *Relation faite au consistoire secret.* Le docteur Ribeiro, proviseur et vicaire général, Cosme Anès et d'autres touchèrent et palpèrent les chairs pour se rendre compte du prodige. Gonzalo Mendez vit le sang couler. Jérôme Rebello monta sur le vaisseau où était le corps et affirme que tout le navire était embaumé par l'odeur qu'exhalaient les saintes dépouilles. Un témoin raconte qu'ayant gratté délicatement deux taches de sang que portait le surplis, il mit les parcelles dans un reliquaire; ces reliques exhalaient la même suave odeur que le corps. Un autre témoin détacha du corps une parcelle de chair et l'enferma dans un reliquaire; elle était, elle aussi, odorante comme le corps. Cf. *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 68. — *Proc. ord.*, f. 396b. — *Enquête de l'archevêque de Goa*, Bibl. de Ajuda, Ms. 25, 1, f. 19b. — Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 3b.

nies par lui, seront très utiles au Siège apostolique, pour régler la dispensation des faveurs spirituelles nécessaires ou avantageuses aux nouveaux chrétiens et aux Portugais qui vivent dans l'Inde. De plus, en Portugal et à Rome, par sa présence, François excitera le zèle des missions dans les âmes; il pourra choisir lui-même des auxiliaires nombreux et, tels qu'il ne cesse de les demander dans ses lettres. C'étaient là les motifs allégués par le saint Fondateur pour justifier l'ordre qu'il donnait; mais, autour de lui, et sans doute aussi dans sa pensée, une autre raison se dissimulait sous ces motifs. Maître Ignace, qui n'avait accepté qu'à contre-cœur le gouvernement de sa Compagnie, songeait à se décharger sur l'apôtre des Indes du fardeau qu'il portait. Tout autre avait été le dessein de Dieu. Après l'avoir, pendant dix ans, conduit et soutenu de sa grâce dans les travaux incessants d'un apostolat héroïque, il l'avait appelé au repos sans fin et à la gloire.

François Xavier était arrivé à Goa un samedi, le 6 mai 1542; dix ans, six mois et quatre jours après sa venue dans les Indes, il mourait à San-Choan, en face de la Chine, un vendredi, le 2 décembre 1552.

Armoiries





des Azpilcueta des Jassu

LIVRE SIXIÈME



Vœu des magistrats de Bruges à S. François Xavier (1666).
(Tableau de M. Ernest Wante)

LIVRE SIXIÈME

1552-1907

CHAPITRE PREMIER

Saint François Xavier religieux : son esprit d'oraison, son humilité, sa mortification, son observation des vœux, son amour pour la Compagnie. — Saint François Xavier apôtre : il se donne tout à tous et travaille à se faire aimer pour gagner les âmes à Jésus-Christ. — Saint François Xavier administrateur et supérieur de ses frères : douceur, prudence et fermeté de son gouvernement conforme au gouvernement de saint Ignace.

Arrivé à Goa, en mai 1542 et mort le 2 décembre 1552, saint François Xavier, en dix ans d'un héroïque apostolat, a conquis à la vraie foi plus d'un million d'infidèles. Fatigues, dangers, persécutions, voyages continuels et périlleux, obstacles sans cesse renaissants, rien n'a pu arrêter son zèle, lasser son courage et déconcerter son inébranlable confiance en Dieu. La Providence avait suscité saint Ignace

pour soutenir l'Église contre les assauts de l'hérésie et opposer une puissante barrière aux désertions qui appauvrissaient, tous les jours, le divin bercail. Saint François Xavier fut providentiellement donné à la Compagnie pour consoler l'Église attristée de ces nombreuses défections par les innombrables conversions opérées, grâce à lui, aux Indes et au Japon. Par le récit de sa vie, nous avons suivi, pas à pas, l'infatigable apôtre dans ses courses et ses prédications, dans ses ministères et ses œuvres de toute sorte, et nous avons admiré les rares dons naturels et les insignes grâces surnaturelles dont le Ciel l'avait pourvu pour faire de lui un instrument de salut à l'avantage de nombreuses nations. Après sa mort, il convient de s'arrêter un instant en face de cette grande figure, dont les traits rappellent les premiers apôtres de l'Évangile, pour déterminer avec plus de précision sa vie intime, les caractères distinctifs de son zèle et sa sagesse à se servir des auxiliaires que Dieu et la Compagnie lui ménagèrent. Un regard d'ensemble jeté sur toute sa vie et de nouveaux traits que la rapidité du récit nous a contraint d'omettre, nous permettront de mieux apprécier en lui le religieux, l'apôtre et l'homme du gouvernement.

I. — L'esprit de prière, l'humilité, l'abnégation, la fidélité aux engagements contractés dès l'entrée dans la vie religieuse, l'amour de la vocation, pratiqués à un haut degré de perfection, constituent le religieux éminent. A partir du jour où il fit ses vœux à Montmartre et suivit, pour la première fois, les Exercices de saint Ignace, François Xavier devint un homme d'oraison. Uni à Dieu pendant qu'il s'adonnait aux œuvres de zèle, il consacrait à la prière les rares loisirs de la journée et une grande partie des nuits. Jamais il ne consentit à user du privilège qui permettait aux missionnaires des Indes de réciter au lieu du grand office, le petit office dit des trois leçons[1].

(1) Le bréviaire composé par le cardinal François Quiñonez qui fut imprimé avec l'approbation de Paul III, à Rome en 1536, à Paris en 1542, à Lyon en 1540. S. Pie V en interdit plus tard l'usage. François avait demandé la faculté d'autoriser six clercs à réciter ce nouveau bréviaire. Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, d. 142. — On conserve, à Nantes, le bréviaire dont se servait

Durant ses travaux le jour, la nuit pendant son court sommeil, on l'entendait redire souvent ces invocations : *O bon Jésus! ô très sainte Trinité! O bone Jesu! o sanctissima Trinitas!* Aux procès de canonisation, plusieurs témoins parlent avec admiration de son union intime et continuelle avec Dieu; le P. Quadros s'en déclare stupéfait. « Son recueillement n'était « interrompu ni par ses communications avec le prochain, ni « même par ses entretiens familiers; ceux qui conversaient « avec lui étaient si frappés de cette union visible de son âme « avec Dieu que, saisis d'un respect religieux, ils n'osaient « longtemps arrêter le regard sur son visage. Très souvent, « quand il conversait avec ses frères, il lui venait de si grandes « impressions ou visites divines, que pour ne pas manifester « son état d'âme, il était contraint de s'éloigner. »[1]

La nuit, François dormait trois ou quatre heures au plus; le reste du temps, il priait. Le frère du P. Quadros, qui avait voyagé plusieurs fois avec lui, sur terre et sur mer, racontait que, durant la navigation, il vit toujours le Père en oraison, dès une heure après minuit jusqu'au lever du jour[2]. On sait comment il employait les nuits à Saint-Thomas de Méliapour. Au collège de Goa, il allait passer la nuit dans un petit oratoire, d'où il apercevait le Saint Sacrement; quand le sommeil

l'apôtre des Indes. Après la suppression de la Compagnie de Jésus, il fut apporté de Macao par le P. Lefèvre, missionnaire jésuite de Chine et donné à sœur Anne-Marie Demebuys, fondatrice et supérieure de la nouvelle Visitation de Nantes. Le bréviaire est de format in-18; les caractères sont gothiques; il est relié en velours rouge, avec fermoir et riches ornements d'argent. Il fut apporté dans une boîte d'argent et conservé dans cette boîte jusqu'en 1812. A cette époque, pour subvenir à des besoins pressants de sa communauté, la supérieure vendit la boîte. L'authentique porte la signature de M. Augebault, chanoine et secrétaire de l'évêché de Nantes, avec la date du 24 novembre 1820. Le 25 novembre 1872, l'autorisation d'exposer le bréviaire à la vénération des fidèles fut donnée par M. Hourtin, vicaire général de Mgr Lecoq.

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 185, nº 4. « *La certa informazione che « trovo della devozione, che aveva con Dio quel servo fra tanti e si continui « travagli mi fa stupire.* »

(2) Cf. *Selectæ Ind. epist.*, p. 185, nº 4.

l'accablait, il dormait étendu sur le sol, au même endroit. A Malacca, celui qui vivait avec lui dans une maisonnette, observa qu'il priait presque toute la nuit et dormait fort peu, la tête appuyée sur une pierre à peine plus grande que la tête. D'autres, en un temps où il logeait dans une cabane faite de palmes, l'observèrent par les interstices des branches et constatèrent qu'après avoir longtemps prié les mains jointes devant un crucifix posé sur une petite table, il dormait fort peu de temps, sur une couchette portative, avec une pierre au chevet[1].

La Passion faisait le sujet ordinaire de ses méditations; à l'autel, au moment surtout de la consécration et de la communion, on voyait son visage inondé de larmes. Dieu lui versait la lumière et les consolations au point que, ne pouvant contenir tant de joie dans son âme, il s'écriait : *Assez, assez, Seigneur!*[2] Souvent ces communications divines produisaient la perte complète du sentiment, le faisaient s'élever de terre, une auréole lumineuse autour de son front. Nous avons vu qu'au Japon, après toute une journée de marche sur un sol pierreux couvert d'épines, le soir il ne s'expliquait pas par quoi ses jambes et ses pieds avaient pu être blessés et ensanglantés : il avait tout le temps marché comme ravi en Dieu et sans regarder à terre.

A Goa, il allait souvent après le repas s'enfermer dans le clocher de l'église, pour y faire oraison. Un jeune Indien, André, étudiant au collège, avait l'ordre d'aller frapper à la porte après deux heures écoulées. Or, un jour que François se proposait de faire visite au vice-roi, André vint frapper à l'heure voulue, mais l'apôtre ne répondit pas. Comprenant que le saint était absorbé dans la prière, il s'en retourna, sans insister, pour revenir deux heures après. Pas plus que la première fois, Maître François ne répondit. Entrant alors, André tira fortement par l'habit le saint pour le faire revenir à lui. « C'est déjà l'heure, dit François, sortant de son ravissement?

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 390b.
(2) Cf. *Ibid.*



Église du Bon-Jésus à Goa.

CHAPELLE ET TOMBEAU DU SAINT

« — Plus que l'heure, répliqua André; je suis venu frapper une « première fois, il y a deux heures. » L'apôtre se leva aussitôt et sortit en toute hâte pour se rendre auprès du vice-roi. Il allait précipitamment dans les rues, sans répondre à ses amis qui le saluaient au passage, lui demandant où il allait ainsi d'un pas si rapide; André avait peine à le suivre. Après une longue marche et de nombreux détours dans les rues, il s'aperçut que le jour était à son déclin, et jugeant que le moment de se présenter au vice-roi serait inopportun, il dit d'un ton paisible à André : « Fils, retournons au collège : nous « consacrerons un autre jour au vice-roi; Dieu a pris celui-ci « tout entier pour lui. »[1]

Une autre fois, ravi en Dieu, l'apôtre suivait une rue de la ville, par où accourait sur lui un éléphant furieux. De tout côté, on lui criait de l'éviter; mais le saint avançait toujours du même pas, comme s'il n'entendait et ne voyait rien. La bête passa près de lui, sans lui faire mal[2].

Voyageant avec l'apôtre sur un navire et le voyant traiter familièrement avec les mariniers, un Portugais qui le rencontrait pour la première fois, ne pouvait se faire à l'idée qu'il avait sous les yeux ce Maître François tenu pour un grand saint dans toute l'Inde; or, celui-ci descendit un jour seul à terre et entra dans une forêt qui couvrait la côte. Intrigué par cette démarche, le Portugais alla, peu d'instants après à sa recherche; de loin il l'aperçût, au pied d'un arbre, en prière et le front rayonnant d'une lumière resplendissante.

Déjà, comme il l'atteste au procès de canonisation, D. Casalini, recteur de Sainte-Lucie à Bologne, avait vu François, en extase, s'élever de terre pendant la célébration de la messe; on l'avait fortement secoué pour le faire revenir à lui et il avait fallu attendre une heure et plus pour qu'il reprît de lui-même ses sens. Divers témoins attestent avoir vu se produire le même prodige, au Japon, à Cochin, à Manar, à la côte de la Pêcherie. Dans ce dernier lieu le fait se produisit

(1) Cf. Massei, lib. II, cap. XIV, n° 4.
(2) Cf. *Ibid.*, n° 3.

plusieurs fois, et même en présence des chrétiens réunis[1].

Par respect pour le Saint Sacrement, le saint aimait à distribuer, à genoux, la communion aux fidèles. A Goa, on le vit remplir ce ministère et aller ainsi d'une extrémité de la table de communion à l'autre, sans toucher au pavé du sanctuaire[2].

Humble, S. François le fut comme le sont les grands saints. Il regardait, non au grand bien qu'il opérait, mais à celui que Dieu ne lui faisait pas faire à cause de son indignité et de ses nombreux péchés. C'est ainsi qu'il attribuait à ses fautes de ne pouvoir implanter la foi à Miako et de se voir fermées les portes de la Chine. Plein de défiance en son savoir-faire, il sollicitait les avis et les conseils de ses frères d'Europe, pour mener à bonne fin ses vastes entreprises. « Comment procéder « avec les païens et les mahométans auxquels on m'envoie? « leur écrivait-il de Lisbonne. C'est vous que je prie de me le « faire savoir, pour l'amour de Jésus-Christ. J'ai cette con- « fiance que Dieu notre Seigneur me tracera par vous une « voie facile, par où je les amènerai à la foi chrétienne. En « attendant, je me tromperai; mais vos lettres, vos instructions « me feront voir mes fautes, et j'espère les corriger ensuite. « Jusque-là, j'espère aussi que les mérites et prières de la sainte « Église et de tous ses membres vivants, parmi lesquels vous « êtes, inclineront Jésus-Christ Notre-Seigneur à user de moi, « tout méchant serviteur que je sois, pour semer son Évan- « gile sur cette terre infidèle. Il y aura là sujet de confusion « pour ceux qui sont capables de grandes choses, et encou- « ragement pour les autres. J'en suis témoin oculaire ; il y « a ici grande pénurie d'ouvriers; avec quelle joie je me « ferais le serviteur de ceux qui y viendraient travailler à la

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 10b. — *Relatio facta in consistorio* p. 56. — Pendant l'un de ses séjours à Cochin, l'apôtre des Indes baptisa le roi des Maldives. Le fils de ce dernier déposa au procès apostolique instruit à Cochin : « Mon père m'a dit qu'il avait été baptisé par Maître François, « qu'il lui servait la messe, et qu'à l'élévation, il l'avait vu plusieurs fois « élevé de terre. » Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 10a.

(2) Cf. Massei, lib. II, cap. XIV, n° 5.

« vigne du Seigneur. Votre inutile frère en Jésus-Christ. »[1]

Pour le plus grand bien des âmes, nous l'avons vu s'offrir au roi de Portugal, pour obéir à un religieux d'un autre ordre ou à un prêtre séculier choisi par son Altesse et spécialement chargé par elle de promouvoir la conversion des Indes, que négligeaient les administrateurs royaux. Ses succès qu'il est contraint de reconnaître, il les attribue, non à ses mérites, mais aux prières de ses frères. « C'est vous, leur écrit-il, « qui par la continuité de vos bienfaits, la continuité de vos « pieuses prières que vous faites pour moi, triste pécheur, « produisez ce souvenir si constant que je garde de vous-« mêmes; c'est vous, mes très chers frères en Jésus-Christ, qui « imprimez dans mon cœur ce continuel souvenir; et ceci « m'oblige de reconnaître que si je vous dois de me souvenir « grandement de vous, le souvenir que vous avez de moi est « plus grand encore. Je prie Dieu notre Seigneur de vous en « récompenser, car je ne saurais moi-même autrement « acquitter ma dette qu'en me confessant impuissant à la « payer : elle me demeure donc imprimée dans l'âme, la « grande obligation que j'ai à tous les membres de la « Compagnie. »[2]

Tous ses frères admiraient sa ferveur et l'ardeur de son zèle. « Celui-là certainement, écrivait à Coïmbre, le P. Paul « del Valle, est un vrai serviteur de Dieu; jamais je n'en vis « aucun semblable à lui. Frères, ceci est certain, à le voir « seulement, sans qu'il vous parle, on se sent animé d'un « désir si pénétrant de servir Dieu, qu'on n'en peut donner « une idée. Sa bouche ne cesse de redire : *Loué soit Jésus-« Christ!* et avec une telle ferveur qu'à l'entendre les cœurs « s'enflamment. »[3]

De son côté, le saint, après avoir parlé à S. Ignace des privations, des grandes fatigues et des périls de mort réservés aux Pères destinés au Japon, ajoutait : « On ne pourrait

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 12, nº 16.

(2) Cf. *Ibid.*, ep. 48, nº 1.

(3) Cf. Bibl. de Ajuda. 25, 1, *Lettre des Indes*, citée par le P. Cros.

« échapper à tous ces sacrifices et dangers qu'en pervertissant « l'ordre de la charité : qui l'observe doit en passer par là et « se souvenir qu'il naquit pour mourir au service de son « Rédempteur et Seigneur. Ici les forces nécessaires sont celles « de la vertu. Elles me font défaut, et cependant, là où je vais, « j'en aurais souvent grand besoin. De grâce, et pour l'amour « et service de Dieu notre Seigneur, ayez un spécial souvenir « de moi et recommandez-moi à tous ceux de la Compagnie. « C'est à leurs prières, c'est aux vôtres, je le crois sans aucun « doute, que je dois la protection divine qui m'a jusqu'à « présent couvert. »[1]

Dans une autre lettre à saint Ignace, il se déclare tiède dans le service de Dieu et lâche à poursuivre l'œuvre du salut des âmes : « Dieu sait, Père bien-aimé, quel vif désir j'ai de « pouvoir vous revoir dans cette vie pour soumettre des sujets « de préoccupations qui réclament votre intervention et vos « remèdes : les distances ne sont rien quand l'obéissance « parle. Je vois ici bien des membres de la Compagnie, et je « vois également que nos âmes ont grand besoin d'un méde-« cin. Par Jésus, notre Maître, ô Père très bon, je vous prie et « vous conjure de venir en aide à vos fils qui travaillent ici « dans l'Inde et de leur envoyer un Père de grande vertu et « de sainteté éminente, dont la vigueur et l'entrain puissent « secouer ma torpeur. J'ai la ferme confiance qu'éclairé divi-« nement sur nos défaillances, vous ferez tout pour que notre « vertu languissante soit fortement excitée à marcher plus « résolument dans les voies de la perfection. »[2]

Depuis le jour, où, n'emportant que son bréviaire et ses papiers, il quitta Paris pour se rendre à Venise avec ses compagnons, S. François vécut dans les privations de la plus stricte pauvreté. De Rome, il part pour Lisbonne, sans autre bagage que son crucifix, son bréviaire, un livre de piété et les vêtements qu'il portait sur lui et qu'il avait lui-même raccommodés de ses mains, la veille de son départ. S'embarquant

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 47, nº 2.
(2) Cf. *Ibid.*, ep. 6, nº 21.

pour les Indes, il ne consent à prendre que quelques livres pieux et une soutane de laine grossière, pour lui et ses compagnons, afin de se protéger contre les froids du cap de Bonne-Espérance. A Goa, des amis doivent recourir à une supercherie pour lui faire accepter une soutane neuve. Le majordome de l'hôpital lui offre, à son départ pour le cap Comorin, une paire de chaussures; il la refuse : celle qu'il porte, dit-il, peut encore lui servir quelque temps. Le gouverneur lui envoie, à la côte de la Pêcherie, un vêtement de bon drap de Portugal, une paire de bottes et du vin généreux; il distribue le tout aux pauvres et aux malades[1]. Au Japon, il est si misérablement vêtu que les enfants le poursuivent de leurs huées et lui jettent des pierres, que les seigneurs et les gens de considération le traitent avec dédain. Pour avancer l'œuvre de Dieu, il consent à se vêtir moins pauvrement; mais, à son retour à Malacca, on le voit avec un chapeau usé, une soutane toute décolorée et vingt fois rapiécée. Sur le vaisseau de Martin de Sousa, de Lisbonne à Goa, il lave son linge et prépare ses aliments. Sur la côte de la Pêcherie, au Japon, il prépare le repas pour lui et pour ceux qui l'accompagnent. Pour sa nourriture, du riz et des herbes, une fois par jour; jamais de vin, ni de viande, sauf — et encore avec grande modération — quand il est invité ou qu'il s'invite à dîner pour le bien des âmes et, au Japon, où il prend quelques bouchées de viande pour protester contre les bonzes qui s'en abstiennent, prétendant qu'il est interdit d'en manger. Par ces privations continuelles et rigoureuses, le saint en est venu à ne pouvoir supporter d'autre aliment que deux œufs saupoudrés de sucre[2].

A toutes ces rigueurs excessives, il ajoutait fréquemment des disciplines sanglantes et des macérations pour expier ses péchés et ceux des autres. Un matelot, grand joueur et blasphémateur, ne s'était pas confessé depuis sept ans. Il se trouva à Chaül, quand le Père François y arriva de Daman. On parla

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 385a.
(2) Cf. *Ibid.*

au saint du mauvais état de cette âme. Celui-ci, pour la sauver, s'embarqua sur le vaisseau où le matelot était engagé. La présence à bord de Maître François ne modifia en rien la conduite du matelot : il jouait et blasphémait comme à l'ordinaire, même quand le saint était près de lui et l'entendait. Quelqu'un l'en reprit un jour; mais lui, qui venait de perdre au jeu jusqu'à ses bagages, ne répondit à l'avis qu'en redoublant ses blasphèmes. En ce moment, Maître François priait dans sa cabine. Entendant le bruit, il en demanda la cause. Quand il sut que le matelot n'avait plus un denier, il envoya son compagnon lui remettre, de sa part, une certaine somme d'argent et lui dire de jouer encore et qu'il gagnerait. Il n'y eut pas à prier le matelot : il joue, gagne tout l'argent qu'il avait perdu et ses bagages; mais, de plus, il quitte le jeu avec des dispositions toutes nouvelles et le dessein arrêté de se convertir. En arrivant à Cochin, Maître François le conduit à l'ermitage de Saint-Jean-hors-les-Murs; il le confesse, lui donne l'absolution, et, le laissant dans l'ermitage faire sa pénitence, il sort et se rend dans le bois voisin, où il s'inflige une discipline sanglante pour l'expiation des péchés du blasphémateur converti. Le matelot, sa pénitence achevée, sort de l'ermitage et va à la recherche de Maître François. Il le trouve se flagellant, veut le retenir; mais le saint lui dit : « Laissez-moi donc « faire, à votre place, un peu de pénitence. » Profondément ému, le matelot arrache la discipline des mains de l'apôtre, tombe à genoux et se frappe sans pitié, en disant : « C'est à « moi qu'est dû le châtiment! » Il mena depuis une vie parfaitement chrétienne[1].

L'apôtre des Indes n'allait aux grands du monde que par devoir et dans l'intérêt de leurs âmes. Avec les pauvres, les prisonniers et les infirmes, il se trouvait à l'aise et se montrait familier. A Mozambique, à Goa, à Malacca, partout ailleurs, quand cela se pouvait faire, il logeait à l'hôpital, et ce n'est que sur des instances réitérées et pressantes de la part de Diogo de Borba qu'au retour des Moluques, il consentit

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 5b.

enfin à loger au collège de Saint-Paul. A l'hôpital, il rendait aux malades les plus humbles services, pansait leurs plaies, faisait leur lit et leur toilette. Dans les cas de danger, il passait la nuit entière à prier et à exhorter les mourants. Lui-même déposait les trépassés dans leur cercueil et souvent allait creuser une fosse pour les ensevelir et revenait ensuite à l'église réciter l'office pour le soulagement de leur âme. A Malacca, pendant une épidémie qui ravageait la ville, on le vit ramasser, dans les rues et sur les places, les pestiférés et les porter sur ses épaules à l'hôpital ou dans des abris qu'il avait disposés pour les recevoir.

A certains jours déterminés, il quêtait pour les prisonniers et les pauvres; grâce à son renom de sainteté, il trouvait toujours des mains ouvertes pour l'aumône. Il en profita pour soulager les malheureux et doter les jeunes filles sans fortune, exposées à se perdre. Au procès de canonisation, il est attesté qu'il fit une fois le voyage de Malacca à Goa, principalement pour en apporter une provision de toiles et de draps, et aussi de ces longs voiles qui siéent aux honnêtes femmes[1].

Ses aveux au vicaire de Saint-Thomas de Méliapour et au P. Rodriguès à Lisbonne nous disent avec quelle perfection il dut observer son vœu de chasteté[2].

Séparé de saint Ignace par une longue distance et par l'impossibilité d'entretenir avec lui une correspondance suivie,

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 12a. — François fit deux fois le voyage de Malacca à Goa, à son retour des Moluques et au retour du Japon. Il put apporter ces étoffes et ces vêtements pour les pauvres de Malacca, en allant au Japon et en se rendant en Chine. Comme on l'a vu, le motif *principal* de ses deux voyages de Malacca à Goa n'était pas celui qu'indique le témoin.

(2) Partout où il allait, lit-on au procès ordinaire, on le tenait pour vierge et à l'abri de l'aiguillon de la chair. Son confesseur l'affirmait lui aussi. Cf. *Proc. ord.*, f. 385a. « *Em todas as partes era havido e tido publicamente per* « *virgem e fora de todos os estimulos e corrupcão da carne e que morrera* « *virgem como noscera do ventre de sua mâe. E seu proprio confessor o* « *affirmava sempre en sus costumes foi casto e fervoroso, e vivia tam bene* « *que nâo havia n'elle nunhuma cousa que parecesse peccado venial.* » — *Selectæ Indiarum epist.*, p. 190, nº 15.

le saint n'avait pas l'occasion de pratiquer l'obéissance religieuse, mais il demandait instamment ses avis pour s'y conformer fidèlement. Dans le choix du recteur de Goa et du provincial des Indes, il réservait toujours le dernier mot à l'autorité du saint Fondateur. A l'évêque de Goa et à ses délégués il obéissait toujours avec empressement et humilité et il tenait la main à ce que tous les Pères leur fussent soumis comme lui.

On peut l'affirmer en toute vérité, François fut un religieux éminent, sans cesse uni à Dieu, fidèle observateur de ses vœux, humble, mortifié, prêt à tous les sacrifices, ne se montrant jamais plus heureux que lorsque la croix pesait plus fortement sur ses épaules. S'il eut à souffrir dans la poursuite de ses héroïques entreprises, ce fut surtout aux Moluques, en particulier, dans les îles du More. Or, après avoir énuméré les dangers qu'il avait courus et les privations qu'il avait endurées, il écrivait à ses compagnons de Rome : « Je « ne me souviens pas d'avoir été ailleurs tant et si continuel« lement consolé, ni d'avoir si peu ressenti ce qui peine le « corps : et cependant, on n'y marche qu'entouré d'ennemis « ou d'amis peu sûrs ; pas un remède pour se défendre des « maladies ; pas une de ces choses dont le secours est néces« saire pour entretenir et protéger la vie : ces îles, en vérité, « seraient bien mieux nommées îles de l'espoir en Dieu qu'îles « du More. »[1]

L'amour de sa vocation qui se confondait pour lui avec l'amour de la Compagnie, où Dieu l'avait providentiellement conduit, fut pour saint François Xavier un secours puissant, qui le soutint dans ses héroïques entreprises. Le saint aimait la Compagnie comme il avait, enfant, aimé Doña Maria, sa mère, comme il aimait et bénissait la volonté de Dieu sur lui, de tout son cœur et de toutes ses forces. Il la tenait pour une grande école d'amour. « La Compagnie de Jésus, « écrivait-il à saint Ignace, n'est, ce me semble, qu'une « Compagnie d'amour : loin de nous la sévérité chez les uns,

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, nº 4.

« la crainte chez les autres. Nul ne doit être retenu par force : « bien au contraire, il faut rejeter, malgré eux, ceux qui n'ont « pas les vertus requises ; et ceux qui les ont, c'est l'amour « seul qui doit les lier, vu surtout qu'ils ont à souffrir pour « Jésus-Christ Notre-Seigneur. »[1] Aussi protestait-il que jamais il ne saurait l'oublier : « Je ne sais comment mieux finir « cette lettre, dit-il aux Pères d'Europe, qu'en faisant à tous « ceux de la Compagnie cette protestation : *Si oblitus unquam « fuero Societatis Nominis Jesu, oblivioni detur dextera mea.* Je « sais, en effet, par tant de voix, combien je dois à tous ceux « qui lui appartiennent. Dieu notre Seigneur m'a fait, par vos « mérites, la grâce de connaître, dans la mesure de ma pauvre « capacité, ce que je dois à la sainte Compagnie. Je ne dis pas « connaître totalement : il n'y a en moi ni la vertu ni l'intel- « ligence qu'il faudrait, pour que ma vue mesurât l'ampleur « d'une telle dette ; mais j'aurais, ce me semble, à me reprocher « d'être ingrat envers la miséricorde de Dieu notre Seigneur, « si je ne disais : *Je connais ma dette, bien que fort peu.* »[2]

Avec quels transports de joie, le saint apprenait les progrès en Europe, de cette Compagnie naissante. Il s'écriait, nous dit le P. Nuñez, en redisant ces bonnes nouvelles aux Pères qui l'entouraient et qui en étaient émus jusqu'aux larmes : « O « mes frères et mes compagnons, combien il est meilleur que « nous ne pensons, notre Dieu ! Considérez et louez Dieu, « rendez-lui grâces, de ce que, en si peu de temps, depuis « que notre sainte Compagnie est confirmée — il n'y a que « sept ans — Notre-Seigneur a voulu opérer en elle tant de « grandes choses ! Nous les voyons de nos yeux, mes bien- « aimés compagnons : plusieurs vivent à Rome, d'autres à « Valence, d'autres à Gandie, d'autres à Coïmbre, d'autres à « Santa-Fé de Goa, d'autres à Socotora, d'autres au cap « Comorin, d'autres à Malacca, d'autres aux Moluques, d'autres « au Japon où j'irai prochainement. »[3]

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 71, nº 4.

(2) Cf. *Ibid.,* ep. 61, nº 22.

(3) Cf. Bibl. de Ajuda, 25, 1, *Lettre du P. Baltasar Nuñez,* citée par le P. Cros.

Il pressait affectueusement contre son cœur tous les Pères qui venaient aux Indes et les interrogeait longuement, minutieusement sur tout ce qu'ils pouvaient savoir de la Compagnie en Europe; il priait instamment tous ses frères, le P. Rodriguès et saint Ignace de lui parler des Pères, de leurs œuvres et de leurs succès, et, ne voulant pas être indiscret, il demandait à ce dernier de charger un des Pères qui se trouvaient auprès de lui d'écrire régulièrement à ses frères dans l'Inde tout ce qui pourrait les intéresser sur ce sujet. « Je vous prie et supplie, « pour l'amour de Dieu, mes très chers frères, parlez-moi, « dans vos lettres, de tous ceux de la Compagnie. Je n'espère « plus les revoir *facie ad faciem* en ce monde; que je les « puisse donc voir, *per ænigma,* dans vos lettres. Ne me frus- « trez pas de ce bien, quoique j'en sois indigne. Dieu vous a « faits tels, que je suis en droit d'attendre et de recevoir de « vous cette consolation. »[1] Et quand les lettres vivement désirées arrivaient enfin, l'apôtre les lisait et les relisait avec joie, « il les relisait tant de fois, dit-il, qu'il lui semblait qu'il « se trouvait là où ils étaient, ou bien qu'eux-mêmes étaient « près de lui, sinon de corps, *saltem in spiritu.* »[2] C'est à genoux qu'il écrivait à saint Ignace[3]. Des lettres que lui écrivaient les Pères, il détachait leurs noms pour les porter toujours sur lui avec l'acte de sa profession[4]; ces noms étaient pour lui comme un divin talisman qui réveillait dans sa mémoire leur souvenir, et, dans ses travaux et ses dangers, lui procurait force, courage et confiance. C'était pour lui, dit-il, une vraie consolation de s'appuyer sur eux devant Dieu, et parmi eux, en particulier, sur le béni P. Le Fèvre, dont il ignorait la sainte mort, au moment où il écrivait.

Au plus fort d'une effroyable tempête, ce sont en effet les Pères de la Compagnie de Jésus et ceux que la dévotion lui tient affectionnés, que le saint prend en premier lieu pour pro-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, ep. 12, nº 15.
(2) Cf. *Ibid.,* ep. 53, nº 2.
(3) Cf. *Ibid.,* ep. 71, nº 16.
(4) Cf. *Ibid.,* ep. 56, nº 10.

tecteurs auprès de Dieu, et, ainsi patronné, s'unit aux prières de l'Église toujours entendues au ciel. « Je ne saurais jamais « écrire, dit-il, les consolations que je reçus tandis que je me « recommandais ainsi à Dieu notre Seigneur, par l'entremise « des membres de la Compagnie, soit de ceux qui vivent sur la « terre, soit de ceux qui règnent au ciel... Bien des fois, dans « l'intime de l'âme, Dieu notre Seigneur m'a fait entendre de « combien de périls et de maux corporels et spirituels il m'a « préservé, grâce aux pieux et continuels sacrifices et oraisons « de tous ceux qui militent encore dans la Compagnie de « Jésus, et de ceux qui, après y avoir pendant leur vie milité, « sont maintenant dans la gloire et en grand triomphe. Ce « compte de mes obligations à votre endroit, je vous le « rends, mes Pères et Frères bien-aimés, afin que tous vous « m'aidiez à payer une dette que, seul, je ne saurais payer ni « à Dieu, ni à vous. Quand j'ai commencé de parler de la sainte « Compagnie de Jésus, je ne sais plus sortir de ce délicieux « entretien, ni cesser d'écrire. »[1]

II. — Autant saint François Xavier se montra éminent religieux, autant il se manifesta grand apôtre. Dieu se sert des hommes pour rendre bons leurs semblables dans la mesure où ils sont bons eux-mêmes. Éminemment bon lui-même, François ne pouvait, Dieu aidant, que travailler efficacement à rendre bons les autres. Aussi a-t-on pu lui appliquer en toute vérité, cette parole du Psalmiste : « Le zèle de la maison « de Dieu me dévore, *zelus domus Dei devorat me.* » Le véritable zèle est fait d'oubli de soi-même et de dévouement pour les autres. Depuis sa venue à Goa jusqu'à sa mort à San-Choan, l'apôtre des Indes ne songea jamais à lui, ne ménagea jamais ses forces et n'eut de pensée et ne fit de démarche que pour gagner des âmes à Dieu. « Cette parole de saint Paul : *Omnibus « omnia factus sum ut omnes lucrifacerem*, écrivait le P. Enri- « quez, François travaillait à la vérifier en sa personne... Pas « un lieu où, dès qu'il y paraît, il ne soit écrasé de travail, « et à tel point, que l'on s'estime très heureux, si l'on a pu

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 61, n° 22.

« enfin l'atteindre et lui parler. »[1] Labeurs, peines, veilles nombreuses, faim, soif, jeûnes multipliés, froid, nudité, voyages sans nombre; en danger sur les fleuves, en danger à cause des brigands, en danger de la part de ses compatriotes, en danger de la part des païens, en danger dans les villes, en danger sur la mer, en danger parmi les faux frères, l'apôtre des Indes affronta tout avec courage et subit tout avec patience pour le bien des âmes; l'énumération des travaux et des épreuves multipliées de saint Paul lui est applicable en bien des points. Dieu le poussait, l'entraînait aux grandes, aux difficiles entreprises, à tracer, en courant, la voie qu'après lui, devaient suivre plus aisément ses frères. Aussi, nous le voyons, après avoir évangélisé l'Inde orientale, aspirer à convertir les habitants de Macassar et des Moluques, et après avoir planté la croix au Japon, se préparer à conquérir à la foi la Chine entière. Matériellement il se sentait impuissant à satisfaire ses vastes désirs, et, au Japon comme sur la côte de la Pêcherie, nous l'entendons se demander, dans le feu et les élans de son zèle, s'il écrira aux étudiants et aux maîtres de l'université de Paris, pour leur persuader de venir recueillir, avec lui, l'immense moisson qu'il a sous les yeux.

Deux caractères ont particulièrement marqué son apostolat : la bonté, le dévouement pour se faire aimer et, par là, faire plus sûrement aimer Jésus-Cbrist; ensuite une confiance inébranlable en Dieu, qui lui faisait mépriser tous les obstacles et tous les dangers. C'est à ces deux causes surtout que le saint dut la fécondité et les merveilleux succès de son apostolat.

Nous avons dit avec quelles instances il recommandait au P. de Mansilhas d'être patient avec les pauvres Indiens et de s'en faire aimer pour arriver à leur faire plus de bien. Ces recommandations, il les fait dans des règlements généraux à tous les Pères et dans des avis donnés individuellement. — Aux Pères de la côte de la Pêcherie, réunis à Manapad, il laisse, entre autres, cet avis par écrit : « Faites tout votre pos-

(1) Lettre citée par le P. Cros.

« sible pour que ce peuple vous aime, parce que vous lui ferez « beaucoup plus de bien, s'il vous aime que s'il vous hait »; et plus loin : « Je vous recommande encore, et beaucoup, de « travailler à vous faire aimer, là où vous irez et là où vous « résiderez. Faites par vos bons procédés, par vos bonnes « paroles, que nous soyons tous aimés et non pas haïs, parce « que, de cette façon, comme je l'ai dit, il se fera plus de « fruit. »[1] — Dans le règlement, en trente-sept articles, destiné aux Pères qui résidaient près des forteresses, on lit : « Avec tous, dans les entretiens, ayez bon et gai visage : « rien de fâché, rien de triste; car si l'on vous voit tristes ou « fâchés, beaucoup, par crainte, laisseront de mettre à profit « votre ministère. Soyez donc toujours affables et bénins. « Si vous reprenez, que ce soit en particulier, avec amour et « de bonne grâce, sans que celui à qui vous parlez puisse avoir « l'idée qu'il vous déplaît. »[2] — Les avis remis, par écrit, au P. de Érédia, à son départ pour Cochin, débutent par le même conseil : « Autant qu'il sera en vous, travaillez à vous faire « aimer de tout le peuple, principalement des *Frades* (religieux « Franciscains et Dominicains), des majordomes de la Mère-« de-Dieu, leur donnant à entendre, par toutes les voies et de « toutes les manières que vous ne désirez rien, si ce n'est faire « leur volonté et accroître la dévotion à cette sainte maison de « la Mère-de-Dieu. »[3] — Les mêmes recommandations et de plus vives à l'égard de l'évêque, si plein de bienveillance et d'amour pour la Compagnie, à l'égard des vicaires et prêtres séculiers. Au P. Melchior Nuñez, supérieur à Bacaïm, il recommande d'écrire au prélat en faisant toujours l'éloge de ces derniers et de lui montrer ses lettres avant de les expédier. — Avec les capitaines des forteresses et les officiers royaux, jamais de rupture, pour quelque raison que ce soit; attendre et patienter, quand il est impossible ou dangereux de corriger; c'est le mot d'ordre, et par les blâmes vigoureux adressés aux Pères Cyprien

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, doc. 147, lettres N. et Y.
(2) Cf. *Ibid*,, doc. 150, n° 24.
(3) Cf. *Ibid.*, doc. 157, n° 1.

et Rodriguès, on peut juger combien ces deux derniers points étaient importants aux yeux du saint.

Après chacune de ces recommandations, l'apôtre eût pu dire ce qu'il disait au P. de Mansilhas : « *Ainsi je fais moi-* « *même.* » Il pratiquait, en effet, en perfection et constamment, ce qu'il demandait des autres. « Maître François, écrit le « P. Quadros, provincial des Indes, était fort aimable en ses « conversations. Il feignait d'être irrité contre ceux qui « péchaient, mais il n'abhorrait que le péché[1]. Il était agréé de « tous, chrétiens et infidèles, chacun trouvant consolation en « ses paroles. Tout ce qu'il faisait ou disait, paraissait être « plutôt œuvre de la grâce divine qu'œuvre d'homme de cette « misérable vie. Personne ne sut convertir autant que lui les « pécheurs. Il traitait de telle façon avec eux qu'il finissait par « les déterminer à tout par la seule disposition à lui obéir. »[2] Quelques faits attestés au procès de canonisation nous donneront une idée de ses industries et de son savoir-faire.

Rencontrait-il un homme marié ou non, qu'il savait avoir des relations coupables, il lui disait : « Mon frère, je viens « dîner avec vous » ; il y allait, et, liant amitié avec lui, il parvenait, après quelques visites, à le tirer de sa mauvaise vie. A Malacca, un homme de condition et riche vivait dans le désordre. Maître François s'invita un jour chez lui, et, à peine assis, il dit : « Je ne prendrai rien que je n'aie eu l'honneur de « voir la dame du logis, mon hôtesse » ; il fit tant, que celle qui n'était qu'une hôtesse dans la maison vint se mettre à table. Ils dînèrent donc ainsi. Le dîner fini, l'hôte et l'hôtesse se levaient : Maître François ne se leva pas ; il les fit se rasseoir, et il leur parla avec tant de charité, qu'il les détermina à se marier ; ce qu'ils firent sans tarder[3].

Un riche juif de Malacca, réputé grand docteur parmi ses coreligionnaires, faisait une propagande acharnée pour empêcher les conversions des païens ou amener l'apostasie

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 385b.
(2) Cf. *Ibid.*, f. 386a. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 188, n° 12.
(3) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 11b.

des nouveaux chrétiens. Maître François alla le trouver et lui demanda à dîner sous prétexte que, s'étant attardé malgré lui en une rencontre, il ne pouvait arriver à temps chez lui pour le repas. Surpris par cette démarche fort inattendue et n'osant éconduire un homme de son mérite, le juif accueillit sa demande, non sans laisser voir son embarras. A table, on causa longuement de sciences, de philosophie et d'Écriture Sainte. Toute trace d'embarras et de froideur disparut bientôt chez le juif; il se montrait ravi du savoir et de la bonne grâce de François. Au sortir de table, il le remercia vivement de la satisfaction qu'il lui avait causée dans leur entretien, et il insista pour que l'apôtre revint le visiter le plus souvent possible. Celui-ci promit, revint plusieurs fois et fit si bien que le juif demanda le baptême et, de persécuteur qu'il était, devint un auxiliaire zélé de Maître François pour gagner des âmes à Dieu [1].

Par des lumières subites, Dieu éclairait parfois et poussait François à venir en aide aux malheureux. Un jour qu'à Goa, il était occupé à entendre des confessions, il sort tout à coup du confessionnal, et nu-tête, va dans la rue à la rencontre d'un passant qui portait sur ses traits toutes les marques de la douleur et du désespoir. Il l'embrasse avec tendresse, lui demande la cause de sa tristesse et où il va de ce pas. Surpris et vivement ému, celui-ci lui avoue que, ne pouvant suffire à entretenir sa nombreuse famille, il va se donner la mort et il lui montre une corde qu'il tenait cachée sous ses vêtements. Maître François le console, l'encourage, le fait entrer dans le collège et asseoir à la table de la communauté; et, après lui avoir procuré un secours et promis son appui, le renvoie chez lui plein de confiance en Dieu [2].

Un témoin de Cochin raconte que, se trouvant sur un vaisseau avec le P. Maître François, un passager, désespéré d'avoir perdu au jeu tout son avoir, songeait à se noyer. L'apôtre lui demanda la cause de sa tristesse, et, sur sa réponse, il lui dit

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 389a.
(2) Cf. Massei, l. II, c. XIV, nº 8.

gracieusement : « Frère, revenez au jeu : je vous aiderai. » Il lui prête de l'argent, et, s'asseyant près de lui, il l'assiste si bien qu'il le fait rentrer en possession de tout ce qu'il avait perdu. Le joueur voulait continuer. Maître François lui dit : « Assez, frère; je ne vous accompagne plus. Je ne me suis « pas obligé à davantage. Vous tenez votre bien, contentez-« vous-en et laissez le bien d'autrui. » Le joueur profita si bien de toutes ces leçons qu'il ne joua plus dans la suite[1].

Un autre trait nous donne encore plus l'idée du zèle, des industries de l'apôtre et des sacrifices qu'il n'hésitait pas à s'imposer pour ramener à Dieu les pécheurs. On avait signalé à François Xavier un soldat de mœurs dissolues, adonné au jeu, et, vomissant à tout propos d'horribles blasphèmes contre Dieu. Depuis plus de dix-huit ans, il ne s'était approché des sacrements. Une fois cependant, poussé par le remords ou pour se soustraire à la réprobation de ses camarades, il était allé trouver, pour se confesser, le vicaire de Goa; mais celui-ci, ne le jugeant sans doute pas suffisamment déterminé à changer de conduite, lui avait refusé l'absolution. Dès ce moment, il avait pris la résolution de ne plus pratiquer sa religion et de vivre désormais sans frein dans le désordre et le vice. François décida de saisir la première occasion qui s'offrirait à lui pour tenter de le convertir. Le moment favorable à ses yeux ne tarda pas à venir. Le vice-roi, Jean de Castro, avec qui il avait naguère conféré à Bacaïm sur les dispositions favorables du roi de Kandy, envoya l'ordre à Goa d'armer des navires de guerre et d'envoyer des troupes, sous le commandement de D. Alvaro, son fils, à Aden, pour aller surprendre la ville et s'en emparer. Au moment où les soldats allaient s'embarquer, l'apôtre des Indes arrive au port et cherche du regard, le soldat qu'on lui avait désigné et qu'il connaissait de vue; il l'aperçoit, va à lui, et, d'un ton alerte et joyeux, lui demande sur quel vaisseau il compte s'embarquer et quel est son capitaine. Celui-ci indique de la main le vaisseau et dit le nom du capitaine. « Quelle

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 7b.

« bonne fortune! reprend l'apôtre; c'est ce même navire que « j'avais l'intention de prendre; avec un compagnon tel que « vous la traversée ne saurait être qu'agréable et sans ennui. « Allons, si vous le voulez, montons ensemble et prenons la « même cabine. » Surpris par cette franche et sympathique invitation de la part d'un prêtre qu'il savait très considéré à Goa, le soldat se laisse conduire et va s'établir avec l'apôtre, sur le même vaisseau et dans la même cabine. Les premiers entretiens furent réservés et froids de la part du soldat; mais François sut, par sa gaîté et son entrain, rompre la glace et provoquer l'abandon. Il mit tout en œuvre pour s'attirer la confiance de son compagnon. Disait-il un propos sensé, une plaisanterie honnête devant ses camarades, François était le premier à applaudir et à sourire. Au jeu il se tenait à côté de lui, lui suggérait parfois la carte à jouer, heureux lorsqu'il gagnait son partenaire, mécontent quand le sort lui était contraire. Venait-il à perdre la partie, les blasphèmes éclataient sur ses lèvres; mais François paraissait ne pas les entendre, et, comme absorbé par le jeu, il encourageait le joueur et l'excitait à prendre sa revanche. Peu à peu les entretiens à deux devinrent plus fréquents et plus longs. Les gens du bord ne voyaient pas sans étonnement cette liaison et cette familiarité de l'apôtre avec le soldat libertin, et, comme autrefois les pharisiens parlant du Sauveur, disaient : « Si Maître « François était un prophète, assurément, il ne frayerait pas « ainsi avec ce soldat. »

Un jour, dans une conversation avec celui-ci où l'abandon était plus grand, François lui demanda depuis combien de temps il s'était confessé. « Depuis plus de dix-huit ans, lui « répondit le soldat en rougissant. Cependant une fois, je suis « allé trouver le vicaire général de Goa pour me confesser; « mais, après m'avoir entendu, il refusa de m'absoudre. Ces « prêtres sont par trop sévères. Pas moyen de faire son salut; « il faut être un saint à miracles ou aller droit en enfer. — Je « ne puis vraiment pas approuver le vicaire en ce fait; il eût « dû vous encourager, vous préparer à recevoir le sacrement « et vous absoudre. Dieu est souverainement miséricordieux;

« il veut sauver tous les hommes, et son Fils est venu pour les « pécheurs; sa main est toujours levée pour bénir et pardonner, « dès qu'on avoue ses fautes, qu'on en a le repentir et qu'on se « propose de se corriger. Tenez, frère, Dieu vous offre une « occasion de revenir à lui et de retrouver sa paix qu'il donne « toujours abondante aux âmes de bonne volonté. Vous ferez « avec moi une confession générale de toute votre vie, et vous « pourrez affronter en toute sécurité pour votre salut les dangers « que vous aller courir. » Le soldat ne répondit pas; mais la résignation qui se trahit sur les traits de son visage laissa comprendre à François Xavier que, Dieu aidant, la place était prise. Deux jours après, le vaisseau s'arrêtait à Coulam, et l'on vit l'apôtre descendre à terre seul avec le soldat et s'enfoncer avec lui dans la forêt.

Intrigués par cette démarche inattendue, quelques soldats allèrent à leur recherche, pour les observer. Ils ne tardèrent pas à les découvrir, et, de loin, à travers les feuilles et les branches des arbres, ils virent Maître François assis sur une pierre; à ses pieds le soldat en larmes, se frappant la poitrine. La confession terminée, le saint, levant sa main, donna au pénitent l'absolution. Dans les transports d'une joie, jusque-là inconnue de lui, le soldat pressait et baisait avec effusion les mains de l'apôtre. Celui-ci lui donna ses derniers conseils, l'exhorta à la persévérance, l'assurant qu'il prierait Dieu pour lui, et lui annonça que son voyage était terminé. Il était venu avec lui pour lui faire du bien; Dieu avait béni sa démarche; il allait retourner à Goa, tandis que lui poursuivrait, en paix avec Dieu, sa route jusqu'à la ville d'Aden [1].

En d'autres circonstances moins importantes, pour subvenir à des besoins matériels ou seulement pour être agréable à ses amis et bienfaiteurs, l'apôtre n'hésitait pas à recourir à son pouvoir de thaumaturge. Au cap Comorin, de pauvres gens, absolument sans ressources, sollicitaient de sa charité un secours. François chercha dans ses poches, mais, les trouvant

(1) Cf. Bartoli, *Dell'Asia*, l. II, § 29. — Lucena, l. VI, c. 3. — Massei, l. II, c. XIV, nº 6.

vides d'argent, il leur dit quelques paroles de consolation et continua son chemin. A peine eut-il fait quelques pas, il chercha de nouveau dans ses poches et en tira de l'argent qu'il se hâta de remettre aux malheureux solliciteurs[1].

Un de ses amis et bienfaiteurs de Goa possédait un superbe cheval dont il était fier, mais jamais la bête n'avait voulu se laisser mettre des fers aux pieds. Dans un entretien, le Portugais en parla à Maître François : « Allons voir ce beau cheval », dit l'apôtre ; et sur le champ ils y allèrent. Le saint, caressant l'animal, lui dit : « Dieu t'a fait si beau ; il faut lui obéir « et te laisser ferrer. » Aussitôt on envoie chercher le maréchal-ferrant. Celui-ci, qui, plusieurs fois déjà, avait inutilement tenté de remplir son office, refusa d'abord de se déranger. Enfin, sur la promesse de Maître François que le cheval ne résisterait pas, il vint; l'animal, doux comme un agneau, se laissa faire sans remuer.

La confiance en Dieu était le grand appui, le facteur ordinaire de Maître François dans ses nombreuses entreprises pour le salut des âmes. Cette confiance était inébranlable dans les plus grands périls. Aucune vie de saint n'en offre de plus beaux exemples. On se souvient des alarmes, des supplications des amis de l'apôtre pour le détourner d'aller évangéliser les sauvages habitants des îles du More et d'affronter, pour se rendre au Japon, un pays inconnu, les formidables tempêtes et les typhons des mers de la Chine et du Japon. François se riait, écrit-il, de ces craintes à ses yeux sans fondement. Comme saint Paul, dont il était l'émule, il répondait à ses amis : « Si Dieu est pour moi, qui sera « contre moi? » Dans sa grande et belle lettre aux Pères de Coïmbre, il remercie Dieu, avec effusion, de l'immense grâce qu'il lui a faite, en le menant au Japon, de le dégager de l'amour des créatures qui l'empêchaient d'avoir plus de foi, d'espérance et de confiance en lui. C'est au plus fort d'une effroyable tempête, quand tous étaient en larmes et désespérés

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 10^b.

(3) Cf. Massei, l. II, c. XIV, n° 10.

autour de lui, que nous l'entendons, surabondant de joie, exalter la toute-puissance et l'infinie miséricorde de Dieu, et, au sortir du danger, demander, comme une grâce, d'avoir à subir, pour la gloire divine, des peines et des périls plus grands encore. Pour lui fermer les portes de la Chine, des dangers et des oppositions de toute sorte se dressent devant lui, mais le plus redoutable à ses yeux, c'est de pouvoir, à un moment donné, manquer de confiance en Dieu ; le reste n'est rien.

Aussi recommande-t-il avant tout aux Pères et Frères de Coïmbre cette confiance dont il se dit animé : « Je vous en « prie donc, leur écrit-il, pour tout ce qui vous intéresse, « mettez totalement, en Dieu, votre confiance : ne comptez ni « sur votre pouvoir, ni sur votre savoir, ni sur l'opinion des « hommes. Si vous en êtes là, je vous tiens pour armés contre « toutes les adversités, soit corporelles, soit spirituelles qui « vous pourront advenir. Dieu, en effet, soutient et fortifie les « humbles, ceux en particulier, qui, en des épreuves petites et « basses, ont vu, comme en un miroir, leurs défaillances et « ont été vaincus. Ceux-là, quand ils viennent en des tribu- « lations plus grandes, ni le démon et ses ministres, ni toutes « les tempêtes de la mer, ni aucune autre créature ne peuvent « les déconcerter. Affermis dans leur confiance en Dieu, « sachant bien que sans une permission expresse, rien ne peut « leur nuire, puisque toute créature est sujette de son auto- « rité; sûrs d'ailleurs, qu'à ses yeux sont manifestes l'inten- « tion, le désir qu'ils ont de le servir, il n'est rien, qu'avec « une telle confiance en lui ils puissent redouter : leur seule « crainte est de l'offenser. Ils savent encore que lorsque Dieu « permet au démon de faire son métier et aux créatures de les « tourmenter, c'est pour les éprouver, pour leur donner occa- « sion de se mieux connaître, pour leur faire expier leurs « péchés ou acquérir de plus grands mérites ou les humilier ; « et, voyant en cela des faveurs signalées de Dieu, ils lui en « rendent grâces de tout leur cœur, et ils se jugeraient ingrats, « s'ils ne recommandaient à Dieu leurs ennemis. Vous serez, « je l'espère de Dieu, les hommes dont je parle.

« Je sais quelqu'un à qui Dieu a fait cette grâce, qu'il se « trouve au milieu des périls ou qu'il en soit délivré, il occupe « son âme à mettre toute son espérance en lui. Dire le profit « qu'il en a retiré serait bien long. »[1]

III. — L'apôtre des Indes ne fut pas seulement un éminent religieux et un grand apôtre, il fut aussi un homme de bon gouvervement. Trois choses contribuent au bon gouvernement : un jugement sûr avec l'expérience pour prendre de sages décisions, la force et la douceur pour les faire exécuter. C'est sous ce triple aspect que nous apparaît la divine Providence dans la conduite des hommes et des choses d'ici-bas. Dieu connaît à fond les hommes et les choses de ce monde, et, comme il nous le dit, il dispose de tout avec force et douceur.

Maître François était pourvu à un très haut degré des dons et des qualités propres à bien diriger et administrer : « C'était « aux Indes, ainsi que le P. Louis Froès l'écrit aux Pères de « Coïmbre, le sentiment commun des Pères, et chacun d'eux « en avait la conviction intime, qu'il y avait dans le Père « François un tel assemblage de vertus, une sagesse telle dans « sa conduite et ses déterminations, un si grand zèle pour la « gloire de Dieu, un si vif désir que la Compagnie de Jésus se « dévouât à l'étendre, que, pour atteindre cette fin désirée, nul « ne préméditait rien qui déjà n'eût été révélé à Maître Fran- « çois et longuement prémédité. »[2]

Le premier à l'œuvre et au sacrifice, l'apôtre des Indes avait bien observé le caractère, les habitudes et les dispositions des peuples qu'il évangélisait, des Portugais qui secondaient ou trop souvent faisaient obstacle à son zèle, des auxiliaires, religieux ou prêtres séculiers que la Compagnie ou l'autorité ecclésiastique lui ménageait. Dès lors, adonné qu'il était à la prière, il voyait juste et décidait promptement. Sans courir risque de dévier ni de perdre le temps en de longues réflexions, l'apôtre pouvait déterminer les vertus, la science, les

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 90, nᵒˢ 22-24.

(2) Cf. Bibl. de Ajuda, Ms. 25, 1. Lettre des Indes, citée par le P. Cros.

aptitudes et qualités requises, comme aussi les moyens à employer, les démarches à faire pour assurer au mieux selon Dieu le succès des œuvres. Chose digne de remarque : après trois cents ans — nous avons pu le constater nous-même, pendant une visite faite dans la mission des Indes — les appréciations, les conseils et les observations consignées dans ses lettres par saint François Xavier sur les populations indiennes et sur la manière de les évangéliser et de les maintenir dans la foi, paraissent avoir été écrites pour l'instruction des missionnaires actuels, tant elles sont justes, vraies et répondent aux nécessités présentes.

Une autre remarque nous a frappé, en comparant les constitutions et les règles données par saint Ignace à sa Compagnie et les lettres et autres écrits de saint François Xavier. C'est la parfaite conformité de vues, d'esprit et de conduite qui existe entre ces deux saints, l'un maître et l'autre disciple. Les Constitutions de saint Ignace ne furent promulguées dans l'Inde qu'après la mort de saint François Xavier, et pourtant, on les trouve en substance, et pour un bon nombre de points, en détail, dans les écrits de ce dernier : même esprit, même fin et mêmes moyens, mêmes conseils et mêmes principes de direction pour les supérieurs et les subordonnés. Le P. Gabriel Hevenesi a réuni, dans un opuscule intitulé *Scintilla Ignatiana*[1], une série de maximes, de pensées et de conseils familiers à saint Ignace; or, il serait aisé de retrouver presque textuellement ou sous une autre forme, ces mêmes maximes, dans les lettres et les divers règlements laissés par l'apôtre des Indes. D'où vient cette saisissante conformité de vues et de sentiments, entre ces deux hommes, vivant à de grandes distances l'un de l'autre, et sans qu'un commerce fréquent de lettres[2] ait pu suppléer à

(1) Scintillæ Ignatianæ, sive Sancti Ignatii de Loyola, Societatis Jesu fundatoris, apopthegmata sacra per singulos dies distributa, et ulteriori considerationi proposita. Viennæ Austriæ, 1715, in-12. — Voir la traduction publiée dans la *Petite bibliothèque chrétienne*. Bruxelles, XXIXe année, 9e livraison, septembre 1903.

(2) Maître François sollicitait, dans ses lettres, des avis, des conseils, une

l'absence d'entretiens intimes et suivis? De ce que, pendant le peu de temps qu'il vécut avec saint Ignace, François Xavier se pénétra à fond de l'esprit du saint Fondateur, et de ce que, faits tous les deux pour vivre du même genre de vie, ils recevaient de Dieu tous les deux les mêmes lumières surnaturelles et puisaient tous les deux leurs inspirations à la même source, en Dieu.

Nous n'insisterons pas sur de longs rapprochements pour justifier nos assertions : ces rapprochements seraient sans intérêt pour beaucoup de lecteurs. Toutefois afin de montrer de quels dons naturels et surnaturels l'apôtre des Indes était pourvu pour bien gouverner, nous signalerons, en passant, quelques points importants où paraît cette conformité de vues.

1. — Saint Ignace entendait que l'amour, la charité fût l'âme de sa Compagnie. Aussi ne voulut-il pas d'abord établir des règles comme en ont les autres ordres religieux ; et, dans celles qu'il se détermina enfin à rédiger, il insiste pour que dans la Compagnie règne, entre tous les membres, une parfaite union de sentiments et de pensées, pour que les supérieurs se montrent bons et paternels envers leurs inférieurs, et qu'à leur tour, les subordonnés aient intérieurement pour leurs supérieurs, comme tenant la place de Jésus-Christ Notre-Seigneur, du respect et de l'amour.[1]

Saint François Xavier appelle la Compagnie « une école « d'amour », il insiste, en maints endroits, pour assurer, parmi les Pères des Indes, cette union des cœurs et des volontés. S'il les exhorte à se faire aimer des chrétiens, des infidèles, pour mieux les gagner à Jésus-Christ, il les presse davantage encore à s'aimer entre eux. Au P. Barzée, provincial des Indes, il

direction pratique qui fût comme un testament du saint Fondateur; mais les réponses de Maître Ignace se perdaient en route, et rares étaient celles qui arrivaient à destination. Le 27 janvier 1545, l'apôtre écrivait à ce dernier : « Voilà quatre ans que je partis de Portugal, et, depuis cette époque, je n'ai « reçu qu'une lettre de vous et deux du P. Rodriguès. » Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 43, nº 3.

(1) Cf. *Summarium Constitutionum*, 1, 42, 31 ; *Regulæ Provincialis*, 3, 4 ; *Regulæ Præpositi domus professæ*, nº 33; *Regulæ Rectoris*, nº 25.

laisse, par écrit, cette instruction : « Avec les Pères, avec « ceux du collège et ceux du dehors, vous agirez avec grande « retenue et non avec rigueur » ; et ailleurs : « Avec les Pères « et Frères, vous devez user de beaucoup d'amour, de charité « et de modestie, et non pas d'âpreté et de rigueur » ; et encore : « Avec les Pères soyez bénin et miséricordieux. » Au P. Antoine Gomez, recteur du collège de Goa, il écrit du Japon : « Pour « l'amour de Notre-Seigneur, je vous prie de vous faire beau- « coup aimer de tous les Frères de la Compagnie, et de ceux « qui sont à la maison, et, par lettres, de ceux qui sont « dehors... Entre beaucoup d'autres choses, je serais heureux « de savoir que tous les Frères de la Compagnie vous aiment « beaucoup, aussi bien ceux de la maison que ceux du dehors ; « car, il ne suffit pas à mon contentement de savoir que vous « les aimez, il faut que je sache qu'ils vous aiment. »[1]

2. — La première préoccupation de saint Ignace est de former le religieux, l'homme de Dieu, de le rendre saint pour qu'il puisse travailler à la sanctification des âmes. Il demande de lui des vertus solides, l'humilité, l'amour du sacrifice, le mépris du monde, une intention droite et l'abnégation de sa volonté et de son jugement, pour ne vouloir et ne faire que ce qui plaît à Dieu et procure sa gloire.[2]

Dans ce même esprit, l'apôtre des Indes dit au P. Barzée : « Premièrement, souvenez-vous de vous-même, puisque, « comme vous le savez, l'Écriture dit : *Qui n'est pas bon pour « soi, comment le sera-t-il pour les autres?* Et encore : Par- « dessus tout, veillez sur vous-même ; humiliez-vous inté- « rieurement, autant qu'il est en vous ; dirigez-vous par « les règles que je vous ai données ; mettez-les à profit. Le « temps de vos méditations, au moins en partie, employez-le « à considérer et à imprimer en votre âme les vues et les senti- « ments que Dieu, par sa miséricorde, vous communiquera « dans la méditation des points que je vous ai donnés. » Au sujet du bien à faire aux autres, il dit au même Père : « Votre

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 159, n° 1 ; ep. 94, n° 13.

(2) Cf. *Summarium Constitutionum*, nos 12, 15, 16, 17.

« sollicitude, votre vigilance principale aura pour objet le « spirituel et le temporel des Frères et des Pères du collège, « ainsi que des écoliers et des orphelins du pays. Avant de « songer aux affaires des étrangers, occupez-vous de celles des « gens de la maison. Après eux seulement, ceux du dehors. « C'est là ce que je vous recommande, et fortement, et de la « part de Dieu et de la part de notre Père Ignace et de la « mienne; je sais combien cela importe. »[1] Des avis et instructions analogues sont données à d'autres supérieurs.

3. — Dans la pensée de saint Ignace, l'obéissance doit être la vertu caractéristique de sa Compagnie; sur ce point nul de ses enfants ne doit souffrir d'être surpassé par des religieux d'un ordre quelconque. Il réclame l'obéissance parfaite, l'obéissance de volonté et de jugement.[2]

La pensée de saint François Xavier n'est pas autre : il recommande fréquemment l'obéissance, et on a vu combien il la jugeait importante, indispensable dans un religieux de la Compagnie, par les décisions rigoureuses prises contre François de Mansilhas, Manuel de Moraès, François Gonzalès, Antoine Gomez et plusieurs autres, qu'il renvoya de la Compagnie pour avoir manqué gravement à l'obéissance.[3] Dans une instruction que le saint laissa au P. Barzée en partant pour la Chine, nous lisons : « Pour que les Pères et Frères « ne se montrent pas négligents à vous obéir, à vous comme « à moi, je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, « d'expulser vite de la Compagnie ceux qui ne vous obéiraient « pas ou qui ne voudraient pas être sous votre autorité. Ne « tenez, pour cela, aucun compte du vide qu'ils peuvent « faire, ni de ce que vous dira le peuple à propos de ces « expulsions de gens qui n'obéissent pas; car ces sujets « désobéissants, quelques grands talents et bonnes qualités « qu'ils aient, sont plus dommageables qu'utiles à la Com-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 150, nos 1, 2; doc. 159, no 1; doc. 161, no 1.

(2) Cf. *Summarium Constitutionum*, nos 31-38.

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 161, nos 3, 4.

« pagnie; et c'est pour cela que je vous dis de les renvoyer. »[1]

4. — Tous, selon la volonté de saint Ignace, doivent se faire connaître à leurs supérieurs, lui manifester vertus et défauts, aimer à être repris pour se corriger. D'autre part, le saint Fondateur recommande aux supérieurs la charité, la douceur et la prudence, soit dans la manière de reprendre, soit dans les pénitences qu'ils jugent devoir imposer.[2]

De son côté, l'apôtre des Indes dit au P. de Érédia : « N'omettez rien pour savoir par d'autres, vos amis, les fautes, « les erreurs que vous commettez, dans la chaire, au confes- « sionnal, dans vos autres ministères, afin de vous en cor- « riger. » Et au P. Barzée : « Quant aux Pères ou Frères qui « laissent d'obéir par négligence ou par oubli, mais sans y « mêler aucun mépris, avec ceux-ci usez de répréhension « plutôt bénigne; faites-la-leur d'un visage joyeux, et ajoutez « une pénitence légère. »[3]

5. — Saint Ignace recommande au supérieur de distribuer judicieusement les offices de la maison, selon les aptitudes de ses subordonnés, de ne pas changer à la légère ceux qu'il a d'abord désignés et de veiller à ce qu'ils fassent leur devoir sans intervenir à tout propos, pour faire eux-même ce qu'ils doivent seulement faire exécuter.[4]

Saint François Xavier donne cette instruction au P. Barzée : « Comme vous ne pouvez, par vous-même, atteindre à tout, « vous donnerez à des personnes bien choisies pour cela, « charge de faire certaines choses ou d'y veiller, et vous, avec « grand soin, vous veillerez sur elles. Vous leur demanderez « compte de ce qu'elles font; vous examinerez si ce qu'on leur « a recommandé s'exécute; vous corrigerez leurs fautes; en un « mot, ici, vous exercerez l'office de surintendant; mais n'y « soyez pas négligent; dans une surintendance active, tout le « bien est enclos; de la négligence à l'exercer tout le mal pro-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 109, n° 4.
(2) Cf. *Summarium Constitutionum*, n°s 32, 40, 9, 10.
(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 157, n° 9; doc. 161, n°s 3, 4.
(4) Cf. *Regulæ Rectoris*, n° 5.

« cède; c'est pour cela que je vous recommande beaucoup « cette surintendance. »[1]

6. — Saint Ignace règle les conditions dans lesquelles doit se faire l'administration des canditats à la Compagnie. Entre autres choses, il prescrit à tous les membres de la Société de se montrer réservés à attirer, vers la Compagnie, des candidats, mais de chercher plutôt à les attirer tous à Jésus-Christ par la bonne odeur de leur vie. On ne les admettra qu'après les avoir éprouvés, avoir bien constaté qu'ils ont les qualités voulues; on écartera les natures difficiles et ceux qui ne pourraient être utiles à l'Institut[2].

Saint François Xavier dit à deux reprises au P. Barzée : « Ne « vous piquez pas de recevoir beaucoup de monde dans la Com- « pagnie : peu d'amis, mais de bons. De ceux-là, en effet, la « Compagnie a besoin, et nous expérimentons que peu, quand « ils sont bons, valent et font plus qu'un grand nombre qui ne « le sont pas. Ne recevez jamais dans la Compagnie des sujets « pauvres de dons naturels et sans énergie, de qui on ne peut « beaucoup attendre, puisque la Compagnie n'a pas besoin de « tels sujets, mais de personnes bien douées et de cœur à « entreprendre de grandes choses. »[3] Dans une lettre adressée de San-Choan au P. Barzée, la dernière que nous ayons de lui, il dit : « En vertu de la sainte obéissance, je vous recom- « mande que si un Frère ou un Père de la Compagnie faisait « quelque péché public ou scandaleux, vous le renvoyiez « tout de suite et vous ne le recevrez de nouveau, à la prière « de personne, si ce n'était qu'il reconnût sa faute et en fît « une extraordinaire pénitence. Par cette voie seulement il se « pourra faire miséricorde; par d'autres, non, quand même « le vice-roi et avec lui l'Inde toute entière vous en supplie- « raient... Je vous recommande aussi beaucoup de recevoir « fort peu de gens dans la Compagnie et ceux que vous rece-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana,* t. I, doc. 161, n° 15.

(2) Cf. *Regulæ Provincialis,* n° 33, 34, 39.

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 150, n° 27; doc. 159, nos 2, 3; doc. 161, nos 5, 12.

« vrez, qu'ils soient personnes de qui la Compagnie a besoin. »[1]

7. — Dans ses Exercices et ses Constitutions, saint Ignace recommande fréquemment l'humilité et le mépris de soi-même. Tous, supérieur général, recteurs, prêtres, novices, frères coadjuteurs doivent s'adonner à la pratique de l'humilité et conserver précieusement dans leur cœur l'amour de cette vertu. Il prescrit aux supérieurs d'employer aux offices bas et humbles ceux de leurs subordonnés qu'il reconnaîtrait portés à l'orgueil, sans toutefois les soumettre à des humiliations qui pourraient devenir un sujet de malédification ou de scandale[2].

L'apôtre n'est pas moins pressant ni moins prudent dans ses exhortations à la pratique constante de l'humilité. Nous avons vu en quels termes il parle au P. Barzée et à d'autres Pères de la nécessité de cette vertu avec les autorités, avec le peuple, avec tous. Comme saint Ignace, il voulait que les religieux portés à rechercher l'estime du monde et à se rechercher eux-mêmes fussent humiliés, et, comme saint Ignace aussi, il désapprouvait les épreuves singulières, étranges, qui pouvaient étonner ou scandaliser le prochain. Il écrivait au P. Barzée : « Vous ferez s'exercer beaucoup aux offices de l'intérieur de « la maison, comme serait celui de cuisinier, Baltazar Nuñez et « le Frère qui vint de Bacaïm avec Melchior Gonzalès; ne « les laissez pas sortir; si vous ne les jugez pas aptes à être « de la Compagnie, renvoyez-les. François Lopez aussi, quand « il sera venu de Bacaïm, et que vous lui aurez fait faire les « Exercices, vous l'appliquerez à d'humbles emplois. Ayez, « je vous prie, un soin spécial que ces trois s'améliorent « spirituellement, car je crains qu'ils en aient besoin; prenez « également soin de tous les autres. » Et de nouveau : « Sou- « venez-vous de ce que je vous ai recommandé, au sujet de « Baltasar Nuñez; faites bien, comme je vous ai dit; pour « que vous ne le négligiez point, je vous commande, en vertu « de l'obéissance, d'agir ainsi; vous lui donnerez les Exer-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 138, nos 8, 9 .

(2) Cf. *Constitutiones*, P. 3, c. I, § 4; P. 6, c. 2, § 15; P. 9, c. 2, § 2; P. 4, c. 10, § 4; *Exam.*, c. 6, § 5, 6; *Summarium Constitutionum*, n° 29.

« cices ; puis, vous l'appliquerez à des offices humbles, dans « l'intérieur de la maison, et non pas au dehors. »

D'autre part, avant de s'embarquer pour la Chine, il écrivait au même P. Barzée : « Ceux que vous recevrez dans la Com- « pagnie, exercez-les toujours à la véritable abnégation et « mortification intérieure de leurs passions, plus qu'en des « étrangetés extérieures. Si, pour aider à la mortification « intérieure, on juge à propos de les mortifier au dehors, que « ce soit en des choses qui édifient, comme servir à l'hôpital, « mendier pour les pauvres et autres choses semblables, et « non pas en des choses dont ceux qui les voient, rient et « se moquent, et qui donnent vanité, vaine gloire à ceux qui « les font. Il faut amener les nouveaux admis à l'humilité et « les y maintenir. »[1]

8. — Saint Ignace cherche et veut qu'on recherche en tout le plus grand bien possible, *ad majorem Dei gloriam ;* que dans ce but on choisisse entre les œuvres à faire et les ouvriers à employer. Le bien déterminé par l'office qu'on a à remplir, puis le bien de surérogation, le bien universel, et ensuite le bien particulier[2].

Tel est aussi l'avis de l'apôtre des Indes. Le choix qu'il fait de ses compagnons dans ses grandes et périlleuses entreprises et les destinations successives qu'il donne aux Pères Cyprien, de Érédia, Pérez et autres, le prouvent abondamment. Aux Pères exerçant le ministère auprès des chrétiens, il dit : « Vous « vous occuperez de la conversion des infidèles, quand vous « en aurez le temps. Souvenez-vous, par-dessus tout, de ne « jamais laisser un bien universel pour un bien particulier : « ne laissez jamais la chaire pour le confessionnal, ni l'ensei- « gnement quotidien des prières à l'heure fixée, pour quelque « autre œuvre utile à un particulier. »[3] La même recommandation revient dans les avis laissés au P. Barzée[4].

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, ep. 117, nº 10 ; doc. 159, nº 10 ; doc. 150, nº 27, etc.

(2) Cf. *Summarium Constitutionum*, nº 15.

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 150, nº 19.

(4) Cf. *Ibid.*, t. I, doc. 159, nº 4 ; doc. 161, nº 16.

9. — Les relations avec les femmes, visites, direction, conseils à donner sont réglés dans le même esprit et avec la même prudence par saint Ignace et par saint François Xavier[1].

10. — L'un et l'autre défendent aux religieux de s'occuper en des affaires séculières d'aller auprès des grands du monde autrement que pour le bien des âmes[2].

« Ne vous occupez pas des affaires séculières, dit l'apôtre « des Indes. Dites à ceux qui voudraient vous y mêler, « qu'ayant à étudier vos sermons, à écouter les confessions et « à remplir d'autres ministères auprès des âmes, vous ne sau- « riez laisser le spirituel pour le temporel ; ce qui serait agir « contre l'ordre de la charité. Vous rejetterez donc loin de « vous toutes ces sortes d'affaires temporelles, parce qu'elles « agitent beaucoup, et nous avons vu des hommes s'en inquié- « ter à tel point dans la vie religieuse qu'ils se sont remis dans « le monde. »[3]

11. — Saint Ignace prescrit spécialement la déférence, le respect, l'humilité, la charité à l'égard des prélats, des prêtres séculiers et des religieux; il veut qu'on évite toute cause de mésintelligence et de discorde avec eux aussi bien qu'avec tous les dépositaires de l'autorité civile.[4]

Saint François Xavier n'est pas moins impératif sur ces divers points que nous lui avons vu observer si parfaitement partout où l'occasion s'en présentait. Les lettres qu'il écrivit au P. Cyprien et au P. Rodriguès, tous les deux bons religieux et pleins de zèle, nous montrent combien il tenait à l'exécution des ordres donnés sur ce point. Il laisse par écrit aux Pères employés dans les forteresses cette instruction donnée à d'autres Pères : « Vous serez obéissant et grandement au Père « vicaire. En arrivant, vous irez lui baiser la main, et cela les « genoux en terre. Vous aurez de lui licence pour prêcher,

(1) Cf. *Regulæ Præpositi domûs professæ*, nº 72 ; *Regulæ Rectoris*, nº 70; *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 161, nº 26.

(2) Cf. *Summarium Constitutionum*, nº 45.

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 150, nº 18; doc. 161, nº 26.

(4) *Regulæ Secretarii Societatis*, nº 14; *Socii Provincialis*, nº 21 ; *Concionatorum*, nº 13.

« confesser, enseigner et faire les autres œuvres spirituelles. « Pour aucun motif, vous ne romprez avec lui. Travaillez fort « à être son ami. Soyez également très ami avec tous les « autres Pères ; pour rien, ne rompez avec aucun d'eux. » Au P. Barzée il dit : « Songez que je vous recommande et vous « commande d'être fort obéissant au seigneur évêque, vous « et tous les autres Pères ; ne lui faites, pour rien, aucune « peine ; donnez-lui, au contraire, tout le soulagement, toute « la satisfaction que vous pourrez : il nous aime tant que « très grande est l'obligation que nous avons de le servir et « de l'aimer. Avec les Révérends Pères et Frères de Saint-« François et de Saint-Dominique, vous serez en excellentes « relations toujours ; gardez-vous de discussions, surtout en « chaire : ne vous permettez ni parole ni acte, d'où le peuple « puisse tirer sujet de se scandaliser, de se malédifier. Qu'ils « parlent eux selon l'inspiration de leur charité ; vous autres « mettez votre devoir à vous taire et à prévenir tout scandale « du peuple. »[1] Des recommandations analogues sont faites à l'égard des officiers royaux. Dans le règlement laissé aux Pères du cap Comorin, on lit : « Avec le capitaine traitez fort dou-« cement de façon à ne jamais rompre avec lui pour rien. « Faites de même tout pour vivre en paix et amitié avec tous « les Portugais de cette côte ; ne soyez mal avec aucun d'eux, « quand même ils voudraient continuer les torts qu'ils font « aux chrétiens. » Même recommandation aux Pères travaillant dans les forteresses : « Au capitaine vous obéirez beau-« coup, vous humiliant fort devant lui ; pour aucun motif, « vous ne romprez avec lui, quand même vous lui verriez « faire des choses très mal faites. »[2]

12. — Si l'apôtre des Indes se montra tolérant, patient, et chercha, pour le bien des âmes, à se faire bien voir et aimer de tous, il sut, à l'exemple de saint Ignace, se montrer ferme et indépendant dans les décisions qu'il avait jugé opportun de prendre. On l'a vu céder aux instances d'un insigne bienfai-

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 150, nº 16 ; doc. 161, nºs 19, 24, 25.
(2) Cf. *Ibid.*, t. I, doc. 147, lettre T ; doc. 150, nº 17.

teur, de Cosme Anès, et maintenir, par reconnaissance pour lui, le P. Antoine Gomez, au collège de Goa; mais quand il eut constaté que malgré les avis donnés et les précautions prises, l'administration du Père était nuisible au collège et à la Compagnie, il porta remède au mal sans tenir compte des intercessions qui se produisirent en faveur du recteur de Goa. D'autre part, il disait au P. Barzée : « Ne vous inquiétez guère « de ce que les gens qui viennent à vous, sans bonnes inten« tions, ne pensent ni ne disent du bien de vous; ne donnez « jamais à ces gens du monde, quand vous faites votre « devoir et qu'ils ne font pas le leur, sujet de penser que « vous les craignez : craindre le monde, en pareil cas, c'est « participer à ses œuvres et avoir plus d'égard à lui qu'à « Dieu. »[1]

13. — Saint Ignace veut que ses religieux se préparent au difficile ministère de la prédication par la pratique des solides vertus, de la pureté d'intention, de la charité, de l'humilité surtout et de la ferveur dans les exercices spirituels; qu'ils cherchent à connaître leurs défauts en chaire, qu'on les leur signale et qu'ils acceptent avec reconnaissance et mettent à profit les observations qui leur seront faites et les avis qui leur seront donnés; il leur recommande de se montrer faciles et empressés à prêcher aux pauvres et aux ignorants, de se mettre toujours, quand ils parlent, à la portée de leurs auditeurs. Ils éviteront d'attaquer, de blâmer du haut de la chaire qui que ce soit, surtout les personnes influentes, les religieux, les prêtres et les représentants de l'autorité, etc.[2]

Ces mêmes prescriptions et conseils, comme on l'a vu, l'apôtre des Indes les adresse, dans ses lettres et ses instructions, aux Pères des forteresses, au P. de Érédia, au P. Barzée et à d'autres.[3]

14. — La prudence, dit saint Ignace, est plus nécessaire que

(1) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 161, nº 27.

(2) Cf. *Regulæ Concionatorum*, nºs 2, 3, 6, 7, 12, 13, 18.

(3) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 150, nºs 9, 25, 35; doc. 157, nº 9; doc. 160, nºs 1-10.

la doctrine, dans les œuvres de zèle; elle est indispensable aux supérieurs [1].

Telle est aussi la conviction de l'apôtre des Indes. Il dit au P. Barzée : « Soyez bien circonspect dans vos relations avec « les gens du dehors, car tous ne viennent pas à vous avec les « mêmes fins : les uns sont amenés par le désir d'un profit « spirituel, les autres d'un profit temporel. Beaucoup ne « viennent se confesser que pour découvrir moins leurs « misères spirituelles que leurs misères temporelles. Gardez-« vous bien de ceux-là, détrompez-les vite; qu'ils sachent « que vous ne pouvez les aider ni d'aumônes, ni de faveur « humaine. Ne perdez pas votre temps avec eux, car de telles « gens n'ont aucun sentiment des misères de l'âme. Ces règles, « observez-les aussi bien avec les hommes qu'avec les femmes, « généralement avec tous. » Précédemment, il lui avait tracé cette règle de conduite que nous trouvons parmi les maximes de saint Ignace : « Voici une règle de prudence que vous « garderez en toutes vos relations spirituelles : parlez, con-« versez, comme si ceux avec qui vous êtes en de telles rela-« tions, devaient, un jour, être vos ennemis; afin que, si vous « perdez en effet leur amitié, ils n'aient pas de quoi vous « accuser. Cette règle, observez-la avec tous ceux que vous « fréquenterez; elle sera de grand profit à eux et à vous. » [2]

S'il nous fallait signaler quelque diversité de vue ou de conduite entre l'apôtre des Indes et saint Ignace, nous n'en trouverions guère d'importantes en dehors des deux suivantes, également inspirées par l'esprit de zèle.

Saint Ignace recommande de ne donner que rarement et pour des raisons graves, des ordres en vertu de la sainte obéissance; au contraire, saint François Xavier use assez fréquemment de cette formule; le premier a en vue de maintenir l'esprit d'amour dans la Compagnie, de ne point exposer, sans motif grave, un religieux à manquer au vœu d'obéis-

(1) Cf. *Constitutiones*, P. III, c. 2, nº 6; c. 1, nº 15.

(2) Cf. *Monumenta Xaveriana*, t. I, doc. 150, nºs 6, 7, 27; doc. 157, nº 13; doc. 161, nº 27.

sance; le second, comme il le dit, se propose de faire acquérir un plus grand mérite en obéissant.

Après avoir tout réglé à Goa, Maître François s'embarque pour aller seul évangéliser le vaste royaume de Chine; dans une lettre qui n'arriva à Goa qu'après la mort de François, saint Ignace, sans condamner la conduite de ce dernier, marque qu'il eût préféré le voir rester à Goa pour diriger les Pères de la mission et confier à d'autres l'entreprise qu'il poursuivait. L'apôtre, comme en font la remarque le P. Lancilotti et le P. Nuñez, se laissait emporter par le souffle de Dieu et l'ardeur de son zèle à conquérir des âmes, en prenant le plus difficile et le plus pénible pour lui et laissant le plus aisé à ses frères; tandis que saint Ignace s'inspirait du véritable esprit du fondateur qui se préoccupe sagement de diriger et de soutenir ses disciples dans l'apostolat qu'il leur a confié en le proportionnant à leurs aptitudes et à leur vertu.

Ces quelques rapprochements qu'il nous serait aisé de multiplier, font suffisamment ressortir la conformité d'esprit, de vues et d'administration de saint Ignace et de saint François Xavier. Or, jusqu'ici, personne n'a mis en doute l'esprit d'organisation et de bon gouvernement du saint Fondateur de la Compagnie de Jésus.

Par tout ce que nous venons de dire sur la sainteté, le zèle, la sage et paternelle administration de l'apôtre des Indes qui, à l'exemple du Sauveur faisait d'abord lui-même ce qu'il enseignait ensuite aux autres, on comprendra sans peine les sentiments de profonde vénération et d'affection filiale qui animaient les Pères témoins de ses vertus et objets de ses continuelles sollicitudes. Au dehors, chrétiens, païens, musulmans l'appelaient communément *le saint Père, le saint;* les Pères, qui vivaient plus intimement avec lui et pouvaient apprécier mieux encore son mérite et ses vertus, ne parlent de lui, dans leurs lettres, qu'avec admiration et se déclarent même impuissants à exprimer toute leur pensée à son sujet. Nous avons cité plus haut des lettres du P. Henriquez, du P. del Valle et du P. Nuñez; voici en quels termes parlait de lui encore le P. Melchior Gonzalez, dans une lettre adres-

sée, le 9 novembre 1548, aux Pères de Coïmbre : « Nous arri-
« vâmes à Goa, le 2 ou le 3 septembre[1], bien heureux d'y trouver
« le P. Maître François. Donner, par lettre, une idée de ses
« vertus, c'est impossible ; elles sont d'une si haute valeur, que
« je n'ai ni parole, ni sentiment qui puisse s'élever jusqu'à elle.

« Il est tellement rempli de l'amour de Notre-Seigneur,
« noyé dans cet amour, qu'il semble que rien, hormis cet
« amour, ne le touche. Certes, mes bien-aimés Frères, le
« détail, ici, serait infini, et je ne saurais trouver assez de
« temps pour vous écrire d'innombrables choses. Dieu sait
« cependant que je le voudrais faire, vous connaissant si
« affamés des récits édifiants qui ont trait à la Compagnie de
« Jésus et surtout au bienheureux P. Maître François.

« Il n'est pas âgé ; sa santé paraît bonne, bien qu'il soit
« très mortifié. Je note ce détail qu'il ne boit aucune sorte de
« vin. Les privations ne lui sont rien, tant il s'oublie, vaillant
« soldat de Jésus-Christ, pour ne s'occuper que de son roi.
« De lui on peut dire la parole de saint Bernard : *Fidelis miles*
« *vulnera sua non sentit, dum benigne sui regis vulnera intue-*
« *tur*. En vérité, bien-aimés Frères, au milieu de nous se trouve
« un martyr vivant, et je tiens pour assuré qu'il mourra bien-
« tôt martyr, car on dirait qu'il ne cherche pas autre chose.
« Que de fois déjà, des flèches ont été décochées contre lui ;
« que de fois on a mis le feu aux logis où il se retirait pour
« passer la nuit. A trois ou quatre reprises, en une même nuit,
« la tentative s'est renouvelée ; d'où vous pouvez juger ce que
« doit être son sommeil et quel repos il y trouve. Vrai soldat
« de Jésus-Christ, voilà un titre qui lui revient justement.

« Tout ce que je dis là n'est rien auprès de ce qu'il faudrait dire
« et je laisse à d'autres de vous parler des miracles qui accompa-
« gnent sa prédication ; aussi bien, est-il préférable que de telles
« choses ne soient encore manifestées davantage, et que tous le
« recommandiez très particulièrement à Notre-Seigneur. »[2]

(1) D'après le P. Gaspard Barzée, il serait parti avec lui de Lisbonne le 17 mars et serait arrivé à Goa le 4 septembre. Cf. *Selectæ epist.*, p. 51, nº 8.

(2) Lettre citée par le P. Cros, t. II, p. 384.



CHAPITRE DEUXIÈME

Miracles et prophéties de saint François Xavier durant son apostolat et après sa mort. — Informations recueillies par ordre de Jean III, roi de Portugal et procès apostolique pour la canonisation. — Canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier. — Culte rendu, dans l'Église, à l'apôtre des Indes.

Depuis son arrivée dans l'Inde, à Goa, jusqu'à sa bienheureuse mort, à l'île de San-Choan, sur les côtes de la Chine, François Xavier a laissé, sur son rapide passage, dans les nombreux pays qu'il a évangélisés, les souvenirs et les traces d'un saint et d'un thaumaturge. Le P. Acosta a pu écrire : « De si nombreux et de si grands miracles ont été « rapportés à son sujet par des témoins oculaires, que peu « d'autres, si l'on en excepte les Apôtres, ont accompli de plus « grands prodiges. »[1] Disons toutefois que ces miracles furent

(1) *De procuranda salute Indorum*, c. x, p. 226. La bulle de canonisation exprime en d'autres termes la même pensée : « *Signa et prodigia, quibus « Dominus Apostolorum suorum sermonem in nascentis Ecclesiæ exordiis « confirmavit... in manu etiam servi sui Francisci misericorditer renovaverat.*»

moins connus pendant sa vie qu'au lendemain de sa mort. Le saint, on le comprend, les cachait et donnait des faits miraculeux, sur lesquels on l'interrogeait, des explications toutes naturelles. Ainsi Antoine Cardoso, secrétaire d'État dans l'Inde, demandant un jour à François, s'il était vrai qu'il eût ressuscité au cap Comorin un enfant tombé dans un puits, le saint lui répondit : « Il est vrai que j'ai récité un évangile sur « cet enfant, mais il était vivant et non pas mort. » Le Sauveur, parlant de Lazare malade ou déjà au tombeau, ne disait-il pas : *Hæc infirmitas non est ad mortem... Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut excitem eum...?* Mais des témoins oculaires affirmaient que l'enfant était mort, que la mère était allée, toute en larmes, trouver le saint, que celui-ci lui avait dit : « Ne vous affligez pas; l'enfant n'est pas mort » et que arrivant à l'endroit où était l'enfant, il l'avait ressuscité[1]. Une autre fois, Diogo de Borba interrogeant Maître François, au sujet d'une résurrection de mort qu'on lui attribuait, le Père, souriant, embrassa D. Diogo et dit : « Jésus! Señor Père « Maître Diogo, moi ressusciter un mort? Oh! pauvre pécheur « que je suis... On portait ce jeune homme; il était vivant; « moi je lui dis de se lever au nom de Dieu, et il se leva; et « les gens de faire de cela sujet d'admiration. »[2]

D'autre part les Pères qui vivaient sous l'autorité du saint apôtre se gardaient de le questionner sur des faits de ce genre; s'ils venaient à les connaître, ils s'abstenaient prudemment d'en parler en public et même dans leurs lettres aux Pères

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 387b.

(2) Cf. *Proc. ord.*, 387b. — A la suite de ce témoignage, dans le même procès, on lit : « A Bandou, le Père ressuscita un mort; une personne « l'interrogea sur ce fait; l'apôtre ne voulut rien dire, parce qu'il n'avait pas « coutume de se glorifier des œuvres de Dieu, mais de tout rapporter à « la gloire de Sa Majesté. » — A l'examen des miracles pour la canonisation, l'avocat du diable qui a pour office de dénaturer les faits ou d'en nier l'existence, fit valoir de son mieux les explications et dénégations de François. La réponse ne fut pas mal aisée à trouver : « Ce qu'avec l'assistance de Dieu, la « charité et le zèle font faire de louable aux saints, l'humilité les porte à le « cacher; ils sont mauvais témoins en leur propre cause. »

d'Europe. Le P. Gaspard Barzée écrivait, le 10 décembre 1548, aux Pères de Coïmbre : « Tout-à-coup, le bruit courut que le « Père Maître François était mort, et chacun disait comment, « à sa manière. Ses amis les plus dévoués furent tristes, « au delà de toute expression : *Quand il nous en coûterait*, « disaient-ils, *trente mille cruzados, nous le ferons canoniser ;* et « ils racontaient des miracles, de très grands miracles qu'il fit, « vivant en ce pays : je ne vous les raconte pas, parce qu'il ne « nous convient pas de parler de ces choses, si ce n'est à Dieu, « pour lui en rendre grâces. »[1]

De son côté, le P. Brandon écrit, le 23 décembre, de Goa en Portugal : « Le P. Baltazar Diaz vous fait savoir pour quelle raison « le procès relatif à la sainteté du P. Maître François demeure « arrêté; il plaira à Dieu de nous ouvrir un chemin assuré. Si « vous entendiez ce que disent, à ce propos, beaucoup « d'hommes d'autorité et de crédit, et aussi certains religieux, « vous reconnaîtriez et diriez que la vie et les œuvres de Maître « François ne diffèrent en rien de la vie et des œuvres des « saints que nous racontent des livres imprimés. Nous ne « savions rien, ici, de tant de choses dont on parle; pas un « Père, ni un Frère qui ne les ignorât. C'est depuis sa mort, « que s'est levée la multitude des témoins, qui le virent opé- « rant tant de merveilleuses choses dans les diverses contrées « où ils se trouvaient, quand il y passa. »[2]

Dans le cours du récit nous avons raconté un grand nombre de miracles; on en trouve encore d'autres signalés dans la bulle de canonisation et dans Bartoli qui a compulsé le procès apostolique aujourd'hui disparu. Nous en citerons ici quelques-uns, tirés des extraits du procès conservés à Lisbonne,

(1) Cf. *Selectæ Indiarum epist.*, p. 54, nº 17.

(2) Cf. *Ibid.*, p. 180, nº 4. — De Travancore, où il exerce le ministère apostolique, le P. Baltasar Nuñez exprime les mêmes sentiments, dans une lettre adressée le 15 novembre 1548 aux Pères de Coïmbre. « Dans « ces pays qu'il a parcourus, il a laissé une réputation incroyable par suite « des faits que je ne vous raconterai pas, parce qu'ils sont de nature à ne « pouvoir être confiés au papier. Disons seulement : *Os justi meditabitur « sapientiam et lingua ejus loquetur judicium.* » Cf. *Ibid.*, p. 38, nº 2.

de la relation du cardinal del Monte[1], de lettres contemporaines dignes de foi; mais la date, le lieu précis, où ils ont été opérés, ne sont pas toujours suffisamment indiqués.

Un Portugais racontait ainsi son histoire au P. Quadros, provincial des Indes : « Condamné au bannissement, et la « conscience en mauvais état, j'allai trouver le Père Maître « François dans une forteresse où il résidait; je lui exposai « toutes mes misères. Il m'accueillit à l'hôpital où il logeait; « après m'avoir confessé, il me fit communier chaque semaine, « tout le temps que je demeurai là; il me remit ainsi dans « le bon chemin, m'obtint ensuite pardon de ceux à qui « j'avais fait tort, et m'exhorta fortement à retourner en Portugal. Quand je m'éloignai de lui, il me dit, entre autres « choses : — Ce que je vous recommande le plus, c'est de « vous confesser fréquemment; si vous le faites, vous témoi« gnerez être mon véritable ami, et je me tiendrai pour bien « payé des services que je vous ai rendus. — J'avais promis « au Père d'aller en Portugal; je ne le fis pas, et je passai deux

(1) Dans la relation sur la vie, la sainteté et les miracles de saint François Xavier, présentée à Grégoire XV pour la canonisation de l'apôtre, on trouve le récit de vingt-trois miracles éclatants opérés, dix avant et treize après la mort du saint, avec sept prophéties. A diverses époques des écrivains protestants ont prétendu que les miracles attribués à saint François Xavier manquaient de preuves. C'est ce qu'a affirmé de nouveau, tout récemment, un ancien professeur d'histoire à Cornell University (Itha, États-Unis), M. André Dickson-White, dans *A History of the Warfare of Science with Theology in Christendom* (t. II, p. 5-23.) Il estime que les nombreux miracles attribués au saint, résurrections de morts, prophéties, don des langues, n'auraient que la valeur de légendes sans fondement et embellies, après sa mort, par l'imagination populaire. Toutes ces dénégations, inspirées par l'esprit sectaire, sont à reléguer avec le *factum* de cet autre écrivain qui tenta de démontrer que saint François Xavier n'avait jamais fait partie de la Compagnie de Jésus. Le procès ordinaire se fit cinq ans après la mort du saint. Les légendes, s'il en exista, n'avaient pas tellement pris corps dans l'esprit du peuple que les juges n'aient pu facilement les discerner. D'ailleurs la plupart des déposants dans le procès ordinaire sont des témoins oculaires, et, dans le procès apostolique, c'est encore à des témoins oculaires que le plus souvent les déposants renvoient. Cf. *Analecta Bollandiana*, t. XVI, p. 53.

« ans sans me confesser. Or, tandis que j'étais à Bacaïm, le « Père François y passa; j'allai le voir, et, dès l'abord, le Père « me dit : — Micer ***, vous avez bien mal fait ce que je vous « avais tant recommandé; vous ne vous êtes pas confessé, « même une fois, depuis que nous nous séparâmes! — Or, le « Père n'avait pas pu humainement le savoir. Il ajouta : — Je « ne veux pas traiter avec vous, que vous ne soyez confessé. — « Le lendemain, je me confessai à lui; il me donna la commu- « nion, et depuis je restai affermi dans le bien et très contrit « de mes péchés. »[1]

Un témoin dépose, comme suit, au procès de 1616 : « J'ai « entendu le fils de Diogo Péreira, Antoine, raconter ce qui « suit : — Mon père, Diogo Péreira, fut grand ami de Maître « François; le saint lui avait promis que ses fils ne manque- « raient pas du nécessaire. Or, un jour, à Goa, je me vis, « n'ayant ni de quoi manger, ni de quoi acheter des vivres. Je « me ressouvins de la promesse faite à mon père, et je dis « intérieurement au saint : *Est-ce là, bienheureux Père François,* « *ce que vous aviez promis à mon père?* A cet instant, passa « devant ma porte, dans la rue, une marchande de comes- « tibles. Je l'appelle et lui demande ce qu'elle pourrait me « donner de ses vivres en échange de quelques pièces de linge. « Elle me répond : *Je ne veux pas de votre linge; prenez tout ce* « *que vous voudrez; j'ai confiance en vous.* Ma femme et moi, « nous nous approvisionâmes, avec l'intention de payer au plus « tôt; mais cette marchande ne reparut jamais, et il nous fut « impossible de la retrouver. Nous vîmes, dans cette ren- « contre, un trait de Providence, l'exécution de la promesse « de Maître François. »[2]

La déposition suivante est d'un serviteur du saint au Japon : « Un dimanche, comme le Père Maître François achevait de « prêcher, un marchand japonais se présenta, demandant un « remède pour recouvrer la vue qu'il avait perdue depuis « plusieurs années. Le Père, moi présent, ordonna à son com-

(1) Cf. *Proc. ord.*, f. 392b. — *Selectæ Indiarum epist.*, p. 188, n° 14.
(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 9b.

« pagnon de réciter sur lui un évangile. Peu après, il en récita « un lui-même. Il fit ensuite le signe de la croix sur les yeux « de l'aveugle et le renvoya à sa maison. Le lendemain, « l'aveugle revint, la vue plus claire qu'il ne l'avait jamais « eue. Avec les yeux du corps s'ouvrirent si bien les yeux de « l'âme, qu'il amena au Père sa femme, ses trois fils et d'autres « membres de sa famille pour recevoir avec lui le baptême. « Le Père les baptisa lui-même. »[1]

On lit encore au même procès : « Passant près de Ceylan, le Père Maître François dit, en pleurant, comme si Dieu lui eût révélé ce qui s'y fait maintenant : *Oh! terre de Ceylan, terre de Ceylan, que de sang chrétien tu coûteras!* Il annonçait, je pense, non pas tant le sang répandu au siège de Colombo, du vivant du rajah de Ceylan, que celui qui a coulé depuis sa mort, au temps de la conquête, c'est-à-dire pendant vingt-quatre ans environ et celui qui se répand encore. »[2]

Un autre témoin raconte : « Je me trouvais sur le même vaisseau que le saint Père. Au milieu de la mer survinrent des calmes qui durèrent quatorze jours; l'eau manqua; on envoya la chaloupe à la recherche de la terre ferme, pour s'approvisionner; elle arriva en vue de Formose, tenta vainement d'aborder pendant six jours et revint; déjà il y avait eu des morts sur le vaisseau. Ém)u de compassion, le saint appela quelques gens de service et leur ordonna de puiser de l'eau à la mer pour en boire. Ils lui répondirent qu'il était fort inutile d'avoir de l'eau salée; mais le saint Père répliqua : *Faites tout de même ce que je vous dis*. Ils puisèrent donc de l'eau et la trouvèrent douce. On en remplit les barriques. Quand elles furent pleines, on en prit encore un peu dans la mer et on la goûta : elle était salée. »[3]

Pour retourner du Japon en Chine, Maître François devait

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 2a. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 18.

(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 11b.

(3) Cf. *Ibid.*, f. 2b; f. 3a. — *Relatio in consistorio secreto*, p. 52. — Voir un miracle de ce genre opéré durant un voyage de Goa à Malacca, Bibl. de Ajuda, Ms. no 35, 1, f. 19a.

s'embarquer sur un vaisseau, dont le capitaine était François de Vilhena. Trois ou quatre jours avant le départ le saint avait déjà son bagage sur le vaisseau, lorsqu'il entendit le capitaine dire en conversation : « Que Dieu le veuille ou non, j'ai à me rendre dans l'Inde. » Maître François s'approcha aussitôt : « Eh! señor, dit-il, ne parlez pas ainsi. Dites si Dieu le veut, j'irai dans l'Inde. » Le capitaine s'obstina dans son blasphème. Voyant cela, Maître François m'ordonna d'aller au vaisseau avec un autre serviteur et de lui rapporter son bagage. Le vaisseau partit. Mais quatre ou cinq jours après, le pilote revint seul à terre, sur quelques épaves. Ce qu'ayant vu, Maître François, devant les gens qui se trouvaient avec lui dans l'église, me dit : « Vois fils, si je m'étais trouvé sur ce vaisseau, le juste aurait payé pour le pécheur. »[1]

Autre déposition sous serment : « Me trouvant à Miako, j'entendis des Portugais, des chrétiens du pays et même des infidèles rapporter ce fait : le saint Père se trouva en certains parages du Japon, où le poisson était devenu si rare, qu'on se voyait dans une extrême détresse, car le poisson était la principale ressource du pays. Le Père Maître François ordonna aux pêcheurs de lancer leurs filets. Bien qu'ils fussent païens, ils obéirent, se fiant à la parole de celui qu'ils vénéraient comme un saint; alors et depuis, ils prirent tant de poissons qu'ils ne furent plus dans le besoin. Par ce moyen, Maître François les obligea à se faire chrétiens. »[2]

Maria Alandel, femme de Aguiar, pilote du vaisseau *Santa-Crux* racontait : « Le P. Maître François, venant du Japon, se trouva sur le vaisseau où mon mari était pilote. Ils furent assaillis par une violente tempête. Maître François, voyant mon mari inquiet et triste, lui dit : « Ayez bon courage, « François; pas de tristesse : vous ne mourrez pas sur mer, « mais à terre et dans votre lit. » Dès lors, mon mari, ne craignant plus rien, fit les voyages les plus téméraires, en dépit de la mousson et avec de mauvaises embarcations. Maître

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 2b.
(2) Cf. *Ibid.*, f. 7b.

François, en effet, lui avait dit de plus : « Vous ne vous « perdrez pas en mer, quand même vos embarcations seraient « petites et très vieilles. »[1] Plusieurs témoins attestent le fait comme le tenant de Aguiar lui-même. L'un d'eux dit : « Je rencontrai François de Aguiar au port de Tenacerim, sur la côte de Bengale, je partis avec lui dans une petite barque, sur laquelle il était venu de l'Inde. En pleine mer, nous fûmes assaillis par une telle tempête que nous, les passagers, nous nous crûmes perdus et ne songeâmes qu'à crier à Dieu miséricorde. Seul, François de Aguiar, allègre, riant, non seulement ne donnait aucun signe d'inquiétude, mais chantait fort tranquillement; très étonnés, nous lui demandâmes ; « Comment, en de tels périls de mort, pouvez-vous rire et « chanter? » Il nous répondit : « Le saint Père Maître François « m'a dit que ni moi ni mon embarcation, où que j'allasse, « ne péririons en mer; tenez-vous donc tranquilles. » Ces paroles nous réconfortèrent; ceux des passagers qui étaient païens, dirent : « Si nous échappons, nous nous ferons chré- « tiens. » A peine débarqués, ils tinrent parole. Ce que Maître François avait prédit arriva : François de Aguiar mourut à Pégu, dans son lit, et la barque toute vieille et pourrie finit dans le port[2].

La petite-fille de Aguiar raconte au même procès : « Mon grand-père était si dévot au Père François que, lorsque le saint fut mort à San-Choan, il lui prit une botte qu'il emporta et garda comme une relique, tant il avait une grande idée de la sainteté du Père François. Les Pères de la Compagnie, à Cochin, la lui demandèrent; mais il ne voulut jamais la leur donner, jusqu'à ce que, par autorité de justice, mis en prison pour cela, il la remit : mais ce fut bien par force. Il disait ensuite : « Quand même le roi m'aurait fait couper les deux « oreilles, j'aurais moins de peine que je n'en ressens d'avoir « perdu cette botte. »[3]

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 6b.
(2) Cf. *Ibid.*, f. 7a.
(3) Cf. *Ibid.*

De pareilles promesses furent faites à d'autres pilotes et se réalisèrent. Un autre vaisseau, appelé aussi le *Santa-Crux*, ne devait pas périr en mer, mais en chantier ; et de fait, après de longues années, ce vaisseau s'entrouvrit tout près du chantier à Cochin, sans qu'il y eût ni perte d'hommes ni de marchandises[1]. — Le saint prophétisa le même sort au vaisseau le *Notre-Dame-des-Anges*, disant qu'il périrait, non en pleine mer, mais sur la plage de Cochin[2]. — Quelques pièces de bois du *Santa-Crux*, échoué au port, furent introduites dans un vaisseau neuf qu'on appela *Santa-Crux ;* depuis, se fiant à la parole du saint, ceux qui le montaient affrontèrent, sans crainte, tous les périls. Le navire échappa, par miracle, disait-on, aux plus grands dangers. Il finit, à Cochin, dans le port[3]. Georges Nuñez encastra, dans sa galiote, une pièce de bois d'un vaisseau dont François avait dit qu'il ne périrait pas en mer; plein de confiance, il entreprit les traversées les plus hasardeuses, sans s'inquiéter des saisons. « Mais êtes-vous donc « fou? lui disaient ses amis, frappés de sa témérité. — Ne « craignez rien pour ma galiote, répondait-il; je suis sûr « d'elle; il y a dedans une pièce de bois du vaisseau qui se « rompit au chantier de Goa et dont le Père François avait « dit qu'il ne périrait pas en mer. » Dieu parut bénir cette confiance. Après de nombreux voyages toujours heureux, la galiote finit au chantier de la forteresse de Coulam[4].

Au procès de Malacca, une femme rapporte : J'ai plusieurs fois entendu ma mère raconter qu'elle s'embarqua, avec mon mari, pour aller de Chaül à Malacca, sur un vaisseau appelé le *Sainte-Catherine*, appartenant à Jean Prato. Le Père Maître François, avait dit de ce navire sur lequel il avait fait plusieurs

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 7a. — Les PP. Lucena et Torsellini distinguent deux vaisseaux du nom de *Santa-Crux ;* l'un périt au port de Goa, l'autre à Cochin; ce dernier aurait reçu le nom de *Santa-Crux*, parce que des matériaux du premier auraient servi à sa construction.

(2) Cf. *Ibid.*, f. 6a.

(3) Cf. *Ibid.*

(4) Cf. *Ibid.*

voyages : « Il ne périra pas en mer, il finira au chantier même « où il fut construit. » Une violente tempête assaillit le navire; les passagers se crurent perdus et ils allègèrent le vaisseau, en jetant à l'eau leurs bagages ou leurs marchandises. Ainsi firent ma mère et mon mari, pour avoir ignoré ce qu'avait promis le Père Maître François. Ceux qui le savaient se gardèrent bien de rien jeter à la mer[1].

Signalons, en mettant fin à cette série de miracles et de prophéties, deux prodiges non moins extraordinaires. Le saint parle plusieurs fois dans ses lettres des grandes difficultés qu'il trouvait et du temps qu'il consacrait à apprendre la langue des populations qu'il évangélisait. Faute de connaître la langue, et, à certains moments, manquant d'interprète pour se faire comprendre, il en était réduit, comme à la côte de Coromandel, à ne pouvoir s'occuper que de baptiser les enfants, bénir les malades et ensevelir les morts. Toutefois — des témoins en font foi aux procès de canonisation — dans certaines circonstances, Dieu accorda à l'apôtre des Indes de pouvoir se faire comprendre par des auditeurs dont il ignorait la langue[2].

Un privilège plus merveilleux encore et dont aucun saint, que nous sachions, ne fut jamais favorisé, permettait à saint François Xavier de répondre dans la même langue et avec les

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 6b. — Les navigateurs se racontaient ces prophéties et les miracles opérés en divers lieux par l'apôtre et avaient en sa parole et ses conseils une pleine confiance. Ainsi à Lantao, île de la Chine, trois vaisseaux allaient quitter le port, l'un très vieux, les deux autres presque neufs et solidement construits. « Prenez le vieux, dit « François qui se trouvait là; il vous conduira certainement à bon port. » La plupart des passagers montèrent sur le vieux navire qui arriva sans accident à destination. Cf. *Ibid.*, f. 6b.

(2) On lit au procès ordinaire, f. 396b : « *Onde querpue o Padre mestre* « *Francisco chegava, em paucos dias tomava e falava a lingua da terra* « *como founo Malabar, em Maluco, em Japâo, e uma pessoa que isto affirma* « *e sabe estas linguas, as falone praticou com o Padre. E tamdem a Malacca,* « *e diziam que o padre se entendia com os negros e ellos co melle de que muito* « *se espaventavam.* » Cf. Bibl. de Ajuda, Ms. 49, v, 6, f. 153a. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 45. — Bulle de canonisation.

mêmes termes à divers interlocuteurs qui l'interrogeaient, en même temps, sur des points de doctrine différents. Le fait est attesté par des témoins dignes de foi. Pleins d'admiration pour le saint, des chrétiens japonais s'étonnaient que les Pères venus au Japon, après Maître François, ne sussent pas satisfaire à la fois, comme lui, tous ceux qui les interrogeaient[1].

A ces prodiges opérés par saint François Xavier, de son vivant, ajoutons-en quelques autres obtenus par son intercession après sa mort et avant sa canonisation.

Un noble Portugais, témoin au procès apostolique instruit à Cochin, dépose ainsi : « Voulant aller au Bengale, je « m'embarquai sur le vaisseau de Jean de Silva, domicilié ici à « Cochin. Arrivé au golfe de Bengale, le navire fut assailli par « une tempête formidable, si bien que nous nous crûmes tous « perdus sans remède. La mer en furie menaçait à tout « moment de nous engloutir. Nous abaissâmes les voiles et « nous coupâmes les mâts, laissant aller le navire au caprice « du vent qui le secouait violemment. Dans leur effroi, mate- « lots et passagers se recommandaient au bienheureux Xavier « et, avec une foi vive et une affectueuse confiance, implorè- « rent son secours. O merveille, que tous nous pûmes bien « observer pendant la tourmente ! Soulevées par la violence du « vent, les vagues s'élevaient comme de hautes montagnes, « menaçant d'abîmer le navire. Invoquait-on le bienheureux « Xavier, elles retombaient lentement, et, comme en s'humi- « liant devant le saint, venaient mourir sous le vaisseau sans « l'ébranler ; par insouciance ou distraits par le travail de « la manœuvre, cessait-on, d'invoquer le bienheureux et de « prononcer son nom, les vagues venaient énormes sur le « navire et l'emplissaient d'eau. On échappa à un grave et

(1) Le F. Bernard, compagnon fidèle de l'apôtre des Indes au Japon, disait en Europe au P. Ribadeneira : « J'assistais souvent aux disputes de Maître « François avec les bonzes du Japon ; ils lui proposaient des difficultés « nombreuses et très variées en même temps. Or, le Père, avec une seule « réponse, donnait satisfaction à tous, comme s'il avait répondu séparément « à chacun d'eux. » Le P. Quadros, dans une lettre sur la vie miraculeuse du saint, signale le même fait. Cf. *Selectæ Ind. epist.*, p. 189, n° 13.

« imminent danger de mort et, à l'unanimité, on l'attribua à « un miracle du bienheureux Xavier. »[1]

A l'arrivée du corps à Goa, Doña Jeanne Péreira, désespérée des médecins, après trois mois de maladie, entendit le son des cloches qui annonçait l'entrée dans la ville des saintes dépouilles de l'apôtre. Avec instances, elle demanda qu'on la portât près des reliques. Craignant qu'elle n'expirât dans le parcours, on s'y refusa. Elle se recommanda alors avec une foi vive au saint, et, à l'instant, elle éprouva une amélioration notable dans son état. Quelques jours après elle était sur pied, sans trace aucune de sa maladie[2].

La guérison d'Antoine Rodriguès, notaire des orphelins à Goa, ne fut pas moins éclatante. Il avait à tel point perdu l'usage de ses yeux, qu'il ne pouvait distinguer les personnes qu'au son de leur voix. Il alla prier auprès des reliques, baiser les pieds et, de ses yeux, toucher le corps du saint; il recouvra la vue[3].

Un témoin, au procès de Bacaïm, atteste qu'ayant appliqué à deux femmes en danger de mort, un reliquaire renfermant un cheveu du saint, les deux malades furent guéries[4].

Le P. Baltasar Diaz souffrait d'une douloureuse esquinancie. Il alla avec foi appliquer sa gorge contre les pieds du saint. Instantanément, la douleur disparut sans laisser de trace[5].

La bulle de canonisation rapporte neuf autres miracles. Nous citerons les quatres premiers.

Un enfant de Goa, perclus des pieds et des jambes, fut porté par sa nourrice au tombeau du saint, avec l'intentiou de faire une neuvaine pour obtenir sa guérison. Le troisième jour de la neuvaine, il se redressa tout à coup dans les bras de sa nourrice, et, de sa main, saisissant la grille du tombeau, il se tint sur ses pieds, marcha et se trouva guéri. Durant les der-

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 13a.
(2) Cf. *Proc. ord.*, f. 398b.
(3) Cf. *Ibid.*, f. 399a.
(4) Cf. *Ibid.*, 398b.
(5) Cf. *Ibid.*, 399a.

niers jours de la neuvaine, les chairs revinrent à ses jambes desséchées [1].

A Cotate, ville des Indes orientales, un enfant d'un mois venait de mourir; on allait l'ensevelir. Désolés, ses parents firent vœu d'offrir un présent au tombeau du bienheureux Xavier, s'il leur rendait leur fils. Sur l'heure même, l'enfant commença à ouvrir les yeux, à agiter les bras et les mains et à pousser des vagissements. Bientôt il reprit ses forces et une parfaite santé [2].

Dans la même ville, l'apôtre des Indes apparut, pendant son sommeil, à un païen aveugle et couvert de lèpre et l'invita à se rendre à son sanctuaire, pour y être guéri. L'aveugle obéit. Durant la neuvaine qu'il fit, honorant l'image du saint exposée au-dessus de l'autel, il recouvra l'usage complet de la vue et demanda le baptême. Un autre aveugle, chrétien celui-ci, semble-t-il, obtint sa guérison, après une neuvaine. Poète, il composa, en action de grâces, une poésie en l'honneur du bienheureux Xavier [3].

Enfin, au même lieu encore, un lépreux, plein de confiance en saint François Xavier, s'oignit tout le corps avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image du saint. Il priait prosterné à terre devant cette image, lorsque tout à coup il se vit délivré de la lèpre et en parfaite santé [4].

L'huile vint à manquer; on la remplaça par de l'eau, et, au

(1) Cf. Enquête faite par l'archevêque de Goa, en 1615. Bibl. royale de Ajuda, Ms. n° 25, 1, f. 19b. — *Relatio facta in consistorio secreto*, p. 72.

(2) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, 16a, 18a. — Barradas à la fin de ses *Extraits* raconte une vingtaine de miracles ou grâces insignes obtenues, dans le sanctuaire de Cotate, par l'intercession de saint François Xavier. Le P. Diogo Gonzalvez, profès de la Compagnie de Jésus, disait que, sur la côte de Travancore qu'il évangélisa vingt ans durant, des miracles nombreux s'opéraient chaque jour par les mérites de l'apôtre des Indes. L'église de Cotate était primitivement dédiée à saint Paul; les chrétiens, à la suite des fréquents miracles qui s'y faisaient, ne la désignaient plus que sous le titre d'église ou sanctuaire du bienheureux Xavier.

(3) Cf. Bibl. de Ajuda, Ms. 49, v, 6, f. 153b. — Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 16b.

(4) Cf. Bibl. de Ajuda, Ms. 49, v, 6, f. 153ab.



Église Saint-Paul à Bordeaux. Cliché Chambon.

APOTHÉOSE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER

(Groupe marbre, par Coustou)

vu de tous, la lampe continua à brûler et de nombreux miracles s'opérèrent comme auparavant[1].

Les guérisons miraculeuses et les grâces insignes obtenues par l'intercession de saint François Xavier, après sa canonisation ne sont ni moins nombreuses ni moins éclatantes. Plusieurs ont été, à diverses époques et en différents pays, l'objet d'une enquête juridique, et le récit en a été publié, avec l'approbation de l'Ordinaire[2]. Nous nous bornerons à raconter ici la guérison subite et extraordinaire du Vénérable P. Marcel Mastrilli, qui, en 1537, répandit son sang pour la foi au Japon.

Marcel Mastrilli naquit à Naples, le 14 septembre 1603. Son père, le marquis Jérôme Mastrilli et sa mère, Béatrix Caraccioli appartenaient à deux familles nobles des plus en vue dans le royaume et très connues toutes les deux en Italie. A 15 ans, le 25 mars 1618, Marcel entra dans la Compagnie de Jésus, contre le gré de son père, et, dès les premiers temps de son noviciat, il se sentit intérieurement porté à se dévouer au bien des âmes dans les contrées qu'avait évangélisées saint François Xavier. Plusieurs fois il avait demandé de vive voix à ses supérieurs immédiats, et, par écrit au R. P. Général, la faveur d'être envoyé aux Indes et au Japon pour y exercer l'apostolat. L'opposition de sa famille qui, en deux circonstances, insista même pour qu'il fût délié de ses vœux de religion, ne permit pas à la prudence de ses supérieurs de le satisfaire. Le P. Marcel se montra inébranlable dans sa vocation et fidèle à ce qu'il savait être la volonté de Dieu. Ne pouvant aboutir auprès de ses supérieurs, il s'adressa avec ferveur

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 14a; — *Relatio in consistorio secreto*, p. 74. — A Bologne également, des guérisons s'opérèrent par des onctions faites avec l'huile de la lampe qui brûlait dans la chambre, où saint François Xavier avait habité en 1538 et qui depuis a été transformée en chapelle.

(2) On en trouve plusieurs dûment authentiquées, dans un recueil conservé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles (Ms. n° 8063). En 1658 parut à Anvers un in-12 renfermant les récits de deux cents quarante sept miracles ou grâces insignes obtenues par l'intercession de saint François, de 1652 à 1658, à Potame, à Naples et ailleurs. Ce recueil avait été d'abord fait et publié en Italie à la demande et avec l'approbation de l'évêque du diocèse.

et confiance à son patron spécial, l'apôtre des Indes et du Japon; voici par quel merveilleux prodige celui-ci exauça ses ardentes prières.

Vers la fin de l'année 1663, le comte de Montréal, vice-roi de Naples, conçut le dessein de faire célébrer dans son propre palais, le 11 décembre, dimanche dans l'octave de l'Immaculée Conception, une brillante fête en l'honneur de la Vierge immaculée. Quatre autels richement ornés et placés aux quatre angles de la vaste cour intérieure en devaient former le principal ornement. Le soin de les ériger et de les décorer somptueusement fut confié à quatre personnages des plus marquants de la ville. L'un d'eux, Charles Brancaccio, frère du cardinal Brancaccio, s'en déchargea sur son ami le P. Mastrilli, dont il connaissait le dévouement et le bon goût. La fête fut splendide; l'autel, élevé et artistement orné par le P.Marcel, contribua pour sa part à lui donner de l'éclat. Mais, la nuit venue, pendant que des ouvriers travaillaient à détacher les tentures, l'un d'eux, du haut d'une échelle, laissa échapper de ses mains un marteau du poids de deux livres ou plus, qui alla frapper, au-dessus de la tempe droite, le P. Mastrilli, venu pour donner des ordres et malencontreusement placé, en ce moment, au bas de l'échelle. Le Père tomba renversé par le coup. Extérieurement la blessure sembla légère ; c'est à peine si quelques gouttes de sang coulèrent. Le mal était surtout à l'intérieur. Quelques instants après, le blessé se sentit faiblir et des vomissements de mauvais augure survinrent. On le transporta au collège et des médecins furent mandés. Le résultat du premier examen de la plaie n'eut rien d'alarmant. Les docteurs prescrivirent les remèdes indiqués en pareil cas et en sortant, ils dirent que quelques jours de repos et de soins ordinaires suffiraient à faire disparaître toute trace de mal.

Le lendemain, le médecin qui le visita se montra préoccupé. Plusieurs médecins et chirurgiens se réunirent pour examiner plus attentivement la plaie qui paraissait s'envenimer. Les remèdes prescrits soulagèrent le malade, mais sans faire disparaître le danger. Le quatrième jour, une vive douleur se déclara derrière la tête, au côté opposé à la blessure. Les

médecins ne dissimulèrent plus leur crainte d'une complication grave, d'autant que le climat de Naples était, dirent-ils, peu favorable à la guérison de ces sortes de lésions.

Des relations insérées aux procès de béatification rapportent que, durant ces quatre jours et dans la suite, l'apôtre des Indes apparut plusieurs fois au malade, lui demandant : « Veux-tu vivre ou mourir? — Ce qui sera le plus à la gloire de « Dieu », répondit le P. Marcel; chaque fois, à la même question, il fit la même réponse, ce dont le saint parut satisfait. L'apôtre se montra à lui, de nuit et de jour, s'assit sur un escabeau à côté du lit et se tint ainsi, près de lui, même pendant qu'il prenait un peu de nourriture. Le malade l'interrogea plusieurs fois familièrement. « Quel sort m'est réservé? « lui demanda-t-il. Aurai-je en main le flambeau qu'on « donne aux mourants, ou le bâton qui sert de soutien à « l'apôtre voyageur? — Le temps n'est pas encore venu de te « le faire savoir », lui répondit le saint. Un jour que saint François venait le visiter avec d'autres saints, le P. Marcel demanda : « Quels sont ces personnages? — Ce sont de mes « amis. — Des martyrs du Japon peut-être? reprit le malade. « — Ce sont de mes amis, agréables à Dieu, parce qu'ils sont « justes et ses amis », dit de nouveau le saint. Une autre fois, l'apôtre des Indes vint à lui, entouré d'un cortège de personnes tenant chacune un cierge allumé à la main et lui demanda si après avoir réfléchi, il voulait le flambeau des mourants ou le bâton de l'apôtre qui quitte l'Italie? « Ce qui « sera à la plus grande gloire de Dieu », répondit aussitôt le malade. Et il ajouta en désignant l'entourage du saint : « Ce sont là peut-être des âmes du purgatoire, qui viennent « demander des prières? — Ce sont mes amis; comme tu l'as « deviné, des âmes qui réclament le secours de tes saints « sacrifices et de tes prières. — Il faudra donc célébrer bien « des messes et faire de nombreuses prières pour elles. — Si « tu le fais, ajouta le saint, elles s'en montreront reconnais« santes. » Quand l'apôtre eut disparu avec son cortège, le P. Mastrilli demanda à tous ceux qui l'entouraient ou venaient le visiter de réciter des rosaires et de prier pour les

âmes souffrantes qui s'étaient présentées à lui. Un chevalier de l'ordre d'Alcantara, la croix verte sur la poitrine, apparut également au malade, comme pour lui donner l'assurance qu'il était disposé à venir à son secours.

Pendant que ces apparitions célestes se succédaient[1], consolant et fortifiant le patient, la maladie avait suivi son cours, inspirant aux médecins et à ses amis tantôt des espérances et tantôt des craintes. On était arrivé au 21 décembre 1633, vingt-et-unième jour de la maladie, jour, au dire des médecins, décisif pour ces sortes de blessures. Une violente crise survient. Médecins et chirurgiens sont appelés en toute hâte. Ils considèrent le malade qui n'a plus de voix pour dire ce qu'il ressent et à qui on ne peut faire avaler une goutte d'eau. Ils se consultent et s'en vont disant qu'il n'y a plus d'espoir. L'un d'eux essaie d'une dernière opération, mais sans résultat, et, comme les autres, se retire annonçant la mort imminente du Père. La crise persiste jusqu'au lundi 2 janvier. Sur le soir, le P. Charles Sangri, provincial de Naples, arrive pour bénir une dernière fois et exhorter le mourant. D'une voix éteinte, celui-ci lui demande l'autorisation de faire le vœu d'aller aux Indes, si Dieu lui conserve la vie. Convaincu que la mort était inévitable, le P. Provincial lui accorde cette suprême consolation. On lui donne sans retard les derniers secours de la religion. Comme il ne pouvait rien avaler, on se borne à lui administrer l'Extrême-Onction.

(1) C'est sans doute pendant ces apparitions que l'apôtre des Indes fit connaître au P. Mastrilli l'efficacité de la pieuse pratique si répandue dans l'Église sous le nom de *neuvaine de la grâce*, une neuvaine faite du 4 au 12 mars, par laquelle on obtient du saint les grâces ou faveurs qu'on lui demande. Par décret du 23 mars 1904, Pie X a autorisé les fidèles à faire deux fois dans l'année cette neuvaine, en récitant, chaque jour, la prière indiquée par le P. Mastrilli : *O valde amabilis et charitate plenus*, etc.; *O saint très aimable et plein de charité*, etc., avec un *Pater*, un *Ave*, un *Gloria*, ou, si on n'a pas cette prière, cinq fois le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria Patri*. Pie X a attaché à cette pratique 300 jours d'indulgence pour chaque jour, et, à la fin de la neuvaine, une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire.

Le mourant n'a pourtant pas perdu tout espoir de guérison. Il demande qu'on lui procure une image de saint François Xavier. On lui en apporte plusieurs; il choisit celle où le saint est représenté vêtu, comme aux Indes et au Japon, d'une mauvaise soutane de lin et un bâton à la main. Il la baise avec piété, fait signe qu'on la suspende du côté gauche du lit, et se met à le prier avec ferveur. Soudain il demande qu'on lui apporte le saint viatique. On essaie d'abord de lui faire avaler une hostie non consacrée; il y parvient. Peu après, on lui apporte la sainte communion, et il demeure en prière et sans mouvement, tout le reste du jour, jusqu'à la nuit.

A neuf heures, entouré de religieux qui désiraient assister à ses derniers moments, tandis que d'autres priaient pour lui dans l'église, le P. Mastrilli entend une voix qui l'appelle : « Marcel! « Marcel! » D'où viennent ces paroles? D'une voix claire, le malade dit aux assistants de faire silence. De nouveau, la même voix répète : « Marcel! Marcel! » L'appel semble partir de la ruelle du lit, du côté où l'on a suspendu l'image de l'apôtre des Indes. Le malade qui, depuis plusieurs jours, ne pouvait faire de mouvement sans aide, se retourne seul du côté de l'image et voit, entre elle et lui, saint François Xavier debout, souriant, tel qu'il était représenté sur le tableau. « Veux-tu « mourir ou aller dans les Indes? lui demande le saint. — Je « ne veux, répond le Père, que ce qui sera le plus à la gloire « de Dieu. — Te souviens-tu, ajoute l'apôtre, du vœu d'aller « aux Indes que t'a permis de faire hier le P. Provincial? — « Oui, certes, je m'en souviens, dit le malade. — Alors, con- « tinue le saint, répète, après moi, les paroles que je vais pro- « noncer. » Et l'apôtre récite lentement la formule des vœux simples que font dans la Compagnie tous les enfants de saint Ignace. A cette formule, saint François Xavier ajoute des mots et des phrases qui rappellent le vœu fait par le malade d'aller aux Indes. Le Père redit, mot pour mot, les paroles prononcées par le saint; et quand, n'ayant pas bien entendu il se trompe, celui-ci répète le mot, en le redisant plus distinctement.

Les assistants entendaient les paroles du malade, mais nul-

lement celles du saint. Quelques-uns pensaient que le Père était dans le délire qui souvent précède la mort; d'autres ne pouvaient se défendre de croire à quelque intervention céleste; tous, comme ils le reconnurent plus tard, étaient sous l'impression intime d'une joie et d'un bonheur que donne l'approche de Dieu.

Voici la formule proposée par le saint :

« Dieu tout-puissant et éternel, moi, Marcel Mastrilli, « quoique je sois en toutes façons très indigne de me présenter « devant vous, me confiant néanmoins en votre bonté et votre « miséricorde infinie, et pressé du désir de vous servir, fais « vœu à votre divine Majesté, en présence de la très sacrée « Vierge Marie, *de vous, saint Père François Xavier* et de toute « la cour céleste, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance per- « pétuelle dans la Compagnie de Jésus, *et, en particulier, d'aller « évangéliser les Indes comme j'en ai fait hier le vœu en présence « du P. Provincial*, et je promets d'entrer en cette Compagnie, « pour y vivre et y mourir, entendant toutes choses selon les « Constitutions de la même Compagnie *et la volonté manifeste « du saint Père François Xavier que j'aille aux missions de l'Inde.* « Je supplie donc très humblement votre infinie bonté, par le « sang précieux de Jésus-Christ, *et par les mérites du saint « Père François Xavier*, qu'il vous plaise recevoir cet holocauste « en odeur de suavité, et que, comme vous m'avez donné le « désir et le moyen de vous l'offrir, vous me donniez encore « une grâce abondante pour l'accomplir. »

Cette formule récitée, saint François Xavier dit au Père qu'il était guéri et qu'il n'avait plus qu'à en rendre grâces à Dieu; qu'en signe de reconnaissance et de respect, il baisât les plaies du Sauveur, sur le crucifix qu'il tenait dans ses mains. « As-tu, dit-il ensuite, quelque relique de moi? — Oui, j'en ai « une », répondit le Père. Il l'avait en effet dans un petit reliquaire placé au chevet de son lit. « Eh bien! conserve-la « comme une chose de prix. As-tu aussi une relique de la « vraie croix? — Oui, j'en ai une. — Applique-la à l'endroit « de la tête où tu as mal. » Le Père l'applique contre la blessure; mais, d'un signe de tête, l'apôtre lui marque que ce

n'est point là l'endroit désigné. Comme le Père paraissait ne pas savoir où l'appliquer, le saint passe dans sa main gauche le bâton qu'il tenait de sa main droite, et, du doigt, indique l'endroit, au côté de la tête, un peu au-dessus de l'oreille gauche. C'est, en effet, à cet endroit que le Père avait ressenti toujours la plus vive douleur.

Le saint fit ensuite réciter au Père, avec lui, la prière suivante : « Salut, bois de la croix, salut, croix très précieuse, « je me consacre à toi pour toujours et je te supplie humble- « ment de m'accorder la grâce de verser mon sang pour toi, ce « que n'a pas mérité l'apôtre des Indes, après ses grands « travaux. »

Pendant que le saint disait les premières paroles de cette prière, le P. Mastrilli remarqua que ses traits brillaient d'une joie et d'une ardeur ineffable; au contraire, lorsqu'il prononça ces dernières paroles, son front se couvrit comme d'un léger voile de tristesse[1].

L'apôtre des Indes fit encore dire au Père, avec lui, ces paroles : « Je renonce à mes parents, à mes amis, à ma « maison, à l'Italie et à tout ce qui pourrait retarder mon « départ pour la mission de l'Inde, et, en présence du saint « Père François, je me voue tout entier au salut des Indiens. » Le Père Mastrilli ajouta de lui-même : « Mon Père, mon « François »; et l'apôtre des Indes souriant lui dit de s'abandonner à la joie et d'offrir chaque jour à Dieu le sacrifice qu'il venait de lui faire, et soudain, il disparut à ses regards.

Durant l'entretien de S. François Xavier avec le malade, le P. Marius Fontanarosa, préfet de santé, passa sans obstacle du côté de la ruelle du lit, où se tenait l'apôtre, pour aller se pencher, près de la tête de Mastrilli, afin de mieux entendre ce qu'il disait. L'infirmier voulut faire de même, mais

(1) François Xavier eût assurément voulu donner sa vie pour Dieu, mais il se regardait comme indigne d'une telle faveur. Au Japon, comme nous l'avons vu, il n'hésitait pas à reprocher en face à des seigneurs païens leurs vices infâmes. Le F. Fernandez tremblait devant le glaive prêt à frapper pour châtier tant d'audace, et François l'excitait au courage et disait : « Je ne « suis pas digne d'être martyr. »

arrivé à l'endroit où l'image du saint était suspendue, il se heurta contre un obstacle invisible, et, malgré des efforts réitérés, il ne put avancer, au grand étonnement des assistants. On trouva plus tard une explication à ce mystère. Le P. Fontanarosa était déjà inscrit, sur la liste des Pères qui allaient partir prochainement pour les Indes. S. François Xavier s'était écarté devant celui qui allait marcher sur ses traces et avait repoussé l'autre.

Le P. Marcel était complètement guéri, comme lui en avait donné l'assurance l'apôtre des Indes. Il se débarrassa lui-même de ses bandages : ni trace de la blessure et des opérations chirurgicales subies, ni reste des fatigues de sa longue maladie : la guérison était complète. Il s'habille seul, mange les aliments qu'on lui sert, écrit pendant deux heures, la nuit même, une longue relation de sa miraculeuse guérison. Le lendemain, il dit la messe comme avant sa maladie, s'entretient avec de nombreux visiteurs, passe quatre heures avec le secrétaire du cardinal archevêque, pour dresser, avec lui, un acte authentique du miracle dont il a été favorisé. Tout entier au bonheur d'avoir retrouvé la santé et de pouvoir enfin réaliser son vœu d'aller aux Indes, il reste dix jours sans se déshabiller, sans fermer l'œil ni nuit ni jour, et sans ressentir le moindre malaise. Cette même semaine, sa mère mourait pieusement dans ses bras; avec elle, disparaissait le dernier obstacle qui aurait pu retarder encore son départ pour les Indes et le Japon[1].

(1) *Vie du P. Marcel Mastrilli*, par le P. Nieremberg, traduite en latin et publiée à Dillingen, 1647. — Vie du même par le P. Pierre-Xavier Pouplard, S. J., chez Desclée, de Brouwer et Cie. — Le P. Mastrilli quitta Naples pour se rendre à Rome dans les derniers jours d'avril 1634. Il partit de Rome, passa à Assise, Lorette, Florence, Bologne, Reggio, Milan, Gênes, Madrid, suscitant partout, par le récit de sa merveilleuse guérison, une plus vive dévotion à l'apôtre des Indes. Le 7 avril 1635, jour anniversaire de la naissance et du départ de saint François Xavier, il s'embarqua à Lisbonne, avec trente-trois Pères et arriva à Goa le 8 décembre, dans l'octave de la fête du saint. Transporté de joie et de reconnaissance, il vénéra les saintes dépouilles de son insigne bienfaiteur, et s'employa à les orner et à enrichir la châsse

Pendant que le souvenir des vertus apostoliques de François et des miracles qu'il avait opérés inspiraient aux chrétiens de l'Inde l'ardent désir de le voir élevé aux honneurs des autels, en Portugal, Jean III, cédant aux mêmes pensées, plein d'admiration pour l'apôtre et pénétré de reconnaissance pour le bien qu'il avait fait à ses sujets, écrivait, le 28 mars 1556, au vice-roi des Indes, Pedro de Mascarenhas, dont à Lisbonne on ignorait la mort, survenue au mois de juin de l'année précédente :

« Si exemplaires, si édifiants ont été la vie et les travaux du « Père Maître François, que ce serait, je crois, rendre grand « service à Notre-Seigneur, que de les manifester pour son « honneur et sa gloire. Pour que cette pleine manifestation « se puisse faire avec l'autorité requise, je vous recommande « fort, qu'avec toute la diligence possible, vous fassiez dresser, « dans toutes les parties de l'Inde, où se trouveraient des per- « sonnes dignes de foi qui les aient connues, des actes « authentiques de toutes les choses édifiantes et œuvres « surnaturelles que Notre-Seigneur a opérées par lui, durant « la vie du Père et depuis sa mort. Ces dépositions, une « fois dressées et munies des approbations requises, vous me « les enverrez par deux voies. Je vous en saurai beaucoup

qui les renfermait, avec les riches offrandes que, dans ce but, lui avait remises la reine Isabelle et grâce à un legs de trois mille francs que lui avait laissés en mourant le capitaine-général Antoine Tellez, son ami. Le 29 avril, il prit avec quatre Pères italiens le chemin de Malacca comptant se rendre à Macao et de là au Japon. La rencontre de trois vaisseaux hollandais au-delà de Malacca contraignit le vaisseau à se diriger vers Manille. Là, le P. Mastrilli reconnut dans le gouverneur des Philippines, Sébastien Hurtado de Corcuera, de l'ordre d'Alcantara, le chevalier d'Alcantara qui pendant sa maladie lui avait apparu et promis de le protéger. Sur ses vives instances et conformément aux désirs que lui avait manifestés Philippe V à Madrid, il consentit à le suivre dans une expédition pour donner les secours religieux aux troupes qui allaient conquérir au Portugal l'île de Mindanao. A son retour, vivement secondé par le gouverneur de Manille, il s'embarqua pour le Japon, où il arriva le 4 août 1637. Saisi par des émissaires japonais, dans une forêt où il s'était retiré, il fut conduit à Nagasaki, torturé pendant plusieurs jours, et enfin décapité pour la foi, dans la matinée du 14 octobre 1637.

« de gré... Dans les pays où le Père Maître François vécut, et « partout ailleurs où se trouveraient des personnes ayant « connaissance des choses dont il s'agit, vous ferez faire une « enquête. Ces personnes, après avoir prêté serment, seront « interrogées au sujet de la vie, des œuvres, des mœurs du « P. Maître François, des lieux où il résida, parmi les infi- « dèles et de tout ce qu'il y fit. Vous m'enverrez par trois « voies, copie de ces enquêtes, collationnée par le chancelier « de l'official et par l'auditeur général, par vous signée et par « eux liée et scellée. »[1]

L'enquête prescrite fut faite rapidement, mais incomplètement. On n'interrogea qu'un nombre restreint de témoins dans les villes de Goa, Cochin, Manar, Bacaïm et Malacca. Il eût fallu étendre l'enquête à d'autres villes et à d'autres régions, recueillir en particulier les dépositions des marchands et navigateurs plus difficile à rencontrer, parce qu'ils ne se fixent nulle part, celle des capitaines de forteresse ou des agents de l'autorité portugaise qui avaient traité avec le saint et dont le plus grand nombre, sans doute, leur fortune faite, étaient déjà retournés en Portugal[2].

Cependant, la divulgation, en Europe, des prodiges accomplis par l'apôtre des Indes faisait naître et croître rapidement la dévotion des fidèles au saint. Jean III, roi de Portugal, envoya à Rome, dès qu'il les eut reçus, les actes du procès instruit par son ordre, et, de concert avec Philippe II, roi d'Espagne et avec les Pères de la Compagnie de Jésus, demanda au Pape Paul V de daigner introduire la cause de Maître François Xavier. Accédant à ces instances, Paul V chargea les cardinaux préposés à la Congrégation des Rites d'examiner le procès ordinaire fait sur l'ordre de Jean III dans les Indes, d'ordonner les enquêtes qu'ils jugeraient opportunes sur la réputation de sainteté, les miracles et en général sur la dévo-

(1) Cf. Bibl. de l'Académie des sciences de Lisbonne, *Cartas do Japâo*, t. I, f. 383a.

(2) On conserve une copie de cette enquête, dans un registre de la Bibl. de l'Académie des sciences de Lisbonne. Cf. *Cartas do Japâo*, t. I, f. 384a-399b.

tion des fidèles pour l'apôtre des Indes et de déterminer s'il y avait lieu de poursuivre la cause. La sacrée Congrégation ayant émis un avis favorable, Paul V chargea, le 20 mars 1610, le cardinal Pamphili d'instruire la cause, par lui-même ou par un ou plusieurs prélats de Rome, avec l'assistance d'un notaire. Le cardinal choisit pour notaire Nicolas Roget, pour juges Horace Lancillotti, François Sagredo, archevêque de Damas et Jean-Baptiste Pamphili. Le postulateur de la cause déposa en leurs mains les *Articles* et l'on interrogea douze témoins sur la réputation de sainteté et les miracles de François Xavier. Le cardinal Pamphili et le notaire Roget étant morts, la Congrégation des Rites nomma à leur place, le 1[er] septembre, Horace Lancillotti, à cette occasion élevé à la dignité cardinalice, et Jean Viset. Jean-Baptiste Coccini, doyen de la Rote, remplaça comme juge le nouveau cardinal. Le travail d'enquête terminé, la Congrégation, sur le rapport du cardinal Lancillotti, décida qu'il constait suffisamment et surabondamment de la réputation de sainteté, des miracles de François Xavier et de la dévotion des fidèles et qu'on pouvait procéder à une enquête spéciale.

Par un rescrit particulier, le pape confia aux trois auditeurs le soin de reprendre la cause, de revoir tous les actes du procès, d'examiner tous les documents qu'on possédait ou qu'on pourrait se procurer, d'interroger d'autres témoins et d'envoyer des lettres rémissoriales, selon qu'ils le jugeraient utile ou nécessaire. Dès lors, des lettres rémissoriales furent expédiées à l'archevêque de Lisbonne, aux évêques de Pampelune et de Bayonne, à l'archevêque de Goa, aux évêques ou aux vicaires généraux de Cochin et de Malacca.

A Cochin, le procès commença le 10 juillet 1616; il fut inauguré avec grande solennité. Malgré des pluies torrentielles, on accourut de toutes parts pour prendre part à la fête. Aux vêpres, un Père jésuite de Cochin lut en chaire et commenta les lettres rémissoriales, à la grande satisfaction des auditeurs qui remplissaient l'église[1]. Puis on procéda succes-

(1) Le P. Barradas, témoin oculaire, nous dit que tous les religieux de la

sivement à l'interrogatoire des témoins à Cochin, à Manar, sur les côtes du Travancore, de la Pêcherie et de Coromandel.

Pendant qu'en ces diverses contrées les enquêtes se poursuivaient, les trois auditeurs de Rote interrogèrent, à Rome, d'autres témoins, dans les formes et avec toute la diligence prescrite. Les enquêtes canoniques terminées, les procès verbaux dûment rédigés et scellés furent envoyés des divers diocèses au cardinal préfet de la Congrégation des Rites[1].

Longuement et avec une parfaite maturité, comme l'exigeait l'importance de la cause, les auditeurs désignés les examinèrent, en dressèrent un rapport et le présentèrent au pape, attestant que, de l'avis unanime des membres de la Congrégation, « il constait parfaitement de la vie sainte et des émi-« nentes vertus du serviteur de Dieu François, et des mira-« cles que, pendant sa vie et depuis sa bienheureuse mort, « le Dieu tout-puissant avait daigné opérer en vertu de ses « mérites et par le fait de son intercession; que François « leur paraissait digne, si dans sa sagesse le pontife l'approu-« vait, d'être inscrit au catalogue des saints confesseurs. »

A la suite de cet examen, Paul V donna le titre de bienheureux à François Xavier et permit de célébrer sa fête et de réciter l'office, le 2 décembre, dans toutes les maisons de la Compagnie de Jésus, en Portugal et dans les Indes.

Paul V mourut le 28 janvier 1621; la cause de l'apôtre des Indes subit un arrêt. Philippe III, roi d'Espagne, insista, pour

ville, au nombre de plus de quarante, assistaient à la fête. Parmi ces religieux, neuf avaient connu l'apôtre des Indes; deux avaient vénéré ses saintes dépouilles à leur arrivée à Goa; un avait été, pendant plusieurs années, son auxiliaire dans l'apostolat, et un autre l'avait plusieurs fois servi pendant ses séjours à Cochin. Cf. Barradas, *Extraits du procès apostolique*, f. 1b.

(1) Les procès de canonisation de l'apôtre des Indes ont disparu des archives de la Congrégation des Rites et c'est vainement qu'on les a cherchés jusqu'à ce jour. Avant l'expédition du procès apostolique instruit dans le diocèse de Cochin, le P. Barradas en prit de nombreux extraits qu'il envoya, pour leur consolation, aux Pères de Lisbonne. Ces extraits sont conservés à la Bibliothèque royale de Ajuda. Cf. Ms. 25, 1, ff 1a-19a. A la suite de ces extraits, on trouve un certain nombre de dépositions recueillies, en 1615, par D. Fr. Christophe de Sa, archevêque de Goa. Cf. *Ib.*, ff. 19b-20b.

la reprise du procès, auprès du pape Grégoire XV, successeur de Paul V. A la demande du roi catholique s'unirent les sollicitations d'autres princes, de différents prélats et de tout le clergé des Indes. Le Souverain Pontife fit remettre les pièces du procès à la Congrégation des Rites. Après un examen diligent, tous les membres de la Congrégation se déclarèrent pour la canonisation. Mgr François del Monte, évêque de Portici, exposa l'ensemble du procès et le sentiment unanime des membres du tribunal de la Rote, en présence du pape et des cardinaux[1]. Ces derniers furent tous d'avis de poursuivre la cause.

Peu après, dans un consistoire public, Mgr Jules Zambeccari, avocat de la cour consistoriale, prononça l'éloge de l'apôtre des Indes, et, après avoir rappelé les désirs de Philippe, roi d'Espagne, et de nombreux évêques et prélats, il supplia le Pontife de daigner inscrire François Xavier dans le catalogue des saints et de lui décerner les honneurs des autels. Le pape répondit que, dans une affaire de cette importance, les cardinaux de la sainte Église et les évêques présents devaient être consultés. Puis, il exhorta vivement l'assemblée à supplier la divine Majesté par les larmes, les jeûnes et les aumônes, de faire connaître clairement sa volonté.

Plus tard, dans un consistoire semi-public, le même Pontife, après avoir fait lui-même un ample récit de la vie, des vertus et des miracles de François Xavier, des souffrances

(1) Cf. *Relatio facta in consistorio secreto coram E. D. N. Gregorio Papa XV a Francisco Maria, episcopo Portuensi, S. R. E. card. a Monte, die XIX januarii MDCXXII super vita, sanctitate, actis canonizationis et miraculis B. Francisci Xavier Societatis Jesu*. Insulis, MDCXXII, in-12, p. 60. Cette relation a été réimprimée à Vienne, en Autriche, en 1699, par le P. Wolfgang Plökner, S. J. Elle renferme un rapide exposé des vertus héroïques de l'apôtre des Indes et le récit succinct d'une série de miracles et de prophéties dûment attestés dans les procès de canonisation et reconnus authentiques après examen : dix miracles opérés par le saint de son vivant, treize après sa mort, et sept prophéties. — A la Bibl. de Ajuda, dans un Ms. antérieur à la canonisation de l'apôtre (n° 49, v, 6, f. 153[ab]), on trouve une autre série de miracles et de prophéties pris parmi une cinquantaine, examinés et reconnus authentiques. La plupart de ces miracles et de ces prophéties se trouvent mentionnés dans la Relation lue en consistoire secret.

qu'il avait endurées durant son rapide apostolat, et des fruits abondants qu'avec la grâce de Dieu il avait produits dans d'innombrables âmes ; après avoir rappelé les instances faites auprès du Saint-Siège, par des princes, des évêques et des prélats, Grégoire XV demanda aux cardinaux et aux évêques d'exprimer tous, l'un après l'autre, leurs avis. A l'unanimité encore, ils donnèrent leurs suffrages pour la canonisation de l'apôtre des Indes.

Heureux de l'unanimité de ces votes et rendant grâces à Dieu, Grégoire XV fixa, au 12 mars de la seconde année de son pontificat (1662), la solennité de la canonisation et exhorta vivement l'assemblée à se préparer par la prière et les bonnes œuvres à la célébration de cette fête.

Au jour fixé, le pape se rendit à la basilique de Saint-Pierre avec les cardinaux, les patriarches, les archevêques, les évêques, les prélats de la cour romaine, les officiers et serviteurs du palais apostolique, le clergé séculier et régulier, et un immense concours de peuple. L'avocat de la cour consistoriale, Mgr Jules Zambeccari, parlant au nom du cardinal Ludovisi, du titre de Sainte-Marie-Transpontine, renouvela les requêtes réitérées du roi d'Espagne. Après quoi on récita les prières de l'Église, l'on chanta les litanies des saints, et enfin « après avoir imploré la grâce de l'Esprit-Saint, pour l'hon« neur de la très sainte et unique Trinité et pour l'exaltation « de la foi catholique, le pape Grégoire, par l'autorité de « Dieu le Père tout-puissant, du Fils et du Saint-Esprit, des « bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la sienne propre, « d'après le conseil et le consentement unanimes des cardi« naux de la sainte Église romaine, des patriarches, des arche« vêques et des évêques, présents en la Cour Romaine, déclara « que François Xavier était saint. Il décréta qu'on devait l'ins« crire, et il l'inscrivit au catalogue des saints confesseurs et « commanda à tous les fidèles de Jésus-Christ de l'honorer et « de le vénérer, comme étant un véritable saint. »[1]

(1) Cf. Relation lue en consistoire secret et la Bulle de canonisation. — Sainte Thérèse fut canonisée le même jour.

Dans sa bulle, Urbain VIII décréta que, dans l'Église catholique toute entière, on pouvait élever et consacrer, en l'honneur de saint François Xavier, des églises[1] et des autels, pour y offrir à Dieu le saint sacrifice, et que, tous les ans, le 2 décembre, jour anniversaire de sa mort, son office, comme celui d'un saint confesseur, pourrait être célébré, selon le rituel du bréviaire romain.

Il accorda, en outre, une année et une quarantaine d'indulgences à ceux qui, véritablement pénitents et contrits, visiteraient, tous les ans, le tombeau où repose le corps du saint, et quarante jours à ceux qui s'y rendraient pendant l'octave.

L'acte de canonisation donna un nouvel élan, dans toute l'Église, à la piété des fidèles pour honorer et invoquer le saint apôtre. On célébra avec grand éclat, dans tous les collèges et maisons de la Compagnie, les vertus de saint François Xavier avec celles de saint Ignace, canonisé le même jour[2]; on lui dédia des chapelles, des églises; plusieurs villes, comme Naples (1656)[3] et Parme (1657), le choisirent pour leur protec-

(1) La première église construite en France sous le vocable de saint François Xavier est celle de Bordeaux (1676), actuellement église Saint-Paul. La plus récente, du moins parmi les monuments importants, est celle qui a été érigée, de notre temps, à Paris, sur le boulevard des Invalides. Après la suppression de la Compagnie de Jésus, plusieurs églises, dédiées à l'apôtre des Indes, comme celles de Montpellier, de Bruges, etc., changèrent de patron.

(2) Cf. *Relaçâo general das festas que fez a Religiâo da Companhia de Jesus, em a Provincia de Portugal, na Canonisacâo dos gloriosos santos Ignacio de Loyola seu fundador e S. Francesco Xavier. No anno de 1622.* Lisboa, 1623, in-4°. *Contem as festas feitas em Lisboa, Coimbræ, Evora, Braga, Porto, Ilha da Madeira e Terceira,* [Cabral José, S. J.]

(3) Cf. *Relatione delle solennità fatte, in Napoli, in honore di S. Francesco Saverio apostolo delle Indie, con l'occasione del possesso della Padronanza di questa cita.* 1657, 8 pag. in-8°. — Sur une feuille volante, imprimée à Bruxelles, et renfermant des relations de différents pays, on lit la nouvelle suivante, envoyée de Naples le 5 décembre 1656 : « Le 2 a été solennisé, avec grande « pompe, la fête de saint François Xavier, nouveau protecteur de cette ville, « dans l'église du Jésus, où s'est trouvé le comte de Castrillo, notre vice-roi, « avec la Députation sur la santé, les élus du peuple et autres Ministres, le « canon de tous les châteaux ayant été déchargé et les feux de joie allumez,

teur. Le 14 avril 1657, un décret d'Alexandre VII établit saint Firmin et saint François Xavier patrons du royaume de Navarre, avec fête de précepte, octave, etc.

Le même pape autorisa, le 28 avril 1663, tous ceux qui sont tenus à la récitation de l'office divin à réciter l'office de saint François Xavier, sous le rite semi-double; le 17 juillet de la même année, il transféra, du 2 au 3 décembre, la célébration de la fête et l'indulgence; le 18, il accorda une indulgence plénière pour la fête de saint Ignace, le 31 juillet, et pour la fête de saint François Xavier, le 3 décembre; le 6 septembre 1663, il fit insérer, avec le nom du saint, la légende suivante dans le martyrologe : « Dans l'île de San-Choan, près de la « Chine, saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, « apôtre des Indes, célèbre par les conversions qu'il a opérées « parmi les infidèles, par les dons qu'il reçut de Dieu, et par « ses miracles. Épuisé de travaux et plein de mérites, il mourut « le second jour de décembre; on ne fait toutefois sa fête que « le 3, par l'ordre d'Alexandre VII. » — Le 22 septembre de la même année, Alexandre VII étendit à toute l'Église l'obligation de dire la messe et l'office du saint.

Le 14 juin 1670, Clément X fait passer la fête du saint du rite semi-double au rite double.

En 1748, le 21 février, Benoît XIV établit saint François Xavier patron principal et protecteur des missions comprises entre le cap de Bonne-Espérance, la Chine et le Japon.

Le 5 janvier 1862, Pie IX répond au supérieur des Missions étrangères que, dans les suffrages, on doit faire commémoraison de saint Joseph et de saint François Xavier, tous deux patrons principaux de ces missions.

Le 12 janvier 1886, Léon XIII accorde une indulgence plé-

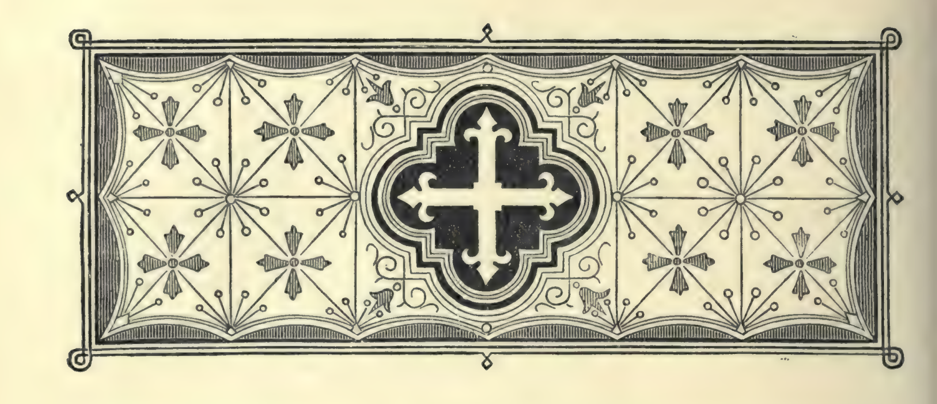
« trois soirs de suite, pendant lesquels ont été brûlées diverses machines de « feu d'artifice, et entre autres une grande tour représentant la peste, qui a « été réduite en cendres, par une statue de ce saint. Et on se prépara à faire « encore de plus grandes solennités, le jour de la Conception, en l'église de « Saint-Laurent, où le vice-roi et les susdits ministres iront en cortège « assister au *Te Deum* que l'on y chantera pour satisfaire un vœu qui a été « fait. » Bibl. royale de Bruxelles, Regist., n° 8963, f. 134a.

nière pour le 12 mars, jour anniversaire de la canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier ; le 14 mai 1887, il autorise les prêtres de la Compagnie à réciter l'office votif du saint, à certains jours de la semaine.

Enfin, de nos jours, le 25 mars 1904, Pie X a donné saint François Xavier pour patron à l'œuvre de la Propagation de la foi ; il a élevé sa fête au rite double majeur ; et, à la demande des évêques, accordé qu'elle fût chômée pour les diocèses des Indes.



Châsse de Saint François Xavier à Goa.



CHAPITRE TROISIÈME

Trois grands souvenirs de l'apôtre des Indes et trois principaux centres du culte qui lui est rendu dans l'Église. — Lieu, dans l'île de San-Choan, où, après sa mort, le corps du saint fut provisoirement enseveli. Constructions et embellissements à diverses époques. — Tombeau de saint François Xavier, dans l'église du Bon-Jésus, à Goa; honneurs extraordinaires rendus au saint. — Château de Xavier, en Espagne, récemment restauré.

TOUT ce qui touche de près aux saints, durant leur vie et après leur mort, intéresse la piété des fidèles et provoque, en tous les temps, une légitime curiosité. On admire leurs vertus, leurs travaux, leur héroïque patience dans les épreuves, leur zèle ardent pour le salut des âmes en ce monde; on exalte leur gloire; on les invoque avec confiance, après qu'au ciel, ils ont pris possession de leur récompense; mais l'on aime aussi, à les suivre dans les détails de leur existence, aux lieux où s'écoula leur enfance, où s'exerça leur zèle et où, après leur mort, ils exaucent plus volontiers, ce semble, les prières confiantes qui leur sont adressées. Nous croyons donc faire œuvre agréable et utile au lecteur, en ter-

minant cette vie, par l'exposé rapide des faits et des circonstances qu'il nous a été possible de recueillir sur le lieu de la première sépulture de saint François Xavier, sur son tombeau à Goa, et sur le château de Xavier, où naquit et vécut, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, l'apôtre des Indes.

I. — L'île de *San-Choan*[1] est située, par 21° 30' de latitude N. et 114° de longitude, au S.-O. de la province de Canton (Kouang-Tong). Séparée du continent chinois, par un détroit d'un mille d'étendue, elle a environ treize milles de circuit, avec une longueur de cinq milles du nord au midi et une largeur de trois milles de l'est à l'ouest. Un canal la sépare d'une île plus méridionale appelée Hia-Tchouèn.

L'île est parsemée de montagnes, où pousse la vigne sauvage où abonde le gibier, sangliers, cerfs et pigeons ramiers. On cultive le riz dans les vallons et les petites plaines.

Quelques familles chinoises vinrent s'y établir en 1523. Exclus des autres ports de la Chine, les Portugais y abordèrent et construisirent sur la plage des cabanes en branches et des abris temporaires pour leurs marchandises.

Ce fut de là que, nouveau Moïse, l'apôtre des Indes contempla de ses yeux mourants la terre de Chine, et que le 2 décembre 1552, aux premières lueurs du jour, il rendit son âme à Dieu. Dans la soirée, son fidèle compagnon Antoine de Sainte-Foi, aidé de deux Indiens et d'un Portugais, déposa le corps dans la terre, sur le penchant d'une colline, à peu de distance du rivage. Le 27 février, les saintes dépouilles furent transportées à bord du vaisseau de Diogo Péreira, en partance pour les Indes, et Antoine de Sainte-Foi marqua par « un monceau de grosses pierres », l'endroit où le corps avait été inhumé. En 1640, les Pères du collège de Macao y firent ériger une pierre haute de cinq coudées. On y voyait en tête, d'un côté, une croix, de l'autre, le chiffre de la Com-

(1) Les Chinois l'appelaient *San-Chan*, *les Trois Montagnes*, à cause des nombreuses collines qui s'y trouvent. Les Portugais de *San-Chan* firent *Sancian*; les indigènes l'appellent *Chang-Tchouèn, supérieure au bras de mer.*

pagnie ; puis sur le côté extérieur cette inscription en portugais :

AQUI FOI SEPULTADO S. FRANCISCO XAVIER DA COMPANHIA DE JESUS,
APOSTOLO DE ORIENTE.
ESTE PADRAO SE LEVANTO NO ANNO 1639.

Ici fut inhumé S. François Xavier de la Compagnie de Jésus,
apôtre de l'Orient.
Cette pierre tombale fut élevée en l'année 1639.

Sur le côté opposé de la pierre se trouvait la même inscription, et en chinois : *Maître S. François Xavier, de l'Extrême Occident et de la Société de Jésus, s'en alla au ciel, dans le mois de* décembre (*Mense Hybernali*), *la trente-deuxième année du règne de l'empereur Kiacing. Ses compagnons de la même Société placèrent cette pierre sépulcrale la douzième année du règne de l'empereur Cung-cing.*

Après la translation du corps, ce premier tombeau de l'apôtre des Indes devint, pour les commerçants portugais et pour quelques chrétiens de l'île, un lieu de pèlerinage. On allait y prier et solliciter dans les dangers et les maladies la protection du saint. Au procès apostolique, un Portugais, natif de Cochin, atteste le fait suivant. « J'ai entendu raconter à mon « père que, se rendant de Cochin en Chine, plusieurs passagers « et matelots du vaisseau sur lequel il naviguait, tombèrent « malades. Arrivés à San-Choan, ils allèrent au lieu où saint « François Xavier avait été inhumé pour demander leur guéri- « son. Ils firent des prières, jetèrent sur leur tête de la terre prise « dans le tombeau et furent tous immédiatement guéris. »[1] Plus tard, persuadés que les Portugais avaient enfoui sous la pierre un trésor, les insulaires la renversèrent et fouillèrent le sol ; mais, n'ayant rien trouvé, ils comblèrent la fosse sans remettre la pierre à sa place. Cette sacrilège violation ne demeura pas longtemps impunie. Une sécheresse extraordinaire affligea les habitants de l'île et les réduisit à la misère. Ils comprirent leur faute. Tous appelaient de leurs vœux la venue de quelque

(1) Cf. Barradas, *Extraits du proc. apost.*, f. 8a.

vaisseau d'Europe qui pourrait, se disaient-ils, apaiser le saint et le leur rendre de nouveau favorable. En 1688, André Coelho, gouverneur de Macao, accompagné par le Père Philippe Carossi [1], dut, pour échapper au mauvais temps, relâcher à San-Choan. Sur une barque que lui fournit un vaisseau anglais, mouillé dans la rade, le P. Carossi descendit à terre, pour explorer la région et découvrir le lieu de la première sépulture du saint apôtre. Les habitants de l'île vinrent à sa rencontre, et, avec empressement, le menèrent au lieu désiré. Le P. Carossi fit déblayer le sol couvert de pierres et de ronces et remettre, à son ancienne place, la pierre tombale, après en avoir rafraîchi les inscriptions. Puis, le lendemain, sur un autel érigé à l'endroit même, il célébra la sainte Messe. Dès ce moment, la sécheresse cessa et les pluies rendirent à la terre sa fertilité.

La visite du P. Carossi à la sépulture de saint François Xavier enflamma d'une pieuse émulation les Portugais de Macao. Mais la piraterie, qui infestait les parages de San-Choan ne permit pas d'ériger le monument qu'on projetait.

En 1663, le P. Charles Turcotti, [2] missionnaire à Fou-Chan, ville de la province de Canton, ouvrit une mission nouvelle à Sin-Hoéï, port de mer, à deux journées de San-Choan. Une église y fut bâtie sous le vocable de saint François Xavier.

En 1698, un navire français, l'*Amphitrite*, qui conduisait des missionnaires en Chine[3], se vit en grand danger aux environs de San-Choan. Les gens de l'équipage firent vœu, s'ils étaient sauvés, d'élever un monument sur le tombeau du saint. Dieu les délivra; mais des obstacles invincibles ne permirent pas

(1) Philippe Carossi, originaire de Savoie, entra dans la Compagnie à l'âge de 19 ans et mourut à Macao, le 25 décembre 1695.

(2) Le P. Turcotti, né à Milan en 1644, entra dans la Compagnie en 1660, aborda en Chine en 1681, fit sa profession en 1685, et mourut à Kouéi-Tchéou, le 15 octobre 1706. Il fut visiteur de Chine en 1690 et vicaire apostolique de Kouéï-Tchouéi en 1701.

(3) Ces missionnaires, au nombre de neuf, étaient : Jean Domenge, François Xavier d'Entrecolles, Philibert Geneix, François-Jean Noëlas, Dominique Parennin, Louis Pernon, Jean-Marie de Premare et Charles de Belleville.

que le vœu fût réalisé, et la somme destinée à la fondation fut consacrée à des œuvres pies.

Devenu visiteur de la Compagnie en Chine, le P. Turcotti reprit, avec les encouragements du P. Thyrse Gonzalez, général de la compagnie, l'œuvre projetée par les Français. Un riche espagnol offrit une aumône considérable pour couvrir les frais de l'édifice.

D'après ces dispositions, le P. Jean-Claude Visdelon[1] obtint en 1700, un diplôme du vice-roi de Canton, pour la protection de l'entreprise; le commandant militaire de la province offrit un détachement de ses troupes, pour accompagner et protéger les missionnaires, qui se rendraient à San-Choan.

Vers le 17 février 1700, au commencement de l'année chinoise, le P. Turcotti envoya le P. Gaspard Kastner[2] à Sin-Hoéï, pour administrer les sacrements aux chrétiens et se disposer au voyage de San-Choan. Le P. Jean Laureati[3] devait le rejoindre avec les ouvriers chrétiens, sous la protection de deux jonques de guerre. Le 10 mars, missionnaires et ouvriers se rendaient à Sin-Ning, où le gouverneur de la ville, qui était chrétien, les recevait avec honneur. Le 14 mars, on était à

(1) Le P. Jean-André de Visdelon fit partie du premier groupe de missionnaires que Louis XIV envoya à l'empereur de la Chine. Il fut nommé vicaire apostolique de Kouéï-Théou en 1709. Il mourut dans l'Inde, à Pondichéry, le 11 novembre 1737.

(2) Le P. Gaspard Kastner, né en 1665, à Munich, entra dans la Compagnie en 1681 et partit pour la Chine en 1696. Il mourut à Pékin le 9 novembre 1709. Très estimé de l'empereur, il fut président du tribunal des mathématiques et précepteur du prince héréditaire. Le P. Kastner écrivit en latin une relation très détaillée de son voyage et de la mission qu'il eut à remplir à San-Choan. On possède, à Paris, une copie de cette relation, et nous en avons consulté une seconde conservée à la Bibliothèque royale de Bruxelles, Ms. nº 8963. *Relatio sepulturæ, Magno Orientis Apostolo S. Francisco Xaverio erectæ, in insula Sanciano, Anno MDCC.* Cette copie avait été envoyée de Chine aux Bollandistes, en vue des commentaires qu'ils devaient publier dans la collection des *Acta Sanctorum*, au 2 décembre.

(3) Le P. Jean Laureati, né à Macerata en 1666, entra dans la Compagnie en 1681 et arriva en 1697 en Chine, où il travailla avec zèle pendant trente ans. Visiteur en 1720, il mourut le 19 février 1727.

Kouang-Haï, à cinq milles de San-Choan, et, le lendemain, au soir, on attérissait dans l'île, saluant de loin la pierre érigée sur le tombeau de l'apôtre des Indes. Après avoir vénéré le tombeau, les missionnaires allèrent passer la nuit à la distance d'un mille de la côte, dans le plus prochain village, et notifièrent aux habitants les ordres du vice-roi de Canton. Le 19 mars, fête de saint Joseph, après la célébration du Saint Sacrifice, les travaux commencèrent.

Les habitants de l'île étaient au nombre de 3,000 environ, distribués en six villages. Pendant que les ouvriers travaillaient au nivellement du sol et creusaient les fondements de l'édifice, et, en attendant l'arrivée des matériaux qu'on expédiait de Canton, les missionnaires visitèrent les sept villages, prêchant la foi chrétienne aux insulaires dont un certain nombre demanda et reçut le baptême avant le départ des Pères. Avec eux, trente soldats embrassèrent la foi.

Des épreuves pénibles survinrent pendant les travaux; mais saint François Xavier sembla tout aplanir. Plusieurs mandarins vinrent même visiter les Pères et encourager les ouvriers. On remarqua que, malgré les fréquentes veilles des soldats toujours en garde contre les invasions des pirates, malgré une forte chaleur, l'absence de pluie et à plusieurs reprises le manque de provisions qui n'arrivaient pas à temps, pas un soldat, pas un ouvrier ne tomba malade ni ne se plaignit de la fatigue. Enfin, le 2 juin, l'édifice était achevé et les missionnaires rentraient à Canton avec les ouvriers et les soldats.

Le monument comprenait trois parties ou trois plates-formes adossées à la montagne. Dans la première, se dressait une croix haute de dix pieds romains, large de cinq, en face de la voie que suivaient les navires en venant à San-Choan, et qu'on pouvait apercevoir de fort loin. De là, on montait, par cinq marches, à une seconde plate-forme, où était le lieu de la sépulture. Sept autres marches conduisaient à un petit sanctuaire, où se trouvait un autel; sur le toit, terminé en pointe, on avait placé un globe surmonté d'une croix. Un mur haut de cinq à huit mètres, suivant la déclivité du sol, entou-

rait la construction et la garantissait contre les eaux de pluie.

L'édifice avait, en longueur, quatre-vingt-dix pieds romains, et, en largeur, quarante. Les murailles étaient peintes en bleu à l'extérieur; la partie supérieure en rouge et l'intérieur en blanc. Sur la porte on lisait le millésime de l'année (1700).

Le vice-roi de Canton donna aux Pères un diplôme de protection, en faveur de la population de San-Choan, pour assurer la durée du monument; mais, après la suppression de la Compagnie et le départ des Jésuites, le sanctuaire eut le sort de tant d'autres églises ou chapelles élevées sur le sol chinois, qui furent démolies, vendues ou converties en pagodes.

En 1813, l'évêque de Macao visita San-Choan et y trouva le monument en ruines. Il fit réparer et remettre la pierre tombale à son ancienne place.

Qu'étaient devenus les chrétiens de l'île et comment le sanctuaire, construit en 1700, avait-il été dévasté, on l'ignora pendant longtemps. En janvier 1867, Mgr Guillemin, vicaire apostolique de Canton se rendit dans l'île, et, sur les ruines mêmes de l'édifice, où il offrit plusieurs fois le Saint Sacrifice, il conçut le projet d'élever un nouveau monument en l'honneur du glorieux protecteur des missions étrangères, et, en particulier, du vicariat de Canton. Dans une lettre, il annonce ce dessein au conseil général de la Propagation de la foi[1]. Sans tarder, M. Hermite, architecte, fit le plan d'une chapelle gothique, dont il fit hommage à saint François Xavier; et le P. Braud fut chargé de la direction des travaux. Deux ans après, le sanctuaire était terminé et l'on put procéder, le 25 avril, à la solennelle bénédiction et inauguration de la chapelle.

Les conditions des chrétiens en Chine avaient bien changé depuis 1700. A la cérémonie assistèrent deux cents Européens environ et une centaine de chrétiens chinois. Dans sa nouvelle lettre au conseil de la Propagation de la foi, Mgr Guillemin signale comme assistant à cette solennelle inauguration le président suprême de la cour de Hong-Kong, le chancelier

(1) Cf. *Annales de la Propagation de la foi,* t. 11, pp. 6-23.

du consulat français, le consul général d'Autriche, le commandant d'une canonnière chinoise, M. de Longueville, les Pères italiens de la mission de Hong-Kong, les Pères jésuites de Macao, une quinzaine de missionnaires des Missions étrangères et des religieuses de différents établissements de la région avec quelques-unes de leurs élèves.

« La chapelle, écrit Mgr Guillemin, est une œuvre délicate et « de bon goût. Elle n'est pas grande, mesurant environ « 60 pieds de long sur 30 de large, avec un petit clocher s'éle- « vant à 70 pieds de haut, mais sa forme gothique et gracieuse, « sa position sur un roc élevé qui s'avance un peu sur la mer, « sa flèche élancée et pyramidale, qui de là domine tous les « environs, lui donnent une grâce et une élégance parfaites. « Au centre même de la chapelle, se trouve le lieu où saint « François Xavier a remis son âme bénie entre les mains de « Dieu. L'ancienne pierre de granit recouvre ce point.

« Il fallait, on le comprend, conserver dans toute sa simpli- « cité et son intégrité, cette pierre fondamentale ; mais je l'ai « fait environner d'un encadrement en beau marbre blanc, « ayant dans tout son pourtour une belle guirlande de fleurs « sculptée et portant, dans le haut, une couronne avec cette « autre inscription : In vita mors, laquelle entre comme une « devise dans les armes de notre mission et nous a été suggérée « par l'idée même du tombeau du bienheureux.

« Trois petits autels décorent la chapelle. Celui du milieu, « en bois dur et de forme gothique a été fait sur le modèle « d'un autel du XIIIe siècle et se distingue par son élégance et « sa bonne grâce. »[1]

Après avoir visité l'île et le monument commémoratif, un missionnaire de Chang-haï, le P. Hornsby écrivait, le 18 mai 1903 : « La chapelle bâtie par Mgr Guillemin, en 1869, « sur l'emplacement de la tombe du saint est en bon état. Elle « avait été ruinée en 1884 et n'a été réparée qu'il y a deux ou « trois ans. A l'intérieur se trouve la vieille pierre élevée par « les Pères de Macao en 1639. On ne voit plus qu'un côté de la

(1) Cf. *Annales de la Propagation de la foi*, t. 41, pp. 408-425.

« pierre, celui qui porte l'inscription chinoise, car la pierre est « posée à plat et cimentée dans le pavé. Elle est entourée d'une « petite grille en bois. Il y a trois autels, mais pas le moindre « ornement. Derrière le maître-autel, se trouve la statue du « saint, haute d'environ trente pieds. Un malencontreux visi- « teur, voulant emporter un souvenir de San-Choan, s'est permis « de détacher un gros morceau de granit de chacun des quatre « coins du piédestal de la statue. La grande croix de pierre, « érigée sur un des plus hauts pics dominant la mer, d'où elle « est visible à une grande distance a été abattue et est enfoncée « dans le sol, derrière la chapelle commémorative; la pyramide « qui portait la croix est restée debout.

« La chapelle des chrétiens, bâtie en même temps sur le « rivage, dans la baie, avait subi, en 1884, le même sort que « l'autre; elle n'est pas actuellement en très bon état. L'île « compte de quinze à vingt mille habitants; il y a soixante « chrétiens qu'un prêtre chinois vient visiter environ quatre « fois l'an, je crois. »

II. — Le tombeau de l'apôtre des Indes à Goa n'eut pas à subir les tristes vicissitudes de celui qui, à San-Choan, reçut, après sa mort, et garda, pendant deux mois et demi, le corps du saint. Dès le premier jour, ce fut un *sépulcre glorieux*, et le culte dont on l'a entouré, comme la confiance qu'il a inspirée aux fidèles n'ont jamais cessé. Trois causes ont plus particulièrement contribué à rendre ce tombeau célèbre et à y faire affluer, à toutes les époques, des pèlerins ou des visiteurs des divers royaumes de l'Orient : les miracles opérés nombreux et éclatants, l'ostension périodique des restes vénérés du saint, et enfin, les riches ornements dont on a successivement embelli ce tombeau.

Durant les premières années, les guérisons et les prodiges se multiplièrent, au point qu'on renonça à en consigner le récit par écrit pour en conserver la mémoire. Et ce n'étaient pas seulement les fidèles qui se pressaient autour du tombeau pour honorer et invoquer celui qu'on appelait de son vivant, *le saint Père, le saint*, les païens et les musulmans, sans renoncer à leurs croyances, venaient offrir à saint François

Xavier leurs hommages et implorer, non sans succès, sa protection dans leurs besoins.

L'ostension des reliques, qui se fit bientôt régulièrement à des époques déterminées, donna au tombeau de l'apôtre des Indes un éclat sans égal, en attirant à Goa, avec les populations environnantes, le concours de nombreux pèlerins que la piété amenait des plus lointaines régions de l'Inde. La parfaite conservation du corps du saint et l'odeur de parfum qu'il exhalait et dont les foules pouvaient constater la réalité, à l'occasion de ces publiques ostensions, constituaient un miracle permanent et une preuve convaincante, pour les infidèles comme pour les chrétiens, de la sainteté de François et de son crédit auprès de Dieu. Comme nous l'avons déjà dit, à San-Choan, deux mois et demi après la mort de l'apôtre, son corps, bien qu'entouré de chaux vive, pour hâter sa dissolution, avait été trouvé intact. La réalité du fait fut constatée de nouveau à Malacca en 1554, et, peu après, reconnue à Goa par les autorités ecclésiastiques et civiles de la ville, qui en dressèrent un acte authentique. Don Diaz Carvalho, grand ami du saint et de la Compagnie, obtint, quelque temps après, la faveur de vénérer le corps toujours en état de parfaite conservation.

Le 3 novembre 1614, par ordre du Père Général Claude Aquaviva, on détacha du corps le bras droit tout entier, en présence du P. Sébastien Gonzalvez, qui raconte le fait, dans son histoire manuscrite de la Compagnie dans les Indes. Les reliques avaient été transportées de l'église du collège à la maison professe et déposées dans une salle au-dessus de la porte d'entrée. L'avant-bras avec la main fut envoyé à Rome et placé dans un reliquaire ovale, en bois doré, avec valves, qui cachent ordinairement la relique et qu'à certains jours de fête on ouvre pour la faire vénérer par les fidèles. Elle est exposée dans l'église du Gesù, sur l'autel du saint, en face de l'autel de saint Ignace. On fit deux parts du reste du bras : l'une fut envoyée au collège de Malacca, l'autre au collège de Macao[1].

(1) Cf. Fr. de Sousa, *Orient. conquist.* c. IX, d. II, n° 4. — Sur les reliques insignes de saint François Xavier conservées autrefois à Anvers, voir

En 1615, sur les instances des Pères du Japon, réunis pour la première fois en Congrégation provinciale, le R. P. Vitelleschi, général de la Compagnie, donna ordre au P. Jacques de Medeiros, provincial de la province de Goa, de détacher du saint corps de l'apôtre des Indes une relique insigne, pour l'envoyer au Japon. Conformément à cet ordre, le P. de Medeiros fit ouvrir, en présence de huit Pères, la caisse en bois doré fermée à double clé et clouée, et une seconde caisse plus petite et clouée de toutes parts contenant les reliques. Il détacha un os du bras droit et le remit au P. Gabriel de Mattos, procureur élu par la première Congrégation provinciale du Japon [1].

Peu d'années après en décembre 1635, le P. Marcel Mastrilli, qui se rendait au Japon, où il allait verser son sang pour la foi, obtint de voir le corps du saint et de le revêtir de riches ornements sacerdotaux qu'à son passage à Madrid, lui avait remis, dans ce but, la reine Isabelle. Avec l'autorisation du P. Provincial et assisté de quelques Pères, il descendit à minuit à l'église et ouvrit, non sans une vive émotion, la châsse où était renfermé le corps saint. L'apôtre était étendu sur le dos, la main gauche sur la poitrine et revêtu des ornements sacerdotaux; son teint était légèrement noir, sa figure allongée avait un air de majesté; sa barbe était un peu longue et semée de poils blancs; ses yeux ouverts; on l'eût cru vivant; ses chairs étaient molles; de ses membres s'exhalait une suave odeur qui embaumait les visiteurs ravis. « Quiconque s'écria le « P. Mastrilli, ferait le dangereux et pénible voyage que j'ai fait « pour voir cette merveille, ne pourrait regretter sa peine. » Avec respect et amour, le Père revêtit le saint des riches ornements apportés d'Espagne. Le corps portait autour du cou un linge taché de sang; il l'emporta avec une relique pour s'en aider

Papebroch : *Annales Antverpienses*, t. v, p. 238, 257. Anvers, Busschmann, 1854.

(1) Cf. Ms. de la Bibl. de Ajuda, 49, v, 6, f. 159a. « *Fizemos abrir un « caixâo de madeira dourado, o qual estava fechado com duas chaves*, *e « dentre n'elle estava un caixilho tamben de madeira progado por todas as « partes... e d'ellas tiramos inteiro e saô o osso do braço directo que væ da « volta do cotane.* » Rachol 11 de Maîo de 1619. Jacome de Medeiros.

dans le grand combat qu'il s'attendait à livrer au Japon. Peu de temps après, le capitaine-général, Antoine Tellez de Silva mourut, laissant par testament au P. Mastrilli, son ami, un legs de trois mille francs dans la pensée qu'il s'en servirait pour honorer l'apôtre des Indes. Avant de s'embarquer pour Manille, celui-ci employa cette somme avec un don qu'il avait reçu de la reine d'Espagne à agrandir et à orner plus richement le tombeau de l'apôtre[1].

Sur l'ordre de Jean IV, roi de Portugal, en 1744, l'archevêque de Goa et le marquis de Castel Nuovo, vice-roi des Indes, accompagnés de tous les grands dignitaires, firent la visite des restes de saint François Xavier et constatèrent, avec toutes les formalités requises, la parfaite conservation du corps de l'apôtre.

Dix ans après la suppression de la Compagnie de Jésus, le bruit courut dans l'Inde, qu'en quittant Goa, les Jésuites avaient emporté le trésor et laissé la châsse vide. Pour mettre fin à ces dires calomnieux, les autorités ecclésiastiques et civiles crurent devoir procéder, le 10, 11 et 12 février 1782, à une vérification des reliques. Le P. Cicala, Lazariste, assista à l'exposition des reliques; il écrivit que le concours du peuple avait été si considérable au tombeau du saint, cette année-là, qu'il dépassait tout ce qu'on avait vu depuis trente ans. On y était venu de toutes les parties des Indes. Le cercueil de huit pieds de longueur, de deux pieds de hauteur et fermé par trois serrures, fut ouvert, en présence de l'évêque de Cochin, administrateur du diocèse de Goa, de tout le clergé, de tous les ordres religieux, du vice-roi et de tous les grands dignitaires et magistrats. Un voile d'étoffe de soie couvrait entièrement le corps; on l'enleva, et tous les assistants purent contempler ce qui restait du grand apôtre de l'orient. Il était revêtu des habits sacerdotaux; sa chasuble, présent de la reine de Portugal[2], était de la plus grande fraîcheur. Le corps n'offrait

(2) Cf. *Vie du P. Marcel Mastrilli* par le P. Nieremberg, traduite en latin et publiée à Dillingen, 1647.

(1) Il était d'usage que les reines du Portugal brodassent, de leurs propres

point le moindre indice de corruption; mais il n'avait plus les apparences de vie qu'il avait conservées durant plus d'un siècle. « La peau, écrit le P. Cicala, la peau et la chair, tota-« lement desséchées sont unies avec les os; la face est bien « blanche; il ne lui manque que le bras droit qui est à Rome, « deux doigts du pied droit et les intestins. Les pieds surtout « se sont conservés dans la plus grande beauté. Il est à obser-« ver, ajoute le Père, que le saint était de stature très petite. »

Citant des lettres venues de Goa avec celle du P. Cicala, le journal de Fr.-X. de Feller ajoute ces détails : « On voyait à « la droite du saint corps le bâton de capitaine-général, dont, « par ordre du souverain, il avait été décoré, après sa mort, « comme protecteur du royaume de Portugal. Le bras droit « étant conservé à Rome, le saint paraissait tenir le susdit « bâton de la main gauche, appuyée sur la poitrine. Sa Majesté « la reine, ayant fait broder un nouveau voile, pour couvrir « la face du saint, a ordonné qu'on lui envoyât l'ancien, qu'elle « veut garder, auprès d'elle, par dévotion. »[1]

Les troubles qui survinrent dans les possessions portugaises, à la suite des conquêtes des Anglais dans l'Inde, les grandes guerres du commencement du XIX[e] siècle, qui amenèrent la ruine de l'empire maritime du Portugal et le schisme qui désola les chrétientés de l'Indoustan, arrêtèrent l'élan des pèlerinages au tombeau de S. François Xavier, sans pourtant les faire complètement cesser. En 1834, M. l'abbé Legrégeois signalait, dans une lettre écrite de l'ancienne capitale des Indes portugaises, le culte rendu aux restes de S. François Xavier.

mains, la chasuble dont on revêtait le corps du saint, quand, tous les vingt ans environ, on faisait l'ouverture de la châsse pour l'ostension solennelle des reliques. La vieille chasuble était envoyée à la Cour, qui en faisait don à des personnes de marque.

(1) Cf. *Journal historique et littéraire*, t. CLXIV, 15 mars 1783, p. 449. — Au bâton de capitaine-général envoyé par Jean IV, on en a successivement substitué d'autres. Celui qu'on remplaçait était donné à des personnages très méritants du royaume, comme récompense ou témoignage de rare distinction.

En 1859, Don Pedro V, roi de Portugal, ordonna une nouvelle vérification de l'état du saint corps. Voici le procès-verbal de l'ouverture du tombeau et de l'examen des reliques, dressé le 12 octobre 1859.

« L'an mil huit cent cinquante-neuf de la naissance de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, le 12 octobre, à neuf heures du « matin, dans l'église du Bon-Jésus, ancienne maison professe « des prêtres de la Compagnie, située dans l'ancienne ville de « Goa, où se trouvent le tombeau et le corps de saint François « Xavier, ont comparu le très illustre et excellentissime sei- « gneur, vicomte de Torres-Novas, gouverneur général de « l'État de l'Inde, le gouverneur de l'archevêché de Goa, la « Cour de justice, la Chambre municipale de l'arrondisse- « ment des îles et des autres corporations, autorités et chefs « des administrations de cet État, soussignés, lesquels « avaient été invités à assister à l'ouverture du dit tombeau, « dans le but de connaître l'état où se trouve le corps du « saint, en vertu de l'autorisation accordée par Sa Majesté, « par un décret du ministère de la marine et d'outre-mer, « n° 100, du 11 septembre de l'année indiquée, et transcrit ci- « dessus. Et aussitôt, avec les clefs qui se trouvaient à la « secrétairerie du gouvernement général et qui ont été pré- « sentées dans cet acte, on a ouvert la châsse renfermant le « corps du saint, et on l'a trouvé revêtu d'habillements sacer- « dotaux. Puis les médecins composant la commission sani- « taire, le médecin en chef Édouard de Freitas et Almeida, le « chirurgien en chef Joseph Antoine de Oliveira et le chirur- « gien de première classe de Gama, ayant procédé à l'examen « du corps, ont trouvé le crâne revêtu, sur le côté droit, du « cuir chevelu, où se voient encore quelques rares cheveux; « le côté gauche était complètement découvert. La face « toute entière est revêtue d'une peau sèche, de couleur « brune avec une ouverture du côté droit, communiquant « avec le sinus maxillaire du même côté, et qui paraît corres- « pondre à l'endroit de la contusion, dont parle le procès- « verbal du 1er janvier 1782; des dents visibles, il ne manque « qu'une des incisives inférieures; les deux oreilles existent;

« le bras droit manque ; la main gauche est complète, y com-
« pris les ongles, ainsi qu'il est dit dans le procès-verbal de
« 1782; les parois abdominales sont couvertes d'une peau
« sèche et tant soit peu brune; le ventre ne contient pas les
« intestins; les pieds sont également couverts d'une peau
« sèche et de couleur brune, laissant apercevoir la saillie des
« tenons; il manque, au pied droit, le quatrième et le cin-
« quième doigts; il existe pourtant de l'un d'eux des restes de
« peau et des phalanges, dans un état très spongieux. A la
« suite de cet examen, il a été conclu que le corps et les reli-
« ques du saint sont dans un tel état qu'on pouvait les exposer
« à la vénération publique, afin d'exciter et d'augmenter la
« dévotion des peuples. Et de tout ce qui a été dit moi, *Chris-
« torano Sebastiano de Xavier*, grand-officier de la secrétairerie
« du gouvernement général de cet État, ai rédigé ce procès-
« verbal, au bas duquel ont signé toutes les corporations et
« autorités mentionnées ci-dessus; et moi, *Joaquim Heliodoro
« da Cunha Rivera*, secrétaire du gouvernement général, l'ai
« fait écrire. » Suivent 57 signatures.

Dans une lettre adressée, le 10 décembre, au T. R. P. Beckx, général de la Compagnie, Mgr Canoz, évêque du Maduré, qui assistait aux fêtes de l'ostension[1], décrit avec une émotion communicative, les impressions profondes que produisaient en lui, le grand concours des pèlerins, la vue du saint corps exposé à tous les regards et les cérémonies religieuses, messes solennelles, panégyriques et procession, qui donnaient un éclat sans pareil à ces fêtes. A la description officielle du corps, il ajouta quelques détails qu'on lira avec intérêt.
« Le saint corps est couvert d'une riche chasuble brodée en
« or et garnie de perles, présent d'une reine de Portugal, en
« 1699, lorsque saint François Xavier fut déclaré défenseur
« des Indes. On reconnaît encore les traits de cette figure de
« héros, que trois siècles n'ont pu effacer. La peau qui couvre
« le visage est un peu basanée ; la bouche entrouverte laisse
« apercevoir les dents; vous distinguez les lèvres, le nez, les

(1) Cf. *Annales de la Propag. de la foi*, juillet 1860, nº 191.

« tempes, etc. On dirait voir épars sur le crâne des cheveux « grisâtres, comme incrustés dans la peau; la tête est un peu « soulevée, appuyée sur un coussin. Le bras gauche couvert par « les manches d'une aube précieuse, étendu sur la chasuble, « laisse à découvert la main toute entière dont les doigts restent « suspendus et un peu séparés les uns des autres. On sait que « le bras droit fut coupé, en 1614, par ordre du P. Général « Aquaviva et transporté à Rome, où il est exposé au Gesù, à « l'autel de saint François Xavier. Depuis cette amputation, « faite dans une grande salle de la maison professe, le corps « du saint a perdu cette fraîcheur et cette souplesse qu'il avait « retenues jusque-là. Les pieds ont conservé toute leur forme « et tous les doigts, excepté les deux petits du pied droit qui « ont été enlevés; on distingue même les ongles. »[1]

Les miracles, toujours nombreux au tombeau du saint pendant ces solennelles expositions, furent si éclatants en 1859, que les protestants eux-mêmes n'en parlaient qu'avec étonnement et respect. Citant un journal de Goa, *O Ultramar*, le *Bombay-Times and Standard*, du 29 décembre, écrit : « L'exposition du corps de saint François Xavier attire toujours « un grand concours de visiteurs. Le nombre en augmente « tous les jours, et il serait difficile de percer le flot populaire « qui envahit la porte d'entrée de l'église du Bon-Jésus. « L'antique cité pourrait renaître. Des habitants de toutes les « parties de Goa, des catholiques étrangers, des païens en « grand nombre parcourent par groupes ces routes jadis « abandonnées, en un silence interrompu seulement par « les hymnes des diacres et les sons des cloches de la cathé- « drale. Le cœur est ému à la vue de païens contemplant avec « respect le corps du saint et se prosternant à ses pieds. « L'apôtre des Indes, même après sa mort, attire les infidèles. « Les malades courent en foule implorer son appui. La foi est « générale, et, de bouche en bouche, circulent les nouvelles « des guérisons miraculeuses. » L'auteur de l'article continue en racontant la guérison d'un enfant perclus d'une jambe,

(1) Cf. *Précis historiques*, année 1880, t. 29e, p. 12-23.

qu'il avait vu et interrogé sur l'existence et la disparition subite de son infirmité.

Le P. Jacques, missionnaire au Bengale, qui venait d'assister avec son évêque, Mgr Goethals, à l'ostension de 1876, rend compte au Directeur des *Précis historiques*[1] des fêtes célébrées sous ses yeux. Parlant du corps de saint François Xavier, il écrit : « Plus de vingt évêques et des milliers de fidèles sont « venus vénérer le tombeau de l'apôtre des Indes... Déjà plu- « sieurs guérisons ont eu lieu à ce tombeau. Mgr l'archevêque « de Vasconcellos, après un examen sérieux, se fera un devoir « de les faire connaître à la piété des fidèles. Au temps de la « dernière exposition, en 1859, le prédécesseur de l'archevêque « actuel prononça un jugement solennel sur le caractère mira- « culeux de huit guérisons, choisies parmi les plus remarqua- « bles... Le corps du saint est exposé dans une châsse de verre. « Il est bien conservé; cependant il s'est desséché, depuis que, « sur l'ordre du P. Aquaviva, on lui a coupé le bras droit, « pour l'exposer à Rome, pendant les fêtes de la canonisation. « Jusqu'alors, c'est-à-dire pendant plus de soixante ans, le « corps était resté frais et vermeil. Il y a quelques cheveux sur « la tête. La joue droite avait été endommagée par la chute « d'une pierre lorsqu'on le rapporta de Sancian, et qu'on « l'enterra une seconde fois dans la chaux vive à Malacca... La « main gauche repose sur la poitrine : elle laisse voir les nerfs « au-dessous de la peau, et elle a encore tous ses doigts avec « les ongles. Le pied droit est parfaitement intact : les doigts « du pied et leurs ongles, le talon, la plante des pieds, les « muscles et les tendons au-dessous de la peau, tout est à sa « place et bien conservé; seulement ce membre est raide, « rétréci et d'une couleur brune. Le pied gauche n'est pas « aussi intact; le second doigt est brisé et pendant; le troisième « et les deux autres ont disparu. La peau du talon est détachée « en quelques endroits, mais forme toujours un tissu très « solide. La joue droite et l'extrémité du nez sont un peu « endommagés, les yeux sont pleins et nullement enfoncés. »

(1) Cf. *Précis historiques*, décembre 1879, nº 12.

Enfin, une dernière ostension, plus brillante par le concours des pèlerins, par les riches offrandes faites au tombeau du saint et par les guérisons opérées et dûment constatées, a eu lieu en 1890. Pour la première fois, un compte rendu complet de ces fêtes a été publié. On y signale avec les démarches et les écrits ou ordonnances préparatoires à l'exposition, toute la suite des cérémonies, messes célébrées, prédications et offrandes faites, durant tout le temps de l'exposition[1]. Ainsi du 3 décembre au 1er janvier, plus de cent soixante et onze mille fidèles ou païens sont venus baiser les pieds de l'apôtre; on a célébré, dans l'église du Bon-Jésus, deux mille quatre vingts quinze messes dont cent cinquante et une le 3 décembre; on a offert au trésor de l'église quantité d'objets de diverse nature, des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, les honoraires de huit mille deux cents quatre vingts messes. Le rapport énumère, en les faisant suivre d'une courte notice, cinquante six miracles ou faveurs signalées accordées par saint François Xavier à des pèlerins infirmes.

Dans sa lettre du 10 décembre 1859 au R. P. Général de la Compagnie, Mgr Canoz parle de l'église du Bon-Jésus et de la belle et riche châsse où sont renfermées les reliques du saint.

L'église du Bon-Jésus, dit-il, « fut bâtie, en 1592, par « D. Pierre Mascarenhas[1]. Elle n'a qu'une seule nef très large « et deux bras de croix, au fond desquels se trouvent d'un

(1) Cf. *Exposição do venerando corpo do glorioso Apostolo das Indias S. Francisco Xavier, em 1890. Memoria historico-descriptiva, illustrada com estampas.* Viriato A. C. B. de Albuquerque. Nova-Goa 1891. On a un compte rendu, mais moins étendu, de la précédente exposition faite par l'auteur de celui-ci.

(1) Près de la porte d'entrée, on lit l'inscription suivante : *Sépulture de D. Jeronymo Mascarenhas, capitaine de Cochin et d'Ormuz, qui a élevé cette église à ses frais; et, par reconnaissance, la Compagnie de Jésus lui a consacré ce lieu.* — C'est dans cette église que venaient autrefois prendre possession du pouvoir les anciens vice-rois et les capitaines-généraux. — La sacristie est digne de la magnificence du temple. La voûte n'a pas moins de trente pieds de largeur. Il y a un autel dédié à saint Stanislas et une belle collec-

« côté l'autel de saint François Xavier et de l'autre celui de « saint François de Borgia. Le grand autel est dédié à saint « Ignace qu'une statue colossale représente les yeux élevés au « ciel et dans une attitude semblable à celle qu'il devait avoir « lorsqu'il s'écriait, dans un transport d'amour : *Quam sordet « mihi tellus, cum cœlum aspicio! Que la terre me paraît vile, « quand je regarde le ciel!*

« Je ne m'arrêterai pas à vous dépeindre les décorations de « ces différents autels, dont le travail est vraiment admirable, « et la dorure très bien conservée. Derrière la chapelle de saint « François Xavier, s'élève le fameux monument érigé à la « mémoire de l'apôtre des Indes, par le grand-duc de Toscane, « en 1665, et qu'on aperçoit à travers une large grille, en « bronze doré et artistement travaillé : on regrette qu'il soit « enfermé dans un espace étroit et obscur, qui ne permet pas « de l'apprécier, comme il le mérite. Il est composé de marbre « blanc, laissant aux quatres côtés de la base, un large espace « libre pour un autel. La seconde partie du monument, placée « sur cette base, est ornée dans le milieu de bas-reliefs en « bronze; ils représentent le saint, d'un côté, baptisant de « pauvres infidèles, de l'autre côté, prêchant les vérités du « salut, et sur une troisième face, mourant abandonné dans « l'île de Sancian, à la vue de la Chine. Enfin, la troisième « partie, qui diminue graduellement de largeur en s'élevant « est surmontée par une magnifique châsse d'argent, conte- « nant le corps du saint et ornée de petites colonnes, entre « lesquelles sont enchâssés des vitraux. On avait déjà descendu « cette châsse pour la placer sur une estrade élevée au milieu « du transept de l'église et couverte d'un tapis vert; mais la « caisse garnie d'une riche étoffe, qui renferme le saint corps, « en avait été retirée et déposée sur une des tables de marbre « du monument où il était permis aux fidèles de le vénérer. »

tion de peintures et de tableaux. — Derrière le tombeau du saint, en se rendant de la sacristie à la maison professe, on voit un tableau représentant saint François Xavier. C'est, dit-on, son véritable portrait, tiré peu de temps après sa mort.

III. — Les plus anciens documents connus sur le château de Xavier, où naquit et vécut, jusqu'à son départ pour Paris, l'apôtre des Indes, remontent au commencement du XIIIe siècle[1]. Le château avec ses dépendances était la propriété du roi d'Aragon. Le 30 mars 1223, par un acte passé à Tudela, l'infant D. Fernand, frère de D. Sancho, *le Fort*, alors retenu sur les côtes d'Afrique par une expédition militaire, le céda au roi de Navarre, à la condition que, si le prix convenu n'en était pas versé au prochain carnaval, l'acte serait nul et que le château retournerait au roi D. Sancho. En 1236, D. Théobald I, neveu et successeur de Sancho, en fit don à Aznar de Sada, sa vie durant, à condition de service en paix et en guerre. Cette donation fut confirmée et accrue, le 13 janvier, fête de l'Épiphanie 1252, par le roi de Navarre Théobald II, en faveur de D. Martin Aznarez et de Doña Maria Périz. Les Aznar ou Aznarez descendaient, par le duc Eridon Aznar, des familles royales d'Aragon et de Navarre. Vers 1460, le dernier des Aznarez n'ayant qu'une fille, Jeanne Aznarez, la maria à Martin de Azpilcueta, l'aïeul maternel de saint François Xavier. Celui-ci eut deux filles dont l'aînée, Maria, épousa Jean de Jassu, seigneur d'Idocin, qui, par son mariage, devint seigneur de Azpilcueta et de Xavier. Jean de Jassu et Maria de Azpilcueta fixèrent leur domicile au château de Xavier.

Situé entre le royaume d'Aragon et de Navarre, le château avait été construit avec tous les caractères d'une place de guerre dans le genre des châteaux fortifiés qu'on bâtissait dans le midi de la France. Sa forme oblongue, avec deux tours aux deux extrémités pour la défense, était commandée par la configuration de la petite colline sur laquelle il s'élevait. On n'en connaît guère les dispositions principales que par l'énumération, incomplète sans doute, des parties qui ont été abattues en 1517, après la mort de Jean de Jassu, et sous les yeux de Maria de Azpilcueta et de François Xavier, alors âgé de onze ans.

(1) Cf. Cros, *saint François de Xavier, S. J. Son pays, sa famille, sa vie*, pp. 72-80; *Album de Xavier*, pp. 9-17.

A l'annonce de la mort de Ferdinand, le maréchal de Navarre et les amis encore fidèles de Jean d'Albret firent, pour reconquérir le royaume, une hardie tentative qui échoua. Plusieurs membres de la parenté des Jassu avaient suivi le maréchal. A la mort de Jean d'Albret, au mois de juin, et à celle de Catherine, sept mois plus tard, la France parut vouloir revendiquer, par les armes, un royaume sans héritier, qui lui avait antérieurement appartenu. Pour arrêter ou rendre irréalisable ce projet, Cisneros fit fortifier Pampelume et donna ordre de raser tous les châteaux de la Navarre qui pourraient servir d'appui ou d'abri à des ennemis. Le château de Xavier était nommément signalé comme devant être complètement ruiné. L'exécuteur de cet ordre rigoureux fit preuve de modération et laissa debout, pour servir d'habitation à la châtelaine et à ses enfants, le corps central tel qu'il subsistait avant la récente restauration. Mais on démolit « tout un mur d'enceinte « muni de créneaux et de meurtrières; de plus, deux tours « rondes; une autre forte tour, en avant du pont-levis de « l'entrée; de plus cette entrée du *Castillo* et une autre tour « plus à l'intérieur. Dans la grande enceinte, on ravagea le « jardin qui servait aussi de garenne de lapin. On découronna « et on abattit jusqu'à demi-hauteur, la tour de Saint-Michel; « de plus, tous les créneaux de la *Casa*, dans son pourtour, « ainsi que les meurtrières des arbalétriers et celles des arque-« busiers. On démolit des escaliers de pierre et de plus à l'inté-« rieur, dans le corps du logis, d'autres meurtrières. Le « dommage s'élevait bien à sept cents ou huit cents ducats. « Le mur d'enceinte était muni d'un chemin de ronde; les « pierres du grand portail du *Castillo* étaient bien travaillées. « On ne laissa pas une meurtrière au *Castillo*. On démolit « deux grands portails bien ouvrés; on combla les fossés. On « abattit une forte tour au flanc de la *Casa* et les escaliers « qui menaient au chemin de ronde; le mur d'enceinte fut « égalé au sol. »[1]

Il ne paraît pas que, dans la suite des années, on ait songé

(1) Cf. Cros. *S. Fr. de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. I, p. 71.

à relever quelques-unes de ses ruines. Le défaut de ressources et aussi la disparition de la chevalerie, qui fit renoncer à ce genre de constructions, en dissuadèrent les propriétaires successifs du château. Après la canonisation de l'apôtre des Indes, on construisit une chapelle, contiguë à la partie nord du château, et c'est pour cette chapelle sans doute que le vicomte de Zolina demandait, à Rome, en 1620, une relique du saint. C'est dans cette chapelle dédiée à saint François Xavier qu'en 1743, D. Antoine de Idiaquez, comte de Xavier, fonda une chapellenie *mayor*. L'académicien D. Pedro de Madrazo, qui visita cette chapelle, dit qu'il admira un tableau représentant l'apôtre des Indes, œuvre du peintre flamand Godefroid Mas, signée à Anvers, en 1692.

Disons-le avec sa Grandeur, D. José Olivier et Hurtado, évêque de Pampelume, le château de Xavier était, depuis la canonisation du saint qui y vit le jour, dans un état d'abandon, qui laissait une pénible impression au cœur des nombreux pèlerins venus à diverses époques de l'année pour y satisfaire leur piété. Dans une lettre adressée, en 1882, au R. P. François de Sales Muruzabal, Provincial de Castille, l'illustre prélat suggéra l'idée d'une restauration du château de Xavier, avec le concours des Pères Jésuites. « Le moment ne serait-il pas « arrivé et le plus opportun, de restaurer le *Castillo* de Xavier « et de le mettre, comme on dit, à la hauteur qui lui convient? « Je sais que lorsqu'il y a quelques années, l'illustre posses- « seur actuel du *Castillo*, le comte de Guaqui, le visita, ses « sentiments religieux, son amour de l'art, son zèle pour tous « les vrais et nobles intérêts de ce pays l'y conduisirent; son « âme forma, dès lors de grands et généreux desseins. Les « temps troublés qui suivirent n'en favorisèrent pas, hélas! « l'exécution. Mais aujourd'hui, ne suffirait-il pas de votre « initiative? Si, dans le village et château de Xavier, vous « établissiez, par exemple, une maison de *troisième an* ou *de* « *probation*, le ciel, je le crois, vous dédommagerait surabon- « damment de cette démarche, que je n'ose appeler un sacrifice.

« Rien ne manque au *Castillo* de Loyola : la magnifique « coupole de son église lui sert de tour protectrice, et il a pour

« gardiens les fils du grand patriarche de la Compagnie. Eh! « donc! ne fera-t-on rien maintenant pour le *Castillo* de « Xavier, au sujet duquel nous regrettons de le dire, une « respectable personne nous écrivait : Quand on pénètre « dans l'intérieur du Castillo, on s'imagine voir, non pas la « *casa solariega* de celui qui, vivant, excita par ses héroïques « prouesses, sa sainteté, son ardente parole, l'admiration de « l'Orient, et que, depuis sa mort, l'Occident appelle grand « apôtre des Indes; on croit voir un *pigeonnier*. »[1]

Déterminé à réaliser cette œuvre, le comte de Guaqui, en son nom et au nom de sa femme, Doña Maria Azlor de Aragon e Idiaquez, propriétaire du Castillo et des terres de Xavier, adressa le 3 décembre 1882, une belle supplique à la Députation forale et provinciale de Navarre, lui demandant de faire construire un chemin qui mette en facile communication le château de saint François Xavier et la ville de Sanguesa, offrant, à cet effet, de donner tous les terrains à lui appartenant qui seraient nécessaires[2]. La requête fut accueillie et la route a été faite comme on pouvait la désirer.

La comtesse de Guaqui confia le projet de restauration à D. José Segundo de Lema, premier architecte de la maison royale; mais la mort ne lui permit pas de terminer son travail. On s'adressa à un architecte distingué de Pampelume, D. Angel de Gorcoecha, et celui-ci apporta bientôt un plan qui fut pleinement approuvé par la comtesse et le comte de Guaqui. Il fut arrêté que les travaux commenceraient en avril 1892. La mort du comte de Guaqui (8 février 1893) vint ralentir un moment l'exécution du projet; mais bientôt surmontant sa douleur ou cherchant des consolations dans la poursuite d'une œuvre chère à son mari, la comtesse de Guaqui, maintenant duchesse de Villahermosa, pressa l'architecte et les ouvriers, et, après trois ans, en 1895, la restauration de la maison natale de saint François Xavier était achevée et digne du glorieux saint dont elle avait été le berceau.

(1) Cf. Cros. *S. Fr. de Xavier. Son pays, sa famille, sa vie*, p. 527.
(2) Cf. *Album de Xavier*, p. 17.

Le projet n'était pas de rétablir le château tel qu'il était au XIIIe siècle, avec son mur d'enceinte, son pont-levis et ses tours Le relèvement de ces fortifications eût imposé des frais considérables, sans grande utilité. D'ailleurs comment reproduire fidèlement des constructions dont il ne restait aucune trace, et, sur lesquelles, on n'avait que de vagues et insuffisantes indications. Seule, la maison qui restait encore debout, a été restaurée. Façade, portes, fenêtres, toiture, escaliers ont retrouvé leur vrai caractère et la pureté de leurs anciennes lignes architecturales. On a conservé tous les appartements, avec leur primitive disposition, et laissé à leur place, tous les souvenirs qui rappellent le séjour de saint François Xavier au château.

Les Pères Jésuites devant habiter le château, il fallait une église digne de la demeure restaurée. La chapelle construite au XVIIe siècle à l'extrémité nord du *palacio,* était insuffisante; on l'abattit et, le 25 mars 1896, on posa, à sa place, la première pierre d'une crypte sur laquelle allait s'élever la nouvelle église. Huit mois après, la crypte était achevée. Le 30 avril 1897, on se mit à la construction de l'église dont le gros œuvre se terminait le 1er décembre 1900. L'église, dans le style du commencement du XIIIe siècle, est à une nef, de vingt-cinq mètres de longueur, et de neuf mètres de largeur; la voûte a quatorze mètres de hauteur; les proportions ont été établies d'après la belle église du monastère de San-Salvador de Lepre. Le clocher, à trois étages, forme un des plus beaux ornements dans l'ensemble des constructions anciennes et récentes. La porte d'entrée, où l'on arrive par un escalier, est flanquée de deux anges debout sur deux colonnes, supportant chacun un écu de pierre avec les armes, celui de droite des Xavier, des Jassu, des Azpilcueta et des Atondo, (les armes du saint), celui de gauche, celles de Villahermosa avec le petit écu de Azlor. Trois autels avec des statues; l'autel principal dédié à l'apôtre des Indes, les deux autres à saint Joseph et à saint Michel; dans les chapiteaux des colonnes et les frises, des souvenirs de la vie de saint François Xavier sculptés avec goût; sur la façade de l'église, entre deux têtes de lion héraldique de Navarre, on lit cette inscription :

A la mayor honra y gloria de Dios y en honor de san Francisco Xavier mandó edificar esta iglesia la duquesa de Villahermosa, año MCM, rogad a dios por la fundadora.

L'église fut consacrée, le 19 juin 1901, dans une brillante fête religieuse, présidée par sa Grandeur D. José Lopez Mendoza y Garcia, de l'ordre des Augustins, évêque de Pampelume et de Tudela. A la fête assistaient cinq évêques, un représentant du roi, sept grands d'Espagne ou personnages distingués entourant la fondatrice, la duchesse de Villahermosa; des députations de différentes localités environnantes, des Pères Jésuites et de nombreux prêtres séculiers.



Écusson de Xavier

APPENDICES

I. — Chronologie de la vie de S. François Xavier.
II. — Sources et Bibliographie.
III. — Date de la mort de l'apôtre des Indes.
IV. — Bulle de canonisation.



Château de Xavier, état actuel.

APPENDICES

I. — CHRONOLOGIE DE LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER

1506	7 avril.	Naissance de François Xavier.
1515	14 octobre.	Mort de Jean de Jassu, son père.
1525	septembre.	François part, au commencement de septembre, pour aller poursuivre ses études à l'université de Paris, où il se trouve, à l'ouverture des cours, le 1er octobre, fête de saint Remi.
1529	juillet.	Mort de Maria de Azpilcueta, sa mère.
1530	15 mars.	François obtient le grade de licencié ès-arts.
1531	12 février.	Il écrit en Espagne, pour demander des lettres testimoniales de noblesse et le titre de clerc du diocèse de Pampelune.
1532		Mort de Michel, son frère aîné.
1533	30 janvier.	Mort de sa sœur Madeleine, abbesse du monastère de Sainte-Claire, à Gandie.
1534	15 août.	Avec Maître Ignace et ses compagnons, François fait des vœux, dans la chapelle basse de l'église de Montmartre.

1535	25 mars.	A Maître Ignace, qui se rend en Espagne, il remet une lettre pour son frère Jean de Azpilcueta, à Obaños.
1536	4 août.	Les alcades de la *Corte mayor* signent la déclaration de noblesse demandée par François en 1531, et, vers ce même temps, le chapitre de Pampelune lui confère un canonicat.
	15 novembre.	Avec ses compagnons, il quitte Paris pour se rendre à Venise.
1537	8 janvier.	Arrivée à Venise, où Maître Ignace se trouvait depuis la fin de décembre 1536.
	février.	Vers la mi-carême, il fait avec ses compagnons le pèlerinage de Rome et reçoit l'autorisation de se faire ordonner prêtre, au titre de pauvreté.
	24 juin.	De retour à Venise, il est ordonné prêtre par le légat du Saint-Siège, et fait, entre ses mains, les vœux perpétuels de chasteté et de pauvreté.
	octobre.	François est envoyé à Bologne, pour s'y livrer au ministère de la prédication et des œuvres de zèle.
1538	mars.	Il est rappelé à Rome, où il s'emploie à confesser et à prêcher dans les églises de Saint-Laurent-in-Damaso et de Saint-Louis-des-Français.
1540	15 mars.	Désigné à la place du P. Bobadilla malade, pour se rendre en Portugal et de là aux Indes, il remet, la veille de son départ, au P. Laynez, un écrit où il donne son suffrage pour l'élection de Maître Ignace comme Général de la Compagnie, approuve les Constitutions et promet de les observer.
	16 mars.	Il part pour Lisbonne, avec Pedro de Mascarenhas, ambassadeur du roi de Portugal, auprès du Pape Paul III et passe par Lorette, Bologne, Parme, Loyola.
	31 mars.	De Bologne, il écrit à Maître Ignace et au P. Codure, à Rome.

	17 juin.	Arrivée à Lisbonne, où le P. Simon Rodriguès, parti de Rome le 5 mars, se trouvait depuis le 17 avril.
	13 juillet.	François écrit à Maître Ignace et au P. Bobadilla.
	26 juillet.	Lettre à Maître Ignace et au P. Codure.
	28 septembre.	Lettre à Martin de Azpilcueta (Docteur Navarro), son oncle.
	4 novembre.	Seconde lettre au même.
	18 mars.	Lettre à Maître Ignace et au P. Codure. — Autre lettre aux Pères Claude Le Jay et Laynez.
	27 juillet.	Il est nommé nonce du Saint-Siège dans les Indes.
	27 septembre.	Confirmation de la Compagnie par Paul III.
1541	7 avril.	François Xavier s'embarque pour les Indes.
1542	1er janvier.	De Mozambique, il écrit aux Pères de Rome.
	Fin-février.	Départ pour Mélinde et Socotora.
	6 mai.	Arrivée à Goa.
	20 septembre.	François écrit aux Pères de Rome et à Maître Ignace.
	7 octobre.	Départ pour le cap Comorin.
	20 octobre.	Arrivée à Goa de Paul de Camerino et de François de Mansilhas.
	28 octobre.	François écrit de Tuticorin à Maître Ignace.
1543	septembre.	Il revient à Goa pour chercher des auxiliaires et conduire quelques jeunes Indiens au collège de Sainte-Foi.
	22 septembre.	Il écrit à une dame de Portugal.
		Il fait sa profession entre les mains de l'évêque de Goa.
1544	janvier.	Il part pour la côte de la Pêcherie, emmenant avec lui François de Mansilhas, Jean de Artiaga et deux prêtres goanais, et arrive à Cochin le 15 janvier.
	15 janvier.	De Cochin, il écrit à Maître Ignace.
	28 février.	De Punicale, il écrit à François de Mansilhas qu'il a laissé avec les chrétiens du cap Comorin.
	14 mars.	De Manapad, il écrit au même le 14, 20, 21 et 27 mars et le 8 avril.

	23 avril.	De Livar, autre lettre au même.
	1er mai.	De Nar, nouvelle lettre au même.
	14 mai.	Lettre au même, de Tuticorin.
	20 juin.	De Manapad, autre lettre au même.
	22 juin.	De Viradapatam, lettre au même.
	23 juin.	Lettre au même.
	30 juin.	De Manapad, autres lettres au même.
	1er août.	3, 19, 20, nouvelles lettres au même.
	21 août.	De Punicale, lettre au même.
	2 septembre.	De Manapad, lettre au même.
	5 septembre.	D'Alendale, deux lettres au même.
	7 septembre.	De Trichandour, autre lettre au même.
	10 septembre.	De Manapad, nouvelle lettre au même.
	20 septembre.	De Tuticorin, autre lettre au même.
	10 novembre.	De Manapad, deux lettres au même.
	novembre.	François se rend au cap Comorin. Il vient à Coulam pour y voir Alexis de Sousa, évangélise le Travancore et arrive à Cochin le 16 décembre.
	18 décembre.	De Cochin, il écrit à François de Mansilhas deux lettres et lui annonce qu'il vient de recevoir plusieurs lettres de Portugal, les premières depuis son départ de Lisbonne.
		Deux ou trois jours après, il se rend à Cambaye, auprès d'Alphonse de Sousa, pour lui demander de châtier le roi persécuteur de Jafanagapatam.
1545	20 janvier.	De retour à Cochin, François écrit au roi de Portugal.
	27 janvier.	Lettres à Maître Ignace, aux Pères de Rome et au P. Simon Rodriguès.
		De Cochin, l'apôtre se rend à Négapatam et visite en passant les chrétiens de Manar.
	7 avril.	De Négapatam, il écrit au P. de Mansilhas, au cap Comorin.
	29 mars.	Il part pour Méliapour.
	8 mai.	Lettre à Diogo de Borba et au P. Paul de Camerino.
	2 septembre.	Arrivée à Goa des Pères Nicolas Lancilotti, Antoine Criminale et Jean de Beïra.

	25 septembre.	Vers la fin d'août, François s'embarque pour Malacca, où il arrive le 25 septembre.
	10 novembre.	Ayant appris l'arrivée à Goa des trois Pères ci-dessus, il écrit au P. Paul de Camerino et aux nouveaux venus, ordonnant que le P. Lancilotti reste au collège de Sainte-Foi et que les deux autres Pères aillent rejoindre François de Mansilhas à la côte de la Pêcherie.
	17 décembre.	Maître Ignace écrit de sa main à Rome l'acte par lequel il communique à François Xavier tous les pouvoirs concédés à la Compagnie pour l'exercice de ses ministères apostoliques.
1546	1er janvier.	Ne pouvant se rendre à Macassar, où il désirait aller, il part pour l'île d'Amboine.
	14 février.	Arrivée à Amboine.
	10 mai.	François écrit à Goa pour appeler trois Pères aux Moluques.
	16 mai.	Lettre au roi de Portugal.
	juillet.	En juillet, l'apôtre quitte Amboine pour aller évangéliser les Moluques et les îles du More. Il revient à Amboine et de là à Malacca, d'où il était parti un an auparavant.
	11 septembre.	Arrivée à Goa des Pères Francois Pérez, François Enriquez et du F. Adam.
	17 septembre.	Arrivée à Goa des Pères Henri Enriquez, Alphonse Cyprien, Nuño Ribeiro, Nicolas Ribeiro et des Frères Baltasar Nuñez, Manuel de Moraès, Nicolas Nuñez, partis avec les précédents le 8 avril de Coïmbre.
1547	juillet.	A Malacca, François trouve les Pères Jean de Beïra, Nuño Ribeiro et les Frères Nicolas Nuñez et Baltasar Nuñez qui partent au mois d'août pour les Moluques.
	décembre.	Après un séjour de six mois à Malacca, il part pour Cochin.
1548	20 janvier.	Il écrit aux Pères de Rome, à Maître Ignace, au roi de Portugal et au P. Simon Rodriguès.
	janvier.	Trois jours après son arrivée à Cochin, il

s'embarque pour le cap Comorin, réunit tous les Pères de la Mission à Manapad, leur donne pour supérieur le P. Antoine Criminale et leur laisse une instruction en 17 articles. — Il va ensuite visiter à Ceylan le roi de Kandy. Il rentre à Goa. Huit jours après, il se rend à Bacaïm, auprès du vice-roi Jean de Castro, pour lui faire connaître les bonnes dispositions du roi de Kandy et plaider sa cause.

De Bacaïm, François revient à Goa, sur le désir du vice-roi, qui, atteint d'une maladie mortelle, voulait avoir, à l'heure suprême, l'assistance de l'apôtre des Indes.

2 avril. De Goa, il écrit à son ami Diogo Péreira, en ce moment à Cochin, qu'il envoie à Malacca le P. François Pérez pour confesser et prêcher et le F. Roch de Oliveira pour faire la classe aux enfants des Portugais.

9 avril. Le P. Pérez et le F. de Oliveira partent de Goa pour Malacca, où ils arrivent le 28 mai.

6 juin. Jean de Castro meurt à Goa, assisté par l'apôtre des Indes, qui, avec d'autres graves témoins, signe plusieurs dispositions testamentaires destinées à être communiquées au roi de Portugal.

4 septembre. Arrivée à Goa des Pères Gaspard Barzée, Melchior Gonzalvès, Baltazar Gago et du F. Jean Fernandez.

Septembre. Sur le point de s'embarquer pour le cap Comorin, François attend pour recevoir les nouveaux Pères. Il assiste, le 8, à un sermon du P. Barzée, à l'église de Saint-Paul, et, le lendemain ou surlendemain, part pour la côte de la Pêcherie.

9 octobre. Arrivée à Goa du P. Antoine Gomez, envoyé comme recteur du collège, et des Pères et Frères Paul del Valle, François Gonzalvès, Manuel Vaz et Louis Froès.

10 octobre. François arrive au cap Comorin.

	22 octobre.	De Punicale, il écrit au P. François Enriquez, au Travancore, et lui envoie le P. Baltazar Nuñez pour l'aider dans ses ministères.
		Peu après, il s'embarque pour Cochin.
	28 octobre.	De Cochin, il écrit en Portugal au P. Ignace Martins.
	22 décembre.	De Goa, il écrit une seconde lettre au même Père.
1549	Janvier.	Il retourne à Cochin et visite le collège établi, à Cranganor, par le P. Vincent de Lagos, capucin.
	12 et 14 janv.	De Cochin, il écrit à Maître Ignace.
	20 et 25 janv.	Lettres au P. Simon Rodriguès.
	26 janvier.	Lettre au roi de Portugal.
	1er février.	Nouvelle lettre au P. Simon Rodriguès.
	Mars.	François rentre à Goa, où il se prépare à aller évangéliser le Japon.
	Avril.	Le P. Gaspard Barzée est envoyé à Ormuz.
	14-21 avril.	François part de Goa pour le Japon, la semaine des Rameaux, et s'arrête à Cochin, jusqu'au 25 avril.
	31 mai.	Arrivée à Goa.
	Mai-Juin.	A la fin de mai ou au commencement de juin, le P. Antoine Criminale est mis à mort par les Badages.
	20 juin.	De Malacca, Maître François écrit aux Pères des Moluques, aux Pères de Goa et au roi de Portugal.
	22 juin.	Lettres aux Pères de Rome, à Maître Ignace, aux Pères de Camerino et Gomez, au P. de Beïra. — Il envoie le P. Alphonse de Castro aux Moluques.
	23 juin.	Lettres au P. Simon Rodriguès, aux Pères de Camerino et Gomez, au roi de Portugal.
		Avant de partir, il écrit deux lettres à l'évêque de Goa.
	24 juin.	François s'embarque, avec le P. Cosme de Torrès et Jean Fernandez, pour le Japon, la veille ou le jour de la Saint-Jean.
	Août.	Destinés à Socotora, le P. Cyprien et de

		Moraès sont envoyés, sur l'ordre de François, le premier à Saint-Thomas de Méliapour et le second aux Moluques.
	15 août.	François aborde au port de Cangoxima, chef-lieu du royaume de Satsouma.
	29 septembre.	François est reçu en audience par le vice-roi de Satsouma.
	Septembre.	Il se rend à Firando où un vaisseau portugais venant de Chine était arrivé, et, par ce vaisseau, expédie plusieurs lettres datées du 5 novembre. Un mois après, il est de retour à Cangoxima.
	2 octobre.	Maître Ignace signe à Rome des lettres patentes par lesquelles il nomme François Provincial, avec tous les pouvoirs nécessaires pour l'administration de la Compagnie, dans les pays d'outre-mer, soumis à la puissance du roi de Portugal et autres de ces régions.
	3 novembre.	Il écrit aux Pères de Camerino et Gomez.
	5 novembre.	Autres lettres aux Pères de Goa, aux Pères de Camerino et Gomez, aux Pères Barzée, Gago, Carvalho et aux Pères de Coïmbre.
	20 novembre.	Nouvelle lettre aux Pères de Goa.
	23 décembre.	Maître Ignace signe à Rome des lettres patentes, par lesquelles il confirme les pouvoirs accordés à François et les étend aux privilèges spirituels. En outre, il l'autorise à communiquer ces pouvoirs au P. Recteur du collège, dans la mesure qu'il le jugera bon, pendant son absence de Goa.
1550	Septembre.	François quitte Cangoxima pour aller à Firando, dans le royaume de Hizen.
	Octobre.	Sur la fin d'octobre, il part pour Yamagoutsi, chef-lieu du royaume de Nangati, et, sur sa route, visite un grand monastère de bonzes, à Facata, capitale du royaume de Chicugen.
1551	Janvier.	Au commencement de janvier, il part pour Miako, capitale du Japon, et, n'ayant pu obtenir une audience du roi, il se rend en

		barque à Sakai, où il trouve un vaisseau qui le ramène à Firando, au mois de février.
	Mars.	Peu de temps après son arrivée à Firando, François se rend avec Jean Fernandez à Yamagoutsi, où il opère de nombreuses conversions.
	Septembre.	Ayant appris l'arrivée au port de Figi d'un vaisseau portugais commandé par Édouard de Gama, il mande, à Yamagoutsi, le P. Cosme de Torrès pour lui confier la direction des nouveaux chrétiens et part pour Figi, avec la pensée de retourner dans l'Inde.
		Arrivée à Goa de treize religieux de la Compagnie dont quatres prêtres et neuf Frères : PP. Melchior Nuñez, Manuel de Moraès, Antoine de Érédia, Gonzalo Roïz, FF. scolastiques ou coadjuteurs, Manuel Texeira, Christophe da Costa, Melchior Diaz, Antoine Diaz, Alexis Madeira, Pierre de Almeida, François Durao et Thomas.
	19 septembre.	Il est reçu à Funaï (Fucheo), en audience, par le vice-roi, qui l'avait invité, par lettre, à venir le voir.
	15 novembre.	Il prend congé du roi et va s'embarquer à Figi pour Goa.
	Décembre.	Sur la fin de décembre, François écrit du détroit de Singapour, au P. Pérez, à Malacca, de prendre les dispositions nécessaires pour qu'il puisse s'embarquer, sans retard, pour lee Indes.
1552	24 janvier.	Arrivée de l'apôtre à Cochin.
	29 janvier.	Il écrit à Maître Ignace et aux Pères de Rome.
	30 janvier.	Lettre au P. Simon Rodriguès.
	4 février.	Lettre au P. Paul de Camerino.
	5 février.	Lettre au P. Gaspard Barzée.
		François rentre peu après à Goa.
	28 février.	De Goa, il écrit au P. Nuñez Barreto, à Bacaïm.
	22 mars.	Lettre au P. Gonzalo Rodriguès, à Ormuz.

	Mars.	Le P. Melchior Nuñez est envoyé à Bacaïm pour y fonder un collège.
	3 avril.	Lettre au P. Melchior Nuñez Barreto à Bacaïm.
	6 avril.	François nomme le P. Gaspard Barzée recteur du collège Sainte-Foi et supérieur de tous les Pères de la Compagnie qui sont ou viendront dans les Indes, aux Moluques, à Malacca et au Japon.
	7 avril.	Il écrit, le 7 et le 8 avrll, au P. Simon Rodriguès.
	9 avril.	Lettre à Maître Ignace.
	14 avril.	Lettres au roi de Portugal, au P. Barzée, au P. Cyprien à Saint-Thomas de Méliapour. — Il s'embarque pour se rendre en Chine.
	24 avril.	De Cochin, il écrit au P. Barzée.
	6 juin.	Le P. Baltazar Gago, les Frères Pierre de Alcazova et Édouard de Sylva partent de Malacca pour Cangoxima, où ils arrivent vers la mi-août.
	13 et 16 juil.	Lettres au P. Barzée.
	21 juillet.	De Singapour, François écrit de nouveau au P. Barzée et le même jour au P. de Beïra, à Goa.
	22 juillet.	Autre lettre au P. Barzée, et, le même jour à Diogo Péreira, à Malacca.
	Août.	Arrivée de François à San-Choan, 23 jours après son départ de Malacca.
	22 octobre.	Lettres au P. Pérez, à Malacca.
	25 octobre.	Lettre au P. Barzée.
	12 novembre.	Autres lettres à François Pérez et à Diogo Péreira à Malacca.
	13 novembre.	Lettre au P. Barzée, à Goa et à Jacques Péreira, à Malacca.
	21 novembre.	François tombe malade après avoir célébré la sainte messe.
	2 décembre.	Le saint rend son âme à Dieu sous les yeux d'Antoine de Sainte-Foi et va recevoir au ciel la récompense de ses immenses travaux.
1553	17 février.	Sur le point de partir de San-Choan, le capitaine du seul vaisseau portugais qui se

		trouvait en rade, envoie examiner l'état du corps de Maître François et voir si on pouvait l'emporter. On le trouve sans trace de corruption, exhalant une suave odeur, et on le transporte sur le navire.
	22 mars.	Le corps arrive à Malacca, où après l'avoir reçu avec les plus grands honneurs, on l'ensevelit dans l'église de Notre-Dame-du-Mont.
	18 octobre.	Mort du P. Gaspart Barzée.
1554	15 mars.	Le corps du saint est transporté à Goa, où on le reçoit triomphalement, le 15 mars, pendant la semaine sainte.
1556	28 mars.	Jean III, roi de Portugal, écrit au vice-roi des Indes, Pierre de Mascarenhas, de recueillir les actes authentiques de toutes les choses édifiantes et œuvres surnaturelles que Notre-Seigneur a opérées par le Père Maître Xavier.
1610	20 mars.	Le pape Paul V prescrit un examen juridique de ces documents, et, à la suite, fait expédier des *lettres rémissoriales,* pour instruire les nouveaux procès apostoliques. Le procès commence à Cochin le 10 juillet 1616.
1614	2 septembre.	Par ordre du P. Aquaviva, général de la Compagnie, on détache du corps du saint le bras droit, pour le porter au Gesù de Rome.
1619	25 octobre.	Paul V donne à l'apôtre des Indes le titre de bienheureux, et permet de célébrer sa fête et de réciter l'office, le 2 décembre, dans toutes les maisons de ln Compagnie de Jésus, en Portugal et dans les Indes.
1621		Le privilège dont jouit le Portugal est accordé aux trois États de la Navarre.
1622	24 janvier.	Grégoire XV décerne au bienheureux les honneurs de la canonisation.
	12 mars.	Solennité de la canonisation dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome.
1623	25 août.	Signature de la Bulle de canonisation par Urbain VIII.

1656	2 décembre.	On célèbre en grande pompe à Naples, la fête de saint François Xavier, nouveau patron et protecteur de la ville.
1657	14 avril.	Un décret d'Alexandre VII établit saint Firmin et saint François Xavier également patrons de la Navarre, avec fête de précepte, octave, etc.
	15 septembre.	Saint François est déclaré patron principal de la ville et de l'université de Parme.
1663	28 avril.	Alexandre VII autorise tous ceux qui sont tenus à la récitation de l'office divin, à réciter l'office de saint François Xavier, sous le rite semi-double.
	17 juillet.	Translation, par le même Alexandre VII, de la célébration de la fête du saint du 2 au 3 décembre.
	18 juillet.	Le même Pontife accorde une indulgence plénière, pour la fête de saint Ignace, le 31 juillet et pour celle de saint François Xavier, le 3 décembre.
	6 septembre.	Encore Alexandre VII fait insérer, dans le martyrologe, le nom et la légende du saint.
	22 décembre.	Il étend à toute l'Église l'obligation de dire la messe et l'office du saint.
1670	14 juin.	Clément X fait passer, du rite semi-double au rite double, la fête de l'apôtre des Indes.
1748	21 février.	Benoît XIV établit saint François Xavier patron principal et protecteur des missions comprises entre le cap de Bonne-Espérance, la Chine et le Japon inclusivement.
1862	5 janvier.	Pie IX fait répondre au supérieur des Missions étrangères, qu'on devait faire, aux suffrages, commémoraison de saint Joseph et de saint François Xavier, tous les deux patrons principaux de la Congrégation.
1886	12 janvier.	Léon XIII accorde une indulgence plénière pour le 12 mars, jour anniversaire de la canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier.
1887	14 mai.	Léon XIII autorise les prêtres de la Compa-

gnie de Jésus à réciter l'office votif du saint, à certains jours de l'année.

1904 25 mars. Sa Sainteté Pie X donne saint François Xavier pour patron à l'œuvre de la Propagation de la foi, dans l'Église universelle et élève sa fête au rite de double majeur.

Les évêques des Indes demandent et obtiennent de Pie X que la fête de saint François Xavier soit fête chômée.



Bras droit de S. François Xavier.
(Église du Gesù, à Rome.)



II. — SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

ACOSTA, Joseph de, S. J. — De natura novi orbis [Indes espagnoles] libri duo, et de procuranda Indorum salute libri sex. Salmanticæ, 1588, in-8º.

— Acta sanctorum, tom. VII, julii, pp. 420-640. — *Collection de nombreux documents manuscrits ou imprimés, réunis par les anciens Bollandistes, en vue d'écrire la vie de saint François Xavier.* Bibliothèque royale de Bruxelles, Codex nº 8963.

— Album de Xavier. Pampelona, 1901, in-4º.

ALBUQUERQUE (Fernand de). — Commentarios do grando Alfonso d'Albuquerque. Lisboa, 4 vol., in-8º, édit. de 1704.

ALCAZAR (Bartolomé), S. J. — Chrono-Historia de la Compañia de Jesus en la Provincia de Toledo y elogios de sus Varones illustres, fundadores, bienhechores, fautores e' hijos espirituales. Madrid, 1710.

ALEGAMBUS, (Philippus), S. J. — Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu. Antverpia, 1643, in fº.

— Analecta Bollandiana, tom. XVI, pp. 52-63.

ANDRADA, (Francisco d'). — Chronica de muyto alto et muyto poderoso Rey destos reynos de Portugal, Dom. Joao III deste nome. Lisboa, 1613, in fº.

ARIGITA Y LASA, (Mariano). — El Dr Navarro, Dom Martin de Azpilcueta y sus obras. Estudio historico-critico. Pampelona, MDCCCXCV.

ASTRAIN (Antonio), S. J. — Dia del transito de San Francisco Xavier. Revista mensual *Razon y Fé*, Año II, nº XIX, pp. 315-386.

AZPILCUETA (Martinus de, Dr Navarrus). — Enchiridion sive Manuale confessariorum et pœnitentiarum. Romæ, MDLXXXVIII.

BARRADAS (Manoel), S. J. — Relaçao de algumas cousas notavels do

Nosso Santo Padre Francisco Xavier, tiradas dos processos authenticos que, per ordem da santitade do Papa Paulo V, se tiraram nesta cidade de Cochim e na de Mallaca, e nas fortalezas de Coulao e Mana, e nas costas da Pescaria e Trancor. *Bibl. roy. de Ajuda*, Ms. Hist. eccl. 25, 1, f. 1a, 19a; *signé :* Cochim. 25 de Fevereiro de 1607. Manoel Barradas. — *A la suite :* Algumas cousas do B. P. Francisco Xavier que de novo se acharam no inquiriçao que o Snr. Arcebispo Dom Fr. Christovao de Sa tiro de sua santa vida na cidade de Goa, no anno de 1615 (fo 19b-20b). — Voir un autre extrait du Procès envoyé à Rome, portant en marge les noms de témoins *de vista* ou *de ouvida*, à la Bibliothèque royale de Lisbonne, Mss. 6183, in-8o, couverture parchemin, non paginé. La première partie contient le Mémorial du P. Le Fèvre.

Barreto de Rezen, (Pedro de), Secretario do Senhor de Linparès Visorrey de Estado da India. — Breve tratado ou Epilogo de todos os Visorreys que tem pavido no Estado de India. No anno de 1635. *Ms de la Bibl. Nationale, no 1 du catalogue imprimé de M. Morel-Fatis,* 421 ff. *Portraits coloriés des vice-rois, cartes et plans en couleurs.*

Barros (Joan de). — Da Asia portuguesa, 4 Deça, 9 vol., Lisboa, édit. 1778.

Bartoli (Daniello), S. J. — Dell' Istoria della Compagnia di Gesù. L'Asia. Parte prima. In Roma, 1653. — Vita di S. Francesco Saverio della Compagnia di Gesù, apostolo delle Indie, descritta dal P. Daniello Bartoli della medesima Compagnia. Torino, P. di G. Marietti, 1869, 2 vol. in-12 (Extrait). — De vita et gestis S. Francisci Xaverii e Societate Jesu Indiarum apostoli libri quatuor, ex R. P. Danielis Bartoli e Societate Jesu italico sermone Romæ approbato et edito, latine redditi a P. Ludovico Jannino ex eadem Societate. Lugduni, MDCLXVI, in-4o. — Les miracles de saint François Xavier, apostre des Indes, traduits de l'italien du P. Bartoli, avec un discours sur la créance des miracles. A Paris, chez Michel Petit, MDCLXXIII.

Bouhours (Dominique), S. J. — La vie de saint François Xavier de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. A Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1682, in-4o.

Braunsberger (Otto), S. J. — Beati Petri Canisii Societatis Jesu epistulæ et acta. Volumen primum (1541-1546). Friburgi Brisgoviæ, MDCCCXCVI.

Braz de sa (José-Manuel). — Francisco Xavier o apostolo das Indias. Resumo historico. Nova Goa, 1878, in-4°.

Brodie (Alex.). — The Life of Francis Xavier, Apostle of the Indies, T'is not the business of a wise man to live to dispute about living well, but to live well without dispute. Phila : Hogand and Mc. Evoy, n° 1, North 3d. St 241, South 2d. St January, 1798, in-12, pp. 1172.

[Cabral (José), S. J.]. — Relaçao geral das festas que fez a Religiao da Companhia de Jesus, em a Provincia de Portugal, na canonisaçao dos gloriosos santos Ignacio de Loyola seu fundador e S. Francisco Xavier. No anno de 1622. Lisboa, 1623, in-4°. *Contem* as festas feitas em Lisboa, Coimbra, Evora, Braga, Porto, Ilha da Madeira e Terceira.

Camara, Manoel (Jeronymo P. A da). — Missoes dos Jesuitas no Oriente, secolos xvi e xvii. Lisboa, 1894, in-8°.

Canoz (Alexis), Vicaire apostolique de Trichinopoly. — Lettre au T. R. P. Beckx (10 décembre 1859) sur l'exposition des reliques de saint François Xavier à Goa. Cf. *Annales de la propagation de la foi*, juillet 1860, n° 191, p. 249.

Carayon (Auguste), S. J. — Bibliographie historique, n°s 2685-2770. Paris, mdccclxiv, in-4°.

Carvalho da Costa (Antonio). — Corographia Portugueza e descripçao topographica do famoso reino de Portugal. Lisboa, 1706-1712.

Castner (Gaspard), S. J. — Relatio sepulturæ Magno Orientis Apostolo S. Francisco Xaverio erectæ in insula Sancia, anno sæculari mdcc, gr. in-8°. Ms. de la Bibl. royale de Bruxelles, n° 8963.

Certani (D. Giacomo), Canonico regulare Lateranense. Bologna mdci, in-4°.

Charlevoix (Pierre-François-Xavier de), S. J. — Histoire du Japon. Nouvelle édition, enrichie de figures en taille-douce, revue, corrigée, augmentée et mise dans un nouvel ordre par l'auteur. Paris, mdccliv, 6 vol., in-12.

Cinamo (Léonardo), S. J. — Vita e morte del Padre Marcello Francesco Mastrilli della Compagnia di Gesù. In Viterbo, per el Diotavelli, mdcxxxxiv, in-4°.

Coleridge (Henry James), S. J. — The life and letters of St Francis Xavier. Second edition. London, 1890, in-8°.

Correa (Gaspar). — Lendas da India. Lisboa, 1858-1866, 4 vol., in-4°, *en 8 parties, avec portraits des vice-rois.*

COUTO (Diogo do). — Da Asia Portuguesa; 4 Deca-6 Deca, 1602-1614. 13 vol., avec les 7 de Barros, 20 vol. Lisboa, 1778-1788.

CRASSET (Jean), S. J. — Histoire de l'Église du Japon. A Paris, chez François Montalant, MDCCXV, 2 vol., in-4°, *avec des figures en taille-douce.*

CRÉTINEAU (Joly). — Histoire de la Compagnie de Jésus, t. I.

CROS (Léonard), S. J. — Saint François de Xavier de la Compagnie de Jésus; son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux, première série. Toulouse. A Loubens, 1894, 1 vol., in-8°. — Saint François de Xavier, de la Compagnie de Jésus, sa vie et ses lettres. Toulouse, Édouard Privat, 1900, 2 vol., in-8°. — Date de la mort de saint François Xavier. *Études*, Paris, t. 97e, 5 déc. 1903, 680-702. — Cultus S. Francisci Xaverii, S. J., Indiar. Apostoli in annum, menses, hebdomadas ac dies distributus. Viennæ Austr. (c. 1700), in-16, p. 214.

CUTILLAS (Francisco), S. J. — Cartas de S. Francisco Xavier, Apostol de las Indias (1752). En Madrid, 2 vol., in-12.

DAURIGNAC. — Histoire de saint François Xavier de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon, protecteur de l'Orient, accompagnée de nouveaux documents et d'un rapport du R. P. Artola, S. J. sur l'état actuel du château et du crucifix miraculeux de la chapelle de Xavier. Paris, Bray, 1870, 2 vol., in-12.

D. C. E. — Epitome de la vida y muerte de San Ignacio de Loyola, Patriarca y fundador de la Compañia de Jesus. Ruremunda, 1662.

[DELPLACE (Louis), S. J.]. — L'établissement de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas et la mission du P. Ribadeneyra à Bruxelles en 1556. Bruxelles, 1886, in-8°. — Selectæ Indiarum epistolæ nunc primum editæ. Florentiæ, 1887, in-8°.

DICKSON WHITE (André). — A History of the Warfare of Science with Theology in Christendom. London, Macmillan, 1896, tom. 2, p. 53.

DREWS (Joannes), S. J. — Fasti S. J., res et personas memorabiles ejusdem Societatis per singulos anni dies repræsentantes. Brunsberga, 1723.

FABER (Petrus, Beatus), S. J. — Memoriale, nunc primum in lucem editum a P. Marcello Bouix, S. J. Lutetiæ Parisiorum, MDCCCLXXIII, in-12. — Cartas y otros escritos, t. I, Bilbao. MDCCCXCIV, in-8°.

FARIA Y SNUSA (Manoel da). — Asia Portuguesa, Lisboa, 1666.

Feller (François Xavier de). — Journal historique et littéraire, t. clxix, 15 mars 1783, p. 449.
— Feriæ Xaverianæ seu duplex devotio in honorem S. Francisci Xaverii, S. J. Indiarum et Japoniæ apostoli. Monachii, 1746, in-16, p. 108.
Fita (Fidel), S. J. — Boletin de la Real Academia de la Historia, t. xiii, 1893, p. 540; 1er janvier 1881, — xxii, 1893, pag. 439, — xxiii, pag. 67, — xxiv, 1894, pag. 129.
— Flores indici, sive documenta ex aureis epistolis sancti Indiarum apostoli Francisci Xaverii decerpta et per singulos totius anni dies distributa. Colon-Agripp., 1713, in-12.
Franco (Antonio), S. J. — Imagen da virtude em o Noviciado da Companhia de Jesus, na corta de Lisboa. Coimbra, mdccxvii. — Synopsis Annalium Societatis Jesu in Lusitania, Ab Anno 1540 usque ad Annum 1725. Augustæ Vindelicorum et Græci, mdccxxvi. — Annus gloriosus Societatis Jesu... Viennæ Austriæ, 1720.
Freyre de Andrada (Hyacinthus). — Vita Joannis de Castro Indiarum Pro-regis iv, olim Lusitano sermone descripta, nunc in Latinum conversa, interprete Francisco Maria del Rosso, S. J. Romæ, mdccxxvii.
Froès (Luiz), S. J. — Primera parte da Historia de Japâo (1549-1578). Ms. de la Bibl. de Ajuda, 25, 14.
Galvao (Antonio). — Tratado dos descobrimentos antigos et modernos. Lisboa, 1563.
Garcia (Francisco), S. J. — Vida y Milagros de S. Francisco Xavier de la Compañia de Jesus, apostol de las Indias. En Madrid, 1672, in-4o. — Modo de hacer la novena a San Francisco Xavier, Apostol de las Indias, y la devocion de los diez Viernes al mismo santo. En Sevilla, en la imprenta de Don Juan de Basaos, in-16, (fin du XVIIe siècle).
Ginnaro (Bernardino), S. J. — Saverio Orientale ó vere Istorie de Christiani illustri del Oriente. Napoli, mdcxli, 2 vol., in-4°.
J. B. G. — Vie de saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon, et chants des associations d'ouvriers placés sous le patronage du saint. Bordeaux, Ve Dupuy et Cie, 1866, in-18.
Godinho de Eredia (Emmanuel). — Declaraçâo de Malacca e India meridional cou o Cathay em III Tract., ordinado, dirigido a S. R. M. de D. Phel. Rey de l'Spa. N. S. Ms. de la Bibl. Royale de Bruxelles, n° 7264. A la page 47, *portrait de S. François Xavier*, 1542.

Gonzalvès (Sébastien), S. J. — Historia da Companhia na India. Ms. de la Bibl. de Ajuda, 26, 30, 252 ff.

Guillemin, Vicaire apostolique de Canton. — Lettres aux directeurs de l'Œuvre de la propagation de la foi. 1867, 1869. *Annales*, t. xxxix, pp. 6-25; t. xli, pp. 408-425.

Guzman (Luis), S. J. — Historia de las Misiones de la Compañia de Jesus en la India oriental, en la China y Japon desde 1540 hasta 1600. *Nouvelle édition*, Bilbao, 1892, in-4°.

— Histoire de l'Église du Japon, composée par les Religieux de la Compagnie de Jésus, qui, de l'année 1575 à la présente année 1634, résident en ce pays. *Cette histoire, écrite seulement de l'année 1549 à l'année 1560, commence au folio du Ms. 181, 3e livre, avec ce titre* : « No qual se contem como se deu principio a pregaçao do sagrado Evangelho naquelle Reyno, pelo B. Padre Francisco Xavier, e progresso que teve a Christandade, do anno de 1549 ate o de 1552. » Ms. de la Bibl. de Ajuda, 25, 12.

Jarric (Pierre du), S. J. — Histoire des choses plus mémorables advenues tant ez Indes Orientales qu'autres païs de la descouverte des Portugais. En l'establissement et progrez de la foy chrestienne et catholique : Et principalement de ce que les religieux de la Compagnie de Jésus y ont faict et enduré pour la même fin, depuis qu'ils y sont entrez jusqu'à l'an 1600. A Bourdeaus. Par L. Millanges, 1608. in-8°. — *Traduite en latin par le P. Martin Marquez.* Coloniæ, mdcxv, in-8°.

Lafitau (Joseph-François), S. J. — Histoire des découvertes et conquestes des Portugais dans le nouveau monde, avec des figures en taille douce. A Paris, mdccxxxiii, 2 vol., in-4°.

Laouenan (François), Vicaire apostolique de Pondichéry. — Du brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme. Pondichéry, 1884, 2 vol., in-8°.

[Lecina (Mariano), S. J.] — Monumenta Xaveriana, t. i, Matriti, 1899-1900, grand in-8°; t. ii, sous presse.

Lettres envoyées en Europe par les Pères des Indes et du Japon :

— Cartas mandadas pelos Padres e Irmaos que andâo por Diversas Partes da India, *précédées de la liste des religieux de la Compagnie envoyés dans les Indes de 1541 à 1556 inclusivement.* Vol. 1, *ff. du texte des lettres*, 306.

— Livro em o qual se tresladâo as cartas que escrevem os padres da Companhia de Jesu das cousas que nosso Sñor ê diversas partes por elles obra, *précédé de la liste des religieux de la*

Compagnie envoyés aux Indes à partir de 1577. Vol. II, *ff. du texte des lettres,* 641. — Ms. de la Bibl. de Ajuda, sans numéro d'ordre. Anciens Mss. de la maison professe S. Roch, à Lisbonne.

— Cartas dos P[es] da Comp[a] de Asia do anno de 1544 ate 1557. Vol. I, *ff. du texte des lettres,* 406.

— Cartas dos P[es] da Comp[a] de Jesus. Vol. II, *ff. du texte des lettres,* 440.

— Livro das cartas que foram enviadas pollos padres da Comp[a] de Jesus que residem nas partes de Asia, côvem a saber, India, China, Japâo, Moluco, Amboino, Comorim (Preste Joâo), as quais tratam das cousas de edificaçâo, e serviço de nosso Sñor que por elles se fazem naquelas partes e da conversâo daquella grâ gêtilidade a nossa sanctissima fez. Vol. III, *ff. du texte des lettres,* 421. — Mss. de la Bibl. de Ajuda, sans numéro d'ordre. Anciens Mss. du collège d'Évora.

— LIVRO PRIMEIRO em que se tresladâo as cartas que mandâo os Irmâos da Comp[a] de Jesus que andâo na India das cousas que Nosso Senhor por elles obra e começa do anno do nacimento de N. Sñor Jesu-Christo de 1544 en diante, *précédé de la liste des religieux de la Compagnie envoyés aux Indes jusqu'en 1603 inclusivement.* Vol. I, *ff. du texte des lettres,* 409.

— Liber B. Livro 2º em o qual se tresladâo as cartas que mandâo os Padres e Irmaos da Companhia de Jesus que andâo na India das cousas que naquelas partes Ds. Nosso Senhor por meyo delos em serviço seu he louvor obra, que começa do anno do nacimento de Nosso Senhor Jesu-Christo, de 1557 em diante até 64. Vol. II *ff. du texte des lettres,* 549. — *Mss. des Archives du Ministère des affaires étrangères. Anciens Mss. du collège de Coïmbre.*

— Varia Historia rerum a Societate gestarum extra Europam. Tom. 3[us] Ms. V[s] A 2 — C[as] 2 ff. 727. Madrid.

— Cartas do Japâo. Mss., sans numéro d'ordre, de la Bibliothèque de l'Académie des sciences de Lisbonne, 3 vol. in-4º.

— Cartas que os Padres e Irmaos da Companhia de Jesus, que andâo nos Reynos de Japâo escreverâo aos da mesma Companhia da India, ê Europa desde anno de 1549 ate o de 66. Coimbra, 1570, in-4º.

— Cartas que los Padres y Hermanos de la Compañia de Jesus, que andan en los Reynos de Japon escrivieron â los de la misma Compañia desde el año de 1549 hasta el de 1571. Alcala 1575, in-4º.

— Cartas que os Padres e Irmaos da Companhia, que andâo nos Reynos de Japâo escreverâo aos da mesma Companhia da India â Europa, desde anno de 1549 até o de 1580. Evora. MDXCVIII, 2 vol., in-4o.

— Diversi avisi particolari d'alle Indie di Portogallo ricevuti d'all'anno 1551... dalli Reverendi padri della Compagnia de Giesù... tradotti nuovamente della lingua spagnola nella italiana. In Venetia, per Michele Tramezzino : Prima parte, MDLXV ; — seconda parte, MDLVIII ; — Terza parte, MDLXIX — quarta parte, MDLXXV.

— Epistolæ Indicæ. De stupendis et præclaris rebus quas divina bonitas in India et variis insulis per Societatem nominis Jesu operari dignata est, in tam copiosa Gentium ad fidem conversione. Lovanii, 1565.

— Epistolæ Japonicæ de multorum Gentilium in variis Insulis ad Christi fidem per Societatem nominis Jesu theologos conversione, in quibus etiam mores, leges locorumque situs luculenter describuntur. Lovanii, 1569, in-12. — Epistolæ Indicæ et Japonicæ de multarum gentium ad Christi fidem per Societatem Jesu conversione. Lovanii, 1570, in-12. — Epistolæ Japonicæ de multorum in variis insulisGentilium ad Christi fidem conversione. Lovanii, 1570, in-12.

— Epistolæ mixtæ; Monumenta historica Societatis Jesu. Matriti, 1898-1902. 5 vol. grd in-8o.

— Litteræ quadrimestres; Monumenta historica Societatis Jesu. Matriti, 1894.

LOPES DE CASTANHEDA (Fernando). — Conquista da India pelos Portugueses. Lisboa, 1552, *trad. franc.*

LOYOLA (S. Ignacio de). — Cartas, 6 vol., in-8o. Madrid, MDCCCLXXIV-MDCCCLXXXIX. – Monumenta Ignatiana, series prima, Matriti, 1903.

LUALDI (Michel, Romano sacerdote theologo). — L'India orientale soggettata al Vangelo. In Roma, per Ignatio de Lazzari, MDCLIII, in-4o.

LUCENA (Joan de), S. J. — Historia da vida do Padre S. Francisco de Xavier. Lisboa, 2e édit., MDCCLXXXVIII, 4 vol., in-12. — *Notes sur la vie de S. François Xavier*. Ms. de la Bibl. de Ajuda, Hist. eccl. 25, 1 ; *ff. du texte 20*. — *Traduite en italien*, par le P. Louis Mansoni. Rome, MDCXIII.

MAFFEIUS (Petrus), S. J. – Historiarum indicarum libri XVI, Venetiis, apud Damianum Zenarium, 1589, in-4o. Plusieurs fois imprimé et

traduit en français, italien, espagnol, anglais, allemand et tchèque. — Selectarum epistolarum ex India libri quatuor. Venetiis, ex officina Damiani Zenarii, MDLXXXVIII, in-4°.

MARIA DE MONTE SAVONENSIS (Augustinus). — Francisci Xaverii sanctitas et crucifixi imago ei per cancrum delata anagrammatico elogio celebratur. Romæ, 1721, in-4°, pp. 7.

MASSEI (Giuseppe), S. J. — Vita di S. Francesco Saverio, Apostolo dell'Indie, della Compagnia di Gesù. Venezia. MDCCXLIII.

MASTRILLI (Marcel), S. J. — R. P. Marcelli Mastrilli e Societate Jesu et XXXII sociorum ac XVI aliorum religiosorum iter in Indiam S. P. Francisci Xaverii patrocinio feliciter peractum, ab eodem Marcello descriptum, atque ad catholicam Hispaniarum Reginam transmissum. Antverpiæ, MDCXXXVII.

MENCHACA (Rochus), olim Soc. J. — Indiarum Apostoli epistolarum omnium libri quatuor ex Petro Mafleio, Horatio Tursellino, Petro Possino, et Francisco Cutillas. Bononiæ (1795), 2 vol., in-8°.

MENDEZ PINTO (Fernao). — Peregrinaçâo de... Lisboa 1829. *Nouvelle édition conforme à la première de 1614. Traduit en français.*

— Milagres da vida. — Milagres depois da sua morte. — No tt° das prophecias Foram approvadas mais de 50 brevidade da relaçam so estes se reclarâo. Ms. de la Bibl. Royale de Ajuda 49, v, 6, f° 153a-154a. — *L'auteur de ces divers extraits du Procès de canonisation n'est pas indiqué.*

NADAL (Hieronymi), S. J. — Epistolæ *(dans les Monumenta historica)* Matriti, 1898-1902, 3 vol., gr. in-8°.

NADASI (Joannes), S. J. — Hebdomada SS. Ignatii et Xaverii cultui et imitationi sacra. Pragæ, 1665.

NATOLI (Francesco). — Miracoli de S. Francesco Saverio apostolo delle Indie, della Compagnia di Giesù, extratti della sua vita intitolata l'Asia, scritta dal P. Daniello Bartoli della medesima Compagnia, con l'aggiunta de' Miracoli, operati dallo steno santo in Potami picciola terra della Calabria, raccolti e scritti da D. Francesco Natoli per ordine de Monsignor Vescovo di Mileto. In Messina, per Giacomo Mattei, 1656, in-8°.

S. Francisci Xaverii Indiarum apostoli beneficia et miracula Potami, Neapoli et alibi facta, annis 1652, 1656, 1658. Antverpiæ, apud Jacobum Meursium, anno MDCLVIII, in-12.

NIEREMBERG (Juan Eusebio), S. J. — Honor del gran patriarca san Ignacio de Loyola, fundador de la Compañia de Jesus, en que se propone su vida, y la de su discipulo el Apostol de las Indias

S. Francisco Xavier. En Madrid, 1645, in f°. — Compendio de la vida de San Francisco Xavier de la Compañia de Jesus, Apostol de la India, pag. 167-224. — Vida del dichoso y venerable Padre Marcelo Francisco Mastrilli de la Compañia de Jesus que murio en el Japon por la Fe de Christo, pag. 224-363. *La traduction en latin de cette vie par un Père allemand, publiée en 1647 à Dillingen, renferme de nouveaux documents.*

NUÑEZ (Antonio). — Lyvro dos pesos da India e assy medidas e monedas, escripto em 1554. *Dans l'ouvrage :* Subsidios para a Historia da India Portugueza publicados... sub a diracçâo de Rodrigo José de Lima Felner. Lisboa, MDCCCLXVIII.

ORLANDINUS (Nicolaus), S. J. — Historiæ Societatis Jesu pars prima sive Ignatius. Antverpiæ, MDCXX, in f°.

OSORIO (Jérôme), Évêque de Sylvès (Algarves). — De rebus Emmanuelis. Lisboa, 1574.

PAGÈS (Léon). — Lettres de S. François Xavier de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. Paris, 1855, 2 vol., in-8°.

PAPEBROCH. — *Reliques insignes de Saint François Xavier conservées autrefois à Anvers.* Annales Antverpienses ; Anvers, Buschmann. 1854 ; tom. V, pag. 238 et 257.

PATRINIANI (J.-Ant.), S. J. — Menologio di Pie memorie, tom. IV. Veneziæ, 1730.

PERALTA CALDERON (Mathias de). — El Apostol de las Indias y nuevas gentes, san Francisco Xavier, de la Compañia de Jesus. Epitome de sus apostolicos hechos, virtudes, enseñança y prodigios anticos y nuevos... En Mexico, 1661, in-4°, pp. 101, 112, 100, 96.

POLANCO (Joannes Alphonsus), S. J. — Chronicon (dans les Monumenta historica, S. J.). Matriti, 1896-1898, 6 vol., gr. in-8°.

POSSINUS (Petrus), S. J. — S. Francisci Xaverii e Societate Jesu Indiarum Apostoli novarum epistolarum libri septem.... Romæ. MDCLXVII. — De anno natali S. Francisci Xaverii dissertatio. Tolosæ, 1677. Editio tertia prioribus emendatior, Insulis, typis Francisci Fievet, 1680, in-8°. Arch. Bolland. Ms. n. 70 (15 oct.-2 déc.) f° 25.

POUPLARD (François-Xavier), S. J. — La vie merveilleuse du Vénérable Marcel Mastrilli, S. J. Desclée, De Brouwer et Cie. *Voir* NIEREMBERG.

— Précis historiques, revue publiée à Bruxelles par les Pères de la Compagnie de Jésus, an. 1879, tom. 28, pag. 730-737 ; an. 1880, tom. 29, pag. 12-23.

— Procès ordinaire de béatification et de canonisation (1556), instruit par ordre de Jean III. Bibl. de l'Académie des sciences de Lisbonne; Codex : Cartas do Japao, tom. 1, f[os] 384[a]-399[b].

— Procès apostolique de béatification et de canonisation (1616), instruit par ordre de Paul V (aujourd'hui perdu). *Voir plus haut* BARRADAS.

RAMIREZ (Diego), S. J. — Relacion... sacada de la informacion autentica que hizo el señor Auditor del eminentissimo cardinal Arçobispo de Napoles, y de los que juraron muchos testigos de los mas calificados de aquella ciudad y de la relacion que el Padre Mastrilo Marcelo de la Compañia de Jesus, en quien se hizo el milagro, escrivio entonces, y ha dado despues vocalmente en esta corte de Madrid. Codex de la Bibl. royale de Bruxelles, n. 963.

— Relatio facta in consistorio secreto coram S. D. N. Gregorio Papa XV a Francisco Maria episcopo Portuensi S. R. E. Card. a Monte, die XIX januarii MDCXXII super vita, sanctitate, actis canonisationis et miraculis B. Francisci Xaverii Societatis Jesu. Insulis, MDCXXII. — Réimprimée à Vienne en 1699, in-16, pp. 96.

— Relatione della sanita recuperata per intercessione di S. Francesco Saverio da Aless. Filipucci, XII Marzo 1658. Macerata, 1658, in-4°, pp. 12. — PHILIPUCCIUS (Al.). Prodigioso milagre de S. Francisco Xavier. Com huma devota novena. Lisboa, 1659, in-4°, pp. 20.

— Revue des questions historiques. Paris, 1880, tom. 28, pp. 214-235, et tom. 30, pp. 223-234. Lettres de l'abbé Soubielle et de l'abbé Haristoy sur l'origine française de S. François Xavier.

— Ristretto della santa vita dell' apostolo dell' Indie S. Francesco Saverio. Praga, 1678, *avec portrait*, in-16, pp. 28.

RIBADENEYRA (Pedro de), S. J. — Vida del Bienaventurado Padre Ignacio de Loyola, fundador de la Compañia de Jesus. Madrid, MDCV.

RHO (Joannes), S. J. — Variæ virtutum historiæ libri septem. Lugduni, MDCXLIV, in-4°.

RODRIGUÈS (Simon), S. J. — De origine et progressu Societatis Jesu usque ad ejus confirmationem commentarium. Romæ, 1869, in-8°.

ROEVES (Wilfrid). — A Visit to the original tomb of S[t] Francis Xavier's. Boy, pp. 177-181 de : The Xaverian de Liverpool, 1892.

ROUVIER (Frédéric), S. J. — Les saints confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus. Desclée, 1896, gr. in-8°, pp. 67-120.

RUKAERT-VAN BEESEN (L.). — Leven van den Heyligen Franciscus-

Xaverius, Apostol der Indien. St Nicolas drukkery, 1827, 2 vol. in-12.

SAINTE-FOI (Antoine de). — Lettre au P. Teixeira sur la maladie et la mort de S. François Xavier. Ms. de la Bibl. de Ajuda, Hist. ecc., 25, 1, f. du texte 108-179.

SAN ROMAN (Fray Antonio de), Bénédictin. — Historia general de la India Oriental, los descobrimientos y conquistas que han hecho las armas de Portugal en el Brasil y en otras partes de Africa y de el Assia, y de la dilatazion de el santo Evangelio, por aquellas grandes provincias, desde sus prinzipios hasta el año de 1557. Valladolid, 1603.

SILVA (Antonio da), S. J. — Sol de Oriente, S. Francisco Xavier da Companhia de Jesus novamento tirado a lux. Lisboa, 1665, in-16.

SOLIER (François), S. J. — Histoire ecclésiastique des Iles et Royaume du Japon. Paris, 1627.

SOMMERVOGEL (Carlos), S. J. — Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Bruxelles-Paris, MDCCCXC-MDCCCC.

SOUSA AMADO (José de). — Historia da Egregia catholica em Portugal, Brasil e nas possessiones portuguezas. Lisboa, 1870-1877.

SOUSA (Francisco de), S. J. — Oriente conquistado a Jesu Christo pelos Padres da Companhia de Jesus da Provincia de Goa. Lisboa, MDCCX, 2 vol. in f°.

SOUSA (Luiz de). — Annaes del rei Joao III. Lisboa, 1844, in-4°.

TACCHI VENTURI (Pietro), S. J. — Le case abitate in Roma da S. Ignazio de Loiola, secondo un inedito documento del tempo. Roma, 1899.

TAISNE (Philippus Franciscus), S. J. — Notæ in epistolas omnes S. Francisci Xaverii a PP. Possino et Tursellino editas. Ms. 140 ff. in-4°, Madrid.

TANNER (Matthias), S. J. — Societas Jesu Apostolorum imitatrix. Pars prima. Pragæ, 1694.

TELLEZ (Balthasar), S. J. — Chronica da Companhia de Jesu na Provincia de Portugal. Lisboa, MDCXLV, MDCXLVII, 2 vol. in-f°. — Historia general de Ethiopia a alta ou Preste Joam, e do que nella obraram os Padres da Companhia de Jesus, composta na mesma Ethiopia, pelo Padre Manoel d'Almeyda... Abreviada com nova releyçam e methodo, pelo Padre Balthezar Tellez. Coïmbra.

TORNAMIRA (Silvio), S. J. — La Compagnia di Gesù da Dio illustrata con singolari gratie concedute a suoi Figliuoli, per la devotione alla passione del Redentore. Palermo, 1680.

— The life of St Francis Xavier, Apostle of the Indies and Japon; from the italian of D. Bartoli and J. P. Massei with a preface by the very Rev. Frederic William Faber DD. Priest of the Oratory St Philip Neri. Dublin and London, 1860, in-12.

— The life of St Francis Xavier. London; Catholic Truth Society, 1889.

Torre (Francisco de la), Cavallero de l'Orden de Calatravas. — El peregrino at laute S. Francisco Xavier, epitome historico y panegyrico de su vida, y prodigios. En Madrid, 1731, in-4o.

Trigault, Nic. — Vita Gasparis Barzæi Belgæ e Societate Jesu Beati Xaverii in India socii. Antverpiæ, MDCX, in-12.

Tursellinus (Horatius), S. J. — De vita Francisci Xaverii qui primus e Societate Jesu in Indiam et Japoniam Evangelium invexit, libri sex, denuo ab ipso Authore recogniti et pluribus locis vehementer aucti. Romæ, typogr. Zanetti, 1596, in-4o.

— Epistolarum Francisci Xaverii libri IV, ex hispanico in latinum conversi. Romæ, typis Aloysii Zanetti, 1596, in-4o.

Valignani (Alexander), S. J. — Del principio y progresso de la Religion christiana en Japon. *Cette histoire s'arrête après la première partie, qui comprend la vie de S. François Xavier, éditée en tête des Monumenta Xaveriana,* pp. 144. — Relacion del reino de Nippon, al qual llaman corruptamente Japon, ff. 73. — Sumario de las cosas de Jappao para nuestro Padre General, ff. 51. — Additiones del Sumario de Japon hecho por el P. Alexandro Valignano, Visitador de las Indias de Oriente, en el año 83, las quales se añadieron para declaracion del dicho sumario por el mismo Padre, en el año 1592. Ms. de la Bibl. de Ajuda, 25, 12, ff. 32.

Van Sull (Charles), S. J. — Saint François Xavier, sa vie, ses miracles, son culte. La neuvaine de la grâce. Bruxelles, chez Bulens, 1903.

Vasconcellos (Antonius), S. J. — Anacephalæsos, id est, summa capita actorum regum Lusitaniæ. Antverpiæ, MDCXXI.

— Vida del bienaventurado Padre Francisco Xavier, Religioso de la Compañia de Jesus. Ms. ff. 90, in-4o. *Œuvre d'un des trois compagnons qui allèrent, avec le P. Melchior Nuñez, provincial de Goa, chercher le corps de S. François Xavier à Baticala.*

Viriato (A. G. B. de Albuquerque). — Exposiçao do venerando corpo do glorioso apostolo das Indias, S. Francisco Xavier, em 1890. Nova Goa, 1891, gr. in-8o. — Du même : *Viriato Antonio, Gaetano Braz de Albuquerque,* em 1878.

— Casa Professa e igreja do Bom Jesus onde se venera o corpo do

glorioso Apostolo das Indias S. Francisco Xavier, memoria historico-descriptiva illustrada com estampas. Nova-Goa, 1890, grand in-8°.

Vos (Ed.), S. J. — Leben und Briefe des heiligen Franciscus Xaverius, Apostels von Indien und Japan. Regensburg, Manz, 1877.

Wene (Aquinate), S. J. — Unio S. connúbium amoris divini cum D. Francisco Xaverio. Praga, 1660, in-4°, ff. 22, *avec une belle gravure du saint.*

Xavier, Felippe Neri. — Resumo historico da maravilhosa vida, conversoes et milagros de S. Francisco Xavier, apostolo, defensor e patrono das Indias, segunda ediçao augmentada consideravelmente e acompanhada da historia da exposiçao do so venerando corpo, em 1859.

Xaverius (Franciscus), S. J. — Lettres et divers autres écrits :

— S. P. N. Ignatii litterarum et aliorum documentorum adversaria autographa alia, alia apographa... — S. Francisci Xaverii autographa (*191 documents*). — Relatio miraculi, a S. Xaverio, in urbe Neapolitana, anno 1766, patrati. Mss. conservés à Rome.

— Cartas originaes de S. Ignacio de Loiola e de S. Francisco Xavier. Ms. de la Bibl. nationale de Lisbonne, Colleçao Pombelina, n° 745.

— Livro de varias cartas de S. Francisco Xavier, treslados de hum livro que esta na Sacretaria da Provincia de Japao no collegio da Madre de Deos da Companhia de Jesus, cidade Macao do Nome de Deos na China, ao 17 de Novembre 1746. Mss. de la Bibl. de Ajuda. Hist. eccl. 0,25, 1, ff. du texte des lettres 103.

— Epistolæ S. Franc. Xaverii (*56 copies et autres documents*). Ms. conservé à Rome.

Voir, ci-dessus, les recueils publiés successivement : Possinus 1667, Tursellinus 1682, Mafleius 1688, Cutillas 1752, Menchaca 1795, da Camara 1894, Cros 1900, *et enfin le plus complet, qui contient aussi tous les autres écrits du saint connus :* Lecina, 1899-1900.

— Monita et exempla. Trichinopoli, 1897, in-12, pp. 220.





III. — DATE DE LA MORT DE L'APOTRE DES INDES

Nous ne pouvons omettre de signaler à nos lecteurs une opinion nouvelle et une controverse récente, au sujet de la mort de saint François Xavier. De nos jours et bien avant, c'était une persuasion universelle que l'apôtre des Indes aurait rendu son âme à Dieu, le 2 décembre 1552, et, au temps où le P. Sébastien Gonzalvès écrivait son histoire manuscrite de la Compagnie de Jésus dans les Indes (1593-1619), c'était une opinion communément admise dans les Indes et en Europe :

En 1900, le P. Léonard Cros s'est inscrit en faux contre cette date et, dans son ouvrage sur saint François Xavier et ses lettres, ouvrage précieux par les documents qu'il traduit et édite, il tente de démontrer que le saint mourut, non le 2 décembre 1552, mais le 27 novembre de la même année.[1]

Quelles raisons avons-nous de tenir pour vraie, du moins encore, la date du 2 décembre, et sur quelles preuves s'appuie le P. Cros, pour faire prévaloir la date du 27 novembre?

I

Documents et preuves actuelles en faveur de la date du 2 décembre

Un riche commerçant de Chine, François Gonzalez, qui se trouvait à San-Choan quand Maître François mourut, écrivit dans son

(1) Cf. *S. François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. 2, pp. 351, 354-369; *Razón y Fe*, Madrid, Año II, nº XIX, t. V, nº 3, mars 1903, pp. 375-386; *Études*, revue fondée, en 1856. par des Pères de la Compagnie de Jésus. Paris, 40e année, t. 97, décembre 1903, pp. 680-702.

Mémorial que le saint était mort le 2 décembre 1552, vendredi, à deux heures de l'après-midi, et qu'on avait attendu, pour l'ensevelir, jusqu'au dimanche 4 décembre.

A la première nouvelle de la mort de l'apôtre, le P. Gaspard Barzée dépêcha un Frère à Malacca, avec ordre de recueillir des renseignements précis et complets sur l'événement.

Retournant aux Moluques, le P. de Beïra passa à Malacca, peu de temps après l'arrivée dans cette ville des dépouilles du saint et très probablement avant le départ d'Antoine de Sainte-Foi pour la Chine. Il dut interroger ce dernier ou du moins Diogo Péreira et d'autres amis de l'apôtre sur les circonstances et la date de la mort du saint à San-Choan, et sans doute, avant de quitter Malacca, il transmit à Goa les renseignements qu'il avait recueillis.

Successeur du P. Barzée, le P. Melchior Nuñez s'empressa de faire part à saint Ignace des bruits qui circulaient sur la mort de Maître François, et, de nouveau, le 3 décembre 1554, le même Père écrivit à Rome qu'il avait interrogé lui-même « des personnes qui se trouvaient présentes (à San-Choan) au moment de la mort de l'apôtre et notamment le pilote du vaisseau »[1] qui avait porté Maître François à San-Choan et avait ramené ses restes à Malacca. Or, il dit avoir appris, avec d'autres détails qu'il raconte, que le saint était mort le vendredi 2 décembre 1552.

De Goa, en décembre 1554, le F. Pedro de Alcazova écrivit à Coïmbre que, parti du Japon, le 19 octobre 1553, il s'était arrêté à San-Choan, pensant y trouver Maître François, et qu'à sa grande surprise, il y avait appris sa mort survenue, à minuit, le 2 décembre de l'année précédente.

De Goa encore, le P. Arias Brandon, annonçait le 23 décembre 1554 que l'apôtre était mort le 2 décembse 1552, « sur une hauteur déserte, en une sorte de cabane faite de paille et de branchages, aussi dénué de consolations et de secours humains qu'abondamment pourvu de consolations divines. »

Désirant écrire une biographie du saint et voulant s'éclairer, le

(1) Ce pilote était François de Aguiar, un ami dévoué de Maître François, désigné au Procès apostolique sous le nom de *pilote des bottes*, parce qu'ayant appris la mort de l'apôtre, il descendit à terre et s'empara d'une des bottes du défunt; il ne céda ce souvenir aux Pères qui le réclamaient comme un bien de famille, que sur injonction du juge de Cochin et menace de prison.

P. Manuel Teixeira écrivit de Goa, à une date inconnue de nous, à Antoine de Sainte-Foi, en Chine, pour en obtenir des renseignements sur le séjour et les derniers moments de François à San-Choan. La réponse lui parvint on ne sait à quelle époque. L'autographe ne nous a pas été conservé, mais le P. Teixeira nous fait connaître indirectement le témoignage d'Antoine sur la date de la mort de saint François Xavier. Corrigeant la vie de saint Ignace par le P. Ribadeneira, le P. Teixeira écrit : « Au même chapitre (chap. v, liv. vii), « il est dit que le P. Maître François fut atteint, le dernier jour de « novembre, de la maladie dont il mourut le 2 décembre. Ce n'est « pas là ce que nous dit le jeune interprète chinois, qui se trouva « avec lui, quand il mourut, mais bien que le P. François tomba « malade le 21 novembre et qu'il souffrit des fièvres jusqu'au 2 décem- « bre, où il mourut. » Ajoutons qu'une copie de cette lettre, conservée à la Bibliothèque royale de Ajuda, parmi les papiers du P. Barradas, porte trois fois que l'apôtre des Indes mourut le 2 décembre 1552.

En 1574 arriva à Goa, comme visiteur des Pères de la Compagnie, le P. Alexandre Valignani. A son départ de Rome, le P. Mercurian, général de la Compagnie, l'avait chargé de recueillir, sur l'apôtre des Indes, tous les documents et toutes les informations qu'il pourrait. Ce mandat lui fut renouvelé plus tard, par le P. Aquaviva successeur du P. Mercurian, et c'est à lui qu'il envoya, en 1592, sa biographie du saint récemment publiée en tête des *Monumenta Xaveriana.* Le grave P. Valignani eut pour collaborateur, dans ses recherches, le P. Teixeira. Celui-ci dut, sans nul doute, lui communiquer la réponse qu'il avait reçue d'Antoine. Le P. Valignani alla à San-Choan visiter le lieu où Maître François avait été enseveli ; il passa ensuite à Macao, où se trouvait Antoine; il l'entretint et l'interrogea plusieurs fois sur les circonstances diverses de la mort du saint. Dans sa biographie du saint, le P. Valignani raconte des faits qu'il dit tenir d'Antoine et dont celui-ci n'a pas parlé dans sa lettre au P. Teixeira, et il signale des circonstances qui paraissent ne pas concorder avec les circonstances indiquées dans cette même lettre. Comme les Pères Nuñez, Brandon, Teixeira et le F. de Alcazova, le P. Valignani atteste que Maître François est mort le 2 décembre 1552.

A son tour, bien qu'il soit persuadé que, dans sa lettre au P. Teixeira, Antoine a donné le 27 novembre comme date de la mort de saint François Xavier, le P. Sébastien Gonzalvès, auteur

d'une histoire manuscrite de la Compagnie dans les Indes justement estimée, opte pour celle du 2 décembre, comme étant, selon lui, la plus commune et la plus sûre.

La Bulle de canonisation et le martyrologe disent également que le saint rendit son âme à Dieu le 2 décembre.

Enfin, tous les biographes de l'apôtre des Indes, de 1572 à nos jours, Ribadeneira, Horace Torsellini, Jean de Lucena, Eusèbe Nieremberg, Daniel Bartoli, François de Sousa, etc., ont adopté la date du 2 décembre, sans faire mention de celle du 27 novembre, et, à eux tous, les biographes que je viens de citer, ont pu consulter les procès de canonisation et les documents sur saint François Xavier conservés dans les Archives de la Compagnie à Rome, en Portugal, en Espagne et ailleurs.

Tels sont les documents et les autorités qui nous permettent de tenir le 2 décembre 1552, comme la date vraie de la mort de saint François Xavier. On pourra découvrir d'autres documents qui éclairciront plusieurs circonstances encore obscures de cette mort, mais on n'en trouvera point, croyons-nous, de décisif qui oblige à rejeter la date du 2 décembre comme erronée.

II

Arguments du P. Cros pour faire prévaloir la date du 27 novembre 1552

Le P. Cros estime et soutient qu'Antoine de Sainte-Foi est un témoin de première valeur et que tous les autres doivent être mis en suspicion et écartés, du moins en ce qui touche à la date de la mort du saint apôtre.

Antoine, dit-il, était d'après le P. Froès, qui l'a connu au collège de Goa, « un écolier vertueux et d'une intelligence ouverte »; d'après le P. Valignani, qui l'a vu et interrogé en Chine, « un bon chrétien et un homme honorable ». Antoine a seul assisté l'apôtre à ses derniers moments; c'est un témoin oculaire, et, dans sa réponse au P. Teixeira, il a écrit trois fois, que Maître François mourut le 27 novembre. Le P. Sébastien Gonzalvès affirme avoir eu sous ses yeux la lettre d'Antoine et dit y avoir lu la date du 27 novembre trois fois répétée. La copie conservée à l'Ajuda est donc une lettre corrigée. Le P. Barradas, non moins honnête et digne de foi que le P. Gonzalvès, a fidèlement reproduit une copie

de l'original envoyé de Goa à Macao; mais la copie envoyée de Goa avait été corrigée, et, à la date du 27 novembre, on avait subtitué celle du 2 décembre. Le P. Cros est si bien convaincu de ce qu'il avance que, sans même en aviser le lecteur, il a substitué trois fois la date du 27 novembre, à celle du 2 décembre 1552, dans la copie découverte à l'Ajuda et publiée par lui le premier.

Tous les témoins autres qu'Antoine, seul témoin oculaire, n'ont aux yeux du P. Cros qu'une autorité secondaire ou même n'en ont aucune. La raison en est d'abord que la plupart n'ont connu la mort de l'apôtre que par des *ouï-dire*, et beaucoup ont ignoré l'existence de la lettre d'Antoine. Ainsi, le groupe des personnes qu'Antoine laissa auprès du défunt pour aller annoncer sur le vaisseau le douloureux événement, les mariniers et les commerçants du vaisseau, y compris le marchand François Gonzalvez n'apprirent que par *ouï-dire* le trépas de l'apôtre.

De plus, tous les amis du saint, gens au service de Diogo Péreira, étaient repartis pour Malacca. Sur le vaisseau, il ne restait plus que les partisans du gouverneur de Malacca, hostiles à Maître François comme leur patron, et intéressés à cacher aux nombreux amis et admirateurs du saint, l'abandon complet où ils l'avaient laissé à ses derniers moments. D'un commun accord, tous ces intrus répandirent à San-Choan, à Malacca et ailleurs, que Maître François avait succombé le 2 décembre 1552. Arrivée la première en Europe, cette date y produisit, selon le P. Cros, un courant d'opinion très difficile à arrêter.

D'autre part, pour ne pas heurter les légitimes susceptibilités de la noble nation portugaise qui n'aurait pu que s'irriter et rougir, en apprenant comment avait été traité, à ses derniers moments, par des Portugais, l'insigne bienfaiteur et apôtre des vastes contrées dont le Portugal était devenu le maître, les supérieurs de Goa, et, avec eux, le P. Teixeira, résolurent de cacher soigneusement la lettre autographe d'Antoine, et de n'en délivrer des copies qu'en corrigeant la date de la mort de l'apôtre. La vraie date n'aurait donc été communiquée, ni à la plupart des Pères de l'Inde ni aux Pères de Rome et de Portugal.

Bien que Visiteur des Indes et chargé par deux Pères généraux de s'enquérir de tout ce qui pouvait servir à écrire une biographie de Maître François et à introduire sa cause de béatification, le grave P. Valignani n'obtint pas communication de l'important autographe d'Antoine. On lui dit que l'apôtre était mort le 2 décem-

bre et il le crut; il le crut si bien, affirme le P. Cros, que lorsqu'il entretint, en Chine, Antoine de Sainte-Foi, il jugea inutile de l'interroger sur ce point. Pourquoi, de son côté, Antoine s'abstint-il d'en parler? Le P. Cros néglige de nous l'apprendre.

Le Père Brandon, le F. de Alcazova, et, sans doute aussi, le P. de Beïra et le Frère envoyé à Malacca par le P. Barzée, qui ont pu connaître la vraie date par Antoine ou par les amis du saint et qui ont interrogé à Malacca, sont entrés dans le courant. Le F. de Alcazova n'a pas, ainsi qu'il l'écrit, appris à San-Choan, que François était mort le 2 décembre. Le P. Brandon lui aussi écrit de Goa, en Portugal : c'est à Goa que tous les deux ont pris le mot d'ordre.

Telle est la thèse du P. Cros, et telles sont les explications fournies à l'appui de cette thèse.

III

Examen de cette opinion nouvelle

L'opinion du P. Cros ne repose guère que sur des conjectures et des suppositions; pas une preuve sérieuse à l'appui d'une thèse en opposition avec le sentiment commun.

1. — Antoine de Sainte-Foi est un témoin oculaire, intelligent et honnête; mais pour être un parfait témoin, ne faut-il pas qu'Antoine ait une mémoire sûre quand il s'agit d'attester un fait de date ancienne? C'est dix ou douze ans au moins après la mort de Maître François, que ce témoin écrit au P. Teixeira; Antoine n'aurait-il pas, en écrivant, subi inconsciemment une défaillance de mémoire, et écrit le 27 novembre au lieu du 2 décembre? — Arrivé à San-Choan, l'apôtre des Indes écrit le 22 octobre au P. François Pérez : « Je me suis aperçu qu'Antoine ne sert de rien comme « interprète, parce qu'il a oublié le chinois. » Le saint est obligé, pour se faire comprendre, de recourir à un autre interprète, à Pero Lopez, ancien esclave d'Antoine Lopez « qui savait lire et « écrire le portugais, et qui lisait bien et écrivait un peu le chinois ». Notons qu'Antoine avait en ce moment environ 20 ans, et qu'il n'avait séjourné au collège de Goa que deux ans comme domestique et six comme étudiant.

De plus, le pilote du vaisseau, François de Aguiar, un ami dévoué de Maître François, atteste de vive voix au P. Melchior Nuñez, que « l'apôtre malade passa sur le vaisseau, toute une journée, c'est-à-

« dire, un jour et deux nuits, renfermé dans sa cabine, gémissant, et « sans répondre à ceux qui venaient frapper à sa porte. » Au contraire, Antoine écrit que François ne resta sur le vaisseau que durant la soirée du mardi et la nuit du mardi au mercredi. François de Aguiar est un témoin oculaire, et sans doute un de ceux qui allèrent frapper à la porte de la cabine où gémissait l'apôtre malade. Qui a manqué de mémoire, en témoignant, Antoine ou François de Aguiar?

Autre fait. D'après ce qu'il raconte au P. Valignani, Antoine serait allé chercher des secours sur le vaisseau et en aurait rapporté des amandes, mais trop tard, parce que le malade « ne pouvait plus « rien manger. » — Dans la lettre adressée au P. Teixeira, le même Antoine dit que Maître François descendit à terre le mercredi matin apportant des amandes, et que, le soir du même jour, « il ne pouvait « rien manger. » Si l'on n'admet que la maladie de l'apôtre a duré plus que ne le dit Antoine, la démarche de celui-ci est-elle vraisemblable?

Ces faits enlèvent à Antoine, témoin oculaire, quelque peu de l'autorité que lui prête le P. Cros, mais il en perdrait bien davantage à nos yeux, s'il était avéré que son témoignage est en opposition avec le sentiment des Pères Nuñez, Valignani, Brandon, Sébastien, Gonzalvès, etc.

2. — Le P. Cros prétend que, dans la réponse qu'il a faite au P. Teixeira, Antoine a écrit trois fois que l'apôtre des Indes était mort le 27 novembre, et que la copie de sa lettre, envoyée à Macao et fidèlement transcrite par le P. Barradas, avait été corrigée. Quelle preuve en apporte-t-il? — Un grave historien, le P. Sébastien Gonzalvès, affirme avoir eu, sous ses yeux, la lettre d'Antoine, et y avoir lu trois fois le 27 novembre, comme date de la mort de Maître François, mais le P. Sébastien ne dit pas qu'il a vu et lu la lettre originale, tandis que le P. Teixeira, qui a reçu et lu l'autographe d'Antoine, nous fait entendre, en corrigeant le P. Ribadeneira, que la lettre portait le 2 décembre. L'assertion du P. Gonzalvès, rapprochée de la copie conservée à l'Ajuda, prouve bien qu'il exista des copies corrigées de la lettre d'Antoine; mais c'est tout. Pourquoi ces corrections? Nous n'en trouvons pas d'explication vraisemblable dans les documents que nous possédons. Le P. Cros nous expliquera-t-il comment le P. Gonzalvès a pu se procurer la lettre autographe d'Antoine qui, d'après lui, était perdue dans les archives poudreuses du collège et avait été cachée au P. Valignani et même à plusieurs Généraux de la Compagnie?

3. — Les gens du vaisseau, poursuit le P. Cros, ne connaissaient que par *ouï-dire*, le jour de la mort de Maître François: leur témoignage n'est donc pas aussi sûr que celui d'Antoine. D'ailleurs ils étaient intéressés à dissimuler la vérité.

Les gens du vaisseau et autres connurent par *ouï-dire* le jour de la mort de Maître François; mais ils le connurent avec autant de certitude, pour en témoigner, qu'Antoine lui-même, puisque, immédiatement après le décès, Antoine dut le dire au groupe de personnes qu'il laissa auprès du corps du défunt et alla l'annoncer aux gens du vaisseau. Le capitaine autorisa Antoine à prendre les ornements voulus pour la sépulture, et peu après fit livrer à ses envoyés la chaux dont on enveloppa le corps; le pilote du vaisseau, François de Aguiar, descendit à terre pour vénérer le défunt et s'empara, comme souvenir, d'une de ses bottes; Georges Alvrez fit confectionner une bière à la mode chinoise; Georges Mendez assista à l'inhumation; comment donc ont-ils pu ignorer, ne pas connaître avec certitude le jour où l'apôtre était mort? En outre, les gens du vaisseau ne durent-ils pas assister de loin à la sépulture qui se fit sous leurs yeux, sur une hauteur, à peu de distance du port[1]. Antoine a dû encore redire le jour de la mort, sur le vaisseau qui emportait le corps du saint, et, à Malacca, où Diogo Péreira, le vicaire de la ville et les nombreux amis de Maître François se sont empressés de l'interroger.

A San-Choan, sur le vaisseau, il ne restait plus, dit le P. Cros, que des affidés de D. Alvaro de Ataïde, des *intrus* intéressés, pour ne pas

(1) A cette observation faite par le P. Astrain, le P. Cros répond : « L'imagination de l'écrivain le trompe ici étrangement; elle lui fait voir à San-« Choan, une rade, où l'art et la nature unis auraient donné aux grands « vaisseaux la facilité, le moyen de mouiller à quelques pas du rivage ; mais « le contraire est la vérité. Antonio lui-même le fait bien entendre quand il « écrit : *Le vaisseau mouillait en pleine mer.* » Ce n'est pas, croyons-nous, l'imagination du P. Astrain qui est ici en défaut, mais bien le savoir et la traduction du P. Cros. Les vaisseaux petits et grands mouillaient sur la rade semée d'îlots mais ayant cinq et six brasses de fonds ; ils étaient là à l'abri des vents et des tempêtes fréquentes dans ces régions, et c'est là que les Chinois venaient trafiquer avec les marchands portugais. Maître François, le P. Brandon et le F. d'Alcazova désignent la rade de San-Choan sous le nom de port, *puerto ;* et le P. Nuñez dit clairement que le vaisseau de Diogo Péreira mouillait dans le port : « *Estava dientro en la nave surta en aquel* « *puerto de Sanchoâo.* » — Antoine n'écrit pas *en pleine mer, au large ;* mais, *que estava no mar*, par opposition à *em terra*, dans la phrase suivante.

déplaire à leur patron, à dissimuler la vérité. En quoi, je me le demande, ces *intrus* pouvaient-ils redouter de déplaire à l'irascible gouverneur, s'ils attestaient que l'apôtre était mort tel jour et non tel autre? D'ailleurs, à leur arrivée à Malacca, D. Alvaro était dans les prisons de Goa, ou en route pour le Portugal, où sa conduite envers l'apôtre des Indes allait être sévèrement jugée. Sur le vaisseau, il n'y avait pas que les gens de D. Alvaro. François de Aguiar, le capitaine qui parle de Maître François avec respect et sympathie et satisfait avec empressement à tous les désirs d'Antoine et d'autres sont-ils des *intrus* hostiles à l'apôtre? Antoine ne nous dit-il pas qu'à la nouvelle du décès de Maître François « tous les gens du « vaisseau se montrèrent tristes et désolés d'être privés d'une si « suave et amoureuse conversation, comme était la sienne ».

Quant au dessein gratuitement attribué au P. Teixeira et à ses supérieurs de cacher la lettre autographe d'Antoine, pour ménager les susceptibilités des Portugais, c'est une supposition invraisemblable, un outrage à la droiture et à l'esprit religieux des supérieurs de Goa, provincial et recteur, et du P. Teixeira. Ce dessein n'a été ni conçu, ni mis à exécution, parce qu'il était irréalisable, inutile et répréhensible. — *Irréalisable :* Antoine avait trop parlé à San-Choan, à Malacca, et plus tard à Macao, pour qu'on pût fermer la bouche à de très nombreuses personnes qui avaient appris de lui le jour de la mort de saint François Xavier. — *Inutile :* l'honneur de la noble nation portugaise trouvait sa justification dans les égards et les soins dont Diogo Péreira, Escandel, son facteur, François de Aguiar, Georges d'Alvrez, etc., l'avaient entouré; dans les splendides funérailles qu'on lui fit à Malacca, dans l'accueil triomphal fait aux dépouilles de l'apôtre à Goa. C'était là comme une manifestation nationale de la reconnaissance et de la vénération des Portugais pour l'apôtre des Indes, et une flétrissure indirecte de la conduite de D. Alvaro de Ataïde et de ses affidés qui avaient laissé le saint, à ses derniers moments, dans l'abandon. D'ailleurs, le vice-roi des Indes, D. Alphonse de Noronha disait publiquement : « Ataïde a deux « fois tué Maître François; à Malacca de lui-même, à San-Choan par « les siens. » De plus, sans que les supérieurs de Goa et le P. Teixeira y aient mis obstacles le F. de Alcazora et les Pères Brandon et Valignani n'ont pas hésité à écrire en Portugal et à Rome, ces lignes : « Le bienheureux Père n'avait auprès de lui aucun Frère de la « Compagnie : seul, il se consola avec Dieu seul et dans les mains « de Dieu seul il remit son âme. » Il mourut, « dénué de consolation

humaine », « dans la privation de toute consolation humaine », « réduit à une extrême privation de toutes ressources humaines ». — *Répréhensible ;* c'était manquer à la dépendance religieuse et aux égards dûs au chef de la Compagnie, amoindrir sans motif le mérite et la gloire du saint, et laisser les juges chargés d'instruire le procès de canonisation dans l'ignorance de circonstances importantes qu'ils avaient tout intérêt à connaître. Le procès ordinaire s'ouvrit à Goa en 1557, et bien avant, comme nous l'apprend le P. Brandon, les chrétiens de Goa et les Pères sollicitaient l'introduction de la cause.

Nous sommes donc autorisés à affirmer :

1° Que le P. Nuñez, provincial de Goa, qui a interrogé François de Aguiar et d'autres personnes présentes à San-Choan, sur le vaisseau de Diogo Péreira ou à terre dans leurs cabanes, sur le jour où mourut saint François Xavier, a pu connaître le témoignage d'Antoine par ces mêmes personnes, par le P. Ribeiro, le Frère envoyé à Malacca par le P. Barzée, par Diogo Péreira et autres, qu'il n'a pas témoigné à la légère et n'a pas eu la pensée de cacher quoique ce soit à saint Ignace et à d'autres.

2° Que le P. Teixeira, en corrigeant le P. Ribadeneira n'a ni dissimulé, ni changé la date qu'il a lue dans la réponse d'Antoine, et qu'il a communiqué au P. Valignani cette lettre ou la contenance de cette lettre.

3° Que le P. Valignani a interrogé Antoine et que celui-ci a répondu aux questions diverses qui lui ont été posées; et cela d'autant plus qu'il avait dû dire tout ce qu'il savait aux Pères de Macao, et que, ayant sans doute reçu la copie de la lettre autographe corrigée (?) les Pères de Macao n'avaient pu manquer de demander à Antoine des explications sur la nouvelle date de la mort de saint François Xavier.

4° Que le Frère d'Alcazova a dit à Goa et écrit en Europe ce qu'il avait appris à San-Choan.

5° Que le P. Brandon n'a fait que redire ce que tous les Pères de Goa, supérieurs et autres, disaient et croyaient.

La fausse date du 2 décembre, dit le P. Cros, s'était répandue en Europe comme un torrent, « quelle force humaine eût été capable « d'arrêter un pareil torrent; et puis d'en faire aller le courant en sens « contraire? » Les supérieurs de Goa et le P. Teixeira pouvaient comprendre tout comme nous, qu'une lettre de trois lignes adressée par le P. Général aux Pères des maisons de la Compagnie eussent suffi

pour mettre à sec ce singulier torrent et faire accepter la vraie date de la mort de l'apôtre des Indes.

L'apologiste d'Antoine de Sainte-Foi constate des obscurités dans les textes qu'il cite et dans les explications que le témoin donna, mais elles ne lui paraissent qu'apparentes et il renvoie le lecteur au P. Sébastien Gonzalvès, « un historien portugais sérieux qui les éclairera suffisamment. » La vérité est qu'à en juger par la *petite chronique* que le P. Cros tire de l'histoire du P. Sébastien Gonzalvès, les obscurités deviennent plus intenses et l'autorité dont la lettre d'Antoine jouit auprès de cet historien sérieux est mince, notamment au sujet de la date de la mort de saint François Xavier.

Sébastien Gonzalvès.	Antoine de Sainte-Foi.
1. — François tombe malade, le lundi 20 novembre (*le P. se trompe sur la lettre dominicale qui était C. B. et non A*; *le 20 était un dimanche*) et se rend sur le vaisseau, le jour suivant, mardi après-midi.	1. — François tombe malade, le mardi 22 novembre, après-midi.
2. — La maladie dure du lundi 20 (21) novembre au samedi (vendredi), 2 décembre.	2. — La maladie dure du mardi 22 novembre au dimanche 27 novembre.
3. — Gonzalvès ne distingue, ne nomme que trois jours dans la suite de la maladie, le lundi, le jour suivant mardi et le samedi (vendredi) 2 décembre.	3. — Antoine indique successivement chacun des cinq jours qu'a duré, d'après lui, la maladie.
4. — Le malade passe les sept premiers jours en de pieux colloques. Au sortir du septième jour, le lundi 28 (29) novembre, il perd la parole pendant trois jours consécutifs.	4. — Le malade passe le jeudi et vendredi, 24 et 25 novembre, en de pieux colloques, interrompus le jeudi par des accès de délire. Il commence à perdre la parole le samedi 26 novembre.
5. — Il retrouve la parole le jeudi 30 novembre (le 1er déc.)	5. — Il ne retrouve pas la parole le samedi avant sa mort.
6. — Il rend son âme à Dieu, le	6. — Il meurt quand l'aube du

matin du samedi (vendredi) 2 décembre.

7. — Instruits de sa mort, les Portugais accourent auprès du défunt et Antoine va annoncer l'événement aux Portugais du vaisseau.

8. — La sépulture a lieu deux jours après, le dimanche 5 (4) décembre.

dimanche, 27 novembre, est près de paraître.

7. — Instruites de sa mort, quelques personnes se réunissent auprès du défunt et Antoine les y laisse et se rend sur le vaisseau.

8. — La sépulture a lieu le jour même de la mort, le dimanche 27 novembre, à 2 heures de l'après-midi.

Comme Antoine, le P. Sébastien Gonzalvès signale le concours de Georges Alvrez pour la mise en bière du défunt; il parle du transport du corps sur un autre point du rivage, en face du vaisseau; de la présence fortuite d'un Portugais à l'ensevelissement de l'apôtre par Antoine et deux mulâtres; il mentionne également, avec Antoine, la double saignée faite à François et la rigueur du froid qui ne permettait à personne de sortir des cabanes. Au sujet du jour où mourut l'apôtre, il écrit : « De ces opinions, la plus certaine « me paraît être l'opinion commune qui a cours dans toute la « Compagnie : avec elle, nous dirons donc que le Bienheureux « P. François échangea la vie temporelle contre la vie éternelle, le « 2 décembre de cette année 1552, le matin du samedi. » La diversité d'opinions, sauf pour l'opinion qu'on attribue, sans preuves suffisantes, à Antoine, porte non sur la date du 2 décembre, mais sur le nom du jour auquel correspond cette date. Cette diversité sur le nom du jour provient d'une erreur sur la lettre dominicale de l'année courante.

Que conclure? — Que le témoin oculaire de la mort de l'apôtre des Indes n'a pas, pour témoigner de la date et des circonstances de cette mort, l'autorité exceptionnelle et incontestable que lui prête si libéralement le P. Cros; qu'il n'est nullement prouvé et certain que sa lettre autographe au P. Teixeira portait, trois fois, le 27 novembre comme date de la mort du saint; — que, si la découverte de la lettre autographe venait confirmer les conjectures du P. Cros, il resterait, avant de rejeter la date du 2 décembre 1552, aujourd'hui universellement admise, à établir pour quels motifs des hommes graves et des historiens sérieux ont écarté la date du 27 novembre pour s'en tenir à celle du 2 décembre. La Bulle de canonisation n'a pas été écrite sans preuves et sans discernement.



IV. — BULLE DE CANONISATION DE S. FRANÇOIS XAVIER

PUBLIÉE PAR URBAIN VIII.

Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, pour en conserver un perpétuel souvenir.

Il est conforme à la raison et selon la justice que les actes émanés de la sagesse du Pontife Romain, quoique l'événement de sa mort ait empêché de les constater par des lettres apostoliques, reçoivent leur effet légitime.

Depuis longtemps, en effet, notre prédécesseur le pape Grégoire XV, d'heureuse mémoire, avait pieusement considéré que le Fils unique du Père éternel, lui-même éternel ainsi que son Père, étant descendu du trône de sa gloire, au milieu de ce monde, afin d'opérer le salut du genre humain, avait répandu la bonne semence de son Verbe dans le champ de cet univers, afin que cette semence y devînt, pour ceux qui croiraient, le germe fécond de toutes les vertus célestes, et le gage, à la fin des temps, de la vie éternelle; que pour donner l'accroissement à cette mission divine, Jésus-Christ avait versé tout son précieux sang dans le supplice volontaire d'une croix ignominieuse; et que, l'œuvre de sa moisson étant enfin consommée, le Fils de Dieu, planant au-dessus des sublimités du ciel, s'était élevé vers le trône de son Père, pour régner à sa droite pendant l'éternité des siècles; mais qu'il avait laissé sur la terre un grand nombre de ses serviteurs et de ses amis, pour cultiver et faire fructifier la divine semence, par leurs travaux, par leurs veilles, et, à l'exemple de leur Maître, par l'effusion de leur propre sang, afin de rassembler, en ses greniers, une récolte surabondante et de dilater le champ de la religion, jusqu'à ce que, selon la promesse du Père,

toutes les nations et les extrémités de la terre eussent été données au Fils en héritage et en souveraineté.

Et quoique la parole divine, de génération en génération, eût été toujours couronnée par le succès, néanmoins, aux heures de la grâce marquées, à l'avance, dans les conseils éternels, où il voulait répandre avec plénitude sa miséricorde infinie comme un fleuve de bénédiction, au milieu de la lignée toute entière des enfants d'Adam, et dilater la gloire de sa Croix jusqu'aux extrémités de la terre et aux derniers horizons de la mer, sa puissance avait éclaté d'une manière vraiment admirable, lorsque des tribus et des langues, des peuples et des races jusqu'alors inconnus, avaient été révélés, et qu'il y avait fait germer une vaste et richemoisson; il y avait multiplié le nombre de ses ouvriers; il avait béni leurs travaux, par une si grande abondance de fruits spirituels, qu'à la voix de ses apôtres, le son de la prédication évangélique avait retenti, jusqu'aux limites les plus éloignées de l'univers, et depuis les terres où se lève le soleil jusqu'à celles où il se couche, entre les horizons extrêmes de l'aquilon et des mers, le grand nom du Seigneur notre Dieu avait été révélé à tous les peuples.

Parmi les ministres prédestinés du Seigneur, pour accomplir l'œuvre sacrée de sa volonté, et pour coopérer à la vocation de ce nombre infini de peuples, le glorieux serviteur de Dieu, François Xavier, le nouvel apôtre des Indes, fut éminent entre tous par l'éclat de sa sainteté et par la renommée de ses vertus.

Dès sa jeunesse, il avait marché dans la perfection, en présence de Dieu, méprisant et foulant aux pieds les richesses et les dignités du siècle; il s'était renié lui-même, et avait, selon la parole sainte, livré son âme pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il avait été trouvé digne d'être choisi par l'Esprit-Saint pour ce ministère sublime, et d'être constitué, par la divine Providence, le chef de tous ses frères; il avait été comblé de privilèges de grâce qui resplendissent dans les apôtres, et même ces caractères de l'apostolat, qui se manifestaient, en sa personne, par des témoignages de toute nature, par des signes, par des prodiges et par ses vertus parfaites, lui avaient mérité le titre d'apôtre des nations nouvelles, que lui avait conféré la voix unanime de l'univers chrétien.

Il convenait pour toutes ces raisons, après que ce grand serviteur de Dieu, dans l'intérêt de la gloire divine et du salut des âmes rachetées par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avait enduré des travaux et des souffrances sans nombre et sans mesure, avait

éprouvé des dangers infinis sur terre et sur mer, et avait été placé, par Dieu, dans un degré si éminent, que son nom était en honneur, parmi toutes les nations, il convenait, disons-nous, que notre prédécesseur, le pape Grégoire, en vertu de sa charge pastorale, le déclarât, en présence de l'Église militante, véritablement saint et élu de Dieu, et proposât ses vertus, comme éminentes et sublimes, à l'imitation de tous les fidèles de Jésus-Christ, afin que le peuple chrétien, dirigea toutes ses actions, d'après un tel exemple, pour la gloire de Dieu lui-même; et que le même peuple eût la consolation de l'avoir, dans ses propres misères, pour intercesseur, auprès de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et, afin que tous les fidèles de Jésus-Christ se sentissent plus vivement excités à glorifier Dieu, selon l'immensité de sa toute-puissance, et que la dévotion profonde inspirée par le grand serviteur de Dieu s'accrût par le récit et par la révélation à l'univers entier de sa vie céleste sur la terre et de ses œuvres saintes.

Avant toutes choses, le pape Grégoire désira faire connaître, que cet éminent serviteur de Dieu était né de parents illustres et pieux dans la Navarre, au château de Xavier, dépendant du diocèse de Pampelune, et qui faisait partie des domaines de sa famille maternelle. Ses parents lui apprirent, dès son enfance, à craindre Dieu et à éviter scrupuleusement le péché. Dans l'âge de son adolescence, ils l'envoyèrent terminer ses études à Paris. Il s'y livrait avec ardeur à la science, lorsque bientôt son père eut la pensée de le rappeler auprès de lui. A cette époque, existait encore Marie-Madeleine, sa sœur; elle dirigeait, avec une grande réputation de sainteté, un monastère de religieuses déchaussées de l'Ordre de Sainte-Claire, dans la ville de Gaidne. Connaissant le dessein de son père, et divinement éclairée sur la vocation de François, elle écrivit à son père, pour l'inviter instamment à favoriser les études de François, au prix même de sacrifices onéreux pour la famille; elle prévoyait, ajoutait-elle, que la divine Providence avait choisi son frère pour être l'apôtre de nations inconnues.

Pendant son séjour à Paris, Xavier fit la connaissance de saint Ignace. Celui-ci l'admit comme compagnon, après avoir demandé à Dieu cette grâce par de ferventes prières, pour la plus grande utilité de l'Église. Sous la direction de ce chef, Xavier entra dans la voie étroite qui conduit à la vie. Afin de se trouver vivifié selon l'esprit, il mortifia très rudement la chair, à l'exemple des Saints Pères de l'antiquité. En effet, il s'interdit l'usage non seulement

de la viande et du vin, mais même du pain de froment et ne se nourrit que d'aliments grossiers et sans saveur; il n'en prenait qu'en très petite quantité, souvent même il lui arriva de se priver de toute nourriture pendant deux et même trois jours; quelquefois enfin, il passa, dans le jeûne absolu, tous les jours de la semaine sainte jusqu'au samedi, veille de Pâques. Il avait pour coutume de ne prendre, pour réparer ses forces, qu'un sommeil de quelques instants, de ne reposer que sur la terre ou sur un lit formé avec de grossières couvertures. Il flagellait si durement son corps avec des disciplines armées de fer, que souvent il en jaillissait une grande abondance de sang. Souvent encore, il se mit en chemin, ayant les bras et les jambes étroitement liés par des cordes, et il persévéra plusieurs jours dans ce douloureux supplice, de manière que ses liens pénétrèrent dans sa chair, et que l'intensité de la douleur anéantit ses forces et le fit tomber épuisé sur le chemin; et, si, par une grâce providentielle de Dieu, sans aucune intervention humaine, les cordes ne s'étaient rompues, sa vie eût été en péril.

L'éclat des autres vertus chrétiennes qui resplendirent dans son âme, la puissance avec laquelle, armé du bouclier de la foi, il fit tomber à ses pieds tous les traits de l'esprit du mal, la fermeté de son espérance en Dieu, se révélaient d'une manière insigne dans le fréquent usage des sacrements — car il se nourrissait lui-même et nourrissait le prochain de ces divins aliments, avec une dévotion infinie et un zèle infatigable — et dans la prédication assidue de la parole divine, dont il répandit la lumière sur une portion si immense de notre univers.

Parmi ses autres vertus, sa charité surtout avait brillé comme un astre du matin; elle s'était révélée dans toutes ses actions, mais principalement dans le service des malades. En effet, il faisait paraître envers les indigents infirmes qui se trouvaient admis dans les asiles hospitaliers, une affection si tendre, qu'il ne consentait que rarement à s'éloigner d'eux. Il apportait une telle mortification des sens dans l'accomplissement des ministères les plus vils que, plusieurs fois, il s'abreuva de l'eau dont avaient été lavés de hideux et d'incurables ulcères. Lorsque les malades étaient en danger de mort, il oubliait pour lui-même la nourriture et le sommeil, et, recevant de Dieu des forces supérieures à la nature, il ne quittait, ni le jour, ni la nuit, la garde de ces personnes qui paraissait lui être dévolue; il leur administrait les sacrements de l'Église et les autres remèdes spirituels. Il accomplissait toutes les œuvres, avec

un empressement et une joie si sensibles, qu'il était évident que le service des malades et des mourants était ses délices, et qu'il faisait fructifier ainsi le talent dont la divine miséricorde l'avait constitué dépositaire. Il ne cessa jamais, pendant le cours entier de sa vie, de pratiquer cette charité vigilante à l'égard des malades, en quelque lieu de la terre qu'il se trouvât.

Aussi, par cette charité que l'Esprit-Saint répandait abondamment dans son cœur, il s'approchait tellement de son Dieu, et il persévérait dans l'oraison avec une ferveur d'esprit si profonde, qu'il passait les nuits tout entières appliquant son âme à cet aliment divin, par lequel il réconfortait sa vie intérieure; même étant sur un navire et dans un péril évident de mort, au milieu des plus grandes tempêtes, il ne s'interrompait point et n'éprouvait aucun trouble; souvent il sortait si entièrement de luimême en de tels ravissements d'esprit, que les yeux levés au ciel, il s'élevait de terre par une vertu divine, et son visage paraissait tellement enflammé qu'il offrait l'image de l'amour angélique; ne pouvant supporter les flammes de la charité divine, il s'écriait souvent : « *C'est assez, c'est assez, Seigneur!* »

Lorsqu'il célébrait le saint sacrifice de la messe, souvent il sortait de lui-même, à ce point que les ministres qui agitaient ses vêtements, ne pouvaient le réveiller de cette extase qu'après un long intervalle de temps. Quelquefois même, il arriva qu'on le vit s'élever de terre à plus d'une coudée, en présence de tout le peuple saisi d'étonnement par un si grand miracle et qui contemplait en ce prodige comme un signe de la sainteté du serviteur de Dieu.

Non seulement c'était durant l'état de veille que le saint homme avait Dieu dans le cœur et sur les lèvres; mais durant son sommeil, il goûtait le repos en son Dieu. Souvent, en effet, dans ses songes, on lui entendait proférer le très saint nom de Jésus-Christ, dans les douceurs d'un profond ravissement.

Et orné de vertus si parfaites, comblé tous les jours par Dieu de grâces plus éminentes, non seulement il ne s'en prévalait point, mais il voyait croître incessamment en lui-même la vertu d'humilité; de telle sorte qu'il accomplissait de préférence les ministères les plus humbles de la maison, s'estimant toujours le dernier de tous. Ses habits étaient si délabrés, si grossiers qu'il en était souvent un objet de risée pour les enfants.

L'homme de Dieu témoignait une vénération singulière, non seulement aux évêques, mais à tous les prêtres; il n'écrivait

jamais qu'à genoux à saint Ignace, alors son supérieur. Il éprouvait en même temps une si profonde aversion pour les honneurs et pour les louanges humaines, qu'il dissimulait, avec un soin extrême, la dignité éminente de nonce apostolique, dont le Souverain Pontife l'avait revêtu, en l'envoyant dans les Indes; il ne fit usage qu'une seule fois de l'autorité qu'elle lui conférait : et ce fut dans un cas absolu de nécessité.

Enfin, ce grand homme avait reçu de Dieu une magnifique carrière, pour y combattre glorieusement jusqu'à la consommation de sa course et à la couronne de justice qui en était le prix.

Le roi Jean de Portugal, d'illustre mémoire, avait sollicité du pape Paul III, de pieuse mémoire, prédécesseur du pape Grégoire antérieurement nommé, et le nôtre, quelques-uns des compagnons d'Ignace, pour les envoyer aux Indes orientales, afin qu'ils répandissent la parole de Dieu, dans ces contrées immenses. Le Pontife Paul III, d'après l'indication de saint Ignace, choisit François Xavier pour réaliser une œuvre aussi grande : en même temps, il lui conféra, pour l'honorer, la dignité de nonce apostolique et l'investit de très amples pouvoirs. L'intendant royal voulut lui remettre, à titre de subside, les secours les plus abondants; mais un homme qui, pour son viatique et son salaire, se reposait d'avance en la bonté de Dieu, de ce Dieu pour l'Évangile et pour l'œuvre duquel il avait été choisi, ne put jamais consentir à rien recevoir, si ce n'est un habit grossier et tout usé. Dans le navire il dormait sur des cordages et vivait d'aumônes; il servait nuit et jour les malades, accomplissant les offices les plus vils avec une infatigable charité.

Dès son arrivée aux Indes, sans prendre même un moment de repos, pour se remettre d'un voyage si long et si pénible, il se mit, à l'heure même, en devoir de prêcher l'Évangile aux nations indigènes. Revêtu de la vertu d'en haut, enflammé de l'esprit apostolique, il accomplissait avec de si grands fruits, le ministère qu'il avait en partage, la grâce de Dieu coopérait à sa parole d'une manière si efficace, que, non seulement il ramena, dans toute l'étendue de l'orient, à la régularité les mœurs dépravées des chrétiens; mais à sa voix, des âmes, au nombre de plusieurs centaines de mille, qui vivaient au milieu des ténèbres de l'ignorance et dans les ombres de la mort, furent attirées à la connaissance de la véritable lumière et se virent purifiées dans les eaux salutaires du baptême.

Sans parler des Indiens, des Brahmes, des Malabares, dont les empires avaient vu fleurir autrefois la prédication évangélique, mais qui en avaient perdu jusqu'au souvenir, ayant été séduits, par l'ennemi du genre humain, et parmi lesquels, la prédication de Xavier fit renaître la foi, Xavier, en personne, annonça l'Évangile de Jésus-Christ d'abord aux Paravers, ensuite aux Javanais, aux Achémois, aux Mindanais, aux habitants de Malacca et aux Japonais; un grand nombre des souverains et des principaux seigneurs de ces nations courbèrent leur tête sous le joug suave de Jésus-Christ, pour le très grand bien de la religion.

C'est aux yeux de tous, une incroyable merveille que les grandes peines endurées par Xavier pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il parcourut une infinité de royaumes, au milieu des vastes espaces de cet univers. Il voyageait constamment à pied, le plus souvent sans chaussure, à travers les sables brûlants; il accomplissait, dans des chemins pleins d'épines, les courses les plus longues. Il se vit en butte à des injures sans nombre, à des outrages et à des railleries; souvent encore, il se vit frappé et accablé de pierres, exposé aux périls des ennemis et aux périls des voyages; plusieurs fois, il fit naufrage; il endura les veilles, le froid, la nudité, la faim et la soif; et ses travaux assidus et excessifs lui causèrent les plus graves maladies. A l'exemple de l'Apôtre, sa vie ne lui était pas plus précieuse que son âme, et son but unique était de consommer sa course et le ministère de la parole qu'il avait reçu pour rendre témoignage de l'Évangile de la grâce divine.

Les signes et les prodiges par lesquels le Seigneur confirme la parole de ses apôtres, dans les premiers temps de l'Église naissante, sa miséricorde les renouvela, pour l'accroissement de cette autre famille, sous la main de son serviteur François.

Instruit en un instant par Dieu de langues qu'il ignorait auparavant et que parlaient des nations différentes ou inconnues, il s'y exprimait avec une merveilleuse abondance, comme s'il avait été élevé dans les pays mêmes; et quelquefois il arriva que, lorsqu'il prêchait à un auditoire de différentes nations, chacun de ses auditeurs l'entendait à la fois annoncer les grandeurs divines dans la langue naturelle de chacun d'entre eux, et tous en étaient pénétrés d'admiration : un si grand prodige remuait profondément les multitudes et les amenait à recevoir la parole de Dieu.

Aussi, ces prémisses exposées, le pape Grégoire jugea convenable, pour l'édification des fidèles de Jésus-Christ, de relater en cette

occasion quelques-uns des prodiges et des signes les plus merveilleux, par lesquels le Seigneur avait illustré la prédication et les œuvres de Xavier.

En premier lieu, parut digne de mémoire ce qui s'était passé, lorsqu'une troupe de Badages étaient en marche pour exterminer les chrétiens baptisés par François et menaçaient de leur faire subir les traitements les plus inhumains. Xavier seul, armé de la foi, marcha vers eux et leur reprocha sévèrement leur impiété. Toute l'armée ennemie s'arrêta sur l'heure même, terrifiée, — ainsi le rapportaient les soldats et les chefs, — par un homme de haute stature, revêtu d'habillements noirs, qui se tenait auprès de François. Les Badages n'avaient pu supporter l'éclatante majesté de ce personnage, de qui le visage et les yeux lançaient des éclairs, et le saint avait pu préserver ainsi du massacre et du pillage les fils qu'il avait enfantés à Jésus-Christ.

Dans une autre occasion, au cap Comorin, le serviteur de Dieu prêchait dans une église à des infidèles et n'espérait aucun fruit à cause de la dureté de leur cœur. Il se mit en prière, et il prescrivit ensuite d'ouvrir un tombeau, dans lequel un mort avait été déposé la veille; en même temps il annonça au peuple, en témoignage de la vérité de la foi chrétienne, que le mort, par la permission divine, reviendrait à la vie. Il fit déchirer le linceul dont le cadavre était enveloppé, et, adressant de nouveau une prière à Dieu, il commanda au mort de revenir à la vie; celui-ci se leva tout vivant, au milieu de l'admiration générale; et tous les assistants, touchés d'un si prodigieux miracle, crurent en Dieu, ainsi que beaucoup d'autres personnes.

Dans le même endroit, un mendiant couvert d'ulcères se présenta au saint. François, ayant lavé les plaies du mendiant avec un sentiment d'ardente charité, but tout entière l'eau dont il avait fait usage, et se mit à supplier Dieu, le Père des miséricordes, d'avoir pitié de cet infortuné; sur l'heure même, le mendiant se trouva complètement guéri, par la grâce divine, de toute plaie et de tout ulcère.

Un enfant aussi, à Mutane, dans les Indes Orientales, était mort à la suite d'une fièvre contagieuse; après l'avoir enveloppé dans un linceul et l'avoir conservé durant vingt-quatre heures, selon la coutume du pays, on le transportait à la sépulture, au milieu des pleurs de ses parents. Apercevant le cortège, l'homme de Dieu fut ému de compassion, et, tombant à genoux, pria le Dieu tout-puissant de rendre la vie à l'enfant. Il jeta de l'eau bénite sur le cercueil, fit

déchirer le linceul et fit le signe de la croix sur l'enfant. Puis, il le prit par la main, et, l'appelant au nom du Seigneur Jésus-Christ, il le rendit à ses parents vivant et plein de santé. Sur le lieu même, une croix fut solennellement érigée par les habitants, en mémoire d'un si merveilleux événement.

Plus tard encore, dans la ville de Coimbatour, sur la côte de la Pêcherie, un autre enfant qui était tombé dans un puits et qui s'y était noyé, était porté à la sépulture, au milieu des lamentations de sa mère et de sa famille. Sortant de l'église voisine, François les rencontra; il en eut compassion; se mettant à genoux, les yeux dirigés vers le ciel, il pria Dieu pour la vie de l'enfant, et, l'ayant pris par la main, il lui commanda, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de se lever; sur le champ, l'enfant se leva plein de vie; le saint homme le remit à sa mère, à la grande admiration de tous les assistants, qui, d'une voix unanime, rendirent grâces à Dieu; et François leur recommanda de ne raconter à personne ce qui venait de s'accomplir.

Lorsque François annonçait la foi de Jésus-Christ dans l'archipel du Japon, un marchand, aveugle depuis plusieurs années, s'approcha de lui et le pria d'obtenir de Dieu que la vue lui fut rendue. François récita un évangile sur cet homme, fit le signe de la croix sur ses yeux, et, au moment même, l'aveugle recouvra parfaitement la vue. Le lendemain, cet homme revint vers le saint, avec sa femme et toute sa famille, et, se jetant à ses genoux, lui rendit grâces en faisant profession de la foi chrétienne, et demanda et obtint la grâce du baptême avec tous ceux qui l'accompagnaient. Le bruit d'un miracle aussi éclatant se répandit dans toute la contrée, et un grand nombre d'infidèles, abjurant le culte de leurs idoles, se convertirent au vrai Dieu et à son Fils Jésus-Christ.

Le serviteur de Dieu, se rendait, par mer, en Chine sur un très grand navire, où se trouvaient cinq cents personnes d'équipage; les vents avaient complètement cessé, de sorte que, depuis quatorze jours, le bâtiment demeurait immobile. Au milieu des autres misères de la navigation, on souffrait cruellement du manque d'eau potable, et un grand nombre de passagers étaient affligés par la soif. Le saint homme fit remplir d'eau de mer tous les vases qui étaient dans le vaisseau et adressa à Dieu de ferventes prières. Il fit sur cette eau le signe de la croix, et, soudain, cette eau salée devint douce et saine. A ce miracle, un grand nombre d'infidèles, qui se trouvaient sur le vaisseau, crurent en Dieu. Enfin, cette même eau,

dont il resta plus tard en abondance, guérit dans différentes parties des Indes, un grand nombre de gens qui en burent, des diverses maladies dont ils se trouvaient affectés.

Dans le même voyage de la Chine, une tempête violente s'étant élevée, tout le monde se croyait perdu. Craignant que la chaloupe ne fût enlevée par la force de l'ouragan, le pilote la fit attacher au navire par des câbles très solides; mais peu d'instants après, tous ces liens se rompirent, et la chaloupe fut si impétueusement enlevée par le vent, qu'elle disparut immédiatement à la vue de tous, et ceux qui avaient sur cette barque des parents ou des amis se mirent à les pleurer comme des gens perdus. Au milieu de cette désolation, François invita l'équipage à reprendre courage et prédit qu'avant trois jours, *la fille reviendrait auprès de sa mère*, entendant parler de la chaloupe qui reviendrait auprès du navire. En effet, le troisième jour, par la grâce divine, on vit l'embarcation reparaître, se diriger seule vers le bâtiment, et s'en approcher d'elle-même; de façon que tous ceux qui la montaient purent, sans peine, être recueillis à bord, et cette embarcation au milieu des flots, demeura sans mouvement, pendant tout le temps qui fut nécessaire pour la rattacher au navire : tout le monde resta dans l'admiration du miracle.

François venait d'arriver aux îles Moluques et y annonçait, le premier, la parole de Dieu, avec une singulière ferveur d'esprit; dans la seule ville de Tolo, il avait baptisé vingt cinq mille personnes. Pour obéir au tyran de la contrée, ces néophytes abandonnèrent la foi de Jésus-Christ, rasèrent l'église, brisèrent et foulèrent aux pieds les croix et les images des saints. Enflammé du zèle du Seigneur, François exhorta vingt Portugais et environ quatre cents indigènes à aller punir un si grave attentat. Avec un tel chef qui leur garantissait la victoire, cette poignée de combattants entreprit une expédition contre une ville très forte révoltée contre Jésus-Christ. A peine étaient-ils arrivés dans le voisinage de Tolo, que l'homme de Dieu s'arrêtant, se mit en prières. Aussitôt la montagne, qui dominait la ville, vomit un incendie immense; il en jaillit une pluie si prodigieuse de cendres et de pierres que leur amas égalait en hauteur les murailles de la ville et la citadelle même, construite sur une éminence. En même temps, un tremblement de terre effroyable ébranla toute la place et fit tomber un grand nombre de maisons. Épouvantés de ces catastrophes, les habitants désertèrent leur ville et se réfugièrent dans les forêts d'alentour. Tolo fut aisément

occupée par les soldats de François, et les citoyens vinrent bientôt se prosterner à ses pieds et, s'étant soumis à une salutaire pénitence obtinrent la rémission de leur crime.

Plus tard, pendant que François voyageait par mer, entre les mêmes îles, une furieuse tempête s'étant élevée, il entreprit de l'apaiser et plongea dans les eaux le crucifix qu'il portait ordinairement suspendu à son cou. Le crucifix, arraché de ses mains par la violence de l'orage, tomba dans le fond de la mer, à la grande affliction du saint. Mais Dieu voulut consoler l'âme de son serviteur. En effet, lorsque François fut descendu à terre, tandis qu'il marchait le long du rivage, un crabe, sortit du sein de la mer et vint jusqu'aux pieds du saint portant, élevé en l'air, dans ses pinces, le crucifix perdu. Se prosternant, l'apôtre reçut pieusement le crucifix et, dans une longue oraison, rendit grâces à Dieu d'un si prodigieux bienfait.

Dieu avait éclairé d'un esprit prophétique son serviteur qu'il destinait à être la lumière des nations; souvent il rendit manifeste ce privilège en Xavier. Entre autres faits, lorsque les populations d'Achem, parmi lesquelles se trouvaient un grand nombre de mahométans, montés sur soixante navires, eurent incendié la flotte chrétienne et fait périr un grand nombre de personnes, par d'affreux supplices, deux cents trente soldats, distribués sur huit navires, suivant l'inspiration de François qui leur promettait la victoire au nom du Dieu des armées, se mirent en devoir d'aller à la poursuite des barbares. Un mois s'était écoulé, et aucune nouvelle n'était venue de cette expédition. La population était consternée et désespérait déjà du salut de ses concitoyens, quand François, à l'heure même de la bataille, annonça, dans l'église, l'engagement des flottes et la victoire insigne des chrétiens, comme s'il y eût personnellement assisté. Il prédit également le jour où devait arriver la nouvelle de ce merveilleux succès. Toutes ces prédictions, à la grande admiration de tous, furent confirmées par des avis authentiques dans le temps même déterminé par le saint.

Deux navires ayant quitté le port en même temps, François prédit, à l'occasion d'une grande tempête qui s'éleva, que l'un des deux bâtiments ferait naufrage, que l'autre, sur lequel il était lui-même, ne courrait aucun danger sur mer et périrait naturellement dans les chantiers d'un port. La double prédiction fut confirmée par les événements : peu de jours après on aperçut les débris de l'un des navires; l'autre, que la renommée de la prédiction faisait appeler le vaisseau du saint Père et que, partout où il abordait, on accueil-

lait avec allégresse, finit, après de longues années et un grand nombre de voyages accomplis heureusement, par se désagréger spontanément dans un chantier du port, où on l'avait mis à sec pour le réparer.

Pendant une peste qui ravageait les flottes portugaises et espagnoles à l'ancre dans le port d'Amboine, le saint homme assistait les malades, selon sa coutume; il avait fait demander du vin, en présent, à d'Arauyo pour l'usage de ces malades. Celui-ci avait envoyé ce vin, non sans peine, craignant d'en manquer pour lui. Le serviteur de Dieu le fit avertir d'être à l'avenir plus généreux dans ses œuvres de charité, car bientôt il aurait à quitter cette vie, et tous ses biens devaient revenir aux pauvres. En effet, très peu de temps après, se trouvant à Ternate, c'est-à-dire à plus de deux cents milles de distance, François, célébrant le saint sacrifice, se tourna vers le peuple, disant : « Priez pour l'âme de Jean d'Arauyo qui vient « d'expirer »; l'étonnement fut général; mais douze jours après, arriva un messager qui confirma la nouvelle de la mort d'Arauyo et vérifia la prédiction du saint homme.

Un marchand, qui allait quitter Méliapour, lui ayant demandé quelque léger présent, comme témoignage de son amitié, le serviteur de Dieu détacha de son cou un rosaire et lui en fit don, en lui déclarant qu'aussi longtemps qu'il le porterait sur sa personne, il échapperait à tout danger de mer. Il arriva qu'après être sorti du port, le marchand vit son vaisseau faire naufrage; ainsi que d'autres passagers, il se réfugia sur un radeau fait avec des débris du navire; or, dans la haute mer ses sens l'abandonnèrent, il eut une vision : il croyait être avec François et s'entretenir avec lui, dans l'endroit même où il en avait reçu le rosaire. Enfin, le cinquième jour depuis qu'il s'était mis sur le radeau, ses esprits lui revinrent comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil; ses compagnons et le radeau, tout avait disparu, et il se trouva sain et sauf sur le rivage de Négapatam près de Méliapour.

Pedro Velho, qui avait fait paraître un zèle admirable en donnant à l'homme de Dieu la somme nécessaire pour une œuvre de charité, en avait reçu la promesse que jamais le nécessaire ne lui manquerait et qu'il connaîtrait à l'avance, par une grâce de Dieu, l'heure précise de sa mort; les deux prédictions se vérifièrent. En effet, Pedro qui éprouva des pertes considérables dans sa fortune, se vit toujours assisté très libéralement par tout le monde; et, après un grand nombre d'années, l'heure de sa mort lui fut révélée. Il se rendit à

l'église, et s'étant placé dans un cercueil, il entendit la messe et les prières qu'il avait désiré que l'on récitât pour le salut de son âme, et aussitôt il s'endormit dans la paix du Seigneur.

Enfin, l'homme de Dieu, le cours de son pèlerinage heureusement parcouru, renommé dans le monde pour sa sainteté, plein de bonnes œuvres, après avoir surabondamment reçu de la part du Seigneur, dans l'ordre spirituel, la bénédiction accordée à Abraham et être devenu ainsi le père d'un grand nombre de nations, après avoir vu se multiplier les fils qu'il avait engendrés à Jésus-Christ, au delà des étoiles du ciel et du sable qui couvre les rivages de la mer, après avoir même envoyé devant lui dans les royaumes célestes, plusieurs de ses enfants, décorés des palmes teintes de leur sang, et reçu de tous les royaumes de l'Inde et de tout l'univers chrétien le titre d'apôtre des Indes orientales, avait entrepris de faire pénétrer l'Évangile dans l'empire immense de la Chine, quand, épuisé par les travaux continuels et supérieurs aux forces humaines qu'il avait accomplis pour la gloire de Dieu, s'étant arrêté dans une île, près du continent chinois, le 2 décembre, en l'an du Seigneur 1552, il s'envola vers la gloire céleste, pour aller régner éternellement avec Dieu.

Après sa mort, son corps fut couvert de chaux vive, afin que la chair étant consumée, les ossements pussent être transportés dans les Indes; on enferma le corps dans un cercueil de bois et on le déposa dans la terre. Après quatre mois, on l'exhuma et on le trouva frais encore, flexible, et les vêtements parfaitement conservés, comme si la sépulture était de la veille. Et malgré qu'on n'eût employé, pour l'ensevelir, aucune espèce d'aromates, néanmoins, par une faveur divine, il exhalait une si délicieuse odeur, qu'elle surpassait les parfums les plus exquis.

On remit de nouveau de la chaux sur le corps et on le transporta à Malacca, ville fameuse de l'Inde orientale. Une contagion meurtrière faisait chaque jour de nombreuses victimes dans la cité, mais Dieu signala par une grande miséricorde l'arrivée du corps. Car, à peine les saintes reliques furent-elles dans la ville, que le fléau cessa complètement, et que, dès cette heure, personne n'en fut plus atteint. On ouvrit de nouveau le cercueil, et l'on trouva comme la première fois le corps intact et répandant la même suave odeur. Tandis qu'on le plaçait dans un autre cercueil, du sang vermeil découla d'une épaule, qui avait été légèrement comprimée par les dimensions étroites du premier cercueil.

Enfin, neuf mois après la mort, le nouveau sépulcre fut ouvert encore, et l'on retrouva comme précédemment, le corps exempt, par une vertu divine, de toute corruption et exhalant un parfum céleste. Seulement le voile, dont la face était recouverte, était teint d'un sang vermeil, par l'effet de la terre qui avait pressé le cercueil. Le précieux dépôt fut enfermé dans une autre caisse recouverte de brocard d'or, et transporté dans les Indes, au port de Cochin, où se fit un concours immense de toutes les populations de ces contrées pour honorer la dépouille mortelle de leur commun père en Jésus-Christ.

De Cochin, on le transféra très solennellement à Goa, où il fut reçu par le vice-roi et par toutes les classes des citoyens, au milieu d'un concours prodigieux et avec une dévotion singulière; et il demeura dans l'église de la Compagnie de Jésus, afin que la dévotion des peuples se trouvât satisfaite. Il fut exposé, durant trois jours, aux yeux de tous, protégé seulement par des barrières solides. Par les ordres du même vice-roi, un médecin très éminent et le vicaire général de Goa visitèrent et palpèrent le corps sur tous les points, et ils le trouvèrent absolument exempt de corruption; les intestins même étaient parfaitement conservés; du sang frais coulait aussi de la légère blessure faite à l'épaule.

Ce fut alors qu'une femme, conduite par un sentiment de dévotion et s'approchant pour le baiser, saisit de ses dents l'un des orteils du saint pour l'arracher, et le sang se mit à couler en abondance de la morsure. Or la bonté du Très-Haut ne se contenta pas de glorifier son serviteur par ces merveilles, en présence de tous les peuples, mais en tout temps elle prodigua les plus insignes grâces à tous ceux qui implorèrent avec confiance l'intercession du saint, ainsi que le rendirent manifeste un grand nombre d'exemples et principalement ceux que nous allons rapporter.

Un enfant de Goa qui, depuis sa naissance, avait ses deux pieds absolument desséchés, ainsi que les jambes, au point de ne pouvoir s'en servir pour marcher et d'être obligé de se soutenir avec les mains, fut conduit par sa nourrice au tombeau du saint et prit la résolution de le visiter neuf jours de suite. Il avait déjà commencé à exécuter son vœu; le troisième jour, durant la visite, se redressant sur le giron de la nourrice, il saisit tout d'un coup, avec ses mains, la grille en fer du tombeau, et commença à se tenir debout sur ses pieds et à marcher. Dès ce moment, il se trouva complètement guéri; et, dans le cours de la neuvaine, ses jambes se garnirent de chair, et, depuis cette époque, il continua à jouir d'une santé parfaite.

A Cottate, ville des Indes Orientales, un enfant d'un mois était mort, et on se préparait à l'ensevelir. Pleins de foi, les parents firent vœu d'offrir un présent considérable au tombeau du serviteur de Dieu, si l'enfant revenait à la vie, et de donner à cet enfant le nom de François. Sur l'heure même, l'enfant commença à ouvrir les yeux, à agiter les bras et les mains, et à faire entendre des vagissements; bientôt les parents recouvrèrent leur fils, non seulement vivant, mais entièrement guéri et plein de forces. Ils acquittèrent leur vœu dans une joie profonde et répandirent dans toute leur contrée le récit d'un miracle aussi extraordinaire.

Dans la même ville, le saint apparut à un aveugle, pendant le temps de son sommeil. Il l'engagea à se rendre sans retard dans l'église qui lui était dédiée, où il recouvrerait la vue. L'aveugle obéit à l'invitation du saint, et, pendant la neuvaine de prières qu'il fit devant l'image de François, les ténèbres de la cécité s'évanouirent de ses yeux et il vit d'une manière parfaite.

Enfin, dans le même lieu, un lépreux avait eu recours avec une grande confiance à la protection du saint. Après avoir fait une onction sur tous son corps avec l'huile de la lampe allumée devant l'image, il était prosterné et priait, lorsqu'il se vit, en un instant, purifié de sa lèpre et parfaitement sain de corps.

Francisca Rebelhez avait de même éprouvé l'effet de cette huile miraculeuse. Depuis longtemps, elle souffrait d'un flux de sang et d'une enflure de ventre accompagnée de grandes douleurs. Elle oignit plusieurs fois son corps avec l'huile de la lampe suspendue devant l'image de François, et elle se vit subitement guérie, et si parfaitement que, jamais dans la suite, elle n'éprouva les plus légères atteintes de ses anciennes infirmités.

Souvent encore, il arriva que les lampes suspendues devant cette image du serviteur de Dieu, en y versant simplement de l'eau bénite, brillaient comme si elles eussent été remplies d'huile et donnaient une égale lumière, au grand étonnement des infidèles eux-mêmes que les chrétiens conviaient à venir contempler ce fait miraculeux, non sans un merveilleux profit pour l'extension de notre foi.

Gonzalvez, habitant de la ville de Cochin, avait vainement épuisé toutes les ressources de l'art médical pour être guéri d'une affection cancéreuse invétérée, qui lui dévorait l'estomac, en lui causant de cruelles souffrances. S'étant tourné vers les divins remèdes, il implora de la toute-puissante miséricorde de Dieu de le guérir par les mérites du bienheureux François. Il appliqua sur la partie

malade une médaille de cuivre représentant l'image de François, et, dans le même instant, il se vit délivré de tous ses maux.

Un habitant de la même ville, Manuel Rodriguez, avait les pieds couverts d'ulcères et la contraction des nerfs les avait rendus si débiles qu'il ne pouvait s'y appuyer pour marcher. A ces maux s'était ajoutée une dyssenterie très intense et très dangereuse. Déjà les médecins désespéraient de sa vie, lorsque le malade eut recours à l'intercession de François. Il fit sur lui le signe de la croix, avec la médaille, et but l'eau dans laquelle on l'avait plongée, et il éprouva de si merveilleux effets de la vertu divine, qu'en moins de trois jours, il fut délivré de toutes ses maladies et recouvra une santé parfaite.

Maria Diaz éprouva, elle aussi, la vertu de cette image du serviteur de Dieu. Depuis sept ans, elle était atteinte de paralysie et de cécité. Elle fit le signe de la croix sur ses membres affectés par la maladie, et les lava avec de l'eau sanctifiée par l'immersion de la médaille. Sept jours n'étaient pas écoulés qu'elle avait recouvert, par une faveur divine, la lumière de ses yeux et la parfaite santé de son corps.

V. — Ces merveilles si multipliées et si insignes, par lesquelles le Dieu tout-puissant avait glorifié son serviteur, les récits prodigieux qui s'en étaient répandus dans toutes les parties de l'univers, et non seulement la dévotion qui en était le fruit, de la part des fidèles de Jésus-Christ à l'égard de François Xavier, dévotion qui prenait un immense accroissement, mais aussi la lumière qui éclairait les âmes d'un nombre immense d'infidèles pour la connaissance de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tous ces faits prodigieux déterminèrent le roi Jean de Portugal, précédemment nommé, qui se sentit pénétré lui-même d'une dévotion toute spéciale et rempli de zèle, à procurer une enquête de la part des Ordinaires de différentes contrées sur la sainteté et les miracles de Xavier. Ces autorités accomplirent diligemment leur office respectif, et tous les actes en furent transmis, en leur temps, au Saint Siège apostolique. Le pape Paul V, de vénérable mémoire, notre prédécesseur, et qui l'était alors du pape Grégoire, accédant aux instances du roi Jean et de même à celles de Philippe III, d'illustre mémoire, roi catholique des Espagnes, pour la canonisation du serviteur de Dieu, députa Lancilloti, de vertueuse mémoire, alors auditeur de Rote; notre cher fils Jean-Baptiste Coccino, doyen du même tribunal de la Rote, qu'il éleva, dans cette circonstance, à la

dignité de cardinal; et François Sacrato, de vertueuse mémoire, alors archevêque de Damas, et vice-auditeur de Rote, et qui depuis fut cardinal de la sainte Église romaine, et les chargea d'examiner, comme commissaires, les procédures antérieures et d'en faire entreprendre de nouvelles en vertu de l'autorité apostolique, selon qu'ils le jugeraient convenable, afin de faire le rapport complet de tous ces actes, en y ajoutant leur avis, au même Pontife Paul, notre prédécesseur. Ces commissaires décidèrent que des lettres rémissoriales seraient envoyées aux principaux prélats des Espagnes, du Portugal et des Indes; et cependant eux-mêmes examinèrent de nombreux témoins dans la cour apostolique. Après que les juges éminents dont nous avons fait mention, eurent accompli leur part dans ces enquêtes, ils transmirent aux auditeurs précédemment désignés les procès-verbaux dressés par eux-mêmes. Les auditeurs examinèrent et apprécièrent tous les éléments de la cause, avec une parfaite maturité et durant un long intervalle de temps, ainsi que l'exigeait l'importance de la cause, et dans le rapport qu'ils adressèrent au même Pontife Paul, ils expriment que, d'après les termes des décrets canoniques, il constait parfaitement de la vie sainte et des éminentes vertus du serviteur de Dieu François et des miracles que, tant pendant sa vie que depuis sa bienheureuse mort, le Dieu tout-puissant avait daigné opérer en vertu de ses mérites et par l'effet de son intercession. Et François leur paraissait digne, si le Pontife l'approuvait dans sa sagesse, d'être inscrit dans le catalogue des saints confesseurs. Sur ces entrefaites, le pape Paul, notre prédécesseur, ayant acquitté la dette de l'humanité, le pape Grégoire, déjà nommé, notre prédécesseur, ayant été choisi par la divine Providence pour occuper le rang suprême de l'apostolat sacré, fut instamment sollicité de la part de notre très cher fils en Jésus-Christ, alors le sien, Philippe III, Roi catholique des Espagnes, de daigner faire continuer cette cause et de lui faire faire de nouveaux progrès. Il s'y joignit de très vives prières de la part de différents autres princes, de plusieurs prélats et de tout le clergé des Indes, qui adressaient de ferventes suppliques à la même intention. Le pape Grégoire, notre prédécesseur, afin de procéder, dans une matière aussi grave, avec toute la maturité convenable, renvoya le rapport des auditeurs, désignés antérieurement, aux cardinaux de la sainte Église romaine spécialement chargés des rites sacrés, pour qu'ils soumissent de nouveau toute l'affaire à la discussion la plus approfondie.

VI. Les cardinaux ayant accompli scrupuleusement cet examen, et ayant opiné tous et d'un avis unanime pour la canonisation du serviteur de Dieu, François Maria del Monte, de vertueuse mémoire, évêque de Portici et cardinal de la sainte Église romaine, exposa tout l'ensemble du procès, et la sentence commune de ses collègues et de lui-même, en présence du pape Grégoire, notre prédécesseur, et de nos vénérables Frères, alors ses frères, les cardinaux de la sainte Église romaine, au nombre desquels nous étions alors, dans un consistoire secret. Après l'avoir entendu, tous les autres cardinaux prononcèrent, par un suffrage unanime, que l'on devait passer plus avant.

Donc, après que, dans un consistoire public, feu Jules Zambeccari, alors avocat de la Cour consistoriale, eut fait un discours étendu sur la vie et sur les vertus de ce serviteur de Dieu, et qu'il eut exposé les prières du Roi catholique des Espagnes, en vue de la dite canonisation, qu'il eut humblement supplié le Pontife de daigner y procéder, le pape Grégoire, notre prédécesseur, faisant valoir la piété du Roi des Espagnes et son zèle pour la religion, répondit que, sur une affaire de si haute importance, les mêmes cardinaux de la sainte Église romaine et les évêques présents dans la Cour romaine devaient être consultés. Et, dans le même temps, il exhorta très ardemment, dans le Seigneur, et avec toute l'effusion de son âme, les dits cardinaux et évêques à supplier, en toute humilité, dans les larmes, dans les jeûnes et les aumônes, celui qui est la voie et la vérité, afin qu'il daignât le diriger lui-même dans son sentier, et lui accorder de marcher dans la vérité divine, et de pouvoir, avec la grâce d'en haut, connaître et accomplir sa volonté parfaite.

Dans le consistoire semi-public qui suivit et auquel le Pontife fit convoquer, non seulement les cardinaux, mais encore les patriarches, les archevêques et les évêques présents à la cour apostolique, en présence également des notaires du Siège apostolique, et des auditeurs des causes du sacré palais apostolique, après que le Pontife eut fait un ample récit de la vie parfaite et des miracles de l'homme de Dieu, François Xavier; qu'il eut exposé tout ce que cet éminent serviteur de Dieu avait souffert pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et avec quels fruits — Dieu lui-même étant l'auteur de cette fécondité — il avait répandu la divine parole parmi les nations inconnues; qu'il eut fait également le récit de toutes les instances faites, auprès de lui, tant par le Roi catholique que par les autres Souve-

rains et Princes de la chrétienté, le pape Grégoire, notre prédécesseur, demanda les suffrages de chacun; et tous à l'unanimité, bénissant Dieu, qui glorifie ceux qui l'honorent, émirent l'avis que le serviteur de Dieu, François Xavier, devait être canonisé et inscrit au nombre des saints confesseurs.

Le Pontife entendant ce consentement unanime, tressaillit de joie en Dieu notre Sauveur, rendant grâce à Celui qui est la gloire de notre vertu, dans la volonté de qui notre puissance est exaltée contre toutes les forces ennemies, de ce qu'il avait daigné, dans ces temps, illuminer son Église par ce glorieux flambeau et la fortifier par ce nouveau patronage.

Il fit donc publier pour la canonisation le jour qui sera désigné plus bas; et, dans sa charité paternelle, il invita nos mêmes Frères et Fils à s'appliquer à de bonnes œuvres, et à conjurer le Dieu des miséricordes de diriger sur eux un regard favorable, et de disposer leurs actes pour la réalisation de sa sainte volonté.

VII. Enfin, après l'entier accomplissement de toutes les formalités qui devaient être accomplies, suivant les sacrées constitutions et la coutume de l'Église romaine, le 12 mars, en la deuxième année de son pontificat, le pape Grégoire se transporta dans la très sainte Basilique du Prince des Apôtres, avec les mêmes cardinaux, les patriarches, les archevêques et les évêques, les prélats de la Cour romaine, les officiers et serviteurs de son palais, le clergé séculier et régulier, et un concours immense du peuple. En cette assemblée, après que les requêtes pour le décret de canonisation eurent été renouvelées au nom du même Roi catholique des Espagnes, Philippe, notre bien-aimé fils, par notre cher fils, alors son fils, Louis, cardinal du titre de Sainte-Marie-Transpontine, de la famille Ludovisi, neveu, selon la chair, du pape Grégoire, parlant par l'organe de l'avocat prénommé, Jules Zambeccari, et après que les prières de l'Église et les Litanies eurent été chantées, et que l'on eut humblement imploré la grâce de l'Esprit-Saint, pour l'honneur de la très sainte et unique Trinité et pour l'exaltation de la Foi catholique, le pape Grégoire, par l'autorité de Dieu le Père tout-puissant, du Fils et du Saint-Esprit, et des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et par la sienne propre, d'après le conseil et le consentement unanimes des dits cardinaux de la Sainte Église romaine, des patriarches, des archevêques et des évêques présents en la Cour romaine, déclara être au nombre des Saints François Xavier, de glorieuse mémoire, dont la vie sainte, la foi pure et les miracles éminents et multipliés étaient parfaitement constants, il décréta qu'on

devait l'inscrire, et il l'inscrivit au catalogue des saints confesseurs, et commanda que tous les fidèles de Jésus-Christ l'honoreraient et le vénéreraient comme étant véritablement saint.

VIII. — Et il détermina que, dans l'Église catholique tout entière, des églises pourraient être élevées et consacrées en son honneur, ainsi que des autels où l'on offrirait à Dieu le saint Sacrifice, et que, tous les ans, le second jour de décembre, jour auquel le Saint fut appelé à la gloire céleste, son office, comme celui d'un saint confesseur, pourrait être célébré selon le rituel du bréviaire romain.

IX. — En vertu de la même autorité, il accorda miséricordieusement dans le Seigneur, à tous les fidèles de Jésus-Christ, véritablement pénitents et confessés, qui, tous les ans, le jour de la dite fête, viendraient visiter le tombeau dans lequel repose le corps du Saint, une année et une quarantaine, et à ceux qui y viendraient dans l'octave de la fête, quarante jours d'indulgence sur les pénitences imposées par l'Église.

X. — Enfin, après avoir, avec une joie pleine de triomphe, rendu grâces à Dieu de ce qu'il avait glorifié son Saint en présence de tous les peuples, et de ce qu'il avait enrichi l'Église d'une lumière aussi insigne, et avoir chanté en l'honneur de Saint François l'oraison solennelle des saints Confesseurs, il célébra la sainte Messe, devant l'autel du Prince des Apôtres, avec la mémoire du saint Confesseur, et octroya à tous les fidèles chrétiens qui étaient présents une indulgence plénière de tous leurs péchés.

XI. — Or, afin que personne ne puisse désormais conserver de doute en aucune manière touchant les définition, décret, inscription, mandat, statuts, relaxation et autres actes ci-dessus exprimés, en raison de ce que les lettres de notre prédécesseur, le pape Grégoire, par l'effet de la mort de ce pontife, n'ont point été rédigées concernant tous ces actes : Nous voulons et nous décrétons d'autorité apostolique que les définition, décret, inscription, statut, relaxation, concession d'indulgence, et les autres actes qui précèdent recevront leur légitime effet, à dater du dit jour, le 10 mars, aussi bien que si les lettres y relatives du pape Grégoire, notre prédécesseur, avaient été rédigées sous la date de ce jour, ainsi qu'il est rapporté plus haut, et Nous voulons que les présentes lettres suffisent en tous lieux, pour la preuve de ces définition, décret, inscription, agrégation, statut, relaxation et autres actes qui précèdent; et qu'il ne soit exigé nul autre élément de preuve.

XII. — Considérant, au surplus, qu'il serait difficile que nos pré-

sentes lettres fussent transmises dans tous les lieux où il serait nécessaire, Nous voulons que des copies même imprimées de ces lettres, revêtues de la signature d'un notaire public, et confirmées du sceau d'un dignitaire ecclésiastique, obtiennent partout la même créance que celle qui serait accordée aux présentes lettres, si elles étaient produites et représentées.

XIII. — Qu'il ne soit donc permis à personne d'enfreindre cette page contenant Notre décret et Nos volontés, ou de s'élever contre elle par une audacieuse témérité! Si quelqu'un se portait à un acte aussi criminel, qu'il sache qu'il encourrait ainsi l'indignation du Dieu tout-puissant et de ses bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, en la résidence de Saint Pierre, l'an de l'Incarnation du Seigneur MDCXXIII, le 6 août, et la première année de notre Pontificat.

† Moi Urbain, évêque de l'Église catholique.

† Moi Dominique, du titre de S. Laurent-in-Lucina, prêtre, cardinal Gymnasio.

† Moi M., du titre des SS. Quirice et Julitte, prêtre, cardinal Lante.

† Moi P., du titre des SS. Nérée et Achillée, prêtre, cardinal Creszencio.

† Moi A., du titre de S. Pierre-aux-liens, prêtre, cardinal Capponi.

† Moi G., du titre de Ste Croix-en-Jérusalem, prêtre, cardinal Borgia.

† Moi Tib., du titre de Ste Prisque, prêtre, cardinal Mutus.

† Moi Rob., du titre de S. Alexis, prêtre, cardinal Ubaldini.

† Moi Jules, du titre de Ste Sabine, prêtre, cardinal Savelli.

† Moi Guido, du titre de Ste Marie-du-peuple, prêtre, cardinal Bentivoglio.

† Moi Jules, du titre de Ste Marie-sur-la-Minerve, prêtre, cardinal Roma.

† Moi Fr. Desiderio, du titre de S. Clément, prêtre, cardinal de Crémone.

† Moi Cosme, du titre de S. Pancrace, cardinal de Torres, de la Sainte Église romaine.

† Moi C. de S. Nicolas, in carcere, diacre, cardinal Pio.

† Moi Hyppolyte de Ste Marie-Nouvelle, diacre, cardinal Aldobrandini, camérier de la Sainte Église romaine.

† Moi A., diacre de la Sainte Église romaine, cardinal de la Cueva.

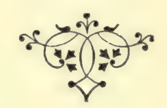




TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

(1506-1542)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME

LIVRE TROISIÈME

(1546-1549)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE TROISIÈME

CHAPITRE QUATRIÈME

LIVRE QUATRIÈME

(1549-1551)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE TROISIÈME

CHAPITRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

(1551-1552)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE TROISIÈME

CHAPITRE QUATRIÈME

LIVRE SIXIÈME

(1552-1907)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE TROISIÈME

APPENDICES

ORDRE DES GRAVURES HORS TEXTE



Ét. Casterman, Soc. An. Tournai. 1283